





679

681

Given to the
YALE MEDICAL LIBRARY
in memory of
VERA SCHWEITZER
From a fund
for literature in the field of
physical medicine

2802 **BOUGARD** D^r E.). Bibliotheca Bor-
voniensis ou **Essai de bibliographie et**
d'histoire contenant la reproduct. de pla-
quettes rares et curieuses et le catalogue
raisonné des ouvragese et mémoires rela-
tifs à l'histoire de **Bourbonne et de ses**
thermes. Chaumont et P., 1865, in-8,
728 pp., $\frac{1}{2}$ chagr. **Gravures h. texte.**
(A. 19) 80 fr.

Ouvrage rare, tiré à 300 ex.

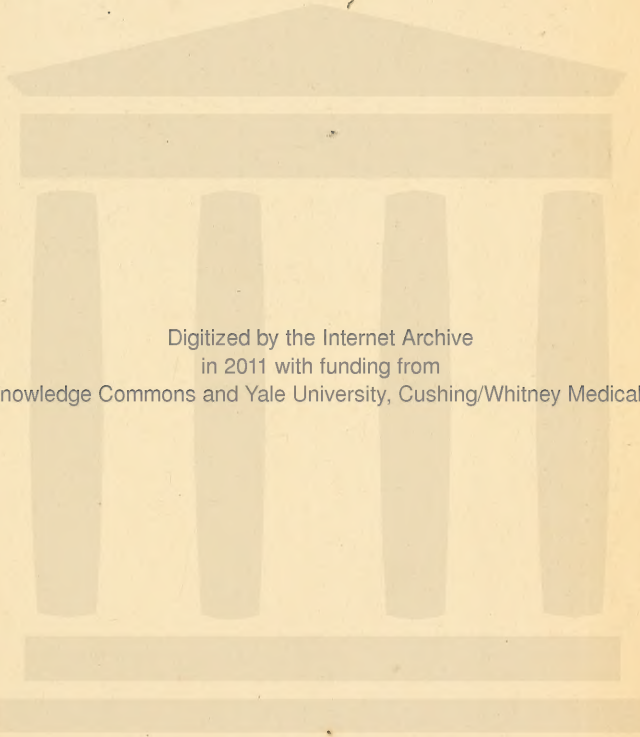


*Le Directeur à son excellence,
Estime et amitié
Borvoni*

BIBLIOTHECA
BORVONIENSIS

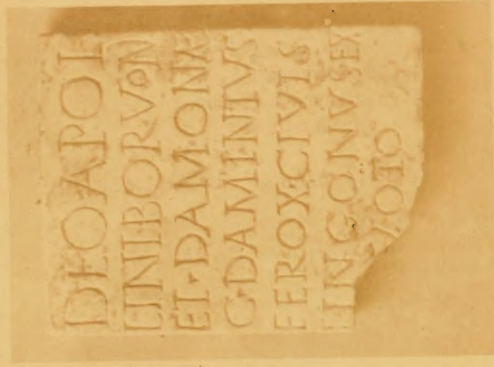
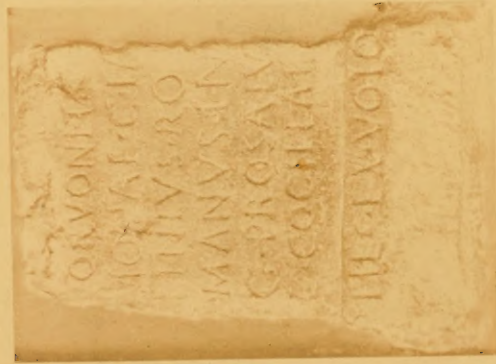
TIRÉ A 300 EXEMPLAIRES
PAR CH. CAVANIOL, IMPRIMEUR A CHAUMONT.

Nº



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

BIBLIOTHECA BORVONIENSIS.



Photog Aug Renard & fils.

1

2

INSCRIPTIONS GALLO-ROMAINES DÉCOUVERTES
À BOURBONNE-LES-BAINS.

BIBLIOTHECA BORVONIENSIS

OU

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

CONTENANT

LA REPRODUCTION DE PLAQUETTES RARES ET CURIEUSES
ET LE CATALOGUE RAISONNÉ DES OUVRAGES
ET MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE BOURBONNE
ET DE SES THERMES

Par le docteur E. BOUGARD.

MÉDECIN CONSULTANT A BOURBONNE-LES-BAINS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ
D'HYDROLOGIE MÉDICALE DE PARIS,
DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG,
DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LANGRES,
DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,
SCIENCES ET ARTS DE POLIGNY, ETC.



CHAUMONT
LHULLIER, LIBRAIRE,
rue Laloy.

PARIS
AUGUSTE AUBRY, LIBRAIRE
rue Dauphine, 46.

M.DCCC.LXV.



BOURBONNE-LES BAINS est une des stations thermo-minérales les plus riches en travaux scientifiques; malheureusement la plupart de ces documents introuvables ou d'une grande rareté, ou bien encore semés çà et là dans diverses publications périodiques, sont restés ignorés du plus grand nombre de nos auteurs modernes, qui n'en font aucune mention dans leurs ouvrages.

Aujourd'hui que l'Hydrologie, dégagée des exagérations qui furent si nuisibles à son développement, entre résolument dans la voie du progrès scientifique, nous avons cru bien faire que de recueillir et de co-ordonner tous ces matériaux. C'est ce travail que nous avons voulu livrer au public.

Présenter dans un même cadre tout ce qui se rattache à Bourbonne et à son histoire, tant ancienne que

moderne, à ses eaux médicinales, à leur nature chimique et à leurs propriétés physiologiques et thérapeutiques; en même temps, indiquer à ceux qui nous suivront dans cette voie les sources où ils doivent puiser, leur offrir un guide sûr et fidèle, et enfin, leur éviter des recherches toujours fatigantes et souvent infructueuses : voilà le but dans lequel notre ouvrage a été entrepris.

Nos études ainsi comprises deviennent l'histoire proprement dite de Bourbonne et de ses Thermes; aussi historiens et antiquaires, médecins et chimistes, géologues et ingénieurs, y trouveront-ils indiqué, le plus souvent résumé, quelquefois textuellement reproduit, tout ce qui a rapport à leur spécialité.

Quelqu'imparfait que soit cet Essai, il peut encore être utile. Nous espérons du reste, en le publiant, recevoir de ceux qui nous liront, des conseils, des renseignements et des communications qui nous aideront à le compléter un jour.

Il est divisé en deux parties. Dans la première, nous avons voulu, non pas écrire l'histoire de Bourbonne, mais seulement rassembler quelques chartes et autres pièces intéressantes, quelques faits épars, remettant à d'autres temps le soin de les compléter, s'il est possible,

de les mettre en œuvre et d'élever en l'honneur de BORVO et de DAMONA, les dieux protecteurs de nos sources, un monument digne de leur réputation séculaire.

Malheureusement il est à craindre que l'incendie du 4^{er} mai 1717, qui dévora près de cinq cents maisons en moins de trois heures et réduisit en cendres toutes les archives, en nous privant de documents à jamais perdus, ne permette de longtemps d'écrire une histoire complète.

La seconde partie forme la Bibliographie proprement dite.

Nous sommes heureux de pouvoir exprimer ici toute notre reconnaissance à nos excellents confrères, à nos bons amis MM. les docteurs Tamisier, Cabrol, A. Renard, T. Causard; à MM. Walferdin, notre savant compatriote; Jules Barrotte, l'un des auteurs de la Carte géologique de la Haute-Marne; Carnandet, bibliothécaire de la ville de Chaumont; Tonnet, maire de Bourbonne, Préfet honoraire; l'abbé Châtelet, l'un des historiens de Jonvelle, et Délaissement, garde-mines de Bourbonne, qui, nous aidant de leur expérience et de leur savoir, facilitèrent nos recherches et nous mirent à même de mener notre travail à bonne fin.

VIII

*Puisse cet ouvrage — c'est notre vœu le plus cher,
— contribuer au rétablissement de la santé des ma-
lades et accroître la prospérité de Bourbonne.*

27 avril 1865.





HISTOIRE.

I

Bourbonne moderne (1) est assis sur les ruines d'un Bourbonne ancien ; les nombreux vestiges d'antiquités — inscriptions gallo-romaines, voies romaines, médailles, statues, colonnes, aqueducs, — découverts à différentes époques dans les fouilles nécessitées pour l'entretien des sources et dans les environs, font même supposer que ses Thermes devaient être d'une certaine magnificence.

Quel nom leur donnait-on alors ? Indesina ou Ande-

(1) Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Langres, Haute-Marne. — 32 kilom. ouest de Langres, 53 nord-ouest de Chaumont, chef-lieu du Département ; 32 nord-est de Contrexéville, 36 nord-est de Vittel, 16 du chemin de fer de Paris à Mulhouse, station de Laferté-Bourbonne — Longitude E. 3° 25' ; Latitude N. 47° 57'. — Climat vosgien ou du nord-ouest. — Altitude des Sources thermales : 255 mètres au-dessus du niveau de la mer.

sina bien probablement. Le fait est que le nom de Bourbonne ne figure pour la première fois dans l'histoire, qu'en l'année 612, à laquelle on doit rapporter, au dire d'Aimoin, la fondation du château qu'il appelle Verbona (1) ; et encore, à partir de cette époque, ne le voit-on apparaître qu'à de rares intervalles jusqu'au XIII^e siècle, dans des donations faites à différents titres par les Seigneurs aux moines du voisinage, dans des actes de vente, dans des fondations de prieurés et d'abbayes, etc.

C'est ainsi que vers l'an 1000 nous voyons figurer les Seigneurs de Bourbonne et d'Aigremont comme fondateurs du prieuré de Serqueux : Subjungendus qui de sarcophagis aut sarcophago dictus, a dynastis Acrimontis Borboniæque fundatus (2).

L'an 1001, Regnier de Choiseul fait donation de la terre de Coiffy aux religieux de l'abbaye de Molesme, a termino villæ quæ dicitur Hetaz usque Aigremont et usque ad fines Baldrevallis, et usque ad fines Borboniæ,

(1) De deux mots de la langue gaëlique : *verv* qui signifie chaud et *aven*, *avon*, *aon*, *on*, eau courante, dans les différents dialectes celtiques.

(2) P. Vignier. — *Chronicon Lingonense ex probationibus Decadis historicæ contextum*. Utriusque auctore P. Jacobo Vignerio societatis Jesu sacerdote. Lingonis, anno Domini, 1665.

et usque ad fines Janrivi, et usque ad fines Vogesi, et usque ad fines Acuti-montis (1).

Le premier Seigneur dont l'histoire fasse mention est Rocelin de Bourbonne, comme témoin des donations faites à l'abbaye de Morimond par Odolric, seigneur d'Aigremont, et Adeline, sa femme : Omnes istas donationes concesserunt Fulco et Roierus et Gerardus filii Odolrici, et horum omnium testes sunt qui viderunt et præsentialiter audierunt : Hugo miles, Lupa vocatus, Odolricus de Provincheriis, Gerardus de Domno-Martino, Hugo de Mosa, Arlebaudus de Varennis, Rocelinus de Borbona, Ricardus villicus Fraxineti. . . . Ann. ab Incarn. Domini 1126, Honorico papa, Lodoico rege Francorum, Guillenso Ling. episcop. (2).

Hugues, son fils, est témoin d'une donation faite à Morimond par Cono, seigneur de Choiseul, vers 1145.

Environ 15 ans plus tard, Regnier I^{er}, Guy I^{er} et Hugubert, les trois frères, et probablement les fils de Hugues, figurent parmi les fondateurs de cette même abbaye et de celle de Vaux-la-Douce.

(1) Acte de donation de la terre de Coiffy, aux religieux de l'abbaye de Molesme.

(2) Histoire de l'abbaye de Morimond par l'abbé Dubois. *Charte de fondation.*

Regnier nous est encore connu par une donation faite à l'abbaye de Morimond par Gillebert de la Porte et par une ratification à l'hôpital de Grosse-Saulve dans laquelle Hugues III, duc de Bourgogne, paraît comme témoin. La même année, 1170, il fait amende honorable à Manassès, évêque de Langres. Reinerius dominus Borbonæ satisfacit de illatis injuriis coram Manass. episc. Ling. (1).

Guy I^{er}, Dominus Guido de Borbona, fait donation aux moines de Morimond de ses biens de Grimmieres, donation approuvée par son fils Herluin et par ses filles. Sa femme Roile paraît dans une autre donation aux moines de Vaux-la-Douee.

En 1173, Foulques, chevalier, seigneur de Bourbonne, est témoin d'une donation de Regnier, vicomte de Clefmont, fondateur de l'abbaye de La Creste.

En 1178, Geoffroy, chevalier, seigneur de Bourbonne, marié à Galice, fille d'Erard de Semoutier, donne à la même abbaye ses biens situés dans les villages de Pincourt, de Donnemarie et d'Essey.

En 1180, les moines de Morimond échangent avec Simon de Clefmont la septième partie des dîmes grosses

et menus de Bourbonne, contre des prés à Audeloncourt (1).

En 1182, Regnier II, dit le Jeune, connu par ses démêlés avec la Communauté de Flabémont, fait une donation à l'abbaye de Morimond. En 1189, Pierre, son frère, prend part à la troisième croisade avec Pierre de Voisey et les sires de Dampierre.

En 1191, Hugues II fait une donation aux templiers de Genrupt.

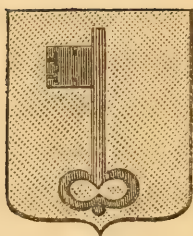
Regnier II laissa quatre fils, Henri qui mourut jeune, Regnier III, Foulques II, Guy II, et une fille nommée Willaume.

En 1199, Regnier III, seigneur en partie avec ses autres frères et sœur, figure dans une donation faite au prieuré de Serqueux par Regnier d'Aigremont (2).

En 1202, Willaume épouse Guy de Trichastel, auquel elle apporte en dot une partie de la seigneurie de Bourbonne.

(1) *L'abbé Dubois, loc. cit.*

(2) *Voir pour cette première période Notice historique sur la ville de Bourbonne-les-Bains, par M.....; et la Haute-Marne ancienne et moderne, par E. Jolibois.*



DE TRICHASTEL.

C'est à la dame Willaume que les habitants de Bourbonne doivent leurs premières libertés. Cependant il ressort de cet acte même, que Bourbonne jouissait déjà d'une espèce de droit de commune, car on y voit non-seulement des bourgeois, mais des prud'hommes. D'un autre côté, une ordonnance de Philippe-le-Long, datée de 1318 et que nous rapportons plus loin, nous apprend que les habitants jouissaient de ce droit depuis longtemps, ab antiquo, pour lequel ils payaient 170 livres tournois par an.

Nous ferons encore remarquer que dans l'ordonnance

que nous venons de citer, pas plus que dans celles de Louis-le-Hutin et de Charles-le-Bel qui confirment la charte de Willaume, et dans la charte elle-même, ne figure le mot commune. Ce droit date bien probablement du siècle précédent à l'époque où les rois, pour un peu d'argent, l'octroyaient aux villes du second et du troisième ordre dont ils n'avaient rien à redouter.

Quoiqu'il en soit, c'est le jour de saint Grégoire de l'année 1204, d'après le style actuel, le 9 mars 1205, que la dame Willaume accorda aux habitants de Bourbonne, du consentement de son mari et de ses deux fils Jean et Hugues de Trichastel, sa charte par laquelle elle fixe la taille à 25 sous par an au plus. La répartition devra en être faite par trois prud'hommes nommés par elle et par les habitants. Ces prud'hommes devront également fixer le prix des journées de travail et de charrois nécessaires pour l'entretien du château, et estimer les provisions dont la dame pourrait avoir besoin, etc.

Voici cette pièce qui est le plus ancien titre de Bourbonne.

El non dou pere et dou fil et dou Saint-Esperit. Amen.
Je, Willaume, faz savoir à touz ceuls qui verront ces lettres, que je, par le los de Guion, mon mari, seigneur

de Tricastel, et de Jehan, et de Hugue, mes fieuz, à la requeste de mes sergents et de mes borgeoys et de mes homes de Borbone, avons mis les diz sergenz et les diz borgeoys et les diz homes et lor hoirs à tel franchise et à tel abonnement, que nous leur avons promis par nos sairemens, que nous, ne autres par nous commandemenz ne par nos asseus, ne ferons de taille plus haut de vint et cinc solz en lan, en homme de Borbonne, se ce n'est par leur acort; et est assavoir que à ce que li plus de la ville s'acorderoit seroit acordé; ne nous ni prendrons homme pour son avoir. Cette taille sere faite en tel maniere que je eslirai un preudome, et li preudome de la ville en esliront un autre, et cil dui esliront le tiers; et cil troi preudome seront esleu chascun an le jour de mie-Karesme à Borbone. Et cil troi, ensamble mon prévost, par leur seurement, feront et gieteront la taillie sur ceulx qui auront pooir de paier les vint et cinc solz; et ceulx qui n'auront pooir de paier vint et cinc solz, il les tailleront selon lor pooir en bonne foy dedans vint et cinc solz. Cele taille sera faite une foys lan, et ele sera faite de la feste Saint-Jehan jusques à la Saint-Remi quand il nous plaire. Cele taille sera paie par deux termes; de vint et cinc solz paiera len quinze solz, quinze jours devant la Saint-Remi, et les dis solz paiera len quinze jours devant les Bordes. Et à

cette fuer et à ces termes paieront cil seur qui len jetera moins de vint et cinc solz. Et assavoir que si aucun des homes de Borbone dessus nommez estoit pris, que ja naviegne, pour ma debte coneue, et il se raemboit, ce que il se raemboit et il chairroit de ma debte, je li restoreroie à l'esgart des trois preudomes devant nommez. Avec ces choses avons-nous acorde des corvees à Borbone, que je auroi à chascune saison deux foys, et ma caurvée du Bruil, ainsi comme il la me solent faire et moy leguier chascun an à feste Touz-Sainz et à la Natevite, à toutes bestes qui traront, fors bues et vaches ; et je leur ai quitte la courvee de Messun. Mes os, ma chevachee, mon cri, la defence de mon chastel et de ma terre, le service à mes amis et de mes seigneurs, de ce nest il faite autre mention, mas que ainsi comme il le me fasoient avant, le me feront apres. Autresment de ceulx qui tiennent les terres dont ils doivent l'ovre au chastel, et les costumes et les anciennes corvees, ne reste il faiz autres ordenemens, mas que ainsy comme ils les paioient avant, les me rendront apres. Apres ce, avons nous acorde que se nous avons mestier de viandes aux homes dessus nommez, ou de leurs danrees, ou de leurs œvres, ou de lor charroy, à mon chastel efforcier ou à autres choses, les viandes et les danrees me seroient vendues à l'esgard des trois preu-

domes devant ditz, et ly ovrier et li charroy et li messages que ou miens commandemens envoieriens me seroient loué à l'esgart des trois preudomes devant nomez; et se je vueuil paier de mes danrees ceulx qui danrees je auray eues, à ceulx cui je devoi pour leurs ovres ou pour leur charroy, ou pour leur messagie, il prendront mes danrees à l'esgart du prevost et des trois preudomes devant dits; et se je demouroie à paier ceulx cui je devoie jusques au terme des tailles, li prevost et li trois preudomes devant dit lor rabattroient ce que leur devoie de leur taille; et se je devoie plus à auscun que sa taille, ne manteroit, cil len paieroient des deniers des tailles ou de mes autres deniers, et li prevost et li trois preudomes devant dit lor rabattroient, ce que leur devoie, de leur taille. Et li prevost et li troi preudomes dessus nomme sont tenu par leur serment à tenir et à demerer en bonne foy toutes ces convenances dessus dites. Et est assavoir que si auscun venoit de fors pour demourer à Borbone et il y remanoit par mon acort, je ly outroy et vueil que il ait la franchise, si comme li uns des homes de la ville dessus nommez. Apres toutes ces choses est assavoir que toutes mes seigneuries, toutes mes justices, toutes mes coustumes, toutes mes rentes, tous mes drois que je n'ay relaschie en cette Chartre, je ai retenu et les retien, et si

comme je les avoie devant ce que cette Chartre fut faite, je les vueil avoir et en tans de la Chartre et apres la Chartre, et je et mi hoir. Et pour ce que ce soit ferme chose et estable, je Guis, sires de Trichastel, pour les los et pour la volonte de Willaume, ma fame, de cui chief Bourbone dessus nommee est, et à la requeste de Jehan et de Hugue, mes fius, ay scellees ces présentes lettres de mon scel, et pour le commandement de lor les ai bailliees et delivrees aux preudomes dessus nommez. Ce fut fait en l'an de grâce milliesme du centiesme et quatriesme ou mois de marz au jour de la feste Saint-Grégoire (1).

En 1227, Regnier II, seigneur de Choiseul, confirme aux religieux de l'abbaye de Cherlieu, une donation à eux faite par Foulques II, chevalier, seigneur de Bourbonne, du consentement d'Elisabeth, sa femme, et de Regnier et de Guy, ses frères, en ces termes :

Ego Raynaldus Dominus Caseoli notum facio omnibus presens scriptum inspecturis, quod ego laudavi et concessi domui et fratribus Cariloci elemosinam quam Fulco Dominus Borboniæ, consanguineus meus, laude et assensu uxoris suæ Elisabeth et fratrum suorum Raynaldi et Gui-

(1) *Trésor des Chartres. Registre LXI.*

donis, fecit eisdem fratribus, videlicet Girardum fratrem Albrici Noregeve cum omni tenemento suo et heredibus suis quiete et libere ab omni exactione in perpetuo possidendum, et Huonum, burgensem Borboniæ, filium Seuvinii cum tota domo sua quiete et libere ab omni exactione in perpetuo possidendum et quicquid idem Fulco dedit in Borbonia prefatis fratribus quod pertinet ad feodum meum, et hoc totum laudavi et concessi et bona fide adjuvabo manu tenere. In hujus rei testimonium presentem cartam sigillo meo feci roborari. Actum anno Domini millesimo ducentesimo vicesimo septimo (1).

Le mariage de Willaume avec Guy de Trichastel avait fait passer une partie de la seigneurie de Bourbonne dans cette maison, l'autre partie restant à ses frères.

L'acte que nous venons de rapporter nous montre aussi cette terre partable dès cette époque avec la maison de Choiseul. Nous y lisons, en effet, que Regnier confirme le don fait par Foulques aux religieux de Cherlieu de Huon, bourgeois de Bourbonne, et d'autres choses que lui, Regnier, possède à Bourbonne : Huonum. . . .

(1) *Biblioth. impériale, cabinet des Titres originaux. Titres de la Maison de Choiseul.*

et quicquid idem Fulco dedit in Borbonia. quod pertinet ad feodum meum.

Le 19 janvier 1225, Eudes, duc de Méranie, comte palatin de Bourgogne, et Béatrix, sa femme, font connaître les conditions du mariage projeté entre Othon, leur fils, et Blanche, fille de Thibaut IV de Champagne. Les épousailles se feront à Bourbonne quand Othon aura 14 ans. Othon recevra de ses parents le comté de Bourgogne. Blanche aura en mariage trois mille marcs d'argent une fois payés et 500 livrées de terre. Il y a alliance offensive et défensive entre Eudes et Thibaut (1).

En 1233, Guy II ratifie les donations faites par ses ancêtres aux templiers de Genrupt. Il mourut en 1239.

C'est vers cette époque que ce même comte de Champagne, après avoir réuni à son domaine, par la force, par la ruse, par les menaces ou par l'argent, les chatelleries les plus importantes du Bassigny, établit le Bailliage de Chaumont. Il se composait de treize prévôtés et de quatre mairies royales.

PRÉVOTÉS. — *Chaumont, Bar-sur-Aube, Vassy, An-*

(1) *D'Arbois de Jubainville. — Histoire des ducs et des comtes de Champagne. Tome V, page 225.*

delot, Vaucouleurs, Grand, Val-de-Rognon, Nogent-le-Roi, Essoyes, Montigny-le-Roi, Passavant, Coiffy, Bourbonne.

MAIRIES ROYALES. — *Serqueux, Bourdon, Laville neuve-en-Angoulaincourt, Lavilleneuve-au-Roi.*

En faisaient aussi partie, les chatelleries de Soulaines, de Laferté-sur-Aube, de Rosnay, et le duché de Beaufort.

Guy de Trichastel laissa deux enfants, Jean qui hérita du chef de son père, et Hugues, seigneur, en partie, de Bourbonne.

Par une Chartre de 1235, Hugues, Dominus Hugo miles de Borbonia et Vilerme Margarita, sa femme, accordent gratuitement aux moines de Morimond, un droit de pâturage per totum finagium de Borbonia et per totam terram suam in omnibus cultis et incultis.

Il eut trois fils, Pierre et Guillaume qui moururent sans postérité, et Girard.

En 1242, Jean de Trichastel cède à l'abbaye de Morimond la dixième partie des dîmes de Bourbonne.

En 1248 figure une dame Adeline, domina de vetere castro de Borbona.

En 1257, Guy de Trichastel, fils de Jean, vend à l'abbaye de Morimond la sixième partie des dîmes de

Bourbonne pour 160 livres tournois langroises. Il eut trois enfants, Guillaume, Hugues et Jean.

En 1276, Girard de Bourbonne, chevalier, fait donation aux templiers de Genrupt de tout l'héritage que possédoit feu Pariot Faucille, son homme qui est assis à Bourbonne et au finage, savoir : sa maison, son meix... laquelle donation ledit Girard a faite du consentement de Marguerite, sa fille, et de Guyot du Pailly, son mari (1).

Marguerite mourut sans enfants, laissant la partie des fiefs de Bourbonne, lui venant de Willaume, à Guy de Trichastel.

En 1280, Regnier IV, seigneur de Bourbonne, pour partie, de concert avec Jean I^{er}, seigneur de Choiseul, et co-seigneur de Bourbonne, confirme le droit de pâturage accordé par Hugues aux moines de Morimond en 1235.

Il mourut sans laisser d'héritier, et ses domaines revinrent à Guillaume, seigneur de Trichastel et de Bourbonne.

Quelques années plus tard, vers 1292-1293, le comte de Bourgogne, Othon IV, détacha le fief de Bour-

(1) *Inventaire des Titres de la Commanderie de la Romagne, Ordre de Malte.*

bonne (1) de ses nombreux domaines, avec Jussey, Contréglise, Amance, Montaigu, Baulay, Faverney, Buffignécourt et Gevigney, pour compléter l'apanage et satisfaire les jalouses réclamations de Jean, son frère. Cet arrangement eut lieu par l'arbitrage de Jean de Montbéliard Montfaucon et de Jean de Châlon, oncle des parties. Bourbonne se trouvait engagé, pour le moment, au comte de Champagne; en attendant qu'il devint libre, Jean de Bourgogne fut nanti des baronnies de Jonvelle, de Scey-sur-Saône, de Thoraise et de Chauvirey. Mais ce fief demeura longtemps sous la main des sires de Champagne, qui s'y faisaient payer douze muids d'avoine par les tenanciers du lieu.....

Le bailli du Comté était alors Vichard de Bourbonne. Une charte donnée à Chissey, par ce noble chevalier, le jeudi après l'Apparition, le 12 janvier 1285, porte qu'il est nommé par comandemenz monsignor li conte de Bourgoingne, por enquerir et por encherchier lez torz faitz pas bailli, chastelains, prevotz, maïours et li genz et li gouvernours qui ont gouverne sa terre de Bourgoingne. Cette

(1) Dans le dénombrement qu'Othon fait de ses vassaux en cette occasion, nous voyons en effet figurer « le Sire de Choiseul pour Bourbonne. » Gollut. Mém. histor. de la République Séquanoise, 1846. Livre VII, chap. 31.

institution des réformateurs, déjà vivement recommandée par Louis IX à son fils, était alors en pleine vigueur dans notre pays. Vichard, qui fut chargé de cette mission confidentielle, avait épousé Agnès, fille de Willemin de Bourbévelle et de Marguerite de Betaucourt, qui lui apporta en dot la moitié de la seigneurie de Betaucourt. De ce mariage, il eut deux fils, Perrin de Bourbonne et Girard de la Grange (1).

En 1294, Guy III de Jonvelle, sire de Chauvirey et de Soilly, par sa femme, Marguerite, fille de Philippe de Chauvirey, fait des donations à Morimond et rend hommage au comte de Champagne pour ce qu'il tient à Bourbonne. Il mourut en 1296.

Guillaume de Trichastel mort, Perrin, son fils, lui succéda.

Perrin, marié à Alix de Soilly, n'eut qu'un fils, Jean, qui mourut jeune, en 1327, et une fille, Alix de Joinville, dont le mari, Renard ou Renaud de Choiseul, devint seigneur de Bourbonne.

Alix de Soilly et son fils, Jean, furent inhumés à Morimond : Cy gist Aalis, dame de de Seilley et de

(1) *Histoire de la Seigneurie de Jonvelle et de ses environs, par l'abbé Coudriet, curé de Lods, et l'abbé Châtelet, curé de Betaucourt. Besançon, 1864.*

Bourbonne, et son fils, Jehans, qui trepassa l'an de grâce MCCCCL et XI, la vigile de S. Symon et S. Jude. Dieu en aye mercy (1).

En 1304, Jean I^{er} et Jean II de Choiseul, père et fils, co-seigneurs de Bourbonne et exécuteurs testamentaires de Bartholomette Alix, femme du premier, fondent à Bourbonne l'hôpital Saint-Antoine.

Parmi les avantages attribués aux moines appelés à le desservir, on trouve cette phrase inscrite dans l'acte de fondation, en date du 4 avril 1304 : Voluit quod fratres inhabitantes in dicto hospitali, habeant in perpetuum plenum usagium in villa, finagio et territorio de Borbonia in nemoribus. . . . sicut habent alii de Borbonia.

Toutes ces donations, fondations ou ventes successives, en se reportant à l'époque où elles ont eu lieu, n'ont rien qui doive surprendre. Si quelques-unes ne sont pas toujours bien justifiées et doivent être mises sur le compte de la cupidité envahissante des moines, il faut convenir aussi que le plus souvent les donataires avaient leurs motifs, soit acquitter une dette de reconnaissance, s'assurer un refuge en cas de besoin, une sépulture dans le monastère.

(1) *L'abbé Dubois. loc. cit.*

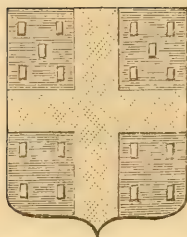
Voici un exemple d'une donation de ce dernier genre :

Ego Renerus, dominus Borbonæ, notum facio præsentibus et futuris quod ego, devotione ductus, dedi in puram et perpetuam eleemosynam abbati et conv. Morim., pro remedio animæ Johannæ, uxoris meæ, medietatem torcularis quod dictus abbas et conventus ædificaverunt apud Borbonam, tali conditione quod ego et dicta Johanna, uxor mea, medietatem fructuum de dicto torculari provenientium percipere deberemus ; quam medietatem contuli et concessi dict. abb. et conv. die qua dicta Johanna uxor mea in domo Morimundi honorifice fuit tradita sepulturæ ; promittens pro me et successoribus meis qui tenebunt turrem Borbonæ, quam ego teneo (1).

D'un autre côté, la pauvreté des seigneurs appelés à subvenir aux frais des croisades, les obligeait d'aller à chaque instant offrir aux moines quelques débris de leurs domaines. C'est ainsi que nous voyons Morimond accaparer toutes les dîmes, posséder à Bourbonne et sur son territoire, des maisons, des moulins et des pressoirs, sans compter les droits d'usage, de pêche et de pâturage dans les bois, les rivières et les prairies, etc.

(1) *L'abbé Dubois, loc. cit.*

III



DE CHOISEUL.

Nous arrivons à l'époque de la réunion de la Champagne et de la Brie (1284) à la Couronne de France par le mariage de Philippe-le-Bel avec la petite-fille de Thibault IV, Jeanne de Navarre, héritière de ces provinces. Appelé l'année suivante à succéder à son père, Philippe IV donna ces deux provinces en apanage à son fils aîné, Louis, roi de Navarre, marié à Marguerite, sœur de Hugues V, duc de Bourgogne.

Dix ans plus tard, Philippe, son second fils, comte de Poitiers, épousait, en 1294, une des filles d'Othon IV,

qui lui apportait en dot le comté de Bourgogne, autrement dit la Franche-Comté.

De laquelle de ces provinces relevait alors la terre de Bourbonne, limitrophe de la Champagne, de la Franche-Comté et de la Lorraine, à deux pas de Villars, pays franc-comtois, de Senaide, village lorrain, et du diocèse de Besançon? Si nous consultons nos historiens, ils nous répondront que cette ville, — qui d'ailleurs n'a jamais eu d'autre importance que celle que lui ont donné les maisons illustres qui ont successivement occupé sa seigneurie, — a toujours fait partie de la Champagne, et qu'en cette qualité elle a suivi toutes les vicissitudes de cette province, et plus particulièrement de la partie connue sous le nom de Bassigny Champenois. Il pourrait donc sembler oiseux de s'occuper de cette question. Mais n'avons-nous déjà pas vu le comte de Bourgogne comprendre Bourbonne dans le nombre de ses fiefs, Renard de Choiseul lui rendre hommage, et le bourbonnais Vichard nommé bailli du Comté.

Un fait plus grave, c'est une lettre en date du 3 avril 1313, par laquelle le fils aîné de Philippe-le-Bel, Louis, roi de Navarre, comte palatin de Brie et de Champagne, qui monta sur le trône l'année suivante sous le nom de Louis-le-Hutin (1314-1316), fait droit

aux réclamations des gens de son frère Philippe, comte de Poitiers, palatin de Bourgogne et sire de Salins, qui se plaignent de voir les gens de Champagne « justicier et sergenter » dans plusieurs lieux de leur baronnie et comté, comme Bourbonne, Luxeuil, Jussey, Cherlieu, et ce à leur préjudice, et ordonne au bailli de Chaumont de faire avec l'écuyer Bougrat une enquête sur les faits incriminés, de les lui faire connaître et de réintégrer Renard de Choiseul dans les biens et dans les droits qu'il possède en la ville de Bourbonne, qu'il avoue tenir du comte Philippe.

En conséquence, Hubliet, prévôt de Jussey, sergent, est établi « pour garder et deffendre Monseignor Renard de Choissuel et Ma Dame Guillame de Borbone et les autres seignors qui de lour tennent ensemble tous les hommes et habitans de la ville de Borbone et lour biens comme ceulx que lon avoe a estre du fye liege de la conte de Bourgoingne..... » En réponse au compte-rendu de sa mission, Jehans de Lonvy, garde du comté, lui répond : « Nous avons vehues tes lectres que tu nous as envoyes de ceu que tu as fait au moientenant le droit de la conte de Bourgoingne a Borbone. Lesquelx leuz est dou fie liege de ladite contey et est dedans les poins de la baronnie d'icelle, par ensi comme li de Borbone lavouent

et comme la commune fame et renommee dou pays le tesmoigne, et ce il est enfiat comme tu le nous as mandey, il nous plait bien ceu que tu en as fait. . . . »

Voici ce curieux document tel qu'il existe aux archives de Dijon (1) :

A tous ceulx qui ces presentes Lettres verront Philibert de Vauldrey, conseiller et chambellan de Monseigneur le Duc et Conte de Bourgoingne et son bailly d'Amont ou dit Conte Salut. Savoir faisons que aujourd'hui, date de cestes, honorable homme et Saige Jehan Poinsoy, conseiller de mon dit Seigneur et son procureur ou dit bailliaige, a exhibees judiciairement et nous a presentees deux lectres en parchemin, la premiere scellee d'un petit scel en double quehue et cire vert en la barathelle duquel a une flour de liz et est comme contenu est en la dite lectre le scel de la prevoste de Paris. Et la seconde est une coppie escripte en parchemin qui n'est scellee ne signee et sensuit la teneur d'icelles. Et premierement sensuit la teneur de la dicte premiere lectre. A tous ceus qui ces lectres verront Jehan Ploiebancin garde de la prevoste de Paris Salut. Sachent tuit que Nous le jeudi apres Pasques flories, l'an de grace mil ccc et treze,

(1) *Tome I, page 825.*

veismes unes lectres scellees du scel nostre Seigneur le Roy de Navarre contenant la forme qui sensuit.

Ludovicus regis Francorum, primogenitus Dei gracia rex Navarrie Campanie Brieque, comes Palatinus Baillivo Calvimontensi salutem. Audita querimonia gencium Carissimi Germani nostri Philippi comitis Pictavensis et Burgondie palatini ac domini Salinensis quod gentes et justiciarii nostri comitatus Campanie predicti in plerisque locis in baronia et comitatu ejusdem comitis sitis ut dicitur, videlicet Borbona de Luxovio juxiaco Ecclesia et terra Cariloci ac pertinentiis locorum eorumdem eidem comiti plura gravamina inferunt et in ipsis locis justiare intuntur in prejudicium dicti comitis et suorum oppressionem subditorum, Mandamus et commictimus vobis quatinus pro parte dicti comitis pro dicto Bougrat milite ad oc vocato vobiscum tam super saisina quam proprietate omnium predictorum inqueratis vocatis evocatis cum diligencia veritatem et inquestam quam inde feceritis sub vestro et dicti militis sigillo nobis remictatis fideliter inclusam eaque per gentes nostras in locis predictis, videlicet juxiaco ecclesia et terra Cariloci aresta capta vel levata fuisse reperetis indebite et de novo dicto comiti vel ejus gentibus restitui facientes aut recredi ea eciam que de bonis Renardi de Choysello in taliis in dicta villa de

de bonis Renardi de Choysello in taliis in dicta villa de Borbona quas idem Renardus ab eodem comite se tene advoat gentes nostras cepisse vel arrestasse constituit eidem militi deliberari facientes aut recredi damus autem omnibus justiciariis et subdictis nostris celerisque quorum interest presentibus in mandatis ut vobis et dicto militi in premissis et ea tangentibus pareant efficaciter et intendant. Datum Parisiis III^a die Aprillis anno Domini millesimo ccc terciodecimo.

Et nous ou transcript de ces Lectres avens mis le scel de la Prevoste de Paris, lan et le jour du jeudy dessus dit. Ainsi signe Montaigny. Item sen suit la teneur de la dite coppie donnee par copie Jehans de Lonvy, sires de Raon, Claude et Robers, sires de Myly, baillif de Bourgogne, faconz savoir à touz que Nous establissons et avons establi Hubliet prevest de Jussey, porteur de ces lettres, sergent pour garder et deffendre Monseignor Renard de Choissuel et Ma Dame Guillame de Borbone et les autres seignors qui de leur tennent ensemble tous les hommes et habitans de la ville de Bourbone et leur biens comme ceulx que lon avoe a estre du fye liege de la Conte de Bourgoingne, de toutes sortes injures, violences, novelletez et oppression indehues, pour iceulx tenir et garder en leurs justes possessions et saisine, pour

requerir ceulx et leurs biens a rendre ou faire recreance ou que ils soient prins et arrestez droit faicant par nous pour saisir pour rester pour multer, pour poine mettre de par Monseignor le Roy. Et por faire tout ceu que es dites chouses et environ icelles appartiendra de faire. Et mandons et commandons a tous noz subgez et feiaux que audit nostre sergent obéissent et entendent diligemment quant aux choses dessus dites. En tesmoingnaige de laquelle chose Nous avons requis et fait mettre en ces lettres le scel de Monseignor le Roy de France, que l'on use en la cour de Dole. Ensemble les noz feals. Donne a Dole, le mardy devant la feste de la saint Bertholomey, apôstre, lan nostre seignor courant par mil trois cens et vingt. Autre coppie, de par le Gardien de Bourgoingne et le bailly de Bourgogne. Prevoz de Jussey, Nous te saluons et ce te envoyons une commission de Bourbonne et te mandons que tu faces diligemment ce que il appartiendra que le droit Ma Dame la Royne soit gardez et de ses seubgez, ne soffre que nulz y justicoit ne sergentoit de par Champagne ne de par autre Seignorie fors que de la Contey de Bourgoingne, et si tu treuves homme officiant de autre Seignorie, deffend li, de par le Roy, si comme conte de Bourgoingne de par ma Dame la Royne, si comme contesse sus quan que il se peut meffaire et sur

poinne de cors et de havoir que il ne sergentoit ne officioit, mas ce par lour et devant bonnes gens li faiz tel commandement, et se tu le treuves desobeissans si lon pran et moinne à Gray et se tu as mestier de ayde requier Mons^r Renard et tous les autres Gentilz hommes de Bourbonne, de par le Roy, se mestier en has que a ce soient aydants a grant force et petite. Donne a Dole le mardy apres la Nostre Dame lamy houst. Autre coppie. Jehans de Lonvy, sires de Raon, garde de la conte de Bourgoingne a Hubliet prevot de Jussey, Salut. Nous avons vehues tes lectres que tu nous as envoyes de ceu que tu as fait au maintenant le droit de la Conte de Bourgoingne a Borbonne, lesquels leuz est dou fie liege de la dite Contey et est dedans les pouns de la baronnie dicelle par ensi comme li de Borbonne lavouent et comme la commune fame et renommee dou pays le tesmoigne et ce il est enfiat comme tu le nous as mandey il nous plait bien ceu que tu en as fait, Et te mandons et commandons que tu le droit et le honor de la contey de Bourgoingne a cellui leu et as appartenances deffendes et gardoies dehuement sans faire tort a autrui et se tu as mestier de confort ne de haide si me le fax à savoir et Mandons et commandons à tous les subgez de la Conte de Bourgoingne que en ces choses et aux dependances dicelles obeissent et

a toy entendent. Donne le x^e jour de septembre l'an mil ccc et vint. Desquelles lettres dessus transcriptes ledit procureur nous a requis lui estre octroye un transumpt pour lui valoir et lui en aidier ou mestier lui sera comme de l'original d'icelles. Oye laquelle requeste nous avons prinses et receues en noz mains lesdites lectres et icelles avons veues et fait veoir par plusieurs assistans pour savoir s'il y avoit personne que aucune chose vouldist contrarier ou empeschir audit transumpt et pour ce que nul na contrarie a l'ouctroy dudit transumpt et que icelles lectres avons trouvees estre saines et entieres avons audit procureur de Monseigneur ouctroyé et ouctroyons le dit transumpt par lui quis des dites Lettres dessus transcriptes, pour lui en aidier et valoir comme de l'original d'icelles ou mestier sera. Auquel transumpt nous avons mis et interpose, mectons et interposons nostre autorite et decret. En tesmoing de ce Nous avons fait mectre le scel aux sentences de la cour dudit bailliage a ces presentes lettres. Donne judicialement au dit Vesoul le xi^e jour du mois de decembre mil cccc quarante sept. Signe P. Bee, notaire.

Tels sont les faits qui militent en faveur de Bourbonne franc-comtois, « pays de frontière confuse, qui ne porta jamais, — dit M. G. Dumast, — les couleurs

d'une nationalité bien assise (1). » Nous ne sommes pas à même de les expliquer aujourd'hui, en attendant nous devons les signaler ; maintenant revenons à Bourbonne en Champagne.

En effet, deux mois après la lettre que nous venons de reproduire, le roi de Navarre rend une ordonnance en date du mois de juillet 1313, par laquelle il confirme la Charte donnée aux habitants de Bourbonne par la dame Willaume et leur accorde sa protection : Et les susdits hommes de Bourbonne nous ayant supplié avec instance de vouloir bien les recevoir sous notre protection nous, comme c'est notre devoir, voulant défendre et garantir ces mêmes hommes de toutes injures, violences et oppressions quelconques, et considérant l'utilité commune qui en résultera dorénavant pour la dite ville et les lieux circonvoisins, nous les recevons sous notre protection et garde spéciale.

Ludovicus regis Francorum primogenitus, Dei gratia rex Navarre, Campanie Brieque, comes Palatinus, notum facimus universis tam presentibus quam futuris, nos infra scriptas vidisse litteras in hæc verba : (*Suit la Charte de la dame Willaume*). Nos igitur premissa omnia et sin-

(1) *Souvenirs Lorrains*, 1849.

singula in prescriptis contenta litteris rata habentes et grata, ea volumus, laudamus, approbamus et tenore presentium confirmamus, nostro et alieno in omnibus jure salvo.

Et cum homines supradicti de Borbona nobis cum instantia supplicarunt ut ipsos vellemus sub protectione nostra suscipere, nos, prout nostro incumbit officio, eosdem homines ab injuriis, violenciis et oppressionibus quibuscumque defendi volentes et tueri, pensantesque utilitatem communemque dicte ville et aliis locis circum vicinis ex hinc in posterum proventura speratur, ipsos in protectione nostra et speciali gardia suscipimus, prehabita super hoc cum conciliariis nostris deliberatione pleniori. Nostre tamen intentionis non existit, quod pretextu hujus gardie, dominus dictorum hominum aliquod impedimentum vel obstaculum futuris temporibus apponatur quominus deveriis ab eisdem sibi debitis gaudeant et utantur. Et ut premissa perpetue firmitatis robur obtineant, presentibus nostrum fecimus apponi sigillum. Actum Parisiis, mense Julii anno Domini millesimo trecentesimo tercio decimo (1).

Le droit de commune avait été accordé ancienne-

(1) *Trésor des Chartres. Reg. LXI.*

ment ab antiquo par charte royale aux habitants de Bourbonne et à ceux de Chantemerle (1), moyennant une redevance annuelle de 170 livres tournois. Ce droit comprenait la justice sur les hommes et les femmes du roi dans les deux seigneuries et le revenu du greffe. Les habitants fatigués de ce droit onéreux, et voyant combien ces privilèges, qu'ils payaient si chers, étaient pour eux de peu d'importance, depuis qu'ils avaient reçu gratuitement de la dame Willaume des droits beaucoup plus considérables, en réclamèrent la suppression, qui leur fut accordée au mois d'avril 1318, par le roi Philippe V, en ces termes :

REVOCATIO ET ADNULLATIO COMMUNIE VILLARUM DE
BORBONA DE CANTEMERULE ET DE VILLAGIIS
AD IPSAS PERTINENTIBUS.

Philippus Dei gratia, etc. Notum facimus universis tam presentibus quam futuris quod ad nostram nuper accedentes presentiam homines et habitatores Villarum de Borbona, de Cantumerule et de villagiis ad ipsas villas spectantibus, nobis exponi fecerunt quod cum ipsi, ex

(1) A 2 kilom. nord-est de Bourbonne, existe un canton de vigne dit de Chantemerle. Serait-ce là l'emplacement de cette ville qui n'existe plus depuis longtemps?

nostrorum concessione predecessorum ab antiquo per Cartam Regiam eis facta, communiam ac jus communie, nec non justitiam hominum et mulierum Regis, una cum forefactoris et commissis ac pluribus redditibus annuis habuerint, et pacifice gavisi fuerint de premissis nunc usque, reddendo nobis et dictis predecessoribus nostris centum et septuaginta libras turonenses, videlicet annis singulis, pro premissis, que, ut prefertur, habuerunt hactenus in villis et locis supra dictis; prefati homines et habitatores tantis, ut asserunt, premuntur et variis et diversis causis, debitorum oneribus et indulgentiis, quod dictam communiam, juraque et libertates ejusdem tueri et servare comode nequeunt, nec ipsius communie onera quomodolibet sustinere. Quare nobis ex parte ipsorum hominum et habitatorum predictae communie ac villarum predictarum, instanter humiliterque supplicato, ut nos dictam communiam ad nos revocare, ac eandem cum justitia, juribus et libertatibus, et franchisiis ac omnibus redibentiis et pertinentiis ipsius communie, quibus omnibus et singulis renunciare omnino volebant, amovere ab habitatoribus ac villis et locis predictis dignaremur : Nos eisdem in hac parte propitio compatiens affectu, ac instantem, ut premittitur, ipsorum supplicationem gratiose exaudire volentes, dicta renuntiatione coram nobis et

parte dictorum hominum et habitatorum villarum et locorum predictorum sponte et libere facta, et a nobis admissa, dictam communiam, cum justitia, juribus, libertatibus, franchisiis, redibentiis, et pertinentiis suis omnibus, ad nos revocamus, et ab eisdem hominibus et habitatoribus ac villis, villagiis et locis predictis totaliter et in perpetuum amovemus per presentes, ac ipsos habitatores et villas, villagia locaque predicta de dictis centum et septuaginta libris turonensibus pro dicta communia nobis annuatim debitis, ut prefertur, exhoneramus penitus et quictamus; ipsos ad libertates, consuetudines, usagia et frangisias quas et quæ habebant, quibusque utebantur antequam dicta communia concederetur eisdem, tenore presentium reducentes et volentes ut ipsi libertatibus, consuetudinibus, usagiis et franchisiis utantur et gaudeant sicuti dicte concessionis tempore faciebant; ita tamen quod juratam sicut alie castellanie Campanie, et eo prorsus modo nobis solvent, et ad exercitum et cavalcata tenebuntur; et nos seu heredes nostri comites Campanie dictos habitatores et villas ac loca prædicta extra manum nostram non ponemus quomodolibet in futurum. Que premissa ut firma sint et perpetuo valitura, presentes litteras, sigilli nostri fecimus impressione muniri, nostro in aliis et alieno in omnibus quolibet jure

salvo. Actum apud fontem Gurdolii, anno Domini
m^o ccc^o. xviii mense aprilis.

Per Dominum Regem ad relationem Thesaurarii
Remensis.

Gervasius.

Carta antiqua super communia dudum concessa in
cancellaria retineatur (1).

Vers la même époque, les habitants de Bourbonne s'affranchirent encore de l'arbitraire des décimateurs. Les Seigneurs avaient, comme nous l'avons vu, aliéné les dîmes par suite de donations et de ventes successives, et l'abbaye de Morimond était devenue propriétaire de la presque totalité. Comme aucun acte ne limitait ses droits, elle s'efforçait de les étendre toujours davantage ; mais les habitants intentèrent un prooès aux moines et ceux-ci, par transaction, furent obligés de leur payer, sans doute à titre d'indemnité, une somme de 660 livres. Il fut ensuite convenu que l'on paierait le douzième des récoltes en vin, blé, pois, lentilles, etc., et que si le décimateur ne se trouvait pas sur place pour prendre sa part, le cultivateur, après avoir crié trois fois à haute

(1) Archives de l'Empire, Section historique, Reg. LVI, pièce 565.

voix : dixmier, dixmier, dixmier ! *pourrait charger sa récolte et la conduire en ville, en laissant loyalement la dîme sur le champ* (1).

En 1323, Charles IV, dit le Bel, confirme pleinement la Charte de la dame Willaume et l'ordonnance de Louis, roi de Navarre, et accorde aux habitants la même garde et protection que son frère, en ces termes :

Karolus Dei gratia, Francorum et Navarre rex, notum facimus universis tam presentibus quam futuris, nos infra scriptas vidisse litteras formamque sequitur continentes : (*Suit la Charte de Willaume et l'Ordonnance de Louis de Navarre*). Nos autem premissa omnia et singula in prescriptis contenta litteris rata habentes et grata ea volumus, laudamus et auctoritate regia approbantes tenore presentium confirmamus, salvo in omnibus jure nostro et quolibet alieno ; prefatos que homines de Borbona volentes, juxta voluntatem carissimi Domini et Germani nostri Regis Ludovici predicti, vivere in securitate et pace, ad instar ipsius Domini germani annuentes exinde supplicationi eorum, homines ipsos presentes et posteros in protectione nostra suscipimus et gardia speciali, in jurisdictione vel deveriis eorumdem. Quod ut firmum et sta-

(1) *E. Jolibois, loc. cit.*

bile perpetuo perseveret, presentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum. Actum Parisiis, anno Domini millesimo trecentesimo vicesimo tertio mense aprilis (1).

L'année suivante, il achète de Renaud de Choiseul la moitié de la terre de Bourbonne, comme il appert de lettres-patentes datées du 26 mai 1324 et adressées au bailli de Chaumont.

Charles IV par la grâce de Dieu roi de France, au bailli de Chaumont, salut : Comme nous avons fait acheter pour nous et pour nos successeurs, de notre amé Renard de Choiseul, chevalier, la moitié de tout ce qu'il avoit et pouvoit et devoit avoir en la ville de Bourbonne et appartenances, et choses qui s'ensuivent ci-après nommés et spécifiés, c'est à savoir. . . .

Item, la moitié de toute la justice et seigneurie haute et basse d'icelle ville et du finage ;

Item, la moitié des bois que ledit chevalier a et appartenances de ladite ville.

Item, la moitié de la revenue des bains et eau salée de Bourbonne. Et avec ce, le dit chevalier nous a baillé les fiefs à garder de ladite ville sans prix, en retenant par devers soi le châtel dudit lieu, avec certaines

(1) *Trésor des Chartres. Reg. LXI.*

autres choses qui seront nommées et déclarées ès lettres de la vente qui sur ce sera faite.

Nous qui voulons la prisée des choses à nous vendues être faite duement, nous mandons et commettons par la teneur de ces présentes, pour vous, en votre propre personne vous transporter audit lieu et appeler avec vous de bonnes gens du pays, sages et connaissant en telles choses faites, faire icelles prisées justement et loyalement, et icelles faites complètes, dit estre envoyées à nos amés féaux, les gens de nos comptes à Paris, afin qu'il soit vu et examiné et que ladite somme que ladite vente sera prisée, paiement et satisfaction soient faits au chevalier suivant les convenances traitées et accordées entre nous et lui.

Le jour de la Trinité de la même année, le bailli de Chaumont s'adjoint les personnes qui doivent l'assister dans l'estimation de la chose vendue, et d'un accord unanime ils formulent ainsi leur avis.

Le dit chevalier a en ladite ville huit-vingts main-gnies d'hommes de présent de quoi chacun doit audit chevalier par an 25 sols pour taille, cens, plus payer pour cause de taille valant 200 livrés, mais pour ce que aucuns en y a qu'ils ne sont pas puissans de payer, il chière de cette somme pour leur prisée 40 livres et valent

bien au remenant pour cause de taille à bon prix suffisant huit vingts livres par an en héritage.

Item, disent que ladite ville ait environ soixante hostisses. esquels il a présent grande quantité des héritages qui ne sont pas labourés, esquels hostisses se pourra attraire moult gens et habitants pour le temps à venir pour cause de la seigneurie du roi, et est présomption que grands profits en puissent encore venir, lesquelles choses ne sont mises à prix pour ce que présentement ne valent rien, et plait au chevalier qu'elles soient prises selon coutumes du pays, ou on li lait hors de prix.

Item, rente en estilaige. eau, bains.

Item, la justice haute et basse en ladite ville et ses dépendances, excepté tant seulement que le chevalier retient la justice de son chastel.

Item, la tonsure de 400 arpents de haut bois, d'environ trente-six ans, est prisee, pour chaque arpent, au prix de 60 sols, valant pour tout 1200 livres.

Item, la tonsure de six vingts et dix arpents de menus bois de l'âge d'environ 15 ans, est prisee au prix de 20 sols l'arpent, valeur pour tout six vingts et dix livres.

Item, le tréfonds des bois, tous mis à terre, assise et prisee chacun arpent 2 sols, c'est à savoir pour les 530 arpents, valeur pour tout 42 livres de terres.

A la suite de cette prisée se trouve l'indication des fiefs donnés en garde au roi, puis la désignation des réserves faites par le chevalier : son châtel de Bourbonne, les fossés d'entour, la pleige de la haule. ses vignes, ses prés et terres graignables, la rivière, ses courvaiges de bœufs, vaches et de chevaux et de toutes autres bêtes trahans dans la ville et au finage de Bourbonne. ses charrois de bûches pour son lignière, ses fours et moulins banels, etc. (1)

Renaud de Choiseul, chevalier, seigneur de Bourbonne, bailli et gouverneur de Lille, de Douai et du Tournesis, était fils de Jean II de Choiseul et d'Alix de Nanteuil, dame de Lafauche. Il avait pour frères, Regnier d'Aigremont et Jean III de Choiseul.

Jean III fut le chef d'une confédération jurée par les nobles du pays et les communiens en 1314, dans le but de faire respecter par le roi certains privilèges, les privilèges monétaires surtout qu'il cherchait à restreindre.

Voici la proclamation des coalisés champenois :

A tous qui verront ou ouïront ces présentes lettres,

(1) Tonnet. — *Mémoire pour les habitants de Bourbonne appellants, contre M. le baron de Pontac. 1863.*

les nobles et les comuniers (li communs) de Champagne; pour nous, pour les pays de Vermandois, de Beauvoisis, de Ponthieu, de la Fère, de Corbie, et pour tous les nobles et communs de Bourgogne, et pour tous nos alliés et adjoints étant dedans les parties du royaume de France, salut. Sachent tous que, comme très-excellent et très-puissant prince, notre très cher et redouté sire, Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France, a fait et relevé plusieurs tailles, subventions, exactions non dues, changements de monnoies, etc.; par quoi les nobles et les communs ont été moult grevés, apauvris..... Et n'appert pas qu'ils soient tournés en l'honneur et profit du roi ni du royaume, ni en défense de profit commun. Desquels griefs nous avons plusieurs fois requis et supplié humblement et dévotement ledit sire le roi que ces choses voulût défaire et délaisser, de quoi rien n'en a fait.

Et encore, en cette présente année 1314, ledit notre sire le roi a fait imposition non duement, sur les nobles et les communs du royaume..... Laquelle chose ne pouvons souffrir ni soutenir en bonne conscience, car ainsi perdrons nos honneurs, franchises et libertés, et nous et ceux qui après nous viendront. Par lesquelles choses dessus dites, nous les nobles et communs dessus

dits, et pour nous, et pour nos parents et alliés et autres du royaume de France, en la manière que dessus est dit, avons juré et promis par nos serments, loyalement (léaument) et en bonne foi, pour nous et nos hoirs, aux comtés d'Auxerre et de Tonnerre, aux nobles et aux communs desdits comtés, leurs alliés et adjoints, que nous, en la subvention de la présente année et tous autres griefs et novelletés non duement faites et à faire que le roi de France, notre sire, ou autre, leur voudront faire, leur aiderons et secourrons, à nos propres coûts et dépens. Et à savoir qu'en cette chose faisant, avons retenu et retenons, voulu et voulons que toutes les obéissances, féautés, léautés et hommages, jurés ou non jurés, et toutes autres droitures que nous devons au roi de France, notre sire, et à nos autres seigneurs, et à leurs successeurs, soient gardés, sauvés et réservés (1).

Philippe le Bel fit droit à ces réclamations.

L'année suivante, Louis le Hutin rendit au mois de mai une ordonnance concernant la Champagne, par laquelle il restitua aux Seigneurs champenois le droit de

(1) *Henri Martin. Histoire de France. Quatrième édition, 1856. Tome IV.*

sous-inféoder leurs fiefs comme bon leur semblera, mais seulement au profit de gentilshommes et pourvu que les fiefs n'en soient point trop amenuisés (diminués). Le roi ne peut plus acquérir de biens dans les seigneuries des nobles et des religieux, si ce n'est pour forfaitures ou échûtes de fiefs à la couronne. Les officiers royaux ne s'entremettront plus de justicier sur les terres où les nobles ou religieux ont justice, si ce n'est pour appel ou défaut de droit. Les nobles ne sont justiciables que des baillis, non des prévôts, ni officiers inférieurs; ils ne pourront être mis à la question que sur violente présomption de crime capital. Le roi ne pourra plus lever l'aide pour l'host sur les taillables et vilains des nobles (2).

Renaud de Choiseul mourut en janvier 1339 et fut enterré à Morimond; Alix de Joinville, sa femme, décédée neuf ans avant lui, y avait déjà sa sépulture : in Capitulo : Cy gist Alix de Joinville, dame de Soilly, femme de Renard, sire de Bourbonne, qui trespassa l'an MCCCXXX (2).

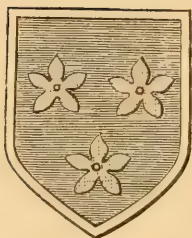
De ce mariage naquirent deux enfants, Ysabeau de

(1) *Henri Martin, loc. cit.*

(2) *L'abbé Daboïs, loc. cit.*

Choiseul qui épousa Guillaume I^{er} de Vergy, seigneur de Mirebeau, auquel elle apporta en dot le domaine de Bourbonne, et Marguerite mariée à Gauthier de Bauffremont.

IV



DE VERGY-BOURBONNE.

Entre les enfants de Jean I^{er} de Vergy, seigneur de Fouvent, de Champlitte, de Mirebeau et de Fontaine-Française, Sénéchal de Bourgogne, et de Marguerite de Noyers, sa femme, Guillaume de Vergy fut le second en ordre de naissance. Il porta les armes de Vergy brisées d'une bordure d'argent, et eut en partage la terre et seigneurie de Mirebeau, avec une partie de celle de Fontaine-Française, qui lui demeura entière après la mort de Jeanne de Vergy, Dame d'Annonay, sa sœur.

De son mariage avec Ysabeau de Choiseul naquirent

deux enfants, Jean et Ysabeau de Vergy, au nom desquels il reprit en fief-lige de Philippe de Valois, les fiefs donnés en garde à Charles-le-Bel par son beau-père, savoir : le chasteau de Bourbonne avec quatre cēts liurées de terre assises en la Chastellenie d'iceluy, et en la ville de Courchap sur la riuere de Vigenne, de franc alleu. En consideration de quoy le Roy Philippe luy dōna sept vingts sept liurées à valeur de terre, que Sa Majesté possedoit en la mesme Chastellenie, par Lettres expédiées à Conflans lés le pont de Charanton, au mois de Iuillet l'an mille trois cents trente-huit.

Depuis il se remaria à Agnès de Durnay, dont il eut Jeanne et Marguerite de Vergy. Quelques auteurs lui donnent encore pour troisième femme Jeanne de Montbéliard.

CERTUM DONUM FACTUM DOMINO GUILIELMO DE
VERGY DOMINO DE MIRABELLES MILITI, SUB MODIS
ET CONDITIONIBUS HIC DESCRIPTIS.

Philippes, par la grâce de Dieu, Roys de France, savoir faisons à tous présens et à venir, que comme nostre amé et féal Guillaume de Vergy, sire de Mirebéal, chevalier, disant que il tenoit le chastel de Bourbonne avecques quatre cens livrées de terre ou environ en la chastel-

lenie et ès appartenances dudist chastel, et en la ville de Corchan sur la rivière de Vigenne de franc-aluef, ait repris de nous le chasteal et les quatre censz livrées de terre dessus dites à tenir en fief de nous, de nos hoirs et successeurs, ensamble les choses que nous li donnons, si comme ci-après est contenu : et avec ce nous à juré pour luy, ses hoirs et successeurs, foy et loyauté pourter, et nous et nostre chière compaignie la Royne, et à noz enfans, et à nos hoirs, envers tous ceulx qui pourront vivre et mourir, et contrestier efforceement de tout son pouvoir à noz annemis, espécialement à ceuls qui vouldroient entrer à force d'armes en nostre royaume pour y porter domage. Nous pour considération de ce, de grâce espécial, et de nostre libéralité royal avons donné, cessé et transporté, donnons, cessons et transportons audit Guillaume pour lui, ses hoirs et successeurs à touz jours mais, en héritage perpétuel, et par don fait entre les vifs non rapelable, toutes les choses et tout le droit que nous avons en la ville de Bourbonne commune entre nous et ledit Chevalier, pour cause de ses enfans, tant en justices, seigneuries, tailles, ventes, minages, paages, seel, escriptures, bains, moulins, gelines, cens, oublies, corvaiges, criages, fours, bans et esbonnemens, quant en quelconques autres choses que nous et le dit Chevalier avons en

commun en ladite ville, tant en propriété comme en saisine, excepté tant seulement les fiez et les bois que nous retenons à nous. Lesquelles choses dessus dites par information que nous y avons environ sept vins et sept livrées à valeur ou à assiete de terre, desquelles choses, et dudit chastel de Bourbonne, et de quatre cenz livrées de terre dessus dites, ledit Guillaume en est entrez en notre foy et homaige ligement, et les a repris de nous, l'en avons receu à un fié lige comme dit est ; et lesdites choses à li données li délivrons par la teneur de ces présentes lettres, avec tout le droit de saisine et de propriété pour les avoir, tenir, possider, et en joïr comme de sa propre chose, en et souz le fié et service dessusdiz, sauve l'exception des fiez et de bois dessusdiz. Et que ce soit ferme chose et estable à touz jours mais, nous avons fait mettre nostre seel en ces presentes lettres. Sauf en toutes autres choses nostre droit, et en toutes l'autrui. Ce fu fait à Conflanz lès le pont de Charenton, l'an de grâce mil CCC. XXX, VIII., au mois de juillet.

PAR LE ROY, VOUS PRESENT. VERBER (1).

Guillaume de Vergy fut au nombre des chevaliers bannerets qui accompagnèrent Eudes IV, duc de Bour-

(1) *Archives de l'Empire. Section historique, registre LXXI.*

gogne, dans son expédition contre Robert d'Artois, Comte de Beaumont-le-Roger, qui lui disputait le Comté d'Artois (1340). Six ans plus tard, le même duc le nomma son exécuteur testamentaire; ensuite de quoi il eut une grande et longue guerre contre Renaud de Bar, chevalier, seigneur de Pierreficte, qui fut pacifiée par le roi Jean, comme enseignent les Lettres d'abolition que Sa Majesté octroya audit Renaud et à ses alliés et confédérés, le XXVII^e jour d'octobre, l'an mil trets cent cinquante. . . . Enfin Charles, fils aîné du Roi, Dauphin de Viennois, bien informé de sa prudence et de sa valeur, le choisit sur son vieil âge pour être sous lui Lieutenant-général et Gouverneur du Dauphiné.

Il mourut en 1360 et fut enterré ainsi que sa femme à Morimond : in Capitulo : Cy gist Guillaume de Vergy et Ysabeau de Choiseul, sa femme, MCCC. . . . (le reste est effacé) (1).

Ysabeau de Vergy épousa Henry de Bar, seigneur de Pierrefort, fils de Pierre de Bar.

Son frère, Jean I^{er} de Vergy, Seigneur de Mirebeau, de Bourbonne, de Soilly et de Choix, était marié à Ysabeau de Joinville, fille d'Anseau, Seigneur de Joinville,

(1) *L'abbé Dubois, loc. cit.*

Sénéchal de Champagne, et sœur de Henry, aussi Seigneur de Joinville. Il mourut vers 1370, laissant un fils Guillaume II de Vergy.

Guillaume II succéda à son père dans les seigneuries de Mirebeau, de Bourbonne, etc. . . . Sa femme fut Agnès de Jonvelle, fille de Philippe, Seigneur de Jonvelle, et de Guillemette de Charny.

Il mourut jeune en 1374, laissant trois enfants : Jean II de Vergy, Jeanne et Marguerite.

Sa veuve se remaria l'année suivante à Philibert de Bauffremont, chevalier, avec lequel elle eut à soutenir un procès pour la succession de Jean II de Vergy, son fils, contre Jean de Vergy, seigneur de Fouvent, soi-disant son héritier testamentaire, et contre Henri de Bauffremont, mari de Jeanne de Vergy.

Jean II de Vergy et ses sœurs avaient été, après la mort de leur père, placés sous la tutelle de Pierre de Bar, Seigneur de Pierrefort, leur oncle à la mode de Bourgogne, lequel, en cette qualité, auoüa tenir à foy et hommage du Roy Charles V, à cause de son chasteau de Coiffi, le chasteau de Bourbonne et ses dependances, par acte passé le ^{xxi}^e iour de Septembre, l'an MCCCLXXVI.

ACTE DE FOI ET HOMMAGE FAIT PAR PIERRE DE
BAR AU ROI CHARLES V, POUR LE CHATEAU
DE BOURBONNE ET AUTRES LIEUX, AU NOM DES
ENFANTS MINEURS DE GUILLAUME DE VERGY,
SON COUSIN.

Sachent tous que ie, Pierre de Bar, escuier, comme aiant le bail et gouvernement des enfans mineurs d'ans de feu Guillaume de Vergy, mon cousin, congnoiz et confesse ou non que dessus, que ie tien en foy et hommaige du Roy notre sire, à cause de son chastel de Coiffy, au bailliage de Chaumont, les choses qui s'ensuivent. C'est assavoir, le chastel de Bourbonne et le Breuil, la Courvée, la vigne appartenant au dit chastel; item, une seigneurie, appelée la Seigneurie de Luroul, où il y a environ six maignees d'ommes et un four bannal; de rechief la grant seigneurie, qui est par indivis entre le Roy et lesdits enfans, et se part les emolumens d'icelle seigneurie par moitié. Et s'aucune chose venoit à ma cognoissance que lesdits enfans eussent mouvant du fief dudit Seigneur, ie le advoue à tenir de lui, et proteste de le bailler par denombrement ou adveu et en faire tel devoir comme il appartient. Et se de plus me pavois adviser ou savoir, ie ou non que dessus advoue a tenir du fief dudit Seigneur. En tesmoing de ce ie ai scellé ces lettres de mon

scel, qui furent faites le XXI^e jour de septembre, l'an de grâce mil trois cens soixante et seize (1).

Jean II de Vergy mourut âgé de 13 ou 14 ans seulement le 27 janvier 1388.

Sa sœur Marguerite étant aussi venue à mourir, Jeanne de Vergy, restée seule héritière des seigneuries de Mirebeau, de Bourbonne, Chézeaux, Soilly, Choix et autres, fut mariée par Jean de Vergy, Seigneur de Fouvent, son tuteur, à Henry de Bauffremont (2).

Dès cette époque, nous trouvons les habitants de Bourbonne en discussion avec le Seigneur à propos des bois communaux. Cette lutte qui se réveilla à plusieurs reprises dans les siècles suivants, n'est pas encore éteinte. Tout récemment M. de Pontac a cru trouver dans la succession de sa femme, Mademoiselle de Sérignac, petite-nièce de son père adoptif, le comte d'Ogny, dernier Seigneur de Bourbonne, un droit en vertu duquel son fils mineur, seul héritier, Jean-Louis-Albert de Pontac, serait

(1) Archives de l'Empire. Section historique.

(2) Voir *Histoire généalogique de la Maison de Vergy etc.*.... par André du Chesne Tournangeau, Géographe du Roy. Paris M.DC.XXV.

fondé à réclamer la propriété des bois communaux de Bourbonne (1).

Au XIII^e et XIV^e siècles, — dit M. Tonnet, — le seigneur haut-justicier exerçait la juridiction en matière forestière dans la circonscription de sa seigneurie. Mais les officiers du roi, par un zèle instinctif qui leur était inspiré par la nécessité de placer l'autorité royale au-dessus de toute autre, s'arrogèrent le droit de police sur toutes les eaux et forêts du royaume indistinctement.

Serait-ce à ces dispositions des agents de la couronne qu'il faut attribuer le trouble qu'éprouvèrent les habitants de Bourbonne dans l'exercice de leurs droits sur les bois communaux? Serait-ce à une erreur résultant de ce que le roi était propriétaire de la moitié de la seigneurie? Toujours est-il qu'ils adressèrent leurs plaintes au roi Charles VI, qui y répondit par lettres-patentes du 5 avril 1380.

Charles, par la grâce de Dieu, roi de France, à nos amés et féaux les maitres des eaux et forêts du bailliage de Chaumont, et à leurs lieutenants, salut :

(1) *La ville de Bourbonne condamnée par le tribunal civil de Langres, jugeant en premier ressort (3 juin 1863), vient de gagner en appel à Dijon. — Audiences des 3, 4 et 10 août 1864. Voir Gazette des Tribunaux, 24, 25, 26 et 27 septembre même année.*

Les habitants de la ville de Bourbonne ont exposé qu'ils aient plusieurs places en la fin (finage) de ladite ville, et bois gros et menus esquels de tout temps ont eux et leurs devanciers et habitans d'icelle ville et chascun d'eux accoutumé et usé de prendre des bois gros et menus à leur volonté, et d'y mettre et élire tels forestiers et gardes de ceux de la ville comme il leur a plu et plaira pour garder lesdits bois. Et si aucuns des habitans des villes voisines ont été et sont pris et trouvés èsdits bois malfaisants, ils en ont payé et payent amende de cire ou d'argent au profit de l'église de la paroisse ; et si aucuns des habitans des villes voisines veulent acheter desdits bois, les marguilliers de ladite église les vendent au profit d'icelle, et autrement iceux complaignants ne pourroient ni réedifier ni soutenir leur dite église qui par plusieurs fois a été prise, pillée et tenue longtemps par les ennemis de notre royaume, et aussi ont été iceux complaignants pillés dans leur domicile et arsés.

Neanmoins vous ou aucuns de vous, ou aucuns de vous commis et députés en empêchant les dits complaignants en leurs bois et usages, et ont mis et fait mettre notre main èsdits bois appartenant aux complaignants, en vous efforçant de faire garder iceux par nos forestiers, combien que nous ou autres seigneurs n'y aient aucun

droit, ni ès amendes qui y échéent, pour laquelle mainmise et empêchements les susdits complaignants n'ont pu et ne peuvent jouir à présent de leurs bois et usages, quy est un grand préjudice et dommage d'iceux complaignants et de leur église, qui pour ce est en adventure de choir en ruine et demeurer du tout inhabitable, par telle maniere que l'on n'y pourroit faire le servicé divin, si, comme ils disent, ils ne sont pourvus de remèdes convenables, suppliant sur ce notre permission.

Pourquoi nous vous mandons à chacun de vous si comme cely appartiendra que selon ce que d'ancienneté vous trouverez lesdits complaignants et leurs devanciers avoir joui et usé de leurs bois et des choses ci-dessusdites, vous les y mainteniez et faites maintenir et garder en ôtant notre dite main et empêchements indus mis en iceux, par telle maniere que lesdits complaignants ne autre cause de retourner par ce plaintif par devant nous.

Donné à Paris le 5^e jour d'avril 1380.

En exécution des ordres du roi, le 9 juillet 1384, Jean Hennequin, lieutenant-général de Pierre Vine, Ecuyer-Gruyer de Champagne et de Brie, du consentement du Procureur du roi au bailliage de Chaumont et des habitants de Bourbonne, après avoir rappelé le texte de la plainte des habitants, le texte des lettres-patentes

du roi, constaté que depuis la main-mise du roi les habitants ne pouvaient jouir de leurs bois, droits et usages, fait procéder à l'enquête prescrite, et, après les informations recueillies, rend la sentence suivante :

Savoir faisons que vu par nous ladite informacion de laquelle il appert suffisamment yceux habitants de Bourbonne avoir joui et usé et accoutumé de jouir et user d'ancienneté des choses dessus dites et des bois de la Bannie, des Charmes, du Plain des Bordes et des Loges, du Ban de Borne, du Racel et du Champenon, jusqu'au Bois du Roi, de Repremont, de l'Aintre, du Roncheval et des Vabres, et icelle informacion mise au conseil des plus sages, considéré et ce qui faisoit à considérer et nous et ledit conseil devoit mouvoir.

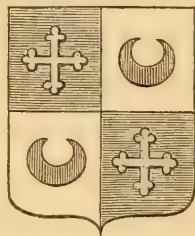
Nous avons dit, disons et par droit que les habitants doivent être et seront tenus et gardés, et nous par ces présentes les maintenons et gardons ès droits, bois et usages et par la maniere ci-dessus exprimée et éclairée; et la main du roi, notre sire, avec les empêchements mis en iceux, avons otée et levée, otons et levons pleinement au profit d'iceux habitants en leur promettant et abandonnant d'en jouir et user selon que dessus est dit, et défendons par ces présentes aux gardes mis en iceux bois par autres que les dits habitants, que dorénavant ils ne s'en

entretiennent et n'y troublent ou empêchent les dits habitants contre la teneur des présentes (1).

(1) Tonnet, loc. cit.

Les auteurs de l'histoire de Jonvelle ont trouvé dans l'armorial de la famille de Poinctes-Gevigney, et ont reproduit, dans leur savant travail, des armes qu'ils donnent comme étant celles de Bourbonne au XIV^e siècle :

Ecartelé un et quatre d'azur à la croix d'or tréflée : deux et trois d'argent au croissant de gueule.

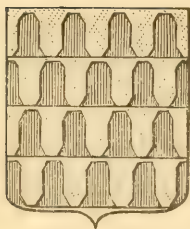


Ce blason était-il celui de la ville ou celui d'un des seigneurs d'alors ?

A cette époque la famille de Poinctes possédait plusieurs seigneuries sur les frontières de Bourgogne et de Champagne. En 1589, nous voyons même un des descendants de cette famille, René II de Poinctes, écuyer, épouser Nicole de Grilly, petite-fille de Jacques de Saint-Cry, seigneur de Villars et co-seigneur de Bourbonne, dont il sera parlé plus loin.

Ce seigneur, allié aux maisons les plus illustres de la Lorraine, portait de gueules au lion d'argent accompagné de quatre croisants de même, trois en chef et un en pointe.

V



DE BAUFFREMONT.

Henri de Bauffremont, chevalier, baron de Scey-sur-Saône, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne, eut de son mariage avec Jeanne de Vergy six enfants, entr'autres Jean de Bauffremont et Pierre, premier comte de Charny.

En 1409, il était au siège de Velleuxon, dont le château, après quatre mois de tranchée ouverte, fut pris et la garnison constituée prisonnière de guerre.

Dans les mêmes moments, le duc de Lorraine surprit Bourbonne, massacra un grand nombre d'habitants et rançonna le reste.

Déjà quand les Tards-venus et les Malandrins, sous la conduite d'Eustache d'Auberticourt, traversèrent le Bas-signy, à la suite de la malheureuse bataille de Poitiers (1356), Bourbonne avait été pillé et livré aux flammes.

Jean de Bauffremont, fils du précédent, seigneur de Mirebeau et de Bourbonne, chevalier banneret, épousa Marguerite de Chalon, fille de Jean de Chalon, prince d'Orange, et de Jeanne de la Trémouille. Il accompagna le duc de Bourgogne au siège de Bourges, en 1412, et fut l'un des chefs qui assiégèrent le château de Nogent, occupé par les grandes compagnies, qui en acceptèrent et signèrent la capitulation au nom du duc de Bourgogne en 1417. L'année suivante, il s'opposait aux incursions des ennemis qui ravageaient les frontières du duché de Bourgogne.

En 1459, la noblesse le commit à la rédaction des coutumes de Bourgogne. Il vivait encore en 1467.

Les grandes compagnies sous le nom d'écorcheurs et de refondeurs étaient alors maîtres de la Champagne ; elles avaient pour chefs le bâtard de Bourbon, Chabannes et Villandras. Le diocèse de Troyes et celui de Langres devinrent le principal théâtre de leurs excursions sanglantes ; ils incendiaient les villages, violaient les femmes, égorgaient les enfants. Lorsqu'ils rencontraient

quelque prud'homme avec une jeune femme, dit le *journal de Charles VII*, ils renfermaient le mari dans une grande huche, et puis prenaient la femme et la mettaient par force sur le couvert de la huche où le bonhomme était, et criaient : Vilain, en dépit de toi, ta femme en cet endroit sera violée ; et ainsi le faisaient.

Les châteaux et les villes se remplirent des habitants qui fuyaient leur approche, les campagnes restèrent incultes et désertes. C'est ainsi que la famine se joignit à la peste qui dépeuplait Paris et nos malheureuses provinces. Langres tomba au pouvoir du bâtard de Bourbon ; ses environs, jusqu'à Lamothe, en Lorraine, jusqu'à Issur-Tille, en Bourgogne, étaient également en leur pouvoir.

En 1435, après le traité d'Arras et la réconciliation de Charles VII et de Philippe le Bon, Jean de Vergy, un des descendants des de Vergy de Bourbonne, au service du duc de Bourgogne, s'empara de Montigny-le-Roi et de Coiffy qui étaient au pouvoir des Anglais depuis 1428. Cinq ans plus tard, il surprit à Langres les gens d'Antoine de Bourbon et les tailla en pièces.

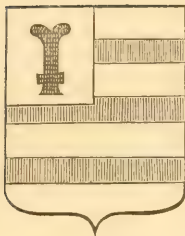
En 1471, la garnison de Coiffy participa à l'attaque que Louis XI dirigea sur la Franche-Comté. Unie aux troupes des forteresses environnantes, elle pilla Jussey,

Villars-Saint-Marcellin, Voisey, et n'arrêta ses dévastations qu'à Jonvelle où deux cents personnes furent massacrées. Bertrand de Livron, en sa qualité de lieutenant du sire de Chaumont, prit Vesoul et le ruina de fond en comble.

Anne de Bauffremont fut l'unique héritière de Jean de Bauffremont. Elle épousa son cousin, Pierre I^{er} de Bauffremont, chevalier, sire de Vauvillers, baron de Sennecey.

De ce mariage naquirent quatre filles, dont l'aînée, Françoise, dame de Bourbonne, de Parnot, de Chézeaux, etc., épousa, le 18 août 1477, Bertrand de Livron.

VI



DE LIVRON.

Bertrand de Livron était fils d'Antoine de Livron et de Marguerite de Noailles, seigneur de Larivière et de Wart, en Limousin, écuyer d'écurie du roi et capitaine de Coiffy (1).

En 1498, après la mort de Charles-le-Téméraire, le maréchal Guillaume de Vergy qui soutenait les droits de l'héritière de Bourgogne, arrive à Jonvelle, entre dans

(1) L'histoire de Coiffy et de Bourbonne est en quelque sorte inséparable, surtout à cette époque où le même seigneur possédait une partie de Bourbonne et une partie de Coiffy.

le Bassigny et s'empare de Bourbonne, de Coiffy, d'Aigremont et de Montsaugéon. Mais les Français ne tardèrent pas à reprendre ces places, et livrèrent aux flammes le village de Fouvent, appartenant au maréchal.

Aussitôt la guerre déclarée entre François I^{er} et Charles-Quint, le comte de Furstemberg vint avec 12,000 lansquenets mettre le siège devant Coiffy. Le seigneur de Bourbonne, capitaine gouverneur du château, voyant qu'il ne pouvait se défendre contre une armée aussi nombreuse, rendit la place à la première sommation; de là les lansquenets se dirigèrent sur Montigny. Ils furent arrêtés dans leur marche par le duc de Lorraine qui, à la tête de 900 hommes d'armes, reprit Coiffy et Montigny et tailla en pièces leur arrière-garde.

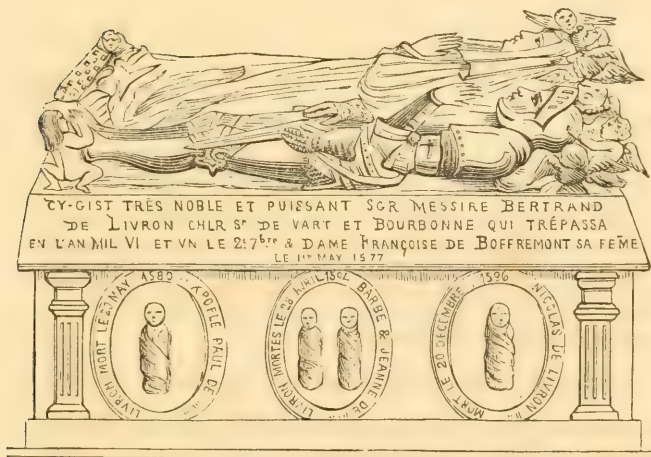
En 1523, le pays tomba de nouveau au pouvoir des espagnols commandés par Félix et Guillaume de Wurtemberg. Le duc de Guise parvint à les chasser de cette position; mais ils avaient déjà eu le temps de brûler le pays et de ravager la contrée.

Bertrand de Livron mourut le 2 septembre 1504 et fut enterré ainsi que sa femme dans l'église de Bourbonne.

Leur contrat de mariage, passé sous le sceau de

Thévenin de Rangecourt, écuyer, garde du sceau de la prévôté, est signé : Perron et Neuilly, tabellions à Coiffy.

La famille de Livron avait droit de sépulture dans la chapelle du Rosaire. Les tombeaux, tous construits en albâtre gypseux veiné de gris, de rouge, de vert, tiré des carrières du pays, furent détruits à la Révolution, et les matériaux employés, dit-on, dans la construction de la maison qui fait l'angle de la rue des Capucins et de l'avenue de Montmorency.



Tombeau de Bertrand de Livron et de Françoise de Bauffremont, sa femme.

Ce tombeau, placé contre la muraille, avait 0^m 80 de hauteur, y compris l'entablement, 2^m de longueur et 1^m 15 de largeur. Les figures d'une belle forme représentent le seigneur, armé de pied en cap, le casque en tête, et sa femme, habillée en religieuse et les mains jointes comme son mari. A ses pieds est un écusson aux armes de Bauffremont.

Sur le bord de la table on lit : Cy gist très-noble et puissant seigneur Messire Bertrand de Livron, chevalier, seigneur de Vart et Bourbonne, qui trépassa en l'an mil VI et un, le 2 septembre, et Dame Françoise de Boffremont, sa fême, le 1^{er} mai 1577 (1).

Entre deux pilastres cannelés, couronnés de simples corniches, sont figurés trois ovales avec des enfants au maillot, Christophe-Paul de Livron, mort le 20 mai 1580, Barbe et Jeanne de Livron, mortes le 28 avril 1594, et Nicolas de Livron, décédé le 20 décembre 1596, enfants d'Erard de Livron, comme il est écrit au pied du tombeau : Les enfants qui gisent ci-dessous sont nez du ma-

(1) Nos gravures sont la reproduction fidèle des dessins que nous avons trouvés à la Bibliothèque Impériale. Si les dates ne concordent pas toujours avec celles que nous donnons, et c'est ici le cas, ce n'est point la faute de notre graveur qui, pour plus de précision, a cru devoir respecter ces erreurs.

riage de haut et puissant Seigneur Messire Erard de Livron, Chevalier, Seigneur de Bourbonne, et de haute et puissante dame Dame Gabrielle de Bassompierre, son épouse.

Bertrand avait pour frère Jacques I^{er} de Livron qui mourut abbé de Morimond le 15 décembre 1491.

Jacques de Saint-Cry, seigneur de Villars-Saint-Marcellin, était alors seigneur de Bourbonne pour partie. Ce noble chevalier, né d'une illustre famille de Lorraine, avait épousé en premières noces (1510) Jacques de Raincourt, fille de Pierre de Raincourt et de Jeanne de Guyonvelle, et en secondes noces (1540) Françoise de Monstier. Sa mémoire est restée chère aux habitants de Villars, à cause des grandes libertés qu'il leur octroya à plusieurs reprises.

Ainsi, par acte en date du 7 novembre 1519, il les exempte pour toujours et à jamais, eux et leurs héritiers, de labeur, mascules, tailles et conditions serviles mainmortables, pour qu'ils fussent francs et libres comme les sujets de notre souveraine (1), dit l'acte, et pour que sans le consentement ou licence du dit écuyer ou de ses héri-

(1) La reine d'Espagne. Villars faisait alors partie de la Franche-Comté.

tiers, les dits sujets puissent : 1° faire tous actes, lettres et contrats que fait un homme de franche condition ; 2° disposer de leurs biens à leur plaisir ; 3° se marier où bon leur semblera ; 4° succéder les uns aux autres par droit de proximité et consanguinité, à moins que par testament authentique il en soit disposé autrement ; le tout cependant moyennant une certaine somme d'argent payable audit seigneur.

D'après le contenu de l'acte, cet affranchissement eut lieu à la suite d'une peste qui dura trois ans et fit périr près de 300 personnes. Il avait pour but de repeupler la seigneurie dont les terres restaient sans culture, faute de bras ; d'indemniser les survivants obligés de faire de gros frais tant pour les funérailles que pour les legs pieux de leurs parents et amis décédés et aussi d'accroître les revenus du seigneur.

Un autre acte notarié, passé le 7 octobre 1530, exempte pour toujours et à jamais les sujets de Jacques de Saint-Cry et de demoiselle Jacques de Raincourt, sa femme, au nombre de trente-six, y dénommés, comme présents et habitants de Villars-Saint-Marcellin et autres habitants non nommés, mais leurs sujets aussi, de deux corvées de bras aux moissons de froment et d'avoine, de deux voitures de bois que chacun devait amener chaque

année, ainsi que de l'obligation de moudre ou faire moudre leur grain dans le moulin appartenant au Seigneur.

Voici comment sa mort est racontée dans un Mémoire daté de 1665, par René III de Poinctes, son arrière petit-fils :

Chevalier réputé par sa vaillance, Jacques de Saint-Cry, avoit un cheval qu'il avoit nourri et dressé de sa main qu'il appeloit *Brayefort*, lequel ne vouloit connoître que son maître, et qui, dans les combats, monté par lui et au son de sa voix, s'animoit contre les ennemis et s'acharnoit tellement sur eux de la bouche et des pieds, qu'il fesoit autant d'exécution que son cavalier. Beaucoup diront que ce récit est fabuleux et qu'il tient du roman; cependant il ne contient que vérité, ce que j'affirme comme le tenant de gens qui les ont vus aux actions.

Tandis que dans un moment de repos que lui laissoient les guerres continuelles qui avoient lieu alors, il étoit venu habiter sa Seigneurie de Villers-Saint-Marcelin, il prit querelle avec ses co-seigneurs de Bourbonne à l'occasion de droits seigneuriaux qu'ils voulurent s'arroger à son préjudice. De là provocations, rencontres à main armée et combats réitérés, desquels, malgré le peu de gens qui l'accompagnaient dans ces occasions, il sortit toujours avec honneur. Ce défaut de succès de la part de

ses adversaires les détermina à user de trahison à son égard, et un jour où il faisait la lecture à l'ombre d'un arbre dans son jardin, il reçut plusieurs coups d'arquebuse, tirés du clocher du village, d'où l'on dominoit l'endroit où il s'étoit placé.

Blessé mortellement, ce gentilhomme n'écoutant que son courage, se lève précipitamment, et malgré ses nombreuses blessures, s'élance à la poursuite de ses meurtriers, les atteint comme ils faisoient retraits, le combat avec l'ardeur que lui donne la soif de la vengeance qu'il obtint en blessant l'un deux à mort.

Rentré dans son château, épuisé par la fatigue et l'abondance du sang qui coulait de ses blessures, il expira après toutes fois avoir rempli ses devoirs de bon chrétien, et il fut inhumé dans l'église de Villars-Saint-Marcellin.

Françoise de Monstier, sa veuve, femme énergique et qui avait un grand attachement pour son mari, chercha par tous moyens à venger sa mort, en obtenant justice contre ses assassins, mais ce fut vainement, car faute de preuves, ils restèrent impunis (1).

(1) *Extrait d'un manuscrit communiqué par M. le curé de Villars et rédigé sur les pièces conservées aux archives de la commune et au château.*

Il existe dans la crypte de l'église un tombeau en pierre, sans

De son second mariage, de Saint-Cry eut une fille nommée Gabrielle qui, vers 1560 ou 1565, épousa Pierre de Grilly, seigneur du dit lieu en Savoie, chevalier de l'Annonciade, d'où Nicole de Grilly, qui en 1589 épousa René II de Poinctes, dont les descendants habitent la Haute-Saône.

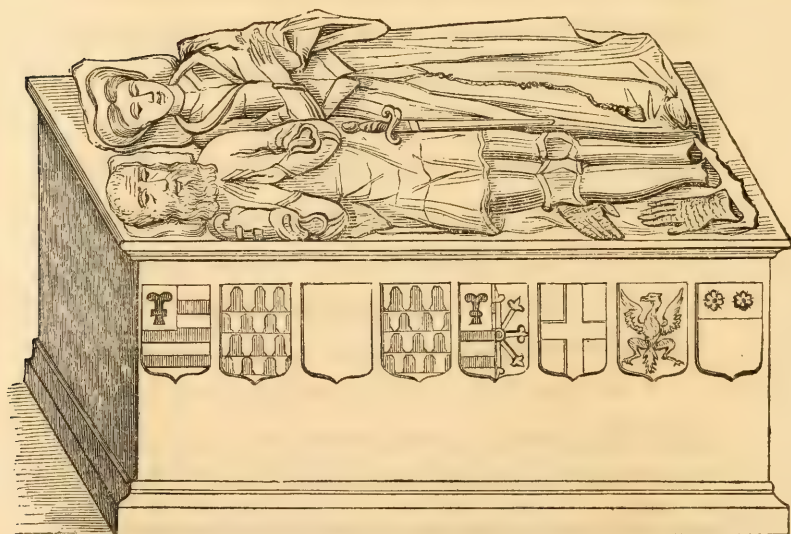
Bertrand de Livron avait pour fils Nicolas I^{er} de Livron. Il est le premier qui prit le titre de baron de Bourbonne, comme il appert de son second mariage avec Odette Luillier : Contrat de mariage du 20 mai 1529, passé par devant Jean Bodinais, licencié ès loix, lieutenant-général du baillage, auditeur des comptes et garde du duché de Bar, et maistre René Boudet, secrétaire du duc de Lorraine, de noble et honorable seigneur messire Nicolas de Livron, chevalier, seigneur et baron de Bourbonne, de Wart et de Larivière, avec dame Oudette Luillier, veufve d'honorable Seigneur Louis, seigneur de Stainville, chevalier, sénéchal de Barroys, etc...

Nicolas I^{er} était chevalier de l'ordre du roi, grand

inscription, dans lequel on a trouvé, il y a quelques années, des ossements, et à la place des pieds deux éperons en bronze du XVI^e siècle. Tout porte à croire que c'est là le tombeau de notre héros dont la crédulité des fidèles a fait celui de saint Marcellin, patron de la paroisse, et qui, comme tel, est devenu un but de pèlerinage très-célèbre.

gruyer et général réformateur des eaux et forêts du royaume en l'an 1538, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances, gouverneur de Coiffy et de Montigny-le-Roi.

Dans un dénombrement du domaine de Bourbonne fait par lui le 15 janvier 1538, il déclare tenir en plein fief et hommage du roi, à cause de son Chatel et chatellenie de Coeffy et Montigny, à savoir : La terre et Seigneurie de Bourbonne et Chéziau, appartenances et dépen-



Tombeau de Nicolas de Livron et de Claude de Ray, sa femme.

dances. A Bourbonne sont deux seigneuries, l'une particulière, appartenant au chevalier de Livron pour le tout; l'autre est partable par moitié avec le roi et pour moitié au déclarant.

Cet état de choses dura jusqu'en 1674.

Nicolas I^{er} mourut le 29 janvier 1552 et fut enterré dans l'église de Bourbonne, ainsi que sa première femme, Anne-Claude de Ray, à laquelle quelques auteurs donnent un tombeau dans l'église des Jacobins de Langres.

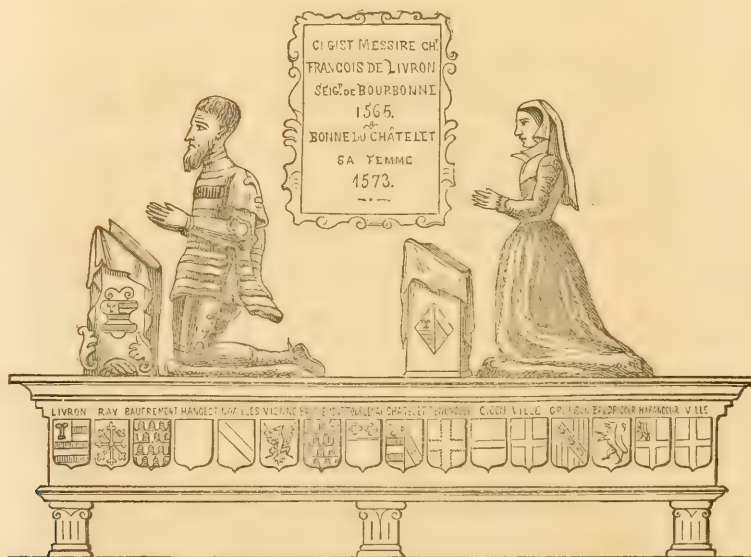
Leur tombeau qui était placé au côté gauche de la chapelle, contre la balustrade qui la séparait du chœur, est de la forme de celui de Bertrand de Livron. Il est illustré des écussons de leurs familles et de leurs alliés.

François de Livron, Seigneur de Torcenay, baron de Bourbonne, né du premier mariage de Nicolas I^{er}, lui succéda. Il avait épousé, en 1541, Bonne du Châtelet, quatrième fille de Nicole de Lénoncourt et d'Erard du Châtelet, seigneur de Vauvillers, Monthureux-sur-Saône, Demangevelle, etc...

Le 24 juin 1553, il fut choisi avec François de Baudoche, chevalier, pour arbitre dans un différend entre Pierre du Châtelet, Seigneur de Deuilly, et Jean, son frère, pour le partage de la succession paternelle et maternelle. Le 4 mai de l'année suivante, ils rendirent

leur sentence arbitrale, par laquelle ils adjugèrent à Pierre du Châtelet la maison entière de Thons grand et petit, avec la seigneurie de Deuilly et les villages de Serocourt, Tignécourt, Fruis-les-Vignes, de Piencourt, Provenchères, Saint-Julien, Fouchécourt et ce qui est de l'ancienne seigneurie de Deuilly.

Il mourut en 1563. Sa femme mourut dix ans plus tard, le 20 juillet 1573. Tous les deux furent enterrés dans l'église de Bourbonne.



Tombeau de François de Livron et de Bonne du Châtelet, sa femme.

Leur tombeau, le plus rapproché de l'autel, à droite contre le mur, était un des plus remarquables. François de Livron et sa femme sont représentés à genoux sur un coussin, les mains jointes, devant un prie-dieu à leurs armes. Sur le côté de la table sont représentées les armoiries des deux familles et de leurs alliés. Au-dessus, sur le mur, on lisait : Cy gist haut et puissant Seigneur Messire François de Livron, Chevalier, Seigneur de Bourbonne, Pennot, Torcenay, Aussey, Chesseaux, Vart, Larivière et Aniac, lequel décéda le 20^e jour du mois de may 1565. Et au-dessous : Cy gist Dame Bonne du Châtelet, dame dudit Bourbonne et fême dudit messire François de Livron, Seigneur dudit Bourbonne, laquelle décéda le 20^e jour du mois de juillet 1573.

De son mariage, François de Livron eut Nicole de Livron, mariée en 1564 à François de Montpézat, seigneur de Longnac ; Françoise, alliée en 1573 à Joachim de Rochefort, seigneur de Pluvant et chevalier de l'ordre du roi, Nicolas qui mourut sans postérité, en 1569, des blessures qu'il avait reçues à Moncontour et Erard qui lui succéda.

Une inscription placée dans la chapelle des Seigneurs mentionnait les titres et la fin glorieuse de Nicolas : Cy gist haut et puissant Seigneur Messire Nicolas de Livron,

en son vivant Chevalier, Seigneur de Bourbonne et Seigneur souverain de Vauvillers, Seigneur de Torcenay, Aussey, Demangevelle, Ville-Suryllon, Vart, Aniac, Larivière, Parnot, Chezeaux, Bricoin, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, guidon de la compagnie de Monsieur le Marquis du Mayne, lequel deceda en la bataille de Montcontour, et fut tué d'un coup de canon le lundy 3^e d'octobre l'an 1569, en l'age de 20 ans, et n'a laissé aucuns enfans.

Erard de Livron occupa les plus hautes charges aux cours de France et de Lorraine. Il est qualifié haut et puissant seigneur Messire Baron de Bourbonne, souverain de Vauvillers, seigneur de Parnot, Chézeaux, Torcenay, Hortes, Demangevelle, Ville-sur-Ilлон, La Viéville, Giraucourt, Fresnes-sur-Apance, Objac, Wart, Larivière et Coujours; Chevalier de l'ordre du roi, conseiller en ses conseils d'Etat, gentilhomme ordinaire de sa chambre, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, capitaine et gouverneur pour Sa Majesté de ses ville, château et citadelle de Coiffy, grand maître, grand chambellan, chef des finances de son altesse de Lorraine, premier gentilhomme de sa chambre.

A la nouvelle de la mort d'Henri III assassiné (1589)

par le moine Jacques Clément (1), le duc de Mayenne, lieutenant-général du royaume, avait mis sur le trône, sous le nom de Charles X, un fantôme de roi, le cardinal de Bourbon. Tous les princes étrangers qui soutenaient la ligue le reconnurent dans l'espoir de prolonger la guerre civile et d'en tirer profit. Le duc de Lorraine et de Bar, Charles III, gendre du roi Henri II, qui convoitait la Champagne, se mit alors en relation avec les habitants de Chaumont qu'il savait tout dévoués au pacte d'union. Il va, — leur écrit-il, — envoyer une armée au secours de Paris; il veut assister le duc de Mayenne de sa vie et de tous ses moyens. Aucuns ennemys de la religion diront avoir des prétentions à la couronne, — ajoute-t-il, — c'est une chose à quoi on doit prendre garde surtout de tomber en telle domination; et j'emploierai tous mes moyens pour soulager et assister la cause des catholiques. On sut bientôt à quoi s'en tenir de ces belles paroles; en effet, le jour même où les députés de la Champagne se réunirent à Chaumont pour

(1) On lui donna pour complice un jacobin de Langres, Michel Mergey, qui, après avoir déclaré connaître les instigateurs du crime, refusa de les nommer au milieu des tortures. Il fut pendu après avoir été traîné sur la claie; on brûla son corps et on en jeta les cendres dans la Marne.

délibérer, il envoyait le baron de Bourbonne, Erard de Livron, demander la couronne de France pour son fils.

Voici la lettre que le maire de Langres, Jean Roussat, écrivit au duc de Nevers, à cette occasion :

MONSEigneur,

Je ferois faulte et contre le debvoir d'un bon et fidel serviteur, tel que je vous suis, si je ne vous donnois advis de ce qu'il se passe par deça, particulièrement en ce que concerne vostre autorité et celle de Monseigneur le duc de Retelois, nostre gouverneur. Je prendray doncques la hardiesse de vous dire qu'il s'est faict une assemblée à Chaumont-en-Bassigny où quelques-uns du clergé, entre autres l'abbé de Morimond et de Clervaux et plusieurs de la noblesse, se sont trouvés pour nommer un Roy et adviser aux affaires de l'Estat. L'audace et témérité d'aucuns a esté si grande, qu'ils ont proposé pour Roy le Marquis Du Pont, et pour gouverneur de la province le duc de Vaudemont, son frère, ces propositions ont été agitées entre eux et non du tout resolues. Bien que plusieurs les ayent trouvées à leur goust qui temerairement nous ont sollicité de nous mettre en l'obeissance de mon dit sieur de Lorraine, comme si nous etions sans Roy et sans prince du sang. Nous leur avons faict

comme à mon dit sieur de Lorraine, response condigne à leur demande : Que nous avons un Roy et un Gouverneur, Prince de France, pour le service desquels et pour venger la mort du Roy, nous voulions employer nos vies et nos moyens.

Nous offrons à mon dit sieur de Lorraine d'assister M. le Marquis pour venger la mort de son oncle, et, comme François, maintenir les loys fondamentales de la couronne.

Ces choses ne sont pas passées, que le second qui nous apporta des lettres ne fut en grand péril de sa vie, et n'eut été mon interposition le peuple l'eut tué, le principal auteur et solliciteur de ceste affaire est le sieur de Bourbonne, premier Chambellan de mon dit sieur de Lorraine, et lequel, à ce que l'on nous a rapporté, demeure pour gouverneur à Chaumont, et le sieur de Guyonville, qui y estoit, s'en va à Dijon amasser des troupes pour faire un ravage es environs de ceste ville et empescher nostre récolte. Nous attendons du secours de M. le Maréchal Daumont, et les quinze cens Reistres que le comte de Montbéliart doit nous envoyer sont tout prêts, et n'atendons que le commandement pour les faire entrer et gens pour les recevoir. . . . J'ay obmis à vous dire que s'est aussy faict une assemblée à Dijon à laquelle il

ne s'est trouvé qu'un gentilhomme. Ils ont tendu comme les aultres en Lorraine néanmoins avec plusieurs contrariétés. Voilà l'estat des affaires de par deça es quelles nous attendons une bonne et heureuse fin par vostre prudent advis et conseil et commendement, auquel nous obéirons d'aussy bon cœur, qu'après vous avoir très-humblement baisé les mains, je prie le Créateur.

Monseigneur, etc.....

ROUSSAT,

lieutenant-général et maire.

A Langres, le 3 septembre 1589.

Deux années plus tard, le 20 août 1594, le duc de Lorraine ayant échoué dans le projet qu'il avait eu de surprendre Langres, chercha à s'emparer de Coiffy. Mais ayant trouvé le baron de Bourbonne sur ses gardes, il prit le chemin de Lamothe.

Une lettre de M. de Dinteville, gouverneur de Langres, au duc de Nevers, gouverneur de Champagne, rend ainsi compte de cette tentative.

Monsieur de Lorraine ayant envoyé M. de Vaudemont devant La Faulche pour y former son armée, jeudi dernier il y arriva, M. le Marquis Du Pont avec lui, et dès le landemain, Guyonvelle qui estoit à Chaumont le fut

trouver. Samedi matin, l'armée marcha faisant courir le bruit qu'ils alloient à M. le maréchal Daumont, logé à Balesme, maison du grand prieur de Champagne. M. de Lorraine ne fit ce jour là que trois lieues, leur rendez-vous fut à Langres, le lendemain à Luzi où ils séjournèrent le lundi, ce qui fit juger qu'ils avoient aultres desseings que celui qu'ils faisoient courir et que ils pourroient avec l'intelligence qu'ils se promettoient en ceste place l'entreprendre avec le pétard. Ce qui fut cause que le soir le sieur de Richebourg et les eschevins de la ville allèrent fortifier les gardes du fauxbourg, ou par malheur il y a un grand pan de muraille de tombé, lequel ayant faict raccommoder avec des barriques, il y plaça trois gentilshommes aux trois corps de garde pour y commander. De là, le dit sieur revint sur les murailles de la ville voir les gardes et les solliciter de prendre garde à eux, où il y demeura jusqu'à minuit, et plus, ayant prié le sieur de Biragues de le venir relever, ce qu'il fit, et se trouva si à propos à la porte du marché, qu'il donna l'alarme et fit telle épouvante à ceux qui portoient le pétard, qui s'étoient glissés à la faveur de la nuit qui étoit sans lune, jusqu'à la première bascule de la porte, que Dieu mercy ils n'y ont rien fait que de laisser ce qu'ils avoient apporté, le capitaine Brichanteau devoit planter le pétard

épaulé des sieurs de Guyonvelle, Damblize, Montreuil, suivis de 200 cuirasses, de 3,000 hommes de pied, ils étoient près de la porte dans une advenue fort avantageuse, ne pouvant être facilement vu des murailles, 4,200 chevaux étoient couverts par une montagne assez proche de la ville ou étoit M. de Lorraine et MM. ses enfans en personne, l'infanterie s'est retirée avec désordre. Outre ce qu'ils ont laissé à la porte, on a trouvé par les chemins des arquebuses et des corcelets, et qui eut eu ici des forces étrangères avec les habitants qui, avec le Maire et le corps de ville, ont bien fait, c'est chose certaine qu'ils eussent reçu beaucoup de perte. Le duc de Lorraine se retira avec toute son armée à Rollantpont et villages voisins. Ceux de Chaumont tenoient si assuré la prise de Langres qu'ils avoient emmené quantité de chariots pour en remporter le butin, le duc de Lorraine, voyant son entreprise manquée, tâcha d'en renouer une sur Coiffy, et voyant le Baron (1) sur ses gardes, il prit le chemin de La Motte, en même tems les sieurs Damblize et de Guyonvelle vinrent au bourg de Montigny-le-Roy pensant entrer au château, Sacquenay lui en refusa l'entrée, disant que lorsqu'il seroit serviteur du Roy il le recevrait, et, vou-

(1) *Erard de Livron.*

lant s'approcher davantage, il leur fit tirer, et, braquant l'artillerie vers le bourg, les contraignit en déloger, mais ce fut après qu'ils eurent mis le feu. . .

Le duc de Lorraine ne se tint pas pour battu, l'année suivante, il envoya son fils, le marquis de Pont, à la tête d'une nombreuse armée, attaquer de nouveau les châteaux de Coiffy et de Montigny. Coiffy tomba en son pouvoir après un long siège, faute de secours, — disent les uns ; — le gouverneur du château, Erard de Livron, ayant, — disent les autres, — pris parti pour le duc et contribué à la prise de cette forteresse.

Il faut avouer au moins que le Seigneur de Bourbonne, gouverneur pour le roi de France de son château de Coiffy, et en même temps grand chambellan du duc de Lorraine, dut se trouver dans une position bien délicate.

Cette place resta au pouvoir des ligueurs jusqu'à l'année suivante (1593), époque à laquelle la plupart des villes des environs de Langres se soumirent à Henri IV.

Erard avait épousé Gabrielle de Bassompierre (1),

(1) La plupart des historiens donnent l'année 1604 comme date de ce mariage. Les actes de baptême que nous publions ici, et dont le dernier est de 1596, ne nous permettent pas de nous ranger à leur avis.

dame de Ville-sur-Ilлон, héritière d'une des plus illustres maisons de Lorraine. Ils furent enterrés dans l'église de Bourbonne.

Leur tombeau, placé à gauche de l'autel, contre la balustrade, avait 1^m de hauteur, 2^m 15 de longueur et 0^m 65 de largeur. Il était gaudronné à seize gros gaudrons par dessus, séparés entre le 8 et 9 par une feuille d'effeuillée tombante, et supporté par des griffes à trois doigts.

Sur la table est une urne funéraire surmontée de quatre cœurs enflammés juxtaposés.

Aux deux extrémités étaient deux piédestaux d'environ 0^m 85 de hauteur, 0^m 83 de longueur sur 0^m 64 de largeur, sur lesquels sont représentés à genoux sur un coussin, les mains jointes, le mari armé de pied en cap, ayant à ses genoux le bâton du commandement, et sa femme Gabrielle.

Sur la corniche de la balustrade étaient deux écussons accolés, le premier de Livron, le deuxième écartelé probablement de Rohan et de Châtillon à la merlette, sur le tout, trois lions dans un troisième écu, deux et un couronnés d'une couronne de marquis avec les ordres du Roi, pour supports deux sauvages, mâle et femelle, le tout sur un

cartouche. Sur le collier du Saint-Esprit étaient des D.



Tombeau d'Erard de Livron et de Gabrielle de Bassompierre, sa femme.

Erard eut de nombreux enfants : Charles auquel son père et sa mère firent donation, de leur vivant, par contrat daté du 27 mars 1618, de leurs châteaux, terres et seigneuries de Bourbonne, Vauvillers, Demangevelle, Ruaux et Fresnes-sur-Apance, avec leurs dépendances et les deux tiers de leurs meubles ; Paul qui mourut

quelques jours après sa naissance, Barbe et Jeanne décédées le 28 avril 1594, Elisabeth née le 23 octobre 1592, Nicolas né le 11 décembre 1596, Yolande, Bonne, Gabrielle et François.

Nous avons trouvé dans les archives de la Mairie un registre baptistère échappé à l'incendie de 1717, qui renferme les actes de naissance de Paul, Yolande, Bonne, Gabrielle, François, Elisabeth et Nicolas. Voici les principaux :

Christophorus Paulus primogenitus Illustris ac Nobilis Domini Erardi de Livron Domini Borbonii et clarissima nobilisque Domina Gabriela de Bassompierre eius uxoris, natus fuit die pentecostes vigesimo secundo mensis maii anno Domini millesimo quingentesimo octogesimo, hora Vera sexquiundecima antemeridia. Cuius susceptores vulgo patrini fuerunt insignes ac nobiles Christophorus de Bassompierre eiusdem Gabriele patrinus et Paulus comes de Salve primus camerarius illustrissimi ducis Lotaringiæ Susceptor vero vulgo matrina fuit nobilis et venerandissima domina Magdalena du Chastellet. eodem die hora sexquiseptima post meridiana.

ERARD DE LIVRON. GABRIELLE DE BASSOMPIERRE.

Yolanda, filia illustris ac nobilis Domini Erardi de

Liuron, Domini Borbonii et clarissima nobilisque Domina Gabriela de Bassompierre, eius uxoris nata fuit die Sabbati quinto mensis augusti hora undecima anno Domini millesimo quingentesimo octogesimo primo et baptizata fuit Dominica vigesimo die eiusdem mensis et anni. Cuius Sulceptor vulgo patrinus fuit insignis ac nobilis Anna du Chastellet, venerandus abbas de Flabemont. Susceptores vulgo matrinæ fuerunt nobiles filiaë et Yolanda de Bassompierre, venerabilis abbatisa Spinallensis et Domina Domina Francisca de Liuron de Plennot avuncula eiusdem infantis.

ERRARD DE LIVRON. GABRIELLE DE BASSOMPIERRE.

Le Dimanche dix-neufiesme d'Aoust mil cinq cent quatre vintz quatre, nasquict Bonne, seconde fille d'Honoré, seigneur, messire Errard de Liuron, chevalier, seigneur de Bourbone, Gabrielle de Bassompierre, son épouse, environ minuict, et fut baptisee le lundy vingtiesme dudit mois, Et fut tenue sur les saintz fondz, pour parrain messire Edme de Rochefort, fils de messire Joachim de Rochefort, seigneur de Pennot, et de Dame Françoisse de Liuron, Dame dudit Pennot, lequel Edme est cousin germain de ladite Bonne, Et pour marraine Dame Barbe du Chastellet, Dame de Bassompierre, grand

mere maternelle de ladite Bonne. Et pour la seconde marraine Damoiselle Chrestienne-Claude du Chastellet, fille de feu monsieur de Deuilly, cousin germain maternelle de ladite dame Gabrielle de Bassompierre, et a cause de son absence Dame Loyse de Maulain, Dame de l'Eglise des Dames d'Epinal, la tenue pour elle. Ledit nom de Bonne luy a esté donné parceque sa grande mere paternelle et grand mere maternelle du costé de ladite Barbe du Chastellet les pourtoient.

ERARD DE LIVRON. GABRIELLE DE BASSOMPIERRE.

Le Jeudy, douziesme septembre 1585, sur les neuf heures du matin, nasquit Gabrielle, troisieme fille d'Honoré, seigneur, messire Erard de Liuron, chevalier, seigneur de Bourbonne, et de dame Gabriele de Bassompierre, son espouse, fut baptizée le mesme jour enuiron les quatre heures du soir par le curé de ce lieu, fut tenue sur les saintz fondz, pour parrain Honoré, seigneur, messire Anthoine de Liuron, seigneur de la Borde, chevalier de l'Ordre du Roy, Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, lequel a espousé dame Claude d'Esguilly qui, parauant, avoit espousé messire Nicolas de Liuron, frère aîné dudit messire Errard. Et pour marraine Damoiselle Marguerite de Mandres, pour et au nom de Dame Margue-

rite de Liuron, religieuse de Bonne, tante dudit messire Errard. Et pour la seconde marraine honoree Damoiselle Anne de Trachault, veufve du feu sieur du Houx, pour et au nom de honoree Dame Dame de Dinteville, Dame d'honneur et gouverneur de mesdames filles de l'Altesse Monseigneur de Lorraine, laquelle a Houx espousé es premieres nopces, oncle paternelle dudit messire Erard. Ledit nom de Gabriele a esté donné à la dite fille parce que ladite Dame de Bourbonne s'appelle ainsi. Faict à Bourbonne les an et jour que dessus.

ERARD DE LIVRON. GABRIELLE DE BASSOMPIERRE.

Lundy douziesme de Janvier 1587 fut né environ les cinq heures du soir, François de Liuron, second filz de messire Erard de Liuron, seigneur de Bourbonne, et de dame Gabrielle de Bassompierre, sa femme. Et fut baptizé le Dimanche, dix-huictiesme dudit mois, et aux environs les dix heures du matin, et ce par l'ancien curé de ce lieu, fut tenu sur les saintz fonz, pour marraine, par Mademoiselle Gabrielle du Chastellet, fille de Monsieur de Marcilly, tenant la place de très-haute et très-puissante princesse Madame Anthoinette de Lorraine, fille de très-haut, très-puissant et très-illustre prince Monseigneur le duc de Lorraine, et par la très-haute, très-puissante et

très-illustre princesse Claude Sallon, duchesse de Lorraine, sa mère. Et pour parrain, honore seigneur René du Chastellet, abbe de Beaulieu, cousin-germain de la dame, tenant le lieu d'honoré seigneur messire Anthoine de Choiseul, baron de Clefmont, cousin issu de germain dudit Seigneur de Bourbonne. Et pour le second parrain, Christophe de Bethilleuilles, Seigneur de Frasnoy, le tenant pour et au nom de honore Seigneur messire François de Montpezat, seigneur de Soignat, et fut donné ledit nom de François, parce que le Seigneur et pere dudit Seigneur de Bourbonne et grand-pere de ladite dame de Bourbonne les pourtoient, mentionne apres avoir supplié ladite princesse de y mettre qu'il les pourtast. Fait les an et jour que dessus.

ERARD DE LIVRON. GABRIELLE DE BASSOMPIERRE.

Charles de Livron, second fils d'Erard, prit le premier le titre de marquis de Bourbonne. Entré comme ses ancêtres dans la carrière militaire, il devint successivement grand guidon, puis enseigne des gardes de Marie de Médicis, commandant un régiment d'infanterie au siège de Verne, capitaine de cinquante hommes d'armes des Ordonnances et gouverneur de Coiffy et de Montigny.



Charles de Livron, marquis de Bourbonne.

Le 21 novembre 1627, il écrivait au maire de Chaumont qu'il avait arrêté, par ordre du roi, un milord anglais et que, le duc de Lorraine menaçant d'assiéger le château de Coiffy où ce prisonnier était détenu, on ait à lui envoyer des munitions pour se défendre; mais la ville n'en était pas suffisamment garnie et on les lui refusa. Ce prisonnier était lord Montaigu, envoyé par les cours d'Espagne et d'Angleterre pour fomenter une ligue contre la France. Le marquis de Bourbonne, en récompense de son zèle, succéda, trois ans après, à M. d'Andelot, dans la lieutenance de Champagne, et il fit son entrée solennelle à Chaumont, en cette qualité, le dimanche après la Saint-Martin en 1630.

Voici comment Mâcheret raconte cette capture d'après le Journalier du roi Louis XIII :

Faut sçavoir que les princes voisins de France, poussez d'une rage entierement diabolique, firent contre l'Estat françois une maudite ligue, dont les trois principaux moteurs estoient les roys d'Angleterre et d'Espagne et le duc de Lorraine. Le factum du complot, rédigé et signé à Londres, fut porté à la signature de Madrid par le sieur Milour Montagu, qui le devoit ensuite présenter au prince Charles. En conséquence, apres avoir traversé la

Gaule Narbonnoise, le Lyonnais et la Bresse, il fit halte à Besançon pour illec se rafraichir. Puis costoyant la Comté et cherchant les chemins les plus asseurez pour entrer en la Vosge et arriver droit à Nancy, il fut prins en un petit village appelé Ruaulx, par le Seigneur Charles de Livron, marquis de Bourbonne et seigneur souverain dudit Ruaulx, qui le guettoit et poursuyvoit depuis son entrée en France, sans avoir encore treuvé l'occasion favorable pour se saisir de sa personne. Il le conduisit à son chasteau de Bourbonne, et le mesme soir, apres souper, environ les unze heures, il fit assembler les soldats mousquetaires pour le transférer en la citadelle de Coiffy, luy disant : « Monseigneur, vous avez soupé chez moy, mais vous prendrez la peine de venir coucher chez mon maistre le Roy, en sa maison de Coiffy. » Six semaines apres, suyvant les ordres de Sa Maiesté, et assisté du grand prevost de France, le marquis de Bourbonne conduisit son prisonnier à Paris, en passant par Lengres, le 40 décembre 1627, de là par Grancey, Tonnerre, Nevy et aultres lieux, avec les lettres, chartes et paquets qu'il portoit de la part des souverains ennemis de la France. Or, ceste prinse valut au dit sieur marquis une des quatre lieutenances générales de Champaigne, pour

les villes de Chaumont, Vitry, Bar-sur-Aube, Saint-Dizier et aultres (1).

Le 14 mai 1633, dans la promotion de Fontainebleau, il fut créé chevalier de l'ordre royal du Saint-Esprit, avec Henri d'Orléans, le duc de la Trémouille, les cardinaux de Richelieu et de la Valette, les archevêques de Bordeaux, de Narbonne et trente-sept autres.

La même année, les jeunes princes de Wurtemberg, ayant mis leur comté de Montbéliard avec leurs seigneuries d'Héricourt, de Châtelot, de Blamont et de Clémont, sous la protection de Louis XIII, obtinrent pour ces pays une garnison française, dont le commandement fut confié au marquis de Bourbonne. Il arriva à son poste le 11 septembre, avec cinq compagnies d'infanterie et deux de cavalerie, en tout cinq à six cents hommes. Toute la ville et les paysans des environs s'empressèrent à sa rencontre, enseignes déployées, au bruit des salves d'artillerie. Il amenait avec lui un chapelain, dont la présence et la messe vexèrent beaucoup ces fanatiques luthériens; l'un d'eux écrivait dès le premier jour : Le Marquis at amené un prestre pour faire l'exercice de pa-

(1) Clément Macheret, curé d'Orthes. Journal manuscrit. Ce manuscrit, précieux pour l'histoire de notre pays au XVII^e siècle, fait partie de la bibliothèque de M. le docteur Thiberge.

pisme, chose qui est grandement à contre-cœur à tous. *Mais personne n'enragea plus contre les soldats papistes que la duchesse douairière de Wurtemberg, obligée de passer devant un de leurs corps de garde en allant à la chapelle du château pour le prêche. Néanmoins le fier Livron sut tenir haut, peut-être aussi avec raideur, le drapeau du roi très-chrétien au milieu de ces hérétiques protégés. Au reste, par les réparations importantes qu'il fit à la place et surtout par sa bonne contenance, il conserva dans la sécurité le pays confié à sa garde. Il écrivait hardiment à la cour de Dôle : Je ne laisseroy de me plaindre à vous qu'un Comtois vint hier en ceste ville faire mils mauvais discours séditieux. Je vous prie d'empêcher, parceque, s'il en vient encore quelqu'un, je le feroys prendre et pendre, et puis je vous le manderoys. Cependant Forstner, chancelier des princes, l'appelait, dans ses lettres, un soldat sans savoir et sans expérience de son métier : homo militiæ et bellorum insolens. Il parlait ainsi par rancune pour les procédés hautains du gouverneur (1).*

En février 1636, le marquis fut remplacé dans son commandement de Montbéliard par Louis de Cham-

(1) Hist. de Jonvelle.

pagne, comte de la Suze, et il revint à Bourbonne, avec ses meubles, par Vesoul et Jonvelle, muni d'une sauvegarde que le roi de France avait demandée pour lui au parlement de Franche-Comté. C'était à la veille de la guerre de dix ans, guerre ruineuse s'il en fut, et pendant laquelle nos contrées furent constamment occupées par les armées françaises et étrangères.

Bourbonne, par sa position limitrophe de la Franche-Comté, de la Lorraine et de la Bourgogne, sans être par lui-même une place bien importante, eut beaucoup à souffrir des guerres qui ensanglantèrent le sol de la France. Ce fut d'abord la guerre entre les Armagnacs et les Bourguignons et la guerre de cent ans; puis vinrent les guerres de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, de François I^{er} et de Charles-Quint, la Réforme et la Ligue.

Le massacre de Vassy (1562) fut le signal des guerres de religion. Pourchassés de tous côtés, traqués comme des bêtes fauves par les gouverneurs des provinces qui avaient reçu ordre de Charles IX de faire main basse sur eux, les calvinistes coururent aux armes, bien décidés, sinon à se venger, du moins à se défendre. Presque toutes les églises du Vallage et du Bassigny furent pillées. Les Reîtres qu'ils avaient appelés à leur aide

traversèrent le pays langrois en 1568 et le dévastèrent. Les mêmes bandes retournant en Allemagne parurent au nombre de 14,000 dans le Montsaugéonnais et incendièrent les villages d'Hortes, Marcilly, Plesnoy, Andilly, Celles, etc. Quelque temps après les huguenots brûlèrent Andelot et s'emparèrent de Choiseul (1572) où ils tinrent leur prêche. La noblesse du pays, conduite par Barbezieux, lieutenant du duc de Guise, les attaqua et prit le château d'assaut. La place fut démantelée et ses défenseurs mis à mort.

En 1576, une nouvelle prise d'armes eut lieu de la part des huguenots et les Reîtres traversèrent de nouveau le Bassigny. La paix, dite de Monsieur, les arrêta, mais ils restèrent cantonnés à Langres et dans les environs en attendant qu'on leur payât les trois millions et demi qu'on leur avait promis, vivant à discrétion sur le pays.

Coiffy et Bourbonne furent du petit nombre des villes qui, avec Langres, tinrent pour le roi, alors que tout le pays suivait ardemment le parti des Guises.

Mais revenons à la guerre de dix ans où nous retrouverons le marquis de Bourbonne.

Richelieu, débarrassé des huguenots et voyant la noblesse à ses pieds, tourna ses vues du côté de la

maison d'Autriche qu'il avait résolu d'humilier à tout prix. Il recruta des alliés dans tous les partis et les lança sur la Franche-Comté. Les Suédois, aux gages de la France et commandés par le duc de Saxe-Weimar, furent cantonnés dans le Bassigny où ils renouvelèrent toutes les dévastations que les reîtres et les lansquenets lui avaient fait éprouver pendant les fureurs de la ligue.

D'un autre côté, les Comtois, les Lorrains et les Croates, tantôt en partis isolés, tantôt en bandes réunies, s'élançaient à chaque instant de Jonvelle et des autres garnisons franc-comtoises, sur notre malheureux pays, pillaient et incendiaient les villages, tuaient les paysans ou les ramenaient prisonniers. Les plus acharnés aux expéditions de ce genre étaient Gaucher du Magny, le baron de Chauvirey et le colonel Bornival, commandant des garnisons étrangères de Jonvelle et des châteaux d'alentour. Le 15 mai 1638, ce dernier surprit Bourbonne, les deux Coiffy, Laneuvelle, Varennes et les lieux circonvoisins, et s'en revint avec un riche butin et de nombreux prisonniers qui furent entassés dans les prisons de Jonvelle. Bourbonne seul lui valut une rançon de 800 pistoles. Coiffy, dont le château venait d'être détruit, fut brûlé et son curé égorgé

au milieu de ses habitants (1). Deux ans auparavant, il avait déjà été envahi et pillé par Galas et Forkak, qui marchaient sur la Champagne avec une armée de 80,000 hommes, mettant tout à feu et à sang sur leur passage.

Plusieurs villages, en souvenir des atrocités commises par Galas, ont conservé son nom à certaines con-

(1) Une inscription conservée dans l'église de Coiffy-le-Haut rappelle ce triste événement. Un ange, les bras étendus, tient à chaque main des ossements et présente un livre sur lequel on lit :

QVOS	MORS
CONIVNXT AMOR.	NON SEPARET.
—	—
Cy desouvbs Gist	Comme avssy
M ^e Iean Goirot	prez de son
Pr-re Cvre des	tombeav est
Coiffis et la	enterre Messire
Nevevelle qui	Iean Goirot son
deceda le 15	frere Cvre des
May 1638.	diz lievx qui
	deceda le 7 De ^m
	1694.

Ce mesme iour. 15 May. fvrent massacrees
388. personnes par les ennemis de l'estat
le reste prisonnier et le liev incendie
Priez Diev Povr evx.

On trouve dans l'église de Coiffy nouvellement reconstruite plu-

trées de leur territoire. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore on dit à Coiffy, à Damrémont, à Varennes, le champ Gala, le pré Gala.

On raconte même que cette invasion fit une telle impression sur les habitants de Coiffy, qu'ils ajoutèrent aux litanies le verset suivant : a Forkak, a Gala, libera nos, Domine.

En 1641, la garnison de Jonvelle surprit de nouveau Bourbonne le fer et la flamme dans les mains, et poussa jusqu'à Andilly, opérant la razzia de tous les chevaux rencontrés. Mais repoussée dans une tentative sur Laferté, elle vint tomber deux fois, près de Jonvelle, dans les embuscades du marquis de Bourbonne, et y laissa quarante-quatre prisonniers.

Plusieurs autres inscriptions qui ont été religieusement conservées. En voici une qui nous concerne plus spécialement.

Cy. gisent. Loys. et. Char
 em. des. ch^{es}. et. citad. les de. Loyzel. filz. de. Rene. de.
 elle. de. Coiffy. povr. le.
 service. dv. roy. sovz.
 la. charge. de. Mons^{rs}.
 de. Bovrbonne. lequell.
 Loys. deceda. le. 12. Sep.
 1609. et. ledict. Char.
 les. le. 12. mars. 1613.

ncovrt. lieutenav. gouv. de. Beto
 Loyzel. esc^r. S^r. de.

La même année, La Suze, gouverneur de Belfort, pour le roi de France, ayant eu connaissance qu'un convoi de vivres, composé de cinquante chariots, s'acheminait de Besançon à Luxeuil, escorté par le sieur de Gonsans à la tête d'une centaine d'arquebusiers, fait prévenir les garnisons de Pressigny, de Voncecourt, de Genevrières et de Bourbonne qui lui donnent lestement la main pendant la nuit, de manière à former un corps de soixante chevaux et de cent quarante fantassins. Ils s'embusquent dans d'épaisses broussailles sur la route de Luxeuil et ils attendent. A Vellefaux, le convoi reçut avis du péril qui le menaçait : Tant mieux, répondit Gonsans, ils sont morts s'ils osent nous attaquer. Dédaignant de prendre du renfort et d'éclairer sa marche, le présomptueux officier paya cher sa bravade; il mordit la poussière avec quatre-vingt-dix des siens.

Le 23 juillet 1644, Fauquier d'Aboncourt, seigneur de Chauvirey et gouverneur de Jonvelle, fut battu par les Langrois, près de Rougeux; on le trouva parmi les morts. Sa charge fut confiée à Gaucher du Magny.

Cependant les prisons de Jonvelle regorgeaient de prisonniers auxquels on faisait subir les plus durs traitements. Ils étaient entassés pêle-mêle dans les cachots sans air ni lumière, le plus souvent mourant de faim

ou ne se nourrissant que d'herbe crue. Les enfants n'étaient point épargnés. La garnison se livrait sur les femmes aux actes les plus révoltants, plusieurs moururent entre leurs mains, d'autres furent éventrées par des cartouches allumées dans leurs entrailles.

Il fallait une fin à ces atrocités, la destruction de Jonvelle fut résolue. A la voix de du Hallier, gouverneur de Lorraine, accoururent le marquis de Bourbonne, le comte de Grancey, le marquis de Francières, gouverneur de Langres, le baron de Marey de Clefmont et quantité d'autres gentilshommes. L'armée se forma à Bourbonne, forte de 7 à 8,000 hommes, tant cavalerie qu'infanterie, et de 7 pièces de siège. Prenant le chemin de Châtillon, elle apparut tout à coup, le dimanche 15 septembre, de grand matin, en vue de Jonvelle. Sommé de se rendre, du Magny répondit : « Non » très-gaillardement, quoiqu'il n'eut que deux cents hommes pour se défendre.

Au deuxième assaut, il abandonna la ville pour s'enfermer avec sa petite troupe dans le château. Le 17, il capitula sous la condition d'avoir la vie sauve. La garnison défila, désarmée, son chef en tête, en présence des troupes françaises. Le marquis de Bourbonne, qui gardait naturellement une grosse rancune pour les dé-

vastations de Bourbonne et des autres lieux de son gouvernement, ne crut pas manquer à l'honneur en insultant du Magny lorsqu'il passa devant lui. Gaucher releva fièrement ses injures et ses menaces. A ce moment, il fut arrêté avec toute sa troupe, malgré la parole de du Hallier. Les soldats furent tous passés par les armes ou pendus aux créneaux, et le gouverneur emmené le lendemain à Langres, puis au château de Grancey par le baron de Marey.

Ainsi finit Jonvelle, si longtemps le repaire des bandes ennemies de la France, la terreur des Lorrains et des Bassignots.

La place de Lamothe devint alors la forteresse avancée du duc de Lorraine et des Comtois, et le rendez-vous des pillards qui, pendant trois ou quatre ans encore, devaient tout mettre à feu et à sang dans nos contrées.

A cette époque elle était commandée par Cliquot, l'un des meilleurs officiers de Charles de Lorraine, assisté de Gaucher du Magny, auquel les Français avaient rendu la liberté, moyennant forte rançon. On peut dire que les Champenois et les Bourguignons lui payèrent chèrement les douleurs de sa captivité et lui rendirent avec usure les déboursés de sa rançon. Affamé de ven-

geance et plus encore de butin, il se met à la tête d'une partie de la garnison de La Mothe et parcourt le Bassigny, pillant tous les villages sur son passage, Laneuvelle, Anrosey, Coiffy, Montigny, Morimond, etc. (1643), et faisant des prisonniers. Bourbonne tomba deux fois en son pouvoir. A Coiffy-le-Bas, ils arrivèrent au nombre de 250 avec 60 charrettes et chargèrent 120 muids de vin.

Quelques jours après, ils se firent écharper par les volontaires réunis de Rougeux, de Maizières, d'Hortes et de Rosoy. Cest exploit merveilleux, — raconte Clément Mâcheret, — ne se fit pas sans quelque perte des nostres ; car on ne peut charpenter sans ételles. Le combat terminé, survint le capitaine Romprey qui emmena les prisonniers et le butin à son château de Varennes, malgré les réclamations des paysans furieux de se voir ainsi ravir le fruit de leur victoire.

Les premiers jours de juin, les Lorrains se vengèrent de cet échec sur Serqueux, Corgirnon, Brevoines et Saint-Geosmes.

Mais comme Jonvelle, Lamothe devait finir.

Les populations de Champagne et de Bourgogne appelaient à grands cris le secours de la force publique Contre ce nid d'aigle, bicoque insolente qui les bravait

depuis quelque temps sur le sommet aérien de sa montagne. Au mois de septembre, le conseil du roi, prenant en considération les plaintes nombreuses qui lui étaient adressées, résolut le siège de Lamothe, et en chargea le maréchal de camp Malagotti qui investit la place le 13 décembre 1644. C'était le quatrième siège depuis dix ans. Cliquot résista près de sept mois. Enfin le 7 juillet il sortit de la place, et les Français en prirent possession. Aujourd'hui il n'y a plus même de vestiges de la vieille cité lorraine.

Le traité de Westphalie (1^{er} octobre 1648) donna la Lorraine et le duché de Bar à Louis XIV. Charles de Lorraine, dépossédé de ses états, se mit alors à la tête du parti espagnol et continua à harceler la frontière française et principalement le Bassigny.

Le 23 avril 1652, Lafauche, son lieutenant, venant d'Alsace et marchant sur Langres avec une armée forte de 6,500 hommes, trainant après elle une suite nombreuse de vivandiers, de voleurs, de femmes et d'enfants, amenés par la faim et cherchant à piller pour vivre, sous la protection du soldat, arriva à Jonvelle où il ne trouva que des remparts écroulés, l'église et le prieuré encore debout avec quelques autres édifices et une vingtaine de familles, y compris les officiers de la Sei-

gneurie, logés dans les ruines du château. Ses quartiers s'étendaient jusqu'à Châtillon dont la désolation n'était pas moins navrante. Saccagée, brûlée et démantelée par les Suédois et les Français en 1635, cette ville n'offrait alors que des monceaux de pierres et quelques rares habitants mal abrités dans les ruines des édifices. . . .

Lafauche quitta ce malheureux pays le 24 avril et il entra dans le Bassigny par Bourbonne qui fut livré au pillage. Les Langrois en furent quitte pour la peur. Le lieutenant du duc Charles tourna la ville et descendit la Marne jusqu'à Saint-Dizier, ravageant tout sur son passage.

L'année suivante, tous les villages sur la frontière du Bassigny furent impitoyablement rançonnés par la garnison de Belfort, alors au pouvoir du comte d'Harcourt devenu avec le prince de Condé chefs des petits maîtres ou de la jeune Fronde (1).

Le 30 janvier 1653, on vit arriver à Poinson-les-Fayl, alors dépendance de la province de Bourgogne, la plus grande partie de la noblesse du pays. Il y avait

(1) Tous ces détails sont extraits de l'Histoire de Jonvelle déjà citée, dans laquelle sont racontées jour par jour toutes les péripéties de ce drame terrible qui, pendant dix années, ensanglanta notre malheureux pays.

entr'autres le marquis de Bourbonne, le seigneur de Lanneuve, de Grecia, seigneur de Dammartin, les seigneurs de Piépape, de Lanques, de Laferté et du Pailly. Le rendez-vous était à l'ermitage de Saint-Pérégrin, habité par un ancien serviteur du feu prince de Condé, et pensionné par le prince de Condé actuel (1). S'agissait-il, comme on l'a cru alors, de détacher les seigneurs du Roi pour les entraîner dans le parti de Condé? C'est ce que nous ne savons pas.

Dix-huit mois avant cette réunion, la ville d'Aigremont, assiégée par les Langrois et les Chaumontais, fut prise (11 janvier 1651, à une heure après minuit) et rasée conformément aux ordres du Roi. On instruisit ensuite le procès du comte de Rosnay et de dame Marguerite de la Baulme, sa femme, accusés d'avoir voulu vendre cette place à Charles de Lorraine. Convaincus de trahison, ils furent condamnés à mort. Un tableau exposé à Langres, le mardi 30 juin 1653, représentait le mari rompu vif et sa femme ayant la tête tranchée.

Le château de Coiffy avait été démoli dès 1635 sur les ordres de Richelieu.

(1) Hist. de la ville de Fayl-Billot, par M. l'abbé Briffaut-Besançon, 1860.

Aux désastres occasionnés par la guerre ne tardèrent pas à se joindre la peste et la famine. En 1652, la disette fut si grande que le bichet de blé se vendit jusqu'à 40 livres, somme énorme pour l'époque, et encore ne pouvait-on en avoir avec son argent. Pendant ces temps malheureux, les campagnes restèrent désertes et les terres incultes; on se réfugiait dans les bois pour échapper aux soldats; on mangeait l'herbe des prairies; plusieurs personnes moururent de faim, d'autres se nourrirent de chair humaine. On vit une femme, poussée par le besoin, se jeter sur son mari mourant, lui ouvrir le ventre, lui arracher le foie et le manger. Une pauvre femme, — raconte Mâcheret — portant et allaitant son petit enfant, a été trouvée morte en une prairie, ayant encore la bouche pleine d'herbe et en mangeant comme une beste, et son petit enfant encore vivant entre ses bras. . . . Les peuples de la Lorraine et autres pais circonvoisins sont réduits à une si grande extrémité, qu'ils mangent dans les prairies l'herbe comme des bestes, et particulièrement ceux des villages de Pouilly et de Parnot, en Bassigny, en mangent dans les prés et sont noirs et maigres comme des squelettes, et ne peuvent plus cheminer.

La paix fut signée en 1659.

Le marquis de Bourbonne que nous avons vu succéder à M. d'Andelot comme lieutenant général de Champagne, pour Chaumont et Vitry, ne vécut pas longtemps en bonne intelligence avec les Chaumontais. A peine était-il arrivé qu'il voulut introduire un nouveau règlement pour le service militaire qu'on refusa d'exécuter, malgré les menaces qu'il fit de donner aux soldats du Roi la garde de la ville. Il s'en prit au maire, Jean Paillot, auquel, du reste, il conservait grosse rancune, notamment pour le peu de cas que la commune avait fait d'une exemption de garde accordée par lui aux chanoines, et pour avoir refusé l'entrée de la ville, à neuf heures du soir, au vicomte d'Estange, son beau-frère, qui avait été obligé de coucher au faubourg, l'ennemi étant près de la ville. Aussi n'eut-il ni cesse ni trêve qu'il l'eut fait remplacer, ce qui arriva en 1638.

Charles de Livron mourut à Chaumont le 26 avril 1672, à l'âge de 82 ans. Son corps, couvert du manteau de l'ordre du Saint-Esprit avec le collier et les autres insignes, resta exposé pendant plusieurs jours dans l'église Saint-Jean, puis on le descendit aux flambeaux dans le caveau de la chapelle Baudricourt.

C'est de son temps qu'eut lieu l'établissement du bailliage de Langres (1640). A cet effet, les prévôts de

Bourbonne, de Coiffy (1), de Nogent, de Villars-le-Pautel, de Passavant, de Montigny-le-Roi, avec les mairies de Bonnecourt et de Serqueux, furent distraites du bailliage de Chaumont, tout en restant régies par la coutume de cette ville.

Il avait épousé, le 19 août 1623, Anne d'Anglure de Savigny, fille de Charles Saladin d'Anglure de Savigny, vicomte d'Estanges, et de Marie Babou de la Bourdaisière, de laquelle il eut François de Livron, abbé d'Ambronay; Erard-Chrestien de Livron, mort ieune; Henri-Charles de Livron, chevalier de Malte; Charles de Livron qui lui succéda dans la seigneurie de Bourbonne; Henri de Livron, mort à l'Académie, et Nicolas de Livron, le brave et le généreux Bourbonne.

Losne a publié le portrait de la marquise de Bourbonne in-18, avec cette inscription :

CETTE BEAUTÉ SE SENT D'INÉVITABLES ARMES

QUAND ELLE VEUT RENGIER LES COEURS SOUS SES LOIX ;

ET LE SIEN N'A CÉDÉ QU'AUX INVINCIBLES CHARMES

DU CHASTE GASTÉBOIS.

(1) La prévôté royale de Coiffy se composait du bourg de Coiffy, de Coiffy-le-Bas, Vicq, Damrémont, Genrupt, Montcharvol, Enfonvelle et Bourbonne pour partie. Ainsi Bourbonne était partie prévôté royale, partie de la prévôté de Coiffy.

Elle mourut à Chaumont le 19 septembre 1682, et fut enterrée à l'église de Bourbonne, dans la chapelle des Seigneurs, à droite contre le mur.



Tombeau d'Anne d'Anglure, marquise de Bourbonne.

Charles II de Livron, seigneur de Torcenay, prit le titre de marquis de Bourbonne comme son père. Sa

jemme, Claude de Sallenove, dame de Cuisle et de Bricot, qu'il avait enlevée à cause de sa fortune, étant venue à mourir (7 mai 1663), il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de l'abbaye d'Ambronay, après François de Livron, son frère aîné. Il mourut le 28 août 1691, laissant de son mariage Joseph-Remy de Livron et Louise-Gabrielle de Livron, morte le 17 janvier 1711, abbesse de Juvigny.

Son frère, Nicolas II de Livron, prit alors le titre de marquis de Bourbonne. Il est qualifié, dans son oraison funèbre prononcée le mardi 11 septembre 1674, en l'église Saint-Jean, à Chaumont, par le R. P. Vallon, de la Compagnie de Jésus : Haut et puissant Seigneur, Messire Nicolas de Livron, Chevalier, Marquis de Bourbonne et autres lieux, Conseiller du Roi en ses Conseils, et l'un de ses Lieutenants généraux au gouvernement de Champagne, Mestre de Camp et sous-lieutenant des gardes anglaises de Sa Majesté. Il paraît qu'il avait toujours porté le nom de Bourbonne, car l'orateur dit en parlant de son courage : C'est en un mot ce beau feu dont le Roy, dont Monseigneur le Prince, dont Monseigneur de Turenne, l'ont tant de fois conjuré de modérer les ardeurs. . . . Ils l'appeloient le brave et le généreux Bourbonne.

Il avait épousé Anne Galland, dont il n'eut qu'une fille, Marie-Anne de Livron, qui se fit religieuse. Il fut tué à la bataille de Sénés, le 11 août 1674.

La même année, le 28 juin, les commissaires du Roi vendirent, pour le compte de Sa Majesté, la seigneurie partable de Bourbonne à M. Guymbert, qui la revendit le 14 décembre suivant à Colbert du Terron ci-après.

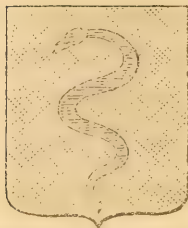
A la mort de Nicolas II, la seigneurie de Bourbonne retourna à l'abbé d'Ambronay qui la vendit, en 1680, à Charles Colbert, seigneur du Terron, intendant de marine à la Rochelle.

Ainsi se trouva réunie la terre de Bourbonne, partable entre le Roi et le Seigneur depuis le commencement du XIV^e siècle.

Ici s'arrête la liste des seigneurs de la maison de Livron. Joseph-Remy, fils de Charles, abbé d'Ambronay, épousa, en 1683, Françoise-Bénigne de Belloy, qui mourut en 1694, laissant entr'autres enfants J.-B. Erard de Livron, bachelier en théologie, qui quitta l'état ecclésiastique, à la mort de son frère, pour se marier (29 janvier 1714) avec Louise-Madeleine-Henriette-Charlotte de Nettancourt, dont il eut une fille unique, Henriette-Charlotte-Anne-Almodie de Livron.

Il mourut à Paris le 13 mars 1728.

VII



COLBERT DU TERRON.

Jusqu'à présent nous avons vu la seigneurie de Bourbonne ne se transmettre que par alliance ou par hérédité; désormais nous allons la voir vendue et revendue et passer dans plus de mains dans un seul siècle que pendant les cinq siècles précédents.

Charles Colbert du Terron mourut en 1684, laissant de son mariage avec Madeleine Hennequin (20 août 1670) quatre filles, dont l'aînée eut en dot la terre de Bourbonne. Elle la porta en premières noces au marquis de la Rochecorbon, et en secondes au prince de Carpegna qui la vendit, en 1711, à Nicolas Desmarets, marquis de Maillebois.



DESMARETS DE MAILLEBOIS.

Le père de Desmarets était laboureur de l'abbaye d'Orcamp, comme l'avait été son père. Peu à peu il en prit des fermes et s'y enrichit. Colbert, fort petit compagnon alors, nous raconte Saint-Simon, mais déjà dans les bureaux, n'avait pas encore oublié Rheims, sa patrie, ni ses environs. Il sut que ces Desmarets, père et fils, étaient devenus de gros marchands de blés, et qu'ils y avaient fait fortune. Il trouva le nid bon pour sa sœur, et la leur fit proposer pour le fils. Les Desmarets ne se firent pas prier pour s'allier à un homme qui travaillait dans les bureaux du premier ministre, et le mariage se fit. Colbert, de degré en degré, parvenu à la place d'intendant des affaires du cardinal Mazarin et d'intendant des finances, voulut recrépir son beau-frère. Il lui fit

acheter une charge de trésorier de France à Soissons où il alla s'établir, sans avoir jamais monté plus haut, et ne laissa pas tout doucement de continuer son commerce et d'accumuler. Il eut trois fils, dont l'aîné fut Nicolas Desmarets, marquis de Maillebois, seigneur de Bourbonne.

Elevé et conduit par son oncle, Nicolas en apprit toutes les maximes et tout l'art du gouvernement des finances. En 1700, on avait fait fabriquer une quantité de pièces d'argent de la valeur de trois sous et demi. Desmarets, alors intendant des finances, fut accusé d'avoir énormément pris sur la fabrique de ces pièces pour payer ses nombreuses acquisitions, et destitué sur la demande de Colbert lui-même. Le Roi donna ordre à Pelletier, contrôleur général des finances, de le chasser et de lui faire une honte publique. Desmarets fut mandé à une audience publique, et là, devant toute l'assistance : M. Desmarets, — lui dit Pelletier, — je suis fâché de la commission dont je suis chargé pour vous. Le Roi m'a commandé de vous dire que vous êtes un fripon; que M. Colbert l'en a averti; qu'en cette considération, il veut bien vous faire grâce, mais qu'entre ci et vingt-quatre heures vous vous retiriez dans votre maison de Maillebois, sans en sortir

ni en découcher, et que vous vous défassiez de votre intendance des finances dont le Roi a disposé. *Desmarets, éperdu, voulut ouvrir la bouche, mais le contrôleur général, tout de suite, la lui ferma par un : Allez-vous en, monsieur Desmarets, je n'ai pas autre chose à vous dire, et lui tourna le dos.*

Desmarets resta éloigné de la cour pendant plusieurs années. Sur la fin de 1703, il fut rappelé, grâce au crédit de MM. de Beauvilliers et de Chevreuse, de Chamillard et de Madame de Maintenon et obtint, non sans peine, d'être présenté au roi, qui le reçut avec une froideur marquée ; mais le premier pas était fait. De ce moment, il devint successivement directeur des finances, puis contrôleur général (1708), et enfin ministre d'Etat.

Sur ces entrefaites, le roi mourut et Desmarets fut renvoyé par le duc d'Orléans. Sa suffisance était telle, qu'il croyait qu'on ne pouvait se passer de lui à la tête des finances ; aussi sa surprise fut-elle extrême. Mais malgré l'influence de ses amis, du maréchal de Villeroy entr'autres, il fallut se résigner et laisser la place.

Sa femme, qui à l'ombre de son mari faisait à part pour elle quantité d'affaires, culbuta avec lui. Elle en devint folle.

Le 1^{er} mai 1717, Bourbonne fut presque entièrement

détruit par un incendie. En moins de trois heures, cinq cents maisons, le château, l'église, le couvent des capucins, etc., devinrent la proie des flammes. Quarante-deux maisons seulement restèrent debout. Desmarets profita de sa position à la cour pour venir en aide à ses concitoyens et les fit décharger de tout ce qu'ils devoient de reste des impositions de toute nature, tant de la présente année 1717 que du passé, de la capitation et autres impositions pendant dix années, et réduire pendant le même temps leur taux de taille à cinq sols à charge par eux de rebâtir leurs maisons dans l'espace de quatre ans.

Voici l'extrait des registres du conseil d'Etat relatif à ces décharges :

Veu au Conseil d'Etat du Roy le Procès-verbal dressé le 4 may dernier, par les sieurs Boudrot, président, et Baron, procureur du Roy en l'Élection de Langres, de l'incendie arrivé le premier du mesme mois de may au bourg de Bourbonne-les-Bains dépendant de la dite Election, par lequel il paroist que les habitans dudit lieu ont eu le mal'heur de perdre non-seulement leurs maisons, que le feu de cet incendie a consumées en moins de trois heures, mais encore tous leurs meubles, titres, papiers, ustanciles, chariots, charues, harnois et autres effets, en sorte que de 500 maisons ou environ dont ce bourg étoit

composé, il n'en reste actuellement que 42, dont cinq seulement sont en état de recevoir ceux qui vont à Bourbonne pour prendre les eaux minérales, le surplus n'étant habité que par des manouvriers et vigneron, que l'Eglise paroissiale de ce bourg, le couvent des Capucins, les halles pour les foires et marchez, les moulins, les pressoirs et les fours bannaux, l'auditoire et le château du seigneur du lieu ont esté brûlez. La requeste présentée par les habitants de Bourbonne, tendant à ce qu'il plaise à Sa Majesté, en considération de leurs pertes, *les décharger de tout ce qu'ils peuvent devoir de reste des impositions de toutes natures*, tant de la présente année 1717 que du passé; ordonner que pendant vingt années consécutives à commencer en la prochaine 1718, leurs taux de taille demeureront réduits à cinq sols chacun à la charge par eux de rétablir leurs maisons et bâtimens, qu'ils seront dechargez pendant le mesme temps de la capitation et de toutes autres impositions. Veu aussi l'état envoyé au Conseil par le sieur l'Escaloput, intendant et commissaire de party en Champagne, de ce qui reste dû à l'arrière liste des tailles de Langres par la Communauté de Bourbonne-les-Bains sur les tailles des années cy-après, montant pour l'année 1711 à 42 liv., pour l'année 1712 à 255 liv., pour l'année 1714 à 634 liv.

7 s., pour l'année 1715 à 4,317 liv., pour l'année 1716 à 892 liv. 4 s. 4 d., et pour la présente année 1717, à 2,650 liv. 10 s., revenant toutes lez sommes dues de reste sur la taille des dites années à celle de 5,780 liv. 18 s. 4 d. Le dit Etat contenant aussy qu'il est dû de reste par les habitants sur le dixième de l'année 1715, 239 liv. 0 s. 9 d. et de l'année 1716, 566 liv. 4 s. 6 d., revenant les deux sommes dues sur le dixième à celle de 805 liv. 5 s. 3 d., et l'avis du dit sieur l'Escaloput; ouï le rapport, le ROY EN SON CONSEIL, conformément à l'avis du dit sieur l'Escaloput, a déchargé et décharge les dits habitants de Bourbonne du paiement de ce qu'ils doivent de reste de leur taux de taille montant sçavoir : pour l'année mil sept cent onze, à la somme de douze livres; pour l'année mil sept cent douze, à deux cent cinquante-cinq livres; pour l'année mil sept cent quatorze, à six cent cinquante quatre livres sept sols; pour l'année mil sept cent quinze, à treize cent dix-sept livres; pour l'année mil sept cent seize, à huit cent quatre-vingt douze livres un sol quatre deniers, et pour la présente année mil sept cent dix-sept, à deux mille six cent cinquante livres dix sols, comme aussy de ce qu'ils doivent de reste du dixième montant pour l'année mil sept cent quinze à deux cent trente-neuf livres neuf deniers, et pour l'année

mil sept cent seize à cinq cent soixante six livres quatre sols. Ordonne Sa Majesté : qu'il sera tenu compte de ces dites sommes aux collecteurs des tailles et du dixième du dit lieu de Bourbonne des dites années par les receveurs des tailles en exercice de ces années ; aux dits receveurs des tailles par les receveurs généraux des finances de la généralité de Châlons aussy en exercice de ces années, auxquels il en sera pareillement tenu compte sur ce qu'ils doivent payer au trésor royal et partout ailleurs où il appartiendra sans difficulté en vertu du présent arrest. Ordonne en outre Sa Majesté, que les dits habitants ne pourront estre imposez à la taille pendant dix années consécutives, à commencer en l'année prochaine, mil sept cent dix-huit, qu'à cinq sols chacun par an, et à pareille somme pour la capitation pendant le mesme temps de dix années à la charge par eux de résider dans le dit bourg de Bourbonne, et dy faire retablir leurs maisons et bati-mens dans l'espace de quatre ans, à commencer en la dite année mil sept cent dix-huit. Enjoint Sa Majesté au sieur commissaire de party en laditte généralité de Châlons, de tenir la main à l'exécution du présent arrest, qui sera exécuté nonobstant toutes oppositions et autres empêchemens dont si aucuns interviennent, Sa Majesté s'en est réservée la connoissance et à son Conseil, et icelle interdit

à toutes ses Cours et autres juges. Fait au Conseil d'Etat du Roy, tenu à Paris, le quatrième jour de septembre mil sept cent dix-sept.

RANCHIN.

C'est vers cette époque que les foires et marchés, qui jusque là avaient eu lieu à Coiffy, furent transférées à Bourbonne.

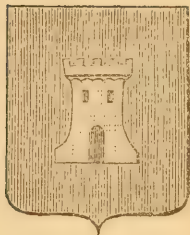
Desmarets mourut à Paris en 1721, à l'âge de 73 ans. C'était — toujours au dire de saint Simon (1) — un homme qui avait plus de sens que d'esprit, et qui montrait plus de sens qu'il n'en avait en effet; quelque chose de lourd et de lent, parlant bien et avec agrément, dur, emporté, dominé par une humeur intraitable. Il n'était ainsi que par intérêt, et souvent beaucoup moins que son intérêt le voulait.

Il avait épousé la fille de Béchameil, surintendant des finances et des affaires de Monsieur, dont il eut trois filles mariées, l'une au commandant Goesbriant, l'autre à Bercy, intendant des finances, la troisième au marquis de Béthune-Orval, et un fils, Jean-Baptiste-François Desmarets.

(1) *Mémoires*, passim. édition Chéruel, 1858.

J.-B.-F. Desmarets, marquis de Maillebois, seigneur de Bourbonne, baron de Châteauneuf, maître de la garde-robe, grand d'Espagne, naquit en 1682. Lieutenant général en Languedoc en 1731; nous le voyons commander en 1734 une division de l'armée d'Italie. Créé maréchal de France en 1741, il battit les Autrichiens et les Piémontais, en 1745, près d'Alexandrie; mais accablé par des forces supérieures, il fut battu à Plaisance l'année suivante. Rentré en France, il fut nommé, en 1748, gouverneur de l'Alsace. Il mourut en 1762. De son vivant, son fils, Marie-Yves Desmarets est qualifié comte de Bourbonne.

Le 16 août 1731, le maréchal de Maillebois vendit la terre de Bourbonne à madame de Chartraire. L'année suivante, cette dame se trouvant poursuivie par voie de saisie-immobilière, pour paiement d'une somme de 30,000 francs, cette terre remise en vente lui fut adjugée de nouveau le 10 janvier 1733.



DE CHARTRAIRE.

Madame de Chartraire eut pour successeur François-Gabriel-Bénigne de Chartraire, président au parlement de Dijon, qui épousa le 7 janvier 1737, la fille du célèbre président Bouhier, de l'Académie française. On l'appelait le président de Bourbonne.

A sa mort, arrivée en 1740, la seigneurie de Bourbonne passa à Marc-Antoine-Bernard-Claude Chartraire de Bourbonne, président à mortier au parlement de Dijon, comme son frère. C'est à lui que nous devons la Fontaine chaude sur la place des bains et la partie ouest du Bain des hommes, construites en 1765.

On trouva, en 1846, sous l'une des colonnes du péristyle de cette fontaine (celle du côté sud), à l'occasion du remplacement nécessaire des quatre colonnes corro-

dées par le temps et l'action de l'eau thermale et qui menaçaient ruine, une inscription commémorative de la construction de ce bâtiment. Cette inscription, gravée sur une plaque de cuivre de 0,003 d'épaisseur et 0,28 de côté, est ainsi conçue :

REGNANTE LUDOUICO XV
M. A. B. C. CHARTRAIRE
IN SUPREMA BVRGVNDIA
PROESES INFLATVS
ET HVJVSCE LOCI DOMINVS
PRO AQVAVM FAMA ET
OEGROTANTIVM SANITATE
HOC OEDIFICIVM CONSTRVERE
IVSSIT ET PRIMVM
LAPIDEM POSVIT DIE MERCVRII
XVII^a APRILIS
MDCCLXV.

Il mourut à Dijon le 23 juillet 1781, âgé de 44 ans. Son éloge fut prononcé dans une séance publique de l'Académie de Dijon dont il était membre. Nous nous bornerons à en donner un extrait :

La douceur, l'aménité, la bienfaisance, — *dit le pénégyriste* — faisaient le caractère de M. de Bourbonne et se peignaient sur sa physionomie. Par une modestie

peu commune, il cachait un esprit enrichi des plus précieuses connoissances, avec autant de soin que l'ignorance présomptueuse en apporte à faire parade de savoir. Eh ! comment ne se fût-on pas prêté à l'illusion qu'il s'efforçoit de faire ? Les douleurs cruelles de la goutte auxquelles il étoit en proie dès sa plus tendre jeunesse, l'espèce d'abandon avec lequel il sembloit se livrer à la Société dont il faisoit les délices, les distractions fugitives, des contes ingénieux, versifiés avec élégance et avec feu, avoient bien prouvé les grâces et la facilité de son esprit ; mais on ignoroit (et ce secret n'étoit confié qu'à un petit nombre d'amis) qu'il se livroit à toute la profondeur des recherches philosophiques. Cependant l'Académie avoit percé le mystère que M. de Bourbonne répandoit sur ses occupations ; elle avoit compris qu'un homme qui s'attachoit sans cesse à enrichir, par des acquisitions importantes, une Bibliothèque considérable, déposée entre ses mains par son illustre aïeul, ne pouvoit méconnoître le prix des lettres et du temps (1). Un discours sur l'influence de la philosophie dans le dix-huitième siècle, qu'il voulut bien lui confier, justifia ses soupçons, et cette

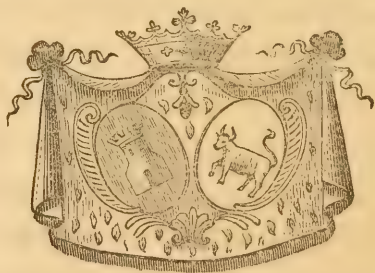
(1) Sa bibliothèque a été, après sa mort, vendue à l'abbaye de Clairvaux.

Compagnie s'empessa de nommer M. de Bourbonne Académicien honoraire. Cet ouvrage n'étoit pas le seul qui pouvoit déceler ses talens et ses connoissances ; ses manuscrits , qu'on se propose de faire imprimer, feront connoître combien il avoit de droits à l'estime publique, en qualité de Littérateur et de Philosophe. Trois comédies, dont deux sont en vers, prouveront qu'il vivoit dans le monde en observateur attentif. On verra par les journaux de ses voyages, qu'en parcourant l'Italie, l'Angleterre, la Suisse, la Flandre, la Hollande et la France, rien n'échappoit à la sa sagacité de ses observations, qu'il apprécioit en amateur éclairé les prodiges de l'art, et qu'il savoit étudier l'homme sous toutes les formes que lui donne la diversité des climats et des institutions politiques. Plusieurs dissertations sur différents points d'histoire ancienne et moderne, un essai sur le développement de l'esprit humain par l'histoire des sciences et des arts chez les peuples anciens, feront voir qu'il savoit employer les richesses qu'il savoit acquérir. Le projet seul de ce dernier ouvrage fait honneur à M. de Bourbonne. Les articles relatifs à la Philosophie, à la Législation, au Commerce, aux Beaux-Arts, lui assureront l'estime de la postérité, ils feront regretter que la foiblesse de sa santé ait retardé sa marche dans une carrière qu'il fournissoit

avec tant de succès, et qu'une mort prématurée l'ait arrêté au milieu de sa course.

En mourant M. A. B. C. Chartraire laissa Bourbonne, par succession, à sa fille Reine-Claude Chartraire de Bourbonne, mariée dès l'âge de 13 ans à M. le comte de Mesme d'Avaux. Leur contrat de mariage passé chez Bro, notaire à Paris, est daté du 14 juillet 1777.

Cette union ne fut pas heureuse. Madame d'Avaux plaida en séparation et gagna son procès.



D'AVAUX.

En 1780, la commune de Bourbonne avait écrit au Ministre d'Etat, M. Bertin, pour lui demander la permission de prendre des armoiries, en ces termes :

MONSEIGNEUR,

Les officiers municipaux de Bourbonne-les-Bains, en Champagne, ont l'honneur de vous représenter que la ville n'ayant ni armes, ni cachet, la plupart des pièces qui émanent de son hôtel ne portent aucun sceau qui puisse leur donner toute l'autenticité dont il convient qu'elles soient revêtues pour faire foi dans les circonstances où il est nécessaire de les produire.

C'est pour éviter l'incertitude en pareille circonstance, se mettre en règle, et à l'instar des autres villes du Royaume, que les suppliants prennent la liberté de vous présenter le médaillon cy joint, portant l'empreinte de la Déesse de la Santé, avec la légende *Bourbonne-les-Bains* qui l'environne, et le mot *Salus* à l'exergue, comme analogue à l'endroit qui fournit par ses eaux minérales des moyens de guérison dans une infinité de maladies rebelles, ils osent espérer que Monseigneur voudra bien faire ordonner qu'à l'avenir, la ville de Bourbonne-les-Bains le prendra pour armes et pour cachet, et ils continueront leurs vœux au ciel pour la prospérité de vos jours précieux.

Lc 7 mai 1783, Monsieur le comte de Vergennes,

ministre et secrétaire d'Etat, répondit à M. Rouillé d'Orfeuil, intendant de Champagne :

J'ai reçu votre lettre du 13 avril avec le Mémoire par lequel les officiers municipaux de Bourbonne-les-Bains demandent l'autorisation de prendre des armoiries. J'ai cru devoir faire part de cette demande à M. le comte d'Avaux, qui ne s'oppose nullement à ce qu'elle soit accueillie, pourvu que dans les nouvelles armoiries il n'y ait rien de relatif aux eaux minérales, dont la propriété est étrangère à la ville. Ainsy pour éviter toutes difficultés, ils peuvent faire choix d'un autre Ecusson que celui que vous m'avez adressé, et je proposerai volontiers au Roy de le leur donner.

Au mois d'octobre suivant, pour se conformer à la demande de M. d'Avaux, la commune fit choix d'un nouvel écusson et l'envoya à M. Rouillé d'Orfeuil, comme nous l'apprend la lettre suivante, datée de 1785, à l'adresse de l'intendant de Champagne :

MONSEIGNEUR,

Au commencement de l'année 1780, les officiers municipaux de Bourbonne-les-Bains ont présenté un Mémoire par lequel ils ont demandé la permission de prendre des armoiries. Sur le compte que vous en avez

rendu à Monseigneur le Comte de Vergennes, ce ministre n'a demandé, pour éviter toutes difficultés avec M. le Comte d'Avaux, que de changer le premier écusson qu'ils ont présenté, et de faire choix d'un autre qui ne contient rien de relatif aux eaux minérales; en conséquence et en se conformant à ses intentions, ils en ont choisi et présenté un autre qu'ils ont eu l'honneur de vous adresser le 27 octobre suivant. Depuis lors, n'en ayant point eu de nouvelles, je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien renouveler à M. le Comte de Vergennes l'envoy qui lui en a été fait, pour qu'il ait la bonté de le faire agréer.

Sur ces entrefaites survint la Révolution et l'affaire en reste là.

Le 27 septembre 1791, Bourbonne faillit être de nouveau détruit par le feu. Le vent du nord soufflant avec impétuosité, en un quart d'heure 69 maisons furent embrasées; deux enfants périrent, toutes les récoltes furent incendiées. On évalua la perte à 700,000 livres réparties entre 73 familles. La municipalité logea les incendiés dans l'hôpital militaire, et M. d'Avaux leur fit distribuer du blé pour ensemer leurs champs (1).

(1) Gazette nationale ou Moniteur universel, 14 et 15 oct. 1791.

L'assemblée nationale, présidée par Pastoret, informée de ce sinistre, décréta dans sa séance du 14 octobre sur le rapport de son premier bureau, qu'il serait alloué au département de la Haute-Marne une somme de 25,000 livres pour être distribuée entre les habitants de Bourbonne et ceux de Sarrey (1), à titre de secours provisoires.

Le 14 nivôse an II (1794), le comte d'Avaux vendit à M. Michel le bois dit le bois la Dame. Vers la même époque, le bois dit bois des Moines, que les moines de Saint-Antoine tenaient de la libéralité des seigneurs, fut adjugé, pour le compte de l'Etat, à M. Petitot, qui le revendit à M. Dubreuil, propriétaire de la forêt de Danonce, de laquelle ce bois avait été distrait.

Madame d'Avaux mourut en 1810, et la terre de Bourbonne revint à sa mère, comme seule et unique héritière.

L'année suivante, madame de Chartraire vendit à l'Etat les bains civils (Décret de Napoléon du 12 juin 1811). Ce fut le commencement du démembrement de la seigneurie.

(1) Dans le même moment, sur 100 maisons dont se composait le village de Sarrey, 67 devinrent la proie des flammes.

La vente eut lieu le 12 septembre 1812 par le ministère de M^e Lahérard, notaire impérial à Bourbonne-les-Bains, en ces termes :

M. E. V. S. Quenedey, fondé de pouvoir de Madame Reine-Jacqueline Chartraire, veuve de M. Marc-Antoine-Bernard-Claude Chartraire de Bourbonne, par procuration passée devant M^e Champion et son collègue, notaires à Paris, le 31 mars 1812, vend et abandonne dès ce jour-d'hui et pour toujours, en toute propriété,

Au Domaine de l'Etat stipulant et acquérant par M. C. L. C. Berthot, sous-Préfet de l'Arrondissement de Langres, demeurant en la dite Ville, ici présent en qualité de fondé de pouvoir par lettre du 26 août 1811, enregistré à Bourbonne le 2 septembre présent mois, de M. le baron Jerphanion, Préfet du Département de la Haute-Marne, résidant à Chaumont, chargé, par l'article 3 du Décret de Sa Majesté l'Empereur et Roi, du 12 juin 1811, et de la lettre de son Excellence le Ministre de l'Intérieur, Comte de l'Empire, du 6 juillet de la dite année 1811, aussi enregistré à Bourbonne le deux du mois courant, d'acquérir, pour la restauration et l'agrandissement de l'établissement thermal de Bourbonne, les maisons, terrains, source et bâtiments désignés dans le décret de Sa Majesté sus-mentionné.

Les Sources et Bâtiments des eaux thermales appartenant à la dite Dame de Bourbonne, situés dans la dite Ville de Bourbonne, place Jerphanion, avec les machines hydrauliques, baignoires, tuyaux, robinets, et généralement tous les objets en dépendant, ainsi que les cour, jardin, écurie, attenant aux dits bâtiments, comme le tout se poursuit et comporte et tel qu'il est plus amplement détaillé dans le procès-verbal d'expertise.

La propriété présentement vendue appartient à la dite Dame de Bourbonne, comme seule et unique héritière de M^{me} Reine-Claude Chartraire de Bourbonne, décédée épouse divorcée de M. Albert-Paul Demesmes Davaux, sa fille, et comme lui ayant été léguée par la dite D^{me} Davaux pour la remplir du quart à elle réservé par la loi dans la succession de la dite Dame, sa fille, suivant son testament olographe en date au chateau de Villers-Saint-Paul, département de l'Oise, du deux Mai mil huit cent dix, constaté et déposé à M. Thibert, notaire à Paris. duquel testament la dite Dame vendeuse a consenti l'exécution et fait la délivrance des legs y portés, en sa dite qualité de seule et unique héritière de la dite Dame, sa fille, suivant l'acte passé devant le dit notaire Champion et son collègue, le vingt-six mars aussi dernier 1812.

La dite Dame Davaux, sa fille, en était propriétaire,

tant en qualité de seule et unique héritière du dit feu sieur de Bourbonne, son père, que comme donataire de ce dernier, par contrat de mariage, lequel sieur de Bourbonne en était propriétaire, comme l'ayant recueilli dans la succession de son père qui la tenait de ses ancêtres.

La présente vente est ainsi faite : 1° à la charge par le Gouvernement de garantir et indemniser M^{me} de Bourbonne de toutes les répétitions qui pourraient être exercées contre elle par le sieur Morlot, fermier général de la terre de Bourbonne, dont les dits bains font partie, et ce pour raison de la privation et jouissance des dits bains que le Gouvernement pourrait lui faire éprouver pendant le restant de son bail.....

2° De supporter les servitudes et charges passives apparentes ou occultes dont les dits bains peuvent être grevés, et notamment les droits dont jouissent les habitants de la ville de Bourbonne de se baigner gratuitement dans les bains de l'établissement thermal, et de prendre la quantité d'eau qui leur est nécessaire pour leurs besoins personnels, droits qu'ils exercent de temps immémorial, et dans lesquels ils ont été récemment confirmés, par règlement du bailliage de Langres, du deux juin dix sept cent quatre-vingt-quatre, et par arrêté de M. le Préfet de la Haute-Marne, du 28 thermidor an onze.

3° De payer tous les frais occasionnés par la présente vente ainsi que ceux pour y parvenir.

Et en outre, moyennant la somme de cent trente mille francs montant de la dite estimation.

Aux conditions ci-dessus, la dite Dame de Bourbonne s'est désaisie de la propriété des dits bains, bâtiment, circonstances et dépendances, pour par le Gouvernement en faire jouir, user et disposer comme de sa propre et vraie chose.

Et pour l'exécution des présentes, les parties contractantes ont élu domicile, savoir : la dite Dame Chartraire en son château de Bourbonne, et M. le Sous-Préfet en celui de M. le Maire de cette ville, auquel elles consentent que toutes significations soient faites.

Dont acte : fait et passé à Bourbonne en l'étude, ce jourd'hui douze septembre mil huit cent douze, en présence des sieurs Philibert Perrignon, maire de la ville de Bourbonne, et Louis-Nicolas Legros, contrôleur des contributions, tous deux témoins requis, domiciliés au dit Bourbonne (1).

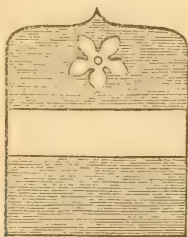
Napoléon autorisa en même temps l'exécution du

(1) *Etude de M^e Millet, notaire.*

projet rédigé par M. Dubut, pour la restauration de l'établissement, et ordonna l'acquisition de la maison et de la source Maran et autres maisons adjacentes, qui, d'après les plans de l'architecte, avaient été reconnues nécessaires pour l'agrandissement des bâtimens.

A la mort de madame de Chartraire, sa fortune fut partagée par moitié entre M. de Ségur et le comte d'Ogny. La terre de Bourbonne se trouvant indivise entre les deux héritiers, ce dernier en poursuivit la licitation devant le tribunal de la Seine, et, par jugement du 25 novembre 1815, il en fut déclaré adjudicataire.

Le comte d'Ogny est le dernier qui ait possédé la terre de Bourbonne en qualité de descendant des anciens seigneurs.



D'OGNY.

Nous venons de voir la cession des bains au Gou-

vernement ; en 1822, le comte d'Ogny vendit la forêt du Danonce à M. Dubreuil et le château à M. Lahérard Victor. C'en était fait de l'ancien domaine seigneurial de Bourbonne.

VIII

Avant 1790, Bourbonne était chef-lieu de subdélégation et dépendait de l'intendance de Champagne, généralité de Châlons. Le décret du 28 janvier 1790, le créa chef-lieu de l'un des six districts, entre lesquels fut divisé le département de la Haute-Marne.

Le district de Bourbonne était divisé en 11 cantons qui avaient pour chefs-lieux : Bourbonne, Fresnes-sur-Apance, Coiffy-la-Ville, Voisey, Laferté-sur-Amance, Pressigny, Varennes, Raçonnières, Parnot, Serqueux et Montigny-le-Roi.

Le 23 août de la même année, il devint le siège d'un tribunal qui fut supprimé le 17 février 1800, par la loi qui partageait les départements en arrondissements ; Bourbonne fit alors partie de l'arrondissement de Langres, comme chef-lieu de canton. Les communes qui en dépendent sont : Aigremont, Arnoncourt, Beaucharmoy,

Coiffy-le-Haut, Damrémont, Enfonvelle, Fresnes-sur-Apance, Genrupt, Larivière, Melay, Montcharvot, Parnot, Pouilly, Serqueux et Villars.

Il possède une justice de paix, une recette à cheval des contributions indirectes, un receveur des postes, un receveur de l'enregistrement et un garde général des eaux et forêts. Il y a foires le 17 janvier, le 15 mars, le 24 mai, le 13 juillet, le 12 septembre, le 16 novembre, et marchés le jeudi et le dimanche.

Il avait ses mesures particulières qui étaient en usage dans tout le Bassigny. Le journal avait 400 perches de 8 pieds 3 pouces, la pinte était de 88 pouces $\frac{1}{8}$ cubes, et la mesure des grains de 4,176 pouces cubes.

Sous le rapport ecclésiastique, il dépendait avant la Révolution de l'archevêché de Besançon (1), archidiaconé de Faverney. De 1801 à 1822, il fit partie du diocèse de Dijon; aujourd'hui il est compris dans le diocèse de Langres.

(1) *Les diocèses — dit M. Guérard dans son Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule, Paris, 1832, — doivent être considérés, sauf quelques exceptions très-rares, comme représentant parfaitement les anciennes cités de la Gaule, et les géographes ont eu raison d'admettre pour leurs travaux une pareille correspondance. Raison de plus pour regarder Bourbonne comme ayant, dans le principe, fait partie de la Franche-Comté.*

Comme monument, comme édifice, Bourbonne n'offre rien de remarquable. Nous dirons cependant quelques mots du château et de l'église.

On ne sait rien du Castrum Vernona construit, comme nous l'avons vu, dans les premières années du VII^e siècle, par Théodebert et Thierry, rois d'Austrasie, sur l'emplacement d'un temple romain (1) dédié à Borvo

(1) *Dugas de Beaulieu cite jusqu'à trois temples à Bourbonne, tous situés sur la colline du château. Le premier et le principal — dit ce savant antiquaire — s'élevait à l'extrémité nord-est du plateau de la colline du château, position vraiment admirable, et de laquelle on jouit d'une vue non moins étendue que variée. L'édifice devait être d'une grande magnificence, à en juger par les colonnes de granit des Vosges qui en décoraient le portique, et dont il y a encore sur place deux tronçons : l'un de 1^m 75 de longueur; l'autre de 1^m seulement sur 0^m 50 de diamètre. A quel ordre appartenaien ces colonnes? C'est ce qu'on ne peut déterminer. Mais en les supposant de l'ordre dorique, qui était le plus généralement employé dans l'est et le nord de la Gaule, on trouve que la longueur de la colonne devait être de 4 mètres. En y ajoutant un stylobate de 5 modules (1^m 25), et en plaçant au-dessus un entablement de 4 modules (1^m), suivant les règles de Vitruve, on aura, pour la hauteur totale de l'édifice, 6^m 25, non compris le fronton.*

Bien que ces colonnes n'aient pas été tirées d'une contrée fort éloignée (*), cependant si l'on considère la dureté de la matière et les difficultés que l'extraction, le transport, la taille et le polissage des blocs de telles dimensions ont dû présenter, on ne peut que s'étonner qu'une ville d'aussi faible importance que l'était

(*) Les Vosges renferment d'immenses carrières de granit.

et à Damona, dieux protecteurs de nos Thermes, et dont les têtes, en marbre blanc, ont été retrouvées dix siècles plus tard dans le puits du château où elles avaient été jetées par les chrétiens.

Bourbonne ait pu déployer un tel luxe architectural. A quelles divinités cet édifice était-il consacré? Un autel votif, trouvé au jardin du *Château*, nous l'apprend; c'était à *Borvo* et à *Damona*, les protecteurs de la source minérale, dont les statues, en marbre blanc et de grandeur naturelle, ornaient l'intérieur du temple : l'une, celle de *Borvo*, représentait le dieu sous les traits d'un jeune homme à cheveux courts et bouclés (*); l'autre, celle de *Damona*, sous ceux d'une femme, au front ceint d'une couronne d'olivier, et dont les cheveux tressés retombaient sur les épaules. Le docteur Gauthier, qui a signalé le premier cette découverte, mentionne aussi comme ayant été trouvés au même lieu, un bout d'aile d'un aigle et la partie inférieure d'un bas-relief, représentant un homme nu, de la ceinture aux pieds, et de grandeur naturelle (**).

Le second des temples de Bourbonne, plus vaste, mais d'une architecture moins riche que le précédent, puisque ses colonnes n'étaient qu'en pierre calcaire, devait se trouver au pied de la colline, sur le bord d'une voie romaine qu'a remplacé la rue *Vellone*. Il n'en reste que deux tronçons cannelés de 0^m 66 de diamètre.

On ne connaît le troisième temple que par un chapiteau corinthien, dont le tailloir a 50 centimètres de côté, et dans lequel est entaillé le bénitier de l'église paroissiale, édifice du xii^e siècle, qui menace ruine et ne peut tarder d'être démoli. Il est probable que d'autres fragments du temple gallo-romain seront alors retrouvés dans ses déblais.

(*) Le ruisseau de *Borne* qui traverse Bourbonne, paraît avoir dérivé son nom de *Borvo*.

(**) Ces morceaux de sculpture, fort mutilés, avaient été trouvés en creusant un puits dans l'enceinte du château.

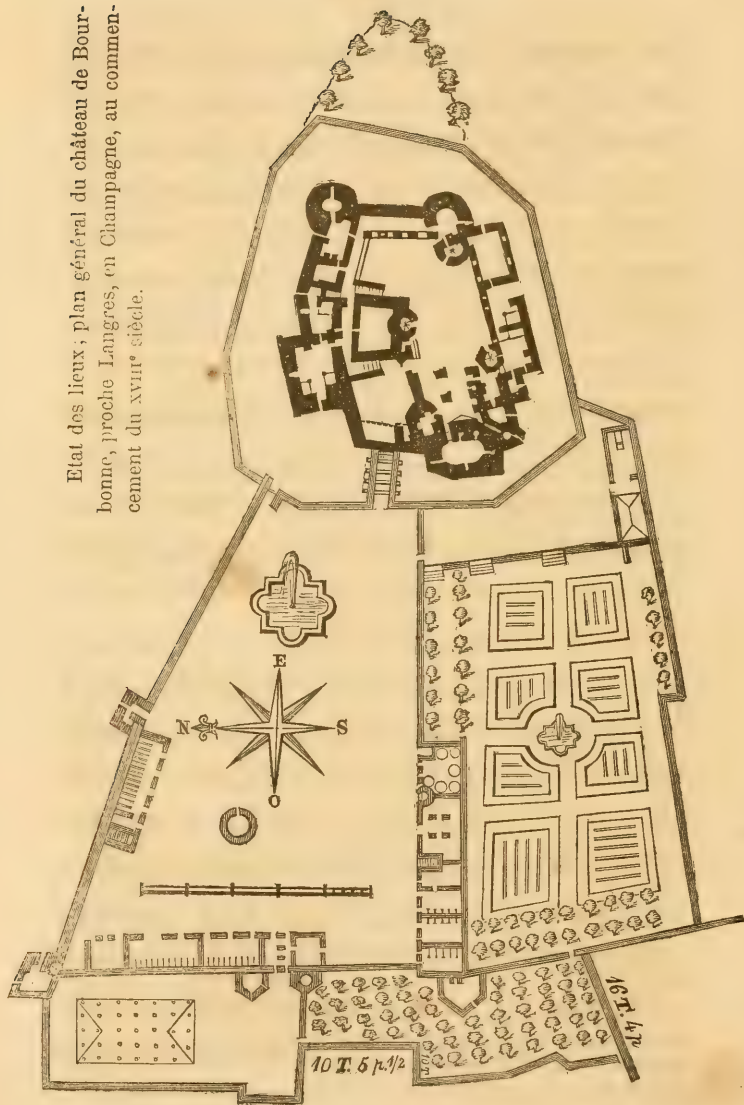
L'emplacement du Castrum était à l'extrémité du plateau, au nord-est du château actuel ; c'est ce dont on se rendra facilement compte en jetant un coup d'œil sur notre gravure qui est la copie réduite, mais parfaitement exacte d'un plan dessiné de 0^m 71 de largeur sur 0^m 48 de hauteur, conservé à la Bibliothèque impériale. Ce plan topographique du château, du jardin, des cours, etc., paraît dater des premières années du XVIII^e siècle ; il n'a pas de légende explicative.

Rien n'indique que le château de Bourbonne ait été habité par les de Vergy et les de Bauffremont. Dans les premières années du XVI^e siècle, les de Livron le restaurèrent, l'embellirent et en firent leur résidence habituelle.

En 1713, Desmarets fit abattre la grande tour ; quatre ans plus tard, l'incendie qui dévora presque tout Bourbonne ne l'épargna pas ; enfin, en 1783, le comte d'Avaux le fit démolir et employa les matériaux à la construction des bains civils. Diderot raconte dans son Voyage à Bourbonne, que, de son temps (1770), les ruines du château, vues le soir de la hauteur du prieuré, faisoient un effet assez pittoresque.

Son enceinte, qui existe encore, est à peu près triangulaire. Deux des côtés dominant les vallées de Borne

Etat des lieux ; plan général du château de Bour-
bonne, proche Langres, en Champagne, au commen-
cement du XVIII^e siècle.



et de l'Apance et vont se rencontrer au point de jonction des deux cours d'eau ; le troisième, dirigé du nord au sud, répond au quartier haut de la ville dont il était séparé par des fossés. Dès cette époque, les sources de Montillot arrivaient au château où elles servaient à alimenter les bassins et les jets d'eau des jardins et à remplir les fossés en cas de besoin (1).

Il ne reste plus aujourd'hui qu'une espèce de poterne flanquée dans l'origine de deux tourelles. Celle de gauche n'existe plus.

On peut aussi voir les traces des écussons des anciens seigneurs, encastrés dans le mur des écuries ; mais ils sont tellement mutilés qu'il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de les déchiffrer.

Le château, habité aujourd'hui par M. Tonnet, préfet honoraire, commandeur de la Légion d'honneur et maire de Bourbonne, a été commencé par le comte d'Ogny et achevé par M. Lahérard. Une restauration intelligente, entreprise ces années dernières par le propriétaire actuel,

(1) On sait de tradition contemporaine — dit M. Renard Athanase, dans Bourbonne et ses Eaux thermales, 1826. — que les eaux des fontaines de Montillot, situées à une demi-lieue nord-est de Bourbonne. . . . étaient autrefois reçues dans l'enceinte du château. Elles y débouchaient par trois réservoirs, dont le trop-plein s'écoulait dans les fossés.

en a fait une des demeures les plus belles et les plus agréables de la contrée.

L'église, dédiée à Notre-Dame en son Assomption, a conservé, malgré les dégradations occasionnées par les armées, les guerres, l'incendie et une restauration peu intelligente et vraiment regrettable, le cachet particulier aux églises de la fin du XII^e siècle et du commencement du XIII^e. C'est en effet un de ces monuments mixtes qui datent de l'époque de transition où l'ogive fut employée concurremment avec le plein-cintre.

Une des premières et des plus belles églises de cette époque était celle de l'abbaye de Morimond. Commencée en 1230 et achevée vers 1254, dans un temps où les abbayes étaient devenues à peu près le seul refuge du bien et du beau, elle dut servir de modèle pour la construction des autres églises de la contrée. La pensée génératrice qui présida à la construction de ce temple — dit l'abbé Dubois — dut bientôt irradier autour d'elle, inspirer de nombreux artistes et faire surgir une foule d'édifices formés à son image. Le bien et le beau en tous genres venaient alors de Cîteaux; ce fut de là que partit également l'impulsion architecturale. Les églises cisterciennes furent élevées la plupart de 1150 à 1250, et, si l'on considère que la France seule en comptait plus de

trois cents et le reste de l'Europe au moins douze cents, on aura une idée de l'influence immense que cet ordre a exercé sur les destinées de l'architecture.

Pour ne parler que de l'abbaye qui nous occupe spécialement, nous dirons qu'en visitant les grandes et belles églises de l'ouest de la Lorraine, du nord de la Franche-Comté et de l'est de la Champagne, nous y avons retrouvé l'idée première, les dessins, la disposition des lignes principales et l'ensemble de l'église de Morimond, sauf les modifications apportées par les tendances architectoniques de l'époque d'érection de chacune d'elles. C'est partout le parallélogramme de l'oratoire cistercien : deux bas-côtés ne se prolongeant pas autour du chœur, deux chapelles correspondant aux deux nefs latérales et ne dépassant point le parallélogramme des bas-côtés ; le chœur placé presque partout en avant du sanctuaire, comme celui des moines ; la phase transitionnelle de la période byzantine combinée avec la phase, tantôt sévère, tantôt ornée, du style ogival : telles sont les églises de Colombey-les-Choiseul, de Brevannes, de Meuvy, de Damblain, de Vrécourt, de Neufchâteau, de Jussey, de Bourbonne, de Lamarche, etc., toutes filles de Morimond, toutes reproduisant les traits principaux de leur mère, toutes se ressemblant dans la variété même de leur

physionomie, comme il convient à des sœurs (1).

Tel est en effet, dans son ensemble, l'église de Bourbonne, avec sa façade flanquée de bas côtés, ses portes et ses fenêtres à plein-cintre, ses piliers massifs et sa tour carrée percée d'ouvertures cintrées, représentant la période byzantine; à la période suivante appartiennent l'abside avec ses trois lancettes et les voûtes. A l'époque de sa construction, on ne bâtissait pas comme aujourd'hui des églises dans un jour; celle de Morimond resta vingt ans sur le chantier, beaucoup d'autres demandèrent des siècles pour les terminer; quelques personnes pensent qu'il en fût ainsi pour Notre-Dame de Bourbonne, dont le chœur et les voûtes seraient d'une époque postérieure au reste de l'édifice.

Il ne faut pas chercher ici ce brillant d'ornementation qui caractérise la plupart des grandes églises de ce genre; cependant il est quelques détails qui ont bien leur valeur et dont nous dirons quelques mots.

La porte principale, tournée vers l'ouest, large et basse, présente trois voussures, dont la médiane ornée de palmettes, portées sur trois colonnes décorées de diverses moulures (nattes, torsades, rubans, zigzags) et

(1) *Loc. cit.*

surmontées de chapiteaux ornés de palmettes, de crochets, etc. Au-dessus s'ouvre une rose qui autrefois a dû être décorée de meneaux en pierre; plus haut une saillie taillée en biseau que surmonte un fronton triangulaire percé d'une petite ouverture à plein-cintre et couronné par de petits modillons en forme de console qui règnent tout autour de l'édifice et supportent les corniches.

Cette porte, aujourd'hui à découvert, a dû être, dans l'origine, protégée par une toiture, ainsi que le prouve une saillie triangulaire que l'on voit encore dans le mur et qui servait à soutenir le toit.

Les bas-côtés, flanqués de contreforts rectangulaires avec couronnements en biseau, sont percés d'une ouverture romane large et basse, trilobée, mais de construction récente.

Une porte secondaire, regardant le nord, présente, comme la précédente, trois voussures portées par six colonnes dont trois petites et engagées. A juger par ce qu'il en reste aujourd'hui, les voussures ont dû être d'une décoration plus riche que celles de la porte principale. On voit encore quelques traces des figures qui en faisaient l'ornement.

Le tympan, tout uni dans la porte de la façade,

présente ici un écusson carré, orné de moulures, resté sans inscription. Nous le croyons de date récente.

Les bas-côtés de l'église sont éclairés par un rang de fenêtres à plein-cintre, restaurées après l'incendie de 1717 ; chaque fenêtre est encadrée par l'ogive de la nef latérale, ce qui produit un singulier effet.

La grande nef présente de même un rang de fenêtres à plein-cintre au-dessus du toit des bas-côtés. Elle est soutenue par des contreforts rectangulaires couronnés en bât entre chacune de ces fenêtres.

La tour, carrée, est située à droite du chœur. C'est la partie de l'église qui a le plus souffert de l'incendie (1). Elle présente deux étages séparés par une corniche à modillons. Une autre corniche sur laquelle s'appuie la flèche, la termine. Elle est éclairée par de grandes ouvertures à plein-cintre. On y arrive par un escalier en pierre à base carrée, se terminant par un octogone surmonté de petits modillons supportant la corniche, et dont

(1) « Les toits et couverts de l'église paroissiale sont entièrement brûlés, le clocher entierement detruit et les cloches fondues qui etoient au nombre de six, et le metal fondu, dispersé et perdu, les voutes de la dite église endommagées, la sacristie entierement brulée... » *Procès-verbal détaillé, dressé le 28 mai 1717, des maisons incendiées et des pertes et dommages causés*: 83 pag. man. aux archives de la ville.

sept des côtés sont percés d'une baie étroite, mais allongée et à plein-cintre. Sur un des angles de la base carrée, on voit les restes d'une figure grimaçante.

L'abside rectangulaire, tournée vers l'est, était jadis éclairée par trois lancettes rapprochées, égales en hauteur et garnies de voussures soutenues par des colonnes annelées. Au sommet et à la réunion des voussures existent des têtes grimaçantes d'une belle conservation.

Ces trois fenêtres ogivales, cachées par le retable du maître-autel, sont surmontées d'une rose correspondant à celle de la façade, et qui, comme elle, a dû être décorée de meneaux en pierre.

Au sommet et aux angles du fronton qui surmonte cette rose, les modillons figurent des têtes d'hommes ou d'animaux grotesques.

Aujourd'hui le chœur n'est éclairé que par une fenêtre à plein-cintre, percée dans le mur méridional de l'abside et par la rose dont nous venons de parler.

Une autre ouverture ogivale, moins élancée, plus large que les précédentes, et, comme elles, garnie de voussures supportées par des colonnes annelées, existe dans le mur qui joint à droite les bas-côtés à l'abside. Mais, comme celles du chœur, on ne la voit que du dehors.

Toutes les lancettes sont donc condamnées, et l'ogive n'est plus représentée aujourd'hui que par les voûtes.

Celle de la grande nef, d'une ogive un peu écrasée, est supportée par dix piliers cruciformes d'une grande variété dans leurs ornements.

La voûte des bas-côtés, d'une ogive encore plus écrasée que celle de la grande nef, s'appuie du côté du mur sur des pilastres profondément engagés, qui offrent les mêmes variétés que les piliers dans leur ornementation.

Les pilastres de gauche sont tous flanqués de deux petites colonnes engagées qui supportent les arceaux. Ces arceaux, comme dans le reste de l'édifice, croisés diagonalement, sont taillés en forme de boudins et présentent, à leur point d'intersection, un petit fleuron. Une colonne plus grosse, engagée, adossée au pilastre, reçoit les arcs doubleaux.

A droite, tous les pilastres, le premier contre la porte principale excepté, qui est semblable à ceux de gauche, ne présentent qu'une simple saillie rectangulaire.

Les piliers de droite et les trois premiers piliers de gauche ne présentent, de même, qu'une saillie rectangulaire; les deux derniers sont cantonnés de 8 colonnes,

quatre petites dans les angles rentrants pour recevoir les arceaux, quatre plus grosses, engagées, adossées pour supporter les arcs doubleaux. Ces colonnes, pour la plupart, reposent sur de simples culots arrondis. Elles ont été coupées à une certaine hauteur pour laisser plus de place aux fidèles.

Les pilastres du chœur n'offrent non plus qu'une saillie rectangulaire adossée au pilastre.

Les piliers sont, pour la plupart, couronnés par des chapiteaux ornés de feuilles recourbées en volutes, de crochets, de palmettes simples ou perlées; un seul présente deux oiseaux d'une facture grossière; quelques-uns n'ont pas de chapiteaux et sont couronnés par une simple corniche; d'autres, enfin, ont été tellement dégradés qu'il n'est plus possible de reconnaître leur genre d'ornementation.

Le moment approche où l'administration va soumettre à une nouvelle restauration cette église que nos pères ont bâtie, il y a environ 600 ans, et que nous aimons et vénérons tous, tant pour son ancienneté même que pour tous les souvenirs qui s'y rattachent (1). Pourrons-

(1) *Projet de reconstruction de l'église de Bourbonne. Discours de M. E. Renard.*

nous espérer qu'elle sera plus heureuse que les précédentes et que l'architecte saura lui rendre son cachet primitif.

Comme paroisse, Bourbonne réclame, en effet, depuis longtemps, une église plus vaste et plus en rapport avec la population. Autrefois la population était moindre et les églises plus nombreuses ; c'est ainsi que nous avons Notre-Dame, la chapelle du Prieuré et la chapelle des Capucins ; ces deux dernières ayant été détruites dans la tourmente révolutionnaire, il reste la première de 500 places pour plus de 4,000 habitants, sans compter les étrangers qui affluent à Bourbonne pendant la saison thermale.

Une nouvelle église devient donc indispensable et chaque jour plus urgente. Malheureusement l'administration, dans l'état actuel de ses ressources, n'est pas à même d'entreprendre une telle construction ; aussi, dans le nombre des grands travaux en voie d'exécution, ne voyons-nous figurer que la restauration et l'agrandissement de Notre-Dame, en opposition avec le Conseil de fabrique qui, en 1846, pensait qu'une reconstruction entière était préférable à un agrandissement, attendu que la position actuelle de l'Eglise la rend humide et malsaine. On sait, en effet, qu'elle est de deux mètres environ in-

férieure au niveau du sol de la place de l'Hôtel-de-Ville, dont elle n'est séparée que par une ruelle très-étroite. On sait enfin qu'elle ne saurait être agrandie que de ce côté et en avant, de telle sorte que, dans ce système, il y aurait à la fois impossibilité de l'agrandir dans des conditions convenables de symétrie, et de remédier aux causes de son insalubrité. *A ces motifs très-plausibles et qui ont aujourd'hui toute la force qu'ils avaient en 1846, il faut en ajouter un autre au moins aussi sérieux que les précédents et qui résulte du peu de solidité de l'édifice. Il y a quelques années, la Commission administrative de la Loterie de l'Eglise disait par l'organe de son président, M. Bastien Santa : Tous les hommes de l'art sont d'avis qu'en raison de son état de vétusté, il est menacé d'une ruine plus ou moins prochaine.*

Or, l'intention est de l'agrandir de deux travées. Ce travail, quoi qu'on dise, lorsqu'on aura ramené le maître-autel au milieu du sanctuaire, pour permettre l'ouverture des lancettes du chœur, n'ajoutera que peu de places à celles aujourd'hui existantes; on a aussi à craindre l'ébranlement de l'édifice dont la solidité est, pour le moins douteuse, pour ne pas dire plus; enfin si nous plaidons la cause du bien et du beau, que deviendra l'aspect général du monument? Aussi, tout bien con-

sidéré, croyons-nous qu'il y aurait avantage pour tout le monde à revenir à un projet qui a jadis, il est vrai, suscité de violentes inimitiés, lesquelles, nous n'en doutons pas, s'apaiseront devant l'intérêt général; projet qui consisterait à consolider et à restaurer convenablement notre vieille église que nous devons conserver comme une vieille relique que nous ont léguée nos ancêtres, à la dégager, à l'isoler des constructions qui l'encombrent de tous côtés; à demander encore, si l'on veut, son classement parmi les monuments historiques, et à élever une seconde église dans le quartier des bains, dont la population s'accroît chaque jour, et le seul appelé dorénavant à prospérer. Ce projet est celui de la majorité. Quant à la population des baigneurs, plus ou moins éclopée, et pour laquelle aller à l'église est tout un voyage, et un voyage difficile, grâce à la disposition naturellement montueuse du sol de Bourbonne; quant à cette population flottante qui fait, quoi qu'en disent quelques esprits chagrins ou arriérés, la fortune de Bourbonne, nous nous portons garant de sa reconnaissance. Mais passons.

Jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, l'église de Bourbonne ne fut desservie que par un vicaire perpétuel, au nom de l'abbé de Saint-Vincent de Besançon,

prieur du prieuré de Saint-Laurent de Bourbonne et curé primitif de la paroisse, moyennant une pension congrue qui a varié selon les temps et les besoins.

Le prieuré était situé sur le sommet de la colline contre laquelle est appuyé le jardin de l'établissement thermal; les bâtiments qui en faisaient partie, la chapelle elle-même, sont habités aujourd'hui par des particuliers.

Son origine paraît remonter au XI^e siècle. Il était de l'ordre de Saint-Benoît et placé sous l'invocation de saint Laurent et le patronage de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon. Ce bénéfice avait été donné à cette abbaye en 1140 par Humbert, archevêque de Besançon. Dix ans plus tard, Guillaume d'Arguel, son successeur, lui donna l'église de Bourbonne et la chapelle du château, auxquelles furent attachées, en 1250, toutes les dîmes seigneuriales : Ecclesiam de Borbona et capellam de castro et universas decimas proprias domini Borboniæ.

Les papes Alexandre III (1179) et Luce III (1184) et l'archevêque Aymon (1364) confirmèrent les Bénédictins dans la possession de ces droits.

En 1717, J.-C. Charles était vicaire perpétuel, et Constant Guillot, prieur du prieuré. A la suite probablement de quelques contestations, Charles souleva des

réclamations au sujet des droits et des devoirs de chacun, et demanda pour lui les bénéfices de sa charge. Ce fut la cause d'un procès qui se termina par une transaction entre les deux parties. Voici cette pièce telle qu'elle est conservée aux archives de la ville (1) :

Le 22 février 1717, pour terminer la contestation qui étoit entre Révérend S^r Messire Jean-François-Gaspard de Grammont, Religieux et grand Ceterier en la royale abbaye de Saint-Claude, en qualité de prieur du prieuré de Saint-Laurent de Bourbonne-les-Bains, d'une part.

Et le sieur Jean-Claude Charles, prêtre, docteur en théologie, official et curé dudit Bourbonne, d'autre part.

Prétendant le d. S^r Prieur être Curé primitif de l'Eglise paroissiale du d. Bourbonne, et, en cette qualité, avoir tous les droits honorifiques : de célébrer la messe paroissiale aux jours de festes de Resurrection de Notre-Seigneur, de Noël, et de tous les Saints, de percevoir les deux tiers des oblations et droits mortuaires des chefs d'hôtels du d. lieu, comme aussy de part le S^r Prieur ou

(1) *Que M. Lucien Demengeon, secrétaire de la mairie, veuille bien recevoir ici nos remerciements, pour l'extrême obligeance avec laquelle il s'est mis à notre disposition pour nos recherches aux archives de la ville.*

par un prêtre de sa part entonner les Psaumes, hymnes et antiennes, en la dite Eglise, suivant et à la forme qu'il s'est pratiqué de tous temps, et aussy de faire l'eau bénite et benir le pain bény aux jours de Dimanche dans l'Eglise prieurale de Saint-Laurent du d. Bourbonne.

A quoi le d. S^r Curé repondoit que le d. S^r Prieur n'étoit pas Curé primitif en la d. Eglise paroissiale de Bourbonne, qu'il n'en étoit pas le patron ou colateur, et que c'étoit le Seigneur abbé de Saint-Vincent de Besançon qui avoit le droit de nomination à la dite cure, que d'ailleurs le d. S^r Prieur n'étoit pas en possession et n'avoit pas le droit de faire l'office le jour de la feste de l'Eglise paroissiale du d. Bourbonne qui est l'Assomption Nôtre-Dame, qu'en conséquence le d. S^r Prieur ne devoit pas jouir des droits attribués aux curés primitifs ; lequel sieur Prieur expliquoit que le d. prieuré de Saint-Laurent étant émané de l'abbaye de Saint-Vincent, le d. Seigneur abbé et le prieur titulaire ne représentoient qu'une même personne, dont l'un confère le bénéfice, et l'autre a les droits honorifiques, et que si le d. Sieur prieur n'officioit pas dans l'Eglise paroissiale de Bourbonne au jour de la feste de la patronne, cela provenoit de ce qu'anciennement le jour du patron de la d. Eglise étoit la feste de Saint-Laurent, s'étoit contenté de celebrer dans l'Eglise

de son prieuré, dédié à l'honneur de Saint Laurent comme
luy étant le plus convenable, et autres choses estoient pro-
posees de part et d'autre entre les d. parties, ce qui leur
auroit causé de grands proces, dont l'un est commencé
au bailliage de Langres, pour lesquels terminer et vivre
en union, il est que ce jourd'hui pardevant le No^{re} royal
à Besançon, soussigné et en presence des temoins en bas
nommes furent presents Illustrissime et Reverendissime
Seigneur Messire François-Gaspard de Grammont, évêque
d'Aréthuse, abbé de Saint-Vincent de Besançon, et, en
cette dernière qualité, patron et collateur de l'Eglise pa-
roissiale de Bourbonne et du prieuré de Saint-Laurent,
d'une part; dom Constant Guillot, prieur des Reverends
Peres benedictins du monastère abbatial de Saint-Vincent
de Besançon, tant en la d. qualité de prieur que pour et
au nom et sous l'agrément et ratification du dit Reverend
S^r Messire Jean-François-Gaspard de Grammont, prieur
du d. prieuré de Saint-Laurent de Bourbonne, laquelle
ratification le d. Reverend pere dom Constant Guillot
prouvera, dans un mois prochain, sans que par le deffaut
d'icelle il soit tenu à aucuns depens, dommages et in-
terets, et le d. S^r Jean-Claude Charles, prêtre, curé du d.
Bourbonne, d'autre part; lesquels pour eux et pour leurs
successeurs, abbés de Saint-Vincent, prieur et curé de

Bourbonne sous l'agrément et l'approbation de Sa Grandeur Monseigneur l'Illustre et Reverend Archevêque de Besançon, prince de l'Empire, et à la participation de Reverend Seigneur Messire Antoine-François de Blietewich de Monteley, chanoine et grand chantre de l'Illustre Eglise metropolitaine de Besançon, abbé de Cherlieu et vicaire général du d. archevêché cy-présent, et de l'avis des conseils des parties soussignées ont convenu, stipulé et accordé ce qui suit : sçavoir qu'aux jours de festes de Noel, Pasques et Tous les Saints d'une chacune année et à perpétuité, le Sieur Prieur de Bourbonne aura le droit de celebrer la messe de paroisse à l'heure reglee par les statuts de ce diocèse en l'eglise paroissiale du d. Bourbonne, et en cas d'union du d. prieuré au monastère de Saint-Vincent de Besançon, le prieur claustral du d. monastère pourra et aura le droit d'aller celebrer la d. messe aux d. jours ou la faire celebrer par tel des religieux qu'il députera et non par aucun autre, et fera au d. cas toutes les fonctions accoutumees de faire aux messes de paroisse. De plus que pendant tout le temps que M. de Grammont sera prieur dudit prieuré de Bourbonne, le d. Sieur Curé luy payera annuellement, en place des oblations et des droits qu'il a aux mortuaires par forme de responsion, la somme de 50 livres, monnaye du royaume, dans le jour

de Noel d'une chacune année, et s'oblige le dit Curé et à la décharge du dit S. prieur, faire desservir par un prêtre seculier ou religieux, l'église du d. prieuré de Saint-Laurent de Bourbonne, de fournir pour la d. desserte les cierges, vin et pain, moyennant pareille somme de 50 liv. que le d. S^r Prieur payera au d. S^r Curé dans le jour de Noel d'une chacune année, outre et pardessus les oblations qui seront faittes en l'Eglise du d. prieuré et qui cedront au proffit du d. S^r Curé pendant la d. desserte, sans que le d. prieur ny les peres benedictins, en cas d'union du d. prieuré à leur manse conventuelle, puisse donner la d. desserte à autre personne qu'au d. sieur Curé, lequel s'engage à la même desserte pour la même somme pendant tout autant de tems que les d. religieux ne desserviront pas par eux-mêmes la d. Eglise paroissiale. Et en cas d'union du d. prieuré à la manse conventuelle du monastère abbatial de Saint-Vincent de Besançon, le d. S^r Curé de Bourbonne et ses successeurs payeront annuellement et à perpétuité par forme et responsion la somme de 30 livres, monnaye du royaume, moyennant quoy les Rev. P. Benedictins du d. monastère ne pourront rien prétendre aux oblations ny aux droits mortuaires.

Et en faveur du présent accord, le d. S^r prieur et les

d. peres Benedictins, au d. cas d'union se sont départis et départent pour toujours, pour eux et leurs successeurs prieurs, de la possession où ils étoient de faire faire solennellement l'eau benite et le bain beny dans la d. Eglise prieurale de Saint-Laurent, et d'entonner les hymnes, psaumes et antiennes dans l'Eglise paroissiale du d. Bourbonne, et à la réserve des premieres et secondes vespres des trois festes solennelles marquees cy-dessus, que le celebrant dira en l'Eglise paroissiale du d. Bourbonne, au cas que c'étoit l'usage de ce diocese, pour les d. premieres et secondes vespres, et le d. S^r Curé sera obligé, lorsqu'il fera desservir le d. prieuré, d'y faire chanter les premieres et secondes vespres et la grande messe au jour de feste du patron.

S'oblige aussi le d. Reverend Pere dom C. Guillot au d. cas d'union du d. prieuré à leur manse conventuelle, de faire avouer et approuver le present contrat en leur chapitre général qui se tiendra immédiatement apres la d. union.

Et moyennant ce : les d. proces et difficultes demeurent pour toujours terminés et assoupis, dépens compensés. Suivant que le tout a été convenu et stipulé entre les d. parties, qui ont promis l'avoir à jamais pour agreable sans y contrevenir à peine de tous depens, dommages

et interets, et, pour ce, elles ont obligé respectivement sous le scel du Roy, sçavoir : le d. Seigneur abbé de Saint-Vincent, tous les biens presents et futurs de son abbaye ; le d. R. P. dom C. Guillot, ceux du d. prieuré de Saint-Laurent de Bourbonne et ceux du d. monastère abbatial de Saint-Vincent de Besançon ; et le d. S^r Curé tous les biens présens et futurs de la d. Cure de Bourbonne, renonçant à toutes exceptions contraires aux presentes.

Fait, lu et passé au d. Besançon, en la maison abbatiale de Saint-Vincent, par devant Jean Collin, en la d. ville No^{re} royal, avant le midy, le ving fevrier 1717, en présence de Messire Joseph Tabbert, seigneur de Navaray, professeur en l'Université royale du d. Besançon, du S^r Ignace Dunod, avocat au parlement, et de François Deleule, praticien, qui a écrit la présente minute, tous demeurants au d. Besançon, témoins requis et soussignés, en présence desquels il a été convenu entre les d. parties que s'il y survient quelque explication du présent traité, elles s'en remettent à l'arbitrage de Monseigneur l'archevêque. Signé à la minute, etc.

Le 8 octobre 1732, les Bénédictins demandèrent aux syndics et obtinrent la réunion du prieuré à la manse conventuelle de l'abbaye, mais avec promesse, pour eux

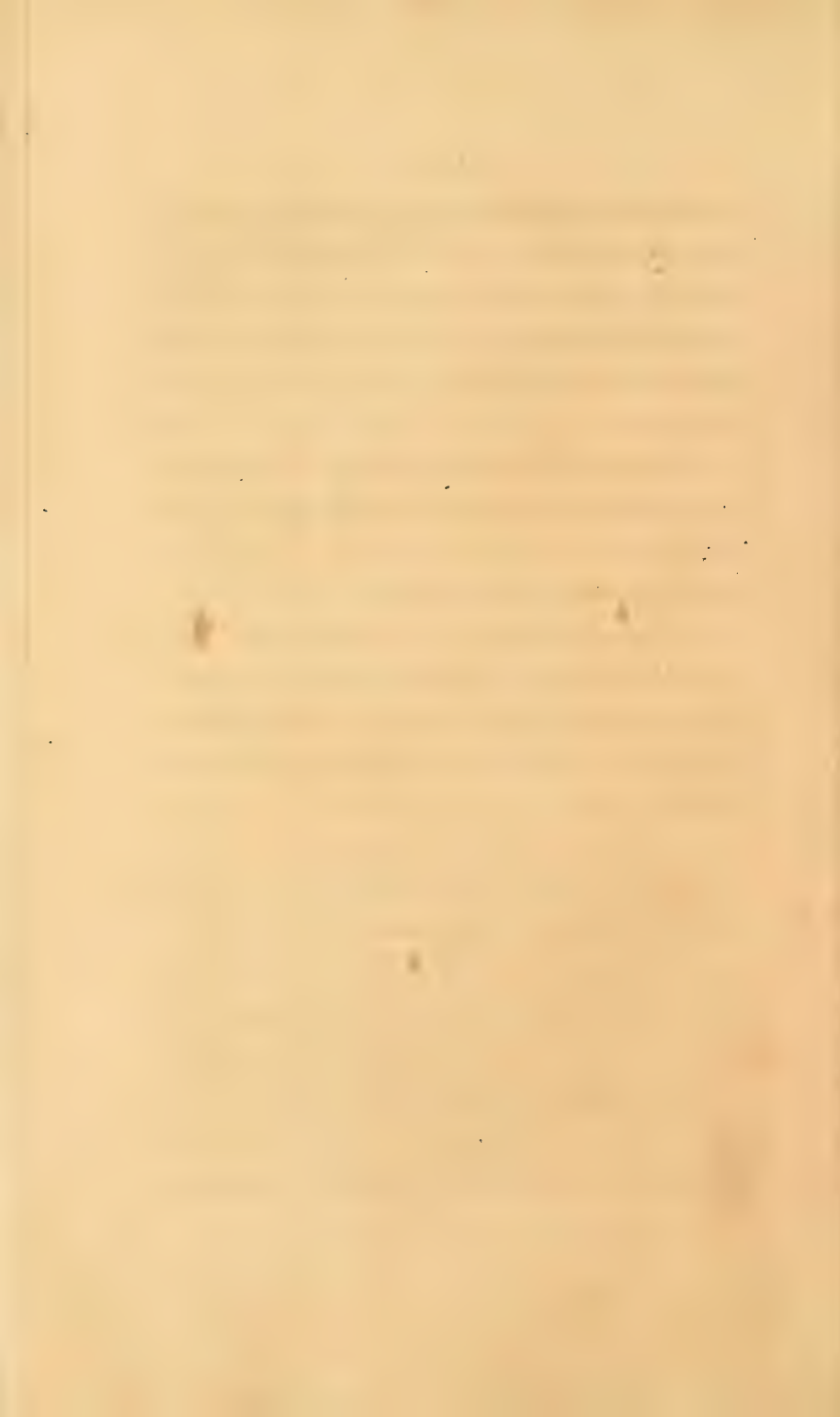
et leurs successeurs, de renoncer à tout établissement, dans le prieuré, de maison conventuelle ou de communauté (1). Cette union autorisée par Benoît XIII et Gaspard de Grammont fut effectuée le 4 août 1737 par Honoré-François de Grimaldi, de la maison princière de Monaco.

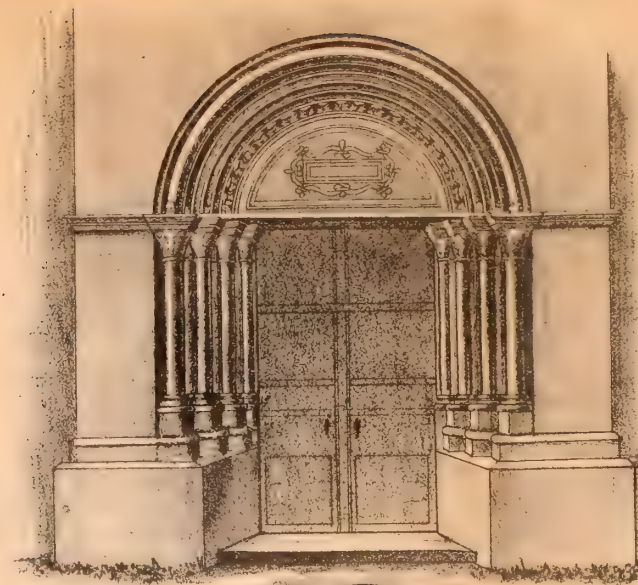
A dater de cette époque, le prieuré de Bourbonne cessa d'être conventuel et devint simple prieuré rural, dont les revenus furent perçus, jusqu'à la Révolution, par un religieux délégué à cette fin.

La chapelle possédait une statue de la vierge, qui, soigneusement préservée contre le vandalisme révolutionnaire, est aujourd'hui placée dans l'église paroissiale où elle continue à jouir d'une très-grande vénération.

(1) Quelques années plus tard, ayant voulu construire, contrairement à l'engagement qu'ils avaient contracté, de nouveaux bâtiments, les habitants de Bourbonne s'y opposèrent. Ce fut le commencement d'un procès qui dura longtemps et qui ne finit que quand les Bénédictins, à la requête de de Chartraire, seigneur et marquis de Bourbonne, et des habitants, eurent déclaré formellement que les bâtiments qu'ils se proposaient de faire n'étaient que pour l'usage d'un fermier, et qu'ils n'entendaient faire aucuns établissements d'hospice, maison conventuelle, communauté, n'y avoir jamais de chapelle, autel, etc....







- 1 Porte nord
- 2 Porte ouest
- 3 Vue générale de l'Église
- 4 Coupe intérieure
- 5 Fenêtre encastrée dans l'ogive
- 6 Vue de l'abside





BIBLIOGRAPHIE.

1570. HUBERT JACOB. — Le plus ancien ouvrage sur Bourbonne est celui de Hubert Jacob, dont le livre est devenu une véritable rareté bibliographique. La dernière personne qui l'ait eu à sa disposition paraît avoir été le docteur Chevalier, qui en donne des extraits. En voici le titre d'après le même auteur : *Traité des admirables vertus des eaux chaudes de Bourbonne-les-Bains en Bassigni*, mises en lumières par *Hubert Jacob*, maître chirurgien du lieu d'Anrosey (1), au voisinage de Bourbonne, dont, jusqu'à présent, nul a écrit.

Nous transcrivons les deux passages que nous trouvons rapportés dans les *Mémoires et observations sur les effets des Eaux de Bourbonne, de Chevalier* (2).

(1) Village du canton de Laferté-sur-Amance, à 16 kilomètres de Bourbonne.

(2) Paris, 1772.

MM. Hubert Jacob, chirurgien, — dit cet auteur, — et Thibault, médecin, qui ont écrit de celles (des eaux) de Bourbonne, l'un en 1600, et l'autre en 1658, ont dès lors reconnu leur efficacité dans les maladies convulsives.

M. Jacob, en parlant des maladies auxquelles ces eaux conviennent, dit : « Les autres maladies, comme vertige, « léthargie, endormissement, mélancolie, débilité de « mémoire, y trouvent notable soulagement, moyen- « nant que le tout soit conduit par l'expert médecin.

« La paralysie, maladie si grande, et de si difficile « cure, y est guérie, si on prend résolution d'y demeurer « long-tems.

« Les convulsions des bras, des jambes, du col, des « épaules, les nerfs endurcis et retirés s'y fortifient, et « reçoivent la guérison.

« Les tremblemens de membres et autres affections « du cerveau, y sont guéris. »

Et plus loin, page 161 et suiv. : « J'ai déjà rapporté ce qu'en disent MM. Hubert Jacob et Thibault sur les maladies spasmodiques, dans le *Journal de Médecine*, mois de juillet 1770, pag. 25 et 26, dans le *Traité du premier* qui a été imprimé la première fois à Lyon, en 1570, et la seconde, en 1600, on y lit des remarques si intéressantes sur les maladies où les eaux conviennent

et leur application, qu'il est étonnant que l'on se soit endormi pendant un si grand nombre d'années sur leurs vertus, particulièrement sur leur vertu fébrifuge; voici ce qu'il en dit : « La taigne, la rache et autres infections
« du cuir qui gâtent le poil, le déracinent par une corruption d'humeurs, y sont guéries et nettoyées.

« Les douleurs de tête, quelque espèce de migraine entretenues par l'abondance de pituite, humeurs froides, se dissipent insensiblement et sont guéries.

« Le poumon farci de gros phlegmes qui empêchent la respiration, faisant obstruction, difficulté de respirer, est déchargé; le phlegme liquéfié, fondu, est plus facilement craché, digéré. Ici faut l'assistance de l'expert médecin, pour conduire les eaux.

« Les mêmes eaux sont propres aux battemens et palpitations de cœur, aux peurs et terreurs provenant d'humeur froides et mélancoliques.

« Pour douleur d'estomac et débilité, elles ne doivent être négligées. Leur breuvage y est souverain, et emporte le poids par dessus tout autre remède.

« Les coliques, il n'y a remède plus particulier que ces eaux.

« Elles sont singulières pour les obstructions du foie, de la rate, du mésentère, du pancréas, des reins,

« à la rétention des humeurs utérines , vieux ulcères ,
« squirrhe de la matrice , relaxation de ses ligamens ,
« stérilité , avortement , suffocation et autres incommo-
« dités.

« Quant aux douleurs arthritiques, sciatique, goutte,
« scorbut, c'est plutôt un miracle qu'un remède.

« Les fièvres invétérées, longues, lentes, nocturnes,
« quartes, intermittentes, y sont aussi guéries.

« Sont excellentes pour chasser le sable, la gravelle
« des reins, de la vessie. Des graveleux en ont ressenti
« des admirables effets.

LXVII. *Obs.* « Signament, honorable homme Claude
« Vosgien, frère de honnête dame, dame Hugues Vos-
« gien, de présent demeurant à Coiffy, laquelle m'a
« assuré que son dit frère, attaqué de colique néphrétique,
« que, de gravelle, après tous les remèdes imaginables,
« expérimenté même l'usage des eaux de Plombières ,
« ne fut guéri que par la boisson de nos eaux chaudes
« de Bourbonne, et ce en l'année mil cinq cent cinq,
« qui fut le commencement que nos eaux furent po-
« tables.

« La cachexie ou mauvaise habitude de tout le corps,
« la jaunisse y sont guéries par la boisson de ces eaux
« qui mène le fiel en sa bourse ou réceptacle ordi-

« naire, et y étant reçu, il ne regorge aux reins et vais-
« seaux, et ne rend le corps ainsi jaune.

« La ratelle, nourrie d'un sang grossier, terrestre et
« mélancolique, en est soulagée par un grand et long
« usage.

« Les pâles-couleurs des filles, les humeurs froides
« écouleuses, la mélancolie, les vapeurs, en un mot
« toutes maladies froides, humides, même la grosse vé-
« role, avec remèdes propres, y trouvent guérison, en
« buvant de l'eau chaude et se baignant; l'expérience
« s'en fait si souvent, qu'il n'est besoin d'autres preuves
« et raisons que la pratique journalière.

« Toutes les affections, maladies, symptômes aux-
« quels nous avons dit que les eaux en bains apportent
« un notable soulagement ou entière guérison, sont bien
« aidés et avancés en leur cure par la boisson des eaux
« chaudes, car un mal attaqué au-dehors et au-dedans
« par remèdes si efficaces et salutaires, mal-aisément
« peut-il résister.

« L'heure du jour pour boire les eaux, est le matin,
« la digestion bien faite et après avoir très-peu soupé.

« La quantité de l'eau se mesure selon la force et la
« capacité de l'estomac; on commence à en boire par
« six, sept, huit ou neuf onces, en augmentant de jour

« en jour, et suivant que l'estomac en pourra porter,
« pour ne le point débifer.

« Pour en recevoir soulagement, il faut les boire peu
« à la fois, pendant quarante jours ; puis, après un repos
« suffisant, les boire encore quarante autres, les quaran-
« taines étant fort recommandables pour la guérison.

« Plusieurs s'imaginent que, pour prendre les eaux
« minérales de Bourbonne, il ne faille faire autre chose
« que de se jeter dedans à corps perdu, au surplus vou-
« droient vivre à leur liberté ; les autres, mieux avisés,
« suivent l'avis du rationel médecin.

« Pour régler les uns et les autres, faut tenir pour
« maxime que le régime de vivre est si nécessaire en
« buvant des eaux minérales, que sans icelui on se tour-
« mente en vain à prendre et faire tant de sortes de re-
« mède pour rétablir sa santé. Tous ceux donc qui
« boivent ces eaux se doivent proposer la sobriété ès
« mangé et au boire, et l'observer.

« Nos eaux de Bourbonne, outre leurs qualités ma-
« nifestes, elles ont encore des propriétés occultes, qui
« ne se reconnoissent que par une longue expérience, et
« font qu'il faut souvent s'opiniâtrer en leur usage pour
« bien des maux, nonobstant que quelque nouveau mé-
« decin voudroit dire être contraires à certaines maladies ;

« car le résultat et fermentation ès mixtion de ces miné-
« raux, fait ce que nous ne saurions jamais faire par art,
« et fait ce que le tems et l'expérience nous apprend. Ori-
« base, médecin de l'Empereur Julien, parlant des eaux
« semblables aux nôtres, dit qu'il faut connoître la faculté
« des eaux par expérience ; car d'en donner parfaite con-
« noissance, cela ne se peut : *Facultas aquarum sponte*
« *nascentium assumenda est ex iis quæ experientia com-*
« *probantur, exquisitam enim notitiam tradere non pos-*
« *sumus.* »

1590. JEAN LE BON. — Jean Le Bon, plus connu dans le monde scientifique sous le nom de *Hétéropolitain*, *Hétropolitain*, *Heteropolitanus*, *Joannes Probus*, naquit au commencement du xvi^e siècle, à Autreville, petit village du Bassigny, à 14 kilomètres de Chaumont. Il exerça d'abord la médecine dans cette ville où il se maria ; on le trouve encore au rôle des impôts en 1568.

A cette époque nous le voyons fixer sa résidence tantôt à Langres, tantôt à Lyon, avec le titre de médecin du roi Charles IX (1) et du cardinal de Guise.

(1) Doit-on donner à Jean le Bon le titre de médecin du roi ? Nous avons dû nous renseigner à ce sujet près de notre savant confrère, A. Chereau, pour qui l'histoire des archiatres royaux n'a plus de secrets. Il ne faut pas croire que tous les médecins qui

A l'occasion des ravages commis par les reîtres cantonnés dans les environs de Langres, il se proposait d'écrire un ouvrage sous le titre de *Franconimya*, dans lequel il devait détailler les *exécrables maux et forfaits* dont il avait à se plaindre :

Qui a maison à Langres
Il a chasteau en France

écrit-il page 36 de son *Abrégé de la propriété des bains de Plombières*.

ont signé : *médecin du roi*, dans leurs ouvrages ou ailleurs, appartinssent véritablement à la cour. Beaucoup de médecins des xvi^e et xvii^e siècles, par amour-propre et dans un but de renommée, se sont affublés de cette qualification, quoique jamais ils n'eussent tâté un poulx royal. Nous citerons entre mille exemples, Symphorien Champier qui partout écrit *médecin du roi*, *Comes archiatrorum*, et qui ne fut jamais attaché qu'au duc de Lorraine.

Il arrivait souvent aussi qu'un médecin obtenait de la cour ce titre de *médecin du roi*, mais d'une manière purement honorifique, et sans qu'il ait mis pour cela le pied à la cour, à peu près comme nos commerçants de Paris qui mettent sur leurs enseignes : *chapelier, tailleur, etc., de l'Empereur*, et qui n'ont pas fourni une épingle aux Tuileries.

Enfin, nos rois en parcourant la France donnaient quelquefois, en passant, de ces titres. C'est ainsi que Charles IX, en passant à Salon, donna le titre de *médecin du roi* à Nostradamus, quoique, certainement, l'astrophile provençal n'ait jamais soigné le prince.

Jean le Bon était-il médecin du roi au même titre que Symphorien Champier, que Michel Nostradamus, c'est ce que nous ignorons. Quant aux médecins de la cour de Charles IX, nous entendons par là ceux qui ont été inscrits sur les *Elats de maison du roi*, et qui ont joui du *comiltimus*, qui ont été, en un mot, *Commensaux de la Couronne*, Jean le Bon n'en fait pas partie.

C'est de Lyon qu'il adressa à M. de Saint-Belin, abbé de la Crête, son article sur les bains de Bourbonne.

Il revint mourir à Chaumont en 1583, laissant par testament des donations importantes à l'église Saint-Jean de Chaumont, où sa veuve se remaria.

Savant et laborieux autant qu'on peut en juger par la liste de ses nombreux ouvrages, notre compatriote, pour se donner plus de relief à lui-même, ou bien pour relever l'importance de son petit village, voulut joindre à son nom celui de son pays. Mais craignant sans doute que la dénomination *d'Autrevillain* ne donnât lieu à quelque fâcheuse équivoque, il grécisa ce mot et en fit assez pompeusement *Hétéropolitain*, nom qu'il adopta souvent par la suite.

Il publia successivement :

L'Oraison ou invective contre les poètes confrères de Cupidon, et Rithmaillieurs françois de notre temps, imprim. à Rouen, l'an 1554, sous le nom de Jean Nobel, anagramme de Le Bon.

Dialogue de l'antre de Mercure : épistre à ses amis touchant la liberté parisienne. Paris, Pierre Gautier, 1557, in-16.

Philippique de Jean Macer contre les poetastres et rimailleurs françois de notre temps. Paris, Guill. Guil-

lard, 1557, in-16. Cette pièce fort rare est attribuée par La Croix du Maine à notre auteur.

Avertissement à Ronsard, touchant sa Franciade.
Paris, Denys du Pré, 1568, in-8°.

Le Rhin, au roi, ou, à l'imitation du Danube qui a parlé plusieurs fois, par prosopopée, aux empereurs romains, l'auteur introduit le fleuve du Rhin parlant au roi, l'exhortant de venir voir et jouir de ce qui lui appartient, et en ce faisant être terreur à Reistres qui viennent fourrager la Lorraine et ravager la Champagne. Paris, Denys du Pré, 1569, in-8°.

Etymologicon françois de l'Hétropolitain (Jean Le Bon). Paris, Denys du Pré, 1571, petit in-8.

Le Tumulte de Bassigni appaisé et esteinct par l'auctorité, conseil et vigilance de monseigneur le cardinal de Lorraine ; ensemble la reprise du Chasteau de Choiseul par l'armée du Roy, en ce mois de mai mil cinq cent soixante et treize par I. Le Bon Hétropolitain, médecin de Mgr le cardinal de Guyse, A Lyon, par Benoist Rigaud, M.D.LXXIII. (1).

Abrégé de la propriété des bains de Plommières (Plom-

(1) Réimprimé dans les *Archives curieuses de l'histoire de France*, par Cimber et Danjou, Tom. VIII, 1^{re} série, et dans le *Trésor de la Champagne*, publié par Carnandet. 1^{re} livraison, 1863.

bières), extrait du livre latin de I. Le Bon, Paris, Cl. Macé, 1576, in-16. On n'a aucune preuve que l'ouvrage latin d'où Jean le Bon dit avoir extrait cet abrégé ait jamais paru.

Il annonce dans ce livre (pag. 39) un *Ouvrage sur la peste*, qu'il nomme *fièvre synechestérique, des additions à la chirurgie de Sclopetis*, enfin (page 35), un *Traité sur les eaux de Bourbonne* : « Les gouttes soyent schyatique ou chiragrie ou podagrie, — écrit-il — et toutes tumeurs froides et maladies froides et enfleures se guérissent à Bourbonne-les-Bains, comme plus amplement l'ay démontré en un livre imprimé de la faculté et vertu d'iceux. »

Therapia puerperarum, per Joannem Le Bon, heteropolitanum medicum. Parisiis, Jacobus du Puys, 1557, in-16. Jean le Bon a aussi traduit en français divers traités d'Adamant, d'Aristote, de Galien, de Lucien, etc. . .

Adages et proverbes de Solon de Voge, recueillis par (Jean Le Bon, dit) l'Hétropolitain ; premier liure, deux, trois et quatriesme, Reveü par l'auteur. Paris, Nic. Bonfons, in-16.

Ce petit traité in-16, extrêmement rare, mérite une mention toute particulière parmi les livres de proverbes publiés à cette époque. On n'en connaît la date que par

celle des épîtres qui précèdent la deuxième (1576) et la troisième (1577) parties. Il ne renferme pas moins de cinq mille proverbes ou dictons sur toutes les matières. En le parcourant, on peut se faire une idée de ce que devait être notre compatriote, esprit élevé, hardi, d'une grande indépendance sur tous les points, rempli de malice, moqueur même. Il aime surtout à consigner les dictons populaires dirigés contre la religion, les grands, les médecins et les femmes. On va juger du style, du laisser aller et du sans façon de quelques-uns ; c'est dans son livre qu'on trouve :

Il faut avoir du nez pour estre pape.

Dieu sçait comme se font les papes !

Une religion peu à peu emporte une autre.

— Le roi n'est qu'un homme.

L'impératrice n'est qu'une femme.

Le grands n'aiment les petits que pour le service.

Trop de chasteaux en France et de là trop de pauvres.

— Trop de docteurs, peu de médecins.

Si le médecin ne demeure riche, ça esté une beste.

Les médecins sont les notaires des apoticaire.

La boutique du médecin est aux champs et à la ville.

En despit des médecins nous vivrons jusqu'à la mort.

— A qui Dieu veut aider sa femme lui meurt.

Les femmes sont toujours meilleures l'année qui vient.

Une femme ne cèle que ce qu'elle ne sçait pas.

L'origine et invention de la Rhyme, par J. Le Bon, médecin du Roy, à Ronsard, premier rhymeur

des françois. (Lyon), Benoist Rigaud, 1582, in-8°.

Le Bastiment, Erection et Fondation, Des Villes et Citez assises ès trois Gaules, avec le Catalogue d'icelles. Plus un traicté de la propriété des Bains, Fleuves et Fontaines admirables. Le tout reveu et augmenté par I. Le Bon, médecin du roy. A Lyon, par Benoist Rigaud, 1590, in-16.

Les premiers auteurs de ce petit in-16, souvent réimprimé sous différents titres et avec des augmentations successives, sont : le célèbre médecin Symphorien Champier, Claude Champier, son fils, et Gilles Corrozet, imprimeur, libraire, poète et érudit tout à la fois.

La première édition, la plus ancienne qu'on connaisse, a pour titre : *Les antiques érections des Gaules, compendieuse et brieue description des fondations des villes et citez assises ès trois Gaules*, etc. Paris (Gilles Corrozet) 1531, in-16, fig. sur bois.

Quatre ans plus tard parût une nouvelle édition avec le nom de Gilles Corrozet, sous le titre : *Les antiques érections des Gaules, compendieuse et brieue description des fondations des villes et Citez assises ès trois Gaules, histoire tres-utile et délectable nouvellement mise en lumière par Gilles Corrozet.* Paris, Gilles Corrozet, 1535, petit in-8.

Dans le même moment, François Juste, libraire à Lyon, réimprimait le même ouvrage, augmenté d'un second livre par Claude Champier et du petit traité des fleuves et fontaines... traduit du latin de Symphorien Champier par son fils, sous le titre suivant : *Le Catalogue des antiques érections des villes et Citez, fleuves et fontaines, assises ès trois Gaules, c'est assauoir Celtique, Belgicque et Aquitaine contenant deux livres. Le premier faict et composé par Gilles Corrozet, parisien, le second, par Cl. Champier, lyonnois, avec un petit traicté des fleuves et fontaines admirables, estant es dites Gaules ; histoire très-utile et délectable, nouvellement mise en lumière.* Lyon, François Juste (sans date) in-16, car. goth. fig. sur bois.

Depuis lors ce livre fut presque toujours réimprimé avec le titre et les additions de Juste — 1536, 1537, sans lieu d'impression, lettres rondes ; — 1538. pet. in-8. Paris, Denys Iannot ; — 1539, in-16. Anthoine Bonemere ; — 1540, petit in-8 gothique ; — 1543, in-16, Paris Alain Lotrian ; — 1557, nouvelle édition publiée par Claude Champier sous le titre : *Le bastiment des antiques erections des principales villes et Citez assises es trois Gaules, contenu en deux livres, avec un traicté des fleuves et fontaines admirables, estant es dites Gaules.* Lyon, Ben. Rigaud et Jean Saugrain, 1557, in-16 ; —

1558, Traduction italienne, *Vinegia*, M. Tramezzino, petit in-8 ; — 1575, Benoist Rigaud, Lyon, in-16, revue par Jean Le Bon.

Enfin en 1590 parut à Lyon, chez Benoist Rigaud, sept ans après la mort de l'Hétropolitain, l'édition qui nous occupe, et où se trouve l'article (pag. 176-199) sur Bourbonne, annoncé dans *l'Abrégé de la propriété des bains de Plommières*. Nous ne sachions pas qu'il ait jamais été imprimé séparément, quoiqu'en dise l'auteur.

Réimprimé par nos soins dans le *Trésor des pièces rares et curieuses de la Champagne* (1), cet article est trop important pour l'histoire et la bibliographie de nos thermes, pour ne pas trouver place ici.

(1) Tome I. p. 227.



DES BAINS
DE
BOURBONNE-LES-BAINS
PAR I. LE BON
HETROPOLITAIN, MEDECIN DU ROY

A REVEREND PERE EN DIEU
MONSIEUR DE S. BELIN (1), ABBÉ DE LA CRESTE (2).

Monsieur, voyant en ce Bassigni, dernier et premier quartier de Champaigne, maintes recommandables singularitez, bien de Dieu, et liberalité de nature, comme entre autres choses sont les bains de Bourbonne les Bains, ou de Bourbonne les Thermes anciennement, ayant ce peu de loy-

(1) Geoffroi de Saint-Belin, abbé de Lacrète, de Septfontaines et de Saint-Savin, puis évêque de Poitiers, succéda à François de Choiseul, dernier abbé régulier de Lacrète. Ardent ligueur, il ne se soumit que tard à Henry IV. Il est mort dans sa ville épiscopale en 1611. Ne pas le confondre avec Geoffroi de Saint-Belin, marié à Marguerite de Baudricourt, fondateur de la chapelle du Sépulcre, dans l'église Saint-Jean de Chaumont.

(2) Lacrète, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, et deuxième fille de Morimond, fondée en 1121. Canton d'Andelot, sur le Rognon, à 25 kilomètres de Chaumont.

sir à Lyon en ce mois de Nouembre, hors neantmoins de ma bibliothecque, où sont mes memoires de cecy, et de plusieurs autres choses, ie vous ay traicté cest abbrege, pour vous tester de combien ie vous prise et honore, comme estant l'un en ce pays, qui faictes estat à bon escient des Muses et bonnes lettres, desbarbarisant le reste du Bassigni, à ce moyen et occasion, ay aussi dressé cecy pour le bien public, ne voyant Bains en Europe pareils à ceux cy, pour le genre des maladies à qui ils seruent, d'où veront, que ceux de Lyon, Basle, Strasbourg, Rouen, Orléans, Paris et d'autres pays lointains, ne s'acheminèrent legerement à Spas en Liege, ou autre part, et ailleurs, (comme i'ay veu) sans y penser, et avec bon conseil du medecin, cy apres. l'en parle, comme sçauant les ayant pratiquez par l'espace de vingt ans entiers et plus : ensemble ceux de Plommieres, qui ne cedent en rien à ceux de Luc, ce que ie vous feray apparroistre, aydant Dieu le Createur, qui me reserue à meilleure chose, ainsi que i'en ay la foy et ferme esperance, et laisseray peu à escrire à ceux qui suruiendront par deça, soit de nos fleuves, mines, herbes, forests, (combien que Monsel descriue l'immense forest de Passauant, dite anciennement la vieille Langre, et ses riuieres) pouuant hardiment prendre et planter la paume à ceux qui sont pour le iourd'huy, et par aduantage m'esgaller à ceux qui sont de ma profession et science en toute la France, comme bien le pourra porter ma poësie à la postérité, *absit tatem dicti arrogantia*. Et si plusieurs me surpassent en richesses et biens, tant plus les devanceray-je en varieté d'escrits et poësie, où i'ai distillé mon cerueau, et gagné des poils gris auant le temps, vaquant à mes negoces et petits priuez affaires, plus par aquis qu'autrement. A tant feray fin laconiquement, Monsieur, reseruant ailleurs à déduire voz vertus, et toutes autres meilleures estudes ou vous employez votre gentil et diuin

esprit, priant Dieu, vous donner en santé, bonne et longue vie. De Lyon ce quatriesme Nouembre mil cinq cens septante et quatre.

Votre seriuteur, et voisin médecin,
LE BON.

DES BAINS
DE
BOURBONNE-LES-BAINS

CHAPITRE I.

Considerant aujourd'huy plusieurs doctes personnages en Italie, Allemagne, et autres lieux faire recherche de la propriété des Bains, façon de baigner les malades, selon l'ancienne doctrine des medecins anciens, comme bien auoit commencé le grand Apollon à Fontaine-bleau et autres, les singularitez des prouinces, contrees, villes et lieux, ie n'ay voulu faillir ayant leu le gros tome de tous ceux qui ont iamais fait mention des dits Bains, faire vn abbrege de ceux de Borbonne les Bains, pour estre de faculté et vertu singuliere et prerogatiue, sur tous autres de leur qualité, et non mentionner en aucun auteur, soit François ou Latin, chose qui me desplaist fort, les pensant trouuer en ce dit espais et ample volume (1) : parquoy attendant qu'en Latin

(1) Jean le Bon fait ici allusion au *De balneis omnia quæ extant apud Græcos, Latinos et Arabes, tam medicos quam quoscumque cæterarum artium probatos scriptores..... Venetiis, apud Juntas, MDLIII*, dans lequel Bourbonne n'est pas cité. Il en est de même du traité d'Andræas Baccius : *De balneis totius orbis..... Venetiis, MDLXI*, paru 18 ans plus tard, qui n'en fait aucune mention.

ie mettray ceux cy, et ceux de Plommieres en lumiere, ie deduyray icy leurs effects, et divertiray ceux qui se mettent en chemin indifferemment de bien loin pais, de n'aller n'y venir aux Bains, comme ils font, à la volee, pensans, et cuydants qu'vn chascun Bain peuue faire toute chose, et miracle vniuersel de toutes maladies longues et deplorees.

CHAPITRE II.

Borbonne les Bains est vn bourg au Bassigni à vne lieuë de Coiffy, pres de Montigny le roy. De Chaumont distant de dix lieuës, où se trouuent toutes choses necessaires à la vie de l'homme, et nourriture des cheuaux, ou il y a logis propres et commodes aux grands et aux petits, et qui est pour le mieux, à bon et raisonnable prix en tout temps et tousiours : et lieu pour se promener, et pour le plaisir et recreation des sains et malades : s'y trouuent apoticares pour le secours des patients et malades. De l'antiquité d'iceux suffira mettre en ieu et euidence vne pierre d'vne antique colonne, où sont ces mots des monuments et caracteres Romains, *Borboni thermarum Deo Mammonæ, Ca. Latinius Romanus in Gallia, pro salute Cocillæ uxoris eius ex voto erexit.* Ceux qui ont leu les histoires, sçauent qu'Augustus, et Cocceius *nisi de rebus magnis legati.* Par là le temps est aisé à supputer : là fut une colonie des Romains, comme il appert ès monuments et tombeaux en la forest de Coiffey le bas, qu'on dit vulgairement le cemetiere des Sarrazins (1), tout le Voge et les montaignes de Donons y estoient comprinses et est la fabrique et ourage tant à Bor-

(1) Nous lisons à ce sujet dans l'*Abrégé de la propriété des bains de Plommieres*, pag. 10. « Ont esté les Romains qui auoient trouvé leurs effets par la voix des Druides, et cherchoyent à bien faire aux prouinces, les dits Romains pour se immortalizer où

bonne qu'à Plommieres (lieux distans l'un de l'autre de neuf lieux) des Empereurs Romains, lesquels s'estudioient à l'immortaliser, et benignement et liberalement, procurant le bien public des Prouvinces comme à faire chaussees, levees, ponts, chemins, faire porter les rivières, et les assembler, ou bien les destourner, pour rendre le pays fertile et fructueux, et mille autres belles besongnes qu'on voit par toutes les Gaules. C'estoyent gens, lettrez, philosophes et dieux terrestres du genre humain, se contentans de si peu de tributs et impôts, que les pays estoyent heureux et tenus riches et en paix, comme en un paradis de iustice et equité, dont estoyent reputez et tenus pour dieux : or depuis que les Gots autre meslange de barbares vindrent à courir le monde, tout ce qui y estoit de beau et de bon fut abbatu et ruiné, d'où est venue ceste oubliance de temps et des facteurs et restaurateurs : en est resté si peu que ce ne sont que vestiges et bien petites de ce qui est de si grand artifice et de si haut pris.

CHAPITRE III.

Avdict Borbonne y a plusieurs fontaines et bains, la Martelle est appelée de l'antiquité Masaille, si pleine qu'on ne la scauroit endurer non plus que le feu : elle est limoneuse le possible : limon ou fange qui sert à ce que nous dirons

ils auoient charge et dignité et fut une colonie de Romains sur tout le Vosge, depuis Coiffy jusques au Rhin, comme se voit encore au dit Coiffy, en la foree qu'on appelle le Cimetière des Sarrazins, d'où i'ay extrait grand nombre d'epitaphes latins des monuments anciens d'où se peuuent tirer force mémoire des antiquites de la contrée, et est chose estrange de voir un cimetiere devenu en bois de haute futaie qui monstre bien que le pays a été autrefois plus peuplé et depeuplé qu'il n'est pour le présent. . . . »

au chapitre des maladies. De la est portee l'eau par vn bref traiect en vn amphitheatre d'assez bonne capacité. Il n'y a homme qui la puisse durer sans eau froide, sans estre bouily et rosty, à ceste cause y a un canal d'eau froide pour la temperer selon la force des patients, outre une muraille en y a vn autre semblable, lesquels estoyent au temps des peres de la patrie, à couuert avec tout ce qui se pouuoit desirer à bains pour le plaisir en Italie. Ceste fontaine est appelée maintenant pour le plus souvent la fontaine saint Anthoine. Les noms depuis le Christianisme des villes, bains, et autres antiquitez ont changé de denomination, comme tous abysmes, abysme de Pylate, acqueducs et ruines de l'antiquité, ourages des fees, ou des Sarrazins, ainsi et pour huy le peuple si bien appris. Les gens d'honneur, et de moyen, et d'apparence, font mener l'eau en leurs maisons et chambre, comme bien est la coustume : et la font mener des le soir pour la plus part, et vne tierce partie le matin, et si est encor trop chaude, qui faict que sans autres eaux, elle sortit et effectue ses effets plus gentille-ment. Autant en fera on bien aux bains mesmes, mais il le faudra laisser sans le vider long temps, et tout plein à la desbordée. On se baigne deux fois le iour selon l'exigence de la maladie du patient, et *ad tempus*, où il faut obseruer tout ou partie de ce que les medecins qui ont escrit du regime que faut tenir aux bains, avec bon conseil d'un medecin docte, qui y est necessaire, si on veut en rapporter, ce qu'on désire en rapporter. aussi n'aller n'y cy, ny la, qu'auant que de s'acheminer auoir ce present liure, et le conseil des medecins qui scauent la propriété de ceux-cy, ou de ceux là. Propriété qui ne se peut escrire sinon par ceux qui les ont fort frequentés, avec soin et diligence, et grande obseruation de ce qui en peut estre, et de ce qu'ils y ont tousiours veu et obserué. Sont plusieurs autres sources et fontaines et bains coulants au dessous du cousteau, mais celle qui est diete et nomme le bain Patrice

ou Patri, ou estoit la maison du Seigneur Romain, venue des Senateurs de Rome, est belle et quarree, et en forme vn peu comme oualle et bien panee, aupres de laquelle se voit le lieu où autrefois ont esté salines, et depuis delais-sées et abolies, de peur du degast et bois qui s'en fut faict. Le Cuseau de la riuere et austres fontaines se rendent partie dedans ledict Bain Patri mesme, dont l'eau en est quelque peu contaminée et mise quasi en oubly de ses propres habitants. Outre y a vn grand Bain plus long que large de grande grandeur pour toutes gens riches et pauvres, vexez de toutes maladies et malandres : où y peut entrer pres de cent personnes indifferemment, et tout nuds comme beaux Adamistes, (la ciuilité est plus grande pour les pauures à Plommieres, iadis estoit ce quarre fermé, où estoyent grandes galleries, et au reste couvert : ce qui a amené ceste ruine à si grande richesse et piscine de Siloë depuis la guerre des ducs de Bourgogne, avec le Roy de France, il ne demeura place en Bassigny sans ruine de feu pour lors, ou bien peu bien fortes) est que le Roy est seigneur de Borbonne. Les Bains, et monsieur de Borbonne pour partie, ieune gentilhomme orné de plusieurs vertus recommandables, la feu mere duquel aussi, et pour exemple ses predecesseurs pour leur chasteté ont eu en horreur lesdits Bains pour se trouuer de Bourgogne, Suisse, Allemagne, Lorraine, et autres païs circonuoisins, force filles de ioye, et bonnes compaignes, attendu aussi la priere et suscitation des bourgeoises du lieu, lesquelles craignant que leurs maris ne s'adonnent à ceste venaison fresche, et souuent bien farcie. Les officiers du Roy se condescendants à tout, pour ce que ie vous laisse à penser (comme est la coustume) et à deuiner.

CHAPITRE IIII.

Quant à la qualité de l'eau, elle est sulphurée autant ou

plus que s'en peut trouver au monde. De disputer ici comme se font les eaux chaudes sous terre, qui en est la manière, et comme elle peut estre apperennée et perpetuelle, et si la mixtion est simple, ou composée, n'est ici le lieu en c'est abbrevié, ioinct que le medecin doit avoir apprins cela d'Hippocrates, d'Aristote, de Vitruue, Seneque, et autres vieux mai-tres Grecs, Latins anciens et modernes, qui ont fait speculation curieusement de cecy. Les parties ou redites desdites opinions, se voyent en *Margarita philosophorum* : suffise icy dire que nous nous contentons de le recognoistre à *posteriore et ab affectis*, qui est la philologie de la medecine la plus assurée, et où y ne gist plus demonstration, et plus apres en disputer est œuvre faicte ie decideray cecy en mon Latin, tant de la Fomitière, matière et suc ou est le feu allumé sous terre. La propriété donc de ces bains est en ce distique declaree assez pour quasi se bien contenter,

*Ischiadem, caneros, et aquas quæ sub cute curant
Et quodcunque facit frigida causa malum.*

Soit au dedans ou au dehors ladicte disposition, et maladie procréée de froidure et humidité comme apoplexie, epilepsie, paralysie, ulcere dicte *Noli me tangere*, où vne Princesse en a esté guerie avec le temps : hydropisie, cancre, ocult ou ulcère, le nom lèpre, morphée, psora, scabie, malmort, galles, et toute infection du cuyr. l'ay dit ailleurs que coperose, boutons et macules du visage, et depuis la ceinture en bas terebints que si surviennent par fois, comme cinelles ou cineulles, peu de gens ont veu le fruict de terebinthus, de façon que tout en est semé avec espouventement des personnes, vient des hemorroides retenues, et autres telles belles peintures du visage. Je ne veux obmettre comme les coups, contusions, les cicatrices, les vulneres et playes, soyent d'espée, baston, pierre ou balle, ou autre chose s'y trouvent bien, et comme les mouvements

perdus s'y reconurent braument et incroyablement, comme i'ai veu. Quant aux gouttes, *nisi sit lapidosa podagra vel chiragra curantur*. Les sciatiques deplorees et maistresses de la diette s'y guerissent, pourveu que par trop de temps n'y ait en l'aine vne ou plusieurs grosses glandes dures, comme fer ou acier, toutes fois encore assez souuent la fange y sert bien appliquée, miraculeusement comme en tous autres accidens, ou elle est requise. Je ne scay qu'a semé ceste heresie, qui est que les bains ne valent rien aux verollés, au contraire les bains retirent le vif argent et vnguent du centre et habitude de tout le corps, et les remet en sain et pristin estat. Experience oste toute dispute et argurie : ie ne parle des oedemes, et leurs semblables tumeurs, qui y sont incontinent curées. Pour conclusion de ce chapitre tu auras que ceste eau est chaude, et seiche au premier degré, second, tiers et quart, comme l'y voudras prendre, et qu'elle guerit toutes qualités contraires. Quant au bain Patri ou Patrice, l'eau est salée ou le sel domine sur tous autres fossiles et minières, et si elle n'estoit excessivement chaude ou bien refroidie, et la gouttant tu la trouuerois vne mesme eau, que celle de Marsau, Moyenuic et Salins, fontaine qui est vne grande richesse et thrésor pour le païs, si on s'en vouloit ayder, et augmenteroit le domaine du Roy, et plus que toutes celles que i'ai nommées, pour estre ceste cy medicamenteuse, et les autres non, ce qu'elle peut guerir tu le vois en ceux qui ont escrit de *balneo aquarum salsarum calidarum, et sponte natur nascentium*. La conception s'y trouve des femmes steriles et mieux en vsage.

CHAPITRE V.

Quant à la curation et regime, et le temps qui s'y faut tenir, tout y est notoire, hormis la cognoissance et science du temps qui a esté ignorée par tous ceux, qui en on

iamais eseris , ny par experience ou vsage quotidian. Les Allemands prescriuent soixante ou cent heures plus ou moins, les François quinze ou vingt iours. Les Italiens le boire : ny les vns ny les autres n'entendent ce qu'en doit estre. Raison, parceque le temps ne se peut prescrire, ny la quantité d'eau à boire. L'eau n'est suffisante à boire seulement, et aussi y a plusieurs complexions qui ne peuuent porter grande quantité d'eau sans encourir mal, comme on le voit auenir à Luc en Italie. Parquoy y faut attendre vne crise ordinairement, si on s'en veut retourner sain et guery. L'appelle crise avec lasitude et selon les maladies, et partant ne faut dire 20 iours, 30 iours ains deux mois, trois mois et plus s'il est de besoing. Veux-tu emporter vne maladie longue et chronique (on ny va que pour celles-là) en temps d'une maladie ague, ce sont resuerie et mere asnerie et non par artifice ni science. Parquoy le medecin auisera à ce point sur toute chose, et m'en saura bon gré et bonne grace la posterité, et les philolontriens. Outre ne suffit pas de se purger au commencement, ce qui conuient faire avec minoratifs, puis ayant prins le bain trois ou quatre iours, plus ou moins, pour estre les humeurs desgelees dans le corps, se purger et seigner à bon escient, selon que la maladie le requiert : la plus part n'ont que seue en infusion, l'infusion est pour le lieu où il est recent et verd : mais estant sec et gardé, comme nous l'auons, soustient et porte grande decoction, secret qui déliurera Mesue des Médicastes et de leurs calomnies, de propicier et beneficier le ventre : les autheurs medecins en on escrit vne pleine forest, et des remedes par trop. Es lieux ou sont les bains, la roture y est cogneue, comme estoit la curation, des maladies du temps d'Ippocrates en l'Isle de Coo, qui a faict qu'il n'a point escrit les remedes ny sa methode, ne ce qu'il faisoit ès malades de ses epidemies. Et que les commentateurs ne se travaillent, mesme Galien pour cela d'auantage : luy qui estoit pere de breveté laissoit cela, comme

chose trop connue : obmission qui pour le respect de nous autres est cause que iamais ne sera ny ne fut entendu , et n'y a moyen de l'entendre, encores que le grand Turc possede le païs, si on n'y va pour estre encore demeurée la-dicte roture et manière de faire pour l'apprendre et s'en servir.

CHAPITRE VI.

Assauoir mon si la diette doit estre conferee ou preferee aux bains, ou les bains à la diette, ie t'en diray mon opinion, et conclusion apres longue deliberation approuuee par la magistrale experience. I'ai eu sur mes observations depuis dix ans la diette fort suspecte, tant à raison des bois de gaiac, squine, et farce pareille, qui est la racine de *similax aspera*, qu'autre telle nouueauté, pour iceux alterer le foye, poulmons, cœur, rate et autres parties qui demeurent tant deseichees que jamais ne se ressemblent, et mesme quand la dicte diette est faicte et ordonnee, par gens qui n'ont pas apprins à accorder vn luc, nos peres grans scaouyent auant que ces bois fussent pardeça et mieux que nous. Je ne veux pas reprouuer que pour les gros soupiers, replets, oyseux, paresseux, et leurs semblables sur le retour de leurs aages, ne puissent proffiter aucunement, *idque ad tempus*. Mais la vraye methode de diette, est comme diét le prouerbe françois, qui est : Il ne se garde pas bien, qui ne se garde tousiours, iouxte celuy aussi d'Espagne, qui en *come pauco, come mouscho*, qui en *mouscho pauco*. Il ne fait pas bien diette, qui ne la fait tousiours, c'est à dire, qui ne retranche ses morceaux estant suiet à maladie, cacochimie ou antre non seconde : ains aduerse valetude. Quant aux bains ils decouurent maladies incognues aux medecins, et les font cognoistre infailliblement, où gist toute la difficulté de la science. Maints medecins font faire diette à des patiens, qui maladyoient de maladie occulte

et incognuë, et hors de leur diette se trouuent pirement que deuant, les bains ne peuuent iamais nuire avec vn medecin, ny interesser le corps, comme faict la diette. Bref quand tu n'auras que le bien de cognoistre ta maladie, n'est ce pas pour entrer en esperance de guerison ? Et partant ne te fasche à faire mettre autant de temps à prendre et faire les bains que la diette, et tu en auras bonne issue : ioint qu'à la diette n'y a qu'ennuy, desdain, et desplaisir, au contraire au bain n'y a que delices, et n'y dure le temps si peu que rien, ou bien le voudroit on retarder s'il estoit possible, pour le plaisir ou proufit que l'on y a. Le poëte le conclud en ces vers.

Publica morborum requies, commune medentum

Auxilium, præsens numen inempta salus :

Amisum reparant lymphis impune vigorem,

Pacaturque agro luxuriante dolor.

Ainsi vois tu ta guerison et en resiouyssance, et n'y a tant vexé malade, qu'il n'ait quelque remission a y chercher son mal : ce que tu vois à Plommieres tout le temps du mois de May, l'automne et quasi tout le reste de l'année (ostez les grands froids et grandes chaleurs n'y a mois autres, qu'on ne s'y peuue baigner) qui est vn lieu de plaisir pour l'effet des eaux et grande douceur, beauté et bonté et voisinage de Remiremont place et villette, qui merite tenir le primat de l'empire de tout l'vniuers tant pour le nombre de Vestalles qui illastrent et conseruent le monde, que pour la prudence et chasteté de madame l'Abbesse, exemple de toutes bonnes vertus. Tout ce que l'ay ici discoursu, l'espère que le prenant en bonne part, et de sain iugement, donnera ample et certain contentement, à ceux qui desirent estre aidez des remedes que Dieu a laissés sur terre, et à ceux qui ont enuie d'estre coadiuteurs et fauteurs du bien public. L'homme est né pour profiter, bien faire, viure et mourir pour sa patrie, et m'esbahy, comme ils s'en trou-

uent par occasion que ce soit ou matière ou pretexte, aussi d'eleuer les armes pour se defaire soy mesme, mettre son païs en seruitude de ses ennemis anciens ou nouueaux qui est moins que d'esgratigner simplement sa patrie, pour laquelle garder, maintenir et augmenter toutes nations du monde, tant barbares que non barbares se sont mises librement, franchement, et volontairement à tous dangers et especes de mort.

CHAPITRE VII.

Combien qu'il soit par vn compendium et epitome assez demontre que la diette ne peut rien faire de ce que les bains font, et que le temps ne s'y peut prefire, si n'ay-ie voulu laisser la dispute que premierement ie n'aduertisse, comme pour precaution, qu'ils se trouuent plusieurs Epiques là et argytes aujourd'huy qui postposent toute chose à leur antimoine et quintessence, et plustost aux bains comme marchans aux foires qu'ailleurs. L'antimoine ou essence quinte disons plus pouuoir, et effectuer plus en vn iour toutes choses que la diette, ny les bains ne pourroyent faire en vn an. L'vsage de l'antimoine vieillit à cause des massacres qu'il a faicts. Je ne purge que par election : ains tant le bon que le mauuais suc, par vne veneneuse qualité et vehemence estrange : autant en faict le mercure préparé, poison que plusieurs tiennent pour secret en verolle et en peste, et leurs semblables. L'en ay veu plusieurs morts pour en auoir prins, ayant l'estomach ulcere et tout charbonné. La quintessence est trop vehemente et penetrante pour la mollesse de noz corps. Vn quidam cest esté pensant rompre la pierre avec telle essence (la pierre ne s'oste que par manuelle operation, dit Galien) rompit et vlcera le perineon a vn bien honneste marchant : Le Messer Mechoaran a ià longtemps perdu son regne en Espagne et commence fort icy, i'en ay dit en mon etymologicon fran-

çois ce qu'il faut dire et savoir. Parquoy te reserueras aux bains, comme au premier et dernier remede des maladies desplorees et delaissé par les medecins, croyant que les bains sont vne sainte eau beniste du Paradis, où nous cognoissons l'immense bonté et largesse du bon Dieu, qui nous a donné en ceste terre tous ces biens et felicitez pour signals des choses plus parfaites et heureuses que nous esperons auoir en son palais et theatre.

*Nostro est thermarum innatus similis calor, ergo
Corpora conservant, lapsaque restituunt.*

Miromontij Amauensis

R. et Illustr. CARD. GUSIANI.



1598. BAUHIN. — *Historia novi et admirabilis fontis Balneiqve Bollensis in Ducatu Vvirctembergico ad acidulas Goepingenses*, a Ioanne Bavhino Ill. eius Cels. Medico conscripta. *Montisbeligardi*. Anno M.D.XCIIIX.

Ce traité contient de nombreux renseignements sur les bains les plus connus. Voici ce que Jean Bauhin dit de Bourbonne, pag. 33. *De viribus salis et aquarum salsarum* :

« Borboniæ thermæ, in finibus Burgundiæ in quibus Ill. E. C. et ego balneuimus redeuntes è Gallia 1586. Calidæ sunt et salsæ quarum experimentum insigne vidi Consiliario Dolano ab hemiplexia curato. »

1603. AIMOIN. — *Aimoni monachi inclyti cœnobii D. Germani a pratis libri quinque de gestis francorum*. Omnia autem studio et opera fratris Jacobi DVBREVL monachi S. Germani à Pratis. Paris MDCIII.

A partir du II^e siècle de notre ère nous manquons de toute donnée sur Bourbonne, jusqu'au commencement du VII^e ou Aimoin rapporte la fondation du château ; nous citons textuellement :

« Huic petitioni assentiente Clothario, Theodoricus anno XVII regni sui mense Maio, vniuersos ditionis suæ ad bella promptissimos Lingonis coadunari præciens, ac per VERNONAM castrum (tum temporis ædificari cœptum) iter faciens Tullum devenio. Ibi obuium habens Theodebertum, cum supplemento militiæ Austrasiorum, non dubitauit conserere manum, in campania namque Tulensi aduersus fratrem congressus, exercitum eius graviter attrivit. Euasit tamen Theodebertus et fugiens prælio, per Metensem urbem, saltumque Vosagum, Coloniae ciuitatis receptacula petiit... » *Liber tertius*, Cap. XCVII. pag. 449.

1636. P. JACQUES. — *Discours funèbre fait à la mort de Françoise-Gabrielle de Livron, religieuse du monastère de Juvigny, ordre de Saint-Benoît, décédée*

à 17 ans, le 17 avril 1636. (Par le P. Jacques de Chaumont, capucin.) A Reims, Bernard, 1636 in-4° de 48 pag.

1658. TIBAUT. — « Nicolas Tibaut reçut le jour à Langres, où sa famille était considérée : son père s'appelait Denis Tibaut, et sa mère Barbe Milton. Docteur en médecine et doyen de la faculté, Nicolas Tibaut avait beaucoup d'esprit, était amateur de musique et touchait parfaitement de la harpe, qui était son instrument favori.

Le 8 juillet on vint lui annoncer que sa femme, Claire Bocquin, avec laquelle il vivait en grande union, se promenant sur les remparts, un livre à la main, et très-occupée à sa lecture s'était précipitée dans les fossés par une brèche qu'elle n'aperçut point, elle venait de rendre le dernier soupir. Tibaut pour soulager sa douleur demande aussitôt un verre de vin et sa harpe. . . . (1). »

Il nous a laissé un petit ouvrage sur les eaux de Bourbonne sous le titre : *Petit Traicté des Eaux et Bains de Bourbonne*, par M. N. Tibaut, Docteur en médecine et Doyen de la dite Faculté à Lengres. — A Lengres. Chez I. Boudrot Imprimeur de Monseigneur l'Euesque,

(1) *Annuaire du département de la Haute-Marne*. 1811.

et de la Ville, ruë des Freres Prescheurs. M.DC.LVIII.

Le Long en cite une édition de Paris, même année.

Quelques auteurs ont voulu voir dans ce petit Traité, une troisième édition d'Hubert Jacob. C'est ainsi que M. Abel Jeandet, de Verdun, répète, d'après Ballard, que : « le traité du chirurgien Hubert Jacob (1570), pendant le siècle suivant, représente à lui seul toute la bibliographie hydrologique de Bourbonne, par deux nouvelles éditions : l'une donnée par l'auteur lui-même en 1600, l'autre publiée en 1658, avec quelques additions, par le docteur Tibault, doyen de la Faculté de Langres (1). »

Personne que nous sachions, n'a parlé *de visu* du livre du chirurgien d'Anrosey, si ce n'est le docteur Chevalier, médecin à Bourbonne pendant la dernière moitié du xviii^e siècle, et à qui nous devons le peu que nous connaissons de cet auteur.

Buchoz, dans son *Dictionnaire des eaux minérales* (2), et Carrère, dans son *Catalogue raisonné des eaux minérales* (3), n'en font aucune mention. Pour ces auteurs, le premier ouvrage sur les eaux de Bourbonne

(1) *Annales du Bibliophile*, N^o 13, 1863.

(2) Paris 1775.

(3) Paris 1785.

est intitulé : *Traité des eaux de Bourbonne, en Champagne, dans le Bassigny*, Lyon, 1590, in-12 (sans nom d'auteur) ; publié de nouveau sous le titre suivant : *Petit traité des eaux et bains de Bourbonne*, par Tibault. Langres, Boudrot, 1658. « Ce n'est, ajoute Carrère, qu'une nouvelle édition de l'ouvrage précédent, corrigée et augmentée par Tibault, qui en a rendu le style plus correct. »

Le premier titre n'a aucun rapport avec ceux d'Hubert Jacob ou de l'Hétéropolitain ; le millésime seul correspond à celui de Le Bon, et tout nous porte à croire qu'il s'agit en effet de son article dont Buchoz et Carrère ont parlé sans le connaître, lequel article, considérablement augmenté forme le petit Traité de Tibault, comme il appert du reste, de la lecture de l'avis de « l'imprimeur au lecteur. »

« Il est vray — dit Boudrot — que i'en auois remarque *quelques crayons* (des dits bains) *dans un ancien liuret imprimé à Lyon en 1590*, que i'auois résolu de vous faire revoir, *faute d'autre*. »

« Il a paru en divers temps — dit l'abbé Expilly — trois différents Traités des eaux minérales de Bourbonne. Le premier fut imprimé à Lyon en 1590 ; ce traité est très-bien fait, et c'est le meilleur des trois. Il en parut

un autre à Londres (1) imprimé en 1658 ; mais celui-ci n'est, à proprement parler, qu'une traduction françoise du vieux langage du premier, ainsi qu'on le voit par l'avis que le libraire a mis à la tête de ce dernier (2). »

Le troisième est celui de Baudry. Il n'est pas question d'Hubert Jacob.

« C'est effectivement dans cette dernière ville (Langres), — écrit Berger de Xivrey à M. Hase, — que fut publié en 1658, l'ouvrage (celui de Thibault), dont je vais vous parler, lequel n'est pas la réimpression du *Traité de Jean Le Bon*, car le nouvel auteur y parle le plus souvent d'après ses propres observations ; mais, ainsi que nous l'apprend le sieur Boudrot, son éditeur, le livre de son prédécesseur est comme la base et la charpente du sien (3). »

Qu'est-ce à dire sinon que le *traité de Tibault* est une seconde édition considérablement augmentée de l'article de Jean Le Bon, que les ouvrages de Hubert Jacob, de Jean Le Bon et de Tibault sont trois traités différens, et que celui de Hubert Jacob, inconnu au médecin Langrois, a eu, au dire du docteur Chevalier, le seul auteur qui

(1) *Lapsus Calami*. — Lisez Langres.

(2) *Dict. géog. hist.* Paris, 1762.

(3) *Lettre à M. Hase*, 1833.

paraisse en avoir parlé *de visu*, deux éditions publiées, la première en 1570, la seconde en 1600.

Voici le livre de Tibault :

L'IMPRIMEVR AV LECTEVVR

Amy lecteur, Il y a fort long temps que ie souhaitois de faire paroistre en public les rares vertus et proprietz des anciens Bains de Bourbonne, non tant à raison que ce fameux Bourg du Bassigny est le lieu de ma naissance, du quel la nature ne me peut permettre que ie perde le souuenir, qu'au suiet des grands effets et cures merueilleuses que l'on reçoit chaque iour dans la conuenable pratique et administration desdits Bains. Il est vray que i'en auois remarqué quelques crayons dans vn ancien liuret imprimé à Lyon en l'année 1590, que i'auois résolu de vous faire revoir, faute d'autre, et imprimer en mes nouveaux caracteres sans rien changer de leur antiquité : mais comme i'ay reconnu moy-même que les traicts de son parler rude et grossier ne pourroient estre contemplez sans blesser les yeux clairvoyants des esprits de nostre temps, i'ay prié le sieur Thibault, docteur en Medecine, et l'ancien de ladite Faculté en cette ville, d'y appliquer le pinceau de sa plume, et de les adoucir : Ce qu'il a fait d'autans plus volontiers qu'il m'a monstre de long temps les marques de son affection, et qu'il s'agissoit de donner vne plus parfaite connoissance d'un bien si necessaire à la santé publique, pour la conseruation de laquelle il employe depuis vingt-six ans tous les ressorts de sa profession. Que si ce premier essay ne t'est agreable, il tachera vn iour d'augmenter ce Traicté de quelque chapitre plus curieux des eaux minerales, de leur source et origine, de leurs effets merueilleux en divers climats de la Terre, et beaucoup d'autres curiositez pour entretenir et diuertir les malades pendant le temps de leurs bains. Iouis cependant de l'vtilité qui est le but et la fin de ce Traicté.

PETIT TRAICTE
DES EAVX ET BAINS
DE BOVRBONNE

DE L'ANTIQUITE ET VSAGE DES BAINS.

CHAPITRE I.

L'Antiquité des Bains ne se peut mieux tirer que de la nécessité de leur vsage; puisque l'homme n'a pas eu plus tost besoin d'aliments pour se nourrir, de vestemens pour se couvrir, de bastimens pour se loger, et de feu pour se chauffer, qu'il a eu besoin d'eau et de bains pour se laver. Car à son exil du Iardin d'Eden lieu de delices, ayant esté destiné au trauail de la Terre, et par Arrest de la bouche irritée de son Dieu, condamné à gagner son pain à la sueur de son visage, il ne pouuoit pratiquer ce penible exercice sans contracter beaucoup de crasses et souillures de ce bas Element, et sans des fatigues et lassitudes tres-grandes, desquelles il ne pouuoit plus aisément se liberer qu'en se lauuant tantost les mains, tantost les pieds, puis après tout le corps, non seulement pour le nettoier de la bouë et limon qu'il auoit ramassé en cultiuant la Terre, mais pour le recreer et fortifier lassé et rompu par le trauail. C'est pour ce sujet que nous lisons en l'ancienne Mythologie que la Deesse Minerue fit preparer vn bain à Hercules las, recru et fatigué après l'exploict de ses faicts genereux. Comme l'on fit au rapport d'Homere *Iliad* 3. à Vlisses et Diomedes,

esquels retournants de Troie la grande, où ils auoient esté enuoyez comme espions, et où ils auoient fait plusieurs actions genereuses, le Poëte remarque que pour les delasser et les regaler plus magnifiquement, on les fit baigner auant que se mettre à table. Et les premiers Romains, qui mettoient leur principal soin à la guerre, et au maniemment de toutes sortes d'armes, et se plaisoient aux combats, luittes, courses, et autres pareils exercices, qui les chargeoient de poudre, sable, sueurs, huille, et graisse, ne retournoient iamais de ces diuertissemens laborieux, ny des fatigues de la guerre, sans se lauer et baigner : Laquelle constume vint peu à peu à s'espandre par toutes sortes de nations, et ce qui se faisoit auparauant par nécessité, se tourna bien tost delices, comme on a reconnu en la multitude des bains dressez autrefois à Rome par les Empereurs et autres, avec tant de somptuosité et magnificence, que les vns estoient pavez de marbre et de jaspe, les autres d'airain et d'argent, et les canaux qui vomissoient l'eau dans les bains estoient la plus-part d'argent avec enrichissement de pierres prelieuses *Balnea et Thermae*, ce sont les termes d'Alexandre Neapolitain, *publicis usibus multimodæ fuerunt, magna mole et sumptu constructæ Alexandrino et Numidico marmore, latis specularibus, mirâ cælaturâ et arte. Nam præter Agrippinas, Neronianas, Vespasianas et Titi, celebrantur Domitianæ, Alexandrinæ, Gordianæ, Seuerianæ, Aurelianæ et Constantinianæ, solidissimâ structurâ, et sumptu profuso. Genial. dier. lib. 4. c. 20.*

Le mesme Autheur, au lieu cité, rapporte que Maurus Agrippa en sa charge d'Edile, pour s'acquérir les bonnes graces et l'applaudissement du peuple, fit bastir dans Rome cent soixante et dix places si magnifiques, et d'une telle estenduë pour se baigner, qu'elles ressembloient plus-tost à des Prouinces qu'à des maisons et edifices. *Constat*, dit-il en ces mots, *Marcum Agrippam, ut populo placeret, centum septuaginta balnea seu lacus in Prouinciæ formam*

Romæ gratuita præbuisse. Ce qui fut aussi pratiqué par l'Empereur Antonin lequel pour s'acquérir de mesme la faveur du peuple luy accorda aussi gratuitement les bains, bien que la coustume fut alors de donner certaine piece de monnoye pour chaque bain.

Joseph Historien tres-graue fait mention des bains des Hebreux ez fameuses villes de Damas, de Tripoli, et de Ptolemaïde : et en ce temps l'Histoire Turque s'estend fort sur la description de l'appareil magnifique, et des delicatesses que les Femmes Turques recherchent dans l'vsage ordinaire de leurs bains.

D'où l'on conclud que fort peu de nations se trouuent, qui n'ayent pratiqué, ou ne pratiquent encore les bains, soit par volupté, soit par necessité. Nous laisserons les premiers à la mollesse Asiatique, Italienne et Turquesque, pour nous arrester aux derniers, que les anciens Payens nommoient desia Sacrez à raison de leurs grandes vertus en la cure des maladies, et qui encore en beaucoup de parts de la Chrestienté sont appelez du nom de quelque Sainct, selon les deuotions particulieres d'un chacun, et les maladies esquelles ils profitent. Mais c'est assez dit des Bains en general, venons au destail de ceux de Bourbonne.

DV LIEV DE BOVRBONNE ET DE SES BAINS.

CHAPITRE II.

Il n'eust pas esté besoin de faire ce Chapitre, si le lieu de Bourbonne estoit aussi connu des Estrangers, comme il l'est des gens du pais et de toutes les contrées voisines, qui le frequentent non seulement pour l'vsage et pratique de ses Bains, mais aussi à raison du grand commerce qu'ils

y ont, tant aux marchez publiques qui s'y tiennent chaque semaine, qu'ez foires celebres en diuers temps de l'année, qui rendent ce Bourg fameux en trafic par dessus tous ceux du Bassigny : Mais d'autant que toutes ces particularitez sont la plus part inconnuës aux Estrangers, et qu'à l'auenir plusieurs personnes de consideration des Prouinces plus reculées, se pourroient disposer plus facilement à la visite et frequentation de ces Bains, s'ils en auoient vne plus entiere connoissance c'est pour leur instruction et satisfaction que ce chapitre est fait, afin qu'estant informez de l'estat et condition dudit lieu, de ses maisons et logements, de ses commoditez, tant pour les viures qu'autres necessitez, et de la capacité, adresse et dexterité des personnes destinées au seruice et traitement des malades, ils accourent plus facilement à ces Bains, et y recourent comme en des salutaires piscines l'estat fleurissant de leur premiere santé, par la guerison de leurs longues et ennuyeuses indispositions.

Bourbonne donc est vn beau et riche Bourg du Bassigny, pais fertile et plantureux en grains. Il est voisin de deux bonnes villes Lengres et Chaumont, distant de six lieuës de la premiere, à laquelle il est septentrional ; et de neuf à dix de la seconde, à l'égard de laquelle il est vn peu oriental. Il est situé en vn vallon arrousé de quantité de belles sources, parmi lesquelles les plus recommandables sont celles de nos Bains, desquelles on parlera au chapitre suivant.

Ce Bourg est fort ancien, comme l'on remarque et collige d'vne pierre d'vne antique colomne, en laquelle sont ces mots escrits en caracteres Romains, **BORBONI THERMARVM DEO MAMMONÆ CALATINIVS ROMANVS IN GALLIA, PRO SALVTE COCILLE VXORIS EIVS EX VOTO EREXIT.**

On tient aussi qu'autrefois estoit en ce lieu vne colonie des Romains, comme il se voit ez monumens et tombeaux qui se sont trouuez en la forest de Coffy-le bas, qu'on ap-

pelle vulgairement le cimetiere des Sarrazins, et cette Colonie occupoit tout le Voge et les montagnes de Domons.

C'est pourquoy ce Bourg estoit autrefois tres-puissant, et composé de plus de huict cens maisons ; mais maintenant il est reduit à la moitié, tant par l'ancienne deuastation des Gots, que par les nouuelles hostilitez, incendies, et frequents degasts des ennemis de l'Estat, depuis la ligue derriere et la cruelle guerre de nostre temps.

Encore de ces ruines est-il resté vn Chasteau dont ce lieu est embelly, muny et gardé, situé en la colline septentrionale, honoré de la demeure et residence des hauts et puissants Seigneurs de la Maison de Livron, et possédé au-iourd'huy par Messire Charles de Livron Marquis de ce lieu, Cheualier des Ordres du Roy, et son Lieutenant en Champagne. Ce Chasteau sert d'asyle et de lieu de refuge aux personnes, tant du pais qu'estrangeres, qui y ont tousiours esté receuës fort ciuilement dans les vrgentes necessitez ; mais cessant cela, y ont pris des agreables diuertisements dans les parterres et allées du iardinage.

Vous y auez de plus, quantité de maisons et logements commodes pour receuoir les Estrangers, dans lesquelles sont les cuueaux et baignoires destinées à l'vsage des bains, et ces maisons ne sont pas beaucoup distantes de leur source ; et sont assorties de toutes necessitez requises, mesmes de personnes fort adroites et experimentées au fait desdits bains, dont les pauvres malades recoiuent vn indicible contentement.

Il y a aussi tousiours eu quelques sçauants Medecins de residence, non seulement pour le traictement des malades qui s'y rencontrent, et de tous ceux qui les occupent aux lieux circonuoisins ; mais principalement pour la conduite et gouuernement des malades estrangers et de tous ceux qui n'ont pas les facultez ny les moyens d'emmener avec eux leurs Medecins ordinaires dans le temps et la saison desdits bains.

Les Maistres Chirurgiens et Apothicaires n'y manquent pas aussi, pour administrer methodiquement les Remèdes de leurs Arts en la preparation des corps auant l'vsage des bains, et pour remedier à tous les mauuais symptomes et accidents qui peuuent suruenir pendant le temps et pratique d'iceux.

Finalement vous y auez la facilité des viures et à fort honneste prix, soit que les hostes des logements vous les fournissent; soit que vous mesmes les fassiez preparer et apprester dans vos chambres toutes garnies; estant très-aisé de les recouurer et acheter dans les marchez publics qui sont frequents en ce lieu : Et de plus tout ce qui est souhaitable pour ne se point ennuyer ny languir par les rencontres qui se font en ce lieu des personnes de diuers païs, de differentes professions, et de dissemblables façons de faire.

Le tout ainsi preparé et disposé pour le logement, nourriture, entretien et diuertissement des malades, allons à la source de nos bains, pour en donner vne suffisante connoissance à ceux qui seront curieux de s'en seruir à l'auenir.

DESCRIPTION DES BAINS DE BOVRBONNE

EN L'ESTAT QU'ILS SONT A PRÉSENT.

CHAPITRE III.

On ne peut donner au public vne plus entière connoissance de l'estat present de ces Bains, qu'en rapportant la description qui en fut faite par l'Autheur de ce petit Traicté; lors qu'estant appelé au Chasteau de la Neufuelle pour la Dame du lieu, il se porta expès à Bourbonne, ou en pre-

sence de Noble Claude Piot Conseiller Magistrat au Balliage et Siege Presidial de Lengres, et cy-deuant Maire de ladite ville, de Jean Aubertin Chirurgien, Erard François et Nicolas Bresson Apothicaires audit Bourbonne, on proceda à la visite desdits Bains, qui fut le Mardy 5 Octobre 1649, et dont l'estat fut dressé en mesme temps en la maison dudit Bresson. Et encores en l'année 1653 au mois de Mars assisté de Jean Balley ancien Apothicaire, et Hubert Mongin Chirurgien audit lieu, y estant appelé pour le traitement de haute et puissante Dame D. Anne Destoges Danglure Dame et Marquise de Bourbonne. qui depuis vn mois estoit malade d'une fièvre continue symptomatique, entretenue d'un facheux rhumatisme, dont elle fut heureusement guerrie dans moins de huit jours.

Pour auoir donc cette parfaite connoissance il faut tout premierement considerer la source des Bains chauds, laquelle est située au deuant de la maison du feu Sieur la Fontaine, qui appartient à present au Sieur Sainet Amand. Cette source sortant du profond de la terre jaillit si fort, qu'elle remplit d'abord un reseruoir d'environ quatre pieds en quarré et autant de profondeur, mais avec une telle abondance, que l'on y peut prendre deux cents muids d'eau par iour sans l'espuiser. L'eau en est tres-belle, tres-claire et limpide, mais si chaude que l'on n'y scauroit tant soit peu tenir la main sans se bruster; et la chaleur de cette première et principale source est telle que l'on y peut plumer les volailles, peler les cochons, et cuire des œufs. Qui croiroit neantmoins qu'au rapport des Maistres Chirurgiens et Apothicaires susdits, il se soit trouué ces années dernières un tres-beau simple dans le milieu de cette eau bouillante, sans se faner ny fiesir? Lequel simple fut enléué, à leur dire, par un fameux Medecin de Nancy rany de cette merueille : mais du moins deuoit-il en laisser le nom, pour ne pas fruster entierement les esprits curieux de ce temps d'une si grande rareté.

Cette eau mise dans vn verre paroist tres-pure et tres-nette, et se peut boire bien-tost apres nonobstant sa chaleur ; et tant plus chaude est-elle beuë, tant moins est-elle desagreable au goust : et la raison en est que les esprits de souffre et de feu qui l'eschauffent estant promptement dissipez, il ne reste à cette eau rafroidie que le sel plus grossier et terrestre qui la rend en quelque façon amere et astringente, et par consequent moins plaisante et agreable à boire. Elle se doit donc boire chaude pour estre moins ingrate et plus profitable comme à present on la boit, ainsi que depuis quelques années il se pratique, comme on dira en son lieu.

Cette premiere source est conduite par vn canal sousterrain trauersant la ruë, dans vne avtre distante d'environ vingt-cinq pas, où elle est receuë dans vn grand reseruoir de pierre, de figure ronde, et assez profond, dans lequel on descend par trois ou quatre escaliers tout au tour en mode d'Amphitheatre, pour la plus grande commodité des pauvres malades, soit pour leur seance, soit pour prendre le bain plus ou moins profond, suiuant les parties du ceps affligées, et suiuant l'avis de leurs Medecins ; et ce bain est le plus frequenté, et est appelé vulgairement le bain couuert.

Loignant ce bain, il y en a vn second fait de la descharge de l'eau du premier, separé par vne muraille seulement, dans lequel ladite eau est conduite par vn canal ; et ce bain est beaucoup moins frequenté que le premier, et n'est aussi en si bon estat, quoy que l'eau soit presques de pareille vertu.

Il est a remarquer qu'aupres de cette premiere et principale source des Bains, et en la cour de la maison dudit Sinct Amand, il y a vne très-viue source d'eau froide, laquelle est aussi conduite par vn canal iusques aupres du bassin du bain couuert, où estant paruenue, il se diuise en deux autres petits canaux, dont l'vn tire au dit bain pour

le temperer plus ou moins suivant qu'on le désire, l'autre s'en va dehors à costé du bain.

En la mesme place, et au deuant de la maison du bain couuert se remarque vn grand bain quarre d'environ vingt pieds de diametre, muni de trois ou quatre degrez comme le bain couuert, et de pareille profondeur ; au milieu duquel, et en plusieurs autres endroits l'on voit bouillonner plusieurs sources chaudes qui jaillissent du fond, et le tiennent en une chaleur continuelle. Les rustiques et pauvres gens fatiguez se iettent dans ce bain pour se delasser et preparer leurs membres a vn nouveau travail.

Plus bas que ledit bain couuert, et environ soixante pas, est vn quatriesme bain, nommé communement le Bain Patris, ou plustost Patrice, au suiet d'un noble Patrice romain lequel estant en ce païs, et ayant reconnu que sa femme de sterile qu'elle estoit, auoit este renduë fertile et feconde par l'vsage de ces eaux, en reconnoissance de ce bien-fait leur imposa son nom.

Outre quoy l'on remarque encore plusieurs sources chaudes en ladite place et grande ruë, dont les vnes sont à l'abandon, et s'écoulent dans vn ruisseau derrier les bains ; mais il y a entr'autres vne principale, qui est conduite par tuyaux au bain couuert, et de là au second bain voisin.

De plus il est a noter, que quoy que les bouës de ces bains soient tres-noires, comme estant bitumineuses, et grandement abondantes ; si est-ce pourtant que les eaux des sources chaudes ne laissent pas d'estre tres-claires, limpides, et chrystallines, comme il a esté remarqué cy-deuant.

Finalement, qu'aux bords et riuages desdites sources, canaux et souspiraux se trouue quantité de vray sel blanc, figé et congelé. Ce qui fut aussi observé en l'essay qui en fut fait en la maison dudit Erard François, par l'ebulition des eaux de la premiere source insques à l'entiere consommation, lesquelles ne laisserent au fond du vaisseau que le sel

blanc pur et net en vne quantité suffisante et proportionnée à celle de l'eau consumée. Ce qui fait coniecturer, que ce mineral est l'ingredient principal, du moins plus copieux, qui entre en la composition de ces eaux. Comme on verra encore au chapitre suiuant.

DE LA CHALEVR DES EAVX DE BOVRBONNE

ET DE QUELLES CAUSES ET MINERAUX ELLE PROCEDE.

CHAPITRE IV.

Ce seroit vouloir renfermer l'Ocean dans vne coquille que d'entreprendre d'expliquer en vn seul chapitre les diuers sentimens des Autheurs anciens et modernes, qui ont escrit de la source et origine premiere des Eaux et Fontaines chaudes. Telle aussi n'est l'intention de l'Autheur, lequel parmy cette grande diuersité d'opinions, qui enuveloppent d'un labyrinthe de difficultez cette matiere, se contente de rapporter celle d'un esprit curieux de ce temps, lequel ne pouuant se satisfaire de la speculation tirée du meslange des mineraux, des exhalaisons combustibles du soufre et du bitume, et de la merueilleuse actiuité des feux sousterrains, qui eschauffent et donnent ces belles qualitez à nos eaux, porte son essor au delà de tout ce qui est conceu et produit ez corps elementaires, et passant iusqu'au Ciel, estime que la chaleur et les rares vertus de nos Bains dependent d'une influence celeste, et particulièrement d'un doux et fauorable aspect de la Lune et de Venus sur le climat de ces Bains, sur lequel ces deux Planetes *Peculiarem quandam substantiam spiritalem et australem infundunt, adeo que argenti et cupri seminibus correspondentem* : ce sont ces

propres termes. De laquelle influence ces eaux estant comme fermentées, elles reschauffent, suscitent et accroissent la chaleur naturelle de tous les membres, guerissent les paralytiques, adoucissent les douleurs arthritiques et coliques, leuent les obstructions inueterées, et causent tous les merueilleux effects que nous remarquons chaque année en la pratique de ces Bains.

Or que nostre chaleur naturelle soit excitée par cette influence de la Lune et de Venus, cet Autheur moderne (qui n'a laissé qu'un manuscrit de son ouvrage, et qui fortuite-**ment** est tombé en mes mains, comme vne feuille volante de l'ancienne Sybille) le preuue en cette sorte, disant que celle-la estant de mesme nature que la chaleur et les influences de ces planetes, puisque toutes ensemble la prennent du mesme principe de lumiere qui est le Soleil, lequel distribué, comme il est constant, vne particuliere clarté à tous ces flambeaux du Ciel : Venus et la Lune ayant reçu de ce Pere commun de lumiere leur chaleur et influence vitale (c'est ainsi que la nomme cet Autheur) la communiquent à la terre, et aux metaux l'argent et le cuiure d'une façon toute particuliere et ces metaux à nostre chaleur naturelle, laquelle estant analogue et dependante de la celeste, en doit aussi estre excitée et réparée : *Refocillatio si quidem, et restauratio à simili substantia fit.* Partant il conclud que les Bains de Bourbonne et autres de pareille qualité qui ont la force de susciter et accroistre nostre chaleur naturelle pour la guerison des maladies, n'ont point cette faculté d'eux-mesmes, mais de la chaleur et influence du Ciel qui en est la seule et vniue source ; et que la chaleur que ces eaux reçoient du soufre, du bitume, et autres minéraux combustibles et ardents, leur est externe et de peu d'efficace, ne leur seruant qu'à exciter l'interne et celeste, qui est l'origine et vray principe de leurs actions. Ce qu'estant ainsi, il ne faut plus s'émerueiller (dit ce Moderne) si ces Bains ont des puissances et facultez si considerables,

puisque ce don vient du Ciel, qui possède éminemment toutes ces belles et rares propriétés.

Cette opinion est plus accompagnée de gentillesse et de curiosité, que de vérité. Car qu'est-il besoin de recourir aux Astres et au Ciel, si en la Terre, et dans son sein nous pouvons trouver les causes de la chaleur de nos Bains, et de leurs vertus et qualités. *Non sunt multiplicanda entia sine necessitate*, dit le Philosophe, *et frustra fit per plura quod potest fieri per pauciora*. Or est-il que le Genie de la Nature, Aristote, nous assure que la terre contient en soi des sources d'esprits et de feu comme d'eaux, dont les vnes sont cachées, les autres apparentes. Et d'autant que ce Texte est formel, il est à propos de l'insérer icy, estant de l'explication du docte Budée. *Iam verò Terra continet etiam ipsa in se, ut aqua, ita spiritus ignisque scaturigines; quarum quædam sub terra latent, oculis humanis subduc-tæ: multæ spiracula habent emissariæque vaporis, ut Lipara, ut Etna, ut Eoliæ insulæ. Quæ quidem sæpe et ipsæ fluminum more fluunt, ignitas que ferri glebas evomunt. Nonnullæ verò huiusmodi scatebræ secundùm fontes sitæ, aquas inde manantes calefaciunt, aliquæ inde ut tepentes, effervescentæ aliæ, quædam modicè temperatæ emittantur.* Y a-il rien si clair pour expliquer la cause de la chaleur de nos eaux que ce Texte d'Aristote. Il n'y a point d'esprit raisonnable qui n'y acquiesce, s'il a tant soit peu de respect pour ce Prince des Philosophes qui estoit Maître du grand Alexandre : Sans qu'il soit besoin de recourir à ces influences Lunaires et Veneriennes, plus imaginaires et chimeriques que véritables et réelles. Que si ces deux planetes la Lune et Venus jettent quelque aspect sur les métaux qu'ils dominent, n'estant autres que l'argent et le cuivre, ils ne peuvent ny eux ny leurs esprits donner le degré de chaleur qui se trouve en nos eaux, puisque ces métaux sont froids de leur nature. D'ailleurs ces deux planetes, qui n'ont qu'une clarté empruntée du Soleil pere

commun de la lumière et de la chaleur, n'ont pas plus de pouvoir pour eschauffer les eaux de nos Bains que le Soleil mesme qui en est la source et le distributeur. Or est-il que le Soleil n'est pas capable d'eschauffer les eaux aux entrailles de la Terre, puisqu'à peine peut-il eschauffer celles de rivières et des fontaines qui luy sont exposées tout le long d'un esté : donc ces deux planetes le feront beaucoup moins. Finalement ces deux Astres la Lune et Venuſ, aussi bien que le Soleil, et les autres quatre, Mercure, Mars, Jupiter et Saturne, sont appelez par les Grecs, οἱ ἀέρες πλανῆται, *errantes stellæ*, à cause que ces estoilles ne se meuvent pas tousiours par mesme endroit ; et par ainsi leurs aspects et influences changent à toute heure, ce qui deuroit aussi apporter quelque changement à nos eaux, qui seroient tantost plus, tantost moins chaudes : or est-il qu'on n'apperçoit point cette diuersité ez eaux de nos Bains, qui sont tousiours en pareil estat et en mesme chaleur pendant toute les saisons. Donc leur chaleur ne depend point de l'aspect et influence de ces planetes, et partant la nouvelle doctrine de nostre Moderne anonyme n'est pas receuable.

Disons donc conformément à la doctrine d'Aristote, *lib. de Mundo, c. 4*, confirmée par celle du Collège de Conimbres, *Comm. in lib. Meteor. tract. 12. c. 1*, que la cause de la chaleur de nos eaux, et par consequent de leur rares et excellentes qualitez, n'est autre qu'une substance sulphurée et bitumineuse enflammée par les feux sousterrains, de laquelle les esprits exhalaisons et fumées se meslant esdites eaux les eschauffent, et leur donnent la meilleure partie des vertus qu'elles ont contre plusieurs maladies : ce qu'elles ne pourroient pas faire si elles estoient seulement eschauffées par le feu. *Sunt verò istiusmodi aquæ calidæ plerumque admodum salutiferæ, ac præsertim ad depellendos morbos frigoris noxa contractos, singulari naturæ beneficio comparatæ ; quippe sulpharata*

nervis utilis est, bituminata paralysi, salsa et nitrosa purgationibus. Conimb. in lib. Meteor, tract. 10. c. 1.

Les esprits et exhalaisons sulphurées de nos eaux se reconnoissent à l'odeur forte qui exhale de la source, des canaux et conduits où ces eaux passent, et où elles sont renfermées, et encore plus sensiblement pendant les grands froids, et aux constitutions du temps humides et pluvieuses. Pendant les froids, à raison de l'antiperistase, qui fait concentrer les esprits ignez, sulphurez et bitumineux de nos bains, tout ainsi que la chaleur de nostre feu ordinaire et materiel, lequel aussi par ce moyen se rend plus actif; et par les temps humides, pleins de broüillards et pluvieux, à cause qu'en ces constitutions l'air estant plus dense et plus espais, il empesche l'effumation et dilatation des odeurs, lesquelles par ce moyen sont rendues plus fortes et si desagreables, qu'elles causent à plusieurs des pesanteurs et douleurs de teste assez facheusës.

La substance bitumeuse liquifiée en ces eaux se reconnoit par la quantité des bouës noires et grasses qui se retrouvent au fond de ces bains, et du ruisseau qui en produient. Or ce bitume est d'une telle nature, suivant le rapport des Naturalistes, et particulièrement le liquide appelé *Naphta*, qu'il s'enflamme aisément, estant vn suc gras et huileux, d'une substance aérienne et combustible, plus propre à brusler et conserver le feu que le soufre : *Obtinet autem bitumen ad ignem alendum, diùque servandum, potiores partes, quàm sulfur : nam bitumen sua pinguedine uberiores præstat fomitem, et diutiùs permanet, eoque est ingenio, ut in aquis ardeat. Conimb, in l. Meteor. Aristot. tract. 12. de ignibus subterraneis c. 1.* C'est pourquoy ceux qui se meslent de faire des feux d'artifices et des feux Gregeois qui bruslent dans les eaux. ont accoutumé d'y mesler du bitume. *Nam bitumen rebus siccis extinguitur, aquis alitur; at sulphur citò consumitur, et accensum, si ei aquam instillet, emoritur.*

Outre ces deux mineraux le soufre et le bitume qui sont la matiere ordinaire et principale des feux sous-terrains , il y en a vn troisieme qui entre assez copieux en la composition de ces eaux : C'est le Sel ; mais vn sel vray et naturel, comme on l'a remarqué en l'espreuve cy-deuant faite, et comme on collige de la saueur vn peu amere et salée de ces eaux, qui ne prouient que du meslange de ce mineral par vne forte et vehemente chaleur. *Aquæ feruidæ magna ex parte salsa, quòd per terram exustam percolantur, exustorum autem omnium cinis salsus est sulphur que redolet. Aristot. in Problem.*

Et cela suffise, pour auoir quelque connoissance des causes de la chaleur de nos eaux, et des mineraux d'où elle procede. Voyons leurs vertus, et si elles sont potables.

DES VERTVS ET QUALITEZ DES EAVX DE BOVRBONNE

A QUELLES MALADIES, EN GÉNÉRAL, ELLES SONT PROPRES
ET SI ELLES SONT POTABLES.

CHAPITRE V.

D'autant que ces eaux n'agissent pas seulement par les premieres qualitez, mais encore par les secondes, troisiemes et quatriesmés, lesquelles dernieres sont appellées occultes, il est necessaire de dire vn mot de chacune d'elles, afin de mieux sçauoir les proprietéz et vertus qui resultent du melange de ces qualitez pour la guerison des maladies.

Quant aux premieres, elles sont ainsi appellées à cause que d'abord elles frappent nos sens, et sont conneuës et piscernées par le sentiment du tact. Elles sont quatre en

nombre, le chaud, le froid, le sec et l'humide; et d'autant qu'elles sont inegales en leurs actiuitez et resistances, les deux premieres par excellence (comme parlent les Philosophes) sont appelées actiues, les deux dernieres passives. Les mesmes Philosophes donnent à ces qualitez huit degrez d'intention; les Medecins se contentent de quatre, qui sont encore assez difficiles à discerner. Et ces quatre premieres qualitez se retrouuent avec eminence aux quatre Elements, et par analogie et proportion aux mixtes qui en dependent. Ainsi la chaleur qui est essentielle au feu, et qui luy est propre *in quarto et supremo gradu* suivant la doctrine des Medecins, ne se peut trouuer en aucun mixte quel qu'il soit, en pareil degré, qu'il ne soit en mesme temps essentiellement feu. Partant tous nos medicaments les plus excessifs en chaleur, tels que sont l'Euphorbe, le Mezereon, le Tithymal, les Escharotiques, Catheretiques, Caustiques et Vesicatoires, mesme les venins et poisons chauds le Reagal, l'Arsenic, et Sublimé, que plusieurs avec le docte Fernel *lib. 6. Method. ch. 17. 18. et 19*, mettent au rang des medicaments chauds *in quarto gradu*, ne peuuent estre dits que abusivement, puisque ce quatrieme degré de chaleur est reserué au feu seul qui en est le principe; et qu'il suffiroit de donner à tous les medicaments et poisons susdits le troisieme degré, lequel aussi nous donnerons à nos eaux de Bourbonne, le premier degré estant pour les tiedes, le second pour celles qui sont mediocrement chaudes, et le troisieme pour celles qui sont tres chaudes, telles que sont les nostres, le quatrieme degré appartenant au feu seul.

Les secondes qualitez resultent de l'action des premieres, et du moyen ou disposition de substance du sujet par elles alteré et changé. Ainsi, comme c'est le propre de la chaleur d'attenuer, de rarefier, et de resoudre; du froid, de resserrer, et restreindre; de l'humide, de ramolir, et lacher; et du sec, d'endurcir; de là naissent ces secondes facultez que nous disons aperitiues, rareactiues, et resolu-

tives ; astringentes, et repercussives ; remollientes, et laxatives ; dessechantes, et induratives, et autres qu'il seroit trop long de rapporter.

Les odeurs et les saueurs sont mises au rang de ces secondes qualitez ; mais les indices que l'on tire des saueurs pour la connoissance du temperament des mixtes, sont plus certains que ceux qui sont tirez des odeurs, suivant la doctrine de Galien, *Lib. 2. Simpl. c. 3. et 4. Et 4, eiusdem operis c. 23. Ex odoribus non sunt medicamentorum qualitates confidentius quærendæ, quod minimè constans sit, et certa inde petita coniectura: nec quantum, cuique caloris insit, eâ viâ deprehendere valeamus.* Comme il se voit en la Mandragore, la Violette de Mars, et le Camphre, lesquels quoy qu'odoriferans, neantmoins sont censez froids ; et ne sont pas seulement capables de nous rafraichir, mais le Camphre mesme rabbat la pointe des medicaments acres et mordicans, comme l'experience journaliere nous enseigne.

La connoissance que nous tirons de la qualité des médicaments par les saueurs, est bien plus assurée, puis qu'elles ne resident pas seulement en vne partie du mixte, mais en toutes, selon l'opinion de Galien, *liv. 4, Simpl. c. 23. Omnes enim gustabilium corporum particule similiter in linguam incidunt sensumque mouent pro sua natura singulæ.* Et la raison en est, que suivant le dire d'Aristote, *lib. de sensu et sensili*, et de Theophraste *lib. 6. de causis plantar. c. 1. et 3. Sapores fiunt ex mixtione sicci cum humido, vi caloris, tam interni, quàm externi concoquentis.* Les Medecins en font de neuf sortes, dont trois sont attribuées à la chaleur, sçavoir l'acre, la salée, et l'amere ; trois au froid, l'aspre, l'austere, et l'aigre : et trois à vne moyenne temperature, la douce, l'oleagineuse, et l'insipide. Les secondes qualitez qui se retrouuent en nos eaux, sont de ramollir, attenuer, rarefier, resoudre, comme il se voit par les sueurs ; d'estre pour l'odeur, sulphurées ; et pour la saueur, vn peu ameres et salées.

Les troisiemes qualitez sont celles, suivant la doctrine du sçauant Galien *lib. 5. de simpl. medic. facult. c. 2. Et l. 6 de Comp. medic. per genera c. 8. Quæ per respectum ad definitam materiam et limitatum effectum, aut membrum aliquod denominantur.* Telle est la faculté de faire le laict et la semence, d'exciter les mois et les vrines, de suppurér, incarner, et cicatriser, de digerer le fer en l'Autruche, et autres semblables ; comme aussi celles desquelles les medicaments prennent plusieurs et diuers noms, comme d'estre dits Cephaliques, Ophthalmiques, Pleuritiques, Hepatiques, Nephritiques, Arthritiques, et autres denominations tirées des parties, esquelles les medicaments peuuent profiter ou nuire.

Ainsi nous appellons la Betoine Cephalique, l'Absynthe Stomachique, l'Agrimoine Hepatique, d'autant que ces Simples sont propres à fortifier le cerueau, l'estomach et le foye : De mesme les medicaments qui nuisent à quelques parties du corps, peuuent en tirer leurs noms, comme l'Altercum ou Iusquame peut estre dite Cephalique, mais abusiuement, à cause qu'il trouble le cerueau, le Poulmon du Renard marin, Pulmonique, à cause qu'il vlcere le poulmon ; les venins et poisons, Cardiaques, à cause qu'ils attaquent le cœur ; et les Cantharides, Nephritiques, à cause qu'elles font pisser le sang. Et ces troisiemes facultez se retrouuent en nos eaux en assez bon nombre, d'autant qu'elles sont Stomachiques, Spleniques, Hepatiques et Nephritiques : Et ces vertus cachées ne sont pas conneuës par nos sens, mais par les effects de ces eaux prises interieurement, et plus manifestes par le boire, que par l'vsage et pratique du Bain.

Au quatriesme ordre sont mises les qualitez, qui à raison des merueilleux effects qu'elles induisent, causent de l'estonnement aux hommes et sont dites occultes : Et telle est la qualité vomitiue et purgatiue des medicaments, comme de l'Azarum ou Cabaret, de l'Agaric, Sené et Rhubarbe ; la

Diaphoretique et Sudorifique du Charbon benit, Bezoard et Guaiac ; la Stupefactive de la Torpille, espece de poisson qui engourdit la main des pescheurs qui la touchent ; l'Enterotique (i'appelle ainsi la vertu qui esteint les feux Veneriens) de laquelle sont doués l'Agnus castus, et le Rubis, pierre pretieuse. Finalement la qualité attractive de la pierre d'Aimant pour le fer, de l'Ambre pour la paille, et des os du poisson appelé Milan pour la limaille d'or. L'on peut ranger en cette classe les Idiosyncrasies ou proprieté indiuiduelles de chacun, par lesquelles les vns sont rendus abstemes beueurs d'eau, les autres haïssent certaines viandes, poissons ou fruicts, qu'ils ne peuuent manger ny digerer, quoy qu'ils digerent aisement tous les autres aliments. Les qualitez de cette quatriesme classe ne viennent pas à nostre connoissance par la voye des sens ; mais seulement par l'experience : et tout le raisonnement qu'on fait sur la consideration de leurs causes (comme de dire *quòd nascantur ipsæ à tota substantia*) ne satisfait pas entierement nos esprits, d'autant que tous les Modernes ne sont point d'accord *quid per totam substantiam intelligendum* ; quoy que par ces termes nouueaux soit entendu aux escoles *totum ipsum substantiale compositum, ex temperie scilicet, forma, et tota mixti substantia conflatum*.

Les eaux de Bourbonne sont tres-abondantes en ces dernieres qualitez, desquelles on a reconnu depuis long temps des effets si merueilleux, qu'ils n'ont pû estre rapportez aux trois classes des qualitez susdites : c'est pourquoy à bon droict nous leur pouuons donner ce nom d'Occultes.

Tel estoit autrefois le sentiment de feu M^e Guillaume Meat, l'Ancien de nostre Faculté en cette ville de Lengres, tres-fameux et tres-expert Medecin, lequel par l'espace de cinquante ans, a obserué en plusieurs personnes de condition, d'un temperament chaud et bilieux, des effets nompareils de ces Bains, qui sembloient n'estre conuenables qu'à des humeurs et maladies froides. A l'opi-

nion duquel l'Autheur de ce Traicté souscrit, pour auoir veu les semblables merueilles de ces eaux, pendant dix-huict ans qu'il a pratiqué avec ledit Sieur Meat, et depuis huict ans qu'il a repris sa place d'ancien en ladite ville.

Repassant sur toutes ces facultez, nous disons que les eaux de Bourbonne sont chaudes actuellement iusques au troiesime degré; et, qu'estant sulphurées, bitumineuses et salées, elles sont encore chaudes et seiches potentiellement iusques en pareil degré. Partant qu'elles sont propres en general à toutes maladies produites d'humeurs froides, par les facultez qu'elles ont de les preparer, inciser, atténuer, resoudre et detacher, et par vne vertu diaphoretique les expulser par les sueurs en l'habitude de tout le corps, comme on remarque en la pratique iournaliere des-dits Bains.

Elles ont aussi vne vertu cathartique, prises interieurement; c'est à dire qu'elles purgent estant beuës, comme depuis neuf à dix ans l'experience nous l'a fait voir en plusieurs personnes de qualité, qui les ont prises iusques à quinze et dix huict verres par iour, et en ont receu vn merueilleux soulagement. Ces eaux donc se sont trouuées potables pour plusieurs maux, et principalement pour les foiblesses et douleurs d'estomach causées d'intemperie froide avec matiere, pour l'asthme et difficulté de respirer produite d'un rhumatisme froid en la poitrine, pour les duretez et opilations de ratte inueterées, et pour les anciennes obstructions du Mesentere.

Finalement ces eaux estant douées de ces quatriesmes qualitez que nous auons appellées occultes, elles sont capables de produire des effets dignes d'admiration. Ainsi elles sont ensemble et cathartiques et diaphoretiques, c'est à dire et purgatiues et sudorifiques. Et bien qu'il semble y auoir grande contrariété en ces effets, mesme entre leurs principes le bitume et le soufre, qui ramollissent et las-

chent, et le sel, qui desseiche, affermit et resserre ; neantmoins il y a vn tel accord au meslange de ces qualitez contraires, que conspirant à vne mesme fin et action, il s'esleue de cette mixtion vne propriété et une vertu nouuelle, qui est d'une autre actiuité que ses-dits principes estant separez, et qui est moins capable d'estre conneüe et discernée par les sens et le raisonnement, que par l'experience et l'usage frequent. Ce qu'estant ainsi parlons en destail des maladies, esquelles ces eaux sont propres.

A QUELLES MALADIES EN PARTICULIER

LES EAUX DE BOURBONNE PROFITENT, ET EN QUEL CAS ELLES
PEUVENT NUIRE.

CHAPITRE VI.

Les Anatomistes en la generale diuision du corps humain le partagent en trois ventres, et aux extremittez. Ces trois ventres sont le Cerueau, la Poitrine, et l'Abdomen ou ventre bas, qu'ils appellent Ventre superieur, moyen, et inferieur. Et les extremittez sont les Bras et les Iambes, que les Latins appellent *Artus*.

Nous suiurons cet ordre dans le denombrement des maladies, esquelles nos eaux sont iugées profitables : Et commençant par celles qui attaquent le ventre superieur, qui est le cerueau, Nous disons que les cephalées ou douleurs de teste inueterées, les vieilles hemicranies appelées vulgairement migraines, les tremblements et debilitez de membres prouenant d'une obstruction de nerfs, et non d'un âge decrepite, les paralysies, les convulsions, tant la generale, qui occupe tout le corps, que la speciale de quel-

que partie, comme celle du visage, du nés, de l'œil, des levres, et autre semblable, la debilité de memoire prouenant de cause froide, les affections carotiques et cataleptiques, les douleurs de dents et d'oreilles excitées de fluxions froides, et autres pareilles maladies, reçoivent par la boisson de ces eaux, et par les Bains vn tres notable allegement, moyenant que le tout soit conduit par l'avis et conseil d'un expert Medecin, qui deuance la pratique desdites eaux par les purgations, saignées, regime de vie, et autres choses necessaires à la guerison.

Et quant aux maladies du ventre moyen, ou poitrine, la toux enuieillie causée d'un rhumatisme froid, l'asthme ou difficulté de respirer excitée d'une obstruction des cannes ou tuyaux des poulmons par un phlegme espais et glutineux, et les palpitations et battements de cœur, prouenants des eaux et serositez mélancholiques renfermées au pericarde, y sont merueilleusement soulagez, ces humiditez superfluës estant digerées par la chaleur, et expulsées par les sueurs.

Et pour les maux qui occupent l'abdomen ou ventre inferieur, l'estomach en premier lieu y est extremement aidé en ses douleurs et foiblesses causées d'intemperie froide, toutes sortes de coliques venteuses et humorales, les obstructions et opilations inueterées du foye et de la ratte, du pancreas et du mesentere remplis souuent de grande quantité de glandes pituiteuses de la figure et grosseur d'une olive, les tumeurs et duretez oedemateuses et scirrheuses de la matrice aux femmes, les suffocations, relaxations des ligaments de cette partie, les imbecillitez qui causent l'auortement et sterilité, et autres incommoditez, y reçoivent vn grand soulagement, soit en beuuant les eaux, soit en prenant le bain.

Finalement il ne se trouue point dans la matiere medicale aucun remede plus propre à soulager les maladies des jointures et des extremités de tout le corps, que ces Bains. Les sciaticques, gonagres, podagres, chiragres, et toutes sortes

de gouttes et douleurs arthritiques prouenant d'humeurs froides, y sont soulagées. Les infections du cuir, gales, grattelles y sont gueries et nettoyées. En vn mot les fièvres lentes, inueterées et nocturnes, les intermittentes, quartes et quotidiennes, mesme les tierces bastardes, qui suiuent d'ordinaire les obstructions et opilations du mesentere, et autres parties du ventre inferieur, apres les purgations conuenables à chaque humeur, y reçoient guerison, moyenant qu'en ces dernieres occasions les Eaux et les Bains soient pris forts temperez, et dans le temps que l'expert Medecin ordonnera.

Mais il ne suffit pas de sçauoir à quelles maladies nos Eaux de Bourbonne sont profitables; encore faut-il s'informer si elles ne peuuent point nuire. Le vulgaire estime qu'il n'y a aucun mal que ces Bains ne guerissent; et bien souvent sans conseil s'y precipitent, dont par apres s'ensuiuent de grandes incommoditez.

Il est donc necessaire de sçauoir les cas où il s'en faut abstenir. En premier lieu quoy qu'on ayt dit cy-deuant, que ces Bains par vne vertu singuliere et occulte ayent profité à des temperaments chauds et bilieux, suiuant les experiences qu'on en a faites; neantmoins il est bon que ceux qui sont de cette complexion s'en abstiennent; si ce n'est que leur mal estant long, et de difficile connoissance, et ne cedant aux remedes ordinaires, on voulut, selon le dire de Celsus premier Medecin Latin, *Anceps potius experiri remedium quàm nullum*. Les maigres aussi et les extenuiez, soit naturellement, soit par maladie, et ceux qui par angustie de poitrine, non par asthme, ou autrement, ont peine de respirer, se trouueront mal de l'vsage de ces Bains. Comme aussi les gras et trop replets, esquels on doit craindre vne colliquation d'humeurs, et quelque desordre de fluxion sur quelque partie principale. De plus ceux qui sont attaquez de frequentes hemorrhagies, ou pertes de sang, de quelque partie que ce soit, suiuant le conseil du grand Hippocrate

Lib. 5. Aphorism. 16. Calidum frequentiore usu hæc inuehit incommoda carnis effæminationem, neruorum incontinentiam, profusiones sanguinis, animi deliquia, ad quæ quidem mors. Et la raison est que par la chaleur des eaux chaudes les veines se tumefient et s'enflent, le sang se rend plus subtile et plus fluide, et les orifices des veines venants à s'ouurer, l'hémorrhagie s'ensuit, laquelle est suivie de lipothymies et foiblesses de cœur par la dissipation des esprits, *unde mors in procinctu.* En vn mot toute complexion chaude et seiche, avec estuation des visceres et hypochondres, et toutes les maladies bilieuses en dependantes, les phlegmons, erysipeles, vlcères et absces internes, les fieures continuës essentielles et symptomatiques, les intemperies chaudes et seiches du foye et de la ratte, et toute sorte d'emaciation et consommation du corps ne requierent point l'vsage de ces Bains, et ne les peuuent supporter sans detrimement et sans danger de la vie.

EN QUEL TEMPS,

ET COMMENT IL FAUT PRENDRE LES BAINS;

ET QUEL REGIME DE VIE ON DOIT Y TENIR.

CHAPITRE VII.

Pour satisfaire au premier point de ce Chapitre, il faut se souuenir de ce qui a esté dit cy-deuant, que les Eaux de nos Bains ne sont pas eschauffées des particulieres influences de la Lune et de Venus, ny mesme des rayons du Soleil, la demeure duquel sur nostre hemisphere pendant tout le Printemps et l'Esté, n'est pas capable de leur communiquer quelque autre chaleur et qualitez que celles qu'elles

ont des feux sous-terrains et des minéraux susdits, et que par consequent elles sont tousiours en pareil estat et non plus chaudes ou plus froides, nonobstant le chaud ou le froid, et autres diuers changements de l'air. C'est pourquoy si quelque diuersité s'y pouuoit remarquer, elle ne pourroit estre qu'à notre esgard, et au sujet des diuerses dispositions de nos corps, qui sont tantost chauds, tantost frilleux, suiuant la varieté des dispositions de l'air exterieur qui nous fait trouuer les mesmes eaux, non pas froides, mais plus ou moins chaudes. Pour cette occasion, l'ouuerture de nos bains se fait ez deux saisons plus temperées de l'an, le Printemps et l'Automne, et non pas en hyuer, à raison du danger qu'il y auroit de s'exposer à l'air, apres que les pores du cuir seroient ouuerts par la chaleur desdits Bains; ny mesme en esté, à cause que la grande chaleur de cette saison conjointe à celle des Eaux, feroit en nous vne trop grande resolution et dissipation d'esprits, et en suite des lipothymies, lipopsychies, cardialgies, ou autres pareilles debilitez tres-dangereuses.

Mais de ces deux saisons propres à se baigner, laquelle est preferable? L'on respond en general, s'il y a lieu d'eslection, que le Printemps est preferable à l'Automne, quoy qu'en particulier, eu égard aux temperamens, les sanguins et piteux feront mieux de se baigner en Automne, d'autant que le sang et le phlegme abondent moins en ce temps-là; comme les bilieux et melancoliques, qui sont d'ordinaire gresles et maigres, se baigneront au Printemps, en laquelle saison le sang domine, qui leur est tres-vtile pour empescher le progrès de leur consumption.

Mais comment, et quand se faut-il baigner? Il faut que le corps soit bien et deuëment préparé à l'vsage de ces Eaux et Bains, crainte de nuire plustost que de profiter. Cette preparation consiste en la purgation et saignée s'il y a cacochymie ou plethore; et l'un et l'autre de ces remedes, qui dans les escolles sont sur tous autres appelez

Grands, d'autant qu'ils ne doiuent estre administrez avec indifferance, seront reglez par le conseil du Medecin, et suiuant la portée d'un chacun, eu égard à la complexion, âge, profession, coustume, et façon de vie ordinaire du malade. C'est pourquoy l'on dit vulgairement que la Medecine comme la guerre se fait à l'œil, et qu'il y a bien des choses qui ne se peuuent enseigner ny pratiquer qu'on ne soit present, *Cum rebus ipsis deliberandum*, dit Seneque. L'Auis donc, et la presence d'un bon Medecin est fort necessaire en ce cas, afin d'ordonner et determiner ce qui sera conuenable à vn chacun. D'ailleurs il se trouue quantité de personnes, qui par certaine antipathie ou delicatesses abhorrent les potions et medecines liquides, les autres ne veulent pas seulement se soumettre aux lauements et clysteres, vn autre ne veut que des pilules, celuy-cy a vne auersion particuliere contre le sené ou la rhubarbe, plusieurs ne peuuent supporter la saignée, et ne veulent seulement en ouyr parler, les autres la desirent et la supportent facilement : ainsi

Mille hominum species, et rerum discolor usus.

Il est donc besoin d'un homme sçauant et expert pour regler tous ces differents, et pour prendre garde si en la pratique des Eaux et des Bains, en voulant soulager vne partie, on ne nuira point aux autres ; comme par exemple, si ayant dessein de fortifier l'estomach par la boisson des Eaux, on ne nuira point au foye ou à la ratte, qui se trouueront d'une temperature vn peu chaude, ce qui se rencontre souvent ; à quoy le Medecin present pouruoirra, tant par l'application des remedes defensifs externes, que par les rafraichissans internes, et particulièrement par vn bon et exact regime de vie.

Quant au temps conuenable pour prendre le Bain, le matin est estimé le plus propre, et la premiere heure du soleil leuant, apres toutes les euacuations naturelles, et que l'estomach aura fait digestion des aliments du iour precedent.

C'est pourquoy en se baignant il faut estre sobre, peu souper, et manger des viandes de facile digestion. Et ceux qui veulent se baigner deux fois le iour, doiuent disner sobrement, et d'assez bonne heure, afin de rentrer au Bain sur les quatre heures du soir, et y demeurer vn peu moins de temps que le matin. On prendra l'eau temperée au commencement, et on se contentera d'y demeurer enuiron vn quart d'heure, continuant ainsi durant quatre iours, apres lesquels on la prendra vn peu plus chaude, et la demeure dans le Bain sera proportionnée aux forces du malade, et ce iusques au trois quarts de la totalité du temps, et du nombre des Bains qu'on voudra prendre ; où estant paruenue, l'on reprendra l'eau temperée comme au commencement, continuant de la sorte iusques à la fin. Ce qui se fera methodiquement, et suiuant les ordres qu'en a laissé par escrit le sage Hippocrate. *Lib. 2. Aphorism. 51.*, en ces termes, *Semel multùm et repente calefacere, aut refrigerare, aut alio quouis modo corpus mouere, periculosum : omne siquidem nimium naturæ inimicum ; quod verò paulatim fit, tutum est, cum aliàs, tum maximè ubi ab uno ad aliud facienda est mutatio.*

La durée totale desdits Bains est difficile à determiner, d'autant que les maladies inueterées, comme les anciennes paralysies, les sciaticques enuieillies, et les douleurs arthritiques habituelles, ont besoin de plus long temps, et d'vn plus grand nombre de Bains que les nouuelles, que l'on entreprend de guerir en leur naissance. Ainsi, où quinze iours suffiront pour ces dernieres, qui est le temps que Fallope, expert Medecin Italien, determine pour la durée totale des Bains chauds, les premieres souffriront bien trois semaines, et deux Bains par iour, si les forces le permettent.

Personne n'ignore que les sueurs n'arriuent apres le Bain, quelquefois demie heure, quelquefois vne heure apres. C'est pour quoy sortant du Bain, il faut s'envelopper d'vn drap et se mettre au lit, attendant la sueur, qu'il faut en-

durer quelque temps, puis se faire tres-bien essuyer, particulièrement la teste et les emonctoires du corps, en suite on changera de linges, demeurant encore vne demie heure au lict, et il ne faut pas s'exposer si promptement à l'air, principalement s'il estait froid ou venteux.

Et d'autant que la plus part de ceux qui prennent les Bains sont constipez, à raison des sueurs qui priuent les intestins de leurs humiditez ordinaires ; il est à propos vn iour et l'autre non, de prendre des lauements refrigerants et laxatifs, ou quelques verres de ptisane purgative, telle que le Medecin assistant iugera necessaire.

Les nourritures pendant l'vsage desdits Bains seront de bon suc et de facile digestion, et les viandes plustost rosties que bouillies, puisque la pratique du Bain chaud est vne espèce de diette naturelle : les chairs de veau, agneau, mouton, volailles, poullets, pigeonneaux, leureaux, perdris et perdreaux, cailles et cailletaux, et autres oyseaux de montagne seront conuenables en ce temps-là.

Le boire sera du vin claret bien meur, trempé avec eau de puits ou bien de fontaine bouillie, puis rafraichie : ou bien pour ceux à qui le vin pourroit nuire, vne espece de breuuage fait avec l'eau, le sucre et la canelle.

Et pour le dessert, les amandes douces, les auelanes, les pignons, les raisins de damas, les biscuits et pains à la Reine, et l'anis legerement sucré seront fort propres.

Il faut se retirer de table tousiours avec appetit, et ne se point saouler, particulièrement ceux qui desirent se baigner deux fois le iour.

Et à la fin des Bains, comme la masse du sang pour l'ordinaire se trouue eschauffée, il sera bon d'ouurir encore vn peu la veine, notamment à ceux qui sont d'vne constitution sanguine et plethorique, comme la purgation sera necessaire à ceux en qui la cacochymie donnera des indices de soy ; et d'autant qu'elle ne peut estre que phlegmatique, bilieuse ou melancholique, ce sera au Medecin de prendre

ses mesures et son temps, et d'ordonner le remede propre à l'euacuation des humeurs, qui feront l'une ou l'autre de ces cacochimies.

POUR QUELLES MALADIES

LES EAUX CHAUDES DE BOURBONNE SE PEUVENT BOIRE.

CHAPITRE VIII.

On a este fort long temps sans boire de ces Eaux, soit au suiet que leur grande chaleur en causoit l'auersion, et en donnoit quelque horreur ; soit à raison que l'experience estant dangereuse, ἡ δὲ πείρα σφαλερή, comme l'enseigne le docte Hippocrate, *Lib. 1, Aphorism. 1*, personne n'osoit librement en faire l'essay. Neantmoins depuis quelques années, comme il a esté dit cy-deuant, la boisson se pratique et le bon succez qu'on en a veu nous la fait conseiller à present à plusieurs malades, et l'autoriser par de bonnes raisons ; dont la premiere est que ces Eaux estant fermentées et eschauffées par des mineraux qui ont la vertu de ramollir, inciser, atténuer, resoudre, purger et fortifier, elles peuuent raisonnablement estre employées aux maladies internes, qui prouiennent d'opilation et obstruction, soit du foye, de la ratte, et du mesentere, soit des reins, de la matrice, et autres parties contenuës en l'abdomen ou ventre inferieur.

Et pour en parler en destail, ces Eaux prises en la premiere et principale source, se boient premierement pour les douleurs d'estomach causées d'intemperie froide, qui se reconnoit par ses eructations acides : car où tous les autres remedes stomachiques n'ont pas profité, la boisson de ces Eaux a remporté le prix.

Elles se boient en second lieu pour les coliques humo-

rales et venteuses, mesme pour les graueleuses comme l'Imprimeur de ce Traicté, qui en a eu du passé de rudes attaques, les a souuente fois tres-heureusement experimenté. Et la raison en est que ces Eaux lauent, nettoient, detergent, ouurent et emportent les humeurs glaireuses des intestins, et le sable des reins, lequel autrement se pourroit assembler et s'endurcir en pierre.

Les obstructions du foye et de la ratte, les œdemes et duretez scirrheuses de ces parties tendantes à hydropisies, les opilations inueterées, et les glandes contre nature du mesentere, siege ordinaire des maladies longues, reçoient vn notable allegement de cette boisson, d'autant qu'elle ouure et desopile les veines, attennë et purifie le sang grossier et melancolique, incise le phlegme et le prepare à l'expulsion; soit par le siege, soit par les vrines, soit par les sueurs, qui est tout ce qu'on peut esperer des simples plus exquis et renommez que nous tirons du thresor de la pharmacie. Elle est encore excellente contre l'icteritie ou jaunisse, qui prouient de l'obstruction de la vescie du fiel, à raison qu'elle ouure et desopile le vaisseau cholidoque, lequel estant bouché, fait regorger le fiel en la veine caue, et de là par toutes les veines capillaires en l'habitude du corps dont il pallit et jaunît. Pour la mesme raison elle est aussi souueraine contre la maladie des ieunes filles nommée par les Grecs *χλώροσις*, et par les Latins *febris alba virginum*, ce sont les pasles couleurs, lequel mal prouient d'une obstruction des veines hystériques par vn sang pituiteux, terrestre, et melancholique. Pour la mesme cause, cette boisson sert contre la retention inueterée des mois; contre les duretez et tumeurs froides de l'amary, qui ne peuuent par autre voye estre gueries. Bref la plus part des maux rapportez au chapitre 6, de ce Traicté, ausquels nous auons dit que nos Bains estoient profitables, sont bien plus aidez et aduancez en leurs cures par cette salutaire et diuine boisson.

L'on peut icy bien à propos agiter cette question, s'il est permis en mesme temps, c'est-à-dire en un mesme iour, de boire les Eaux et se baigner? Je ne doute point que plusieurs personnes robustes ne l'ayent ainsi pratiqué, qui ont beu les Eaux de bon matin, et les ayant renduës assez tost, se sont trouuees en estat de se baigner sur les quatre heures du soir. Neantmoins considerant l'ordre que l'on doit tenir au traictement methodique des maladies, qui est, qu'il faut tout premierement vider les mauuaises humeurs des corps, auant que de penser à les faire suer : soit par la diete, soit par les Bains, et à les fortifier ; ces Eaux buës estant purgatiues, comme l'experience nous l'apprend, doiuent preceder les Bains, qui sont sudorifiques et corroboratifs. D'ailleurs la boisson de ces Eaux, et les Bains causent en nous des effets tout contraires : car les Eaux beuës purgent plus par le siege que par autres voyes, et par ce mouuement les humeurs sont attirez de la superficie au centre, et les Bains au contraire par les sueurs qu'ils excitent, tirent du centre à la superficie. Or ces deux mouuements contraires ne se peuuent faire en vn mesme iour, sans beaucoup troubler l'œconomie de tout le corps. Partant ie conseilerois plustost à ceux qui ont besoin de l'vn et de l'autre, de se seruir durant huict iours des Eaux en boisson auant que de pratiquer les Bains, estant ce procedé plus methodique et plus raisonnable.

Vne chose est à remarquer en l'vsage de cette boisson , qui est que ceux qui sont gras et potelus, et qui pour l'ordinaire ont les veines petites et profondes, ne rendent pas les Eaux si facilement par le siege, mais plustost par les sueurs ; aussi est-il bon qu'il s'en abstiennent, ou s'ils desirent boire, que ce soit en petite quantité, et que peu à peu ils s'y accoustument.

Pour le temps propre à boire ces Eaux, bien qu'on doïue choisir les saisons plus temperées, qui sont le Printemps et l'Automne, l'estime neantmoins que le vray temps doit

estre sur la fin d'Aoust ; car pour lors les Eaux minerales sont plus pures, et sont sans meslange des autres eaux qui tarissent pour lors, mesme sans mixtion des pluies qui sont rares en cette saison. Ce n'est pas qu'aux occasions pressantes on ne puisse, sans se baigner, boire de ces Eaux avec vtilité et profit.

L'heure du iour plus commode pour cette boisson est le matin à ieun, la digestion estant parfaite : et pour ce suiet il faut peu souper le iour precedent, afin que l'estomach estant bien net et vuide, l'eau passe mieux, et ne charrie pas avec soy les cruditez qui y seroient s'il auoit esté chargé de trop de nourritures, et non seulement dans les veines mesaraïques, mais dans le foye, et de là par les rameaux de la veine caue, tant ascendante, que descendante en l'habitude de tout le corps.

On se doit contenter d'en boire vne fois le iour, et la quantité de la boisson doit estre selon la portée et capacité de l'estomach d'vn chacun, car tel en boira plus facilement huict ou neuf verres, qu'vn autre quatre.

On doit commencer les trois premiers iours par cinq ou six verres, continuer les trois suiuaus par neuf, puis les autres par douze ou quinze, en telle sorte qu'apres les trois premiers verres, on face vn tour de promenade, puis qu'on en prenne trois autres verres et qu'on retourne à la promenade, continuant cette methode iusques à l'entiere boisson, qui est quelque fois de quinze et de dix-huict verres.

Mais sur tout il faut se donner garde si ces Eaux passent librement sans s'arrester aux hypochondres, ny sans enfler le ventre, au quel cas il faudroit discontinuer la boisson, et vider les dites Eaux, ou par quelques lauements, ou avec un remede hydragogue, comme est le Ialap, le Mechrocan et l'Electuaire Diacarthami.

Il ne faut pas disner que lesdites Eaux n'ayent esté rendus. Ce qui se fait souuent deux ou trois heures apres la boisson, quelque-fois plus tard, suiuant la diuersité des

complexions, et pour l'ordinaire plus par le siege que par la voye des vrines.

DES ACCIDENTS QUI PEUVENT SURVENIR

EN LA PRATIQUE DES BAINS, OU EN BEUVANT LES EAUX, ET LE MOYEN
DE LES CORRIGER.

CHAPITRE IX.

Personne n'ignore que la fin des Bains et de la boisson des Eaux de Bourbonne ne soit pour le recourement de la santé ; mais si tous ne l'obtiennent pas, ce n'est point la faute bien souvent, ny des Bains, ny des Eaux, mais de la mauuaise preparation et disposition des corps, ou de la delicatesse des personnes et d'une repugnance et auersion naturelle qu'elles ont à la pratique de ces remedes ; ou bien que la nature du mal ne le requiert pas, ou finalement qu'il est des Bains et de ces Eaux comme des remedes purgatifs que les corps bien sains ne peuuent pas souffrir sans detrimement. *Quæ sana sunt corpora*, dit Hippocrate, *Lib. 2. Aphorism. 27, medicæ ægræ, molestæ ferunt*. De mesme ceux qui n'ont aucun mal, et se baignent seulement par compagnie, par delicatesse ou autrement, peuuent eschauffer et alterer leurs corps, et tomber en quelque accident de maladie, par quelque excez ou quelque deffaut commis aux Bains ou en la boisson des Eaux, soit en la façon, soit au temps de les prendre.

Les accidents donc, qui peuuent suruenir en l'vsage de ces Bains et Eaux, les vns regardent la faculté naturelle, comme la foiblesse d'estomach avec degoust et perte d'ap-

petit, la soif extraordinaire, le flux et la constipation de ventre, la chaleur du foye et des reins, et les chaleurs excessives.

Les autres symptomes regardent la faculté vitale, comme le mal de gorge causé par fluxions sur les muscles du larynx, les crachements importuns, les oppressions de poitrine et difficulté de respirer, les lipothymies et défaillances de cœur, et la fièvre.

Finalement les autres concernent la faculté animale résistante au cerueau, tels que sont les douleurs et pesanteurs de teste, les vertiges ou tournoyements, les veilles et assoupissements ineuitables, les lassitudes de tout le corps, les convulsions, mouuements conuulsifs, et autres semblables.

Il y auroit lieu de faire vn liure entier, et non pas vn chapitre seulement, si l'on vouloit parler à fond de toutes ces maladies et accidens. Mais pour couper court, et n'exceder pas les limites de ce petit Traicté, j'en laisseray la speculation et pratique aux Docteurs Medecins qui auront le soin et la conduite de leurs malades; Ce conseil n'estant que pour ceux qui n'ont pas les moyens d'auoir leurs Medecins avec eux, et pour les pauvres destituez de richesses et de facultez.

Nous dirons donc vn mot des moyens qu'il faut tenir pour empescher la suite de ces accidens.

Et commençant par ceux de la faculté naturelle, nous pouruoirons d'abord à la debilité d'estomach, au degoust et perte d'appetit, d'autant que l'estomach estant le cuisinier de tout le corps, et le premier organe de la faculté nutritiue, ses maux ne peuuent estre de durée, sans frauder toutes les parties de leur genie et suc alimentaire, ce qui est le grand chemin à l'atrophie et consumption.

Ces maux d'estomach prouiennent, ou de la trop grande chaleur des Bains, et en ce cas il les faut prendre plus temperer; ou de quelque mouuement de la bile eschauffée, qui vient infecter cette partie officiante, et pour lors il en fau-

droit procurer l'évacuation par quelque léger vomitoire ; ou bien peuuent estre attribuez à vne trop grande delicatesses des personnes qui sont aisées, pour la moindre occasion de mauuaise odeur , vapeur, ou aspect de quelque obiet sale et déplaisant, à tomber dans les anorexies, asities et pertes d'appetit : Et en tel cas, apres l'vsage de quelque petit minoratif, il faut assaisonner leurs viandes, non pas de trop de sel et d'espices, mais de quelque suc aigret, comme le citron, orange, verjus, vinaigre, jus d'ozeille, et autres ; leur permettant d'vser d'un peu de salade de cichorée, endiuës, laictuës, pourpier, comme aussi des oliuës et des cappes.

Quant à la soif, symptome assez frequent à ceux qui prennent ces Bains, mais pourtant tres-importun et facheux, elle prouient d'ordinaire des fumées et vapeurs chaudes qui s'esleuent du foye et autres visceres, et passant dans l'estomach et l'œsophage, conduit ordinaire du boire et du manger, les eschauffe et desseiche, et leur fait desirer le froid et l'humide leur vnique antidote. Cette soif procede aussi du sang, et de tout le corps eschauffé, des grandes euacuations faites par les sueurs, comme aussi de l'air du Bain tout fumant attiré par l'inspiration dans le poulmon, qui est vne fausse soif ; car la vraye est celle qui reside en l'orifice superieur de l'estomach alteré et desseiché par quelqu'une des causes susdites. Si ce facheux symptome est paruenue à ce poinct qu'il soit intolerable, il faut quitter les Bains pour quelques iours, s'abstenir des viandes salées et espicées, des patisseries, du vin fort et genereux, et des sucreries et douceurs. Les eaux de veau, et les bouillons de mesme viande avec les poulets ou la volaille, pris en quantité, de temps en temps, et alterés des herbes rafraichissantes, comme de laictuës, pourpier, endiuës, cichorée domestique, et ozeille seront tres-propres pour bien-tost corriger cette soif, les salades aussi, les cappes, et les pruneaux. Et pour le boire, les limonnades, les citronnades, et

l'eau d'orge pour ptisane commune, avec quelque gouttes d'aigre ou esprit de vitriol, seront tres-profitables.

Pour le flux de ventre, qui est la plus part diarrhoerique, et quelquefois dysenterique, et qui prouient de la bile eschauffée, qui irrite les boyaux et les excite à ces frequentes deiections ; il faut cesser la boisson et les Bains, et temperer par toute voye l'acrimonie des humeurs : mesme s'il est besoin pour en oster les causes, on preparera vne infusion de tamarins et rhubarbe, avec laquelle on meslera le syrop cichorée composé, apres toutefois qu'on aura pratiqué les clysteres anodins et confortatifs faits avec les bouillons en viandes ou avec le lait, le sucre, et les iaunes d'œufs. Les remedes plus astringents ne sont pas conuenables d'abord : mais en tout cela l'auis du Medecin assistant est fort necessaire.

La constipation du ventre fort commune à tous ceux qui vsent des Bains, prouient ou de l'abondance des sueurs qui desseichent tout le corps, ou de la naturelle intemperie chaude et seiche des visceres et des intestins. Pour y remedier, les vns se seruent de pilules vsuelles gourmandes, qui se prennent enuiron vne heure deuant l'un des repas, sans tenir la chambre. Les autres boient quelques verres d'une ptisane laxatiue, faite avec l'infusion du sené, et de ses correctifs. Plusieurs vsent de bouillons de chair de veau, agneau, ou poulet, alterez d'herbes potageres, emolliantes et refrigerantes. Les autres de lauements faits avec la decoction des mesmes herbes, y dissoluant le catholicum, le lenitif, la casse avec le miel rosat et violat.

La chaleur du foye et des reins sera temperée par les mesmes remedes qui ont esté emploiez pour la soif, puis que ces visceres eschauffez en sont la cause plus ordinaire. A quoy on adioust qu'il faut bien prendre garde que ceux qui sont de cette constitution, ne prennent les Bains trop chauds d'abord ; mais au commencement (comme les cinq ou six premiers iours) fort temperez, munissant ces parties

du oye et des reins auant qu'entrer aux Bains d'un liniment conuenable refrigerant, comme du cerat santalin et onguent rosat, et reïterant le mesme à la sortie du Bain, apres que le corps aura esté bien essuié.

Quant aux sueurs, si elles sont immodérées et qu'elles causent quelque debilité et foiblesse, avec menace de lipothymie ou de syncope, il faut prendre les Bains plus temperez, prendre vn peu d'air, sans toutefois s'exposer au vent, rafraichir le corps au dedans par medicaments et nourritures rafraichissantes, comme a esté dit cy-deuant parlant de la soif et autres accidents; et par le dehors avec un bon oxyrhodin fait avec de l'huile rosat, l'huile de myrtille, et un fillet de vinaigre, dans lequel on trempera des linges, qu'on appliquera sur les parties plus abondantes en sueurs, et mesme quelquefois on y trempera vn drap tout entier, quand tout le corps se resolt en sueurs diaphoretiques, comme il a esté autrefois pratiqué en la personne d'un fameux Medecin premier Professeur en l'Vniuersité d'Aix en Prouence, lequel sans l'application de ce remede, estait reduit à vn extreme peril, par l'abondance de ces sueurs vniuerselles.

Les accidents des parties vitales seront soulagez en cette sorte. Et en premier lieu aux fluxions sur le gosier, et au crachement frequent appellé dans les escholes Ptialisme, s'ils sont accompagnez de fiebure, la saignée sera necessaire, comme aux oppressions de poictrine et difficulté de respirer, causées par vne colliquation d'humeurs tombant sur les muscles intercostaux en partie, et en partie dans les cannes et souspiraux des poulmons. Apres quoy les remedes bechiques et pectoraux seront conuenables, comme la conserue de roses, les tablettes de sucre rosat, le sucre candi, les syrops de capillaires, de tussilagine ou pas d'asne, et autres semblables pour aider l'expectoration.

Et pour les lipothymies, de defaillances et maux de cœur, qui n'arriuent qu'aux personnes plus delicates, ou à ceux qui demeurent trop longtemps dans l'eau, ou qui sont

mal nourris, il ne faut procurer aucune euacuation; mais plustost pratiquer tout le contraire, se bien nourrir, et de viandes de facile digestion, vser de choses cordiales, demeurer moins dans le Bain, s'il est besoin de le continuer, et se gouverner selon sa portée et ses forces.

Quant à la fièvre, si elle attaque quelqu'un se baignant, il en faut reconnoître l'espece et les causes. Pour l'espece, sçavoir si elle est continue ou intermittente, et l'une et l'autre; si elle est quarte, tierce ou quotidienne. Quant aux causes, il faut s'informer si l'on a manqué de se bien preparer avant que de prendre les Bains, c'est-à-dire, si l'on ne s'est point, ny purgé, ny saigné auparavant, particulièrement ces corps cacochymes et plethoriques, qui en auroient besoin. Sçavoir de plus si l'eau n'a point esté prise trop chaude pour le Bain en un temperament sec et bilieux, qui plus que les autres est susceptible du feu et de la fièvre. Si l'air, le vent, ou le froid n'auroit point surpris le malade à la sortie du Bain, les pores estant encore tout ouverts, et deuant mesme qu'il fut bien essuié. Finalement si l'on a point commis quelque erreur en la façon de vie, notamment au boire et manger; et ainsi des autres causes procataretiques externes et primitives, selon lesquelles le Medecin prendra la connoissance certaine de la fièvre, et procedera à sa curation par indications methodiques, au grand contentement et satisfaction de son malade.

Reste à pourvoir aux accidents de la faculté animale qui reside au cerueau. Et premierement pour les douleurs et pesanteurs de teste, si elles arriuent à des personnes, qui ayent cette partie naturellement chaude, ces Eaux sulphurées et bitumeuses leur seroient un peu suspectes. C'est pourquoy il est tres-necessaire qu'un chacun connoisse son naturel, et examine avec son Medecin sa complexion, auant que d'entreprendre aucune chose qui concerne l'usage de ces Bains.

Que s'il arriuoit que quelques dispositions ou affections

vertigineuses troublassent la veuë et les autres sens, soit par les vapeurs et fumées qui s'esleuent de ces Eaux, et remplissent la teste, soit de celles qui exhalent des hypochondres eschauffez, ou de quelque autre partie intemperée du ventre inferieur, comme du foye, de la ratte, de la matrice, et autres; il faut incontinent cesser les Bains, faire des frictions, diuersions, et euacuations conuenables, fortifier le cerueau, l'estomach, et autres parties affectées, par poudre digestiue, confections, et opiates cephaliques, stomachiques, hepaticques, spleniques, et hysteriques, et autres tels que le Medecin iugera à propos d'ordonner.

L'Insomnie et les veilles denotent vne intemperie seiche du cerueau, n'estoit qu'il y eut douleur ou inflammation en quelque partie qui interrompit le sommeil: et cette intemperie seiche s'augmente aisement par la chaleur des Bains accompagnée d'une faculté desiccatiue potentielle, comme il a esté dit cy-deuant. De plus, les soins, les chagrins, les tristesses, les mouuements de colere, et les apprehensions où souuent les malades s'abandonnent, seruent beaucoup à son accroissement.

Pour y remedier et exciter le sommeil, il faut se seruir en general d'un regime de vie refrigerant et humectant; et en particulier des viandes et bouillons de veau, agneau, poulets, et volailles, alterez d'herbes rafraichissantes, principalement de pourpier et de laictues, lesquelles herbes sont aussi concedées en salade: et à l'heure du sommeil, les orges mondez, et laicts d'amande, avec les emulsions tirées des semences froides seront souuent en vsage, comme les frontaux refrigerants, les laue-pieds faits avec les feuilles de vignes et houblon meslées et bouillies avec quantité d'autres herbes de parcellle qualité, pour en lauer les pieds l'espace de trois quarts d'heure auant qu'entrer au lit.

Mais sur tout il est besoin de maistriser et domter toutes ces passions violentes, productrices des veilles, comme la

douce et aimable tranquillité est la mere et la nourrice du sommeil naturel.

Que si le contraire arriue, et que l'on se treuue assoupy et saisy d'un endormissement continuel, il faut proceder tout au contraire qu'en l'insomnie, et viure avec grande sobriété, fuir toutes repletions et débauches, et le vin mesme pris avec temperance est suspect en cette occasion, à cause qu'il est vaporeux, et en quelque façon somnifere : au lieu duquel le bouchet fait avec de l'eau, la canelle, et le sucre seroit plus conuenable. Il faut finir le repas avec quelque chose d'astringent, qui empesche les vapeurs de l'estomach de monter si promptement au cerueau : telle est la gelée de coin, le cotignat, la composte de verjus, groiselles d'outremer, et du fruict de berberis ou espine-vinette. L'on peut aussi à mesme fin aualler deux cuillerées d'eau fraiche, ou autant d'oxycrate. Et il ne faut pas s'appliquer à la lecture serieuse incontinent apres le repas, ny estre trop sedentaire ; mais, au contraire, s'accoustumer à quelques honnestes diuertissements, promenades, et recreations, et à mille autres moyens qu'on inuentera pour empescher ce dormir importun, et qui se fait hors de temps.

Les lassitudes vniuerselles (pourueu qu'elles ne soient pas spontanées, d'autant que celles-cy presagent des maladies, et ne sont pas de nostre suiet) seront gouuernées suivant le conseil de l'Hippocrate *Lib. 2. Aphorism. 48. Quocumque modo corpus moueatur, simul ac laborare ceperit, quies statim lassitudinem leuat.* Partant le repos, les bonnes nourritures et la moderation du Bain, seront les vrais remedes à ces lassitudes.

Finalement pour les conuulsions et mouuements conuulsifs, s'ils procedent de trop grandes euacuations, soit par la boisson des Eaux, soit par les sueurs immoderées causées par les Bains, il y faut promptement pouruoir, tant à raison du peril qui les suit, *Conuulsio siquidem ab inanitione lethalis, Hippocr. et. Lib. 5. Aphorism. 1 et 3.* qu'à raison

des douleurs intolerables, et des gouttes crampes qui les accompagnent. Si donc ces conuulsions suivent les trop frequentes deiections, il faudra auoir recours aux remedes cy deuant apportez pour la diarrhœe et dysenterie : et si par les sueurs excessiues, aux moins spécifiées en l'article des sueurs immodérées, d'autant que ces euacuations estant les deux causes principales des conuulsions, les faisant cesser, les effets cesseront en mesme temps.

Mais d'autant que pour la guerison de tous ces maux, on ne pratique pas seulement les Bains et la boisson des Eaux, mais encore on se sert souuent d'une application et irrigation desdites Eaux qui sont iettées de haut sur les parties malades, avec vne aiguiere ou bassin, laquelle irrigation est appellée Douche, auant que finir ce Traicté nous en dirons vn mot au chapitre suiuant.

DE LA DOUCHE, ET DE SON VSAGE.

CHAPITRE X.

Les François n'ont point de nom propre pour exprimer ce mot de Douche, qui semble tirer son origine du mot latin *ducere*, qui signifie mener et conduire, d'autant qu'il faut mener et conduire l'eau des Bains toute chaude par diuers canaux, puis la receuoir aux parties qui en ont besoin. Elle est appellée des Medecins Italiens *Ducia*, et le François apres eux la nomment Douche, qui vaut autant à dire que le mot vulgaire Embrocation, terme vsité aux boutiques des Apothicaires, et qui signifie irrigation ou arrousement, que les Latins appellent *Stillicidium*. Aucuns estiment que Douche vaut autant à dire que Touche, à raison qu'il faut que l'eau en tombant touche quelque partie du corps avec quel-

que petit effort, comme la teste, la nuque du col, l'estomach, ou autre lieu qui a besoin seul d'estre touché, et non le reste du corps.

L'eau qui tombe de haut sur vne partie, luy cause vn plus grand bien par cette cheute, que par vn simple attouchement : d'autant que tombant ainsi de haut, elle ramollit, penetre et eschauffe plus puissamment, puis resout les humeurs, et fortifie les parties froides et debiles, sur lesquelles ladite eau est iettée : la Douche ayant esté inuentée pour deux fins principales, sçauoir pour les maladies inueterées de quelque endroit particulier, causées par humeurs froides ; et pour ne nuire aux parties voisines, qui n'ont pas besoin d'vn pareil eschauffement, n'estant pas incommodées de semblables indispositions.

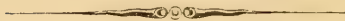
Son vsage plus commun est pour le cerueau, ez diuerses parties duquel l'eau s'applique, suiuant la varieté des maux qui l'affligent. Ainsi pour le catarrhe, cephalée ou douleur de teste inueterée, pour ceux qui ont eu quelques signes auant-coueurs d'épilepsie ou apoplexie, il la faut receuoir sur le deuant de la teste ou la commissure, où se rencontrent les deux sutures coronale et sagittale. Au contraire, pour la stupeur, paralysie, le catoche et catalepsis, et generally pour toute sorte de debilité de nerfs causées d'humeurs froides, il la faut appliquer sur la partie postérieure de la teste, et sur la nuque ou chainon du col.

Le temps commode en general pour receuoir la Douche est depuis le Printemps iusques à l'Automne ; et en particulier, c'est le matin à ieun, et sur le vespres, l'espace de quinze iours, plus ou moins, suiuant la grandeur du mal, et le succez que le malade en aura ; et à chaque fois demie heure suffira, ou plus, ou moins suiuant les forces, ou iusques à ce que l'on sente manifestement que l'eau ayt penetré iusques au dedans de la partie malade : Que si c'est la teste, il la faut preallablement raser, à tout le moins à l'endroit des sutures quatre doigts de large, l'enuelopant de

telle façon au tour, que l'eau ne mouille que ce qu'il faut. La volonté de dormir vient quelquefois pendant qu'on la reçoit; mais il ne faut pas dormir, et bien prendre garde que la teste soit apres bien essuïée et desseichée, ne l'exposant pas incontinent à l'air froid, pluuieux ou venteux, et la tenant bien couuerte l'espace de quarante iours. On prendra le mesme soin de preparer le corps pour la Douche, que pour les Bains : sçauoir par purgation et saignée, si on les croit necessaires, et par vn bon regime de vie. Ceux qui ont la teste vn peu chaude s'abstiendront de la Douche, crainte d'alterer le cerueau, ou d'exciter sur le poulmon quelque fluxion dangereuse, par vne trop grande tenuité et subtilité d'humeurs.

Voila le sommaire Traicté des Eaux et des Bains de Bourbonne conduit à sa fin, sous les fauorables auspices du Ciel. Regarde-le de bon œil (Amy Lecteur) si tu veux obliger l'Autheur d'y adiouster vn iour les questions et recherches curieuses, qui t'ont esté promises par l'Imprimeur en la Preface du present Traicté.

A Lengres, ce premier Aoust 1658.



1662. J. BOUETTE DE BLEMUR. — Eloge de Scolastique Gabrielle de Livron-Bourbonne, abbesse de Juvigny, par Jacqueline Bouette de Blémur, religieuse bénédictine. S. l. n. d. (1662) in-4°.

1663. R. P. MATHIEU. — La grande Réparatrice, Discours funèbre prononcé à l'anniversaire de feu madame Scolastique-Gabrielle de Livron, abbesse de Juvigny, de l'ordre de Saint-Benoist, dans l'Eglise de l'abbaye de Juvigny, et dédié à madame Gabrielle-Marie de Livron, abbesse de Juvigny, par le P. François Mathieu, de la Compagnie de Jésus. Reims, 1663, in-4°.

1675. R. P. VALLON. — Oraison funèbre de Nicolas de Livron, marquis de Bourbonne, prononcée le mardi 11 septembre 1674 en l'église de Saint-Jean à Chaumont, par le R. P. Vallon, de la Compagnie de Jésus. Paris, 1675, in-4°.

1675. ADRIEN DE VALOIS. — (*Valesii (Hadriani) historiographi regii notitia Galliarum*. Parisiis 1675, in-folio.

« Opida, Castella et Monasteria Lingonum erant quæ et nunc Lingonicæ dioceseos finibus includuntur..... Borbonia nunc villa aquis suis nobilis, *Bourbonne*, quam Aimonius *Vervona castrum ædificari cœptum* in colle Theodeberto et Theodorico fratribus apud Francos regnantibus vocat, et inter urbem Lingonum ac Tullum ponit...., » Art. *Lingones*, pag. 278.

1682. REINESIUS. — *Thomæ Reinesii Syntagma inscriptionum antiquarum* cum primis Romæ veteris quarum omissa est recensio in vasto Jani Gruteri opere cujus isthoc dici possit supplementum *Leipsiæ* 1682, in-folio.

Reinesius consacre l'article CXLIX de son in-folio à l'interprétation de l'inscription de Bourbonne, qu'il rapporte sur la foi de Strobelbergerus, médecin allemand, et d'Aubery, médecin de Bourbon.

Parmi les nombreux auteurs qui ont écrit sur notre Station Thermale, un bon nombre, comme on le verra par la suite, ont parlé de cette inscription, mais d'une manière toute accessoire, ayant plutôt à s'occuper des propriétés et des vertus des eaux; d'autres en ont fait l'objet d'études plus sérieuses. Elle figure aussi dans la plupart des recueils d'inscriptions antiques; mais presque toujours elle a été donnée par les uns et les autres avec des variantes et des inexactitudes.

Or, comme le but de cette publication est d'exhumer tout ce qui a trait à Bourbonne, à quelque point de vue que ce soit, le lecteur ne devra pas s'étonner de nous voir reproduire entr'autres choses, les différentes interprétations données de ces quelques lignes gravées sur la pierre et qui établissent les quartiers de noblesse de notre

station thermale. En cela, nous croyons du reste rendre service à ceux qui s'occuperont plus tard d'une histoire de nos thermes.

Voici l'article de Reinesius :

« In opido tractus Bourbonnii inferioris cognomine ,
ubi thermæ salutares, columnæ inscriptum

BORBONI
THERMARVM DEO
MAMMONÆ
CA. LATINIVS ROMANVS
IN GALLIA
PRO. SALVTE. CODICILLÆ
VXORIS. EIVS
EX. VOTO. EREXIT.

Vidit Joh. Steph. Strobelbergerus Med. D. et refert
in descrip. Galliæ. Polit. Medic. et Auborius *in L. Gal-*
lico, les bains de Bourbon. Rejici meretur inter ἀγοάματα
Municipalia, de quibus aliquando *ad 21 Cl. hujus* dice-
bam, ad delectandas plebejas animas conficta ab ingeniosis,
nec satis tamen cautis Antiquitatum traditoribus. De *Mam-*
mona vèro imprimis nugator est : etsi quot ferè verba facit,
tot argumenta νοθεύας prodat. Ea si quis conquirere et pu-
blico ostendere velit, ipse pariter magnas nugas agere
cordatis et sinceræ Antiquitatis veritatisque studiosis ho-
minibus videbitur; audietqve illud feriis intentorum, aver-
santium præstigias, Ἀποὶ ἡμῶν τὰ σωμυλα ταῦτα. Neque judi-

cabit aliter, qvisqvis adverterit eundem lapidem repræsentari à *Grutero No. 4* ex. èschedis Roussati longe alia facie talem :

BORVONI. TH
MONÆ. C. IA
TINVS. RO
MANVS. IN
G. PRO. SALV
TE. COCILIE
FIL. C. EX. VOTO.

Quæ diversitas cui non augeat de illius fide suspicionem ? Immanis stupor fuerit Roussati, qui cùm esset Calvimontis Præses et Prætor apud Lingonas vicinos Bourbonio, et inspexisse saxum coram creditur, tot literas præterviderit; ut vel solùm hinc illa, quæ de Deo Mammona leguntur in apographo Auberiano, notha et ex mangonis alicujus officinâ prodiisse patescat. Repugnat etiam ipsa saxi paucorum digitorum brevisitas, quò minùs inscripta ei fuisse ea, quæ feruntur, concipere possimus. Prætereà Bourbonium istud cum suo hoc nomine non fuit eorum temporum, quibus Romani Gallias tenebant, ut his thermarum illarum fama nota esse potuerit. Certè non extat memoria Bourbonii antiquior, quam quæ Arcimbaldo (Erkenbaldo) et Anselmo, Baronibus Borboniis, hominibus Germano-Francis (hoc enim docent eorum no-

mina, inde accersitur : hos autem circà. A. D. 600, rege Clodovaeo floruisse constat. Hoc stante, *C. Latinus cum* suo sibi *Mammona* recentior quidam, et, λευκῶς εἰπεῖν, commenticius, introductus in scenam ideò, ut loco et familiæ satis nobili antè majoris vetustatis fama conciliaretur, existimari potest. Quid, nisi circà nugas satagere nefas, si ista Roussati BORVONI THMONÆ è Græcis hisce Δορδωνι Δαιμονι expressa sint? Dordon autem dæmon quidam ex obscœnis, cui mulierum lascivæ munera offerre jubentur è Platonis Phaone apud Athen. l. X. Sed restabit tamen quæstio, quid autum spectarit ille, qui Dordonem ad Borbonium quidquam pertinere putavit. Nimirum qui fallere volebat homo φιλοπαιγμων, παρηχησει et simili sono vocabulorum id satis commodè ad simpliciores facere posse sibi persvasit; totumque ideò negotium erit jocularè, ludicrum indignumque curâ ulteriore. και τοῦτο περὶ τούτου τὸ ἔμρον φρονήμα : quod spe veniæ à doctioribus, si quibus de obscuris hisce aliter divinare et sentire placuerit sine cujusquam præjudicio, exponere volui. »

1670. DU CLOS. — Observations particulières des Sels et des terres des Eaux Minérales qui ont été examinées en l'Académie royale des Sciences, ès années 1670

et 1674. Par M. Du Clos. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*. Tome IV. p. 74.

En parlant de l'eau de Bourbonne, il s'exprime ainsi :

De l'Eau de Bourbonne, en Champagne.

« L'eau des Bains de Bourbonne, prise au mois d'Août, étoit de saveur un peu salée. Il s'est aussi trouvé beaucoup de sel après son évaporation. Il y en avoit $\frac{1}{1+2}$ sans mélange de terre, et ce sel avoit du rapport à la portion du sel commun, qui se condense et se cristallise au froid et dans l'humide ; car il ne troubloit point la liqueur du sel de Tartre résout.

« Il ne nous a paru en cette eau rien de bitumeux ; mais il s'en est trouvé dans les boües des Bains où elle avoit été prise, et c'est le propre des bitumes de ne se point mêler avec l'eau. Ils surnagent, s'ils sont liquides ; s'ils sont épais et terrestres, ils résident au fonds parmi la boüe, qu'ils rendent noire et de mauvaïse odeur, à cause du sel sulfuré qui abonde en ces matières.

« Ayant mis de cette boüe dans une cornüe de verre, et fait distiller à chaleur graduée, il en est sorti de l'eau

trouble et blanchâtre, d'odeur un peu sulphurée ; puis à force de feu, il a passé un peu d'eau rousse et d'huile. Cette eau rousse étoit imprégnée d'un sel volatile, qui faisoit précipiter le Mercure sublime dissout en eau commune ; il précipitoit aussi la terre du Vitriol, comme font les sels sulphurés, et faisoit grande effervescence avec l'esprit de sel. Ce qui est resté de cette boüe dans la cornüe, après la distillation, retenoit encore quelque peu de sel sulphuré mêlé de sel commun.

« Ce sel sulphuré étoit tellement engagé dans la terre de cette boüe, qu'il n'en a pu être séparé que par un grand feu : aussi ne se trouve-t-il point mêlé dans l'eau des Bains, d'où cette boüe est tirée. »

Ces observations ont été publiées à part en 1685, sous le titre suivant : *Observationes super aquis mineralibus diversarum provinciarum Galliæ, in Academia Scientiarum regia in annis 1670 et 1671 factæ*. Lugd. Batav. MDCLXXXV.

M. Carnandet, conservateur de la bibliothèque publique de Chaumont, cite encore dans sa *Géographie du département de la Haute-Marne* (1), deux auteurs du

(1) Chaumont, Simonnot-Lansquenot, 1860.

xvii^e siècle qui ont écrit sur notre station thermale, N. Potot et Claude Gueniot.

Potot, né à Bourbonne, exerça la médecine à Lyon, où il fit imprimer un *Traité d'anatomie*, et un ouvrage intitulé : *Des propriétés et expériences des eaux chaudes de Bourbonne*. Son fils était aussi très-habile médecin : ils vivaient l'un et l'autre en 1660.

Claude Gueniot, médecin de Langres, fut, d'après le compilateur langrois J.-B. Charlet (1) et Philibert Papillon (2), le père du savant dominicain Thomas Gueniot. On cite de lui un livre sur les *Vertus et Proprietez des eaux minerales de Bourbonne-les-Bains*. Il prétendait avoir un secret infaillible pour guérir l'hydropisie. Il mourut vers 1680, à l'âge de 80 ans.

C'est tout ce que nous savons sur ces deux auteurs, dont les ouvrages nous sont complètement inconnus.

1700. GEOFFROY. — *Histoire de l'Académie royale des Sciences*. Année 1700, pag. 59.

« M. Geoffroy a fait part de quelques observations de M. son père sur les eaux de Bourbonne et de Plombières

(1) Langres Scavante, manuscrit.

(2) *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-folio.

où il étoit allé pour sa santé. Nous ne mettrons ici que les principales.

« Il y a à Bourbonnes une source d'eau très-claire et sans mauvais goût, sinon qu'elle est fort salée, qui ne laisse pas d'avoir au fond un limon fort noir, et qui sent fort mauvais. Les bords du bassin sont jaunâtres et ce qui y est attaché y tient peu, et a une petite odeur de soufre. L'Eau est si chaude que l'on ne pourroit y tenir long-temps la main sans se brûler, on y peut plumer de la volaille et y cuire des œufs imparfaitement, les feuilles d'oseille en sont considérablement altérées; cependant on en boit sans se brûler. On voit le matin des Iris sur la surface de l'eau. Elle rougit très-peu avec la solution de Tournesol, et ne fait rien avec le sublimé corrosif, avec la noix de Galle, l'eau de Chaux et la Couperose verte. Mêlée avec le sel de Tartre, elle fait un coagulum. »

4705. R. P. LEMPEREUR. — *Explication d'une inscription trouvée à Bourbonne au R. P. D. I. Mémoires de Trevoux*. Septembre 4705. Article CXLIII (4).

(4) *Les Mémoires de Trevoux*, commencés en janvier 4701, contiennent plusieurs articles curieux sur l'inscription de Bourbonne. Voici le titre exact de ces mémoires : *Mémoires pour l'histoire des*

Cet article que nous reproduisons en entier est du P. Lempereur. Il a été réimprimé avec d'autres dissertations du même auteur ; Paris, 1706, in-8, sous le titre : *Dissertations historiques sur divers sujets d'antiquité et autres matières qui la concernent.*

« Vous vous souvenez bien mon R. Pere que je rapportai de Bourbonne, il y a quelques années une Inscription latine, dont nous cherchâmes longtemps l'explication. Je viens de la trouver toute à l'heure lorsque j'étudiois toute autre chose. Je vous l'envoie pour voir si elle sera de votre goût.

« Voici l'inscription si je m'en souviens bien :

BORVONI T. H. MONAE
C. IATTINIVS ROMANVS
IN G.
PRO SALUTE COCILIAE FIL
EX VOTO.

« Gruter et Reynesius ont rapporté cette inscription. Le premier sur la foy du sieur Roussat, qui l'avoit vuë, elle est semblable à celle-ci, à la réserve qu'avant ces

sciences et des beaux-arts. Recueillis par l'ordre de son Altesse Sérénissime Monseigneur Prince Souverain de Dombes. De l'imprimerie de S. A. S. A Trevoux, et se vendent, à Lyon, chez les frères Bruyset, libraires, rue Mercière, au Soleil.

mots *ex voto*, il y a un C que je n'ay point veu ; mais après *ex voto* il me paroît qu'il y avoit encore quelques lettres qu'on ne voit plus, comme *posuit*. Pour Reynesius, il a été fort mal instruit, car voici comme il la rapporte sur la foi d'un Médecin Allemand, et d'Aubery, Médecin de Bourbon. Vous verrez par là l'estime qu'il faut faire d'une Inscription qu'on n'a pas d'une main sûre, ou qu'on n'a pas vuë.

BORBONI
THERMARVM DEO
MAMMONAE
CA. LATINIVS ROMANVS
IN GALLIA
PRO SALUTE CODICILIÆ
VXORIS EIVS
EX VOTO EREXIT.

« Reynesius rejette cette inscription comme une chose faite à plaisir et suppose que Gruter a été mieux instruit. Il a raison, car Roussat, de qui il tenoit cette inscription, étoit un savant homme de Langres, et qui l'avoit vû de ses propres yeux. Ce qui m'étonne ici c'est que Reynesius cite Aubery qui a écrit des bains de Bourbon, et non pas des eaux de Bourbonne. Il est à la vérité un fort misérable Antiquaire, comme son livre en fait foi, mais il n'est pas assez dépourvû de raison pour avoir rapporté à

Bourbon une Inscription qui a toujours été et qui est encore à Bourbonne. Quoiqu'il en soit, il m'est évident que celui qui a fait l'inscription que rapporte Reynesius n'avoit jamais vû celle de Bourbonne et qu'il l'a gâtée par des additions qui marquent également son impudence et son peu de sçavoir; Venons à l'explication :

« Caius Jattinius, Citoien Romain, établi dans les Gaules, voyant sa fille incommodée d'une infirmité assez ordinaire au femmes, pour obtenir sa guérison, fit un vœu à la Déesse Mona. L'Inscription dont nous parlons est le monument de ce vœu.

« *Borroni titulum hunc Monæ Cajus Jattinius Romanus in Galliis sup. consist. pro salute Conciliæ filiæ ex voto posuit ou poni curavit.*

« Bourbonne est un Marquisat qui de la Maison de Liuron est passé dans celle de Carpegna. Il est aujourd'hui de la Generalité de Champagne; mais il étoit autrefois de l'ancienne Sequanie, et son antiquité paroît par cette Inscription écrite par un Païen et en belles lettres Romaines. C'est-à-dire avant l'établissement du Christianisme.

« Reynesius se trompe non-seulement en ce qu'il confond Bourbonne et Bourbon : mais c'est qu'il pense

que ce sont les seigneurs de Bourbon qui lui ont donné leur nom. Car c'est Bourbon au contraire qui leur a donné le sien. L'ancienne Boë qui faisoit une partie du païs des anciens Heduens, avoit ainsi été nommé de la Boë, ou comme nous écrivons aujourd'hui de la bouë salulaire qui se trouve dans les bains chauds qu'on voit assez près de la Loire et de l'Allier, ces bains n'étoient pas seulement connus des Romains ; mais ils étoient tres-renommez en ce tems-là et nous apprenons de Eumenius qu'ils étoient consacrez à Apollon et que leurs eaux servoient à decouvrir la verité et la fausseté des jurements ; car elles ne faisoient point de mal à ceux qui auoient dit la vérité, et brûloient cruellement les parjures. Or comme le mot de Bourbe s'est introduit dans la langue gauloise pour signifier proprement une bouë épaisse, le païs qui s'appelle Boë s'est appelé Bourbon et Bourbonnois, et par la même raison les Bains qui étoient dans la Sequanie se sont appelez Bourbonne. On voit par cette inscription *Borroni*, que le V se prononçoit comme un B, et le B comme un V, on disoit indifféremment en latin et en grec *Danuvius* et *Danubius*, *Jovianos* et *Jobianos*.

« Le T et l'H peuvent recevoir trois explications, la première c'est THERMAS. Ce n'est point une chose

extraordinaire de voir ce mot dans les Inscriptions, il se trouve à Catane dans l'église de Sainte-Agathe, **L. LVCIVS LABERIVS PROCONSVL THERMAS** : et à Rome, *Constantius et Maximianus Cæss. Thermas ornavere et Romanis suis dedicavere*. Mais premièrement, j'ai crû voir un point entre le T et l'H, et, en second lieu, c'est qu'il n'y a nul exemple que le T et l'H, sur les Inscriptions, signifient *Thermas*, et c'est une règle pour l'explication des Médailles et des Inscriptions de n'en apporter aucune qui ne soit fondée sur quelque chose de semblable. En troisième lieu, c'est que cette inscription, sur une pierre de deux pieds de long, ne peut être celle d'un édifice aussi considérable que celui des bains de Bourbonne.

« La seconde explication c'est *Tabulam Hanc* ; nous trouvons ce terme dans une Inscription rapportée par Ligorius. Mais sa grandeur montre qu'elle devoit être écrite sur une table d'Airain, celle-ci n'étant que sur une pierre qui n'est pas grande, ne peut recevoir cette explication.

« Je croirois donc qu'il faudroit dire *titulum hunc*, c'est le nom qu'on donne aux monumens les moins magnifiques, *Cippus, Titulus* comme dans la 8^e classe des Inscriptions de Reinesius *T. F. I. Titulum fieri jussit*.

DMAN. S
LAVRELIO LF. LARVO
COMIT. LEG. IIIGEM.
LAVRELIVS PANNICVS MIL.
COH. X PR. HT.

Hunc titulum fecit, et dans une autre :

CN. VATINIVS. LF. PERPETVVS T. F. C.

« Gruter en a aussi des exemples.

« La grande difficulté regarde la Déesse *Mona*. Je croyois d'abord que c'étoit un Dieu Topique des Sequanois, comme *Moritasgus* étoit un Dieu Topique des Mandubiens, et peut-être des Senonois, mais saint Augustin m'apprend au 7^e livre de la cité de Dieu, c. 2, que les païens invoquaient la déesse *Mena* pour leurs femmes ou pour leurs filles, lorsqu'elles ressentoient certaines incommoditez qui ne sont connues que des femmes; que cette Déesse étoit fille de Jupiter, n'étoit autre que la lune appelé des Grecs $\mu\eta\gamma\eta$. Ce culte étoit fondé sur ce que la disposition des femmes en ce temps-là dépend beaucoup du cours de la Lune, *Nunc pleni Lunio, nunc decrescente Luna*, dit Du Laurent, l. 8, et c'est par la même raison que les Grecs avoient donné comme nous à cette espèce de maladie le non de $\mu\eta\gamma\eta\varsigma$ les mois.

Or, la Lune que les Grecs appeloient *Mena*, les Gaulois

l'appeloient *Mon*, et, comme disoient les Latins qui donnoient à tous les noms Gaulois une terminaison latine, *Mona*. Les Allemans qui faisoient autrefois la 3^e partie des anciens Celtes ont gardé le mot dans leur langue *Dermonn*, la Lune. Ils le font même du masculin comme ils font le *Soleil* du féminin *die Sonn*, pour nous montrer que parmi les Celtes, comme parmi les Grecs, les Dieux étoient des deux genres.

« Ce Caius Jattinius étoit un Citoïen Romain, marié dans les Gaules à une femme nommée *Cocilia*, d'une famille langroise. Nous jugeons du nom de sa femme par celui de sa fille, car les Mères donnoient quelquefois leur nom à leurs enfans, et même aux mâles, comme on le voit dans les enfans de Galien et de l'empereur Dèce. Et nous croïons qu'elle étoit Langroise, parce que dans ce país on y trouve souvent le nom de la famille *Cocilia* sur les Inscriptions. Pour son mari, il étoit Romain comme l'Inscription le porte, on voit encore à Rome des gens de ce nom, et même un Jésuite fort célèbre, le père Giattini. ING ne peut signifier que *in Gallis* ou *in gratiarum actionem*; mais ce dernier terme ne se voit pas sur les inscriptions. L'autre se trouve ordinairement avec celui de *consistens*, *in Galliis consistens*. *Lugduni consistens*, *commorantes*.

« Que le mot FIL signifie *filix*, il n'y a nulle difficulté, comme dans cette Inscription rapportée par Reinesius, dans la 9^e classe.

ET VICTORIVS FIL CVM
AVR. HELIODORAMATRE etc...

« Voilà, mon R. Pere, toutes les lumières que j'ai là-dessus, cela vous donnera peut-être occasion de nous communiquer les vôtres. *Vini parvus onix eliciet cadum*. Je suis, etc. . . . »

1707. GRUTER. — *Inscriptiones antiquæ totius orbis Romani*, Industria et diligentia Iani Gruteri. *Amstelodami* MDCCVII. Tom. I. *Diis dedicatarum*. pag. CX.

Gruter cite l'inscription de Bourbonne d'après une copie qui lui en fut adressée par Roussat, de Langres.

BORVONI. TH
MONAE. C. IA
TINVS. RO
MANVS. IN
G. PRO. SALV
TE. COCILAIE
FIL. C. EX. VOTO.

« *Eschedis Roussati Gruterus*.

« *Reines. putat esse Δορδωνι Δαίμονι Δορδίου, Orthamus, Ronissulus, Priapus dii obscæni, quibus mulieres las-*

civæ jubentur offerre munera. Plato in Phaone apud ath. 1-10. »

1709. DUNOD (Pierre-Joseph). — *La découverte entière de la ville d'Antre (Franche-Comté)*. A Amsterdam, 1709. *Les méprises des auteurs de la critique d'Antre*. 2^e partie, in-12, page 202.

« Chapitre XIV, § IV. *Thermæ Luxovienses*, Luxeu. *Thermæ Borbonienses*, Borbonne. Ces deux villes sont des bains chauds que les Romains avoient accommodé pour le public, et où ils avoient fait à leur ordinaire de superbes bâtimens. Il y avoit encore a Luxeu, sur la fin du sixième siècle, des statues des Dieux, que les chrétiens avoient épargnez pour leur beauté et rareté. Saint Colomban les abattit et les mit en pièces, comme raconte Jonas dans la vie de ce saint. Il est à croire que les statues étoient placées aux Bains publics, où l'on voit encore des débris et des vestiges des bâtimens romains. Gilbert Cousin de Nozeret, secrétaire d'Erasme, dans sa description de la Franche-Comté, dit que Luxeu est la ville d'Alexie ; mais il se trompe du tout au tout. Alexie est Alais, dans les Sévenes.

« On voit encore à Borbonne une Inscription romaine que voici en latin, avec l'interprétation en François.

Borroni, Tomonæ

C. Jatinius Romanus in G. pro

Salute Cociliæ fil. ex voto.

« Voicy le sens : C. Jatinius Romain a consacré cette statue à la Deesse Tomone, qui est honorée à Bourbonne, en action de grâces, et pour accomplir son vœu, de ce qu'elle a guéri Cocilia, sa fille.

« Cette inscription étoit sur le Bain Patrice, à ce qu'on dit, mais il n'est pas à croire ; car elle ne parle nullement des Bains. Elle est à présent dans la cour du Château de Bourbonne, à droite sur la porte d'un cellier. Bourbonne n'est plus présentement de la Franche-Comté, il est sur la frontière, mais aparemment il étoit autrefois de la Province des Sequanois, parce qu'il est du diocese de Besançon.

« Il n'y a dans cette inscription ny T avec un point, ny H, ensuite, avec un point, comme un critique d'Antre l'a raportée. Mais *Tomonæ* d'un seul mot et bien écrit.

« Il est étonnant qu'un antiquaire comme celui-la, qui l'a vû de ses yeux, à ce qu'il dit, et qui en a fait une Dissertation, se soit cependant trompé de la manière ; et qu'il ait donné la torture à son esprit, et plus encore à son explication pour y trouver un sens.

« On appelle ainsi de la Dissertation de cet antiquaire

à tous ceux qui iront aux eaux de Bourbonne, et qui voudront prendre la peine de lire exactement cette inscription comme nous avons fait nous-mêmes. Voilà encore un petit défilé où il faut que l'un ou l'autre recule. »

1712. BACOT. — *Analyse des Eaux chaudes minérales de Bourbonne, avec une dissertation sur les différents genres de coliques et des remèdes pour leur guérison et pour plusieurs autres maladies*, par François Bacot de la Bretonnière, docteur en médecine de la faculté de Louvain. Dijon, de Fay, 1712, in-12, 220 pages, non compris l'épître dédicatoire à M. de Migieu, président au parlement de Bourgogne.

Quérard, dans sa *France littéraire*, tome I^{er}, p. 149. a transformé ce livre en une *Analyse d'Eaux chaudes de Bourgogne*, et a substitué au nom du docteur Bacot celui de Bacon.

1716. GAUTIER. — *Dissertation sur les Eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*. Par le sieur H. Gautier, architecte, ingénieur et inspecteur des grands chemins, ponts et chaussées du royaume, par arrêt du Conseil du 27 mars 1714. A Troyes, chez Pierre Michelin, imprimeur du Roi et marchand libraire, près l'hôtel de ville. M.D.CC.XVI. Avec une planche.

Cette dissertation adressée à Monsieur Charles, professeur en médecine en l'Université de Besançon, proposé à l'Intendance des Eaux de Bourbonne-les-Bains, par Monseigneur Desmarets, Ministre d'Etat, Contrôleur général des Finances, « comme à un bon amy, et à un sçavant du siècle, » contient des renseignements très-intéressants sur l'état des Bains de Bourbonne au commencement du XVIII^e siècle. La première partie surtout, celle qui s'occupe des sources, des inscriptions votives et autres antiquités, mérite une mention toute particulière. « Cette dissertation, dit Berger de Xivrey, fait honneur au bon jugement et à l'esprit d'ordre et d'investigation de son auteur qui paraît même avoir eu une instruction assez variée (1). »

Gautier rend d'abord compte de la situation de Bourbonne, puis il étudie minutieusement les différentes sources qui existaient de son temps : « Ces eaux sont comme vous sçavez, en Champagne, dans le Bassigny, élection de Langres et à six lieues de cette ville, dans le fonds d'un vallon, dont la pente du ruisseau de Borne qui le parcourt va de l'ouest à l'est. Ce ruisseau se va jeter dans la rivière d'Espace ; celle-ci, dans la Saonne, au-

(1) Loc. cit. p. 17.

dessous de Châtillon, et la Saonne se va joindre au Rhône à Lyon, qui porte ses eaux dans la Méditerranée...

« 1° Ces Eaux minérales sont dispersées en plusieurs sources. Elles ont donné lieu à faire une fontaine destinée pour les boire : on s'en sert aussi pour doucher les malades en les transportant par le moyen d'un tonneau dans les maisons. On les emploie encore pour les bains domestiques, en remplissant des cuves dans les chambres où les malades de distinction les prennent chez eux, sans être troublés de personne, avec toutes les commoditez possibles, car du sortir des Bains on les met dans un lit préparé à cela, où ils süent et où ils sont servis par des chirurgiens baigneurs qui en ont tout le soin imaginable, et qui sont très-experts à cette manœuvre dont il y en a bon nombre établis à Bourbonne.

« 2° D'un bain qu'on nomme *Patris* à cause d'un Patrice qui, du temps des Romains, y ayant fait baigner son épouse, où elle recouvra la santé, a porté depuis ce tems-là, par la tradition, le nom de Patris. Ce bain est divisé en deux par une cloison, où les hommes se baignent d'un côté, et les femmes de l'autre sans se voir. On y donne la *Douche* aux uns et aux autres ; les instruments convenables aux baigneurs sont toujours en place, disposez à cela.

« 3° Du bain du *Seigneur* qui reçoit les eaux toutes pures de la Fontaine cy-dessus n° 4, où les hommes comme les femmes se baignent également, dans des Bassins separez les uns des autres par un mur de cloison.

« 4° Des bains des *Pauvres* qui sont tous remplis de sources minérales que l'on voit bouillonner, partagé en deux également par une cloison, où les hommes et les femmes se baignent également sans être apperçus les uns des autres.

« 5° Et enfin de plusieurs Sources garnies chacune de leurs Bassins et d'envelopes pour y prendre des Etuves, des Bains et des Bouës à l'usage des vieilles playes, des douleurs, etc., destinées pour des personnes de considération qui peuvent seules s'en servir.

« Tous ces Bains sont dans des ruës ou dans des Places publiques proprement pavées. Le fuyant de toutes leurs eaux coule dans un Canal disposé pour cela, garni de deux murs de chaque côté, qui les conduit dans le Ruisseau de borne; les uns et les autres de ces Bains couverts, différemment suivant la disposition la plus favorable qu'on a jugé à propos de leur donner pour la commodité des malades. La Fontaine où l'on boit les eaux est couverte d'un pavillon, et, tout près, il y a une halle où les Beuveurs, en prenant les eaux, peuvent se

promener à l'abri du mauvais tems, soit de la pluye ou du Soleil. On peut dire enfin que ces Bains ont toutes les commoditez possibles, et la propreté qu'on vient d'y ajouter, avec leurs qualitez merveilleuses, peuvent passer pour les premiers Bains de l'Europe. »

Il parle ensuite des logements dont il fait le dénombrement.

« Total, cy 342 chambres..... où chacun peut trouver de quoi se satisfaire, depuis le grand Seigneur avec les équipages, jusques au plus petit Bourgeois qui est sans train. » Il loue le confortable, la bonne chère, le tout à un prix très raisonnable; enfin tout serait pour le mieux et « on n'auroit plus rien à souhaiter, s'il y avoit un Hôpital pour les pauvres Soldats blessez qui viennent en foule, par rapport aux soulagemens merveilleux qu'ils trouvent à leurs maux, soit en se baignant, soit en se douchant, soit en beuvant les Eaux, et enfin en s'appliquant des Bouës sur leurs blessures qui opèrent infiniment mieux que tous les autres remèdes que l'Art de la Medecine a pû inventer : Les Soldats sont logez par billets chez les Paisans, qui s'en trouvent très incommodez, et qui bien souvent ne peuvent point aller tous cultiver leurs champs, tant qu'ils ont des pareils Hôtes chez eux; et ceux-ci n'ayant autre secours que le feu et le lit, sont

privez de bouillons, et de tous les autres moyens qui leur sont nécessaires, et qu'ils trouveroient dans un Hôpital réglé. Si Sa Majesté qui est toute charitable étoit bien informée de l'Etat de tous ces pauvres malheureux, c'est sans difficulté qu'elle ordonneroit un Fonds pour les secourir, et pour leur procurer un soulagement que leur service et leur vie qu'ils ont exposée si utilement pour le bien de l'Etat a si bien mérité. On en a vû arriver à Bourbonne jusques à 800 en tems de guerre, c'est 3, 4 à 500 blessez ou autres pauvres gens. »

Puis il passe en revue les différens modes d'administration des eaux : « Les Bains de Bourbonne suivant la Tradition ont été reconnus au commencement comme souverains par leurs *Bouës* qu'on appliquoit sur les vieilles playes, et sur les douleurs. Ensuite on s'avisa de se *Baigner* dans ses Eaux, et on s'en trouva parfaitement bien ; on essaya après d'en *Boire*, ces Eaux firent des effets merveilleux. On croyoit que leur grande chaleur en devoit défendre l'usage, à cause qu'elles le sont assez pour faire cuire des œufs prêts à être durcis ; mais on trouva que cette chaleur jointe à leurs sels, firent des effets surprenans à tous ceux qui en bûrent. Elles ont si bien réussi, qu'elles ont été continuées, et il n'y a point de mauvais Estomach qu'elles ne racommodent : on essaya

enfin d'en *Doucher* les malades sur les parties que des Rhumatismes ou des Paralysies avoient rendu très douloureuses ou sans mouvement, et on a vû qu'elles ont dissipé les douleurs des premières, et redonné le mouvement au sang et aux esprits que les dernières avoient perdu. »

Enfin il arrive à l'étude des antiquités de Bourbonne, la partie la plus intéressante de son livre : « Bourbonne-les-Bains , qu'on pretend deriver de *Bourbe-Bonne*, à cause qu'on s'est aperçu au commencement de la *bonté* de ses Bouës, a été brûlé et ruiné par les Guerres plusieurs fois, suivant les apparences, et par la Tradition. On le reconnoit par les excavations que l'on fait lorsqu'on veut fonder de nouveaux édifices ; on trouve par tout des vieux Fondemens ; et le Rez-de-chaussée des anciens bâtimens dans le Vallon, est plus bas que celui des ruës d'aujourd'hui de 6, 8 à 10 pieds ; les débris qu'on en tire ne sont composez que de briques cassées, de pierres renversées, de charbons, etc. Le Ruisseau de *Borne* qu'on vient de recreuser est tout traversé par des murs, et des pavez à la Romaine qu'on y a trouvé. Tout cela joint aux *Médailles* antiques et aux *Inscriptions Romaines* qu'on y voit, ne sont plus douter de l'ancienneté de ce lieu.

« Sur le Portail de la Cuve Vinaire du Chateau qui est

dans la grande Avant-cour, on y trouve l'Inscription suivante sur un Pied d'Etail qui est un peu écorné : *Voyez la figure première*, dans la planche qui est au-devant du Titre de la Dissertation, que j'explique suivant le peu de connoissance que j'ay de ces sortes de matières (1).

« Caius Iatinius Romanus étant en France ou dans les Gaules a fait un vœu à la Deesse des Bains de Bourbonne pour le rétablissement de la sante de sa fille Cocillie.

On peut encore interpréter cette Inscription suivant à peu près ce sens.

« Caius Iatinius Romain a fait vœu à T.mone qui protège les bains de Bourbonne en faveur de la santé qu'ils ont procuré à Cocillie sa fille.

« On doit remarquer que la Lettre qui suit le T. de T.mone est effacée d'un coup de bâte qui en a moulu, ou écrasé la Figure ; à la place de laquelle on en suppléera

(1) Voici comment Gautier rapporte cette inscription :

BORVONI. T.
MONAE. C. IA
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PROSALV
E. COCILIAE
ETIE*. EX. VOIO

tout autre qu'on voudra pour trouver le sens du mot.

« Au Chateau de Bourbonne, il y avoit une Tour fort ancienne qu'on vient de démolir depuis peu, afin d'en rendre les Logemens plus dégagés et plus commodes. Comme je cherchois dans les débris de ces Matériaux une pierre qui put convenir à un ouvrage dont j'étois chargé je trouvai le gros blot, *Figure deuxième*, dans la Planche qui porte une Inscription telle qu'on voit que j'ai dessinée, sans que j'aye apperçu aucun point sensible entre toutes ses lettres (1). Il y en a même qui sont comme effacées en partie, et que j'ai dessinées comme je les ai trouvées : Je fis tourner cette Pierre, et je trouvai au dessous

(1) Voici cette inscription :

LVCVDECA FIAEC
D NIVCGRATEOCR M
AECINOFILIMPOR

Elle a été rapportée par le Père Tournemine, sans commentaires, comme on le verra ci-après :

M. Berger de Xivrey ne s'en occupe qu'accidentellement et pour combattre les assertions erronées de Chevalier et du comte de Caylus, qui, confondant les deux inscriptions, ont donné à la première la place de la seconde. « Le mauvais état où elle se trouvait, dit M. de Xivrey, en rend la transcription donnée par Gautier inintelligible, à moins d'y faire des corrections qui, jointes aux ravages du temps et aux erreurs qu'a pu commettre Gautier, auraient peut-être fini par changer entièrement le texte primitif. »

Loc. cit. p. 19.

une vuide en quarré de 47 pouces, qui en a environ 2 de profondeur, qui pouvoit servir suivant mes conjectures à couvrir le caveau d'un Tombeau, où les Romains enfermoient leurs Urnes, avec leurs Lampes Sepulchrales, les cendres des Morts, leurs Lacrimatoires, etc.

« Je m'informay des Ouvriers qui avoient démolí cette Pierre, s'ils n'y avoient rien trouvé dessous; mais ils m'assurèrent que non, et me dirent que le devant qui portoit l'Inscription étoit enfermé dans le gros Mur de la Tour, ensorte qu'il ne servoit point de parement, qu'il étoit mis à la place du joint, et qu'il ne pouvoit être vu de personne. Cela m'a fait conjecturer que cette Pierre ayant servi autrefois à couvrir un Sepulchre des Anciens fût démolie, et enlevée pour être employée à la Bâtiſſe du Château de Bourbonne, et que les Ouvriers qui s'en servirent mirent pour parement le côté qui leur convenoit le mieux, qu'ils coupèrent en chanfrain, et conservèrent pour joint celui de l'inscription; *D. M. Diis Manibus, aux Dieux Manes*, qu'ils trouvèrent proprement taillées: J'ai fait conserver cette pierre que j'ai fait placer sur le bout du Mur qui termine celui de clôture du Jardin, et qui aboutit sur la contrescarpe du fossé du Chateau, du côté de la grande avant-cour. »

Gautier entre ensuite dans quelques détails sur l'épo-

que de la démolition du tombeau, sur les causes probables qui l'ont amenée ; puis il ajoute : « Ce qui me persuade à croire la chose de même, c'est le Tronçon depuis la ceinture en bas d'un corps en relief, de grandeur naturelle, qui avoit un bout du pied mutilé, qui a été trouvé dans le corps du vieux bâtiment de la Tour, qui s'est perdu, et qu'on a employé aparemment avec les autres Matériaux à la nouvelle Bâtisse : Je n'en ai pu avoir aucune nouvelle.

« J'ai vu encore sur une autre Pierre, tirée de la démolition de la même Tour, une Figure sculpturée en bas relief qui m'a paru ressembler au bout de l'aisle d'une grande Aigle Romaine, et dont le derrière étoit taillé en coupe, en sorte qu'elle paroissoit avoir servi à quelque caveau d'un Tombeau, ou à quelques Trophées d'Armes.

« Je donne ici encore le dessein d'un Ecusson au naturel : *Figure troisième*, qui paroît avoir la forme d'une Cuirasse avec les agraffes. La Pierre est parfaitement bien taillée, en demi relief ; elle est placée au coin de la maison du sieur Bresson, Procureur Fiscal dans la rue qui va au Chateau. Les Sçavans diront si c'est plutôt un devant de Cuirasse, comme je l'estime, qu'un Bouclier.

« Tout près du Bain Patris, il y avoit une Source fort chaude dont personne ne profitoit : J'ai été chargé d'en

faire une Etuve sèche que l'on peut mettre encore à l'usage d'un Bain pour des personnes de considération. En la faisant creuser, un des Ouvriers a trouvé parmi les déblais, la petite Cellule de cuivre doré : *Voyez Figure quatrième*, qui me paroît avoir servi de Bijou attaché au bout d'un colier de quelque femme, qui du tems des Romains voulant apparamment se baigner le laissa perdre ; ce sont là mes conjectures. Ce Bijou a une petite cellule qui s'ouvroit suivant les apparences, au dedans de laquelle il n'a été trouvé que de la terre, et où l'on renfermoit pour l'ordinaire de *Caractères*, des *Talismans*, des *Odeurs*, des *choses précieuses*, des *Insectes* pour la guérison de certaines maladies, etc., comme l'usage s'en est perpétué jusqu'à nous, où l'on voit que certaines femmes portent à leur col et sur leur sein des *Agates*, des *Cornalines* et autres *Pierres Précieuses* prétendant par là conserver leur Lait. Le christianisme a imaginé à cet effet des *Croix* dorées, des *Prières*, des *Reliques*, des *Images* de nos Saints.....

« On trouve encore à Bourbonne près du Pont du Ruisseau de Borne dans la rue des Bains, deux *Fragmens* de Colomnes de dix-huit pouces de Diamètre, dont l'un sert de siège à une des maisons joignant le Ruisseau, et l'autre est employé dans le mur du nommé la Salle, Masson, qui débordé du côté du Ruisseau. Ces pièces de

colonnes sont de pierre *fondante*, semblables à un autre reste de colonne que j'ai vû dans la Basse-cour de l'abbaye de *Vaux-la-Doux* a une lieuë et demi de Bourbonne. »

Suivent quelques considérations sur la provenance de ces pierres, qui viendraient d'Egypte ; sur les vertus des eaux ; sur les niveaux différens pour chaque source et suivant à peu près la pente du vallon, sur leurs différences de température, leur rendement, et leur salaison :
« Les Eaux de toutes ces Sources donnent plus ou moins du Sel les unes que les autres.

« En voici le compte :

« Deux livres pesant d'eau de la Fontaine où l'on boit les Eaux m'ont donné, cy..... 435 grains.

« Deux livres pesant d'Eau , prise au bain des Pauvres, m'ont donné, cy.. 105 grains.

« Deux livres pesant d'Eau , prise aux bains Patris, m'ont donné, cy..... 180 grains.

Total..... 420 grains.»

Des expériences de Gautier, il résulte que les sources les moins chaudes sont les plus chargées de sels : « Les Eaux des bains Patris qui sont les plus tempérées, et les moins chaudes, car elles ne le sont que de quelques degrez de chaleur au-dessus des tièdes, en ont cependant

beaucoup plus rendu que la Fontaine où l'on boit les Eaux qui est chaude à brûler. Celle des bains des Pauvres qui est encore infiniment plus chaude que celle des bains Patris, en a rendu $\frac{7\frac{1}{2}}{10}$ de moins. Ainsi on ne doit pas conclure que ce soient absolument les Sels seuls que l'on tire de toutes ces Sources chaudes qui soient la principale cause de la chaleur de toutes ces Eaux ; puisque celles qui sont les moins chaudes sont celles qui rendent plus de Sel. On doit donc penser qu'il y a une autre cause qui produit la chaleur de ces Bains qui est ce qu'il faudra chercher. »

C'est à ces recherches que notre auteur consacre les quinze dernières pages de sa dissertation ; mais avant d'en arriver là, il éprouve le besoin de flageller certains médecins que nous sommes malheureusement à même de voir encore de nos jours.

« Ces Sels en question ont beaucoup du rapport avec ceux de la Mer ; car ils petillent, ou craquent sur les Charbons ardents. Il y a des Docteurs qui prétendent qu'il y a du Nitre mêlé parmi ; mais je n'ai jamais vû fuser ces Sels comme fait le Salpêtre lorsqu'on y met le feu, et d'autres du Vitriol. Tout cela est fort obscur pour moi, comme pour bien d'autres gens ; c'est à vous, Monsieur, comme chargé de la Sur-Intendance de ces Eaux, de résoudre ces

difficultez pour satisfaire le Public qui est fort embarrassé pour pénétrer de pareilles choses. Je vous connois trop sage et trop éclairé pour suivre simplement les conjectures de certains Médecins qui sans se formaliser de quoi les eaux de Bourbonne-les-Bains sont composées, ne s'étudient qu'à remarquer les effets qu'elles produisent sur les différentes maladies auxquelles ils les ordonnent : Font-elles du bien, il faut les continuer, disent-ils ; s'en trouve-t-on incommodé, il faut cesser de les prendre. Leur demande-t-on de quoi ces Eaux sont composées ; il n'y a que Dieu, disent-ils, qui puisse pénétrer ces obscuritez. Et voilà à quoi ils réduisent toute leur Science.

« En vérité, Monsieur, peut-on confier sa santé ou sa vie à des pareils Docteurs ; et si par malheur les effets de ces Eaux nuisent assez pour ôter la vie à un malade, par l'avis d'un Médecin ignorant, sera-t-il tems d'en défendre l'usage quand elles auront fait beaucoup de mal : Peut-on être ainsi Médecin à l'aventure ; par un bonheur extrême on ne voit arriver aucun mauvais effet aux eaux de Bourbonne. Ainsi, Messieurs les Médecins, qui n'établissent leur science que sur des conjectures, ne risquent pas beaucoup en les ordonnant. Ils peuvent en faire cesser l'usage lorsqu'elles ne réussissent pas, sans qu'on s'en trouve incommodé ; et avouez que la vie des hommes est

bien peu en sûreté, quand elle est abandonnée à des Médecins qui n'ont pour systèmes, et pour fruit de leurs Etudes que les conjectures : Je ne fais pas de différence entre ceux-ci et des Empiriques, ou les Charlatans. Seulement, puis-je dire que les premiers sont infiniment plus à craindre que les derniers, à cause de la confiance qu'on a en eux, auxquels on s'abandonne, au lieu qu'on se méfie des derniers, et qu'on est à leur égard toujours sur ses gardes. »

Enfin Gautier termine en racontant « la manière dont il s'est servi pour séparer les Sources froides des chaudes qui avoient altéré la qualité de la principale Fontaine de Bourbonne-les-Bains, où l'on boit les Eaux, et dont on s'est tant plaint... Les ouvrages ayant été ordonnez par Monseigneur Desmaretz, suivant le Dévis que j'eus l'honneur de lui envoyer, les Eaux froides étrangères ont été dérivées ailleurs par un Mécanisme dont vous avez été témoin. Un Acqueduc souterrain en a fait toute la séparation, les Eaux froides ne se mêloient avec les chaudes de la Fontaine pour les rafraîdir, que parce qu'elles leurs étoient supérieures de 18 à 20 pouces. L'Acqueduc en question les a toute ramassées, et abaissées en en coupant les Sources et en les faisant couler sous terre deux pouces plus bas que la superficie des chaudes, en les conduisant ailleurs. Par ce moyen, il n'y a plus eu de mélange, ni de

communication entre les Eaux froides et les chaudes. »

Cet aqueduc a été mis à découvert en 1860, lors des travaux nécessités pour le captage du forage n° 4, sur la place des Bains, à quelque mètres nord de la fontaine froide.

1716. — *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Arts à Trévoux*. — Mai 1716. Art. LVII et LVIII.

C'est la dissertation de Gauthier qui a donné lieu à ces deux Articles. Dans le premier, l'auteur, le Père Tournemine, jésuite, rapporte les expériences faites par Gautier pour découvrir la source de la chaleur des eaux de Bourbonne :

« M. Gautier, peu content de ce qu'on lui disoit sur les causes de cette chaleur, que les uns attribuent aux sels volatils, d'autres à des feux souterrains, tenta de les découvrir par l'expérience suivante.

« J'ai pris, dit-il, 7 onces de limailles de fer, que j'ai
« mêlé avec deux onces de souffre *ad libitum*, pilé, deux
« gros de sel, et de l'eau suffisamment; j'ai mis le tout
« dans un vase, et au milieu de ces matières, j'ai placé
« un thermomètre de Florence que j'ai gradué avec deux
« soyes, dont l'une rouge marquoit le degré de chaleur
« du jour de l'opération 18^e aout 1715, et l'autre au-

« dessus, éloignée de cette première de 30 lignes qui mar-
« quoit le degré de chaleur de la Fontaine de Bourbonne
« où l'on boit les eaux, pris dans un verre seulement
« plein d'eau de la Source et non dans le Bassin de la
« Fontaine comme étant trop chaude pour pouvoir casser
« le thermomètre.

« C'étoit à 3 heures après midy que je commençai
« mon Opération ; à cinq heures, qui est deux heures
« après, la chaleur de toutes ces matières, quoiqu'en
« fort petite quantité, a fait monter le thermomètre à
« la hauteur et au même degré que la chaleur de la
« source de Bourbonne, c'est à dire à 2 pouces $1/2$ ou 30
« lignes. J'ai retiré pour lors du milieu de ces ma-
« tières le thermomètre , crainte qu'il ne cassât et
« sentant que la chaleur augmentoit dans le vase de
« verre , qu'à peine je pouvois la souffrir, j'ai versé
« de l'eau sur toute la matière, en sorte qu'elle nageoit
« par dessus d'un bon travers de doigt. J'ai eu la satis-
« faction de voir sur cette eau, une infinité de couleurs
« différentes, rouges, bleues, vertes, jaunes, etc., qui
« se repandoient en forme de cercle en différens en-
« droits quand on y touchoit avec le doigt pour former
« ce qu'on appelle la queue de paon, que l'on voit
« nager sur les Eaux Minérales de la Source de Bour-

« bonne, que Messieurs les Médecins disent, être du
« Bitume, ou huile Bitumineuse et que je n'estime être
« qu'une graisse, ou huile de soufre que le fer a séparé
« du corps du soufre, ou celui-ci du fer comme l'on
« trouvera bon. C'est à Messieurs les Chimistes à décider
« la question.

« La chaleur dans ce vase a été assez particulière; elle
« étoit plus grande au fonds qu'au dessus, tout au con-
« traire de tous les feux ordinaires qui se font sentir au
« haut, aussi-tôt qu'au bas; car l'eau qui surnageoit
« sur la matière étoit ou moins que tiède, tandis que
« le fond du vase étoit presque brûlant, ou bien elle
« étoit froide lorsque la matière au fonds étoit encore
« fort chaude.

« Que dans une expérience d'aussi peu de consé-
« quence que celle que je viens de rapporter, on trouve
« la même analogie que celle qu'on voit arriver aux
« Sources Minérales des Eaux de Bourbonne, je dois con-
« jecturer que ce que l'Art vient d'inventer, est le même
« que ce dont la nature se sert dans le sein de la Terre
« pour donner la qualité aux Eaux de Bourbonne, telle
« qu'on la trouve aujourd'hui.

« La chaleur des Eaux des Sources de Bourbonne
« est perenne et dure toujours, celle-ci après un certain

« tems diminue, en sorte qu'à neuf heures du soir, à
« peine se faisoit-elle sentir.

« Cette différence ne conclut pas que les unes et les
« autres ne puissent être les mêmes, et semblables dans
« leurs opérations, avec cette différence, que la raison
« pour laquelle les Eaux de Bourbonne sont toujours
« chaudes, c'est que le foyer qui les entretient, est tou-
« jours nourri et entretenu d'une nouvelle matière qui
« y est apportée par la circulation des Eaux ; au lieu que
« dans l'expérience en question, la matière n'est plus
« renouvelée ; si elle l'étoit, la chaleur dureroit toujours
« comme celle de la Source.

« La Fontaine des Eaux de Bourbonne laisse une
« marque jaune à la superficie, contre les pierres qui
« servent à la contenir, de même aussi l'expérience en
« question après l'ébullition laisse de pareille matière
« jaune autour du vase où l'on fait l'opération.

« La première laisse des Bouës au fond de sa Source
« qui sont aussi noires que de l'encre, qui sentent le
« soufre et le fer. Celles que produisent l'expérience
« en question, sont noires, sentent le soufre et le fer.

« L'une bouillonne sans cesse, l'autre pousse des
« petites bulles proportionnées au peu de matière qu'elle
« contient.

« J'ai pris de plus de la Bouë tirée du fonds des
« Bains des Pauvres, que j'ai mis dans un verre, j'y ai
« plongé un Louis d'Or, avec un Ecu et un Denier ; je les
« ai ainsi laissez ensevelis pendant 24 heures dans cette
« bouë. J'ai voulu sortir ces trois espèces de Monaye dif-
« ferentes après ce tems-là, et j'ai trouvé que le Louïs
« d'or n'avoit nullement changé de couleur, mais que
« l'Ecu étoit tout noirci de même que le Denier : ce qui
« m'a fait connoître que ces Boues étoient toutes chargées
« de souffre et de mollecules de fer, qui ont penetré la
« surface de l'Argent et du Cuivre pour s'y accrocher et
« s'y empreindre, qui jointes aux sels, rongent ces ma-
« tières en forme de rouille noire.

« J'ai pris ensuite un autre Louïs d'or, avec un autre
« Ecu et un Denier, que j'ai plongé dans la Bourbe toute
« noire de mon experience, faite avec le Sel, le Souffre,
« l'Eau et la Limaille de Fer, et où j'ai laissé ces espèces
« environ 24 heures de temps que j'ai retiré ensuite, et
« que j'ai trouvées rouillées comme celles que j'avais mis
« dans la Bourbe des Bains des Pauvres, mais non pas
« avec tant d'empreinte. Le Louïs d'or n'a reçu aucune
« atteinte pour changer jamais de couleur en l'une et en
« l'autre de ces expériences. Les effets enfin de ces Bouës
« étant les mêmes, me doivent faire conjecturer que les

« causes qui les produisent sont égales, ou bien il ne faudra
« compter sur rien de vray de toutes les expériences Phy-
« siques qu'on fera à l'avenir, et ceux qui n'ont que du
« raisonnement pour prouver les choses sans expérience
« ne doivent plus être écoulez à l'avenir, si les expériences
« jointes aux raisonnemens ne suffisent pas pour éclaircir
« les difficultés qu'on cherche. »

Ces expériences, — ajoute le Père Tournemine, — prouvent assez clairement que le principe qui donne aux eaux une chaleur qui ne leur est pas naturelle, est une fermentation dont le mélange du soufre de certains métaux ou minéraux avec les sels que l'eau traîne avec elle, sont la véritable cause; le fer et le soufre plus pesans restent dans la mine, l'eau échauffée n'emporte que les souffres les plus volatils; l'eau chargée de sels coulant sans cesse, renouvelle sans cesse la fermentation, on voit pourquoi la chaleur des eaux subsiste au lieu que dans l'expérience elle diminuë et finit. On voit pourquoi les eaux de Bourbonne ont l'odeur de soufre, pourquoi elles ne donnent dans l'analyse, ni fer, ni soufre grossier. Il faut remarquer qu'il y a autour de Bourbonne des mines de fer.

« Deux Inscriptions qui se trouvent à Bourbonne, et que M. Gauthier a eû soin de faire graver, ne doivent pas être oubliées. Nous expliquerons la première et

nous exposerons l'autre aux conjectures des scavans. »

Il termine en rapportant les deux Inscriptions d'après Gautier.

L'Article LVIII est entièrement consacré à l'explication de la première.

« Je m'arrête aux deux divinités dont il est parlé dans l'Inscription *Borvoni et Tomonæ*, le reste est clair Caius Jatinius, Romain demeurant dans les Gaules, *in G.* execute le vœu qu'il avoit fait pour obtenir la santé de sa fille Cocile, il ne faut pas être devin pour suppleer le peu de lettres que le tems a détruites, si la première de celles qu'on voit dans la dernière ligne est un E comme l'a cru M. Gautier, cette lettre et les deux qui lui sont jointes sont la fin du second nom de la personne pour qui Jatinius avoit fait le vœu ; d'autres assurent que c'est une F, d'autres prétendent que c'est une L. Si les premiers ont raison, c'est la première lettre de *Filiæ* ; selon les derniers c'est la troisième.

« A l'égard des deux divinités Borvon et Tomone, il n'en est parlé nulle part que dans cette Inscription, et comme on ne peut douter que ce ne soit des Dieux Gaulois, des Dieux locaux, c'est dans l'ancienne langue gauloise, c'est à dire dans le Breton, que j'ai cherché la signification de leurs noms. Dans cette langue, *von, vonan,*

signifie *fontaine*, *von* le signifioit en Gaulois, la preuve en est dans ce vers d'Ausone.

Divona Celtarum lingua fons addite divis.

« *Div* en Breton signifie Dieu.

« *Bore* dans la même langue signifie le matin ; je suppose avec beaucoup de vraisemblance que *Bore* étoit chez les gaulois le Dieu du matin, comme *Matuta* chez les Latins, *Phosphore* chez les Grecs, que la fontaine lui avoit été consacrée. Peut-être qu'un peuple barbare, mais ingénieux, éloquent, fort adonné à la poésie, accoutumé à se servir de métaphore, avoit voulu par là faire connoître combien les eaux de Bourbonne étoient salutaires, qu'elles faisoient renaître, qu'elles rendoient le jour en quelque façon ; peut-être n'y avoit-il point d'autre mystère que la convenance d'adorer le Dieu du matin, quand on s'assembloit le matin pour boire ces eaux ou pour s'y baigner. Qu'on choisisse de la raison métaphorique, ou de la raison de convenance, l'un et l'autre est égal pour moi, il me suffit qu'on reconnoisse *Borvon* pour le Dieu du matin et pour le Dieu de la fontaine. Le ruisseau qui parcourt le vallon ou Bourbonne est située a retenu le nom de la divinité Gauloise, on l'appelle encore aujourd'hui *Borne*.

« La fontaine et les eaux étoient consacrées à *Bor-*

von, les boues à Tomone, c'est pour cela que Jatinius les a joints dans son vœu. La preuve de ce que j'avance est facile et incontestable ; *Tom* en breton signifie de la bouë.

« Reconnoissons un reste de lumière dans ces idolâtres, qui leur faisoit rapporter à des divinités bienfaisantes toute l'utilité qu'ils tiroient des créatures. Quelque aveugles qu'ils fussent sur la nature, les perfections et limites de Dieu, ils attribuoient à un Dieu et à une Déesse favorable les qualités salutaires de ces eaux et de ces bouës : tant il est vrai que nos esprits et nos cœurs se portent naturellement à reconnoître la divinité dans ses ouvrages. »

1716. CALLET. — Quæstio medica : *An plerisque morbis chronicis aquæ Borbonienses in Campania : Quam Deo duce, favente Virgine Deipara, ac Præsidente nobili clarissimo consultissimoque Domino D. Renato Charles. D. M. in Academia Bisuntina Medicæ facultatis professore Regio, necnon Rectore magnifico, propugnabit D. Joannes Claudius Callet, Bisuntinus, publico illius Academiæ auditorio die 26 Augusti 1716. Hora octava matutina. Ad Baccalaureatus lauream in medicina consequendam. Ex mandato magnifici Domini D. Rectoris. Vesontione, 1716. in-8°.*

Cette thèse dont nous empruntons le titre à Berger de Xivrey (1), a été réimprimée en 1741 avec les *Questions* de Duport, lesquelles furent traduites en français en 1749, par Charles lui-même, comme nous le verrons ci-après.

1717. RELATION du grand incendie arrivé à Bourbonne les Bains en Champagne le premier de may de cette année 1717. *Tirée d'une lettre écrite à M. le Prince de Talmond.* De l'imprimerie de Charles Huguier, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, à la Sagesse. In-4° de 7 pages.

Le premier Mai 1717, Bourbonne fut réduit en cendres en moins de trois heures. Le château, l'Eglise, le couvent des Capucins, les archives de la ville, et 458 maisons sur 500 environ dont la ville était composée, devinrent la proie des flammes.

Cette relation, réimprimée par nous, *Paris*, Aug. Aubry, 1862, parut quelques mois plus tard dans le *Trésor des Pièces rares et curieuses de la Champagne*, publié par M. Carnandet (2).

Nous croyons devoir la reproduire ici.

(1) 1863. p. 163.

(2) Loc. cit. p. 137.

RELATION

DU GRAND INCENDIE arrivé à Bourbonne les Bains, en Champagne, le premier de may de cette année 1717.

Tirée d'une lettre écrite à M. le prince de Talmond.

MONSEIGNEUR ,

L'incendie de Bourbonne a paru et est véritablement quelque chose de terrible et de surprenant; on en a parlé et écrit, le public et les Sçavans mêmes, comme nous l'apprenons, en ont raisonné si differemment, Vous voulez bien, Monseigneur, y prendre tant de part, que je me croy obligé, nonobstant l'embaras et les occupations qui m'accablent necessairement depuis ce deplorable accident, de vous en envoyer une seconde Relation des plus amples et des plus circonstanciées. Je n'avancerai rien, Monseigneur, que je n'aye vû de mes propres yeux, ou que je n'aye malheureusement éprouvé, *quæque ipse miserrima vidi, et quorum pars magna fui*, qui ne soit confirmé par la voix publique, et tiré de plusieurs Procès verbaux dressez à Bourbonne et envoyez à la Cour par Messieurs les Subdelegué, President de l'Election, et autres Officiers des differentes Jurisdictions de la Ville de Langres.

J'aurai donc, Monseigneur, l'honneur de vous écrire plus au long, et de vous dire simplement avec la plus vive douleur, que le premier de ce mois, environ les dix heures du matin, à l'issue de la Messe Paroissiale, le feu prit à Bourbonne, dans une maison du milieu de la rue Velonne, vers la Prairie, où de malheureuses gens, nonobstant la Feste et la Messe du jour, faisoient de l'Eau-de-vie.

On parle differemment de la manière dont le feu prit ; quoy qu'il en soit, la flamme après avoir esté cachée quelque temps, comme on le croit, dès qu'elle trouva jour, gagna d'abord les maisons voisines, et portée comme par artifice de l'autre costé de la rue, par un vent du Sud-Ouest des plus impetueux, monta pardessus les vignes sur la hauteur vers le grand chemin de Paris, repandit une gresle de charbons sur la dernière maison de ce costé là, se rabattit en faisant un demy cercle à droite du costé du Midy sur celles du feu Sieur Goujon le pere, du feu Sieur de la Paix et autres, descendit cependant avec une rapidité etonnante sur celles de Monsieur le Gros, nostre Prevost, et de Madame Dupré vers le Nord, sur celle de Monsieur de la Coffe, quoique située entre deux grands chemins à une autre extremité de Bourbonne, puis retournant en arriere et faisant pour la seconde fois un grand demi cercle à droite du costé du Midy, reprit l'Eglise et le Couvent des Capucins bastis depuis peu, et continuant d'où elle avoit commencé, toujours par tourbillons, en avant et en arriere, à droite et à gauche, envelopa plus de la moitié de Bourbonne presque à la fois ; c'est-à-dire toute la Place, les rues de Haute-Craie, des Asnes et de Saint-Antoine, celles du Paradis et du Moulin sous la montagne du Chasteau qu'elles entouroient, la Porterie, la grande Avant-cour, les Ecuries du Chasteau, etc.

Ayant d'abord entendu le Toxin et senti le danger d'un tel feu poussé par un grand vent, j'y courus comme tout le monde y couroit, mais il falloît fuir devant les flammes

comme devant un torrent qui déborde, et l'on ne pouvoit tenir contre la seule fumée. J'eus beau représenter avec d'autres personnes que l'on mist à bas plusieurs maisons, sans quoy tout Bourbonne alloit estre embrasé; (car nous ne voyons pas qu'une partie du lieu au delà de la hauteur brûloit déjà), tout estoit dans la confusion et dans la consternation; on ne s'entendoit que par des cris lamentables, la seule poussière même sans la fumée aveugloit; ceux qui estoient montez sur les toits pour arrester le premier feu furent contraints d'en descendre bien viste ou de sauter à bas pour sauver leur propre vie.

Plusieurs de ceux qui estoient accourus à la première maison qui brûloit, retrouvèrent les leurs embrasées quand ils y retournerent, ou toutes prestes à brûler. Je retournai aussi promptement au Presbytere pour mettre en sureté les Registres de l'Eglise, et c'est tout ce que j'ay emporté de chez moy, car je n'ay pas même sauvé mes propres Papiers; trop heureux dans une telle occasion d'avoir sauvé les saintes Hosties, lesdits Registres et une foible vie.

Plusieurs personnes se refugioient à l'Eglise; on y apportoit avec confiance, à cause de sa situation élevée qui la détache de tout, meubles, coffres, berceaux d'enfans, etc. Mais ayant remarqué que le feu brûloit déjà la maison des Demoiselles Roussel et avançoit vers le Presbytère et l'Eglise, je pressay vivement tous ceux que je rencontrai, entr'autres quelques Baigneurs étrangers, de gagner la campagne pour leur sureté. Je pris un Saint Ciboire, le Chapelain du Prieuré un autre, et quand nous sortimes de l'Eglise le feu qui monta toujours fort haut, estoit déjà au clocher qui tomba peu de temps après dans l'endroit où nous venions de passer à travers la fumée sous l'ancienne Porte Gollon, c'est-à-dire le seul chemin que les flammes n'avoient pas encore entièrement occupé. Nous nous retirâmes du costé du Midy sur la hauteur de la Chapelle du Prieuré, où nous rencontrâmes le Pere Eusebe Capucin, qui savoit

aussi leur saint Ciboire, et nous assura positivement les cruels ravages que le feu avoit déjà faits dans leur quartier. Mon vicaire tenta inutilement de faire enfoncer les Armoires de la Sacristie pour en sauver quelque chose, la flamme l'avertit enfin de se sauver luy même bien viste, et il eut bien de la peine d'en echaper.

Cependant le feu continuant aussi avec la même fureur dans la ruë Velonne où il avoit commencé, en brûla les deux extremitez à l'Orient et à l'Occident, prit à gauche les maisons sous l'Eglise et le Presbytere où il monta bien viste, gagna à droite du costé du Midy la ruë des Bains et celle du Pont Bouvart, enfla jusqu'au Moulin du costé de l'Orient la grande ruë où se forma le dernier cercele du feu, et de laquelle il monta contre toutes les apparences au corps du Chasteau, encore plus élevé sur la croupe de la montagne que l'Eglise et le Presbytere, et detaché de tout, entouré de bons fossez, dont les murailles estoient d'une epaisseur prodigieuse, et basti, suivant nos Historiens, par les Rois d'Austrasie Theodebert et Thierry.

Ainsi, Monseigneur, dans une demie heure presque tout Bourbonne, qui avoit environ une petite lieuë de circuit, fut en feu; dans deux heures presque toutes les maisons qui estoient au nombre de plus de cinq cens, furent à bas, et presque tous les Habitants ruinez sans ressource.

Vous avez pû remarquer, Monseigneur, dans les differens sejours que vos glorieuses blessures vous ont fait faire à Bourbonne au retour de vos Campagnes, que presque toutes les maisons estoient basties de pierre, quelques-unes de pierre de taille, et plusieurs couvertes de thoules.

J'estime donc, comme bien d'autres, qu'une Armée entiere avec les matieres les plus combustibles n'y auroit pas mis le feu plus viste, et ne l'auroit pas éteint. Dès que le feu avoit pu gagner une poutre cachée sous un toit de thoules, le toit sautoit en un instant. On voyoit une maison, une ruë entiere embrasée sans sçavoir par où le feu estoit venu; un

Particulier m'a assuré que le feu estoit entré dans la sienne par le trou d'un petit evier; le bruit que faisoit les maisons en tombant, joint à celui du vent, estoit quelque chose d'épouvantable; on assure constamment qu'on a trouvé des Papiers de Bourbonne emportez par le vent, dans le temps de l'Incendie, à Martigny en Lorraine, éloigné de trois grandes lieuës: la fumée qui montoit jusqu'aux nuës s'aperçut de Langres et à plus de cinq lieuës à la ronde par-dessus les hauteurs et les bois, on y courut sur le champ de tous les costez, mais on y fut bien trop tard, des Villages mêmes les plus voisins, et le feu sembloit avoir voulu prévenir tous les obstacles et jusqu'aux temoins de sa fureur. Le Procureur Fiscal qui estoit dehors de Bourbonne, avec le Lieutenant et plusieurs autres, furent obligez d'en faire tout le tour pour y retrouver une entrée lors de l'incendie.

Les pierres sont toutes calcinées du feu, pas un pan de mur qui puisse bien servir, il n'en reste pas un seul en beaucoup de maisons, et à peine trouvera-t-on des matériaux pour en rebâtir une vingtaine de pres de cinq cens qui sont renversees; on ne retrouve pas un bout de bois, on ne voit aucun vestige de poutre, tout l'étain et le cuivre sont engloutis, les caves sont la plupart enfoncées, le vin répandu ou gâté par la chaleur du feu, les vignes, les jardins, les champs, les prez, les arbres d'alentour, les chariots, les halles, les pressoirs, les fours bannaux, les couvertures des puits, les fourages, bleds, avoines, farines, les vivres, les fonds des boutiques, les outils des Ouvriers, etc., tout est consumé. On n'a pû rien sauver des differens Bureaux du Roy dont les Receveurs ou Commis estoient en Campagne, presque rien des Greffes, peu de Papiers des maisons particulières, peu d'argenterie, de linges et de meubles en quoy consistoient principalement les facultez des Habitants de Bourbonne, à cause de leurs chambres garnies pour recevoir une multitude de malades Etrangers qui y venoient depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, et la plus

grande partie de ce qu'on a pû sauver au peril de la vie, a esté consumé dans les ruës, dans les jardins et jusques dans les caves.

Des scelerats soit de Bourbonne, soit du voisinage, et ces sortes de gens qui se distinguent toujours par leurs brigandages dans les desastres publics, ont volé impunement jusqu'au metal de nos cloches, qui furent toutes sur le champ fonduës par le feu. J'eus beau repeter souvent qu'on mit quelques Personnes sous les armes si l'on en pouvoit trouver, et que l'on visitât tout ce qu'on verroit sortir de Bourbonne ; chacun estoit comme immobile du terrible coup dont il venoit d'estre frappé.

Pendant deux jours presque personne n'eut le courage d'aller visiter les ruines ou la place de sa maison, et on ne pouvoit gueres alors y aller en sûreté à cause des murailles qui tombaient ou menaçoient en plusieurs endroits.

Outre les Eglises, Couvent, Presbytere, Chateau, maison de la bonne Sœur de la Charité et autres, les mieux meublées, les plus commodes et les plus logeables qui sont brûlées, sont celles des.....

Je marque les noms indifferemment comme ils me tombent sous la plume, et j'entre, Monseigneur, dans ce détail, parce qu'il n'y avoit pas une famille dans Bourbonne qui n'eût ressenti vos bienfaits ou vostre protection, et pour laquelle vous n'avez encore la bonté de vous interesser ; mais ce qui nous touche le plus vivement, Monseigneur, ce sont les Victimes particulieres de cet incendie, au nombre de dix Personnes environ.

La Demoiselle Jeanne Monginot, fille d'une piété et d'une bonté toute singuliere, pour s'estre un peu trop arrêté à l'Eglise et estre encore retourné sur ses pas pour sauver un petit enfant son Filleul, fut engloutie dans le feu avec l'enfant entre ses bras. Un Particulier qui au peril de sa vie venoit de retirer de sa maison sa Mère fort infirme et fort âgée, apperçut, sans pouvoir entendre à travers les flammes

ladite Demoiselle, qui par ses gestes luy demandoit du secours, mais le secours estoit devenu impossible ; la Demoiselle Yollande de Gissey, vielle fille d'une vertu exemplaire, et sa Niece Marguerite du Clerget jeune personne, encore plus remarquable par une vraie devotion, que par toutes ses autres belles qualitez, furent trouvées le lendemain de l'incendie à l'entrée de leur cave, brûlées et à genoux, dit-on, l'une contre l'autre, à peine a-t-on pû distinguer ces deux especes de cadavres, tant ils estoient grillez et retres-sis, on les apporta dans un sac dans le temps que j'allois rendre les devoirs de la Sepulture à la Demoiselle Monginot : Le dénuëment de toutes choses où l'incendie nous avoit reduits, et la crainte que de tels objets ne tombassent sous les yeux d'une tendre Famille déjà trop désolée de l'incertitude de leur sort, me fit prendre le parti de les fairemettre dans une même fosse que l'on avoit eu encore bien de la peine de faire faire faute d'instrumens. La Sœur du Sieur Goujon a esté mouluë sous les ruines de sa maison, sa fille attaquée par le feu mourut ; le lendemain, sa Femme ; ma servante qui par une fidelité peu commune attendit trop longtems de se retirer de ma maison, quoique je luy cusse fort recommandé en sauvant les Registres, de ne plus s'arrêter à rien sauver, car je voyois bien qu'il n'étoit plus temps, et quelques autres Personnes qui furent obligées de franchir les flammes, ressembloient plutôt à des monstres, qu'à des corps humains : quelques-uns ont perdu la veüe dans l'Incendie en sauvant leur vie, d'autres en sont estropiez, presque tous en sont noirs : Si un tel feu avoit pris la nuit, je ne crois pas que cent Personnes en fussent échappées, chacun avouë que s'il s'estoit arrêté un peu plus dans sa maison, il y perissoit ; on s'arrachoit les uns les autres du danger.

Sans une petite porte du fossé du Château, qui heureusement rendoit à une extrémité de Bourbonne vers le Moulin à l'Orient, où cependant le grand cercle de feu se forma, il

devoit perir bien plus de monde, et je fus terriblement inquiet, quand m'étant retiré de l'Eglise, comme je vous l'ay déjà marqué, Monseigneur, je vis Bourbonne pris de tous les côtez par le feu, et gueres qu'une trentaine de personnes auprès de moy : Je ne voyais pas le grand Pont où l'on se refugia par le Château, de petits enfants allerent se cacher sous un autre Pont sur le chemin de Serqueux. On sauva très à propos les vieillards, les infirmes et ceux qui ne pouvoient remuer de leurs lits. M. du Clerget le fils sauva sur ses épaules son Pere paralytique, bien plus réellement qu'E-née ne sauva le sien de l'embrasement de Troyes, qui n'a rien de comparable dans le Poëte à celui de Bourbonne, ni à mon avis ce qu'on raconte des vomissemens de feu de certaines Montagnes. Je ne crois pas aussi qu'en observant toutes les proportions, on trouve dans l'Histoire beaucoup d'exemples d'un feu aussi prompt, aussi furieux et aussi bizarre que celui ci par les tours, retours, et par les différens cercles enfin qu'il fit.

On ne doute pas que plusieurs Bourbonne de suite n'en eussent esté reduits en cendres presque également viste.

On craignit pour Serqueux, quoiqu'éloigné d'une lieue de Bourbonne, et même pour les Forêts voisines. Je n'avanceray pas si c'est avec fondement.

Tous ceux qui avoient vû les incendies de la Guerre, et qui ont vû celui de Bourbonne, conviennent que celui-ci est infiniment plus horrible que tout ce qu'ils avoient vû dans ceux-là.

Il n'est point de sombre Forest si affreuse quand on la traverse de nuit, que le sont à present les masures de Bourbonne, et de quelque côté qu'on aborde, on ne voit presque plus de maisons sur pied, parce que le petit nombre de celles qui subsistent autour des Bains, est dans le fond.

Plusieurs Personnes etant restées dans l'Eglise après nous, et coupées par les flammes, se retirèrent dans un petit

Jardin du Presbytere au-delà du Cimetière, et se trouvant necessairement entre quatre feux, en essuyerent l'ardente chaleur pendant plus de deux heures ventre à terre, couchées contre la muraille, et obligées souvent de repousser avec la main les bois embrasez que le feu jettoit sur elles. Voyant le feu assez près de la petite hauteur de la Chapelle du Prieuré, et craignant que le vent changeant, comme il avoit déjà fait tant de fois, n'y ramenât la flamme, comme elle avoit été portée en un instant dans le Quartier des Capucins, infiniment plus éloigné et au-delà d'une autre hauteur plus élevée, ne pouvant tenir d'ailleurs contre le vent qu'il continuoit de faire, et contre la douleur de voir les restes fumans d'une Eglise et d'une Paroisse nombreuse, je jugeay à propos pour plus grande seureté, et pour plus grande décence, de faire porter toutes les Saintes Hosties à Villars, Village du Comté de Bourgogne, le plus voisin de nous. Ce fut un triste spectacle pour moy en retournant à Bourbonne, de voir les chemins pleins d'innocens fugitifs, qui ne pouvoient exprimer leur douleur que par leurs cris ou par un morne silence, les uns à moitié habillez, parce qu'ils s'étoient ainsi mis pour tâcher de sauver quelques-uns de leurs effets, les autres avec des habits à demi brûlez. Les uns repeter leurs Sœurs, les autres leurs Enfans, car les Familles n'avoient pû encore se rejoindre, les uns crier aux Sacremens pour des Mourans devorez du feu, les autres aux remèdes qu'on ne pouvoit plus trouver : Quantité de Familles tres-commodes, qui avoient l'honneur et l'avantage de loger dans leurs maisons les Princes et les Personnes les plus illustres du Royaume, et quelquefois des Païs étrangers, reduits eux-mêmes à n'avoir que le ciel pour couverture, et pour pain, leurs larmes. On se campa comme l'on pût dans les charitables maisons que le feu avoit épargnées contre toute esperance, car la flamme avoit déjà pris à celle du sieur Geoffroy, près le petit Pont de la rue des Bains, de laquelle nonobstant la separation que fait le ruis-

seau, il n'auroit pas manqué de se porter à ce petit nombre de maisons qui restent, et qui dans la crainte où le danger très-prochain, avoient déjà demenagé, et en ont perdu une partie de leurs meubles.

Le vent recommençant à l'entrée de la nuit, et la plupart des maisons où il y avoit des fourrages, surtout la cour du Château et la maison de Madame Maillard, sur la Place, paroissant encore plus enflammées que pendant le jour, nous donnerent plus d'une fois de cruelles allarmes, et ne nous concilierent pas un fort long ni un fort doux sommeil après une telle journée. J'avois fait chercher inutilement des chevaux pour faire transporter à Villars des Malades étrangers, dans la crainte que la flamme reprenant dans le peu de maisons qui restent, comme il n'y avoit que trop d'apparence, à cause d'une maison voisine qui brûloit encore comme une fournaise, on n'eût point la même facilité pour se sauver la nuit qu'on avoit eu pendant le jour. Le feu avoit déjà fait une étrange dispersion des Habitans et même des Familles que les seules Graces du Prince Regent seront capables de réunir. Il y avoit peu d'Etrangers à Bourbonne lors de l'Incendie. Le Carosse de voiture qui en étoit plein y arriva que tout brûloit encore, plusieurs autres étoient en chemin pour y venir.

La paroisse de Seneide en Lorraine nous ayant donné un Tabernacle, nous faisons l'Office divin comme nous pouvons dans la Chapelle du Prieuré. Nous avons perdu tous les Ornemens et Linges de nôtre Eglise, toutes nos Cloches, nos Orgues, nos Chandeliers, nos Encensoirs, nos Burettes et jusqu'au Soleil du saint Sacrement, dans lequel heureusement il n'y avoit point de Sainte Hostie. La perte de tous ces Ornemens, etc., seroit bientôt réparée, si parmi tant d'Eglises qui en ont d'inutiles, quelques unes vouloient bien decorer la nôtre de ce qui ne leur servira jamais de rien. Les Capucins n'ont pour tout Logement que leur Caveau.

La perte que cause en général l'Incendie de Bourbonne

est très-grande, elle doit interesser tout le Royaume à cause de ses Eaux, dont la vertu souveraine contre une infinité de maladies et toutes les blessures, comme vous l'avez heureusement éprouvé, Monseigneur, pour les vôtres, est connuë maintenant plus que jamais dans toute l'Europe, et leur usage est si fort recommandé par Monsieur le premier Medecin du Roy, par tous les autres grands Medecins de la Cour, et même des Païs étrangers, qui y ont très-souvent recours.

Cette perte interesse particulièrement l'Etat, car on a vu dans une seule année à Bourbonne jusqu'à huit cens soldats, que les Habitants du lieu, toujours zelez pour tout ce qui regarde le Service du Roy, logeoient sans repugnance faute d'un Hôpital, si désiré depuis plusieurs années et si necessaire, pour lequel on a des Lettres Patentes de la Cour, mais aucuns fonds que ceux qu'il plaira à la Providence d'envoyer.

Bourbonne, egalemeut à portée de l'Allemagne et de la Flandre, avoit toujours été un lieu très-propre dans le temps de la Guerre, pour entretenir pendant l'Hiver et retablir les Equipages de l'Artillerie et des Vivres.

Plus de cinq cens Habitans, qui faisoient la Garde tour à tour, toujours prêts à prendre les armes, et faits aux exercices de la guerre, ont tenu de tout temps en respect, et même pris des Partis qui desoloient et inquietoient les Frontieres voisines; les Villages du Bassigny, de la Franche-Comté et de la Lorraine, qui de plusieurs lieues à la ronde, venoient debiter leurs denrées à Bourbonne, à cause de ses Foires et de ses Marchez, commencent déjà à se ressentir de son Incendie.

Je ne puis finir cette longue et triste Lettre sans vous marquer ce que le devoir de la reconnoissance m'oblige de publier dans toutes les occasions, et ce que vous apprendrez avec plaisir, Monseigneur, charitable et bienfaisant comme vous l'estes. Monseigneur l'Archevêque de Besançon nous a

donné toutes les marques d'un Pontife vraiment genereux et compatissant , Monsieur le Grand-Vicaire, Messieurs du Chapitre de Langres, toutes les Dames de cette Ville, quoique d'un Diocese etranger ; l'Université de Besançon, Mademoiselle de Grainville, et Madame de Limosin de Paris, Messieurs les Abbez de Morimont et de Vaux-la-Douce, M. le Marquis de Fussey-Menesserre, le Seigneur et la Demoiselle de Guyonville, les P. P. Trinitaires de La Marche en Lorraine, Diocese de Toul ; M. le Prevost, la Communauté de Montigny et celle de Jussey, M. les Curez de St-Pierre de Langres, de Villars, de Pouilly, de Revenne-Fontaine, de Meuvy, Mademoiselle de Cumier de Choiseuil, et plusieurs autres Personnes dont les noms ne me sont pas encore connus, mais dont nous nous souviendrons eternellement dans cette Paroisse, luy ont procuré de genereux, de prompts secours et très-necessaires après un si desolant incendie : mais le nombre des miserables est si grand, et la ruine de Bourbonne si totale, Monseigneur, qu'il n'y a qu'un Prince aussi sage, aussi compatissant et aussi genereux que celui qui gouverne la France, qui puisse la reparer.

Penetrez que nous sommes de la bonté toute Royale de son cœur, nous osons déjà le regarder non-seulement comme le Reparateur, mais encore comme un second Fondateur de Bourbonne, qui luy devra eternellement tout ce qu'il pourra jamais estre : Les Prieres particulieres que nous avons toujours faites à Dieu pour son Altesse Royale, nous font aussi esperer qu'Elle daignera un peu se souvenir de nous dans la distribution des Graces de son heureuse Regence.

Cette Paroisse qui pour la bonté et la pieté de la plupart de ses Habitants paroissoit digne d'un autre sort que celui d'un incendie si cruel et si general, ou peut-estre d'une telle epreuve de la part du Ciel, que presque tous ont reçu avec une louable soumission, et quelques-uns qui ont perdu cependant tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde outre leurs biens avec une fermeté héroïque, cette Paroisse, dis-

je, quoiqu'appuyée de plusieurs Puissances à la Cour, compte beaucoup, Monseigneur, sur l'honneur de vôtre Protection.

J'ay l'honneur d'estre, en vous présentant les tres humbles respects et remerciemens, les Vœux de tous ces infortunez Paroissiens, et les miens pour vostre conservation,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, etc.

A Bourbonne-les-Bains, le 25 may 1717.

Le Bureau des Charitez pour les Incendiez, où se trouve M. le General de Saint-Lazare, se tient à Paris tous les Mercredis, chez Madame de Richebourg au Marais.

J'ay lû un Manuscrit intitulé : Relation du grand Incendie arrivé à Bourbonne-les-Bains, en Champagne, le 1^{er} may 1717.

Fait à Paris, ce 18 juin 1717.

(Signé) : PASTEL.

Veu l'Approbation de M. l'Abbé Pastel, Docteur de Sorbonne, permis d'imprimer. Ce 18 juin 1717.

(Signé) : MARC-RENÉ DE VOYER D'ARGENSON.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, n^o 1059, conformément aux Reglemens ; et notamment à l'Arrest de la Cour du Parlement du 3 décembre 1705. A Paris, ce 19 juin 1717.

(Signé) : DELAULNE, syndic.



1717. BAUX. — Lettre de M. Baux le fils, de la ville de Nismes, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, sur l'*Analogie des eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, à celle de Balarue en Languedoc*, écrite à M. Gautier, Inspecteur des grands chemins, ponts et chaussées du Royaume. Journal des Sçavans pour l'année M.DCCXVII. N° V du Lundy 1^{er} février.

Baux apporte de nouveaux faits confirmatifs des expériences faites par Gautier pour prouver la nature des sels de l'eau de Bourbonne, « un sel marin chargé de fer et de soulfre, » et expliquer sa chaleur.

« L'odeur du souphre que l'on sent en approchant des sources de Bourbonne, la noirceur de la bourbe qui est au fond des eaux, la saleure, et la chaleur qui s'y font sentir, me portent à croire qu'elles ont une grande analogie avec celles des bains de Balaruc, où l'on remarque la même chose, et qui vraisemblablement contiennent les mêmes principes, ou des principes fort peu différens. »

1721. DUPORT. — *Quæstiones medicæ circa Thermas Borbonienses*. Quas, Deo duce, favente Virgine Deiparâ, ac Præsiede nobili, clarissimo, consultissimoque Domino D. Renato Charles, D. M. in Academia Bisuntina Medicæ

Facultatis Professore Regio, propugnabit D. Antonius Duport, Borboniensis, Medicinæ Licentiatius, in publicæ illius Academiæ Auditorio, die 16 Aprilis 1724, horâ octavâ matutinâ. — Ad doctoratus Lauream in medicinâ consequendam. Ex mandato magnifici Domini D. Rectoris. — *Vesontione*. Typis Nicolai Couché et Francisci Gauthier, *Universitatis Regiæ Typographorum*, 84 pag, in-8°.

Antoine Duport naquit à Bourbonne le 15 juillet 1696, d'Antoine Duport, médecin du roi, à l'hôpital militaire de cette ville et de Françoise Bailly. Il succéda à son père dans la charge de médecin de l'hôpital. Il mourut le 21 juillet 1744. Sa thèse a été traduite en français quelques années plus tard par René Charles. Les six questions qu'elle comporte, toutes résolues par l'affirmative, sont dédiées à Dodart : *Illustrisimo viro, domino D. Joanni Baptistæ Dodart, regi a sanctioribus consiliis, necnon ejus archiatro*.

En voici le titre :

I. An plerisque Morbis chronicis Aquæ Thermales Borbonienses in Campania.

II. An sit aliquis in Thermarum Borboniensium usu servandus ordo.

III. An litteratis Apoplexiæ obnoxiiis Thermales Aquæ Borbonienses.

IV. An Paralysi Thermae Borbonienses.

V. An lœsæ chylosi Aquarum Thymarum Borboniensium potus.

VI. An Rheumaticis Ischiadisque doloribus Aquæ Thermales Borbonienses.

Si nous nous reportons à la thèse de J. C. Callet, nous verrons que son titre est le même que celui de la première question de Duport ; comme elle aussi, elle est divisée en cinq articles. Aussi plusieurs auteurs, Carrère entre autres, ont-ils donné cette question de Duport comme la reproduction de la Dissertation de Callet ; mais alors il faut admettre que celle-ci a été remaniée et augmentée, puisqu'il y est fait mention de l'Incendie de Bourbonne, qui n'arriva qu'en 1717, 8 mois après sa publication.

Il est à croire que ces Dissertations ont été faites par René Charles lui-même et soutenues par ses élèves Callet et Duport.

En tout cas, Duport dans ses *Questions* et René Charles dans sa *Traduction française*, ne font aucune mention de Callet. Malheureusement nous n'avons pû nous procurer la thèse de ce dernier auteur ; ce qui nous aurait permis de dissiper toute incertitude à ce sujet.

1721. BAUGIER. — *Mémoires historiques de la*

province de Champagne, par Baugier. Chaalons, Claude Bouchard, 1721, 2 vol. in-8°.

Le second volume renferme sur l'antiquité de Bourbonne une *Notice* succincte, qui n'est pas dépourvue d'intérêt.

« La Baronie de Bourbonne, dit Baugier, de l'Election de Langres, qui appartient à M. Desmaretz, cy devant ministre et secrétaire d'Etat, est située à dix lieuës de Chaumont et à six lieuës de Langres.

« On pretend que dans l'enceinte du Chateau, il y avoit un temple des payens que les chrétiens renversèrent, et jettèrent dans un puits les têtes de ses idoles qu'ils avoient brisées et cassées, qui y ont été retrouvées depuis quelques années.

« Il paroît par les anciens fondemens dont il reste des vestiges, que Bourbonne étoit une ville composée de plus de 800 maisons. Elle est située dans un pays fertile en grains, en vins et en fruits. Les marchés fréquens et l'industrie des habitants l'enrichissent; mais son principal trésor sont les Eaux minérales chaudes et ses bains, dont la nature, l'excellence et l'utilité sont universellement connues.

« On voit dans le Chateau une ancienne colonne qui a autrefois servi au temple des Payens, dont nous venons

de parler et une pierre où sont écrits ces mots : *Vorvoni thermarum deo Mammonæ catalinius Romanus in Gallia pro salute Cociliæ uxoris voto erexit*. Les deux têtes trouvées dans le puits, qui sont de marbre, représentent, l'une la tête d'une Déesse couronnée d'une branche de laurier, avec deux tresses annelées pendantes du derrière des oreilles sur le haut des Epaules, l'autre est apparemment de celui qui fit ce vœu.

« On tient qu'il y avoit à Bourbonne une colonie de Romains, dont on a trouvé des tombeaux dans la forêt de Coiffy, dite vulgairement le cimetière des Sarrazins. Le Château a été commencé à bâtir l'an 612 ou 613, par Thierry, roi de Bourgogne, fils de Childebart et petit-fils de la reine Brunehaut. On appeloit autrefois Bourbonne *Vervona*.

« Ce Bourg a été entièrement détruit en cendres par un incendie arrivé par hazard le 1^{er} May 1717, entre 8 et 9 heures du matin ; les Eglises, le Château et le Couvent des Capucins n'ont pas été garantis. »

1722. *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Arts à Trévoux*. Mai 1722. Article XLII.

Cet article de 23 pages a pour titre : *Questiones medicæ circa Thermas Borbonienses*, quas, præside D. Re-

nato Charles D. M. in Academiâ Bisuntinâ Medicæ Facultatis Professore Regio, propugnabit D. Ant. Duport. An 1721. — Vesontione, etc. C'est-à-dire : Questions de médecine sur les Thermes de Bourbonne, proposées par M. Duport sous les auspices de M. Charles Professeur Royal, etc. L'an 1721, imprimées à Besançon chez Nicolas Couché, et François Gauthier, p. 81 in-octavo.

C'est le compte-rendu de la thèse de Duport.

1724. DU FAY.—*Sur la chaleur des eaux de Bourbonne.* — Histoire de l'Académie royale des Sciences. — 1724, pag. 47.

M. Du Fay étant à Bourbonne les bains, s'appliqua particulièrement à étudier les phénomènes de la chaleur que les eaux apportent du sein de la terre, et tâcha d'en découvrir les causes.

L'auteur admet comme production de chaleur, le mélange du fer, du soufre et de l'eau d'abord, puis le passage de l'eau sur des voutes au-dessous desquelles sont des feux souterrains.

Il rapporte ensuite quelques expériences qui ne sont pas sans intérêt et en rapport avec les idées qui avaient cours alors.

« L'eau de la fontaine, dit Du Fay, est un peu plus

longtemps à refroidir que l'eau commune chauffée au même degré.

« Mise sur le feu, elle bout moins vite que l'eau commune froide. La chaleur qu'elle a d'elle même lui est un obstacle à acquérir de nouvelle.

« Quand l'eau chaude de la fontaine et de l'eau commune froide ont bouilli sur un même feu, où elles ont été le même temps, celle de la Fontaine refroidit un peu plus tôt, au lieu qu'elle refroidit un peu plus tard quand elle n'a pas bouilli.

« L'oseille et les sommités de feuilles de chêne ne perdent point leur couleur dans l'eau telle qu'elle sort de la fontaine, quelque temps qu'on les y laisse, et elles la perdent en un moment dans l'eau commune chauffée au même degré. Elles la perdent enfin et se cuisent entièrement dans l'eau minérale mise sur le feu.

« D'une livre des Eaux de Bourbonne, on tire un gros de sel très-blanc et très-pur, qui a le gout de sel marin et 4 ou 5 grains d'une terre sablonneuse.

« L'Eau sortant de la fontaine, mise dans un vase d'argent, le dore en dedans.

« Une pièce d'or, une d'argent et une de cuivre ayant été mises dans une boüe noirâtre et d'une forte odeur de soufre, qui se trouve au fond de la fontaine, la pièce d'or

a pris un couleur fort haute et approchant du rouge, celle d'argent a noirci, tirant sur le violet, celle de cuivre n'a reçu aucun changement. La pièce d'argent remise et laissée dans la boue, jusqu'à ce que cette boue fut entièrement sèche, a perdu presque toute sa nouvelle couleur et a repris son premier blanc.

« L'eau ayant bouilli forme une espèce de pellicule luisante avec quelques légères couleurs d'Iris.

« En distillant les boues par la cornue, M. Du Fay n'en a pu tirer de soufre; seulement leur odeur sulfureuse a augmenté lorsqu'elles ont été chauffées.

« Dans des boues desséchées on trouve des particules de Fer, qu'on sépare avec l'Aiman.»

NICOLAS JUY.—*Traité des propriétés et vertus des eaux minérales, bouës et bains de Bourbonne-les-Bains, proche Langres en Champagne. Divisé en IV partie. Dedié à Monseigneur le Marquis de Maillebois. Composé par Nicolas Juy, M. Chimiste demeurant à Bourbonne. A Troyes, chez Jean Oudot, Imprimeur et Libraire, rue du Temple. — 1728.*

Ce petit Traité de 70 pages, non compris la préface et l'épître dédicatoire à Monseigneur le Marquis de Maillebois, Chevalier de l'Ordre du S. Esprit, Maréchal des

Camps et Armées du Roi, son Lieutenant en Languedoc, Gouverneur de S. Omer, et Maître de la Garde-Robe de Sa Majesté; ce petit traité, disons-nous, paraît avoir eu plusieurs éditions. Carrère en cite jusqu'à trois : la première Chaumont, 1716, in-12 ; la seconde Langres, 1728, in-12 ; la troisième, la seule que nous connaissons, est celle dont nous venons de donner le titre.

Juy se montre très-enthousiaste des eaux de Bourbonne : *Il y a certainement, écrit-il dans sa Préface, des remèdes si spécifiques pour guérir une infinité de maladies, qu'il n'est pas permis d'en douter un moment : Telle est la Fontaine minérale d'Eau chaude de Bourbonne-les-Bains, à six lieues de Langres en Champagne. . . . Je la regarde plus miraculeuse que la Piscine de l'ancien Testament : Cet eau remuée par l'Ange ne faisoit son effet qu'à la seule première personne qui y descendoit, au lieu que celle-ci opère les siens à tous, sans distinction d'âge ni de sexe et en tout tems. . . . L'usage de ces Eaux, soit en Boisson soit en Bain avec une bonne méthode fait des effets si merveilleux et si surprenans qu'il semble tenir du prodige.*

Aussi tient-il à leur réputation ; c'est pourquoi il prie les médecins d'y envoyer leurs malades en temps opportun, *car souvent*, ajoute-t-il, et ce n'est que trop vrai, il

nous vient des sujets entierement extenuéz, qui sont plus près de la mort, qu'en état de recevoir du soulagement ; on est souvent obligé de renvoyer ces malades à leur arrivée, ou bien il restent long-tems sur les lieux sans pouvoir user de nos Eaux, et s'il arrive que quelques malades meurent ici, on n'attribue point la cause de leur mort à leur grand âge, ni à leur maladie trop inveterée, ou trop violente ; mais à nos Eaux, quand même ils n'en auroient pas goûté.

Sa transcription de l'ancienne table votive est une des meilleures que nous possédions ; quant au commentaire il rappelle la légende consacrée par les récits de ses devanciers et pieusement recueillie par ses successeurs. Nous citons textuellement : *La source de Bourbonne est d'ancienneté à n'en pouvoir découvrir les commencemens, que par la cause générale qui produit toutes les sources de la terre, avec difference néanmoins de qualitez. Tout ce que l'on peut dire de plus certain sur l'ancienne renommée de ces Eaux, est que du tems des Romains elles étoient recherchées ; ce qui le dénote à n'en pouvoir douter, est l'Inscription latine qui se voit à un mur du Château de ce Lieu, telle qu'elle est figurée ici, et dont on trouvera l'explication en François, ci-après, qui commence par ces mots : Caius Iatinius, etc.*

BORVONI. T
MONAE. C. IA
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PROSALV
E. COCILIAE
EIE 6 EX. VOTO

Dans ce tems les Romains faisoient travailler leurs troupes au rétablissement des grands chemins, et comme Bourbonne est situé entre deux villes très-considérables Besançon et Langres, ils firent aussi travailler au rétablissement des Fontaines et des Bains, et particulièrement à construire un Réservoir qui est éloigné de la grande source d'environ cent pas, où il se trouve quantité de petites sources aussi chaudes que celles de la grande : Ils en firent un beau Bain dans lequel Caius Iatinius, pour lors Patrice, y fit baigner sa fille nommée Cocilie, qui étoit très-incommodée, laquelle fut guérie : C'est pour cela que ce reservoir a toujours porté le nom de Patrice.

Comme le titre l'indique, Juy a divisé son petit Traité en quatre parties parfaitement distinctes. Dans la première il passe en revue les maladies qui conviennent à ces eaux qui tirent leur qualité des mines de Soulfre de Mars, de Nitre et de Sel fossile ou gemmé, et dont elles se

chargent en se filtrant par les terres où elles passent : Ce sont aussi ces minéraux qui leur donnent un sixième degré de chaleur à la source ; ces eaux sont claires, légères et fort aisées à prendre, et si sensiblement pénétrantes, que l'on voit souvent des personnes qui sont difficiles à émouvoir en prendre jusqu'à soixante et quatre-vingt verres dans une matinée sans en être aucunement gonflées.

Il les regarde comme fondantes, apéritives, laxatives et diaphorétiques ; elles sont excellentes pour lever toutes sortes d'obstructions en quelques parties qu'elles soient..... elles évacuent les humeurs par les selles, par les urines et par la transpiration.

Il les conseille dans plusieurs maux de poitrine venant des causes froides, comme celle d'une pituite qui embarrasse la poitrine et cause une difficulté de respirer ; dans les maux d'estomac venant la plupart du temps des obstructions, des glaires et de la bile qui cause souvent des coliques d'estomac, des vomissemens continuels, des douleurs très-vives, des inquietudes, du dégoût, des indigestions, des crudités, des aigreurs, des syncopes, tous symptômes constituant ce que nous appelons aujourd'hui la dyspepsie ; enfin elles fortifient l'estomac, l'exci-

tent, lui donnent du ton, facilitent la digestion et rétablissent l'appétit.

Elles remédient aussi aux obstructions du foie, de la rate et autres parties, quand il n'y a ni inflammation ni fièvre, aux coliques d'estomac et d'intestin, à la colique néphrétique *causée par des sables, graviers, glaires et autres corps étrangers retenus dans le réservoir des reins*, à la pierre qui commence à se former, à la strangurie, la jaunisse, les pâles couleurs, *l'abondance de graisse et le trop d'embompoint ou repletion*.

Elles conviennent pour les fleurs-blanches ; elles rectifient les évacuations du sexe.

Parmi les merveilles qu'elles opèrent, l'on ne doit pas omettre qu'elles ont la faculté de procurer aux femmes qui se croient stériles une abondante et heureuse fécondité.....

Elles conviennent dans le rhumatisme, dans la sciatique, dans des *dépôt d'humeurs qui s'arrêtent en plusieurs endroits et notamment aux genouïls et aux pieds, et empêchent de marcher, que nous appelons fluxions périodiques*. De même ceux qui ont des entorses mal pansées et négligées y trouvent aussi leur guérison : Enfin toutes les humeurs froides s'y dissiperont, les tumeurs qu'on appelle écouelles en quelques parties

qu'elles soyent, qu'elles fluent ou qu'elles ne fluent pas y trouverront leur remède très-sûrement.

Ceux qui ont des ulcères aux jambes ou ailleurs y seront guéris. Ces eaux sont employées utilement pour les coups de feu et de fer : pour les playes mal pansées, où s'est arrêté quelque corps étranger ou quelques esquilles, qui doivent s'exfolier, ces eaux les font sortir très-sûrement.

Quelques personnes seront surprises de m'entendre dire que ces eaux ont la vertu de guérir la goutte. Je n'en aurois osé parler si je n'avois de mon côté beaucoup d'expériences des guérisons.

La façon de prendre les eaux y contribue beaucoup ; puisque je me suis aperçu que si-tôt que les malades commençoient à boire de nos eaux les douleurs cessoient, et l'inflammation diminuoit tous les jours ; le ventre et les voyes des urines devenoient libres, l'appetit revenoit et le repos y succédoit : On ne doit faire baigner les malades qu'après qu'ils ont bû dix-huit à vingt jours, et lorsque les eaux ont fait des fontes, il faut les évacuer, tout cela étant fait, l'on commencera les Bains très-tempez et l'on augmentera par la suite les degrés de la chaleur de l'eau ; on se sert aussi de la Douche et l'application des Bouës, malgré le sentiment de ceux qui

voudront dire le contraire ; ceux qui sont guéris le soutiendront avec justice.

Il recommande aux paralytiques de recourir à ce remède ; puisqu'il n'est pas permis de dire qu'il s'en puisse trouver de plus spécifique ni de plus sûr. Il ne faut pas s'étonner s'il y en a qui reçoivent leur guérison sur les lieux, et qu'il y en ait d'autres qui soient obligés d'y revenir deux ou trois Saisons de suite ; ceux à qui la paralysie n'est pas parfaite y sont souvent guéris, aussi bien que ceux qui y viennent incontinent après que le mal leur est arrivé ; d'ailleurs la diversité des tempéramens, des âges et la méthode de se servir de ces eaux y fait beaucoup.

Enfin les eaux de Bourbonne guérissent l'hydarthrose, quelquefois la surdité, les retractions tendineuses, les anchyloses. qui ne sont pas des plus anciennes, les faiblesses de membres qui ne prennent point de nourriture et qui sont sans douleurs, dont les ligamens sont relâchés, ceux même qui n'ont ni mouvement ni sentiment, ... les efforts ou chûtes ; elles nettoient toutes tâches de la peau, galles, gratelles et celles qui sont farineuses ; j'ai encore vu guérir des tigneux, en leur lavant souvent la tête de ces eaux avec une éponge, et en les buvant, etc., etc.

Dans la deuxième partie, Juy énumère les maladies auxquelles les eaux sont contraires : les tempéramens sanguins, les abcès en voie de formation, toutes les fièvres *excepté la fièvre lente qui est causée par des obstructions*, la phthisie, la toux soit vieille soit récente, toutes les inflammations externes ou internes, *les maladies des poulmons ulcerez ou flétris*, la pleurésie, l'hydropisie, l'hémorrhagie, *les éresypèles, les phlegmons et toutes autres tumeurs qui viennent à suppuration.*

La vérole clot la liste : *Elles ne guérissent pas le mal de Naples ou grosse-verole, tout l'effet qu'elles produisent dans ce cas-là, est seulement d'en faire découvrir les causes sans les emporter. J'ai vu des personnes de considération avoir ce mal qui venoient ici croyant avoir un rhumatisme, et après avoir pris deux saisons nos eaux ils ont été obligés de passer par les grands remèdes, et c'est moi-même qui les ai traités.*

Elles font déclarer et sortir les poulains qui sont cachez, après quoi il faut les traiter à l'ordinaire ; ceux à qui cela est arrivé, sont des personnes qui viennent ici pour d'autres incommodités, et celles-ci s'y déclarent.

Cette action révélatrice se manifeste en effet tous les jours à Bourbonne, et nous ne voyons pas trop pourquoi la Société d'Hydrologie médicale s'obstine à la réserver spé-

cialement pour les thermes des Pyrénées, quand tant d'autres stations qui ne sont rien moins que sulfureuses, viennent, preuves en main, démontrer que les choses se passent de même chez elles. Si encore il était prouvé que cette action est due à l'excitation directe du soufre sur les parties malades, mais les inspecteurs des eaux sulfureuses thermales sont eux-mêmes opposés à cette manière de voir, et *tout en reconnaissant que le calorique et l'excitation locale ou mécanique entrent pour quelque chose dans la manifestation et l'entretien des accidents vénériens, il leur paraît irrécusable que les eaux s'adressent moins aux symptômes syphilitiques qu'au virus, au ferment, à l'état diathérique, en un mot à l'agent producteur des accidents syphilitiques* (1).

C'est aussi notre opinion, et c'est pour cela, croyons-nous, que toute source thermale, possédant les éléments capables de réagir vigoureusement sur l'économie animale toute entière, à l'intérieur comme à l'extérieur, que ces éléments soient le chlorure de sodium, le soufre, le calorique ou l'électricité, doit jouir de cette propriété singulière.

(1) *Annales de la Société d'Hydrologie médicale de Paris. — Traitement des affections syphilitiques par les eaux sulfureuses.* Tome X, p. 221

Pour ce qui est de Bourbonne, nous avons fait voir l'année dernière, d'après la tradition locale et les faits cliniques recueillis tous les ans, les avantages qu'on peut retirer de nos sources dans le traitement de cette maladie. Nous croyons avoir suffisamment démontré que l'eau de Bourbonne, en boisson et en bains, aggrave les accidents primitifs, tels que gonorrhée, balanite, adénite, chancre, décèle la présence du virus syphilitique latent, fournit un auxiliaire puissant aux médicaments spécifiques, et prévient les accidents qu'ils occasionnent quelquefois; enfin qu'elle répare par son action tonique et reconstituante les forces du malade, et le met à même de lutter avec plus d'avantage contre la diathèse. Son action se borne là; nous ne pensons pas qu'à elle seule elle ait jamais guéri la vérole (1).

Mais revenons à Juy. Comme appendice à la seconde partie de son livre, il s'occupe de la situation de Bourbonne, et de la manière de prendre les eaux. Ces renseignements sont précieux pour l'histoire; nous ne pouvons mieux faire que d'en détacher quelques extraits.

Ce lieu est dans un petit vallon environné de monti-

(1) *Les Eaux salées chaudes de Bourbonne-les-Bains*. Paris, A. Delahaye, 1863.

cules. La Fontaine minérale et les Bains sont dans le bas du Bourg ; l'Eglise est au milieu sur le plain de la hauteur : Il y a des Capucins qui ont un Couvent des plus beaux de leur Ordre. La Place où sont les Bains et la Fontaine est pavée, la rue jusqu'aux Capucins l'est aussi. Il y a une Halle auprès de la Fontaine pour s'y promener en bûvant les eaux ; quoique la plus grande partie les boivent dans leurs chambres de peur de prendre l'air ; la Place auprès de l'Eglise est aussi pavée, de même que les chemins du côté de Langres et Chaumont.

La Poste arrive en ce Lieu pendant les Saisons qu'on prend les eaux, trois fois la semaine, et les mêmes jours qu'elle arrive à Langres : l'on y voit de tout côté les paysans y arriver pour y apporter des Danrées à vendre : il y a de plus un Marché tous les jeudis de chaque semaine.

L'on a que trop sçu que ce Lieu avoit eu le malheur d'être incendié le premier jour de May 1717, et qu'il y eut plus de cinq cens maisons de brûlées en moins de deux heures.

Cet Incendie arriva par la faute d'une femme qui faisoit de l'eau-de-vie ; le vent étoit si violent qu'il n'y eut pas moyen de sauver une seule maison de celles où

le feu prit, non plus que les effets qui y étoient; mais Dieu par sa bonté y a répandu ses grâces, puisqu'on commence à y être mieux rebâti qu'auparavant, chacun s'est efforcé d'y faire des maisons propres et commodes pour y recevoir les malades qui sont obligez d'y venir prendre les eaux.....

Quant à la manière de prendre les eaux, il s'exprime ainsi : *Le tems propre à prendre les eaux n'est pas limité; l'on peut cependant dire en général que les eaux et les Bains peuvent se prendre dès le quinze d'Avril, jusqu'à la fin de Juin, et dès le vingt d'Août jusqu'à la fin d'Octobre, lorsque ces saisons sont douces et tempérées; il ne faut pas prétendre que ce sont ces deux saisons qui donnent de la vertu à nos eaux, puisqu'elles en ont autant dans un tems que dans un autre; mais parceque ces deux saisons sont tempérée, on les choisit pour être plus commodement..... Il y a des Medecins qui ordonnent de se purger avant que de prendre les eaux, d'autres n'ordonnent un purgatif que deux ou trois Jours après les avoir bû pour préparer, fondre et disposer les humeurs qui doivent être purgées, suivant les incommoditez on continuë de les prendre du plus au moins; la purgation est très-nécessaire pour evacuer de tems en tems ce que les eaux auront fondu; quoiqu'elles*

soient très-fondantes et passent ordinairement bien, elles n'emportent pas néanmoins toujours tout ce qu'elles fondent. . . . Ces eaux agissent encore un très-long-tems dans le corps, échauffent la masse du sang et dérangent les humeurs, d'où il arrive que le malade succombe souvent ; c'est donc une nécessité de se purger deux ou trois fois, de dix jours l'un après le retour des eaux.

Lorsque le corps est bien préparé ici par les eaux et les purgatifs, on fait prendre les Bains à ceux qui en ont besoin et la Douche (quand on la croit nécessaire) après quatre ou cinq jours de Bains, pour fondre les humeurs et les préparer à la Douche. Cette Douche est un grand remède pour fondre et faire sortir les humeurs fixées dans quelque partie. La Douche est un baquet élevé qu'on remplit à moitié d'eau du Bain, et l'autre moitié d'Eau de la Fontaine. . . .

Quant aux Bains, il faut les prendre très-tempérés pour y rester environ une heure ; . . . on les prend en chambre. . . . En sortant du Bain on entre dans son lit bien bassiné sans prendre l'air, ce qui fait que la transpiration s'en fait mieux, etc. Le tonneau d'eau de la source ne coûte que cinq sols, le Maître des Bains le fait conduire au logis où les malades sont. Ces eaux conservent leur chaleur depuis le soir qu'on les amenées

jusqu'à six et sept heures du matin, et souvent elles se trouvent encore trop chaudes.....

Il y a des incommoditez où il faut baigner et doucher; mais où il ne faut pas faire suer comme sont celles où les membres sont affoiblis et manquent de nourriture et de chaleur par le défaut d'esprits et des sucs nourriciers : il faut alors leur communiquer de la chaleur et des esprits pour les ranimer et les nourrir, ce que les sueurs détruiraient. Bien des paralytiques doivent en user de même.

L'heure ordinaire de boire les eaux est sur les six à sept heures du matin : on les boit à jeun, et on doit employer une heure à les boire en se promenant quand on le peut; on les augmente, ou on les diminue suivant le conseil qu'on en doit prendre; ce n'est pas le meilleur qu'elles passent si vite, elles n'auroient pas le tems de faire des fontes, et de pénétrer les parties qui sont chargées d'humeurs, et les desopiler.

On prend un boïillon une ou deux heures après qu'on a pris les eaux, et on attend le diné qui doit être réglé sur les onze heures, on doit boire du meilleur vin, mais avec modération, on ne mange point de ragoût non plus que de cruditez, on ne fait point maigre.

Il est nécessaire d'observer le même régime pendant

six semaines après le retour des eaux, parcequ'elles demeurent et agissent encore pendant tout ce tems avec le sang en y faisant des fontes d'humeurs.

Nous arrivons à la troisième partie consacrée toute entière à des expériences chimiques entreprises par l'auteur pour mieux se rendre compte des minéraux qui entrent dans l'eau de Bourbonne, de sa chaleur et de ses qualités. Il est le seul qui y mentionne le nitre. Comment fut-il amené à cette découverte ? le voici : S'étant procuré par l'évaporation de quelques pintes d'eau, environ *douze gros de sel tirant sur le blanc cendré, très picquant un peu amer* à la bouche, il procéda ainsi ; nous le laissons parler :

Je mis le sel que j'avois amassé dans une poësse de fer bien nette et bien claire avec de l'eau de pluie pour y dissoudre mon sel, je mis cette poësse dans ma cave au frais pour y trouver du nitre, s'il y en avoit, je la laissai douze jours sans la toucher ; au bout de ce tems, je trouvai une pellicule qui s'étoit formée sur l'eau, garnie de petites broches qui étoient le nitre que je cherchois, et que je separai, je versai mon eau dans un vase, je trouvai tout autour de ma poësse un très-beau saffran de Mars des plus aperitifs qui y étoit attaché par petits boutons gros comme des pois, il y en avoit deux gros

quatre grains, et un gros quarente-deux grains de nitre, je remis ensuite mon eau dans la cucurbité pour en separer l'humidité comme auparavant, après l'avoir fait je ramassai mon sel, que je mis dans un creuset de terre vernie, j'y mis un autre creuset non verni, celui de dessus étoit renversé, et dont le col entroit dans l'autre, je luttai les jointures, je le mis sur un petit feu que j'augmentai, et au bout d'une demie-heure je levai le creuset supérieur et j'en remis incontinent un autre, je ressentis une vapeur souphrée, je continuai mon opération jusqu'à ce que la matière qui étoit dedans devint blanche et qu'il n'en sortit plus de vapeurs. Après avoir laissé refroidir mes creusets supérieurs, j'y ramassai une fleur de soulfhre qui s'y étoit attachée, et dont le poids étoit de trente-deux grains, je ramassai encore mon sel qui étoit d'une grande blancheur, qui avoit a peu près le goût du sel de Lorraine, que je crois être un véritable sel fossile : Enfin me voilà arrivé au but que je cherchois, qui est de scavoir les Minéraux qui font le composé de ces eaux.

Suivent d'autres expériences pour démontrer que les eaux tirent leur chaleur et leurs qualités de ces mêmes minéraux.

Ces expériences donnent lieu de croire que la chaleur

de ces eaux ne provient que des mines de fer, de bitume et de soufre, qui sont dans les entrailles de la terre, et par où ces eaux passent.

Ces mêmes expériences prouvent encore que c'est de là que ces eaux tirent leur qualité, et pour en donner une idée claire il faut remarquer que la terre est un corps composé de parties grossières entassées les unes sur les autres, les eaux circulant dans les entrailles de la terre détachent ses parties les plus faciles à dissoudre, s'en chargent et les charient le plus souvent jusqu'aux sources des Fontaines qui retiennent les qualités des minéraux, comme on le voit dans les eaux de Bourbonne. . .

On remarquera encore qu'il n'y a presque point d'eau minérale en Europe qui soit plus chargée de minéraux que celle de Bourbonne-les-Bains, et qui soit en même tems plus sulphureuses, il est aisé à le voir par les bouës que ces eaux produisent au fond de leur réservoir, lesquelles sont grasses et onctueuses et amies des parties nerveuses pour les fortifier (comme font toutes les huiles et corps balsamiques) dont la seule application guérit souvent les affections particulières après l'usage des Bains, quand on les juge convenables : Cette boue n'est autre chose qu'un amas de parties bitu-

mineuses et alkalines des plus grossieres comme flottantes et ensuite precipitées au fond des bassins par la force des acides grossier qui s'y trouvent joints en petite quantité.

Enfin la quatrième partie, qui n'occupe pas moins de 30 pages, contient la liste des guérisons qui ont eu lieu à Bourbonne du temps de l'auteur. Il termine en demandant les eaux *gratis* pour les pauvres comme pour les soldats, et en faisant des vœux pour la construction d'un hôpital.

En 1304, les moines de Saint Antoine de Besançon vinrent fonder un hôpital à Bourbonne. La même année, Jean I et Jean II de Choiseul, co-seigneurs de Bourbonne, et exécuteurs testamentaires de Bartholomette Alix, femme du premier et mère du second, leur firent donation d'une partie des biens qu'ils possédaient dans cette seigneurie. Cette maison exista jusqu'en 1682, époque à laquelle les moines la vendirent aux R. P. Capucins, en réservant toutefois les biens qui y étaient attachés et dont jouit longtemps encore le couvent de Besançon. Le bois des Moines, dit encore bois Saint-Antoine, ne fut vendu qu'à la révolution et acheté par M. Petitot.

Le but de cette institution était de donner des soins aux malades et aux pèlerins.

Dans les premières années du xvii^e siècle, vers 1614, Gauthier, inspecteur des Ponts et Chaussées de France, fut envoyé à Bourbonne, par M. de Bercy, de la part de Desmarest, pour faire aux Bains quelques réparations et tirer le plan d'un hôpital. Mais la mort du roi, arrivée le premier septembre 1715, et probablement aussi le grand incendie dont nous avons parlé, ne permirent pas de donner suite à ces projets.

A l'époque de la vente de la maison des moines de Saint-Antoine aux Capucins, le curé de Bourbonne Didier Roger, le docteur Jean Bailly et Nicolas Chevalier marguilliers, les officiers municipaux, les officiers de justice et les notables, achetèrent de Jean Mammès, marchand en cette ville, une portion de sa maison, moyennant 500 livres, pour y établir un service de Charité (20 octobre 1681), *destiné à la visite et au soulagement des pauvres malades et pour l'instruction des jeunes filles*. La nièce du curé suffit seule, pendant les premières années, aux exigences du service. Le 9 mars 1689, on passa un traité avec Mlle Anne Morizot, à laquelle on accorda pour aide Geneviève Arnoul, sa nièce, qui lui succéda.

L'établissement, grâce aux libéralités dont il fut l'objet, ne tarda pas à s'accroître. Les fondateurs, éblouis

par les premiers succès, demandèrent et obtinrent du roi l'autorisation d'établir un hôpital, sous le nom d'Hôtel-Dieu de Bourbonne. Les Lettres patentes de Louis XIV datées de Fontainebleau, le 2 Octobre 1702, et enregistrées au Parlement le 3 Avril 1703, confirment une partie de l'institution : Secourir les malades pauvres, les étrangers et surtout les militaires. Il n'est nullement question de l'instruction des jeunes filles. *Et d'autant que le principal motif de l'établissement du dit Hôpital, disent les Lettres-patentes, est de soulager les Soldats, Dragons et Cavaliers de nos troupes, dans les temps auxquels les Eaux et les Bains du dit Bourbonne sont les plus salutaires : Voulons qu'ils y soient reçus dans le mois de Mai jusqu'au quinze Juin, et depuis le quinze Août jusqu'à la fin de Septembre, préférablement à tous autres malades et qu'ils y soient logés, couchés, nourris et médicamentés et soignés. . . . en payant par eux audit Hôpital la paye que nous avons coutume de leur faire donner pour autant de jours qu'ils y voudront rester (1).*

Immédiatement on se mit à l'œuvre ; mais bientôt s'élevèrent des contrariétés , la passion s'en mêla et comme le raconte le docteur Chevalier, *par un contraste*

(1) Page 6.

que l'on ne peut imaginer ni concevoir, et qui peut être est sans exemple, ces hommes vertueux ont été contrariés dans leur entreprise, et n'ont eu pour prix et récompense de leur zèle, que la douleur de voir détruire avec une sorte de triomphe un asile aussi précieux (1).

Le fait est que le but de l'institution n'était plus rempli, et nous croyons que ce dut être là le sujet de la querelle.

Cependant le besoin d'un hôpital militaire se faisait de plus en plus sentir. Les vertus de nos sources bien appréciées dès ce temps-là dans les blessures de guerre, amenaient tous les ans à Bourbonne 7 à 800 soldats, le plus souvent dénués de ressources ; ce qui ne laissait pas que d'être une lourde charge pour le peuple. C'est pour le soulager que le Roi voulait qu'on les reçut dans l'Hôpital bourgeois, moyennant toutefois salaire compétent.

C'est aussi un des motifs qui ont obligé, nous raconte Juy, *Monsieur Charles, Official et Curé de Bourbonne, entièrement zélé pour ces pauvres soldats, d'aller à M. Leblanc, ministre de la Guerre, pour lui*

(1) Page 220.

remontre le besoin de cet Hôpital : Ce pieux et zélé Ministre touché de ses remontrances, lui a donné des ordres pour le commencer, ce qu'il a fait incontinent, ayant loué pour cet éfet une grande maison, située dans la rue des Bains, dans laquelle il a fait porter tous les meubles de sa maison, avec beaucoup d'autres qu'il a achetés : Et par la quantité d'Ouvriers qu'il a employé a rendu en peu de tems cette maison très logeable, de sorte que tous les soldats qui sont venus aux eaux le mois de septembre 1727 y ont été logés et ont été très-contens.

Monsieur le curé y a fait faire une chapelle dans laquelle on dit tous les jours la messe. Ce commencement donne lieu de croire que M. Leblanc secondera les pieux desseins de ce digne Pasteur, qui donne à ce qu'on assure dix mille livres pour commencer cet Hôpital, qui sera aussi suivant son intention pour le soulagement des pauvres étrangers, qui viendront prendre les eaux munis de bons certificats, et on ne doute pas que dans la suite il n'y ait audit Bourbonne un Hôpital très-célèbre.

L'année même de la publication du petit Traité de Juy, parut à Paris, à l'Imprimerie de la V^e d'Houry, rue de la Harpe, au S^t Esprit, 1728, une petite brochure de 40

pages in-12, sans nom d'auteur, qui renferme un long plaidoyer en faveur de la construction de l'hôpital de Bourbonne. Nous y puiserons d'autant plus largement pour ce qui va suivre, que cet opuscule est fort rare et les faits qu'il rapporte à peu près oubliés. Il a pour titre :

AVIS AU PUBLIC, en particulier aux Pauvres et aux Personnes charitables, sur la vertu et l'usage des Eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, et sur l'établissement et les Règlements d'un Hôpital Bourgeois commencé en ce lieu en faveur des Habitans et des Etrangers, sous la protection des Seigneurs et des Supérieurs Ecclésiastiques (1).

L'auteur, que nous croyons être le curé Charles, après avoir rappelé en quelques mots les propriétés de nos sources, nous raconte les premiers temps de notre hôpital. Nous le laissons parler : *On a commencé sur la fin de la dernière saison (1727) une espèce d'hôpital qui sera toujours d'un très grand secours pour plusieurs en attendant mieux, comme il y a tout lieu de l'espérer, et qui pourra même servir dans la suite d'un Hôpi-*

(1) *L'avis sur la vertu des Eaux de Bourbonne-les-Bains*, en Champagne, 1728, in-12, cité dans la *Bibliothèque* du P. Le Long, comme étant de N. Juy, et dans le *Catalogue* de Falconet, mais sans nom d'auteur, n'est probablement autre que cette brochure dont le titre aura été rapporté en abrégé.

tal particulier pour les femmes et filles, ou pour les Bourgeois, si l'on veut en séparer les soldats.

On a donc choisi pour cela une grande maison (1) assez proche de la fontaine et des bains chauds, d'où l'on peut aussi faire venir aisément l'eau pour boire, baigner et se faire doucher.

Dans cette maison qui a un jardin sur le ruisseau d'eau froide; qui est en bon air, et où l'on a accommodé une Chapelle pour y dire tous les jours une ou plusieurs Messes, qu'on peut entendre de plusieurs chambres ou salles; on procurera le couvert, un lit, les médicamens nécessaires, les bains et les eaux gratis (2) ainsi que les soins des Médecins, Chirurgiens, Apoticaire, Baigneurs et autres gens de service, à tous les véritables pauvres.....

Mais comme cet Hôpital n'a encore jusqu'ici aucun fonds, et qu'il faut faire bien de la dépense pour le fournir des vivres, remèdes, linges, meubles, ustensiles et autres choses nécessaires, sans parler des gages de plusieurs domestiques qu'il faudra y entretenir, et

(1) La maison du feu sieur Maillard, proche le petit pont, dans la rue des Bains, où de gros seigneurs ont logé autrefois avec toute leur suite et leurs équipages.

(2) La charité des Seigneurs veut bien accorder ce gratis aux véritables pauvres.

qu'il est impossible dans un lieu totalement ruiné par un incendie, de subvenir aux besoins de tous les pauvres qui y viennent aux Eaux, de toute la France, et même des pays étrangers, on ne peut pour le présent y nourrir gratis qu'un certain nombre de pauvres du lieu ou étrangers qui n'auront aucune ressource.

Pour les autres qui voudront être entretenus de toutes choses et qui sont en trop grand nombre pour pouvoir constamment y suffire à tous, ils auront soin comme il falloit bien le faire auparavant, de se pourvoir de quelques secours de leurs familles ou de leurs Paroisses.

Suivent un Avis aux personnes charitables, surtout à celles qui viennent aux Eaux, touchant la fondation de quelques lits à l'hôpital de Bourbonne; un autre Avis touchant les faux pauvres ou les faux malades qui sous prétexte des Eaux oseraient venir à Bourbonne, et enfin les Règlements pour l'Hopital de Bourbonne les Bains.

Comme l'ordre qui mène à Dieu, suivant les paroles de St-Augustin, dit l'auteur anonyme, conduit aussi à tout bien, en particulier à la santé; outre les Règlements generaux des autres Hopitaux, on observera dans celui-ci par rapport à l'usage des Eaux :

I. *De se confesser en entrant et en sortant de cet Hôpital, comme cela se pratique partout, afin que l'âme étant ainsi purifiée, on obtienne plus aisément la guérison du corps.*

II. *A six heures du matin la prière en commun à la chapelle.*

III. *A huit heures le bouillon ou le déjeuner aux malades, qui viendront pour cela au refectoire, s'il n'en sont légitimement empêchez.*

IV. *A dix heures la messe commune.*

V. *A dix heures et demie le dîner.*

VI. *A une heure et demie vêpres, les veilles et les jours des Dimanches et Fêtes.*

VII. *A cinq heures le souper.*

VIII. *A huit heures la prière du soir et la retraite, passé lequel tems on n'ouvrira plus la porte à personne, et on ne souffrira plus de feu ni de lumière dans les chambres, crainte d'accident.*

IX. *Ceux qui ne se trouveront pas ausdites heures pour déjeuner, dîner et souper, en seront privez ainsi que ceux qui n'assisteront pas à la Messe, à la Prière du soir et du matin, aux Vêpres, etc., sans des raisons légitimes, ou qui iroient boire et manger dehors de l'Hôpital.*

X. *Les hommes et garçons n'auront aucune communication avec les femmes et filles, qui auront leur logement et leur réfectoire à part; et celles-ci ne les souffriront nullement chez elles, sous quelque prétexte que ce soit, sous peine d'être chassés honteusement les uns et les autres de l'Hôpital.*

XI. *Pour éviter une trop grande oisiveté et le sommeil de l'après-dinée trop dangereux dans l'usage des Eaux, on s'occupera aux heures de loisir qui ne manqueront pas dans la journée, à quelque métier ou à quelque travail qui ne fatigue point.*

XII. *On aura soin d'éviter le serein ou l'air du soir, qui est très-préjudiciable à l'effet des Eaux.*

XIII. *Tous s'observeront sur la propreté et sur la fumée du tabac trop dangereuse pour le feu, et qui ne convient guères avec l'usage des Eaux.*

XIV. *Tous seront exacts à se trouver aux heures que les Médecins, Chirurgiens et Apoticaire viendront faire leurs visites à l'hôpital, sçavoir ordinairement le matin, avant le dîner et avant le souper.*

XV. *Tous vivront dans une bonne union, et s'abstiendront de toutes mauvaises paroles et de toutes mauvaises actions, sans quoi on en feroit bientôt l'exemple qu'ils mériteroient.*

XVI. *Il ne coutera guères à certaines personnes qui auront les mains libres, de faire leurs lits le plus matin qu'il sera possible, et avant que les domestiques, trop occupés pendant toute la journée à leur service viennent balier leurs chambres ou salles, qu'on tiendra toujours très-propres.*

XVII. *On ne recevra personne, surtout des étrangers et des passans, que pour des maladies qui demandent l'usage des Eaux, et aucun pour celles qui pourroient se communiquer, puisque les Eaux mêmes y sont très-contraires.*

XVIII. *On n'y recevra aussi personne qui n'ait des certificats comme il a été dit ci-dessus.*

XVIII. *Dès qu'on n'aura plus besoin des eaux, ni d'un repos convenable, il ne faudra plus penser à s'arrêter à l'hôpital, mais à faire place à d'autres malades.*

Voilà pour tous les malades en général, voici maintenant le *Règlement particulier pour les Soldats, s'il plaît à la Cour de pourvoir à leur subsistance audit Hôpital, comme on a tout lieu de l'espérer, suivant qu'on le verra à la fin de cet écrit.*

I. *Ils auront soin d'observer les Réglemens susdits.*

II. *Ils auront leurs chambres ou salles et leur refectoire séparés.*

III. *Ils apporteront des certificats de maladie et du besoin de prendre les Eaux, signez par leurs Officiers et Chirurgiens Majors, et visez par les Subdélégués des villes d'où ils sortiront.*

IV. *Ils auront la précaution de se munir de leur paye ordinaire, sans quoi ils ne seront point reçus.*

V. *Ils seront d'une attention particulière à n'avoir point de disputes entre eux, ni aucune communication avec les autres malades de l'hôpital, surtout avec les personnes du Sexe.*

VI. *Ils se conformeront autant qu'ils pourront, aux Réglements de l'Hôtel Royal des Invalides. . . .*

On voit dans une seule année jusqu'à près de mille soldats à Bourbonne aussi peu éloigné de la capitale du Royaume, qu'aucun autre lieu de bains chauds, et plus à portée de plusieurs grands passages des troupes, des principaux quartiers d'hyver, surtout pour la Gendarmerie, la Cavalerie et les Dragons, des principales garnisons et frontières de l'Etat marquées ci-dessus, et des théâtres ordinaires de la guerre.

La plupart des soldats encore plus exposez par leur état que tous les autres sujets du Royaume, a une infinité de maladies qui demandent presque uniquement l'usage des Eaux de Bourbonne, y sont envoyez ordi-

nairement sans autre secours que la fausse espérance d'être reçus et de ne manquer de rien dans un Hôpital qui n'existe que dans leurs idées.

Dispersez fort loin de la fontaine et des bains chauds, non dans les meilleurs logis du lieu assez remplis par les autres malades et par leurs suites, mais dans les masures à demi réparées des plus pauvres habitans totalement ruinez par l'incendie, et trop occupez de leur misère et de leurs travaux domestiques ou champêtres, pour pouvoir aider de tels hôtes, ceux-ci dispersez seul à seul et éloignez de tout, ne peuvent aisément recevoir les visites et les secours des Médecins et Chirurgiens du Roy payez pour cela, ni d'autres personnes charitables, et n'ayans par eux-mêmes aucune connoissance ni expérience de la qualité de ces Eaux, prenans en aveugles, sans guides, sans témoins, et à toute outrance la boisson, les bains, douches, etc, périssent souvent à la source des meilleurs remedes pour le corps (1), et peut-être pour l'âme, avant qu'un Pasteur avec toutes ses attentions soit averti seulement de leur arrivée : ou du moins ils ne guérissent pas aussi com-

(1) Il en est mort dans les bains chauds, quand ils sont tombez en foiblesse, parce qu'ils n'avoient personne pour les soutenir.

munement, aussi promptement, et à aussi peu de frais qu'ils le feroient dans un Hôpital.

On peut encore dire, sans faire tort à la sagesse des Soldats en général (ceci regarde aussi beaucoup les pauvres), que plusieurs d'entre eux venans aux Eaux... bien loin d'employer le peu d'argent qu'on peut leur avoir confié à s'acheter la nourriture et les remèdes convenables, le consomment bientôt à la boisson non des eaux chaudes, mais du vin dont l'excès y est très-nuisible, sont bien plus exposez par là à prendre querelle ensemble, à se battre en duel, à désertter, à courir la nuit, à attenter à la pudeur des filles de leurs hôtes, et autres personnes du sexe, à se livrer enfin quelquefois à toutes sortes de désordres auxquels il est de la religion, et même de l'intérêt particulier de la Cour, d'obvier pour jamais par la fondation d'un Hôpital Militaire et général...

La Cour a toujours été si pénétrée de la nécessité absolue de cet établissement, qu'Elle accorda pour cela des Lettres Patentes du 2 octobre 1702, enregistrées au Parlement de Paris, le 3 avril 1705.

Plusieurs Princes et Princesses, plusieurs Maréchaux de France, etc. . . . qui ont été à ces Eaux, et convaincus par leurs propres yeux ou par le cri public, de la nécessité de cet Hôpital, en ont souvent sollicité les

fonds, et les Subdéléguez de Langres ou autres personnes par ordre de leurs supérieurs en ont tiré ou fait tirer de beaux plans, ausquels il ne manque plus que l'exécution si désirée et si nécessaire.

De l'aveu de bien des gens, cet établissement ne paroît guères moins nécessaire en quelque façon, que l'Hôtel des Invalides ; . . . car sans rien exagérer ici . . . l'on peut assurer que par le moyen d'un Hôpital et d'une route à Bourbonne où toutes choses sont à bon marché, l'on pourroit conserver tous les ans au Roy un millier de bons soldats, qui s'épuisent ordinairement eux et leurs Officiers, en remèdes inutiles, ou qui n'ont pas la vertu de ces Eaux, et sont obligez enfin de quitter le service, ou de demander place à l'Hôtel des Invalides, qui par cet établissement à Bourbonne, pourroit aussi se décharger dans l'occasion d'une infinité de malades, et des fréquentes gratifications que sollicitent plusieurs Officiers et Soldats de la Maison, pour aller à ces Eaux, ou deux ou trois semaines de séjour environ en retabliroient bien plus que des années d'infirmérie, ou plusieurs mois dans les autres Hopitaux.

Ces Invalides ou d'autres Soldats infirmes, qu'on pourroit même entretenir presque en tout tems avec leur seule paye à l'Hôpital de Bourbonne, pour s'y réta-

blir plus parfaitement en prenant les Eaux ou d'autres remèdes à loisir, surtout pendant l'hyver (1) ou hors des saisons ordinaires des bains, et qui se tiendroient toujours prêts à se rendre partout où le service du Roy les appelleroit, seroient d'un grand secours en tems de guerre, particulièrement contre les partis ennemis qui avant la paix rôdoient continuellement à la faveur des bois, autour de Bourbonne, qui ont même pénétré plus avant dans le pays, insulté l'abbaye des Bernardins de Cherlieu en Franche-Comté, mis le feu à celle de Beaulieu proche Langres, etc., et tenoient dans des allarmes continuelles les frontières de ces Provinces, et les Etrangers qui venoient aux eaux, ou qui n'osoient s'y déterminer quelque besoin qu'ils en eussent. Il a fallu dans la dernière guerre faire venir des Compagnies de Grenadiers de Besançon, ou des Compagnies franches de Dragons, pour garder les grands Seigneurs qui prenoient les Eaux, et mettre quelques fois sous les armes

(1) Les saisons les plus convenables pour prendre ces Eaux, sont depuis la fin d'Avril quand il ne fait pas trop froid, jusqu'à la S. Jean ou jusqu'aux grandes chaleurs ; et depuis la fin d'Aoust jusqu'à la Toussaint. On les prend cependant avec succès en tous tems, comme une heureuse expérience de toutes les années le fait voir, au plus fort même de l'hyver et de l'été, en se précautionnant, comme cela est très aisé, contre le grand froid et le grand chaud. p. 5.

plus de mille paysans de tout le voisinage pour donner la chasse aux plus petits partis, qui seroient bien tenus en respect en tout tems par un nombre de Soldats qu'ils sentiroient à l'hôpital de Bourbonne...

Tout le monde comprend d'abord de quelle nécessité seroit un Hôpital à Bourbonne, pour y recevoir les Soldats malades ou blessez, au sortir d'une Campagne en Allemagne, en Flandres, etc, ou d'un Camp de Saone, de Moselle, etc. Bourbonne étant à portée des principales frontières, et l'entrepôt ordinaire des Equipages, de l'Artillerie, et des Vivres, lesquels pourroient aussi pendant l'hiver tirer des secours particuliers de cet Hôpital, ainsi que les milices du pays....

On a marqué depuis longtemps pour l'Hôpital un des plus beaux terrains de Bourbonne, et en grand air, sur le ruisseau de Borne, dans lequel on pourra très-facilement par un canal attirer l'eau de la fontaine chaude, dont on fera des bains et des douches en differens endroits de l'Hôpital, pour les différentes personnes qui y seront.

C'est sur cet emplacement que Louis XV, fit construire quelques années plus tard, en 1732, l'Hôpital militaire thermal. La construction primitive qui existe encore, n'avait qu'un étage. Elle contenait deux chambres

pour les religieuses de Saint-Augustin chargées de soigner les malades, deux chambres pour la supérieure, une chapelle, une salle d'officiers, cinq de soldats, deux réfectoires, la cuisine et ses accessoires. On lui concéda en 1780, le bain Patrice, ce qui amena de nouvelles constructions. En 1784, on établit un cabinet à six baignoires pour les officiers, deux piscines pour 120 à 140 sous-officiers et soldats et huit douches. A partir de ce moment, les malades qui étoient obligés de sortir de l'hôpital pour faire usage des eaux, purent suivre le traitement thermal à l'hôpital même.

En 1817, on construisit les bains tels qu'ils sont aujourd'hui et on sépara les officiers qui, auparavant baignaient et douchaient dans le même local que les soldats.

En 1827, on éleva d'un étage la plupart des bâtiments. Depuis lors cet hôpital a été l'objet d'un entretien annuel qui permet de loger et de donner des bains et des douches à 400 malades par jour, et même 500 en comprenant les officiers logés en ville.

A l'heure où nous écrivons, il est question de consacrer un million à sa restauration, malgré des inconvénients sérieux reconnus depuis longues années par les médecins et l'administration, inconvénients inhérents à sa

situation dans le fond de la vallée et aux différentes époques de sa construction.

M. le lieutenant-colonel du génie, Fervel, chargé de la direction des travaux, a su tirer, nous devons le reconnaître, le meilleur parti possible d'un emplacement aussi défectueux, et sans aucun doute, les thermes tels qu'ils doivent être reconstruits, seront des mieux établis de France. Mais cela ne suffit pas; et les malades, qu'en faites-vous? et l'hygiène? vous la foulez aux pieds.

L'humidité de la vallée, son sol bas et malsain par suite des infiltrations continuelles de l'eau douce et de l'eau thermale, le manque d'air et d'espace, les émanations du ruisseau qui se convertit en cloaque par les basses eaux et inonde les bains dans les grandes pluies, le passage du pont Bouvard qui coupe l'hôpital en deux, sont des inconvéniens par trop sérieux et avec lesquels il faut compter, surtout quand l'intérêt des malades est en jeu.

Au lieu de cela, le ruisseau qui ne fait que border aujourd'hui l'hôpital au nord, doit dans le nouveau projet, couler au beau milieu. Et tout cela, nous dit-on, raison d'économie. Belle économie vraiment! comme si le gouvernement actuel avait pour habitude de marchander la

santé à notre glorieuse armée. Choisissez un emplacement dans des conditions de salubrité non douteuse, et là élevez un hôpital en rapport avec les développements que la station thermale de Bourbonne est appelée à prendre dans un avenir prochain. Après l'intérêt des malades vient celui de la ville qui ne peut permettre, au point de vue de la salubrité publique, les empiètements continuels des bâtimens de l'hôpital sur les maisons voisines, au centre même du quartier le plus populeux. L'administration municipale, lésée dans ses droits de propriété, a été obligée de se pourvoir au Contentieux, contre le décret impérial du 28 mai 1864, ordonnant l'expropriation des maisons et terrains nécessaires pour l'exécution des nouveaux plans, en insistant avec raison sur la nécessité, au point de vue hygiénique, de sortir l'hôpital du fond de la vallée pour le reporter sur la hauteur.

Divers projets avaient été proposés : *L'un d'eux, fort radical*, — dit M. Ferdinand de Lacombe dans une étude fort intéressante sur les établissemens thermaux militaires (1), — *consistait à renverser l'hôpital*

(1) *Spectateur militaire*. Paris, 1884. Livraison du 15 août, page 258.

actuel et à en édifier un autre, soit sur la colline du Prieuré, soit sur le versant qui fait suite au jardin des bains civils.

Une machine hydraulique, d'une force motrice suffisante, y aurait répandu l'eau thermale minérale.

Une rampe en pente douce devait conduire les malades dans cet asile hospitalier, qui eut été entouré de fleurs et de verdure. De sa terrasse ombragée et monumentale, l'œil eut embrassé, avec les champs et les grands bois, la ville, qui s'échelonne sur le mamelon opposé, et les hameaux d'alentour ; il eut plongé, en outre, dans cet immense et pittoresque horizon des pays de montagnes, où la nature présente, à l'époque périodique de la balnéation, un des plus ravissants tableaux de son opulence et de son éternelle beauté.

L'idée était séduisante. Sa réalisation serait devenue pour la ville de Bourbonne un présent inappréciable, et pour les malades un nouveau bienfait. Aussi a-t-elle trouvé de fervents patrons dans les hautes sphères administratives où on l'a discutée.

Mais elle avait un défaut, cause probable de son avortement : elle coûtait trop cher.

Elle coûtait trop cher, c'est une raison comme une autre, mais que nous ne pouvons admettre par le temps

qui court. Il y aurait peut-être, d'ailleurs, matière à contestation.

Mais revenons à la fondation du curé Roger.

Une fois l'hôpital militaire établi, l'Hôtel-Dieu de la ville restreignit son action au soulagement des pauvres de la localité et à l'instruction des jeunes filles.

La maison acquise en 1681, agrandie par l'adjonction de deux maisons voisines données à l'hospice, fut destinée au logement des institutrices et aux salles d'école des filles.

En 1807, les religieuses de Saint-Charles prirent possession de l'établissement. Six sœurs sont affectées à l'enseignement, y compris la sœur qui dirige la salle d'asile; une est chargée tout spécialement de visiter et d'assister les pauvres malades.

Comme on le voit, l'établissement était devenu plutôt une maison d'école qu'un hôpital, et l'institution première n'était pas complètement remplie. Il était réservé à l'administration municipale actuelle de revenir à l'idée première des fondateurs et de doter enfin la ville de Bourbonne d'un hôpital civil.

La Commission de l'hospice (1) a fait l'acquisition

(1) Cette Commission est chargée d'administrer les revenus provenant des legs faits en faveur de l'hospice, revenus qui sont employés en distribution de secours à domicile.

d'un vaste terrain, dans une des régions les plus salubres de Bourbonne, avec un vaste horizon et affranchi de tout voisinage incommode. C'est sur cet emplacement, auquel sa nouvelle destination a fait donner le nom de Clos Sainte-Marie, que s'élèvent l'hôpital civil, et un bâtiment renfermant le logement des religieuses et les salles d'école des filles.

1731. GUDIUS. — *Antiquæ inscriptiones quæ græcæ, tum latinæ olim a Marquardo Gudio collectæ nuper a Joanne Koolio digestæ hortatu consilio que Joannis Georgii Grævii nunc a Francisco Hesselio editæ cum adnotationibus eorum. Leovardiæ anno ciro 10 cc xxxi, page LXVI.*

Gudius rapporte l'inscription de Bourbonne d'après le P. Vignier, auteur de la chronique de Langres.

« JacobusVignerius e soc : Jesu vidit et excripsit ex basi, quæ est supra fores Equilis arcis D. Marchionis de Bourbonne ejusdem nominis.

BORVONI. TH
MONAE. C. IAI
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PRO. SALV
TE. COCILLAE
FIL. C. EX. VOTO.

Correctior hæc videtur eadem illa quam edidit Gruterus. C. X. 4. »

1731. MARIER. — *Journal historique sur les matières du temps*, connu sous le non de *Journal de Verdun*. Mai 1731. — *Lettre* de M. Marier, seigneur d'Odival.

Cette *Lettre* vient à l'appui d'une idée que nous avons cherché à faire prévaloir depuis que nous sommes à Bourbonne, c'est que les eaux de Bourbonne sont aussi salutaires pendant l'hiver que pendant l'été. Elle offre un grand intérêt au point de vue de l'établissement des saisons d'hiver.

« J'ai reçu depuis quelques jours — écrit le Rédacteur — une lettre de M. Marier, seigneur d'Odival, écrite de ce lieu le 11 mars, qui m'a rebuté d'abord par la difficulté de la déchiffrer, mais y ayant entrevu l'utilité publique, je l'ai reprise et j'y ai trouvé que M. de Marier, qui s'est bien trouvé cet hiver des eaux de Bourbonnelles-Bains en Champagne, se propose de détromper le public de la prévention où il est à l'égard de ces eaux, qui ne passent pour salutaires que lorsqu'on y a recours dans les mois de mai et de septembre. Ce gentilhomme, qui est âgé de 72 ans, montre qu'on en peut user avec succès

au fort de l'hiver, et cela par divers exemples, dont il y en a deux qui le regardent. Il dit qu'il y a trois ans qu'en quinze jours il fut guéri parfaitement et sans retour d'un rhumatisme qui lui causait des douleurs insupportables ; et il ajoute qu'ayant été attaqué cet hiver d'une fluxion sur le visage, pour laquelle il fut saigné trois fois du bras dans un même jour, et le lendemain du pied droit, se sentant extrêmement affoibli et ayant le corps couvert en divers endroits de feux volants ou clous, qui se dissipoient et reparoissoient successivement, il se fit porter à Bourbonne-les-Bains où il arriva le 3 février dernier, et que dans un mois de séjour qu'il fit chez le sieur de Jui, médecin, il fut guéri de tous ces maux. Madame de Brialle, dit-il ensuite, a été guérie dans le même espace de temps, il y deux ans, et cela par le même médecin ; il y avoit sept mois qu'ayant été attaquée d'un rhumatisme extraordinaire, qui ne lui laissoit pas un instant de repos, elle ne vivoit que d'un peu de bouillon, elle se fit conduire à Bourbonne-les-Bains dans son carosse, malgré les neiges et la gelée, et trente-un jours après elle retourna en parfaite santé à Lancque en Bassigny où elle fait son séjour. Le sieur Poincée de Bissi me fournit, dit-il encore, une nouvelle preuve de ce que j'ai avancé : il y a eu un an le 15 janvier, qu'en revenant du Fay-Billot, et étant

seul, il fut attaqué d'une paralysie à la langue, au bras et à la jambe gauche; il tomba au milieu du chemin; les personnes qui l'y trouvèrent, voulant le rechauffer, lui brûlèrent la plante du pied paralytique; on le porta à Bourbonne chez le sieur de Juy, et le 24^e jour il marchoit aisément. M. de Marier ajoute qu'il connoit un grand nombre d'autres personnes qui ont été guéries dans toutes les saisons; et à l'égard des maladies que l'on guérit à Bourbonne-les-Bains, il renvoie à un petit livre, qui se trouve à Troyes, chez Oudot (1). A défaut de ce livre, on peut consulter le journal du mois d'août 1728, page 149. »

1736. BAUDRY. — *Traité des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*, contenant une explication méthodique sur tous leurs usages, par M. Baudry, Médecin des Hôpitaux du Roy, et Intendant des Eaux Minérales de ce Lieu. A Dijon, chez J. Sirot, imprimeur-libraire, place Saint-Etienne, M.DCC.XXXVI.

Dans un discours préliminaire sans pagination, qui permet aussitôt d'apprécier l'esprit de l'auteur, Baudry trace largement les indications des eaux, leurs divers

(1) N. Juy.

modes d'administration et en quelque sorte leur action intime sur l'économie, d'après les idées physiologiques qui régnaient alors. Au sujet de l'importance des eaux, il s'exprime ainsi : « Plusieurs les exaltent comme infiniment salutaires ; et d'autres les dépriment comme dangereuses ; elles peuvent être en effet l'un et l'autre, suivant l'usage qu'on en fait ; plus l'action d'un remède est efficace, vive et prompte, plus il est salutaire à ceux qui l'appliquent bien, ou dangereux à ceux qui l'appliquent mal.

« Ainsi, à le bien prendre, les plaintes comme les éloges qu'on fait des Eaux Minérales de Bourbonne, concourent également à nous convaincre qu'elles renferment des qualités relevées, et une vertu supérieure à celle des autres remèdes ; mais aussi, par les plaintes, nous devons être de plus avertis que dans la pratique il y a un discernement à faire, et des égards à avoir, suivant les tems, l'âge, le sexe, les tempéramens, et les diverses circonstances de toutes les maladies, souvent si différentes entr'elles ; non-seulement dans le tems où on use de ces Eaux, mais encore devant et après. »

Après avoir fait le tableau des infirmités qu'on rencontre à Bourbonne, il ajoute : « Mais l'on est surpris de voir fort peu de tems après ce triste spectacle de maux divers, se changer en un autre spectacle agréable et con-

solant.... Vous diriez que par ces usages de Bain de Douches et de Fomentations, on leur verse ou qu'on leur inspire le mouvement la vie et la Santé en même tems.

« La nature industrieuse, si sage, si riche, et si bien-faisante, en nous préparant un remède si fécond, a achevé son ouvrage, l'application nous en est abandonnée, c'est à nous à en diriger les usages et les vertus, à la tempérer ou à la laisser agir tout entière suivant les cas qui se présentent dans différentes maladies. »

Suivent quelques sages indications générales ; il prévoit l'utilité de l'analyse chimique des eaux, il comprend les heureux effets qui pourront en résulter pour la clinique : « Il faut — écrit-il — appeler le secours de l'art pour tenter d'y démêler de plus près, autant qu'il est possible, l'assemblage et l'action propre de leurs Minéraux : cette espèce d'anatomie toute difficile, et peu fructueuse même qu'elle pourroit paroître d'abord, étant dans les suites jointe à une comparaison attentive de leur effet et des différences qui se rencontrent dans les unes et les autres de ces observations, nous conduira à des principes sûrs, et capables de régler les différens usages qu'on en peut faire en toutes circonstances de maladies. »

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première renferme trois chapitres : « L'un est l'examen des sources et

de la mécanique naturelle qui s'y exerce ; dans l'autre seront rapportées quelques expériences sur leurs Eaux et les réflexions qui s'y présentent ; le troisième est un essai de la pratique de ces Eaux, de leurs effets naturels envers les tempéramens différens, desquelles observations se tire une conséquence de la nature de ces Eaux, de leurs propriétés et qualités.

« La seconde partie renferme la méthode qui concerne leurs usages, quelles précautions ils demandent, les remèdes généraux et particuliers qui y conviennent, les tems et la manière d'en user tant en boisson qu'en bains, en douches et en fomentations, d'employer les bouës et quelques maladies entr'autres où elles sont propres, et les mesures convenables. »

Notre intention n'est pas de suivre Baudry dans les détails de la première partie de son livre ; cependant au milieu des expériences et des observations aussi fastidieuses que longues qu'il se plaît à étaler à nos yeux, nous chercherons à démêler quelques faits intéressants et profitables pour la science hydrologique.

Et d'abord, il revient souvent sur l'odeur qu'exale l'eau de Bourbonne : « Une odeur de soufre et de bitume que les Eaux de Bourbonne exhalent de leurs sources avec des vapeurs fort épaisses, est ce qui nous frappe d'abord

qu'on en approche. » Que penser de cette assertion déjà émise par tous les auteurs qui l'ont précédé ? Est-ce une erreur, ou bien le mauvais aménagement des sources était-il la cause de ce phénomène que nous n'observons plus de nos jours, dans les circonstances naturelles ; ou bien encore l'eau était-elle véritablement sulfureuse ? Nous penchons pour la seconde explication. Il est en effet parfaitement établi que la réaction des matières organiques sur les sulfates contenus dans l'eau suffit pour développer cette odeur. C'est du reste ce que tout le monde a pu constater lors du tubage en bois des derniers forages.

Baudry étudie ensuite les matières qui se déposent sur les bords et aux environs des sources, la pellicule irisée qui recouvre l'eau et les mousses tantôt attachées aux parois des puisards, tantôt flottantes au milieu de la masse liquide. « On doit sans doute regarder comme matières et superfluës en excrémenteuses, plusieurs différents plottons de mousses qu'on voit dispersés dans les bassins de ces Eaux, et particulièrement dans ceux des Bains naturels.

« Quelqu'uns errent et flottent dans l'eau comme étrangers et chariés par les conduits qui la versent dans les bassins ; d'autres sont fortement attachés aux pierres qui

forment ces bassins, comme à un lieu où ils sembleroient avoir pris leur origine, ils en recouvrent et tapissent avec plus ou moins d'adhérance, la surface des pierres qui construisent les bords et les parois des Bains ; ils sont de plus diversement colorés à leur superficie extérieure et intérieure, suivant les différends bassins qu'ils occupent.

« Les premiers qu'on a observé dans les bassins des Bains les moins chauds, sont d'un verd brun et comme noirâtres, vagabonds la plupart dans l'étendue des Eaux qui forment ces Bains.

« Les seconds sont d'un verd de pré à leur superficie extérieure, comme enduite d'une matière mucilagineuse, ce qui rend leur couleur encore plus nette, et les fait même paroître lices au toucher, et ils ont une couleur de noisette ou de canelle à la superficie par laquelle ils se collent aux parois de ces mêmes bassins, et s'il s'y remarque une impression grasse et onctueuse, il est aisé de sentir que c'est cette onctuosité qui favorise leur adhérence.

« Mais dans le bassin de la source principale dont les Eaux sont beaucoup plus chaudes, les couleurs de ces mousses sont plus claires, les pelotons plus minces en partie desséchés et comme filandreux ou décharnés ; ils sont d'ailleurs fortement attachés aux parois de son bassin.

« Toutes ces mousses à la sortie de leurs différents réservoirs et encore pénétrées de leurs Eaux, rendent seulement une odeur de marais ; mais qu'on les manie entre les doigts, on en exprimera une odeur de soufre et de bitume, qui se fait encore mieux sentir lorsqu'elles sont entièrement égoutées ou desséchées, et lorsqu'elles ont été exposées, soit au feu, soit même au soleil.

« Lorsqu'elles sont livrées au feu elles se consomment très-promptement, et elles laissent après leur combustion très-peu de cendres, comme cela se remarque de la part de tous les corps gras ou sulphureux. »

Ne sont-ce pas là les conferves de l'eau thermale, qu'il ne nous est plus donné d'observer avec ce développement, Les dépôts actuels enlevés aux parois des puits, sont d'un brun mélangé de taches jaunâtres qu'on peut assez justement comparer à du tabac à fumer et se réduisent en bouillie à la plus légère pression. A l'examen microscopique, notre ami le docteur Tamisier n'a pu découvrir, au milieu de substances amorphes, que quelques rares débris de conferves mal conservés et qu'il croit pouvoir rapporter au genre *oscillaria*.

Baudry étudie ensuite « la boue grasse et noire d'où s'exale une odeur forte et même désagréable, comme de poudre à canon, » qui se trouve au fond des réservoirs, et

les matières glaireuses et filamenteuses en suspension dans l'eau, autrement dit la *glairine* ou *barégine* étudiée de nos jours par MM. Bastien et Chevalier et M. Athénas.

Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Dans les bassins des Bains publics, où la chaleur est de beaucoup inférieure à celle de la Source principale, on commence à en reconnoître des effets sensibles : on y remarque des volumes glaireux et filamenteux d'une finesse extrême, ayant néanmoins presque tous la figure de tissus membraneux, qui le plus souvent font paroître sur l'Eau comme des nuages très-déliés et très-dociles à céder au moindre mouvement qu'on y imprime, et à se séparer lorsqu'on vient à agiter leur véhicule ; c'est pourquoi il est très-difficile de s'en saisir en entier, encore bien qu'ils paroissent très-palpables presque en tout tems.

« Mais on trouvera ces volumes glaireux bien plus sensibles et plus abondans dans les baignoires qui servent aux Bains domestiques. . . . Ces lambeaux glaireux se feront sur-tout remarquer après que ces Eaux auront été reposées et tranquilles dans les baignoires jusqu'à une entière extinction de leur chaleur. . . . Je les prends, et à mesure qu'ils s'égoutent, ils périssent presque entièrement entre mes mains ; laissez les restes exposés à un air un peu chaud, ou à l'ardeur du Soleil, dans peu de

tems, à peine en reconnoîtrez-vous la trace, quelques considérables même que vous aient semblés les amas que vous en eussiez fait.

« Qu'on jette ces débris au feu après les avoir laissé suffisamment égouter, ils s'y consomment totalement sans laisser ensuite aucun trait, ni cendre de leurs compositions ; et, en se consumant, ils découvrent par une odeur qu'ils exhalent et qu'ils répandent avec abondance de soufre et de bitume, les matières qui composent leurs tissus. »

Il étudie ensuite la chaleur des sources « analogue à celle de nos corps et qui doit être mise comme étant au sixième degré et plus, » et l'action de l'eau sur le fer, l'or, l'argent, l'étain et le plomb ; « elle attaque tous ces métaux. Les pierres même qui sont continuellement baignées de ces eaux, ou frappées de leurs vapeurs, paroissent ou lices ou mutilées à leur surface. »

Viennent ensuite quelques observations sur l'emploi de l'eau thermale dans la fabrication du pain et pour le lavage du linge, etc., et enfin quarante-quatre pages d'expériences, pour nous apprendre que quatre livres d'eau donnent par évaporation deux gros de résidu.

Nous arrivons à la partie médicale à laquelle nous joignons celle qui traite des tempéramens. Elles prou-

vent le talent d'observation de l'auteur, à une époque où la science hydrologique n'avait pour tout organe que la tradition locale qui se transmet de maître à élève et qui peut si facilement s'égarer. Ces pages sont remplies de principes vrais et arrêtés que l'hydrologie actuelle est loin de désavouer.

« Le tempérament des Pituiteux, dit Baudry, est celui de tous sur qui les Eaux de Bourbonne travaillent pour ainsi dire, avec plus de complaisance et de fruit. »

Pour les autres tempéraments, ils se prêtent moins facilement à la médecine thermique, sans l'exclure néanmoins, sous bénéfice de certaines précautions préparatoires et concomitantes. C'est alors qu'il faut craindre les accidents de réaction et d'excitation nerveuse. Hormis le nom actuel, Baudry connaît la fièvre thermique, plus commune dans les tempéraments sanguins et bilieux : « Dans ces tempéramens bouillans, l'on doit toujours être sur ses gardes contre quelques révolutions soudaines dans l'usage même des remèdes les plus doux. Les sécheresses, les fréquences de poux, les accablemens, les insomnies, les douleurs de tête, l'ardeur des urines, plusieurs autres signes semblables en sont les preuves sûres. »

La médecine préparatoire sur laquelle il insiste, est un peu trop négligée de nos jours ; on retirerait peut-être plus d'avantages des eaux, en saignant préalablement les tempéraments enclins aux congestions sanguines et en purgeant les malades prédisposés aux complications bilieuses et muqueuses. En général, il préconise les traitements modérés, mais prolongés ; « qu'on ne mette pas en oubli qu'il ne s'agit ici que d'aider à la nature et non point à la presser ni à la violenter.... On dira peut-être que diminuer ainsi de l'activité par des quantités modérées des Eaux de Bourbonne, c'est les dégrader, ou au moins les réduire au niveau d'autres Eaux Minérales d'une qualité inférieure. Mais quoi de plus propre à en montrer la vertu, que de voir qu'une légère application qu'on en fasse a plus d'efficacité qu'une application beaucoup plus sensible des autres, et qu'elles nous font si bon marché de la santé et de la guérison ? »

En parlant des caractères des Eaux et de leurs effets propres, il combat cette opinion admise par ses devanciers, que l'Eau thermale chaude est purgative. « La boisson des Eaux de Bourbonne, dit-il, ne sauroit être mise au rang des purgatifs, c'est ici le lieu de combattre cette opinion : l'erreur est d'en ignorer les vraies propriétés, et le vrai caractère par conséquent. » Et plus loin : « Il est

essentiel de détromper ceux à qui on a fait entendre que ces Eaux étoient purgatives. » Pour ce, il accumule preuves sur preuves, et termine en concluant que l'eau thermale froide ou privée de vie et même l'eau thermale refroidie, puis réchauffée au bain-marie, sont seules douées de cette propriété. Nous le laissons parler : « Quoique par le Bain-marie et par l'impression du feu, on puisse redonner à ces Eaux une autre chaleur qui semble en effet imiter leur chaleur naturelle, par le degré qu'on s'efforce d'y proportionner, mais qui est très-différente ; cependant on ne vient jamais à bout pour cela de lui restituer cet esprit vital qui l'animoit, et les Minéraux restent toujours dans un état de mort, nonobstant cette impression de chaleur rendue par le Bain-marie, et au lieu de ces vertus précieuses que le mouvement leur entretenoit et qu'il communiquoit à la boisson de ces foyers, où nous la recevons immédiatement des mains de la nature ; ils ne retirent de cette pesanteur où ils se trouvent, qu'une faculté purgative.... »

C'est en effet ce que prouve la pratique journalière. A quoi cela tient-il ? Comment se fait-il que l'eau thermale à 40 ou 50° centig., que l'eau vivante, non-seulement ne purge pas, mais amène de la constipation, comme l'a aussi remarqué Baudry : « si on s'aperçoit que les

évacuations journalières en soient beaucoup retardées... il ne faut pas balancer alors de cesser la boisson... » tandis que l'eau thermale refroidie, l'eau morte, est laxative. Est-ce simplement l'effet du calorique ? L'électricité y entre-t-elle pour quelque chose ?

Nous ne parlerons pas du rôle que quelques auteurs ont voulu faire jouer au gaz acide carbonique, dans cette circonstance. Il est constant aujourd'hui pour tous les observateurs, que le gaz dissous dans l'eau et celui qui s'échappe des sources, sous forme de bulles plus ou moins grosses qui viennent crever à la surface, n'est pas de l'acide carbonique. C'est de l'azote presque pur.

Il résulte d'expériences très-ingénieuses, faites avec tout le soin désirable par notre savant compatriote, M. Walferdin, que c'est vers 45° centig. que l'eau thermale se rapproche le plus de la densité de l'eau distillée à 45°; l'observation médicale prouve en outre que c'est à cette température qu'elle est le plus digestive. Ne peut-on pas inférer de là que plus la température de l'eau descend au-dessous de 45°, plus sa densité augmente, plus elle devient indigeste, lourde sur l'estomac, et par cela même purgative.

D'un autre côté, des expériences faites tout récemment avec le galvanomètre, par M. Scoutetten, de Metz,

expériences auxquelles il a bien voulu nous admettre, prouvent, que les eaux de Bourbonne possèdent une électricité à laquelle peut-être nous sommes redevables des résultats que nous obtenons.

Quoi qu'il en soit, un fait existe établi par des observations sans nombre : l'eau salée chaude de Bourbonne constipe le plus souvent ; l'eau salée refroidie, à la dose d'un litre, plus ou moins, suivant les idiosyncrasies, purge, et ce à la manière d'un purgatif léger. Reste à poser les indications de cette propriété si peu connue et pourtant si précieuse (1).

De l'eau en boisson, Baudry passe aux bains, aux douches, aux fomentations et aux bouës dont « l'usage si naturel et si bienfaisant, entre les mains de celui qui ne sçaura pas les modifier et les placer suivant les circonstances, peut devenir la cause fatale d'accidents très-fâcheux. »

Il conseille les eaux dans quelques affections de l'estomac, dans les embarras du foie et de la rate, dans les

(1) M. Cabrol, médecin principal, chef de l'hôpital militaire thermal de Bourbonne, a souvent mis cette question à l'ordre du jour. Enfin, après bien des tâtonnements, voici comment ce nouveau mode d'administration de l'eau thermale a été formulé à l'hôpital : L'eau thermale pour être purgative doit être prise à jeun à la dose de $\frac{3}{4}$ à un litre, c'est-à-dire trois ou quatre verres, à dix minutes d'intervalle et à une température moyenne de 15° cent., comme on boit une bouteille d'eau de Sedlitz.

obstructions du mésentère, les humeurs froides ou scrofuleuses, le rachitisme, le rhumatisme, la sciatique, la goutte naissante, le lumbago, la paralysie, l'asthme, les fractures, foulures, entorses et luxations, dans les ankyloses, les contusions, les blessures par armes à feu, les atrophies, etc.

A propos des fractures, il n'admet la douche que quand le cal est bien consolidé : « La douche ne convient point aux blessures, aux fractures, aux luxations, aux foulures, sinon un certain tems, souvent même plusieurs mois après que les réductions des fractures ont été faites, que les calus des os et même des fibres sont bien consolidés... et quand le tems sera venu de donner la douche, il faut épargner toutes ces blessures, et éviter de la porter précisément sur les endroits marqués de ces accidens, surtout dans les commencemens de cet usage, quand bien même on n'y sentiroit nulle douleur, que les cicatrices soient bien affermies... autrement on s'exposera toujours à donner naissance à de nouvelles playes ou à des érésipelles, et à augmenter les enflures et les épanchemens d'humeurs. »

La scrofule guérit à Bourbonne quand le mal n'a pas atteint une gravité par trop grande : « Il n'y a nul doute que la scrofule cédera toujours aisément à la boisson des Eaux de Bourbonne, lorsqu'on aura l'adresse et la pru-

dence de la conduire avec la régularité que demande l'état du malade, qui engage même souvent à certaines précautions, tant avant que pendant l'usage.

« Et quoiqu'on désigne ces maladies par le nom d'humeurs froides, les humeurs qui les causent, qui les entretiennent, ne laissent cependant pas d'être toujours fort disposées à se développer, à se rarefier, et quelquefois même à s'enflâmer.

« Cette considération fait aisément concevoir la nécessité de procéder ici, et de se comporter avec une grande modération, de faire même précéder quelques remèdes, tantôt adoucissans, tantôt délayans, suivant les différens besoins, etc... »

Tout en considérant le printemps et l'automne comme les deux saisons les plus favorables, il ajoute : « Toutefois, il est vrai de dire que ces Eaux sont toujours uniformes à soi ; elles sont toujours douées de la même vertu, et autant qu'il dépend d'elles, toute saison leur est également convenable et bonne pour guérir. » Il veut qu'on épie le temps où la maladie est dans les meilleures conditions de guérison et qu'on saisisse le moment pour commencer le traitement thermal. « Si vous manquez ce temps précieux, c'est véritablement alors que vous faites une perte irréparable. »

Nous nous arrêtons ; il serait trop long de faire ressortir tous les points importants de ce traité. Est-ce à dire que ce livre soit à l'abri de reproches ? loin de là. Il est rempli d'observations intéressantes, de faits pratiques, mais on a peine à les exhumer d'un fouillis indigeste d'expériences qui arrête court à la première lecture.

Dans la description qu'il fait des bains et des sources de Bourbonne, de leur situation et de leur antiquité, Baudry donne ainsi l'Inscription :

TO MONA CAIUS JATINIUS ROMANUS
IN GALLIA PRO SALUTE COCILIA
EX VOTO.

Ne se sentant probablement pas très-fort en archéologie, il s'est tiré de ce pas en vrai gascon.

« Quelle tentation pour un Auteur ! s'écrie-t-il. De peur d'y succomber, jettons-nous vite sur la description des sources. »

Il a fort bien de ne pas succomber à la tentation, ajoute M. de Xivrey, qui rapporte le fait, car le degré de fidélité de sa transcription était de fort mauvais augure pour son commentaire.

de Bourgogne, par M. F. I. Dunod. M. DCC. XXXVII, in-4.

Le Livre VI^e contient une notice succincte sur les propriétés des eaux de Bourbonne. « L'on tire des eaux thermales de Bourbonne, par l'analyse chimique, dit cet auteur, 65 grains de sel neutre et quelques grains de terre sabloneuse, par chaque livre. Elles contiennent aussi des parties ferrugineuses et sulphureuses ; mais on n'a pu, par aucun moyen, en fixer le soufre, qui est si volatil, qu'il s'échape dans toutes les opérations de la chimie. Ces eaux sont délayantes, purgatives, sudorifiques et apéritives. Mais elles produisent successivement ces effets. Car au premier jour qu'on en boit, elles évacuent par les selles, et ensuite par les urines. Sur la fin, toutes les voies étant bien dégagées, elles agissent par les urines et par les sueurs. L'on en use encore avec succès, en bains, demi-bains et en douches ; et elles ont cela de particulier, que les bouës qu'elles déposent, appliquées sur les membres affoiblis par quelque accident, les fortifient. »

1739. MURATORI. — *Novus thesaurus veterum Inscriptionum* in præcipuis earumdem collectionibus hactenus præter missarum collectore Ludovico Antonio

Muratorio senerissimi ducis mutinæ Bibliothecæ præfecto. *Mediolani* MDCCXXXIX in-folio. 6 vol.

Muratori (Tome 4 page cvii N° 8) rapporte l'inscription de Bourbonne qui lui a été communiquée par Bimard, l'auteur des Prolégomènes de son *Novus thesaurus* :

In Castro Bourbonne
in Galliis.
Misit Bimardus V. cl.
BORVONI. TO
MONAE. C. LA
TINIVS. RO
MANVS IN
C. PRO. SALV
TE. COCILIAE
FIE, C. EX. VOTO.

Ex isto Municipali Deo *Borvone* Oppidum *Borbonium*, cui tantum splendoris addidit regnans Francorum Regum linea, nomen accepisse videtur.

1746. — GISBERTUS CUPERUS. Museum Helveticum ad juvandas Literas in publicos usus apertum. TIGURI MDCCXLVI. Fasciculus Epistolarum viri celeberrimi et amplissimi GISBERTI CUPERI ad virum spectatissimum et clarissimum MARQVARDVM WILDIVM reipublicæ Bernensis ducendum virum : quibus variis antiquis Marmoribus in Helvetia erutis, lux affunditur.

Gisbertus Cuperus, dans sa V^e lettre à Marquardus

Wildius, page 77, commente l'Inscription de Bourbonne qu'il a trouvée dans la *Découverte entière de la ville d'Antre* de Dunod. « Page 203 — écrit G. Cuperus — partis secundæ (libri Dunaudium, cui titulus la Découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté, A. 1709.) occurrit itidem vetus Inscriptio, in qua Dea *Tomona* memoratur, quam putat cognominari à loco vel oppido, in quo colebatur *Borvoniensi* : Sed an non potius dicendum foret *Borvonem* esse Deum, et *Tomonam* forte *Pomonam* Deam, quia mihi videtur titulus a loco sumptus sequi post Deæ nomen proprium debere, et an non ING. æque posset exponi Ingenuus ac in Galliis? »

1747. — IO. GASP. HAGENBVCHII linguarum gr. et lat. professoris Epistolæ epigraphicæ ad virum illustrem IOANNEM BOVHIERIVM senatus divionensis præsidem, et ad virum celeberrimum ANT. FRANC. GORIVM historiar. professorem florentinum in quibus hoc triennio scriptis plurimæ antiquæ Inscriptiones græcæ et latinæ, THESAVRI imprimis MVROTORIANI emendantur et explicantur. TIGVRI. Sumptibus heideggeri et soc. MDCCXXXVII.

Les Lettres iv, v, vi, viii, xi, xix et xxxi sont

entièrement consacrées à l'interprétation de l'inscription de Bourbonne.

En lisant les réponses du Président Bouhier à Hagenbuchius, le lecteur sera à même de connaître les divergences d'opinions des deux auteurs.

« Vous avez raison, écrit le P. Bouhier à Hagenbuchius, — Lettre vi, 15 sept. 1744, — de vous moquer de Muratori, qui nous a donné, comme nouvelle, l'Inscription de Bourbonne, laquelle se trouvoit déjà dans les recueils de Grüter et de Reinesius, et même dans celui de Gudius. Outre cela il en est fait mention, non-seulement dans les ouvrages cités par Reinesius, mais encore dans le Traité des Eaux de Bourbonne, par Nicolas Juy, imprimé à Troyes en 1728; dans un autre pareil du nommé Baudry, imprimé à Dijon en 1736; dans les Mémoires de Trevoux de May 1716, avec une explication du P. Tournemine, Jésuite, dans le livre de Dunod, intitulé : *La découverte de la ville d'Antre*, Part. I. p. 203 et dans les Dissertations du P. L'Empereur, Jésuite, p. 30. Mais comme la Terre de Bourbonne appartient au Président de ce nom mon gendre, il m'a été aisé d'avoir une copie fidelle de cette Inscription.

« La voici :

BORVONI. T
MONAE. C. IAT
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PRO. SALV
TE COCILIAE
FIL. S. EX. VOTO.

« Il n'y a pas lieu de douter, que ce monument ne soit antique. Mais il n'est pas aisé d'en démêler le sens. *Borvo* étoit sans doute le dieu, qui présidoit à cette Fontaine, suivant les autoritez, que vous avez scavamment recueillies, et auxquelles je n'ai rien à ajouter, sinon le passage d'Aimoin, cité par M. de Valois, *Notit. Gall.* p. 280, ou au lieu de *Vervona castrum* il faut manifestement corriger *Vorvona*.

« Il est difficile de n'être pas persuadé, que dans l'ancienne langue Celtique, *Vorvo* ou *Borvo* signifioit une eau Médicinale, quand on voit que les trois lieux, les plus renommez de nos Cantons pour ces sortes d'Eaux, portent encore le nom de Bourbon, ou de Bourbonne.

« Il y a grande apparence, qu'après le premier mot il y avoit TOMONAE. Ce qui a fait qu'on ne s'en est pas aperçu, c'est que dans cette Inscription, tous les points, qui suivent chaque mot, sont marquez en cette sorte ▲.

Ainsi on a pris l'O qui finissoit la première ligne, pour un point. Si *Tom* étoit un mot Celtique, qui signifioit de la bouë, comme vous le remarquez (1) fort à propos, on voit aisément pourquoi la déesse de ces eaux étoit appelée *Tomona*. La vertu de cette fontaine consiste en effet en deux choses, les eaux et les bouës. Ainsi *Borvo* présidoit à l'une, et *Tomona* à l'autre. Je soupçonne que dans l'origine le T de ce dernier mot étoit écrit ainsi : $\mathfrak{T}$ pour marquer ET, comme vous sçavez que cela est assez ordinaire dans ces sortes de Monumens. Mais le temps a effacé les vestiges de l'E renversé.

« Dans ce qui suit, je crois comme vous, qu'il y avoit C. LATINIVS. A l'égard des lettres, ING. aucune des conjectures, qui ont été proposée, ne me paroît recevable (2). Je trouve plus vraisemblable que ces Lettres

(1) An *Borvo Tomona* Nympha dicta ab istarum aquarum natura? *Tom* vetere Celtica lingua *lutum* significasse ex Cambro-Britico Daviesii Lexico adfertur in Boxhornii Orig. Gall. p. 57. *Burbonis* quoque nomen, a *burbis* i. e. ab aquis lutosus, quas Bourbes vocitent Galli, vulgo deduci Valesius. I. d. commemoravit, cui Gallicæ voci alteram Celticam Synonymam *Tomona* i, e, *lutosa* suspicor fuisse superadditam. Quid si francicum *bourbe* aut ex Græcorum $\beta\omicron\rho\beta\omicron\rho\varsigma$, aut ex Latinorum *furvus* sit ortum? Quid si *Borvo* veteribus Celtis non *Lutum*, ut *Tom*, significarit, sed aliud quid, quod nunc ignoramus?... Lettre v. 15 juin 1744.

(2) Post Gruterum et Reinesium saxum Bourbonense inveni quoque datum in Gud. 64 : 8 ubi Gruteri meminere, non item

doivent être jointes avec la dernière du mot précédent, pour faire SING. c'est-à-dire *Singularis*, comme dans Gruter, p. 393 : 5. Vous sçavez qu'anciennement il étoit assez ordinaire, pour abréger, de faire servir la dernière lettre d'un mot pour le commencement du suivant.

« Je ne voudrois pas changer le nom de *Cocilia* en *Cocilla*. Peut-être avoit-elle pris le nom de son mari, suivant les exemples rapportez par Reinesius, I. 18, auxquels on en pourroit ajouter plusieurs autres. Le reste de l'inscription n'a rien de difficile. . . . »

La lettre suivante porte la date du 6 novembre 1744.
Le P. Bouhier s'exprime ainsi :

« Je suis charmé que vous soyez content des éclaircissemens, que je vous ai envoyez sur l'inscription de Bourbonne. Il y a certainement des points en triangle à la fin de chaque mot. Mais je ne crois pas que cela empêche, que la dernière lettre de ROMANUS ne puisse se joindre au commencement du mot suivant. Les Marbriers

Reinesii. LATINIVS Rein. et Murat. magis amo, quam vel IATINVS Gruteri, vel IAITINIVS Gudii. Gens enim *Latina* satis nota : *Iatina* vel *Iaitinia* ignotissima. ING. Scaligero est alterum hominis nostri cognomen, ING enuus puto, quantum ex ind. 23. C. Iatinius Romanus Ing. intelligere datur. Mangoni apud Reinesius INGALLIA placuit, si Musis placet. Mur. INC. in quo aqua mihi hæret. . . . Lettre v.

anciens n'y regardoient pas de si près. D'ailleurs soit qu'on suive ma conjecture, ou la vôtre très-ingénieuse, au sujet du mot ING. cette jonction est toujours nécessaire. J'ai soupçonné autrefois, qu'il y avoit originellement sur la pierre, LING. pour *Lingonensis*. Car Bourbonne est fort près de la ville de Langres, et la première lettre de ce mot a pu s'effacer par le temps. Mais je vous laisse à prononcer sur toutes ces conjectures.

« Pour COCILIAE, je ne vois pas de raison suffisante pour changer ce nom. Si cette personne en avoit un de famille différent de celui de son père, j'ai dit que ce pouvoit être parce qu'elle avoit pris celui de son mari, suivant les exemples rapportez par Reinesius, I. 48. A cela vous m'opposez le sentiment de Fabretti, qui a censuré à cet égard l'opinion du docte Allemand. Pour moi je ne le trouve répréhensible, qu'en ce qu'il a crû que l'usage de faire prendre aux femmes le nom de leurs maris, étoit fréquent, au lieu que je crois qu'il étoit assez rare, mais non aussi inusité, que l'a pensé Fabretti. Il me semble en avoir vû quelques exemples, qu'à la vérité, je ne me rappelle pas. On peut, ce me semble, y comprendre celui de *Ventidia Carpillæ*, fille d'un T. Livius, dont il est parlé dans M. Muratori, 4227 : 44. Car on ne sçauroit guère douter que le nom

de famille de *Dyonisius*, qui est appelé son mari, ne fut *Ventidius*.

« Si cela ne vous plaît pas, il m'est encore aisé de justifier le nom de *Cocilia*, en supposant qu'on lui avoit donné le nom de sa mère. Ce qui arrivoit assez souvent... Quelquefois même on donnoit au fils le nom de sa mère, plustôt que celui de son père. Mais vous sçavez sans doute ces choses mieux que moi. »

1748. DOM CALMET. — *Traité historique des eaux et bains de Plombières, de Bourbonne, de Luxeuil et de Bains*, par le R. P. Dom Calmet, abbé de Senones. A Nancy, chez Leseure, imprimeur ordinaire du Roy. M. DCC. XL. VIII.

Les chapitres XXV et XXVI ont été consacrés par le savant bénédictin à la description des sources de Bourbonne. Dans le premier, il étudie les principes de l'eau thermale et passe en revue les différentes opinions émises sur l'inscription. Dans le second, après quelques mots sur Bourbonne, sur son étymologie et sur l'état des sources, il examine la cause de leur chaleur.

Mais l'autorité du R. P. et la rareté de son livre, nous font un devoir de reproduire ces deux chapitres *in extenso*.

Le Lecteur sera ainsi plus à même de juger les idées de l'auteur.

CHAPITRE XXV. — *Des eaux chaudes de Bourbonne en Champagne.* Messieurs de l'Académie des Sciences (1) remarquent que l'eau des Bains de Bourbonne prise au mois d'août, avant l'an 1699, qui est la dernière année de leurs observations sur ce sujet, étoit de saveur un peu salée. Il s'est aussi trouvé beaucoup de sel après son évaporation, il y en avoit un cent quarante deuxième sans mélange de terre, et ce sel avoit du rapport à la portion du sel commun, qui se condense et cristallise au froid et dans l'humide; car il ne troubloit point la liqueur du sel de tartre résou.

Il n'a paru dans cette eau rien de bitumineux; mais il s'en est trouvé dans les bouës des Bains, où l'eau avoit été prise; et c'est le propre des bitumes, de ne se point mêler avec l'eau; ils surnagent s'ils sont liquides; s'ils sont épais et terrestres, ils résident au fond parmi la bouë, qu'ils rendent noire et de mauvaise odeur, à cause du sel sulphuré qui abonde en ces matières.

Ayant mis de cette bouë dans une cornuë de verre, et fait distiller à chaleur graduée, il en est sorti de l'eau

(1) Mémoire de l'Académie, t. 4, p. 71.

trouble et blanchâtre, d'odeur un peu sulphurée ; puis à force de feu, il est passé un peu d'eau rousse et d'huile. Cette eau rousse étoit imprégnée d'un sel volatile, qui faisoit précipiter le mercure sublimé dissoué en eau commune : il précipitoit aussi la terre du vitriol, comme font les sels sulphurés et faisoit grande effervescence avec l'esprit de sel. Ce qui est resté de cette bouë dans la cornue après la distillation, retenoit encore quelque peu du sel sulphuré mêlé de sel commun.

Ce sel sulphuré étoit tellement engagé dans la terre de cette bouë, qu'il n'en a pu être séparé que par un grand feu : aussi ne se trouve-t-il point mêlé dans l'eau des Bains, d'où cette bouë est tirée.

On voit dans Gruter (1) une inscription latine, qui se trouve à Bourbonne-les-Bains, de cette sorte :

BORVONI. TH
MONAE. C. LA.
TINVS RO.
MANVS. ING
G. PROSALV-
TE COCILAIE
FIL. C. EX. VOTO.

Gruterces au même endroit remarque que Reinesius

(1) Gruter, p. x. n. 4.

croit que cette inscription est en l'honneur du *Génie Dordon, Dordiön. Othamus, Ronitsulus, Priapus, Di obcæni, quibus mulieres lasciva jubentur afferre munera. Plato in Phædone*, apud Athenæ, l. x.

Le même Reinesius (1) croit qu'il faut lire ainsi l'inscription de Bourbonne :

BORBONI. THERMARVM, DEO. MAMMONAE. CA. LATINVS. ROMANVS. IN. GALLIA. PRO. SALVTE. CODICILLÆ. VXORIS. EJVS. EX VOTO. EREXIT.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de dieu *Mammona*, ni que ce dieu ait été adoré à Bourbonne-les-Bains. Je l'explique simplement ainsi :

BORVONI. THERMONÆ. C. LATINVS. ROMANVS. IN. GALLIA. PRO. SALVTE. COCILIAE. FILIAE CARISSIMÆ. EX. VOTO. A la déesse ou la nymphe *Bourbonne*, qui préside aux eaux chaudes, *Caius Latinus Romain* demeurant en *Gaules*, a consacré ce monument en reconnaissance de la guérison accordée à sa très-chère fille *Cocilia*.

Le tailleur de pierre, qui a gravé l'inscription, a mis *Borvoni*, au lieu de *Borboni*, par une erreur

(1) Gruter. in corrigend. animadvertend. p. cccxx.

très-commune dans les anciennes inscriptions (1), où l'on confond le B avec le V, et le V avec le B, et dont Gruter donne cinquante exemples : *Berna*, pour *Verna* ; *Bivus*, pour *Vivus* ; *Bixit*, pour *Vixit* ; *Abe*, pour *Ave*, etc. Et V pour B, par exemple : *Acervo*, pour *Acerbo* ; *Avenas*, pour *Abenas* ; *Vase*, pour *Base* ; *Lebo manus*, pour *Levo manus* ; *Serbus*, pour *Servus*, etc.

On aura donc mis ici *Borroni*, pour *Borboni*, et on en aura fait une espèce de divinité, à qui l'on a donné pour épithète *Thermonæ*, aux eaux chaudes.

Le mot suivant, qui est mutilé dans l'inscription, se doit lire *Thermonæ* ou *Thermona* ; souvent on entrelace les lettres, ou on en met deux ou trois ensemble ; comme *Ter* pour *Ther*. Cela est encore commun dans les inscriptions. On sait qu'en grec *Thermos* signifie *Chaud*, et qu'encore aujourd'hui nous disons les *Eaux thermales*, pour les eaux chaudes des Bains ; les *Thermes* de Dioclétien, pour les Bains de Dioclétien.

Latinius est un mot commun dans les inscriptions (2). *Latinius Eumaërus*, *Latinius Gryphus*, *P. Latinius*

(1) Gruter. t. 4. p. xevij.

(2) *Ibid.* p. cciv.

Lepidus, Q. Latinus Carus, etc. Cocilia et Cocilicia s'y trouvent aussi quelquefois (1).

Après cela il n'y aura nulle difficulté à expliquer l'inscription : *Caïus Latinus Romain, demeurant en Gaules, a consacré ce monument qu'il avoit voué à la déesse Bourbonne aux Eaux thermales, pour la santé qu'elle a procurée à Cocilia sa très-chère fille.*

Que les Payens aient adoré les Eaux et les Fontaines, surtout les Eaux chaudes et thermales, les Bains salutaires, comme ceux de Bourbonne, on en a une infinité de preuves dans l'Antiquité profane, et même dans l'Antiquité Chrétienne; les Pères et les Conciles ayant très-souvent condamné la superstition de ceux qui rendoient leur culte aux Fontaines, aux Arbres, aux Rochers. Nous verrons ci-après que les Payens rendoient aussi leur culte et leurs actions de grâces aux Eaux de Luxeuil, et à la Nymphé Brixia qui y présidoit.

CHAPITRE XXVI. *Système de M. Charles, de Besançon, sur les Eaux de Bourbonne.* Monsieur Charles, professeur en médecine à Besançon, a fait imprimer des Thèses intitulées : *Quæstiones Medicæ circa Thermas Barbonnicas*, dédiées à M. Dodart, premier médecin du

(1) Gruter. t. 4. p. clvj.

Roi, et soutenues à Besançon le 16 avril 1745 (1). L'Ouvrage contient 84 pages in-8°.

Bourbonne est un bourg, situé dans la partie méridionale de la Champagne, d'une situation agréable, dans un vallon et sur le penchant d'une colline, au haut de laquelle est un ancien Château. On y voit des grands jardins, des Prairies, des Vignes et des Maisons commodés et bien bâties, pour la commodité de ceux qui s'y rendent de tous côtés pour s'y faire soulager; et la plupart des malades y trouvent ou leur guérison, ou beaucoup de soulagement dans leurs maladies.

On y voit plusieurs sources d'eaux chaudes fort bien entretenues : entre autres la Fontaine principale, qui est très-abondante et ne tarit jamais, dont le Bassin a quatre pieds en tous sens, et dont les eaux sont si chaudes, qu'on n'y pourroit tenir la main, et qu'elles pourroient cuire un œuf en assez peu de tems, sans néanmoins brûler la langue de ceux qui les boivent, et sans leur causer ni dégoût, ni nausée, parce qu'elles perdent fort promptement leur chaleur.

On y prend les Bains, on y boit les eaux, on se sert

(1) Il y a erreur. Ces Thèses ont été soutenues par Callet, en 1716; par Duport, en 1721, et n'ont été imprimées qu'en cette même année 1721.

même des bouës ou du sédiment, qui se trouve dans les Bains, pour plusieurs incommodités, surtout celles qui affectent les nerfs. Il y a apparence que le nom de *Bourbonne* lui vient de l'ancien nom *Borba*, dérivé du Grec *Borboros*, de la bouë. On a trouvé dans ce lieu d'anciennes Inscriptions, des Monumens antiques, et grand nombre de Médailles Romaines, qui font croire que les Romains y ont fréquenté, et ont eu connoissance de la vertu de ces eaux. On y remarque trois bains principaux, premièrement celui des Pauvres ; secondement, celui du Seigneur du lieu ; troisièmement, celui du Patrice des Gaules, peut-être *Aëtius*. On y voit aussi deux Etuves ; le tout en très-bon état, et où l'on prend les eaux avec beaucoup de facilité et de bienséance.

Quant à la cause de la chaleur des eaux de Bourbonne, j'y remarque la même diversité de sentimens que sur celles de Plombières. M. Charles rapporte diverses opinions des Médecins anciens et nouveaux sur ce phénomène ; que jusqu'ici personne n'a pu encore expliquer d'une façon qui satisfasse entièrement l'esprit et la curiosité, ni qui rende raison de tous les effets de ces eaux et de leur chaleur. Il réfute le sentiment de Paracelse, qui a cru que dès le commencement du monde, Dieu créa des eaux chaudes et des eaux froides, senti-

ment qui a été renouvelé depuis peu par M. Richardot, et dont nous avons parlé ailleurs. Il est réfuté par l'expérience journalière, qui nous fait voir que les eaux chaudes de Bourbonne, de Plombières et d'ailleurs, se refroidissent lorsqu'on les tient pendant quelque temps éloignées de leurs sources.

D'autres enseignent que cette chaleur des Bains est causée par des pierres de chaux, ou d'une nature pareille à celle de la chaux, sur lesquelles l'eau venant à passer, y cause une effervescence semblable à celle que nous voyons, lorsqu'on jette de l'eau sur de la chaux vive. Mais on ne peut ni prouver, ni même supposer ces pierres de chaux dans le centre de la terre : ces pierres ne sont pas naturelles, et quand on les y supposeroit, elles ne pourroient subsister longtems, elles s'éteindroient bientôt, comme la chaleur de la chaux s'éteint assez vite, et que la chaux s'affaisse considérablement, lorsqu'elle est éteinte : ainsi le terrain où on la suppose, devoit s'abaisser sensiblement, à mesure que la chaux ou les matières semblables seroient fondues et refroidies.

M. Charles dit que le sentiment le plus commun dans l'Antiquité, et même parmi les modernes, est qu'il y a dans la terre un feu central, qui se répand dans toutes les parties de la terre, et se fait sentir d'une manière

évidente dans les Volcans, et dans ces montagnes qui vomissent des flammes. Il cite Platon, Aristote, Pline, Manilius, Baccius, Fallopius, Fouci, Boardon, Vicaire et Kircher. Voici comme en parle Manilius :

*Sunt autem cunctis permixti partibus ignes,
Qui gravidas habitant fabricantes fulmina nubes,
Et penetrant terras cæteraque minantur olympo,
Et calidas reddunt ipsis in fontibus undas.*

Mais l'on n'a jamais prouvé l'existence de ce feu central; il paroît même contraire à l'expérience; car plus on creuse en terre, plus on trouve d'eau, de rochers, de pierres. De plus, quelle peut-être la nourriture de ce feu, et par quel endroit s'exhale-t-il? Est-ce par le Vésuve et l'Etna, ou par d'autres volcans? Si cela est, il y a long-tems qu'ils auroient englouti et consumé la terre; on trouveroit des sources d'eaux chaudes par tout le monde, ce qui est contraire à l'expérience.

M. Charles vient après cela à l'opinion de M. Lister, qui assûre que l'on a l'expérience que le mélange du soufre avec la mine de fer, s'échauffe sensiblement dans peu d'heures, et envoie une fumée épaisse; le soufre pulvérisé mêlé avec le sel commun, et la limaille de fer enfermée dans une bouteille, s'échauffe de même sensiblement en assez peu de tems, puis se précipite en un sédiment à peu près pareil à celui des eaux de Bourbonne.

Enfin l'auteur que nous examinons se détermine avec M. Lister pour la pierre du feu ou de fusil (*Pyrités*), qui est comme paitrie de soufre, et qui étant frottée et frappée contre l'acier, rend des étincelles, et étant brulée suit la pierre d'aiman, comme le fer. Il marque que cette pierre à fusil n'est pas toujours dure et roide, comme nous la voyons ordinairement ; mais qu'elle est tantôt dure et solide, et tantôt molle et pénétrable. Cette pierre en elle-même ne produira ni chaleur ni vapeur, à moins qu'elle ne soit brisée et mise en action par le froissement et le brisement de ses parties ; elle ne sera mise en mouvement et en chaleur, que quand on en sépare la matière terrestre, du soufre dont elle est comme paitrie. Enfin il se confirme dans son sentiment, parce que dans les bouës des eaux de Bourbonne desséchées, il y a des parties ferrugineuses qui s'attachent à l'aiman. Ainsi le soufre, le fer, la pierre de feu, ou la pierre de fusil brisée ou amollie, sont les principales causes de la chaleur des eaux de Bourbonne. C'est là son sentiment et son système.

1749. CHARLES. — *Dissertation sur les eaux de Bourbonne*, par M. Charles, professeur en l'université de Besançon, ci-devant intendant de ces eaux. A Besançon,

chez Claude-Joseph Daclin, imprimeur ordinaire du roy,
etc. M. DCC. XLIX.

Cet ouvrage est la traduction libre des thèses soutenues à l'université de Besançon, sous la présidence de René Charles, par J. C. Callet, en 1716, et A. Duport, en 1721. Il est divisé en VI chapitres.

Le premier traite des maladies chroniques en général. L'auteur y discute la valeur des eaux de Bourbonne dans le traitement de ces maladies et en indique un grand nombre pour lesquelles elles paraissent convenir. Il s'occupe ensuite de la situation de la ville, de son ancienneté et de son inscription latine qu'il rapporte ainsi :

BORVONI T
MONÆ C. JA
TINIUS IN G.
PRO SALU. E
COCILIÆ
FE. EX VOTO.

Il préfère l'explication donnée par le P. Lempereur comme lui paraissant la plus naturelle.

Il parle en termes touchants de l'Incendie de 1717 :
« Que si, dit-il, les Eaux de Bourbonne ont été pendant une longue suite d'années dans l'oubli, ce n'est point au tems, qui a coutume de détruire toutes choses, qu'il faut l'attribuer, mais au malheur des guerres, que Bourbonne

n'a que trop souvent et trop malheureusement éprouvé. A peine commençoit-on à respirer et à goûter les doux fruits de la paix, qu'un malheur plus terrible et plus funeste encore que tous les autres, sembla l'ensevelir pour jamais sous ses ruines. Le premier jour de Mai de l'année 1717, il fut entièrement ravagé par un horrible incendie; le feu, porté par un noir tourbillon de vent, renversa et consuma en peu d'heures jusqu'à cinq cens maisons. Quelques uns des habitans périrent par le feu, d'autres furent écrasés sous les ruines des édifices brûlés et renversés; un grand nombre à demi morts et demi brûlés, échappés avec peine à l'incendie, allèrent chercher ailleurs un asyle à leur misère. Il est peu d'exemples d'un incendie plus prompt, plus vorace et plus entier, et l'on peut bien dire que les étrangers qui y abordoient de toutes parts dans ce tems là, chercherent Bourbonne au milieu de Bourbonne même. »

L'article des bains renferme des détails très-intéressans. Après avoir parlé de la chaleur de l'eau et des différentes sources, Charles ajoute : « Comme la plûpart des ouvrages de la nature ont besoin du secours de l'art pour atteindre à leur perfection, aussi n'a-t'on rien oublié pour rendre plus commodes ces rares présens que la nature a faits à Bourbonne. 1° Dans chaque Bain on a construit

différentes séparations, afin que le sexe n'y trouvât rien qui put blesser sa pudeur. 2° On a fait dans chaque Bain quelques degrés pour en faciliter la descente, et pour la commodité de ceux qui prennent seulement le demi-Bain, lorsque la maladie n'en demande pas davantage. 3° Il y a dans ces Bains des cuvettes suspenduës, qu'on remplit d'eau qui se distribue par des tuyaux, et qui, tombant sur la partie affectée, forme cette manière de prendre les Eaux que nous appellons communément *la douche*. 4° Pour ne rien laisser à désirer de tout ce qui peut contribuer à la guérison des malades, on y a fait construire deux petites étuves, ou petites voutes propres à faire suer. La première est près de la grande Fontaine, et la seconde auprès du Bain Patrice. » Viennent ensuite l'exposé des idées de l'auteur, sur la cause de la chaleur des eaux ; nous les connaissons. A propos des principes minéralisateurs contenus dans l'eau : « Le sçavant M. Dufay — dit-il — a fait l'analyse de ces Eaux en 1724 et il y a trouvé la même quantité de sel que nous y trouvames en 1717.

« On remarque que les Eaux de Bourbonne se conservent plus de vingt ans très-limpides, et qu'elles ne font aucune résidence dans les bouteilles.

« M. Habert, très versé dans la Chymie, a observé en

1737 que chaque livre de ces Eaux évaporées au soleil fournissoit soixante grains d'un vrai sel marin, douze à treize grains de sélénite; quatre grains environ d'une terre alkaline, et un peu de sel de glauber, dont il n'a pas calculé la quantité.

« Quant au soufre dont les Eaux sont imprégnées, il est impossible de l'extraire. »

Arrivé aux cas particuliers dans lesquels les eaux sont salutaires, il établit, dans autant de chapitres, en conservant les divisions acceptées dans les *Questiones medicæ*, leur efficacité dans l'apoplexie, la paralysie, les maladies de l'estomac, le rhumatisme et la sciatique.

Enfin dans le sixième et dernier, intitulé : *L'ordre et la méthode à garder dans l'usage des Eaux de Bourbonne*, il s'occupe de plusieurs questions du plus grand intérêt, et qu'on semble un peu trop négliger de nos jours; nous voulons parler de l'hygiène et du régime de vie qu'on doit observer pendant la cure thermale, de la manière de prendre les eaux avec fruit, etc.

« L'on doit principalement, dit notre auteur, faire attention à trois choses dans l'usage des Eaux de Bourbonne; premièrement à la nature du mal auquel elles conviennent, au tempérament du malade et aux qualités des Eaux. Secondement, à la méthode et aux règles

qu'on doit observer tandis qu'on les prend. Troisièmement, à la diette qu'on doit alors s'imposer, et au régime qu'il faut garder après les avoir prises. Si l'on fait sur ces trois choses l'attention que l'on doit, on peut avec raison se promettre un heureux succès des Eaux, et l'on se garantira d'un grand nombre d'inconvéniens qui n'arrivent que trop souvent dans le mauvais usage qu'on en fait... Tout ce qui est pris mal à propos a coûtume de faire plus de mal que de bien, c'est ainsi qu'il faut raisonner des eaux de Bourbonne : si on ne les prend pas avec certaine méthode, en certain tems de l'année, en certaine quantité, et après s'y être disposé par les préparations convenables, elles irriteront et augmenteront plutôt les maladies qu'elles ne les guériront.

« Il ne faut donc aller aux Eaux que par l'avis des Médecins, à qui il convient de juger si elles conviennent à la maladie et au tempérament du malade, et qui seuls peuvent connoître les avantages et les inconvéniens qui ont coûtume de suivre l'usage des Eaux. »

Il les contr'indique dans les hydropisies, dans le cours de ventre, la dysenterie, les fièvres, les hémorrhagies, la phthisie pulmonaire et les ulcères internes. « Les goutteux trouveront, s'ils osent en courir le risque, qu'elles donneront une nouvelle pointe aux douleurs de

la goutte et formeront une espèce de tuf dans les articulations, et causeront des contractions fâcheuses.

« Elles ne peuvent être que préjudiciables à ceux qui sont tourmentés d'une pierre ou d'un gravier trop gros dans les reins, parce que ce gravier agité par les Eaux sera poussé dans les uretères, et produira une suppression d'urine.

« Elles sont également nuisibles dans les maladies vénériennes, parce qu'elles renouvelleroient et réveilleroient en quelque sorte le virus assoupi, en lui donnant du mouvement et de l'action. »

On sait maintenant que penser de cette action de l'eau thermo-minérale sur la syphilis et son importance comme *criterium* de la guérison de cette diathèse.

Après quelques mots sur la préparation à la cure thermale, Charles arrive aux différens modes d'administration du traitement ; l'eau en boisson, le bain, la douche et les bouës.

« Il y a des maladies, dit-il, qui ne demandent que le bain ou la douche ; telles que sont les maladies externes, ou qui viennent d'une cause externe ; mais lorsqu'il est question de boire les eaux, on doit commencer par une médiocre quantité pour ne point d'abord accabler l'estomac, ni le déranger...

Il n'est pas facile de fixer précisément la quantité d'Eau qu'il est à propos de boire, à cause de la variété des tempéramens et des maladies, cependant on peut commencer par six verres, qu'on boira à plusieurs reprises, pendant l'espace d'une heure : chaque verre doit à peu près contenir quatre onces, et augmenter ensuite chaque jour de deux verres, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au nombre de douze, ou de quinze au plus ; néanmoins il est plus sûr d'en boire un peu plus longtemps avec modération, que d'outrer la dose. »

Il donne encore d'excellents conseils à propos du bain. « Le Bain, dit-il, doit se prendre à jeun le matin, lorsque les forces sont un peu réparées par le sommeil de la nuit, dans un lieu médiocrement chaud, et qui ne doit point être exposé au vent... Un bain trop chaud peut nuire à plusieurs, surtout à ceux qui sont remplis de mauvaises humeurs, à ceux qui ont eu des commencemens, ou des attaques d'apoplexie. La chaleur excessive du bain a causé plus d'une fois aux malades des palpitations de cœur, des douleurs de tête, des insomnies, des constipations, des dégoûts, une soif immodérée, des sueurs trop fortes, des maux de cœur, quelquefois la fièvre. »

Quant à la douche, « on ne doit jamais s'exposer, dit toujours Charles, à la recevoir sur la tête, c'est risquer

de tomber dans l'apoplexie, comme il est quelquefois arrivé. Il n'est aussi pas à propos de la recevoir sur la poitrine ou sur le ventre ; on peut la recevoir sur les épaules, sur le dos, sur les bras, sur les mains, sur les cuisses, sur les jambes, sur les pieds, et quelquefois sur les lombes.

« La bouë des Eaux, convient à peu près aux mêmes maladies que la douche..... Cette bouë a une vertu merveilleuse pour fortifier les parties affoiblies, pour rendre flexibles celles qui ont souffert quelque contraction, pour remettre les fibres dans leur état naturel. Souvent même ce que les eaux, le bain et la douche n'avoient pu faire, la bouë seule des Eaux l'a fait heureusement. »

Du temps de l'auteur, contrairement à ce qu'on pratique aujourd'hui, on commençait par la boisson des eaux, ensuite on se baignait, après quoi l'on prenait la douche, et l'on finissait par l'application des bouës, si elle était jugée convenable.

A propos des saisons propices pour prendre les eaux et de la durée du traitement, qui doit toujours être en rapport avec la gravité et la marche de la maladie : « J'ai déjà dit, écrit Charles, que les saisons les plus tempérées étoient les plus convenables : par exemple, dès le quinze

de Mai jusqu'au quinze de Juin, et dès le vingt d'Août jusqu'au vingt septembre. Néanmoins il est des circonstances et des accidens dont il faut sans délai prévenir les retours ; et ce sont ceux qui ont attaqué et qui menacent encore la tête, et qui font craindre l'apoplexie. C'est dans ces occasions si pressantes, qu'il est à propos de se transporter le plutôt qu'il est possible aux Eaux thermales pour en faire d'abord usage. Est-ce bien se disposer à la guérison que de différer un remède si convenable en laissant enraciner le mal ? Car ces eaux sont aussi efficaces en hiver qu'en été, et on peut les prendre avec le même succès, bien entendu qu'on se précautionne contre l'impression d'un air trop froid ou trop humide...

« On a vu à Bourbonne deux Maréchaux de France, l'un M. d'Harcourt au mois de Février, et l'autre M. de Villars au mois de Novembre, y prendre les Bains et en être très-soulagés. »

Charles est le seul des auteurs qui ont écrit sur notre station thermale, qui nie l'efficacité de ses eaux dans le traitement de la scrofule. Il a eu des revers ; et qui n'en a pas ? que la maladie trop ancienne soit au-dessus des ressources de l'art, ou que le traitement soit mal dirigé.

« Il avoit avancé (l'auteur) que les Eaux thermales conve-

noient aux tumeurs scrophuleuses; mais dans la suite il a observé le contraire, et il a vu de mauvais effets de l'application des bouës de Bourbonne et de celles de Plombières sur ces sortes de tumeurs. »

Qu'est-ce que cela prouve ? sinon les propriétés énergiques de l'eau thermale de Bourbonne et par cela même la prudence qui doit diriger le médecin appelé à conduire la cure. D'ailleurs la discussion qui s'est élevée au sein de la Société d'Hydrologie médicale de Paris, au sujet du rapport d'un de ses membres, M. Rotureau, sur notre *Mémoire* intitulé : *Traitement de la Scrofule par les eaux de Bourbonne*, a surabondamment démontré la supériorité des eaux salines dans la cure de cette diathèse.

1750. F.-I. DUNOD. — *Histoire de l'Eglise, Ville et Diocèse de Besançon*. Besançon, 1750, in-4.

F.-I. Dunod, peu satisfait de la transcription et de l'interprétation de l'Inscription de Bourbonne, données par ses prédécesseurs, s'est rendu sur les lieux, et c'est *de visu* qu'il en parle. Voici cet article intéressant à plus d'un titre :

Inscription antique à Bourbonne. — J'ai parlé de cette Inscription dans l'histoire des Séquanois et du Comté de Bourgogne, tome I^{er}, page 211. Sur une note

qu'on m'avoit envoyée (1); parce qu'encore que Bourbonne soit à présent du Comté de Champagne, j'ai cru qu'il a été anciennement de la Province séquanoise et même du comté de Bourgogne, comme le village de Vilars-Saint-Marcelin qui le touche; puisque Bourbonne est encore du Diocèse de Besançon, et que l'Abbaye de Saint-Vincent de cette ville y a un Prieuré et le patronage de la Cure.

J'ai été dès-lors sur les lieux, et ayant examiné l'Inscription, j'ai reconnu que ni la note qui m'en a été envoyée, ni ce qu'en ont écrit Dom Calmet dans son *Traité historique des eaux de Plombières*, M. Charles, professeur en l'université de Besançon, et M. Baudry, Médecin pour le Roi aux eaux de Bourbonne, dans les traités de ces eaux qu'ils ont donnés au Public, n'est pas exact dans le fait; les connoisseurs en ayant parlé sur le rapport d'autrui, et les autres n'ayant pas l'expérience nécessaire pour lire les Inscriptions antiques. C'est ce

(1) Après avoir rapporté une Inscription dont il avait demandé l'explication au Président Bouhier, il continue ainsi : « M. Bouhier m'avertit dans sa Lettre que la Famille *Latina* étoit considérable parmi les Gaulois; témoin cette inscription rapportée par Reine-sius. II. 149. C. LATINIVS ROMANVS BORBONI THERMARVM DEO, ou plutôt BORVONI ET MONÆ suivant une copie plus correcte qu'on lui a envoyée, tirée sur la pierre qui est encore à Borbone. »

qui m'engage à dire ici ce dont je me suis assuré. Elle est sur une pierre tendre et commune, en caractères qui paroissent du troisième siècle, et dont tous les mots sont distingués par des virgules en forme de triangles. Cette pierre avoit été mise dans une face du donjon de l'ancien château, qui, ayant été brûlé dans l'incendie presque générale de Bourbonne en 1717, l'on s'est servi des matériaux de ce donjon pour bâtir une maison basse, des écuries et une cuverie, dans un mur de laquelle l'Inscription a été placée à la hauteur d'environ 12 pieds ; en voici les termes, par lesquels on verra qu'elle est votive, et adressée à la Nymphé ou Génie de la Fontaine de Bourbonne :

BORVONI. T
MONAE. C. JA
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PRO. SALV
.E COCILIAE
..... EX VOTO.

Cette dernière ligne est sur la base ; l'on n'y lit distinctement que l'*ex voto*. Il y avoit quatre autres lettres qui paroissent initiales, dont il ne reste que des traits en longueur, ce qui fait qu'on ne peut pas dire avec certitude si ce sont des E, des F, des L, etc.

BORVONI est un mot celtique composé de deux autres, *berw* , chaud, ardent, bouillant, et *von*, fontaine. *Bervon*, fontaine chaude, nom qui convient parfaitement à celle de Bourbonne, la plus chaude qu'il y ait dans le Royaume.

Le mot qui suit commence par un T, ce qui doit rejeter la leçon de ceux qui lisent *et monæ*, pour dire que le vœu étoit fait à la Fontaine de Bourbonne et à la Lune, appelée par les Grecs, à ce qu'ils disent, *Méné* ; supposant que la maladie pour laquelle le vœu avoit été fait, étoit de celles sur lesquelles la Lune influe dans le sexe. Mais le terme grec *Méné* signifie le mois. Le nom grec de la Lune ne convient pas dans une inscription latine, et il auroit été corrompu dans celle-ci où l'on dit *Monæ*. Il y est d'ailleurs amené de loin, n'y ayant rien dans l'Inscription qui désigne l'espèce de maladie dont on veut qu'il s'agît. L'on voit après la lettre initiale T un creux rond dans la pierre, et de forme ordinaire dans les bains. S'il a été fait à dessein, c'est pour marquer des bains, et si c'est une écaille levée, on peut lire *Thermonæ* en suppléant au trou les lettres HER. C'est le parti qu'a pris Dom Calmet, et qui convient à une fontaine thermale, *Thermonæ*, dans un lieu qui a toujours porté et qui porte encore le nom de Bourbonne-les-Bains.

C. JATINIVS. C. signifie ici Caius, et c'est le prénom d'un payen. Quelques-uns de ceux qui ont donné l'inscription au public ont écrit, au lieu de *Jatinus*, nom de la personne qui a fait le vœu, *Latinus* ou *Latinus*, pour avoir occasion de dire qu'il étoit d'une famille romaine fort distinguée et qui portoit le nom de *Latinia*, suivant quelques inscriptions. Cependant cette famille n'étoit pas de Rome, mais d'Autun, suivant une inscription trouvée à la ville d'Antre, et transcrite à la page 240 de l'histoire des Séquanois (1); sur un monument dressé par un décret de la nation Séquanoise à l'honneur de *Latinus* d'Autun, *Ædus*, grand-prêtre des trois provinces des Gaules. Cette dignité prouve qu'il étoit d'une grande distinction dans son pays, et d'une famille gauloise. La médiocrité du monument trouvé à Bourbonne ne convenoit guères à un homme de cette famille illustrée; aussi lit-on bien dis-

(1)

..... LATINIO POMP +
A LATINI FIL. CAM
PANO AEDVO. SA
CERD. III. PROVIN-
CIARVM GALLIAR.
OFFICIS ET HON-
ORIBVS OMNIBVS
IN REB PUBLICIS
FVNCTO. SEQ.
PVBLICE.

tinctement dans l'inscription *Jatinius*, au lieu d'y trouver *Latinius*.

ROMANVS. Jatinius étoit de Rome venu dans les Gaules.

IN GALLIA. Comme au temps présent, un citoyen de Rome, sur la réputation des eaux de Bourbonne, y viendrait pour la guérison de quelque maladie, à laquelle ces eaux sont les plus convenables.

C'est aussi sans fondement que quelques-uns ont supposé que celui qui a fait le vœu, et qui est nommé dans l'inscription, étoit de famille *patricienne* ; il n'y a rien qui lui puisse faire donner cette qualité, qu'on n'avoit pas même coutume de prendre, surtout dans le temps qu'elle a été faite. Peut-être s'est-on persuadé que parce qu'il y a à Bourbonne un bain que l'on appelle le bain *patrice*, c'est l'Auteur de l'Inscription, que l'on suppose *Patricien*, qui l'a fait faire ; mais il y a bien de la différence entre un *Patrice* et un *Patricien* ; celui-ci tire son nom de l'ancienne origine de sa famille, et l'autre d'une Dignité créée par les Empereurs du bas Empire, si distinguée, que plusieurs Rois de Bourgogne et autres qui l'avoient reçue des Empereurs s'en sont fait honneur, et qu'elle a été portée à la suite par les plus grands Seigneurs de leurs États, dont quelques-uns sont nommés

dans l'Histoire du Comté de Bourgogne, tom. 1 et 2. C'est probablement un de ces Seigneurs (et peut-être qu'il étoit Seigneur en particulier de Bourbonne) qui a fait faire le bain qu'on appelle Patrice, et qui a retenu le nom de la Dignité de son Auteur.

PRO SALVTE COCILIE. Ces termes, relatifs à ceux qui suivent, prouvent que Jatinius étoit venu de Rome dans les Gaules avec *Cocilie*, pour qu'elle put recouvrer la santé par la vertu des eaux de Bourbonne; et que pour rendre cette vertu plus efficace, il avoit imploré le secours du Génie ou Nymphé qu'il croyoit présider à ces eaux salutaires.

De tout ce qui suit dans la dernière ligne de l'Inscription, il n'y a rien de lisible que l'*ex voto*. Mais on peut suppléer ce qui n'est pas lisible, comme a fait Dom Calmet, par les lettres FIL. C., *filix carissimæ*, et en ce cas Cocilie étoit la fille de Jatinius. Cette leçon est vraisemblable et commune en de pareilles Inscriptions dans le goût et l'objet d'icelles, et auxquelles elle donne plus de sens. On peut lire aussi L. F. E. *lubens fecit*, L. M. *lubens meritis*, termes ordinaires dans les Inscriptions votives.

L'on trouve souvent à Bourbonne des médailles des Empereurs du siècle des Antonins, et j'en ai rapporté quelques-unes.

Les eaux minérales sont des remèdes que la Providence a préparés aux hommes et dont ils ont reconnu l'utilité par leur expérience, qui a suivi de près les occasions qu'on a eues de boire de ces eaux et de s'y baigner. C'est donc au temps auquel les Celtes ont peuplé les Gaules, qu'on doit rapporter l'usage des eaux de Bourbonne ; c'est pourquoi le nom en est Celtique, composé, comme on l'a dit, de deux termes de cette langue. L'on a prémis que les eaux de Bourbonne sont fort chaudes ; l'on ne peut y tenir la main à la source sans y sentir des tiraillemens, et craindre de s'échauder, ce qui n'arrive cependant pas, car on les boit sans se brûler la langue ni le palais, et l'on s'y baigne de même sans sentir aucun mal, ni qu'il reste aucun vestige de brûlure. Elles ne font qu'une chaleur douce à l'estomac, et passent facilement, surtout par les urines. Leur chaleur provient du mouvement de la fermentation causée par le mélange des particules de soufre, de bitume, de sel et de fer dans de l'eau ; chaleur qui, étant analogue à celle du corps humain, principalement dans la bouche et les viscères (1), et n'étant mêlée d'aucune autre particule, ne brûle pas comme

(1) On peut ajouter que la salive dans la bouche et les liqueurs dont les viscères sont enduits, joints à la configuration des pores

celle du feu, quoiqu'elle fasse le même effet que l'eau chauffée pour plumer des poulets, et réduire en lait le blanc des œufs. Si on les met sur le feu dans un vase en même temps que de l'eau froide dans un autre, elles ne bouilliront qu'en même temps ; et, quoique tirées ensemble du feu, les eaux minérales conservent de la chaleur, pendant que les autres sont déjà refroidies : elles perdent cependant leur chaleur après quelque temps ; et dès qu'elle est entièrement passée, elles exhalent une mauvaise odeur, probablement parce que le volatile des minéraux s'étant évaporé, il n'y reste qu'un marc qui cause la corruption de l'eau et en arrête le mouvement. Dans la fontaine et quelque temps après, elles sont appétissantes par leur limpidité, et on les boit sans dégoût, quoiqu'en quantité et chaudes, parce qu'elles ont un petit goût de sel qui les rend agréables.

1750. JUVET. — Hugues-Alexis Juvet, fils d'Antoine Juvet et de Barbe Degriselle, naquit le 26 février 1714, à Chaumont, où son père exerçait la profession d'apothicaire. En 1739, il épousa Françoise Baudry, fille

de ces parties, y font glisser les eaux de la qualité de celles de Bourbonne ; au lieu qu'elles entrent avec une espèce de violence dans les pores de la main, parce qu'ils sont plus serrés.

de Jean Baudry, médecin des hôpitaux du roi et intendant des eaux minérales de Bourbonne, auquel il succéda dans ces fonctions, après avoir d'abord exercé la médecine dans sa ville natale. Il mourut à Bourbonne le 8 janvier 1789.

La mémoire de Juvet est restée chère aux habitants de Chaumont. Une épidémie terrible décimait la ville et les environs, « le désespoir était dans tous les cœurs ; la science s'était déclarée impuissante et la crainte de la contagion isolait les malades. Juvet seul leur porta des secours ; il blâma l'arrêt de ses confrères, et, bravant le danger, il s'attacha au chevet des pestiférés, distribuant à tous des soins, des consolations, et y joignant pour les pauvres des secours pécuniaires. Il voulait surprendre le secret de la nature, trouver le remède du mal, et l'on prétend qu'il y parvint ; toutefois, son dévouement fit renaître la confiance et le fléau quitta la ville. Les Chaumontais votèrent des remerciements à leur concitoyen, et, pour rendre plus durable l'expression de leur reconnaissance, ils firent graver, avec la devise NIL NI JUVET, une médaille que la sculpture a reproduite, au milieu des attributs de l'art de guérir, sur la façade de la maison qu'habitait le docteur, à l'angle de la rue qui porte aujourd'hui son nom (1). »

(1) E. Jolibois. Loc. cit.

Il avait composé sur la Fontaine chaude un distique qui lui avait été demandé pour être gravé sur le marbre et qui ne l'est point encore :

*Auriferas dives jactet Pactolus arenas,
Ditior hæc affert mortalibus unda salutem.*

En voici la traduction par M. Walferdin :

Que le Pactole avec fierté
Roule des sables d'or, ta source salutaire
Coule plus riche, et du sein de la terre
Au malheureux qui souffre apporte la santé.

Ou bien encore :

Roule tes sables d'or, Pactole si vanté;
Plus riche, au malheureux j'apporte la santé (1).

Juvet s'est beaucoup occupé des eaux de Bourbonne ; son principal ouvrage est intitulé : *Dissertation contenant de nouvelles observations sur la fièvre quarte et l'eau thermale de Bourbonne en Champagne*, par M. Juvet, Conseiller du Roy, médecin de l'Hôpital Royal et militaire de Bourbonne. A Chaumont, chez G. Briden. 1750, in-8.

(1) Ces vers nous rappellent un dystique d'un ancien professeur de latin à Bourbonne, sur la Fontaine froide de la place de l'Hôtel-de-Ville, s'adressant à la source chaude :

*O regina loci! callidis dum fontibus ægra
Corpora tu sanas, sit mihi ferre decus!*

Après quelques recherches sur les causes de la fièvre quarte et sur les moyens de la guérir, après avoir établi que l'eau commune, les sels fixes, les absorbans et les martiaux sont des fébrifuges excellens ; l'auteur prouve la présence des sels fixes et des sels volatils, du fer, des absorbans, du soufre et du bitume dans l'eau de Bourbonne, et conclut qu'elle est un excellent fébrifuge. Mais pour ce, il est quatre conditions essentielles à observer et desquelles dépend le succès : « La première — dit Juvet — est de boire de cette eau assez long-tems, rarement une neuvaine en seroit-elle suivie ; la seconde, de la boire avec modération et de ne pas inonder journellement l'estomac par un lavage fatigant ; la troisième, est d'éviter que l'eau passe trop par les selles, de façon qu'on la rendroit par cette voie presque en aussi grande quantité qu'on l'auroit avalée ; la quatrième, est de ne point purger, le tems de la boisson expiré, sans des motifs qui sont extrêmement rares. »

Il cite à l'appui de sa thèse cinq observations, et termine par le parallèle des propriétés fébrifuges du quinquina et de celle des eaux de Bourbonne. Il donne l'avantage à ces dernières.

Juvet s'est encore occupé dans cet ouvrage de l'étymologie du mot Bourbonne. « Il y a apparence — dit-il —

que le nom de Bourbonne lui a été donné dans les tems où, moins renommé par son eau thermale que par sa bouë, on n'y connoissoit guère d'autre remède que celui qu'on trouvoit dans son sédiment bourbeux ; de façon que son nom paroît venir de l'ancien mot borbe, dérivé du Grec *Borboros* ; de ce mot et de l'adjectif *bonne*, on a formé *bourbe-bonne*, ou *boue-bonne*, et dans la suite Bourbonne. »

Le journal de Verdun, du mois de décembre 1752, publie la *Lettre* suivante dans laquelle Juvet apporte de nouveaux faits à l'appui de l'efficacité de l'eau de Bourbonne dans le traitement de la fièvre quarte :

LETTRE DE M. JUVET, MÉDECIN DU ROI A
BOURBONNE-LES-BAINS.

*Validiora sunt testimonia affirmantium
quam negantium.*

« Beaucoup de personnes éclairées m'ayant persuadé que la dissertation que j'ai donnée au public sur les Eaux de Bourbonne en Champagne, et sur les fièvres intermittentes, ne apparoissent appuyées que sur quatre observations de fièvres quartes manquées par le quinquina et guéries par ces eaux, il étoit nécessaire d'aug-

menter ces observations; je m'y suis appliqué l'été dernier, d'autant plus volontiers qu'en bonne médecine des faits constans et avérés sont plus concluans que tous les raisonnemens imaginables; et l'occasion de le faire dans la quantité de malades qui se présentent à notre hôpital et à nos eaux m'ayant produit beaucoup de ces observations, j'ai cru qu'il étoit du bien public de les exposer au grand jour, qu'elles soutiendront d'autant mieux que ceux qui sont guéris de fièvres intermittentes par ces eaux en peuvent rendre des témoignages vivants et non suspects, clairs et précis, qu'on ne peut par aucun moyen révoquer en doute. Pour sçavoir si ces guérisons étoient solides, sans rechûtes, et au-dessus de celles que le Quinquina opère souvent, il a fallu laisser passer l'hiver, saison dangereuse pour ces convalescens; c'est aussi à la fin de l'hiver que j'ai réveillé toutes mes correspondances, autant qu'il m'a été possible, avec les personnes qui pouvoient m'instruire de l'état des malades et de leur santé : tous sont radicalement guéris de fièvres intermittentes pour la plûpart manquées par l'usage régulier du Quinquina, etc..... »

Les bornes du Journal — ajoute le Rédacteur — ne nous permettent pas de donner le détail des noms et surnoms de ceux qui ont été guéris, que nous envoie

M. Juvet à la fin de ces observations. Le public ne doit plus avoir de difficultés sur un fait aussi avéré. Ils sont au nombre de 25.

Le *Mercur de France, de Février et Mars 1757*, renferme un *Mémoire* du même auteur sur les Eaux minérales en général, et qui se rattache à notre sujet par deux observations, l'une de fièvre lente, l'autre de soif immodérée, guéries par l'usage des eaux de Bourbonne.

Nous trouvons encore dans le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie*, etc... par M. Vandermonde, Janvier 1759, tome X, une *Observation sur une maladie scrophuleuse*, par M. Juvet, Médecin de l'Hôpital Royal et Militaire de Bourbonne-les-Bains, Agrégé-correspondant du Collège Royal des Médecins de Nancy.

Dans ce cas, l'eau thermale en boisson et la persistance du traitement, deux questions importantes sur lesquelles nous avons déjà appelé l'attention dans d'autres circonstances, ont amené une guérison définitive de cette affection que les médecins avaient déclarée incurable.

Enfin on cite comme de notre auteur l'ouvrage suivant :

Thermis de Borboniensibus apud Campanos specimen medico-practicum, sive de legitimo circa illas tractatu practico prolegomena. Calvomonti, Ex Typis,

Cl.-Ant. Bouchard, Civitatis Collegiique Typographi necnon Bibliopolæ. M. D. CC. LXXIX. in-4 de 86 pages, sans nom d'auteur. A la fin on lit : *Dab. Juvet Med. Nosodoch. militar. Borboniens. lectum ad Academiam Rhotomagensem.*

Ces prolégomènes sont divisés en six chapitres : L'auteur cherche d'abord à établir, contrairement à ce qu'il annonce dans sa Dissertation sur la fièvre quarte, d'après l'analyse chimique, que l'eau thermale de Bourbonne ne contient ni soufre ni fer ; qu'elle contient seulement 3 grains de terre calcaire, 5 grains de sélénite et 65 grains de sel marin. Sa température est de 55° Réaumur : « Fontis in circuitu, hepatis sulphuris odore spirante leviusculo, sulphurea temere credita est ipsa, quæ nec odorem hepatis sulphuris nec saporem reddit... Sulphureus odor mendosus sæpe et peregrinus est, ab hepate sulphuris, ipsove sulphure alienus... Sulphuris odore, sulphur existere perpetuo non est concludendum ; quoties porum exhalabitur phlogisticum, toties odor idem : odorem sulphureum emittunt latrinæ, vegetabilia putrescentia, substantias imo metallicas coloratura... Chymia suadente neoterica, aqua tepida ferrem inhabitans repellitur, rarissimum ni contineat vitriolum. Borboniensis ad gradum thermometri

Réaumur 55, calida, martialis non est censenda ; ab imo tamen fontis ad ripas lapidei parietes plagula sunt obducti non nisi cultro aut malleo detrahenda ; rubiginem ferream ipsiusque saporem genuinum ludit, ita ut quidquid non est ferreum non luderet... Aquæ fontis nostri libram unam, grana tria terræ calcariæ, *terre libre* ; grana quinque selenites ; grana sexaginta et quinque salis marini constituunt immutabiliter, si sibi constant chymici processus.

« Scaturiginum aliarum, duarum ex imis balnearum quæ affluunt (*le bain patrice et le grand-bain*) materia, indoles, sapor congeneres eandem vulgant originem, tentaminibus analyticis comprobata. »

Il examine ensuite en quelques mots, les opinions de différents auteurs sur les principes des eaux minérales et conclut que le sel de celles de Bourbonne est un sel neutre, qui n'a ni l'âcreté, ni l'amertume du sel marin, du sel de Sedlitz et du sel de Glauber :

« Sal neutrum lene, amaritudine et acritate aquæ marinæ, salium Ebshamensis, Sedlizensis Glauberi, etc., vacuum, innatis et adscititiis consentaneum invehit aqua Borboniensis. »

Il fait aussi intervenir le fluide électrique dont on parle tant aujourd'hui.

« Electricis et igneis partibus rem medicam non attigerunt Physici, qui multa ex multis promiserunt incassum omnia. Partes illæ in intimam microcosmi compagem non solum intromittuntur, sed etiam evolvunt plurimas igneas partes inibi reconditas : celerius eò vanescunt in auras, quo rapidior fit ignea coagitatione motus electricus, intimis de recessibus et loculamentis fluidi nervei æstro perciti confusanea ejectione forsan nociturus. »

Enfin il indique les maladies dans lesquelles il prétend que ces eaux sont très-efficaces. Il range en première ligne les paralysies :

« Aqua Borboniensi levantur aut sanantur apoplexiæ prodromi, non inflammatorii, non febriles, non ex apoplexia nuperrima convalescentes et fluxi.

« Hemiplexia, paralysisve manus, membri, linguæ buccæ, palpebri, œsophagi, intestinorum, vesicæ, amaurosis, non fixæ jamdudùm.

« Epilepsia sympathica, non cerebialis et congenita : hysterici, hypocondriaci, spasmodici affectus ; hos subsequæ paralyses, paralyseos et apoplexiæ idiopathicarum improbis sanabiliores reliquiis.

« Artus ab atonia nervorum, obturatione, spasmo, tremuli.

« Delibutis veneno donis qui pereunt.

« Procos erotica si depascatur ecstasis, hi levantur aut sanantur, necnon *onanismo* languidi, etc. »

Viennent ensuite l'asthme, la toux, l'ictère, les obstructions des viscères, les coliques, les fièvres lentes, erratiques, intermittentes, les maladies catharrales, les maladies de la lymphe :

« Catharrales affectus contumaces, a lymphatica et serosa colluvie, a cacochimia inerte mucosa, frigida, vapida, viis sæpe paratis per oculos, nares, aures, gengivas, glandulas salivas, œsophagum, alvum, vesicam, cutim, vulnera, ulcera; glandulæ morbosæ, tumefactæ, induratae, strumosæ: rheumatici, sciatici, arthritici, anomali, vagi; non cum inflammantur et tumescunt, non hæreditarii, non adscitii, penitus infixi, quorum est effectum corpus senescentium; non podagra obfirmata, nodosa; lumbago rheumatica... »

La syphilis : « Mercurio si refractaria est syphilis, hunc si nil adjuverit aqua communis topica et pota omnimode, specifico jus suum Borboniensis resignabit : auxiliari non cedit decocto guayaci, cujus Boerhaave pristinae laudis partem resuscitavit. Mercurii de globulis, syphilide inauspicato curata, aquæ mineralis virtute ad cutim propulsis, inibique colligendis nuper editum est;

nostra non simili gaudet, nec latentem volet protrudere syphilidem : ex ovo aquis excludi, commenta est familiarum securitas. »

Si nous passons aux maladies chirurgicales, nous voyons figurer les ankyloses, les distorsions, les luxations, les subluxations, les fractures, les ruptures de tendons, les cicatrices et les accidents qui en sont la suite, etc. etc.

« Ankyloses recentiores, non concorporatis ossearum molliumque partium extremis.

« Distorsionum, luxationum, et subluxationum, primitiva curatione consummata, vitium superstes, articulos obtendens sinovia restaguante, reliquias cretismi quod usque foverit, thermas et indicaverit topicas.

« Si impendet atonio, longioris erethismi sequela et terminus, suspecta est Borboniensis ; sedulo vitanda, si patefacta sit ; minimè feceris ut e sede sua capitulum ossis olim moveatur, emollientibus præpostere adhibitis ; increscet clauculum juncturæ debilitas.

« Itidem fracturæ jamdudum curatæ, ut succus ossium fragmenta connectens, sit ossea cumulatus duritie ; si Borboniensi citius comittuntur, calefaciendo, dissolvende, dissipando calli texturam, mollescit hic et diruitur numquam coaliturus.

Recordamur de femoris fractura a tribus mensibus apte collocati, coaliti ; doloribus impeditus æger ad thermas nostras mittitur : balneis, ducciis, lutis, remittentur dolores ; plaudebat sibi, et gratabamur : exactis tribus hebdomadis, simul atque progredi incœpit, callus ex insperato dissiluit et quamvis juvenis sanus, robustus, reddivit femore captus perpetim : dolorum immunis erat, quos fugare quivisset longinquitas et dies. »

1751. SCHÆPFLINUS. — *Alsatia illustrata celtica romana francica* auctor So. Daniel Schœpflinus, Colmariae. MDCCCLi, in-folio.

Schœpflinus rapporte ainsi l'inscription de Bourbonne :

BORVONI TH.
MONAE. C. LA
TINIVS. RO
MANVS IN
G. PRO SALV
E. COCILIAE
FIL. EX VOTO.

Puis il ajoute : « Refertur a Grutero *inscript.* Tom. I. pag 440, et a Reinesio *Inscript.* page 476. Lapis Inscriptionem exhibet, qualem nos damus, apud Gruterum et Reineisum vitiosa est. C. LATINIUS ROMANUS INGENUUS PRO SALUTE COCILIAE EX VOTO BORVONI THERMONÆ, scil. monu-

mentum posuit. Hæc nimirum Nympha thermis illis præesse credita, unde forte Thermonæ agnomen. »

1760. D'ANVILLE. — *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains*. Paris 1760, in-4.

D'Anville marque sur la table de Peutinger la situation de Bourbonne, qu'il place chez les *Sequani* sur la limite des Lingons. Voici comment il s'explique à ce sujet :

« AQUÆ BORVONIS. J'ai dit dans l'article précédent (1) qu'on a trouvé à Bourbonne-les-Bains une inscription consacrée *Borvoni et Monæ Deo*, et le nom de celui qui a fait graver l'inscription est *C. Latinius Romc-nus*. Je crois même voir ce lieu représenté sur la table Théodosienne par un édifice quarré semblable à ceux qui y désignent les lieux distingués par des eaux minérales, quoique le nom de celui-ci soit omis. Mais il est lié à la voie romaine qui conduisait de Langres à Toul par *Mosa*, Meuvi, et par Novimagus, Neufchâteau. La disposition actuelle des lieux fait même juger que les *Aquæ Borvonis* tiennent immédiatement à la position de *Mosa*, plutôt qu'à celle de *Novimagus*, quoique le contraire

(1) Celui sur Bourbon-l'Archambaut.

paraisse dans la manière dont ces lieux sont rangés par la table, qui n'est pas nette à cet égard. De ce que je viens d'exposer, il résulte que ce lieu est plus ancien que le château qu'Aimoin dit y avoir été construit, *Vervona castrum ædificari cæptum*, du temps que Thierry et Théodebert, l'un et l'autre fils de Childeberr II, régnaient en Bourgogne et en Austrasie. »

1761. GIBERT. — *Réflexions sur une Inscription latine antique qui est à Bourbonne-les-Eaux*, lues par M. Gibert à l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1761. Nous empruntons cette Dissertation à Berger de Xivrey, qui la donne en entier à la fin de sa *Lettre* à M. Hase, en tête des pièces justificatives.

« On trouve à Bourbonne-les-Eaux une inscription antique qui a été rapportée dans des Traités qu'on a donnés au public sur les eaux de Bourbonne, et par D. Calmet, dans celui qu'il a fait sur les eaux de Plombières. On avoit d'abord lu ainsi cette inscription :

Borboni Thermarum
Deo Calatinius Romanus
In Gallia pro salute
Cociliæ uxoris ejus
Ex voto erexit.

« Depuis, on l'a lue de cette manière :

Tomonæ Caius Iatinus
Romanus in Gallia pro
Salute Cociliæ ex voto.

« M. Dunod, après en avoir parlé dans son *Histoire des Séquanois*, tome I^{er}, page 244, sur une note qu'on lui en avoit donnée, a été lui-même sur les lieux, et l'ayant examinée, il a reconnu que, ni la note qu'il en avoit eue, ni tout ce que les auteurs qu'on vient de citer en avoient dit, n'étoit point exact dans le fait ; c'est pourquoi il en a donné une nouvelle description sur ses propres observations au 2^e volume de son *Histoire de l'Eglise de Besançon*, page 514 (1).

« M. Gautier de Montdorge, maître de la chambre aux deniers, de l'Académie royale des Arts et Belles-Lettres de Lyon, étant à Bourbonne l'année dernière, voulut conférer cette description de M. Dunod avec la pierre même, et y trouva encore des inexactitudes qui l'engagèrent à prendre une copie figurée de la pierre qu'il m'a communiquée avec quelques remarques.

(1) Cette indication, répétée par le comte de Caylus, n'est pas exacte ainsi que je l'ai vérifié. (Note de Berger de Xivrey.)

En se reportant à l'article : F.-I. Dunod. — *Histoire de l'Eglise, Ville et Diocèse de Besançon*, 1750. pag. 380. Le lecteur verra de quel côté vient l'erreur.

« Suivant M. Dunod, cette inscription est sur une pierre tendre et commune, en caractères qui paraissent du troisième siècle. Tous les mots en sont distingués par des virgules en forme de triangles. Il ajoute que cette pierre avoit été mise dans une face du donjon de l'ancien château, mais que ce donjon ayant été brûlé dans l'incendie presque général de Bourbonne, en 1717, l'on s'est servi des matériaux pour bâtir une maison basse, des écuries et une cuverie dans un mur de laquelle l'inscription a été placée à la hauteur d'environ 12 pieds. Voici comme il l'a lue :

BORVONI. T
MONÆ. C. IA
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PRO. SALU
E. COCILIAE
..... EX VOTO.

« Il observe ensuite que la dernière ligne est sur la base, qu'on n'y lit distinctement que *ex voto*, qu'il y avoit quatre autres lettres dont il ne reste que des traits en longueur, ce qui fait qu'on ne peut pas dire avec certitude si ce sont des E, des F, des L, etc. Il croit qu'on peut y lire avec D. Calmet : *Filiæ C*, c'est-à-dire *filiæ carissimæ*, ou *lubens fecit*, ou *lubens meritis*.

« M. de Montdorge remarque d'abord que la surface de la pierre est assez brute; il ajoute qu'elle a la forme de la naissance d'un pilastre, et porte environ un pied sur un pied six pouces. Ses caractères sont très-bien conservés, à la réserve du dernier de la première ligne. On pourroit présumer, continue-t-il, que c'est un O, parce que son contour paroît le même qui forme les autres O dans toute l'inscription; le milieu du rond de l'O étant éclaté, rend ce milieu aussi creux que la circonférence qui le trace, et c'est à présent plutôt une cavité qu'une lettre décidée.

« Il faut observer que, dans la dernière ligne écrite sur la plinthe du pilastre, la troisième lettre n'est pas conservée entière; elle indique indifféremment un E ou un F, et qu'après cette lettre mutilée ce signe 9 est très-distinct, et ne ressemble point aux virgules semées dans l'inscription, brusquement formées par l'angle du ciseau.

« M. de Montdorge lit *Orvoni* sans B à la première ligne, et E sans lacune au commencement de la sixième; sur quoi il remarque qu'on seroit d'abord tenté de croire qu'une autre pierre jointe à celle-ci portoit à la première ligne le B qui manque à *Borvoni*, et à la sixième ligne le T qui manque à *salute*. Mais la forme du pilastre, plus

large et plus saillant en bas qu'en haut, telle qu'il la représente ici, paroît éloigner cette supposition. Les lettres, continue-t-il, sont aussi près du bord de la pierre qu'elles le sont ici du trait du dessin, et les deux lignes du milieu, en sont aussi éloignées.

(Ici Gibert donne un trait à la plume d'après la copie de l'Inscription, faite par Montdorge...)

« D'après toutes ces observations, je serois fort porté à croire : 1° que l'omission du T dans *salute* à la sixième ligne est une faute du lapidaire ; 2° peut-être n'est-il pas nécessaire de suppléer un B à *Orvoni*. Il est vrai que nous appelons aujourd'hui ce lieu Bourbonne, mais on a pu y ajouter le B depuis par une mauvaise prononciation, ou, ce qu'on trouvera peut-être plus apparent, le dieu gaulois *Orvo* (car c'en étoit sans doute un) s'appeloit, suivant les différentes dialectes du celtique, *Orvo*, *Vervo*, *Vorvo*, *Borvo*, etc. Si l'on en croit M. de Valois, Bourbonne est le lieu qu'Aimoin appelle *Vervona*, sur le chemin de Langres à Toul, et dont il dit qu'on commença à construire le château sous Théodebert et Thierry, au commencement du septième siècle. Notit. Gall. au mot *Lingones*, page 280, au bas de la deuxième colonne.

« De cet *Orvoni* n'auroit-on pas fait l'*Onvona* qu'on

trouvoit, au rapport de Scaliger, joint avec *Abellio* ou *Bellio* dans quelques inscriptions ?

« Quoi qu'il en soit, ce nom se conserve dans celui de plusieurs lieux où il y a des sources chaudes, comme à Bourbon-Lanci, à Bourbon-l'Archambault, etc. (1). *Berv* ou *Verv*, qui se prononcent en quelques endroits *Ouerv* et *Orv* dans le bas-breton, que les savants regardent comme un reste de l'ancien celtique, signifie bouillant. *Boe*, qui s'est prononcé *poe*, *foe* ou *voe*, est feu dans la même langue, et pourroit bien aussi être la racine de la seconde partie de ce nom. Mais, soit qu'il soit pris de là ou d'ailleurs, c'est l'ancien nom de Bourbonne, ou de la divinité ou génie qui y présidoit.

« Je lis le second mot *Tomonæ*, nom indubitablement composé des mots celtiques *tom*, chaud, et *ona*, qui signifie fontaine, comme le prouve ce vers d'Ausone :

« *Divona Celtarum linguâ fons addite Divis.*

« Et même *on* a encore cette signification dans l'ir-

(1) Il y en a un en Agenois, auprès de Tonneins : y a-t-il des eaux chaudes ? y en a-t-il aux environs de l'abbaye de Boulbon ou Boulbonne sur l'Ariège, à Boulbon ou Bourbon, en Provence ?

(Note de Gibert.)

J'ajouterai que Gibert se trompe en croyant que l'on dit indifféremment *Bourbon* ou *Boulbon* pour ce comté de Provence dont le nom est toujours *Boulbon*. (de Xivrey.)

landais, qui conserve encore plusieurs mots de l'ancien celtique.

« A la septième ligne, je crois que la troisième lettre dont M. de Montdorge a reconnu l'incertitude est un L, et étant jointe aux deux qui précèdent, et suivie du signe 9 de cette manière FIL9, il faudra lire *filius*: remarquez, en effet, que ces trois lettres et le signe appartenoient au même mot, n'étant séparés par aucune virgule, comme le sont dans cette inscription tous les mots, toutes les lettres qui tiennent lieu d'un mot. Seulement on doit prendre garde que les antiquaires ne croient avoir rencontré ce signe 9 que dans des inscriptions des bas siècles, et au plus-tôt depuis Constantin.

4762. — CAYLUS. — *Recueil d'antiquités*. Paris, 1762, in-4.

Le comte de Caylus rapporte l'inscription de Bourbonne d'après une copie qui lui a été donnée par M. de Montdorge.

« J'ignore — dit Caylus, tom. V, pag. 334 — si le lieu nommé aujourd'hui *Bourbonne les Eaux* ou *les Bains*, a été considérable du temps de la conquête des Gaules, cependant il produisait des eaux thermales, et c'est un préjugé favorable pour l'attention que les Ro-

ains doivent avoir eu pour ce lieu ; car l'on sçait qu'ils ont toujours regardé cette faveur de la Nature comme un avantage dont ils ont profité, et qu'ils ont ordinairement soutenu par des bâtimens utiles, agréables et magnifiques.

« Bourbonne est à 6 lieues E. N. E. de la ville de Langres. Suivant M. de Valois, ce lieu étoit de la cité des Lingones, et est encore du diocèse de Langres. Vers le commencement du VII^e siècle, le château de Bourbonne fut construit sous les Rois Théodebert et Thierry, *Ver-vone castrum*, dit Aimoin, *œdificari cœptum in colle, Theodeberto ac Theodorico fratribus regnantibus*.

« Une inscription que M. de Montdorge m'a donnée, et qu'il a copiée avec toute l'exactitude possible en prenant les eaux de Bourbonne pour sa santé, m'a conduit à ce léger exposé. Avant que de rapporter le Monument, je dois dire qu'il a été publié par différens auteurs.

« Par D. Calmet, dans son Traité des eaux de Plombières.

« Par Dunod, dans son Histoire des Séquanois. Il dit qu'elle avoit été donnée avant lui par Reinesius. Il la rapporte d'après une Note qu'on lui avoit envoyée. Ensuite, il a reconnu sur les lieux que cette Note n'étoit pas exacte, et il en a donné une nouvelle description dans son

Histoire de l'Église de Besançon. Cependant la copie gravée sous ce numéro présente encore des différences, dont je crois pouvoir répondre. J'avoue néanmoins que la répétition de ces erreurs et de ces fausses lectures est fâcheuse pour les Antiquaires, et désagréable pour les Lecteurs : elle leur ôte la confiance ; par conséquent, l'exactitude dans ces occasions est la première partie de l'Auteur.

ORVONI, TO
MONAE, C, IA
TINIVS, RO
MANVS, IN
G, PRO, SALV
E, COCILIAE
FIF, EX VOTO.

« La pierre qui porte cette Inscription avoit été mise dans une face du donjon de l'ancien château, et ce donjon ayant été brûlé dans l'incendie presque général de Bourbonne, arrivé dans l'année 1717, la pierre a été placée dans le mur d'une maison particulière, où elle se trouve aujourd'hui. Les caractères sont gravés sur une pierre du pays, assez brute, et placée, comme on peut en juger par le dessin, ou sur la naissance d'un pilastre, ou plutôt sur le fragment d'un Autel votif. Tous les mots sont séparés par des points singulièrement formés.

« M. Gibert a lû à l'Académie des Belles-Lettres des

réflexions sur ce Monument. Je vais en donner un précis; il sera suffisant pour lever les principales difficultés. On trouvera dans les Mémoires de l'Académie pour l'année 1762 les motifs et les raisons solides de M. Gibert. Je me contente de dire, d'après lui, qu'il n'est pas nécessaire de suppléer un B à ORVONI, non seulement parce que la place ne le comporte pas, mais par la raison que le Dieu Gaulois ORVO, auquel l'Inscription est adressée, se nommoit, suivant les différens dialectes du Celtique, ORVO, VERO, BORVO.

« Le second mot TOMONE peut embarrasser. M. Gibert prouve qu'il est composé des mots celtiques TOM, *chaud*, et d'ONA, qui signifie *fontaine*; ce vers d'Ausone en est garant :

Divona Celtarum linguâ fons addite Divis.

« M. Gibert lit FILIVS au premier mot de la 7^e ligne : ces trois lettres FIF, et le signe 9 ne sont point séparés, comme tous les autres mots de l'Inscription. Au reste, les Antiquaires ne croient avoir rencontré ce signe que dans les Inscriptions des bas siècles, et au plus depuis Constantin.

« Hauteur 4 pied 6 pouces ; largeur 4 pied. »

1762. EXPILLY (l'abbé). — *Dictionnaire géogra-*

phique, historique et politique des Gaules et de la France, par M. l'abbé Expilly. A Paris, 1762.

Dans l'article consacré à Bourbonne, l'abbé Expilly, étudie la topographie de Bourbonne, la situation de ses sources thermales, le mode d'administration de l'eau. « On se sert des eaux en question — nous dit-il — pour les boire, pour les bains, pour la bouche (lisez douche) et pour les fomentions. Le limon même qu'elles déposent dans les bassins des sources où elles jaillissent, s'emploie très-utilement en forme de cataplasme. »

Au sujet des auteurs qui ont écrit sur Bourbonne, il s'explique ainsi : « Il a paru en divers temps, trois différents traités des eaux minérales de Bourbonne. Le premier fut imprimé à Lyon en 1590. Ce traité est très-bien fait, et c'est le meilleur des trois. Il en parut un autre à Londres (lisez Langres) imprimé en 1658, mais celui-ci n'est à proprement parler, qu'une traduction françoise du vieux langage du premier, ainsi qu'on le voit par l'avis que le Libraire a mis à la tête de ce dernier. Dans l'un et dans l'autre, on trouve une inscription romaine, qui prouve que les eaux minérales et les bains de Bourbonne ont été connus des anciens Romains. Cette inscription fut découverte à Bourbonne même, et elle est conçue en ces termes :

Borboni Thermarum Deo Mammonæ Calatinus Romanus in Gallia, Pro Salute Cociliæ Uxoris ejus, ex voto erexit. »

1767. MICHAELIS. — *Dissertatio medica inaugurallis de fallacia examinis chemici in exploranda intima Thermarum natura*. Quam Præside Daniele Wilhelmo Trillero philos. et med. d. consiliario avl. elect. medicinæ profess. primario et illvst. acad. scientiar. bononiensis sodali, pro gradu doctoris rite imptorando d. xv. maii an. cio dccclxvii. H.L.Q.C. publico ervditorvm examini svbmittit IOANNES FRIDERICVS MICHAELIS Wyrce-nensis medicinæ candidatus. WITTEBERGÆ, Litteris Caroli Christiani Dürrii Academiae a typis.

L'auteur consacre les cinq derniers paragraphes de sa Dissertation à l'interprétation de l'Inscription votive de Bourbonne. Nous citons textuellement.

§ xxxvi.

Quorsum et potissimum pertinet celeberrimus iste *Lapis* antiquus *Borvonensis*, aut *Borbonensis*, in honorem famamque istarum *Thermarum Borbonensium*, de quibus vid. CAMILLI EVCHERII INARIME, poema, Lib. II. p. 106. et Lib. V. p. 253. in Not. in hunc usque diem, utcunque servatus; quem diversa quidem

facie et inscriptione retulerunt GRVTERVS, Tom. I. pag. CX. REINESIVS, pag. 476. MYRATORIVS, Tom. I. pag. CVII. et GVDIVS, f. 64, 8. item STROBELBERGERVS in *Descript. Galliae*, AVBERIVS, de *Thermis Bourbonens.* aliique laudati jam ab illustri dignitate juxta et singulari doctrina Viro, IO. BOVHIERIO, qui vero ipse veram et accuratam ipsius Inscriptionem, a Genero suo autopta, procuratam, haud ita pridem exhibuit, strenueque in illa doctissime explicanda, sese exercuit una cum celeb. et Antiquitatum peritissimo Viro, IO. GASP. HAGENBVCHIO, in eruditissimis huius *Epistolis Epigraphicis*, pag. 26. 27. inprimis, p. 38. 39. 105. sq. 253. sqq. 255. 261. et pag. 454. etc, Sed en nunc ipsam illam Inscriptionem, omnibus quidem servatis ipsius apicibus :

BORVONI. T
MONAE. B. IAT
TINIUS. RO
MANUS. IN
G. PRO. SALV
TE COCILIAE
FIL. S. EX VOTO.

§. XXXVII.

Quum vero mera propemodum aenigmata continere videatur hic ipse Lapis, vetustate nonnihil corruptus;

mirum profecto non est, multos eruditorum, ad istum quidem subinde offendisse, et multa peregrina infelicitè excogitasse. Magnus alias REINESIVS hic certe consuetæ illi magnæ de ipso, expectationi nequaquam respondet, dum nempe totam hanc Inscriptionem pro inepto novi cujusdam impostoris invento habet, tandemque pro BORVONI THMONAE, legendum censet DORDONI DAEMONI, seu Δόρδωνι δαιμονι, ex quodam obscuro scilicet et corrupto PLATONIS *comici* fragmento, apud ATHENAEVM, Lib. x. cap. xi. p. 442. Heu! Frustra omnino. Quid enim obscurus iste et obscænus *Dæmon Dordon*, huc faciat, ne ipse quidem sagacissimus alias REINESIVS explicare valuit. Accedit, vel maxime, ignotum plane esse istum quidem turpem *Dordonem*, et ipsum hinc CASAVBONVM, in *Animadvers.* ad istum locum, Cap. xi. Lib. x. pag. 736. legere maluisse rectius Δόρδωνι, nempe α λορδδς; quoniam scil. istud ambiguum Δόρδων, ipso iudice, græcam originem non habeat. Neque forsan multo melior hic est ampliss. CUPERI conjectura, legis scilicet pro *Thmona*, aut *Tomona*, potius POMONA. Quum enim mitis ista dea Pomona, ipso OVIDIO teste, *Metamorph.* l. xiv. rus tantum amet, fœcundos hortos, et ramos felicia poma ferentes; non autem amnes, aut aquas; facile hinc, opinor, apparet, ipsi prorsus invitæ

commissam veluti hic fuisse custodiam ac tutelam Thermarum illarum Borboniensium. Sed omitto jam brevitatibus studio, alias aliorum hariolationes ac divinationes, quibus vero excogitandis ipsa diva Critice haut propitio numine adfuisse videtur.

§ XXXVIII.

Meliora ergo et probabiliora nobis dederunt Viri jam supra merito laudati præstantissimi, et in his ipsis literis elegantioribus versatissimi, BOVHIERIVS nempe, atque HAGENBVCHIVS, qui scilicet ingeniose legebant BORVONI TOMONAE: ita ut forsitan *Borvo* ipsa sit illa Dea, vel Nympha, in cujus quidem tutela, ex veteri religione, aut rectius superstitione, fuerunt quondam Thermæ istæ Borvonenses, cui præterea cognomen additum *Tomona*, nempe a *Luto Thermarum*; quoniam scilicet *Tom*, veteribus Celtis idem fuerit, ac *Lutum*, teste veteri DAVIESII Lexico, apud BOXHORN. in *Origg. Gall.* p. 57. Nec forte multum huic quidam conjecturæ obstare videatur, quod ipsum *Borvo* idem quoque sit ac *Lutum*, nempe a Βόρβορος, aut *furvus*, unde *bourbe*, et *Borba*, item *Borbor*, apud GANGIVM: quum hæc ipsa ταυτολόγια, ut primam quidem frontem, videntur, facile leniri, inter se conciliari, et ipsis exemplis firmari posse, credat celeb. HAGENBVCHIVS,

pag. 27, qui ceterum pro sua modestia, hæc omnia, ut conjecturas adhuc ambiguas, merito, in medio relinquit.

§ xxxix.

Quod si vero vel post hos celeberrimos duumviros nostram quoque subitam calidamque, ut sic dicam, conjecturam circa hunc ipsum Lapidem, venerabilis quidem antiquitatis, sed et impenetrabilis fere simul obscuritatis, proferre modeste liceat, ut certe sunt libera in Republica literaria, judicia et suffragia; præsertim in ejusmodi argumentis dubiis, obscuris et reconditis, ipso cl. HAGENBVCHIO ingenue fatente, et ultro concedente, pag. 285 et passim alibi : forte hic legendum fuerit mea quidem sententia : BORVONI THERMONAE, aut BORVONIAE THERMONAE, scilicet ἀπὸ τῶν Θερμῶν, seu a fontibus calidis, quasi dixeris BORVONEM CALDARIAM. Ita nimirum, ut BORVO illa ipsa sit Nympha, sive Dea, quæ istis quidem Thermis Borvonensibus et olim et nunc quoque celeberrimis, ceu Numen tutelare, præsit. THERMONA vero, Græce Θερμώνη, vel Θερμονή, eodem fere sensu, hic dicta esse videtur, ac alibi appellata fuit dea alia, a pari Thermarum præsidio, THERMAEA, Θερμαῖα; quomodo nempe ex eadem ratione, Diana vocabatur, quod ipsa præesset *Thermis Aeseptis*, in Misia, insignis olim famæ : ut vel ex ipso

GALENO constat, Lib. xi. *de Simpl. Medicam. Facultat.* cap. i. pag. 296. Tom. xiii. et alibi, ad *Collectan. Hist. de ARISTIDIS Vita*, Sect. iii, 6. Sqq. Sect. vii, 2. et ad Ann. Aer. vulg. 469. N. 4. quod clarissime testatur ipse AEL. ARISTIDES, dum *Sermone sacro* iv. pag. 322. Tom. i. eximie laudat Ἀρτεμιν Θερμαῖαν, ἣ τὰς πηγὰς τὰς θερμὰς ἔχει, seu *Dianam Thermaeam*, aut *Termensem*, quæ in sua tutela ac potestate habeat ipsos illos fontes calidos Aescypios : ubi in *Notis*, pag. 564. Tom. ii. hæc observat cl. Editor, SAM. IEBB : vocabuli THERMAEAE, Θερμαίας, originem verbis proxime insequentibus explicat ARISTIDES : ἣ τὰς πηγὰς τὰς Θερμὰς ἔχει : ipsa vero appellatio vix alibi est reperienda. Quod verum utique est : Nam nec apud PAVSANIAM, CALLIMACHVM, ORPHEVM, HOMERVM, HESIODVM, APOLLODORVM, nec alium quenquam Veterum, quantum equidem memini, nec denique apud ipsum GYRALDVM, qui innumera propemodum ipsius Dianæ nomina et cognomina quam diligentissime collegit, quoniam ipsa nempe est πολυώνυμος, imo μυριάωνυμος, teste IS. VOSSIO, ad CATVLLVM, pag. 84. ulla usquam huius quidem *Dianæ Thermaeæ* mentio fuit facta. Interim tamen apud GRVTERVM, in *Append. Deorum Dearumque*, Tom. ii. Fol. MLXVI. 44. 45. binæ occurrunt vetustæ Inscriptiones Lesbiæ, quæ pariter Ἀρτέμιδι Θερμαία, seu *Dianæ Ther-*

miæ, dedicatæ fuerunt : ad quas hæc paucis notat ipse GRVTERVS : *In Lesbo Insula ad Balnea Iovialia, vulgo Θερμὴν, Basis marmorea*. Videtur ergo, nisi fallor, ratione originis. ac cognominis, hæc ipsa *Lesbiaca Diana Thermia*, eadem forsân esse, ac illa ARISTIDIS *Asepia Diana Thermaea*, nempe ἀπὸ τῶν Θερμῶν, seu a Balneis calidis, præsertim quum ipsi Deæ in altera Inscriptione *Lesbiaca GRVT*. illius quidem antiqui Monumenti positores ac conditores manifesto tribuant, aut dedificent τὴν κράναν, hoc est κρήνην, καὶ τὸ υδραγωγίον, *fontem scilicet et aquæ ductum*. Quæ quidem, non nego, tam de fontibus calidis, quam de gelidis, etiam satis commode intelligi possunt : namque et frigidos fontes et ipsa flumina in Dianæ tutela fuisse, constat inter alia, ex istis MAXIMI TYRII, *Dissert. XXXVIII. pag. 378. Ἱερά Ἀρτεμίδος πηγαὶ νομάτων, sacra sunt Dianæ ipsi fontes laticum*, unde et scite vocatur ab ipso PINDARO Pyth. Od. II. Ἀρτεμὶς ποταμῖα, *Diana fluminum Praeses*, ubi videndus vetus *Scholiastes*, pag. 470. et in Veteri Inscriptione apud GRVTERVM, Tom. I. Fol. XXXIX, 8. reperta quondam in Transilvania, ad *Waradinum*, in Thermis, dicta hinc videtur DIANA REGINAM VNDARVM, dubitante licet adhuc ill. CVPERO, in *Monumentis antiquis ineditis*, pag. 233. *Horpocrati* ipsius adjectis. Conf. et KEYSLERI. *Antiquit. Celt.* pag. 255. quæ tamen et

ipsa de Diana fluviali, aliis vetustis Auctoribus supra jam laudatis maximam quidem partem, ignota sunt. Praestat tamen hic in his Inscript. Lesbii τήν Ἀρτεμιν Θερμῖαν, de Thermis potius interpretari, ob vicina scilicet Balnea ista Iovialia. Quod si enim forte etiam a loco quodam, vel oppido, ita denominata fuerit; ut varia olim fuerunt oppida *Therma*, aut *Thermæ* dicta, ceu luculenter patet ex STEPHANO BYZANT. PTOLEMAEO, PLINIO, POLYBIO, MELA, CELLARIO, CLYVERIO et aliis; illa tamen omnia etiam a Thermis ipsis vicinis, seu Balneis calidis, pariter nomen suum traxisse, satis constat. Nostra igitur BORVONIA THERMONA, ut revertar, unde digressus fui, ratione nominis, originis, officii, ac dignitatis, eadem forte esse videtur, ac DIANA THERMAEA *Aesepia* ARISTIDIS, et DIANA THERMIA *Lesbia*, GRVTERI, ut supra jam innuebamus. Equidem ingenue fateor, ipsam illam vocem THERMONAE, mihi hucusque alibi nondum lectam, aut deprehensam esse; verum et THERMAEA ARISTIDIS, et THERMIA GRVTERI alibi pariter frustra quaeritur, ut supra jam monitum fuit. Interim tamen Analogia sic dicta grammatica hic neutiquam repugnat: Sicut enim ex Χαίρω fit Χαρμονή, ex Ψλεγμαίνω, Ψλεγμαονή, ex εύφραίνω, εύφρόνη, et, ut alia id genus plura jam taceam, ex πημαίνω, πηµονή; ita pariter ex Θερω, seu Θερμαίνω,

satis commodè deduci potest Θερμώνη, seu Θερμωνή, ut supra jam notatum, uti et Θερμωλή, Θερμέλη et Θερμινή, sic consueto more, inde derivari solent. *Thermona* vero hic quidem eadem fere forma et norma dictum esse videtur, ut *Pomona*, *Angerona*, *Anemona*, *Hermiona*, *Hippona*, seu *Epona*, *Erigona*, *Epiona*, *Mecona*, *Tithrona*, *Rittona*, incognita Dea apud MYRATOR. TOM. I. Fol. CVIII. *Thesaus. Inscr.* λοιδωνα, seu λοιδώνη apud SVIDAM, et ipsum cl. HAGENBVCHII *Tomona*, alias nusquam occurrens, atque talia sexcenta alia, ubique obvia. Facillime igitur, sua quasi sponte, nullaque prorsus violentia, ex *Thmona* GRVTERI ac REINESII, aut *Tomona* MYRATORII, *Thermona* nostrum formari posse, quod huc certe apprime facere videtur, nemo forte aequiorum Lectorum, ut quidem speramus, plane inficiabitur. Vtinam vero his quidem deabus *Thermonis*, *Tharmaeis* ac *Thermiis* adjungere denique secure hic liceret ipsum quoque *Apollinem Thermiten*, quasi *Therमारum* Numen, ut quidem post BACCIVM, 'Lib. VI. c. 28. ingeniose legendum censet præstantissimus Vates, CAMILLUS EVCHERIUS de *Quintiis*, in *Inarime*, seu de *Balneis Pithecusarum*, Lib. II. pag. 69. in *Not.* Sed diversa plane hujus ipsius Apollinis lectio, apud SVETON. *Tiber.* c. 74. et CICERON. Lib. IV, in *Verrem*; de qua vid. ibi

GRVTER. item GYRALD. Syntag. VII. pag. 45. et TVRNEB. *Advers.* Lib. VIII. cap. II. pag. 256. aliosque, me utique dubium ac suspensum tenet, ne calide nimis et audacter quidquam afferam de isto quidem *Apolline Thermite*; licet alias notum satis sit, ipsas quoque præsertim *Thermas* in tutela et custodia fuisse Dei istius salutiferi, *Apollinis* scilicet : Vnde in Veteribus saxis sæpius occurrit Nomen *Apollinis Granni* et *Mogouni*, quod nempe iste Deus præesset *Thermis Grannensibus*, hodie *Aquisgranensibus*, ut et *Moguntiacis*, seu *Mattiacis*, PLINIO, AMMIANO, TACITO, PTOLEMAEO, et alias sic dictis, hoc est *Wisbadensibus*, prope *Moguntiam* sitis, ut notum; recte sic censentibus CLVERIO, CELLARIO, *geograph. antiq.* Tom. I. Lib. II. cap. 5. pag. 474, et aliis Geophis, item HARDVINO, ad PLIN. Tom. II. pag. 549. Quamquam enim de hoc *Apolline Granno*, *Mogouno* in diversas quidem sententias abierunt viri illustres et Antiquitatum peritissimi, IOSEPH. BIMARDVS, CVPERVS, MVRATORIVS, KEYSLERVS et alii jam supra laudati; attamen cell. ECKARTVS, in doctissima diatriba de *Apolline Granno Mogouno*, argumenta attulit haud plane spernenda, quibus probare satagit, illum quidem *Apollinem Grannum Mogounum*, præsidem fuisse istarum celeberrimarum jam antiquitus *Thermarum Aquisgranensium* nempe

atque *Wisbadensium*, seu *Mattiacarum* : qua de re quum jam superius paucis quaedam dicta sint; hic quidem in novam dissertationem descendere, non satis opportunum videtur : nobis scilicet ad finem, seu ultimum *Thermarum Terminum*, jam properantibus. Interim vid. OETTERI *Syllog. Hist. document.* Vol. I. Part. IV. pag. 401. seqq. et SCHENCK. *Memorab. Wisbad.* supra laudat. cap. I. pag. 30. sqq, et alios plures ibi citatos.

§ XL.

Quæ vero ceterum adhuc circa reliquas quidem voces obscuriores, nempe IATTINIVS, item ING. et denique COCILLIAE, monenda videantur ; an scilicet prius illud per LATINIVS, alterum autem, ING. per *in Gallia.* aut *Singularis*, item *Lingonensis*, aut *Ingenuus*, vel, ut nobis quidem obiter videtur, per IN GRATIAM, aut IN GLORIAM, et tertium denique per *Cocilla*, vel *Codicilla*, sit interpretandum, aut immutandum ; de quibus momentis omnibus strenue, docte et copiose inter sese disputerunt praestantissimi illi duumviri BOVHIERIVS AC HAGENBVCHIVS, jam supra merito aliquoties laudati ; Hæc quidem cuncta nunc consulto in medio relinquimus intacta, et commodiori forsani occasione reservamus, quoniam nempe ad præsens nostrum institutum nunc quidem parum facere

videntur. Praesertim, quum jamjam forte justo diutius his ipsis suavioribus et judicundioribus commentationibus inhaessisse non memini, forsan morosiori, omnino videamur. Interea vero hæc ipsa de BORVONE THERMONA, Meletemata philologica Lectorum rigidiorum, ut spes est, pace, huic nostræ Dissertationi severioris paullo ac subtilioris argumenti, ceu amoenum quoddam condimentum, adjicere nobis placuit, haud quidem ignaris illius acuti CRATINI moniti :

Οὐ πάντες ἀνδρός ἐσιν, ἀρτύσαι καλῶς,
Condire ex Arte, haud hominis est cujuslibet.

Vtinam vero aliqua tantum ex parte, subitae tenuisque huic nostræ opellae aptari posset notissimum illud Horatianum :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

1767. — COPIE des lettres-patentes de l'Hôtel-Dieu de Bourbonne datées de Fontainebleau, le deux octobre mil sept cent deux, enregistrées au parlement, le trois avril mil sept cent cinq, collationnées par Monsieur Legras, secrétaire du Roi et enregistrées au Balliage Royal de Langres, le trois décembre mil sept cent soixante-six. A Langres de l'imprimerie de Jean Bonnin, seul imprimeur de Monseigneur l'Evêque de Langres, de la ville, du chapitre et du collège. MDCCLXVII. 9 pag. grand in-4.

1769. — *PRÉCIS serrant de réponse*, pour les administrateurs temporels de l'Hôtel-Dieu de Bourbonne-les-Bains, les officiers municipaux, les officiers de justice de la même ville, contre le curé du même lieu et consorts. De l'imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine, 1769. 22 pag. in-4.

1770. DIDEROT. — *Voyage à Bourbonne.*

Le 15 juillet 1770, Diderot écrit de Bourbonne à Mademoiselle Voland : « Je ne suis pas venu en province pour mon amusement : je m'y attendais à beaucoup d'affaires déplaisantes, et j'y en ai trouvé plus que je n'en espérais. Nous partîmes, Grimm et moi, le même jour que vous ; mais il y a toute apparence que vous n'étiez pas à la moitié de votre route, que la nôtre était achevée. Ça été l'affaire de trente-cinq heures, Grimm a dîné et soupé une fois avec nous ; le lendemain de notre arrivée, il est parti pour Bourbonne ; il y a passé cinq jours sans moi, trois jours avec moi ; et moi, cinq jours sans lui. . . .

« Bourbonne est un séjour triste, le jour par la rencontre des malades, la nuit par le fracas de leur arrivée ; et puis, nulle promenade, un pavé détestable, des environs arides et déplaisans ; des habitans que cinquante

mille écus ne peuvent enrichir tous les ans, parce que les denrées de consommation en emportent les deux tiers au loin ; point de vivres, même pour de l'argent ; des logemens très-chers ; des hôtes avides qui regardent les malades comme les Israélites regardent les cailles et la manne dans le désert. J'ai passé là une partie de mon temps à m'instruire des eaux, de leur nature, de leur ancienneté, de leur effet, de la manière d'en user, des antiquités du lieu, et j'en ai fait une lettre à l'usage des malheureux que leurs infirmités pourraient y conduire ; et puis il ne fallait pas que des mille et une questions que le docteur Roux et mes amis ne manqueraient pas de me faire, je n'eusse répondu à aucune, etc. . . . »

Cette lettre, intitulée *Voyage à Bourbonne*, ne se trouve ni dans l'édition Belin, 1818-1819, ni dans l'édition Brière 1821 : elle a été publiée pour la première fois en 1830, à la suite de la *Correspondance avec Mademoiselle Voland*. Nos lecteurs nous sauront gré de la reproduire, non pas seulement parce qu'elle est d'un grand intérêt pour l'histoire de Bourbonne, mais parce qu'il s'y rencontre, dans un charmant désordre, au milieu des éléments d'une sérieuse étude, les traits d'une aimable bonhomie et de la sensibilité la plus touchante. C'est

Diderot sous un jour nouveau, avec tous les bons épanchements d'une causerie familière.

Le *voyage à Bourbonne*, a été recueilli parmi les œuvres inédites (1) de l'illustre philosophe Langrois par un de nos savants éminents, M. Walferdin, notre compatriote, à qui nous devons la belle édition de Diderot, publiée en 1824, et qui travaille en ce moment à nous donner une édition complète des *Salons* et une nouvelle édition des *Œuvres complètes* augmentée de nombreux ouvrages inédits.

Né à quelque pas de la maison où Diderot a reçu le jour, M. Walferdin a voulu, comme cela lui arrive souvent, visiter de nouveau les lieux où il a passé son enfance, ceux où, en quittant Bourbonne, il était revenu au mois de septembre 1770. Il a retrouvé à l'extrémité de la place Chambeau, n. 32, la maison qu'habitaient ses parents, mais il a vainement cherché une plaque commémorative qui eût fait connaître à l'étranger la maison où fut placé le berceau du philosophe de Langres.

(1) *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, publiés d'après les manuscrits confiés, en mourant, par l'auteur à Grimm. Paris, Paulin, libraire-éditeur, rue Neuve-Saint-Marc, 10; Alexandre Mesnier, libraire, place de la Bourse, MDCCCXXXI. Tome III. pag. 129.

VOYAGE A BOURBONNE.

Quand on est dans un pays, encore faut-il s'instruire un peu de ce qui s'y passe. Que diraient le docteur Roux et le cher Baron (1), si des mille et une questions qu'ils ne manqueront pas de me faire, je ne pouvais répondre à une seule ? Épargnons à mes amies le reproche déplacé d'avoir occupé tous mes momens, et préparons à quelque malheureux, que ses infirmités conduiront à Bourbonne, une page qui puisse lui être utile.

J'allai à Bourbonne le 10 août 1770, après avoir donné quelques jours au plaisir de revoir mon amie, madame de Meaux, qui avait accompagné là sa fille malade d'une énorme obstruction à un ovaire, suite d'une couche malheureuse, et reçu les adieux de mon ami, M. Grimm avec lequel j'avais fait le voyage de Paris à Langres, et qui m'avait précédé de quelques jours à Bourbonne, tandis qu'une mère tendre s'occupait de la santé de son enfant, le philosophe allait s'informant de tout ce qui pouvait mériter sa curiosité. Disons d'abord un mot de la malade, qui m'intéressait le plus. En très-peu de temps, l'usage des eaux en boisson diminua presque de moitié le volume de la partie affectée. Le docteur Juvet chantait victoire ; et si madame de Prunevaux ne s'en retourne pas tout-à-fait guérie, peut-être n'est-ce pas la faute des eaux, dont le succès dépend quelquefois d'une grande tranquillité d'esprit.

Mon père a fait deux fois le voyage de Bourbonne ; la première, pour une maladie singulière, une perte de mémoire

(1) Le baron d'Holbach, qui, depuis le voyage de Diderot, a visité Bourbonne et y a laissé des traces de sa bienfaisance.

dont il y a peu d'exemples. Quand on lui parlait, il n'avait aucune peine à suivre le discours qu'on lui adressait ; voulait-il parler, il oubliait la suite de ses idées, il s'interrompait ; il s'arrêtait au milieu de la phrase qu'il avait commencée ; il ne savait plus ce qu'il avait dit, ni ce qu'il voulait dire, et le vieillard se mettait à pleurer. Il vint ici, il prit les eaux en boisson ; elles lui causèrent une transpiration violente, et en moins de quinze jours il reprit le chemin de sa ville, parfaitement guéri. Ni sa fille, qui l'avait suivi, ni son fils l'abbé, ni ses amis, ne purent lui faire prendre un verre d'eau de plus que le besoin qu'il crut en avoir. Il aimait le bon vin. Il disait : Je me porte bien ; j'entends vos raisons ; je raisonne aussi bien et mieux que vous ; qu'on ne me parle plus d'eaux ; qu'on me donne du bon vin ; et quoiqu'il eut la soixantaine passée, temps où la mémoire baisse et le jugement s'affaiblit, il n'eut jamais aucun ressentiment de son indisposition.

Son second voyage ne fut pas aussi heureux. Le docteur Juvet avait dit très-sensément que les eaux n'étaient pas appropriées à sa maladie. C'était une hydropisie de poitrine. il se hâta de le renvoyer ; et cet homme, que les gens de bien regrettent encore, et qu'une foule de pauvres, qu'il secourait à l'insu de sa famille, accompagnèrent au dernier domicile, mourut ou plutôt s'endormit du sommeil des justes, le lendemain de son retour, le jour de la Pentecôte, entre son fils et sa fille, qui craignaient de réveiller leur père qui n'était déjà plus. J'étais alors à Paris. Je n'ai vu mourir ni mon père ni ma mère ; je leur étais cher, et je ne doute point que les yeux de ma mère ne m'aient cherché à son dernier instant. Il est minuit. Je suis seul, je me rappelle ces bonnes gens, ces bons parens ; et mon cœur se serre quand je pense qu'ils ont eu toutes les inquiétudes qu'ils devaient éprouver sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous les fâcheux hasards d'une capitale immense, le séjour du crime et des

vices, sans avoir recueilli un instant de la douceur qu'ils auraient eu à le voir, à en entendre parler, lorsqu'il eut acquis, par sa bonté naturelle et par l'usage de ses talens, la considération dont il jouit : et souhaitez après cela d'être père ! J'ai fait le malheur de mon père, la douleur de ma mère tandis qu'ils ont vécu, et je suis un des enfans les mieux nés qu'on puisse se promettre ! Je me loue moi-même ; cependant je ne suis rien moins que vain, car une des choses qui m'ait fait le plus de plaisir, c'est le propos bourru que me tint un provincial quelques années après la mort de mon père. Je traversais une des rues de ma ville ; il m'arrêta par le bras et me dit : *Monsieur Diderot, vous êtes bon ; mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez.* Je ne sais si les pères sont contents d'avoir des enfans qui valent mieux qu'eux, mais je le fus, moi, de m'entendre dire que mon père valait mieux que moi. Je crois, et je croirai tant que je vivrai, que ce provincial m'a dit vrai. Mes parens ont laissé après eux un fils aîné qu'on appelle Diderot le philosophe, c'est moi ; une fille qui a gardé le célibat, et un dernier enfant qui s'est fait ecclésiastique. C'est une bonne race. L'ecclésiastique est un homme singulier, mais ses défauts légers sont infiniment compensés par une charité illimitée qui l'appauvrit au milieu de l'aisance. J'aime ma sœur à la folie, moins parce qu'elle est ma sœur que par mon goût pour les choses excellentes. Combien j'en aurais à citer de beaux traits, si je voulais ! Ses bonnes actions sont ignorées ; celles de l'abbé sont publiques... Et Bourbonne ? Et les bains ? Je n'y pensais plus. Occupé d'objets aussi doux que ceux qui m'occupent, le moyen d'y penser !... Je ne sais ce qui m'est arrivé, mais je me sens un fond de tendresse infinie. Tout ce qui distrait mon cœur de sa pente actuelle m'est ingrat... De grâce, mes amis, encore un moment. Souffrez que je m'arrête et que je me livre encore un instant à la situation d'âme la plus délicieuse... Je ne sais ce que j'ai. Je ne sais

ce que j'éprouve. Je voudrais pleurer... O mes parens, c'est sans doute un tendre souvenir de vous qui me touche ! O toi, qui réchauffais mes pieds froids dans tes mains ! O ma mère !... Que je suis triste !... Que je suis heureux ! S'il est un être qui ne me comprenne pas, fût-il assis sur un trône, que je le plains !

La fontaine ou le puits qui fume sans cesse est placé dans le quartier bas. C'est un petit bâtiment étroit et carré, ouvert de deux portes opposées dont l'antérieure est placée dans l'entrecolonnement de quatre colonnes dont la façade est décorée. Ce monument n'est pas magnifique ; il pouvait être mieux entendu, sans excéder la dépense. Je l'aurais voulu circulaire, avec quelques banes de pierre au pourtour ; mais tel qu'il est, il suffit à son usage. Combien d'édifices ou n'auraient pas été faits, ou seraient aussi simples si l'on n'avait consulté que l'utilité.

La profondeur de ce puits est de six pieds et son ouverture de quatre pieds en carré.

Les eaux sont si chaudes qu'on aurait peine à y tenir quelque temps la main. Elles sont plus chaudes au fond qu'à la surface. A la surface, le thermomètre de Réaumur monte à 55° ; au fond, il monte à 62°. Un œuf s'y durcit en vingt-quatre heures. Cette année, un jeune enfant s'y laissa tomber ; en un instant il fut dépouillé de sa peau et mourut. Cet accident devrait bien apprendre à en prévenir un pareil pour l'avenir.

Les eaux de ce puits sont conduites par des canaux souterrains à un bâtiment oblong, construit plus bas, et sont reçues dans des bassins carrés et séparés en deux par une cloison. Quand on se baigne, on s'assied sur de longs degrés de pierre qui s'élèvent au-dessus ou descendent au-dessous les uns des autres et qui règnent le long des bords de ces bassins. C'est là le lieu des bains du peuple. Les particuliers se baignent dans les maisons dans des cuves de bois ou baignoires ordinaires. On y porte le soir, sur les

cinq à six heures, les eaux qu'on prend au puits dans des tonneaux, et sur les six à sept heures le lendemain, elles sont encore assez et même trop chaudes pour le bain. On tempère la chaleur des eaux selon la force ou la faiblesse du malade.

Des bains renfermés dans ce dernier bâtiment, il y en a deux qui sont de source et deux autres qui sont fournis par le puits. Ils ont tous quatre environ trois pieds de profondeur.

La quantité et la chaleur des eaux du puits et des bains de source sont constantes. La quantité ne s'accroît point par les pluies et ne diminue pas par les sécheresses. Les grands froids et les grands chauds ne font rien à sa chaleur.

On trouve sur le chemin du bâtiment carré vers l'hôpital, un bain séparé, qu'on appelle le bain Patrice. Il est de source, il est fréquenté. C'est aux environs de ce puits dont le nom marque assez l'ancienneté, qu'il y avait autrefois des salines que le temps a détruites.

Les bains de sources sont pour la douche. La douche se donne de trois pieds de haut. La colonne d'eau est d'environ huit lignes de diamètre. La peau rougit un peu sous le coup du fluide.

Les bains qui viennent du puits sont moins chauds que les bains de source; cependant on ne les peut point supporter au-delà de vingt minutes.

On m'a dit que les paysans des environs venaient s'y jeter les samedis et qu'ils en étaient délassés.

Les habitans d'un village éloigné de quelques lieues, appelé la Nouvelle-les-Coiffy, ont le droit d'user des eaux de toute manière sans rien payer.

Ces eaux passent pour très-énergiques. On s'y rend de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers, pour un grand nombre de maladies, les obstructions de toute espèce, les rhumatismes gouteux et autres, les paralysies, les sciatiques, les maux d'estomac, les affections ner-

veuses et vaporeuses, la colique des potiers, les entorses, les ankiloses, les luxations, les suites des fractures, les suites des couches et plusieurs maladies militaires. Leur effet est équivoque dans les suites de paralysies et d'apoplexies. Le paralytique éprouve un léger soulagement, souvent avant-coureur d'un grand mal.

Je n'ai garde de disputer l'efficacité constatée de ces eaux ; mais en général les eaux sont le dernier conseil de la médecine poussée à bout. On compte plus sur le voyage que sur le remède. A cette occasion, je vous dirai qu'un Anglais hypocondriaque s'adressa au docteur Mead, homme d'esprit et célèbre médecin de son pays. Le docteur lui dit : « Je ne puis rien pour vous, et le seul homme capable de vous soulager est bien loin. — Où est-il ? — A Moscou. » Le malade part pour Moscou ; mais il était précédé d'une lettre du docteur Mead. Arrivé à Moscou, on lui apprend que l'homme qu'il cherchait s'en était allé à Rome. Le malade part pour Rome, d'où on l'envoie à Paris, d'où on l'envoie à Vienne, d'où on l'envoie je ne sais où, d'où on l'envoie à Londres où il arrive guéri. Les eaux les plus éloignées sont les plus salutaires, et le meilleur des médecins est celui après lequel on court et qu'on ne trouve point.

Si le voyage ne guérit pas, il prépare bien l'effet des eaux par le mouvement, le changement d'air et de climat, la distraction. Celui des eaux de Bourbonne est quelquefois très-prompt ; quelquefois aussi, il est lent, et ne se fait sentir que plusieurs mois après qu'on en a quitté le lieu. C'est un espoir qui reste à ceux qu'elles n'ont pas soulagés. Ils se flattent de rencontrer au coin de leur foyer la santé, qu'ils sont venus chercher ici. Que les hommes s'en imposent facilement sur ce qui les intéresse ! Les eaux de Bourbonne commencent souvent par accroître le malaise, un malade perd et recouvre alternativement l'espoir de guérir.

Elles se prennent en boisson, en douches et en bains. On use aussi des boues tirées du fond des bains.

Combien un homme éclairé sous la direction duquel seraient ces bains et les autres du royaume, y tenterait d'expériences ! On fait à l'imitation de nature des bains purement artificiels. Combien l'art et la nature combinés n'en fourniraient-ils pas par l'intermède des sels mêlés aux eaux et par la variété des plantes qu'on y ferait pourrir ! Combien de qualités diverses ne pourrait-on pas donner aux boues ! Mais il faudrait que l'art cédât à la nature tout l'honneur des guérisons. Les bains seraient décriés, si l'on venait à soupçonner que l'industrie de l'homme eût quelque part à leur effet. On croirait ne quitter un médecin qu'on aurait à sa porte, que pour en aller chercher un plus éloigné. O hommes ! O race bizarre !

Les eaux de Bourbonne prises en boisson, passent pour purgatives, et le sont, pour fondantes, pour altérantes et pour stomachiques.

Quand elles cessent de purger, on les aide par un purgatif approprié à la maladie. On ordonne la panacée mercurielle dans les obstructions. La manne simple suffit dans d'autres cas.

On les boit le matin ; leur effet est de provoquer la sueur ; mais c'est, je crois, en qualité d'eaux chaudes.

Si l'on s'endort après les avoir bues, il est ordinaire qu'il s'élève de la chaleur dans le corps, et qu'il survienne de la fièvre. Les eaux veillées sont innocentes ; les eaux assoupies sont fâcheuses. Quel est la cause de cet effet ? Nature veut-elle tuer ou guérir ? Nature ne veut rien. Elle indique un remède salutaire ; elle pousse ensuite à un sommeil éthifère. Et sur ce, vous dirait Rabelais, croyez à la Providence et buvez frais.

La quantité de verres d'eau ordonnée varie. On prend chaque verre à quelque intervalle l'un de l'autre. Cet intervalle est ordinairement d'un quart d'heure. Le buveur est debout ou couché, selon la nature de la maladie.

On se rend à ces bains en tout temps, même en hiver, mais il y a des précautions à prendre dans la saison rigou-

reuse. Le voyage s'en fait communément dans le courant de mai, et le séjour dure jusqu'à la fin d'octobre.

On boit quelquefois les eaux sans interruption ; plus ordinairement on en coupe l'usage par des repos de vingt à trente jours. Les médecins du lieu disent que plus les repos sont longs, plus les eaux sont salutaires. Est-ce à la santé du malade ? est-ce à la pauvreté du lieu ? Il faut se méfier un peu d'un aphorisme qui s'accommode si bien avec l'intérêt de ceux qui le proposent. Le temps de l'usage du remède s'appelle une saison, la durée d'une saison est de vingt-sept jours.

On les distribue du puits en bouteilles. La bouteille contient deux livres d'eau, se paie deux sous, le bain dix sous dans le quartier d'en bas, seize sous dans le quartier d'en haut ; le salaire du doucheur et de la doucheuse est de quinze sous. Je n'entrerais pas dans ces détails minutieux, si j'avais beaucoup de choses importantes à dire, et puis, il y a des questionneurs sur tout. Le prix des eaux est peut-être la seule chose que La Condamine m'eût demandée.

On boit depuis un verre d'eau par jour jusqu'à huit, plus souvent on s'en tient à six ; et ces six verres font la pinte et demie de Paris.

La durée de la douche est de vingt à trente minutes ; le malade le plus vigoureux ne la supporte pas plus d'une demi-heure. On prend le bain à la suite.

La durée du bain après la douche est de demi-heure au plus.

La plus longue durée du bain qui n'a pas été précédé de la douche est d'une heure.

Le bain excite la transpiration qui s'y condense sous la forme de glaires, ou de blanc d'œuf légers. Je ne sais rien de plus sur la nature et la qualité de ces glaires, qui mériteraient peut-être d'être examinés de plus près. Leur quantité, leur qualité varient-elles selon l'état des malades et la nature des maladies ? Mieux connues, ne fourni-

raient-elles pas de pronostics aux médecins ? Je l'ignore.

Le premier jour de la saison est de deux verres ; puis les autres jours de trois, de quatre, de cinq, de six. On se tient plus ou moins de temps à chacune de ces doses, dont la plus forte se prend pendant les derniers des vingt-sept jours de la saison.

Pour les obstructions, la saison est quelquefois de quarante jours, sans interruption.

Le repos entre une saison et une saison varie. L'intervalle d'une saison à la saison suivante est communément de quinze à vingt jours suivant les forces ou la fatigue du malade.

Pendant l'usage des eaux le régime est austère ; il est ordonné de dîner de bonne heure, de souper de bonne heure, de se coucher de bonne heure, parce qu'il faut prendre les eaux de bonne heure. Il y a des mets ordonnés, il y en a de proscrits. Pendant le repos, on traite les malades avec un peu d'indulgence ; on se relâche un peu de la sévérité sur les heures des repas, de la veille et du sommeil, et l'on fait mal, car je sais qu'on en abuse.

Pendant que j'étais aux eaux, on y douchait un cheval. L'animal malade prêtait sans peine son épaule infirme à la douche ; il léchait l'eau. Quand à son épaule saine, il la refusait au remède. Le coup du fluide qui blessait celle-ci, était peut-être moins sensible sur l'autre paralysée.

Le nombre courant des douches est de neuf à douze.

Les eaux présentent à ceux qui entrent dans les bains, une odeur de foie de soufre assez forte ; mais y a-t-il ou n'y a-t-il point de soufre ? C'est une autre question. Voici des faits qui semblent contradictoires et sur lesquels on ne peut également compter.

M. Chevalier, chirurgien du lieu, homme véridique et instruit, m'a assuré qu'une cuillère d'argent suspendue à la vapeur du puits, ne se noircissait pas, et qu'un nouet de litharge et de céruse ne s'y ternissait pas.

Ma sœur m'a assuré qu'au retour des bains, les eaux qu'elle avait apportées en bouteilles, et qu'elle réchauffait au bain-marie, dans un gobelet d'argent, noircissaient fortement ce gobelet, et l'on peut compter sur son témoignage.

Au reste, il n'est pas rare que des eaux exhalent une très forte odeur de soufre, sans qu'on en puisse obtenir un atome. Ce gaz subtil, ainsi que beaucoup d'autres, s'échappe même à travers le verre ; c'est un caractère qu'il a de commun avec la lumière. La lumière est sensible à la vue ; le gaz à l'odorat ; tous deux sont incoercibles. Combien d'agens ignorés dans la nature ! Combien de causes de phénomènes sensibles, qui n'ont pas même de rapports avec nos sens ! Autre animal, autre chimie, autre physique. Ce que l'un écrivait, ne serait pas même intelligible pour l'autre, et puis soyez bien dogmatiques.

La boue des bains noircit l'argent et la céruse ; mais sans aucun autre caractère sulfureux.

Cette boue est un mélange de sable fin, ferrugineux et de débris de végétaux : séchée, l'aimant la met en mouvement. Le fer y est si sensible que l'acide vitriolique ou nitreux en dissout une assez grande quantité, ainsi que d'une terre absorbante qui y abonde.

MM. Venel et Monnet ont fait séparément et à plusieurs années d'intervalle l'analyse des eaux. Je ne connais point ce dernier ; on le dit honnête homme. J'ai eu une liaison intime avec le premier, qui est maintenant professeur de chimie à Montpellier, où il se promettait de faire les plus belles choses et où il végète amplement. C'est un homme d'un rare mérite, excellent chimiste, le plus grand amateur des aises de la vie, le contempteur le plus insigne et le plus vrai de la gloire et de l'utilité publique, et le moraliste le plus circonspect que je connaisse. Le gouvernement l'employa à l'examen des eaux médicinales du royaume. Il y travailla pendant dix ans. Mais tant payé, tant tenu ; les tra-

vaux cessèrent du moment où cessa la finance. Avec un grain d'enthousiasme et d'amour du genre humain, car il en faut, il eût poursuivi ses voyages et ses analyses à ses dépens ; et il eût complété un ouvrage dont les fragmens précieux sont aujourd'hui abandonnés à la pâture des rats. Mais qu'est-ce que cela lui fait ? Il boit, il mange, il dort ; il est profond dans la pratique de la morale de Salomon, la seule qui lui paraisse sensée, pour des êtres destinés à n'être un jour qu'une pincée de poussière. Sans l'amour de ses semblables, sans la folie sublime d'en être estimé, sans le respect pour la postérité, sans la belle chimère de vivre après la mort, on ne fait rien. L'on dit avec le poète Piron :

Bien fou qui se propose,
De rien venu, s'en retournant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose.

Les analyses des eaux de Bourbonne, faites par MM. Venel et Monnet se sont exactement rapportées.

Une attention qui n'est pas à négliger, c'est d'y employer des vaisseaux de verre. Les vaisseaux vernissés de terre, de plomb, se laissent attaquer, et les produits ne sont plus exacts.

Sur une livre d'eau l'analyse a donné 63 grains de sel marin à base alcaline.

4 $\frac{3}{4}$ de sélénite (1).

2 grains de terre absorbante.

Nul vestige de fer, si ce n'est dans les boues où ce fer peut provenir de végétaux pourris ; point de sel de Glauber, pas plus de sel marin à base terreuse.

Renfermées dans un vase clos hermétiquement, ces eaux se gardent inaltérées. Exposées à l'air libre, elles se putréfient et prennent l'odeur d'œuf pourri.

(1) Ancienne dénomination du gypse ou chaux sulfatée.

J'ai demandé pourquoi on n'usait pas à Bourbonne des bains de vapeurs. On m'a répondu qu'ils donnaient des vertiges sans aucun soulagement. Mais il y a quinze à vingt ans. Qui sait si la nature des eaux est aujourd'hui précisément la même? Si les vapeurs seraient aussi infructueuses? Si les premières tentatives ont été bien faites? Rien de plus difficile qu'une observation, une expérience dont on puisse conclure quelque chose. On ignore le nombre des essais nécessaires pour en constater la généralité et la constance. Le phénomène qui a lieu dans un instant n'a pas lieu dans l'instant qui suit.

Lorsque j'allai à Bourbonne, il y avait un assez grand nombre de malades de tout âge et de toute condition. Madame Rouillé, l'intendante de la province, le grand M. de Vaux, notre dernier commandant en Corse, le président de Gasq, l'abbé de la Rochefoucault et sa sœur, madame de Pers avec son nombreux cortège, madame l'abbesse de Troye avec son jeune aumônier de vingt-neuf ans. J'aurais bien de quoi dire si j'étais louangeur, mais je me tais. Je ne saurais cependant refuser un mot à madame l'intendante, à qui des malins m'ont accusé de faire la cour en tapinois. Le ciel sembla l'avoir envoyée au secours des malheureux habitans pour les sauver des horreurs de la disette. Le blé arriva lorsqu'on s'y attendait le moins; et tout le lieu retentit de ce cri : Voilà du blé, voilà du blé ! Qu'elle dut être heureuse en ce moment ! Je me mets à sa place, et mon cœur en tressaillit de joie. Elle fit cette bonne œuvre avec encore plus de modestie que je n'en parle.

Avec la ferme résolution de ne voir que ce bon et cette bonne madame de Sorlières, mon ancien camarade d'école le prévôt de maréchaussée Maillardet, nos amies madame de Meaux et son enfant, j'ai presque vu tout le monde. Si je tenais beaucoup à ma parole, M. de Foissy, écuyer de M. de Chartres, me consolerait d'y avoir manqué. Nous étions porte à porte avec un parent de madame l'inten-

dante, appelé M. de Jarrière, honnête, aimable et gai. On accordait beaucoup d'esprit à M. de Gasq, et ce n'était pas lui faire grâce. Il visita nos amies, qui ne lui trouvèrent point, comme vous pensez bien, cette liberté de propos que d'autres femmes lui reprochaient. Au moment où je dis des autres, les autres disent de moi. Je défraie mon prochain par mes ridicules et par mes bonnes qualités; et cela est juste, car je suis défrayé avec l'avantage d'un contre cent.

Il y avait une madame de Nocé qui s'est fait doucher elle et son chien, ce que Naigeon ne croira pas, non plus que madame de Pers se soit fait doucher elle et son singe boiteux. Cette madame de Nocé est une voisine d'Helvétius... Elle nous apprit que le philosophe était l'homme du monde le plus malheureux à sa campagne. Il est environné là de voisins et de paysans qui le haïssent. On casse les fenêtres de son château; on ravage la nuit ses possessions; on coupe ses arbres, on abat ses murs, on arrache ses armes des poteaux. Il n'ose aller tirer un lapin sans un cortège qui fasse sa sûreté. Vous me demanderez comment tout cela s'est fait? Par une jalousie effrénée de la chasse. M. Fagon, son prédécesseur, gardait sa terre avec deux bandoulières et deux fusils. Helvétius en a vingt-quatre avec lesquels il ne saurait garder la sienne. Ces hommes ont un petit bénéfice par chaque braconnier qu'ils arrêtent, et il n'y a sorte de vexations qu'ils ne fassent pour multiplier ce petit bénéfice. Ce sont d'ailleurs autant de braconniers salariés. La lisière de ses bois était peuplée de malheureux retirés dans de pauvres chaumières; il a fait abattre toutes ces chaumières. Ce sont ces actes de tyrannie réitérés qui lui ont suscité des ennemis de toute espèce, et, comme disait madame de Nocé, d'autant plus insolens qu'ils ont découvert que le bon philosophe est pusillanime. Je ne voudrais point de sa belle terre de Voré, à la condition d'y vivre dans des transes perpétuelles. Je ne sais quel avantage il a retiré de sa manière d'administrer sa terre; mais il y est seul; mais il y est haï; mais

il y a peur. Ah ! que notre dame Geoffrin était bien plus sage lorsqu'elle me disait d'un procès qui la tourmentait : « Finissez mon procès ; ils veulent de l'argent ? J'en ai. Donnez-leur de l'argent. Et quel meilleur emploi puis-je faire de mon argent que d'en acheter le repos ? » A la place d'Helvétius, j'aurais dit : « On me tue quelques lièvres, quelques lapins ; qu'on tue. Ces pauvres gens n'ont d'asile que ma forêt, qu'ils y restent. » J'aurais raisonné comme M. Fagon, et j'aurais été adoré comme lui.

Les médecins des eaux sont tous charlatans, et les habitans regardent les malades comme les Israélites regardaient la manne dans le désert. La vie et le logement y sont cher pour tout le monde, mais surtout pour les malades, oiseaux de passage dont il faut tirer parti.

Il y a environ cinq cents feux et trois mille habitans à Bourbonne.

Les malades y dépensent, une année dans l'autre, cinquante mille écus, cependant les habitans sont pauvres. C'est que de ces cinquante mille écus, il y a plus de cent mille francs qui sortent du finage ; c'est que l'argent qui tombe dans un endroit ne l'enrichit point, lorsqu'il fait un bond pour aller trouver ailleurs les denrées de consommation ; ceux qui apportent à Bourbonne ces denrées, s'en retournent avec l'argent des malades dans leur bourse. L'argent ne reste pas où il est déboursé. Les terres rapportent peu. Celles qui entourent les eaux ne sont pas la propriété du village, qui est un lieu nouvellement fait. C'est cependant un gros marché à grains. Je ne m'en suis pas aperçu, parce qu'on ne vend point de grains, quand il n'y a point de grains.

C'est le prévôt de maréchaussée de Langres qui fait la police à Bourbonne pour le gouvernement. C'est une affaire de vingt-cinq louis pour lui, et il est aux ordres du ministre de la guerre. Il peut servir pour le logement et pour les vivres. C'est à lui qu'il faut s'adresser : mon condisciple

Maillardet est un galant homme qui cherche à se rendre agréable, et qui y réussit.

Il y a un hôpital militaire tenu par des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, une paroisse, et des Capucins.

Le jardin des Capucins est ouvert aux malades de l'un et de l'autre sexe, et sous ce prétexte il est public. Les femmes traversent le monastère pour s'y rendre. Ces pauvres moines envoient des fleurs et quelques fruits aux étrangers, manière simple d'appeler une aumône honnête. C'est leur métier.

Bourbonne, ainsi que tous les autres lieux où se rassemblent des malades, est une demeure triste le jour par la rencontre des malades; la nuit, par leur arrivée bruyante.

La souffrance et l'ennui rapprochent les hommes. Il est d'étiquette que le dernier venu visite les autres. Il va dire de porte en porte : Me voilà. On lui répond de porte en porte : Tant pis pour vous. Dans les visites qu'on se rend, la demande est : Comment vous en trouvez-vous? et la réponse : Tant pis ou tant mieux. Dites d'un malade qui ne se communique pas aux eaux qu'il est insociable. La morgue du rang est la première maladie dont on y guérit; mais la rechute est sûre quand on les quitte. Rien n'apprend à l'homme qu'il est homme comme la maladie qui l'abandonne à la direction de tout ce qui l'environne. Deux malades sont frères.

Bourbonne est situé dans un fond. Ceux qui s'y rendent de Paris ne l'aperçoivent que par l'extrémité du clocher de la paroisse qui perce au-dessus des montagnes, se montre et disparaît vingt fois, trompe le voyageur sur la distance et le fait donner au diable.

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne. Si les habitants entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir; ils

planteraient une promenade (1), ils aplaniraient les chemins aux collines; ils en décoreraient les sommets; ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé. C'est ainsi que les Anglais l'ont pratiqué à Bath et à Cambridge, où les hommes vont se distraire de la maussaderie de leurs femmes, les femmes de la maussaderie de leurs maris, et où, tout en buvant des eaux, on rit, on cause, on danse, et l'on arrange d'autres amusemens plus doux.

(1) Le vœu de Diderot a été en partie réalisé. A l'époque où il écrivait, en 1770, et, probablement par suite de ses avis, l'intendant de Champagne, M. Rouillé d'Orfeuil, fit planter dans le voisinage des bains la promenade qui porte aujourd'hui son nom. D'autres promenades, mieux situées, ont été depuis ouvertes aux baigneurs.

La plupart des inconvénients qu'a signalés Diderot, et qui provenaient surtout de la manière dont les eaux étaient administrées autrefois, ont entièrement disparu depuis que le Gouvernement est devenu propriétaire des bains civils et qu'on a renoncé à l'ancien mode de fermage.

Ainsi, par exemple, on ne prend plus les bains à domicile, et le malade le plus impotent aime mieux se faire transporter à l'établissement thermal qui existe aujourd'hui, malgré que le service n'y soit pas toujours exécuté avec la régularité et la propreté qu'on pourrait désirer.

Quant au séjour de Bourbonne, s'il faut convenir qu'il offre peu d'agrémens aux personnes qui se rendent aux eaux par partie de plaisir, on ne peut du moins contester qu'il ne soit devenu à peu près supportable pour ceux que la nécessité y amène.

Le moment est venu pour le Gouvernement, à défaut d'une société, de s'occuper activement de la reconstruction des établissemens thermaux et de les mettre en rapport, nous ne dirons pas avec les exigences de la mode, mais avec le modeste confortable que chacun est en droit d'exiger en payant.

La visite de Sa Majesté l'Empereur à Bourbonne (2 août 1865) va bien certainement inaugurer, pour notre station, une ère nou-

Le doyen d'Is, village peu distant de Bourbonne, y avait projeté un établissement utile ; mais le succès de ses vues exigeait plus de fortune et plus de sens que le bon doyen n'en avait. Il avait acquis une maison. Il voulait qu'il y eût dans cette maison une chambre de bains où l'on réunirait l'effet de l'électricité à celui des eaux ; un cabinet d'optique où l'on se promènerait dans toutes les contrées du monde, à l'aide de verres et de cartons, qui représenteraient les plus beaux édifices et les points de vue les plus étonnans que les verres montrassent de leur grandeur naturelle, un cabinet de physique expérimentale, muni des principaux instrumens, où il ferait un cours d'expériences ; une bibliothèque des meilleurs auteurs de la langue en tout genre, un salon de jeux et un salon de musique. Il destinait toutes ces choses à l'amusement et à l'instruction des malades.

J'ai vu l'homme. C'est, ou je me trompe fort, une tête étroite. Il n'a recueilli jusqu'à présent de ses dépenses que du ridicule. C'est qu'il fallait garder le secret ; c'est qu'il

velle, et il y a même lieu d'espérer que la solution définitive des importantes questions qui ont été soumises aux appréciations de Sa Majesté, ne se fera pas longtemps attendre.

De son côté, l'administration municipale s'occupe autant qu'il est en son pouvoir de rendre le séjour de la ville agréable aux étrangers. Les améliorations, entreprises ces années dernières, vont plus que jamais leur train sous l'administration aussi active qu'intelligente de M. Tonnet. Mais il est évident pour tout le monde qu'une société seule peut développer Bourbonne en tant que station thermale, et la mettre à même de rivaliser avec les autres villes de bains du groupe de l'est qui, tous les jours, prennent une plus grande importance, et font mieux ressortir la pauvreté et la misère de nos établissemens.

Du reste, l'observation des habitudes et des tendances de notre époque, démontre qu'il y a tout avantage, pour des thermes, à être dirigés par une compagnie intéressée à les entourer de tout ce qui peut contribuer à la santé et au bien-être des baigneurs.

fallait ordonner sa maison, comme pour soi seul, sauf à ouvrir ensuite la porte à tous les honnêtes gens qui auraient sollicité cette faveur ; et il s'en serait présenté plus qu'il n'en aurait voulu recevoir.

Je ne sais si c'est l'effet de l'air ou de l'eau, mais pendant mon séjour à Bourbonne, j'ai peu senti l'appétit ; mes intestins se sont resserrés d'une manière très-incommode ; ma sœur, qui y a séjourné plus longtemps, m'a dit avoir éprouvé les mêmes choses dont d'autres qu'elle se sont également plaints. A mon retour à Langres, tout s'est remis dans l'état naturel.

Je conseille à tout malade qui vient ici, de se pourvoir d'un maître Jacques, valet, cuisinier, maître d'hôtel, intendant, etc..., s'il a quelque usage du pays ; on en sera mieux et à moins de frais.

Le système le plus raisonnable sur les eaux thermales en général, c'est que ce sont des eaux courantes ordinaires, qui sont conduites dans leur cours, sur de grands amas de substances pyriteuses, ou peut-être sur d'immenses débris de volcans souterrains, où elles excitent la chaleur qu'elles prennent et conservent en entraînant avec elles une portion des matières qu'elles ont dissoutes.

Combien de vicissitudes dans l'espace immense qui s'étend au-dessus de nos têtes ? Combien d'autres dans les entrailles profondes de la terre ? Une rivière nécessaire au mouvement des moulins à sucre, à l'arrosement des terres plantées de cannes, et à la subsistance des habitants, vient de disparaître à la Martinique, dans un tremblement de terre, et de rendre une contrée à l'état sauvage. Les mers et la population marchent. Un jour, il y aura des baïelines où croissent nos moissons, des déserts où la race humaine fourmille. Les volcans semblent communiquer de l'un à l'autre pôle. Lorsque l'un mugit en Islande, un autre se tait en Sicile, ou parle dans les Cordillères. Les entrailles de la terre sont fouillées de cavités immenses, où

des masses énormes d'eau vont ou iront s'engloutir. Le feu a creusé des réservoirs à l'eau ; ces réservoirs, un temps vides, un autre temps remplis, ou sont à découvert comme nos lacs, ou attendent que la croûte qui les couvre se fende, se brise et les montre. Les extrémités de notre demeure s'affaissent, l'équateur s'élève par une force qui va toujours en croissant. Ce que nous appelons notre globe tend sans cesse à ne former qu'un mince et vaste plan. Peut-être qu'avant que d'avoir pris cette forme, il ira se précipiter dans l'Océan de feu qui l'éclaire, à la suite de Mercure, de Mars et de Vénus. Qui sait si Mercure sera la première proie qu'il aura dévorée ? Que diront nos neveux, lorsqu'ils verront la planète de Mercure se perdre dans ce gouffre enflammé ? Pourront-ils s'empêcher d'y prévoir leur sort à venir ? Si du milieu de leur terreur, ils ont le courage d'agrandir leurs idées, ils prononceront que toutes les parties du grand tout s'efforcent à s'approcher, et qu'il est un instant où il n'y aura qu'une masse générale et commune.

On demande d'où viennent les eaux thermales de Bourbonne : qui le sait ? Qui sait à quelle profondeur de terre elles s'échauffent, à quelle distance nous sommes de leur foyer, ce qu'elles ont duré, ce qu'elles dureront, quelles qualités elles prendront successivement (1) ?

(1) A l'époque où Diderot posait ces questions, la théorie de la chaleur centrale du globe terrestre n'était pas encore appuyée de faits assez positifs, pour qu'il pût y répondre ; mais aujourd'hui que toutes les parties des sciences naturelles ont fait tant de progrès, on est à peu près fixé sur la cause de la formation des eaux thermales qui jaillissent des terrains secondaires ou de sédiment inférieurs. D'une part, les beaux travaux de l'immortel Fourier et les expériences de MM. Cordier, Arago et Walferdin, sur l'accroissement de température des couches de la terre, à mesure qu'on descend à de plus grandes profondeurs ; de l'autre, la di-

Une observation assez générale, c'est que partout où il y a des eaux thermales, on trouve des carrières de gypse, et que les meilleurs chimistes attribuent la formation du gypse à l'acide vitriolique séparé de substances pyriteuses décomposées et absorbé par des couches calcaires, je crois, qui se sont trouvés au-dessous.

Comme les eaux de Bourbonne sont très-énergiques, on

rection positive que les études géognostiques ont suivie depuis cinquante années, la connaissance précise des terrains qui forment l'écorce du globe, et l'observation rigoureuse de certains faits tels, par exemple, que les phénomènes thermo-électriques dont nous sommes parvenus à apprécier les principaux effets dans nos laboratoires, permettent d'expliquer rationnellement ce phénomène géologique.

Ainsi, en prenant pour point de départ, la température constante de $11^{\circ} 7$ centig., que donne le thermomètre placé à 28 mètres de profondeur dans les caves de l'Observatoire de Paris, la température de notre planète augmente d'un degré centésimal par 31 à 32 mètres, jusqu'à la profondeur de 550 à 600 mètres.

De 550 à 600 mètres à 900, la loi d'accroissement n'est plus la même; d'après de récentes expériences faites au Mondorf et au Creuzot par M. Walferdin, avec ses nouveaux instruments de précision, elle n'est plus que d'un degré centésimal par 27 mètres; ce qui fait une différence de 5 mètres pour chaque degré centésimal à cette profondeur, la plus grande que les instruments aient pu atteindre.

De l'observation, si nous passons à l'induction probable qui en résulte, nous pouvons admettre que cette différence de 5 mètres, pour chaque degré centésimal, observée de 550 à 900 mètres, s'applique également de 900 à 1500 mètres; l'accroissement ne sera plus alors que d'un degré par 22 mètres.

Partant de ces données, notre savant compatriote est porté à penser que la nappe d'où jaillissent les sources thermales ne dépasse pas 1300 à 1400 mètres, profondeur qu'on peut espérer atteindre un jour avec les procédés dont dispose la science de l'ingénieur.

ne les croit pas indifférentes ; et le préjugé est qu'elles font du mal, quand elles ne font pas de bien. Ce n'est pas l'avis du docteur Juvet, qui prétend qu'on s'y baignerait, comme dans l'eau commune ; ce qui peut être vrai. J'en ai bien bu. Elles ne sont pas désagréables au goût. Ce qu'on y remarque le plus sensiblement, c'est le douceâtre onctueux d'une eau salée, avec un soupçon de goût bitumineux sur la fin.

J'en pris après diner un bon gobelet, qui ne me fit rien ; seulement le lendemain matin, je crus trouver sur mes lèvres le douceâtre salin de la veille.

Ceux qui ont habité les bords de la mer, reconnaissent à l'évaporation qui s'attache à leurs lèvres, la même saveur qu'aux eaux de Bourbonne.

On attribue aux cochons de la Nouvelle-les-Coiffy, la découverte des sources de Bourbonne, et à cette découverte, le privilège des habitans de ce village. Quand je pense que ce sont les mêmes animaux qui ont trouvé les sources salutaires de Bourbonne, auxquels nous devons les truffes excellentes qu'on nous envoie encaissées dans des poules d'Inde.

Aux bons cochons je porte révérence
Comme à des gens de bien par qui le ciel voulut
Que nous eussions un jour et plaisir et salut (1).

(1) Cette légende n'est pas particulière à Bourbonne. On lit dans le *Petit Journal*, numéro du 9 octobre 1864 :

« Un monument magnifique vient d'être élevé dans l'Hôtel-de-Ville de Lunebourg (Hanovre).

« Ce monument est un mausolée érigé à une mémoire bien chère.

« Un homme de l'art y a fait graver, en lettres d'or, une inscription latine.

« Quel est donc le citoyen célèbre dont les restes reposent là ?

« Ce citoyen est un porc !

« Mais un porc comme on n'en voit guère.

Bourbonne fut presque entièrement incendiée en 1717. Le château, dont les ruines, vues le soir de la hauteur du prieuré, font un effet assez pittoresque, était bâti sur les

« En effet, dans l'intérieur du monument on remarque une caisse en verre, renfermant un superbe jambon provenant de l'illustre défunt.

« Ce porc a, en effet, enrichi son pays, en découvrant les sources salines de Lunebourg.

« C'est pourquoi on lui a élevé une sorte de Panthéon; et au lieu d'y graver : *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante* on y a inscrit sur des tablettes de marbre noir : *Passant, contemple ici les restes mortels du porc qui s'est acquis une gloire impérissable, par la découverte des sources salines de Lunebourg.* »

La découverte des eaux de Bath, en Angleterre, est due aux mêmes animaux. Voici comment le fait est raconté :

Le fils unique de Lud-Hudibras, huitième roi des Bretons, malade de la lèpre, avait été forcé de quitter la cour et de s'éloigner du pays. La reine-mère, en lui disant adieu, lui remit un anneau qui devait le faire reconnaître en cas de guérison.

Le malheureux Bladud errait dans la campagne, se demandant comment il allait pourvoir à ses besoins, quand il fit la rencontre d'un berger, qui le prit avec lui pour lui aider à garder son troupeau. A quelque temps de là, un porcher lui confia la garde de ses cochons; mais jugez du désappointement du prince en voyant les animaux, qui lui étaient confiés, prendre sa maladie. Pour cacher ce malheur à son maître et sous prétexte de chercher de meilleurs pâturages, il conduisit son troupeau sur la rive opposée de l'Avon. Mais, voilà que tout à coup, les porcs vont se précipiter, avec une sorte de frénésie, dans un marais d'où s'exhalait une chaude vapeur. Le troupeau tout entier se vautrait dans la fange sans se soucier des cris de Bladud qui le rappelait à lui. Enfin il put faire regagner le rivage à son troupeau débandé; tous les porcs se retrouvèrent, à l'exception d'une laie qui demeura égarée durant une semaine. Quand le prince la retrouva, elle était tellement souillée par la fange du marais, que le pauvre lépreux dut la nettoyer. Mais jugez de sa surprise

débris d'un temple ancien consacré au dieu Orvon et à la déesse Orvone (1).

A un des bastions de ce château, construit au troisième siècle, sous Théodebert et Thierry, et appelé Vervona, il y avait une pierre de deux pieds de haut, sur quinze pouces de large, avec l'inscription suivante, plus exactement prise qu'on ne la trouve dans les autres auteurs.

ORVONI. T
MONÆ. C. IA
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PRO. SALV
E. COCILLÆ.
FIL. EX. VOIO

quand il s'aperçut que la laie, atteinte de la maladie comme le reste du troupeau, était complètement guérie.

Courir au marais, jeter ses vêtements, et se plonger dans l'eau chaude, ce fut l'affaire d'un instant. Tous les jours, régulièrement, il recommença cet exercice, en compagnie de ses cochons qui lui donnaient l'exemple, et, fort peu de temps après, berger et troupeau se trouvèrent guéris.

L'heureux Bladud retourna chez le porcher, lui découvrit sa position et le malheur qui l'avait frappé, et prit congé de lui. Il retourna chez le roi, son père, où il se fit reconnaître, grâce à son anneau. Le roi, transporté de joie, partit aussitôt pour la vallée de l'Avon, visita les marais thermaux et y fit construire des bains. C'est aujourd'hui la ville de Bath.

(1) Ce temple, construit par les Gaulois, a été détruit par les chrétiens qui, après avoir brisé les statues en marbre des divinités qu'on y adorait, en jetèrent les têtes dans un puits, d'où elles ne furent retirées qu'au commencement du dix-septième siècle. Il a été reconnu que l'une de ces têtes représentait une déesse. Elle est couronnée d'une branche de laurier, et deux tresses cannelées, qui tombent derrière les oreilles, devaient pendre sur le haut des épaules.

Les caractères de cette inscription sont du troisième siècle ; ainsi il y a au moins quinze cents ans que ces eaux sont renommées.

Le dieu de la fontaine s'appelait Orvon, Vervon, Vorvon, Borvon, la lettre faible V changée dans la forte B. C'est la marche générale des langues ; les consonnes faibles deviennent fortes ; plus souvent les fortes deviennent faibles, et disparaissent du commencement des mots, tant nous sommes économes de peines dans les choses usuelles.

Il y a des eaux thermales dans plusieurs lieux, qui portent les noms de Bourbon, ou Bourbonne, comme Bourbonne-les-Bains, Bourbonne-les-Boues, Bourbon-Lancy, Bourbon-l'Archambault, l'Abbaye de Boulbon ou Bourbonne sur l'Arige, Boulbon ou Bourbon en Provence. Peut-être en fouillant, trouverait-on des eaux chaudes dans les endroits qui n'en ont point et qui ont le même nom. D'où il paraît que ce sont les eaux qui ont nommé ces lieux. Mais comment ? Le voici :

Berv, overv, orv, ourv, signifie en bas-breton, ou langue celtique, slavone, *Bouillant*. *Tom* signifie *chaud*. *Ona* signifie *fontaine*. La traduction de l'inscription, est donc :

Consacré à *Orvon*, ou bouillant ; et à *Tomona*, fontaine chaude. *Caïus Jatinius* dans la Gaule pour le salut de sa fille *Cocila*.

Il n'est pas difficile de concevoir comment de Borvoni on a fait Borboni, Bourbon et Bourbonne.

On reconnaît au bout de la rue Vellonne ou Bellonne, des restes d'une voie romaine. C'est le commencement d'une ancienne chaussée de Bourbonne à Langres. Cette chaussée traverse les bois.

Je ne dis rien des tombeaux qu'on a trouvés en faisant des fouilles ; par les enquêtes que j'ai faites, il m'a semblé qu'ils étaient vides, et qu'il n'y avait ni lampes sépulcrales, ni médailles, ni armes, ni marques de dignité.

Je me tais aussi sur les médailles ou monnaies romaines.

Ceux qui sont curieux de les voir, s'adresseront à Langres au médecin Chevalier ou à son frère le chanoine, qui en possède un assez grand nombre.

En 1763, lorsqu'on creusa les fondemens des bains, on découvrit un ancien bassin de construction romaine. Il était fait de briques larges d'un pied, en carré, épaisses d'un pouce, et liées comme on le voit aux ouvrages de ces maîtres du monde. Ce bassin était octogone. Les fondemens et le pourtour étaient à la romaine. Il se vidait par le fond, à l'aide d'un canal creusé sur sa circonférence, et aboutissait à un aqueduc qui versait les eaux de ce bassin dans la rivière d'Apance, qui traverse la prairie hors de Bourbonne et qui se rend dans la Saône.

Le ruisseau qui passe dans ce lieu s'appelle le ruisseau de Borne. Il est constant qu'il y a eu à Bourbonne des fontaines salantes. Il y a dix-sept ans, que des particuliers de la rue des Bains les rencontrèrent en creusant un puits. Elles parurent en abondance, et très-chargées de sels. En un instant, elles atteignirent le haut du puits et se répandirent. Les habitants se hâtèrent de combler ce puits, dans la crainte qu'un établissement de salines n'entraînât la destruction de leurs forêts et une surcharge d'impôts.

Dans une fouille qu'on fit, il y a environ quinze ans, derrière l'hôpital, on tomba dans de petits appartemens pavés en mosaïque de faïence, avec des murs ornés de peintures; les habitans d'un village sont trop ignorans pour qu'on puisse leur reprocher de n'avoir mis aucun prix à cette découverte.

Il y avait au milieu d'un de ces petits appartemens, bains ou autre chose, à terre, des ustensiles de cheminée, pelle, pincettes, chenets, crémaillère avec un vase d'airain.

Il y a sur le chemin de Coiffy, une belle carrière de gypse. On en tire des quartiers assez gros pour en faire des chambranles de cheminées, et des colonnes de douze pieds de haut, sur quinze à seize pouces de diamètre. Ce

gypse prend le poli. Il est en très-belles aiguilles. On en trouve des morceaux qui ont une sorte de transparence. Cette carrière commence non loin de Langres ; c'est un banc qui s'élève, s'enfonce, touchant ici à la surface de la terre, descendant ailleurs à une très grande profondeur, et suivant sans interruption jusqu'à Bourbonne-les-Bains et par-delà la suite et la pente des montagnes, circonstance qui me paraît soumettre le gypse à la formation des mines à charbon et autres de la même nature. Le gypse de Paris est en grains, à ce que je crois ; celui-ci est en masse cristallisée. Calciné, on en obtient un plâtre excellent dans l'usage et d'un blanc éclatant. La pluie et l'humidité ne prennent point sur le gypse de Bourbonne.

Un bourgeois de l'endroit et le directeur de l'hôpital ont établi ici une manufacture de faïence. La terre qu'ils emploient résiste bien au feu, et l'émail s'y attache facilement. On n'y fait encore que des ouvrages communs ; et tant mieux pour les entrepreneurs s'ils s'en tiennent là.

Bourbonne fit autrefois partie du domaine royal. L'aliénation date de 1674. Le premier seigneur fut un M. Colbert de Terron. Celui d'aujourd'hui est président à mortier au parlement de Dijon. Il s'appelle M. Chartraire de Bievre.

En 1314, les eaux payaient six livres pour tout droit seigneurial. Elles sont à présent affermées quinze cents francs et rendent environ deux mille quatre cents livres (1) aux fermiers qui sous-louent aux distributeurs d'eau, qui y trouvent apparemment leur compte.

Ce 18 août 1770.

Il y a ici un M. Juvet, bon homme, expérimenté, un peu

(1) On sera peut-être curieux de rapprocher de ces données les produits actuels de l'établissement thermal. C'est en 1812 que le Gouvernement se rendit acquéreur des bains civils, et l'ancien mode de fermage fut continué jusqu'en 1819, époque à laquelle ils ont été mis en régie.

* La ferme rapportait en dernier lieu, au Gouvernement, un

sourd et fort distrait; c'est le médecin que je préférerais, et un M. Chevallier, qui a fait à Paris ses cours de chimie, d'anato-

revenu annuel de 6,000 fr.; dès 1819 la régie en produisit plus de 42,000 fr.; en 1820 les recettes furent de 16,000 fr.; en 1825 et 1826, de 18,000 fr., et enfin, pendant l'année 1829, elles se sont élevées à 20,000 fr.

Depuis lors les produits, comme le témoigne le tableau ci-dessous, ont toujours progressé, malgré l'état certainement peu satisfaisant et peu attrayant de l'installation balnéaire, à laquelle depuis trente ans il n'a pas été fait d'amélioration.

ANNÉES.	NOMBRE DE Baigneurs		RECETTES	RECETTES
	PAYANTS.	GRATUITS.	RÉELLES.	FICTIVES.
1830	439	133	15.605 45	1.014 85
1831	451	219	16.339 65	3.295 70
1832	190	65	6.335 60	649 40
1833	616	136	22.028 55	1.230 85
1834	562	175	25.585 45	3.630 20
1835	512	184	25.517 45	3.374 15
1836	592	177	25.483 20	3.008 20
1837	653	224	28.235 10	3.414 85
1838	767	207	29.922 »»	3.724 70
1839	777	236	30.516 60	4.100 25
1840	825	219	32.262 55	3.955 85
1841	803	238	30.069 10	4.138 32
1842	940	264	34.917 25	4.704 95
1843	720	224	28.044 93	4.625 75
1844	734	258	29.760 65	5.743 55
1845	770	203	30.222 50	4.784 65
1846	889	244	31.908 35	5.946 35
1847	803	263	28.853 13	6.364 70
1848	544	261	19.384 69	6.738 75
1849	730	410	27.528 90	11.285 75
1850	1123	428	31.852 23	11.696 60
1851	1470	461	34.314 30	13.911 65
1852	1166	496	35.908 45	14.141 45
1853	1074	496	32.936 66	17.251 75
1854	651	370	22.110 90	9.341 60
1855	943	488	31.578 15	12.282 50
1856	1020	447	32.221 30	10.973 25
1857	1231	490	37.973 35	13.423 65
1858	1213	539	37.582 75	14.400 05
1859	1264	504	36.337 29	13.089 10
1860	1181	432	35.949 70	10.843 90
1861	1243	423	36.547 80	9.753 65
1862	1149	445	35.687 25	9.933 10
1863	1268	465	38.425 19	10.990 55
1864	1316	480	39.969 20	11.877 05

mie et de chirurgie ; il est jeune, instruit et fort bon à voir.

J'ai vu à Bourbonne, avec un attendrissement et une commisération que je ne saurais vous exprimer, ce pauvre abbé Boudot, de la Bibliothèque Royale. Je le regardais et je me disais en moi-même : Voilà donc où mènent l'excès des femmes, de la table et de l'étude ! En effet, c'est ici que Vénus et Bacchus et Comus envoient leurs meilleurs serviteurs. L'abbé avait une main gantée. Je lui ôtai son gant, et je vis avec peine une main noire desséchée et morte. Je souffris beaucoup. Cependant l'abbé a sa vivacité, sa tête et sa gaieté. Il avait tant de joie à me voir ! Il me serrait la main ; ses yeux se remplissaient de larmes et les miens aussi. Je lui offris tous les services qui dépendaient de ma sœur et de moi. Il me récita des vers que l'abbé Mangenot, privé de l'usage de sa main droite, écrivit un jour que cette main avait repris quelque mouvement. Voici ces vers ; ils sont jolis :

Revenez sous mes doigts, instrument que j'adore,
Plume que je tirai de l'aile de l'Amour,
Trop heureux si ce dieu daignait sourire encore
Comme il sourit au premier jour.

Nous nous séparâmes sur le soir ; je lui inspirai de l'espoir, et je le laissai avec la promesse de le revoir à Paris (1).

J'étais à peine revenu de chez l'abbé que voilà madame de Nocé qui arrive et qui m'appelle au secours d'une pauvre désespérée. C'était une dame de Propriac, la femme d'un receveur des domaines à Dijon, qui s'arrachait les cheveux à côté de son mari agonisant. J'arrive. J'arrache cette femme au plus affreux des spectacles. Elle criait, elle ne pouvait pleurer. Je commençai à faire couler ses larmes ; ensuite je l'amenai à s'occuper un peu des suites de sa situation. Je

(1) L'abbé Boudot mourut à Paris l'année suivante, 6 sept. 1774.

crois ne lui avoir pas été inutile. Mais, mon ami, écoutez et vous frissonnerez des embûches que le destin nous tend. Il y a deux ou trois ans que M. de Vaine m'avait dit que si l'apoplectique receveur de Dijon venait à manquer, il aurait les prétentions les mieux fondées à lui succéder. C'est une place de vingt-cinq à trente mille francs. J'apprends le matin l'accident de M. de Propriac, et sur-le-champ j'écrivis à M. de Vaine. Le soir je me trouve à côté de M. de Propriac mourant et de sa femme. Madame de Propriac me confie qu'elle part pour Paris et qu'elle va solliciter la place de son mari pour un de ses parens, et une pension pour elle et pour ses enfans. A présent, imaginez-vous qu'elle apprenne, en arrivant à Paris, qu'elle a pour concurrent M. de Vaine ; que ce M. de Vaine est mon ami, et que c'est moi seul qui l'ai instruit de la mort de M. de Propriac. Imaginez quel abominable homme je deviens tout à coup. J'ai l'art de consoler la femme, j'apprends ses projets, et c'est pour en profiter, pour les croiser, pour servir un autre. Imaginez tout ce que cette aventure peut devenir dans la bouche des méchans ; et puis voilà ce qu'on appelle un philosophe. Heureusement ma lettre du matin me vint à l'esprit ; nos amies, madame de Meaux et madame de Prunevaux m'accompagnèrent à la poste ; nous arrivâmes comme on allait fermer le paquet, et je pus encore retirer cet avis que j'avais donné si innocemment, et qui m'aurait diffamé à jamais. Je ne suis pas si robuste que vous, et j'avoue que le tribunal de ma conscience ne me suffit pas. Je veux encore paraître aux yeux des autres ce que je suis.

Je quitte mes amies pour rentrer un moment dans le sein de ma famille, et chemin faisant je songe combien nous sommes peu maîtres du bonheur ou du malheur de notre vie. L'amitié m'appelle à Bourbonne, et peu s'en faut que je n'y trouve le déshonneur.

Gessner avait demandé à Diderot, pendant son séjour à Bourbonne, quelques-uns de ses manuscrits pour en orner une nouvelle édition de ses idylles. C'est alors que notre savant compatriote composa le prétendu conte qu'il a intitulé : les *Deux amis de Bourbonne*, qu'il lui adressa avec l'*Entretien d'un père avec ses enfants, ou du danger de se mettre au-dessus des lois*, dialogue inspiré d'un souvenir de famille, où notre philosophe, se plaçant entre son père, sa sœur et son frère le prier, soulève les questions de morale pratique les plus élevées et les plus délicates, et les résout hardiment au nom de sa conscience.

« Pour qui connaît les mœurs — dit M. Walferdin en parlant des *Deux amis de Bourbonne* — les usages et les préjugés du temps et du pays ; pour qui peut surtout apprécier les détails de vérité locale qu'il a répandus sur cet ouvrage, Diderot, en écrivant à Bourbonne même, en 1770, les *Deux amis de Bourbonne*, a pleinement satisfait à toutes les conditions qu'il impose au conteur historique. Mais ce qui fait que l'histoire de Félix et d'Olivier n'est point un conte, c'est que ces deux amis qui s'aiment comme on existe, comme on vit, sans s'en douter ; qui le sentent à tout moment et ne se le sont peut-être jamais dit ; qui n'ont pour toute fortune

que leur amitié, vivent et meurent victimes des institutions qui oppriment le plus durement la classe pauvre, et c'est en dépeignant aussi fidèlement les malheurs que ces institutions enfantent, que Diderot, s'il a fait un conte, a été, comme il se le proposait, historien et poète, véridique et menteur (1). »

1770. CHEVALIER. — Fils de François Chevalier, avocat à Bourbonne-les-Bains, Jean-Baptiste naquit en cette ville en 1730. Il fit ses cours de médecine à Paris d'où il partit pour Londres avec un de nos ambassadeurs ; il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse, et eut à Edimbourg de fréquentes conférences avec le célèbre Cullen. De retour en France, il vint exercer dans sa ville natale vers l'an 1757. Devenu chirurgien de l'hôpital militaire, il travailla aussi comme médecin et se fit une grande réputation en cette dernière qualité. Membre correspondant de la Société de médecine de Paris, professeur dans l'art des accouchements du district de Bourbonne, il publia dans cette ville, chez Laurent, l'an v de la République, un *Précis sur l'art des accouchements*.

C'est de lui que nous tenons tout ce qu'on sait sur

(1) *Revue de Paris*. Le salon de 1771 par Diderot, publié par H. Walferdin. 1857.

Hubert Jacob, dont le nom même était inconnu avant son ouvrage. Il s'appuie de l'autorité du chirurgien d'Anrosey, pour prouver la vertu des eaux de Bourbonne contre les maladies convulsives.

Toutes les personnes qui ont connu le docteur Chevalier, s'accordent à dire qu'il joignait à beaucoup de talent et d'expérience, un grand désintéressement. C'est en parlant de lui que Diderot disait : « Il y a ici un M. Chevalier qui a fait à Paris ses cours de chimie, d'anatomie et de chirurgie ; il est jeune, instruit et fort bon à voir. »

Cet homme de bien mourut dans sa patrie, le 30 pluviôse an II (20 janvier 1803).

En 1770, il publia ses recherches sur les Eaux de Bourbonne, sous le titre : *Mémoires et Observations sur les effets des Eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, dans les maladies hystériques et chroniques*, par M. Chevalier, ci-devant chirurgien à l'hôpital Royal et Militaire de Bourbonne, maître en chirurgie de la même ville. — *Journal de Médec.-Chirurg. Pharm.*, etc. Juillet et août 1770, pag. 3 et 422. Tom. xxxiii.

Au moment où Chevalier publiait son Mémoire, les maladies convulsives étaient à l'ordre du jour, le traitement qu'il préconisait fut vivement attaqué. Brun, Tail-

lière (1) répondirent dans le même journal ; une polémique peu courtoise s'engagea. Ce fut pour répondre à ces attaques que notre auteur fit paraître deux ans plus tard, son ouvrage intitulé :

1772. CHEVALIER. — *Mémoires et Observations sur les effets des Eaux de Bourbonne-les-Bains , en Champagne , dans les maladies hystériques et chroniques*, par M. Chevalier, docteur en médecine à Bourbonne-les-Bains , ci-devant chirurgien à l'Hôpital Royal et Militaire de la même ville. A Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny. M. DCC. LXXII.

Les quarante-huit premières pages, jusqu'à ces mots (*Adeò sunt multa*) sont la reproduction fidèle du *Mémoire* publié en 1770, dans le *Journal de Médecine*. Il les a fait précéder d'une longue Préface qu'il consacre à combattre et à réfuter la théorie et les faits de M. Pomme-Brun, sans éviter des représailles toujours

(1) *Réponse* de M. Brun, médecin, au *Mémoire* de Chevalier. *Journ. de méd.*, septembre 1779, p. 255 et 258. *Lettre* de M. Taillièrre, médecin à Bourbonne-les-Bains, contenant quelques observations sur le *Mémoire* de N. Chevalier. *Journ. de méd.*, mai 1771, p. 430. *Réponse* de Chevalier à la *Lettre* de Taillièrre. *Journ. de méd.*, octobre 1771.

regrettables. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette polémique qui n'a plus aujourd'hui aucun intérêt scientifique.

Le livre de Chevalier ne contient pas moins de 74 observations dont quelques-unes présentent un véritable intérêt scientifique. Il cite des guérisons de scrofule, de paraplégie, d'hémiplégie, d'hystérie et quelques observations d'élimination de corps étrangers, de fièvre lente. Il nie formellement l'action de l'eau thermale dans la syphilis. « Elles n'ont point la vertu de la faire éclore ou de la confirmer. » En même temps, il s'étonne de tous les prodiges qu'on raconte des eaux minérales et s'écrie : « Que lit-on ? que ne lit-on pas ? J'en suis stupéfait ; je me plaindrais amèrement de la docilité du papier, et je voudrais être musulman, si quelques bons livres ne me dédommageoient, ne me fortifioient, ne me consoloient ; ou je serois Pyrrhonien, s'il y en avoit de bonne foi. »

La Lxi^e observation est une cure d'hiver.

Ses expériences chimiques sur les minéraux qui entrent dans la composition de l'eau de Bourbonne, se rapprochent assez de celles de Venel, le collaborateur de Diderot à l'Encyclopédie et de Monnet.

« Les expériences chymiques nous apprennent qu'elles

contiennent, par livre d'eau, soixante-trois grains de sel de la nature du sel marin, quatre grains trois quarts de sélénite, deux grains un quart de terre absorbante; tous les indices du fer sont d'ailleurs si sensibles dans leurs boues ou sédiment, que l'acide vitriolique ou nîtreux en dissout une assez grande quantité en même tems qu'il dissout la terre absorbante qui s'y trouve abondamment.

« Après leur dessication à l'air, qui est très-difficile, étant grasses et onctueuses, la pierre d'aimant en enlève une poudre noire ferrugineuse très-fine, en forme d'aigrette, pourvue de tout son phlogistique.

« Sur la fin de l'évaporation, je m'attendois de trouver quelque portion de sel marin à base terreuse, ou de sel de Glauber, étant assez ordinaire d'en trouver dans les eaux qui contiennent du sel marin; mais je n'eus pas la moindre marque ni de l'un ni de l'autre.

« Elles présentent une odeur de foie de soufre très-forte : cette odeur a voulu y faire trouver du sulfureux; mais l'examen qu'en a fait M. Monnet lui a prouvé qu'il n'y avoit rien qui en approchât. Celui que j'ai répété depuis lui avec M. Aubertin, très-habile apothicaire de cette ville, m'a confirmé la

même chose. Une cuiller d'argent bien nettoyée, suspendue à la vapeur de ces sources, n'y a point été colorée. Un nouet de litharge et un de céruse, aussi exposés à leurs vapeurs, et ensuite à l'orifice d'un vaisseau, au moment même qu'il étoit rempli d'eau sortant de la fontaine, n'y ont pas été non plus colorés, pas même ternis.

» On ne doit pas toujours, disent MM. Monnet et Macquer, le premier dans son *Traité des Eaux minérales*, pages 56 et 64, et le second dans son *Rapport des Eaux de Montmorency à l'Académie royale des sciences*, rapporter la cause de la vapeur du soufre ni au foie de soufre lui-même, étant souvent le produit de tout autres matières. On n'ignore pas que les latrines et la putréfaction des végétaux donnent la même odeur, et colorent les substances métalliques. »

Enfin Chevalier termine par la description topographique de Bourbonne. Après avoir décrit Bourbonne et la position des sources, après avoir cité différents auteurs, D. Calmet, Dunod, Gautier de Montdorge et Gilbert du Voisin (1) qui se sont occupés de l'inscription, il la donne ainsi :

(1) Chevalier confond cet auteur avec Gibert dont nous avons parlé plus haut.

ORVONJ. T.
MONAE. C. IA
TINIVS. RO
MANVS. IN
G. PRO SALV
E. COCILLAE
FIL. EX. VOTO

Il cite ensuite plusieurs des interprétations données par ces auteurs, puis il ajoute : « Il est aisé de juger que tous ceux qui en ont parlé jusqu'aujourd'hui n'ont point été exacts dans le fait, et que toutes les interprétations qu'ils en ont données, dont les détails seroient aussi longs qu'ennuyeux, ne le sont pas davantage. » Suit l'analyse du mémoire de Gilbert du Voisin (lisez Gibert), dont il adopte l'interprétation.

« On a voulu — dit-il encore — faire dériver l'étymologie de Bourbonne, de Bourbe-Bonne, à cause de l'usage que l'on fait du sédiment ou dépôt de ces eaux en forme de cataplasme, sur les anciennes cicatrices qui, en bridant les parties où elles sont situées, en gênent ou empêchent le mouvement; sur les parties froissées par les entorses, détorses, fractures, luxations, quelques espèces d'ankiloses et de tumeurs (seuls cas où elles conviennent;) mais il paroît plus vraisemblable que le nom de *Bourbonne* lui est venu de celui de la déesse.

Vorvonne, qui, dans la suite, par une mauvaise prononciation, et le changement du v en b, comme on l'observe encore dans certaines provinces, a été appelé *Borvone*, et après *Bourbonne*, de même, par celui du b en v, on a prononcé *rue Vellonne*, pour *rue Bellonne*. »

Enfin, à propos des malheureux qui viennent tous les ans réclamer le bénéfice des eaux thermales, et de la construction de l'hôpital civil, Chevalier nous raconte comment « les pauvres malheureux que nous voyons tous les ans accablés sous le poids des infirmités et de l'infortune, avoient porté des citoyens zélés et charitables à établir pour eux un hôpital, en vertu de lettres-patentes du roi accordées en 1702, registrées en parlement en 1705; mais par un contraste que l'on ne peut imaginer ni concevoir, et qui peut-être est sans exemple, ces hommes vertueux ont été contrariés dans leur entreprise, et n'ont eu pour prix et récompense de leur zèle, que la douleur de voir détruire avec une sorte de triomphe un asile aussi précieux. »

On cite aussi comme étant de notre auteur, une Dissertation soutenue à Besançon, par Chevalier, sous la présidence de M. Rougnon, et ayant pour titre : *An aquæ Borbonienses apud Campanos pluribus morbis medicamentum ? Vesontione, 1772, in-8.*

« Après avoir décrit les qualités sensibles de ces eaux — dit Carrère, en parlant de cette dissertation, — M. Chevalier passe à l'examen de leurs principes ; il dit que, par livre d'eau, elles contiennent 63 grains de sel marin à base alcaline minérale, 2 grains $\frac{5}{6}$ de terre absorbante, et 4 grains $\frac{1}{6}$ de sélénite ; il n'y a trouvé aucun indice de soufre ; il croit ces eaux utiles dans les affections hystériques et hypocondriaques, l'épilepsie sympathique, la jaunisse, les obstructions des viscères, et une quantité prodigieuse d'autres maladies, dont le détail deviendrait très-long, et présenteroit beaucoup de cas absolument opposés les uns aux autres, pour lesquels on conseille cependant le même remède. »

1772. MONNET. — *Nouvelle Hydrologie*, par M. Monnet. Paris Edme et Didot. 1772 in-42.

Le chapitre vi est consacré à l'étude physico-chimique de l'eau de Bourbonne. Monnet s'occupe surtout de la température et de l'analyse. Suivant lui, le degré de chaleur de nos eaux n'est point égal partout ; celle du puits carré est à cinquante-cinq degrés du thermomètre de M. de Réaumur, tandis que les autres sources sont à quelques degrés au-dessous. Ces sources diffèrent en-

corçentr'elles par le plus ou le moins de matières qu'elles contiennent.

Il nie la présence du soufre, et si cette odeur existe elle doit être mise sur le compte du *détritus* des végétaux qui se trouvent dans les boues.

L'analyse de six livres d'eau lui a donné :

Terre absorbante et sélénite $1/2$ gros.

Sel marin 3 gros.

1777.. *Réponse du sieur Chevalier*, marchand à Bourbonne-les-Bains, au *Mémoire* de l'adjudicataire des Fermes, in-8 de 56 pages (sans date).

Nous apprenons en lisant cette réponse du sieur Chevalier, que le commerce en gros et les magasins étaient interdits à cette époque dans les quatre lieues des limites du royaume, afin d'empêcher l'introduction frauduleuse des marchandises étrangères.

1774. RICHARD. — *Instruction sur les eaux de Bourbonne*, par M. Richard. 1774 in-folio de 5 pages. Imprim. du gouvernement.

1774. RAULIN. — *Traité analytique des eaux minérales ; de leurs propriétés, et de leur usage dans les maladies ; fait par ordre du gouvernement, par M. Raulin, docteur en médecine, etc. . .* A Paris, chez Vincent,

imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.
M. DCC. LXXIV, tom. I. pag. 279.

» Bourbonne-les-Bains. — Ces eaux minérales sont dans une petite ville de la Champagne, à sept lieues de Langres ; elles sont thermales. Les principes qu'on découvre dans ces eaux, sont du fer, un soufre très-volatil, du sel marin, de la sélénite, une terre alcaline, du sel de Glauber. »

1774. NAVIER. — Navier (Pierre-Toussaint), naquit à Saint-Dizier, le 1^{er} novembre 1712, fut reçu docteur à Rheims, en 1741, et exerça la médecine à Châlons-sur-Marne, où il mourut le 16 juillet 1779.

Outre ses ouvrages sur l'anatomie et la chimie, il publia en 1774 ; *De Thermis Borboniensibus*. Paris 1774, in-4.

Ne serait-ce point là la Dissertation dont nous avons parlé à l'article *Juvet*.

1777. — *Réponse pour les habitans de Bourbonne-les-Bains, et les officiers municipaux de la même ville intimés ;*

Au mémoire de M. de Chartraire, seigneur de Bourbonne, Président à Mortier au Parlement de Bourgogne, Appellant. A Paris, chez P. G. Simon, imprimeur

du Parlement, rue Mignon-Saint-André-des-Arts, 1777.

Ce mémoire qui a trait au procès des bois, suppose un premier mémoire de M. de Chartraire.

1783. DEVARAIGNE. — *Procès-verbal des travaux entrepris par M. le comte d'Avaux aux bains et eaux minérales de Bourbonne-les-Bains.* Ce Mémoire manuscrit, fait partie des archives de l'administration des ponts-et-chaussées, à Chaumont.

« Nous Pierre-Bernard de Varaigne, capitaine-ingénieur des Colonies et des Ponts-et-Chaussées de France, au département de Langres, nous sommes transportés à Bourbonne-les-Bains, le onze mars mil sept cent quatre vingt trois, en vertu des ordres émanés du conseil du Roy, et à nous adressés par Monsieur Rouillé d'Orfeüil, intendant de la province et frontière de Champagne, à l'effet de dresser, suivant les dispositions énoncées par sa lettre du 4 mars dernier, un rapport exact et bien circonstancié de la situation actuelle des travaux entrepris sur la source des grands bains, *par M. le comte d'Avaux co-seigneur de Bourbonne, en conséquence de la vente faite au Roy le 6 May 1324 de moitié de la dite terre par messire Regnard de Choiseul, et Engagiste du Domaine par Edits et déclarations du Roy du 8 avril 1672.*

« Pour remplir notre commission avec la régularité qu'elle exige, et pour nous procurer tous les éclaircissements relatifs à un objet de cette importance, qui intéresse Sa Majesté, *comme propriétaire de la moitié des Eaux* ; Le Gouvernement à cause des troupes qui de tout tems ont été traitées dans les grands bains par les Médecins, et Chirurgiens du Roy ; Les habitants de Bourbonne qui ont le droit immémorial de se baigner gratis dans les dits bains ; Enfin, le Royaume, par les cures admirables et multipliées que ces Eaux opèrent ; nous avons invités M. Juvet Intendant des dites eaux minérales par Brevet de sa Majesté et son premier médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne, M. Mongin Chirurgien du roi au dit hôpital, ensemble les officiers de santé Brevetés du Roi, et M. Chevalier Docteur en Médecine et Maire de la ville de Bourbonne, à nous accompagner dans nos visites ; Toutes choses ayant été bien examinées, observées, pesées et discutées pendant six jours consécutifs, en présence du Sieur Jarrié, appareilleur chargé de la conduite de ces travaux hydrauliques, ou lui duement appelé, nous avons rédigé notre rapport cejourd'huy seize mars mil sept cent quatre-vingt trois à l'hôtel commun de cette ville.

« Nous avons demandé au Sieur Jarrié communica-

tion du projet des dits bains, fait par M. Paris architecte du Roy et dessinateur de son cabinet. Il consiste en quatre bassins de bains fournis par le bassin de la source projetée, de 19 pieds de longueur sur 16 pieds de largeur, en deux réservoirs de 5 pieds de profondeur, capables de contenir, l'un 82 muids d'eau minérale chaude, l'autre 22 muids d'Eau refroidie, en tout 104 muids élevés par des pompes à 14 pieds au-dessus du niveau du bassin inférieur, pour fournir à 46 cabinets de bains de 7 pieds et demi de longueur sur 5 pieds de largeur, desquels 23 au rez-de-chaussée doivent servir en même tems à recevoir la douche. Ce plan a pour étendue celle de l'ancien bâtiment qui a 90 pieds de longueur sur 33 pieds de largeur dans œuvre.

« Ayant comparé ensuite l'exécution du plan, nous avons remarqué que le bassin de la source était restreint à moins de moitié, puisqu'il n'a que 12 pieds 6 pouces de longueur sur 10 pieds 4 pouces de largeur ; Et ayant demandé la raison de ce changement le Sieur Jarrié nous a répondu, qu'il « était autorisé par son architecte à « faire les changements qui lui paraîtraient avantageux ; « qu'il se proposait d'en faire d'autres encore ; que celui-ci avait pour objet de présenter à l'air une moindre « surface d'eau chaude » motif que nous applaudissons,

sans étendre notre suffrage aux changements que nous ignorons ; Rassurés sur ceux qui concerneront la partie d'architecture, nous ne porterons nos regards que sur la construction hydraulique qui est la base essentielle du projet.

« Nous avons ensuite vérifié le degré de chaleur au bassin de la source, les eaux n'avaient que 35 degrés au thermomètre de Réaumur, et s'y sont maintenues jusqu'à ce jour, au lieu de 50 degrés qu'ont les eaux de la grande fontaine et qui, selon le rapport des officiers de santé, seraient nécessaires pour assurer aux douches le degré convenable de 38 à 40 ; d'autant que l'élévation de ces eaux dans le réservoir supérieur, et leur distribution aux différents cabinets, diminueront considérablement le degré de chaleur, comme l'a prouvé l'ancien bain doux destiné aux soldats, qui perdait 16 degrés de chaleur dans un trajet de 18 toises, depuis la fontaine jusqu'au bassin.

« Nous avons ensuite demandé au Sieur Jarrié le journal de ses travaux commencés dès le 15 janvier dernier et qui n'offrent encore que le revêtement du bassin de la source, et la fondation sur grillage des deux réservoirs.

« Il nous a répondu n'en point avoir, et tenir seulement
« des rôles de quinzaine pour le paiement des journées

« d'ouvriers » ; mais M. Chevalier Maire dont les connaissances égalent le zèle, y a suppléé par un mémoire d'observations sur les constructions romaines qui ont été découvertes par hasard le 4^{er} février et jours suivants, en fouillant à 5 pieds environ au-dessus du pavé des anciens bains. Ce mémoire ayant été lû en présence du sieur Jarrié et reconnu par lui pour être une description exacte des ouvrages souterrains dont il nous a produit le plan et l'extrait du mémoire, attendu que les fouilles étant comblées, nous ne sommes plus à même de vérifier par nos yeux ce double exposé dont l'accord atteste la vérité.

Cette découverte expliquera la cause du refroidissement de la source des grands bains, montrera l'embarras où s'est trouvé le Sieur Jarrié bon appareilleur, lorsqu'étourdi par les vives clameurs d'un public inhabile et gêné par l'agent du Seigneur, il a été livré sans guide à ses propres lumières ; nous en tirerons les moyens de construction dont la circonstance aurait fourni l'idée à un ingénieur hydrauliste, à M. Paris, s'il eût été sur les lieux pour diriger sans trouble les opérations de son constructeur plein d'activité.

« Dans les fouilles qu'on a faites pour la reconstruction
« des grands bains, on a découvert à environ 5 pieds au-

« dessous du sol de la place, deux voutes parallèles tra-
« versant un peu obliquement le bâtiment dans toute sa
« largeur, outrepassant même de quelques pieds la
« fondation du mur au midy ; ces voûtes formaient deux
« caveaux de 33 pieds 4 pouces de longueur sur 4 pieds
« 9 pouces de largeur et 7 pieds de hauteur sous clef,
« qui paraissent avoir servir d'Etuves : Ils étaient rem-
« plis sur environ 5 pieds et demi de hauteur d'un sédi-
« ment onctueux et noir qui était surnagé jusqu'au
« dessous de la clef de voûte d'environ 18 pouces d'eau
« ayant 41 et 44 degrés de chaleur et les parois inté-
« rieurs des voûtes construites en tuf, étaient enduits
« d'une terre ochreuse colorée par le fer contenu dans
« les eaux. Ces caveaux ont été vidés, et l'on y a trouvé
« des morceaux de bois de chêne décomposé : quelques
« bouts de planches de sapin devenu plus flexible
« mais bien conservé d'ailleurs ; deux ornements en
« cuivre qui n'ont éprouvé aucune altération, ils ont
« seulement ce verni brun que l'on remarque sur le
« cuivre et le bronze exposés à l'eau ou à l'air : Le pre-
« mier qui a près de 14 pouces de longueur, est une
« espèce de rocaille accompagné de deux volutes avec
« leurs ornements. Le second est palmé : tous deux
« laissent encore appercevoir jusqu'aux plus petites tra-

« ces du burin. On y a encore trouvé un morceau de
« corniche de marbre blanc, plusieurs noyaux de cor-
« nes de bœuf entièrement pétrifiés, lesquels paraissent,
« par leur grosseur et leur longueur, avoir appartenu à
« une espèce beaucoup plus grande que celle que nous
« avons aujourd'hui dans nos contrées. Après que les ca-
« veaux ont été vidés de leurs sédiments et autres corps
« étrangers, on a découvert à l'extrémité au midy de
« celui voisin de la source principale, un troisième
« caveau formant angle droit, dans lequel descend une
« source d'eau froide conduite par un tuyau de plomb,
« se rendant dans un petit bassin de pierre de taille de
« forme ronde, au devant duquel sont deux petites mar-
« ches. Son entrée est traversée dans sa partie moyenne
« d'une forte pierre de taille qui laisse une grande ou-
« verture dessus et dessous. Dans l'épaisseur du mur
« qui termine le fond de ce caveau, est pratiquée une
« petite niche cintrée qui paraît destinée à garantir les
« corps qui amènent l'eau dans le petit bassin cy-dessus.
« A l'angle du côté des bains est une ouverture en forme
« de déjoint qui laissait échapper de l'eau très-chaude.
« Le mur qui sépare les deux caveaux parallèles a 26
« pouces d'épaisseur, et 3 ouvertures de 2 pieds et demi
« de hauteur sur 5 à 6 pieds de largeur servant de

« communication ; vers le tiers de chaque extrémité sont
« deux piliers de 3 pieds en quarré qui excèdent l'extra-
« dos de la voûte et paraissent avoir soutenu un édifice
« auquel la corniche de marbre blanc et les ornements
« en cuivre, destinés à décorer un pilastre et une frise,
« ont pu appartenir. Le pavé des caveaux était couvert
« d'un rang de briques de 12 et 15 pouces sur 9 lignes
« d'épaisseur ; dans le caveau voisin de la source princi-
« pale, et en face du pilier au nord, il y a à l'affleurement
« du pavé un bassin de 22 pouces de diamètre et de 4 pieds
« et demi de profondeur revêtu en plomb ; on y a trouvé
« une plaque de plomb de forme octogone de 16 pouces
« de largeur qui laisse voir en gros caractères en relief,
« la partie supérieure du mot COCILLA (cocilla),
« tranché diagonalement, suivant un côté de cet octogone.
« Il a été facile de compléter le mot par la connaissance
« qu'on a de la guérison aux Eaux de Bourbonne, de cette
« romaine du 3^e siècle que la construction d'un temple
« dédié au Dieu *Orvo* qui présidait aux Eaux Thermales,
« a rendu célèbre.

« Dans cette cuve se rendent 2 tuyaux garnis de
« leurs robinets, l'un venant de la source froide du troi-
« sième caveau, et l'autre venant de la source sous le
« grand bassin.

« A l'extrémité nord des deux caveaux parallèles,
« répond à angle droit, un bassin de 10 à 12 pieds en
« quarré dans lequel passe un corps en plomb qui paraît
« se diriger vers la fontaine et aboutir à la source sous
« l'ancien bassin ; ce corps n'a pas encore été suivi. Ce
« bassin est aussi voûté, mais la voûte en était écroulée.
« En enlevant les décombres, on y a trouvé une pierre de
« 3 pieds 10 pouces de longueur sur 2 pieds de largeur
« qui portait une inscription de six lignes sur toute la
« longueur de la pierre, mais les caractères en sont si
« mutilés, qu'il n'est pas possible d'en distinguer aucun.

« Au fond de ce bassin sont deux pié-droits qui
« semblent annoncer une porte, mais on ne pourra con-
« naître où elle conduit, qu'après la démolition du bâti-
« ment actuel.

« L'air des cavaux n'était point méphytique, puisque
« la lumière s'y est conservée et que les ouvriers n'y ont
« pas éprouvé d'accidents.

« Sous le fond du grand bassin qui était dans le
« bâtiment et qui servait aux douches, est un puits d'en-
« viron 8 pieds en quarré formé de gros blocs en pierre
« de taille, duquel s'élève une source très-chaude et
« très-abondante. Il était comblé de sablon jusque sous
« les dalles du bassin supérieur. On y a trouvé beau-

« coup de végétaux en *détritus*, des noyaux de pêches,
« des noisettes, des noyaux de prunes, quelques glands,
« des poires sauvages, et quelques silex transparents;
« ce sablon était mélangé à une certaine profondeur
« d'une terre grasse. La partie supérieure de ce puits
« était rétrécie par des pierres de taille très-fortes qui
« en coupaient les quatre angles; les eaux qui en ont
« baigné les parois, ont par le laps de tems rongé le ci-
« ment qui les unissait; de sorte qu'en plusieurs en-
« droits, il se trouve des crevasses qui laissent échapper
« les eaux dans les caveaux souterrains.

« Le puits ayant été curé de 9 pieds de profondeur
« et les épuisements ayant été soutenus à 2 pouces au-
« dessus du pavé des caveaux, la source a fait monter le
« thermomètre de Réaumur à 62 degrés. Pendant ces
« épuisements, on a observé qu'il y avait communica-
« tion entre les grands bains et la fontaine, celle-cy
« ayant baissé de 4 pieds et s'étant refroidie ensuite; ce
« qui a donné lieu aux clameurs du public, et fait crain-
« dre à bien des personnes, faute d'examen et de ré-
« flexions, que la source était perdue et les eaux mélan-
« gées sans retour.

« Pour reconnaître la source d'eau froide du 3^e ca-
« veau, on a fait une fouille en dehors du bâtiment, à

« l'angle au midi ; parvenu à environ trois pieds de pro-
« fondeur, on a trouvé une pierre de grais de 8 pieds de
« longueur taillée en bahus, jointe quarrément à 2 autres
« pierres taillées en triangle qui paraissaient d'abord
« l'une recouvrir le corps en plomb, et les autres sortir
« du réservoir d'eau commune. Mais la première enle-
« vée s'est trouvé posée et jointe par deux entailles faites
« au ciseau, à un pied de distance de ses extrémités, sur
« deux autres pierres de grais posées verticalement ;
« d'où l'on présume que ces pierres indiquent par leur
« position la direction du corps d'eau ; ce qui se vérifiera
« mieux lorsque le bâtiment actuel sera démoli, les corps
« passant sous les fondations. »

« Toutes ces observations et descriptions ayant été
reconnûes exactes par le sieur Jarrié, nous lui avons
demandé quelles précautions il avait pris pour rendre le
puits de la source impénétrable aux eaux froides qui
l'environnaient ; comment il avait éloigné celles-cy des
bains et de quelle manière il avait réparé les crevasses et
fentes des murs qui permettaient à la source de se répan-
dre dans les caveaux souterrains.

« Il nous a répondu qu'il n'a point voulu toucher
« aux murs du puits de la source ; qu'il s'était contenté
« de les élever jusque sous le pavé actuel du fond de son

« bassin ; qu'il avait rétabli en moëlons et en chaînes de
« pierres de taille, les voutes des caveaux qui portent
« en partie le grillage de la fondation de ses réservoirs ;
« que ces caveaux sont maintenant remplis d'eau ; qu'il
« est persuadé que cette masse d'eau étant une fois
« échauffée sera une enveloppe qui ne nuira pas à la
« chaleur de la source, lorsque surtout il aura repris,
« après la démolition du bâtiment actuel, la recherche
« des eaux froides dont il connaît à présent la direc-
« tion.

« Cette réponse nous a convaincu que le sieur Jarrié, appareilleur intelligent, ne devait être abandonné à l'exercice de son talent, qu'à l'époque où les constructions hydrauliques et souterraines seraient conduites à leur perfection, et qu'il devait être dirigé pour les fondations du nouveau bain par un artiste exercé aux travaux de cette nature. Nous pensons qu'il fallait maçonner en moëlons et mortier de ciment le caveau voisin de la source qui n'en est séparé que par un mur de 26 pouces d'épaisseur, qu'on aurait dû envelopper le mur au dehors du puits et dans son pourtour, d'une bonne maçonnerie de briques et ciment de deux pieds d'épaisseur et garnie par derrière d'un conroy de terre glaise de 18 pouces, pour ôter aux eaux de la source toute communi-

cation extérieure, qui tend à la fois à diminuer leur volume et leur degré de chaleur ; qu'il fallait soutenir les épuisements à l'affleurement du pavé des caveaux, c'est-à-dire à 13 pieds 10 pouces au-dessous du sol des anciens bains, jusqu'à perfection de cette maçonnerie ; enfin qu'on ne devait combler les fouilles, qu'après avoir recherché les courants d'eaux froides au dehors du bâtiment, pour les détourner dans l'aqueduc de décharge où se vuideront les nouveaux bains.

« Cette dernière opération à laquelle il est possible de revenir était alors d'autant plus facile, que les eaux froides, à l'exception du filet d'eau qui se rendait à un puits intérieur, sont réunis dans deux corps en plomb, au lieu qu'il faudra maintenant recommencer les fouilles et les épuisemens. Pour ce qui regarde le revêtement des murs de la source en maçonnerie de briques et ciment, ainsi que le remplissage en maçonnerie de moëlons du caveau voisin de la dite source, c'est une opération sinon impossible du moins fort coûteuse, puisque les voutes sont reformées et qu'elles portent déjà la fondation des réservoirs supérieurs. C'est donc par une économie mal entendue et par inexpérience, qu'on a épargné à M. le Comte d'Avaux des frais d'épuisement, en recombant les fouilles avant

d'avoir exécuté les ouvrages souterrains, qu'il faudra reprendre de toute nécessité.

« Nous ne nous dissimulons pas néanmoins que l'éloignement des deux conduits d'eau froide, au nord et au midi du bâtiment, rendra à la source des bains quelques degrés de chaleur, mais elle n'aura jamais celui qu'on pouvait lui conserver en maçonnant le caveau voisin et en garnissant les murs du puits d'une bonne chape de maçonnerie. Suivant nos expériences, la source, qui a 62 degrés de chaleur, n'a pu être réduite à 35 degrés que par le mélange de deux neuvièmes d'eau froide.

« Nous devons aussi rassurer le Gouvernement sur l'abaissement considérable et le refroidissement qu'a éprouvés la grande fontaine distance de 11 toises seulement du 4^e caveau au nord, où se rend le corps en plomb qui amène aux bains de l'eau tiède à 26 degrés. Notre nivellement et les repaires indiqués par le sieur Jarrié, nous ont fait connaître que le pavé des caveaux se trouve à 14 pieds 9 pouces au dessous du niveau de la fontaine ; il n'est donc pas étonnant, qu'en poussant les épuisements à cette profondeur, la fontaine si rapprochée de la fouille ait laissé échapper par des crevasses souterraines quelques filets d'eau, et qu'elle ait baissé de 4 pieds. On a curé cette fontaine de 15 pouces jusqu'au pavé, de sorte qu'elle se

trouve avoir 6 pieds de profondeur sur 4 pieds 8 pouces de longueur et 3 pieds 3 pouces de largeur, le pavé de son fond a plusieurs ouvertures en forme de mortaises pour le passage des sources ; il sonne creux et les coups répondent sous les maisons voisines. Il est vraisemblable qu'il se trouve au-dessous une voute qui communique par quelque tuyau de conduite aux étuves que nous venons de décrire. Quant au refroidissement de l'eau abaissée à 14 pouces de hauteur sur le pavé du fond, il provient des eaux froides de la place qui ont filtré à travers les murs de la fontaine, et particulièrement par le conduit en bois qui fournissait ci-devant aux bains des soldats. Les épuisements ayant cessé et les fouilles étant recombées, les eaux de la fontaine ont repris leur ancien niveau et leur chaleur ordinaire de 50 à 51 degrés, suivant les variations de l'atmosphère. Ce phénomène n'exige point d'autre explication : Lorsqu'on détournera les eaux froides, il est évident que la fontaine baissera encore et se refroidira de même, mais tout se rétablira de niveau, et le public en a déjà la preuve.

« Pour démontrer l'impossibilité de perdre les Eaux Thermales de Bourbonne, nous avons jaugé le produit des trois sources qui, par la différence de leurs niveaux, ne peuvent avoir entr'elles qu'une communication acci-

dentelle ; les grands bains étaient de 10 pouces 9 lignes plus bas que le niveau de la fontaine, on les élève de 31 pouces : Le bain Patrice, éloigné de 68 toises de la même fontaine, se trouve plus bas de 2 pieds 6 pouces 6 lignes, et nous nous sommes proposé de l'amener au même niveau. Il résulte de nos opérations, que les bains neufs fournissent par jour 401 muids d'eau minérale à 35 degrés ; La grande fontaine 209 muids à 50 degrés ; et le bain Patrice 165 muids d'eau à 39 degrés. Le total fait un produit de 775 muids par jour ou, pour nous servir de l'expression des fontainiers, 40 pouces 110 lignes d'eau, dont la moitié appartient incontestablement à Sa Majesté par l'acte de vente de 1324. En restreignant M. le Comte d'Avaux à la source des grands bains exclusivement à la fontaine et au bain Patrice, il aura pour son lot 27 lignes d'eau plus que le Roi. Ce produit considérable d'une eau précieuse est un réservoir inépuisable que quinze siècles d'écoulement connu n'ont point altéré, malgré l'élévation de 16 pieds 5 pouces du sol depuis cette époque, de fréquentes alluvions ont amené dans les caveaux souterrains, par la voute écroulée, les différentes choses qu'on y a trouvées. La maladresse des constructeurs pourrait bien mêler les eaux ; mais nous jugeons qu'il est impossible de les perdre. Nous présu-

mons avec beaucoup de vraisemblance que les trois sources minérales sont altérées du plus au moins, par un mélange d'eau étrangère, et nous appuyerons notre opinion sur le degré de chaleur trouvé à la source du grand bain, lorsque les épuisements en ont écarté momentanément les eaux froides. Cette source avait 62 degrés au thermomètre de Réaumur; et comme l'analyse des trois sources fournit les mêmes principes, savoir : 63 grains de sel marin, 4 grains et $\frac{5}{6}$ de sélénite, 2 grains et $\frac{1}{6}$ de terre absorbante et un peu de fer dissous par litre d'eau, on peut supposer avec fondement qu'ayant un foyer commun elles auraient toutes le même degré de chaleur, sans les eaux froides qui s'y mêlent; cette conjecture nous a fourni l'idée d'une expérience pour déterminer la quantité d'eau froide que chacune des trois sources admet, en réduisant un volume connu d'eau minérale échauffée à 62 degrés par le mélange d'une quantité suffisante d'eau froide aux degrés 50, 39 et 35, qui sont ceux actuels de la grande fontaine du bain Patrice et du grand bain. Le résultat de cette triple expérience nous a donné pour la fontaine un mélange de $\frac{1}{17}$; pour le bain Patrice $\frac{3}{17}$ et pour le grand bain $\frac{2}{9}$ d'eau froide à 3 degrés au-dessus du terme de la glace, comme est celle du conduit qui aboutit dans le 3^e caveau.

« Nous avons demandé au sieur Jarrié le devis et le détail estimatif du projet des bains, et le rôle de la dépense faite jusqu'à ce jour.

« Il nous a répondu qu'il n'y avait point de devis ni
« de détail estimatif, le sieur Goux agent de M. le Comte
« d'Avaux étant chargé de faire les paiements sur les rôles
« de quinzaines qu'il lui fournissait; que sa dépense
« pour journées d'ouvriers montait à 6000 francs,
« sans y comprendre les achats de bois, les voi-
« tures pour transport de matériaux et autres objets de
« dépense dont les états sont tenus par le sieur Goux.

« Ayant demandé à celui-ci le montant de sa dépense jusqu'à ce jour, il nous a répliqué : « qu'il ne s'en souvenait pas. »

« Nous estimons par apperçu, que ces bains coûteront au moins cent mille francs, pour l'exécution du projet de M. Paris. Ils rapporteront à M. le Comte d'Avaux 4320 francs, en fixant comme on se le propose à 24 sous le prix d'un bain de cabinets, pour 40 bains au plus par jour pendant trois mois; puisque le fermier des eaux n'a jamais excédé 110 muids par jour et que communément il n'en fournissait que 80, lesquels à 8 sols produisaient 32 francs sur quoi déduisant 9 francs pour l'entretien des 4 chevaux et valets employés au

transport des eaux, il restait 23 francs de bénéfice par jour, faisant pour 3 mois 2070 francs ; l'excédant de 2250 francs représentera donc l'intérêt de 400 mille livres à 2 1/4 pour cent. Nous devons même observer que ce prix est excessif en comparaison de la taxe des autres eaux minérales et notamment de Luxeuil, où un bain de cabinet ne coûte que 6 sols.

« Nous ne parlons pas du produit des douches, parce que nous ne voyons pas la facilité de les donner dans des cabinets de 7 pieds et demi de longueur sur 5 pieds de largeur, déjà embarrassés d'une baignoire, d'une chaise et de vêtemens, lorsque surtout il faudra établir un baquet dans chaque cabinet au premier, pour doucher les malades au rez-de-chaussée. Il est probable qu'au lieu de se réunir dans le quartier bas de Bourbonne que l'égout des Eaux et leur sédiment rendent infect, ils préféreront toujours d'être traités dans leur demeure particulière, s'ils peuvent s'y procurer de l'eau comme auparavant, n'y ayant pas de cabinets de bains aussi resserrés que ceux du projet, chez aucun habitant.

« L'entreprise de M. le Comte d'Avaux fera d'autant mieux l'éloge de sa générosité, qu'elle aura été moins intéressée; la fortune de ce seigneur le met dans le cas

de donner à ses vassaux une preuve marquée de sa bienveillance, en appropriant pour eux des bains qui n'étaient ci-devant qu'un cloaque fétide.

« Nous avons demandé au sieur Jarrié si ses chantiers étaient suffisamment approvisionnés, s'il avait des marchés faits pour la fourniture et le charroi des matériaux, de manière à pouvoir terminer le bâtiment des bains à l'époque du premier may prochain.

« Il nous a répondu que les mauvais temps retardaient ses charrois; qu'il n'avait jusqu'alors employé
« que des matériaux provenant de la démolition du vieux
« château; que la chaux lui manquait, qu'il n'y avait aucun marché fait et qu'il ne prévoyait pas finir pour le
« premier may prochain. »

« Nous jugeons en effet la chose impossible. Son chantier est dégarni; nous y avons vû une vingtaine de blocs de pierre tirés de la carrière de Montcharvot, laquelle n'a servi jusqu'à présent qu'à faire de la chaux. Cette pierre est gelisse, se délite, et se bonifierait peut-être si on pouvait lui donner le temps de jétter son eau de carrière, et de recevoir pendant un été l'impression du soleil. On est dans l'usage à Bourbonne de tirer la pierre dure des carrières d'Enfonvelle et de Chatillon à deux lieües et demie de distance, au lieu de les prendre à la

carrière de Montcharvot d'une qualité inférieure quoique rapprochée d'une lieüe ; Les Romains nous ont donné l'exemple de cette préférence dans la construction de leurs Etuves, puisque leur pierre provenait des carrières de Chalvraines à 5 lieües de Bourbonne.

« Nous avons demandé à visiter le chantier des bois, que le sieur Jarrié nous a dit être dans la cour du château, et nous nous sommes proposés de voir en même temps les choses qui ont été trouvées dans les souterrains et qui sont déposées au château, pour nous assurer par nous même de l'inaltérabilité du cuivre et du plomb dans les eaux de Bourbonne que l'on croyait auparavant ronger ces métaux ; mais le sieur Goux nous ayant refusé une satisfaction qu'il accorde à tout le monde, à moins que nous ne fussions *pourvus de l'agrément de M. le Comte d'Avaux actuellement à Londres*, nous ne nous sommes point transportés au château, nous en rapportant d'une part au sieur Jarrié qui nous a dit que tous les bois de ses fermes étaient sur place et en partie travaillés, et d'autre part au témoignage des personnes qui nous ont accompagné, lesquelles attestent que le cuivre et le plomb se sont parfaitement bien conservés sous les Eaux minérales et dans leur sédiment, et que les métaux n'y ont pas

été dépourvus de leur phlogistique, comme il arrive au fer.

« Quoiqu'en ce moment, depuis deux mois de travail, la construction des nouveaux bains ne présente encore que le revêtement imparfait du bassin neuf de la source, et la fondation d'un réservoir supérieur, le retard des ouvrages ne peut être imputé au sieur Jarrié qui a été gêné dans ses opérations n'étant pas maître de ses marchés ; mais contrarié par la saison et par d'autres circonstances, chargé d'une construction nouvelle pour lui, sa position devient critique faute d'être sous les ordres immédiats et exclusifs d'un artiste ordonnateur du bâtiment, qui pénétré des ressources de son art et sourd aux clameurs de la populace, dirigerait par sa présence les opérations de ce chef d'Atelier, et dont la réputation bien établie serait garant du succès. De telles fonctions conviennent sans doute à l'architecte habile qui a donné le projet, et nous nous persuadons que personne n'est plus à même que M. Paris d'ajouter à son projet le mérite d'une exécution difficile.

« En tout état de choses, nous ne pouvons point flatter le Gouvernement de l'espoir de jouir des nouveaux bains au premier May ; il serait même dangereux d'y introduire les malades avant que les mortiers soient bien

essuyés, et que les peintures à l'huile et vernis des cloisons aient perdu leur odeur nuisible. C'est à la sagesse du ministère de préparer aux troupes, pour cette année seulement, un traitement particulier aux Eaux de Bourbonne, en attendant que notre projet des bains militaires sur la source Patrice puisse être exécuté, s'il obtient l'agrément de Sa Majesté. Nous proposons à cet effet d'établir 8 douches provisoires au-dessus de la source actuelle du bain Patrice, et de sacrifier une salle basse de la convalescence à 40 baignoires dont les eaux seraient fournies par le régisseur de M. le Comte d'Avaux, pour tenir lieu des bains doux qu'il ne pourra livrer aux soldats à l'époque du premier may prochain.

RÉSUMONS.

1° « Les ouvrages ne sont pas assez avancés pour être fini à l'époque du premier may prochain.

2° « Ceux exécutés jusqu'alors annoncent par leur imperfection que le préposé à la conduite, ouvrier principal qui a le mérite secondaire, doit nécessairement être dirigé par un ordonnateur en chef, M. Paris auteur du projet.

3° « Pour la réussite d'un ouvrage aussi important, l'architecte doit être seul chargé de la direction des travaux hydrauliques, et tout autre, le propriétaire même, être passif et nul sur l'atelier.

4° « Les sources d'Eaux Minérales de Bourbonne sont trop abondantes pour jamais se perdre, elles ne peuvent qu'être mélangées d'eaux froides, par maladresse : Elles le sont toutes du plus au moins.

5° « La moitié des eaux appartenant au Roy et l'autre moitié au co-seigneur engagiste de Bourbonne, la source des grands bains surpasse le lot de M. le Comte d'Avaux.

« En foi de quoi nous avons rédigé le présent rapport à l'hôtel de ville de Bourbonne le seize Mars mil sept cent quatre-vingt-trois. Signé Devaraigne, Juvet, M. pour le Roy et son intendant des Eaux de Bourbonne, Mongin chirurgien major et Chevalier docteur médecin et maire royal de la ville. »

1783. — *Avis sur les Bains de Bourbonne.* — Nous trouvons sous ce titre, dans le *Journal de méd. chir. et pharm.*, etc... Avril 1783, pag. 382, quelques observations sur les sources de Bourbonne, faites au moment de la reconstruction des bains : elles ont bien leur intérêt. Voici cet article, il n'est pas long : « Le dérangement que les fouilles et les épuisements qui ont été faits pour la reconstruction des Bains de Bourbonne, avoient occasionné à la Fontaine chaude de ce lieu, n'a été que

passager, ainsi que les craintes qu'il avoit fait naître : cette fontaine a repris toute sa chaleur et son état ordinaire.

« Les découvertes auxquelles ces travaux ont donné lieu, ajoutent aux témoignages qu'on avoit déjà, que ces eaux célèbres ont été fréquentées des Romains lorsqu'ils étoient les maîtres des Gaules. On a trouvé sous les bassins et attendant les bains, trois espèces de réservoirs ou étuves de sept à huit pieds de hauteur sans voûte et de sept pieds de large, remplis d'une eau très-chaude : on a trouvé aussi un puits de forme quarrée renfermant une eau dont la chaleur est à 64° 1/2 du thermomètre de Réaumur, c'est-à-dire, d'environ quinze degrés de plus que celle de la fontaine.

» Ces ouvrages souterrains, dont on n'avoit nulle idée, ne prouvent-ils pas l'affaissement successif des collines qui auroit exhaussé le sol du vallon où sourdent ces eaux. Des temps de barbarie et de calamités auront pu faire oublier ces monuments sur lesquels, dans la suite, on aura construit les bains qu'on vient de détruire, pour en établir d'autres plus commodes. »

1785. CARRÈRE. — *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en*

général et sur celles de la France en particulier, avec une Notice de toutes les Eaux minérales de ce royaume, et un Tableau des différens degrés de température de celles qui sont thermales. Publié d'après le vœu de la Société royale de médecine, par M. J.-B.-F. Carrère, conseiller-médecin ordinaire du Roi, professeur, etc. A Paris, chez Rémont, libraire, quai des Augustins, n° 41. M. DCC. LXXXV, in-4°.

Voir l'article concernant le BASSIGNY, pag. 214 à 224.

1785. — *Dictionnaire minéralogique et hydraulogique*. Paris, 1785, 4 vol in-8°.

Dans le Tom. I, *Fontaines minérales*, on trouve p. 209 à 232, une analyse succincte des *Observations* de Dufay et de *l'Ouvrage* de René (Charles), suivie de huit observations dont sept tirées du *Livre* de Chevalier (I, II, XII, XIV, XV, XVIII, XIX) ; la huitième est de Juvet.

Dans le Tom. II, *Fontaines minérales*, pag. 164-169, l'auteur reproduit le chapitre VI de la *Nouvelle Hydrologie* de Monnet, qu'il fait suivre d'un essai bibliographique.

Dans le Tom. III, *Mines et Fossiles*, on lit ce qui suit, pag. 597 : « En 1739, on découvrit une mine de mercure, en tirant des pierres d'une carrière près d'un village à deux lieues de Bourbonne-les-Bains, appartenant

au marquis de la Charce. Il y avoit deux espèces de terre, qui rendirent 1/300 en mercure. A 15 ou 16 pieds de profondeur, on ne trouva plus qu'une terre glaise. Cette mine est sur le penchant d'une montagne, dont le pied est baigné par quelques petits ruisseaux. »

1795. DELAPORTE (l'abbé), — *Le voyageur français*. — Paris, 1765-1795, 42 vol. in-12. Le Tom. xxxviii contient quelques renseignemens assez hasardés sur l'histoire de Bourbonne.

1798. — *Rapport fait par Malès, au nom d'une commission spéciale, sur une pétition des communes qui composaient le canton de Serqueux, département de la Haute-Marne, relative à leur réunion à la commune et canton de Bourbonne-les-Bains, du même département. Séance du 25 floréal an vi (au Conseil des Cinq-Cents)*. Paris, imprimerie nationale, prairial, an vi, in-8°, brochure.

.... *Mémoire pour madame de Bourbonne, femme divorcée de M. D'AVAUX, contre M. D'AVAUX*. In-quarto (sans date).

Il résulte de ce Mémoire que M. D'Avaux a épousé M^{lle} de Bourbonne à l'âge de 13 ans, que cette union ne

fut pas heureuse et que M. d'Avaux dilapida les biens de sa femme. La demande du divorce est basée sur une dépense de plus de 500,000 francs sur la fortune de sa femme mineure.

1808. LEBRUN. — *Mémoire concernant les eaux minérales et thermales de Bourbonne-les-Bains*, les constructions anciennes et modernes faites pour leur élévation, leur direction et leur usage, ainsi que les mesures à prendre pour leur conservation dans l'avenir. Par M. Lebrun, inspecteur en chef de 4^{re} classe des ponts et chaussées du Département de la Haute-Marne. Mémoire manuscrit, faisant partie des archives du génie. Place de Bourbonne. Art. 4. n° 3.

« L'efficacité des eaux de Bourbonne employées en boisson, en douches et en bains est tellement connue, que de toutes les parties de l'Empire français, et même des contrées de l'Europe les plus éloignées, on vient y chercher la guérison d'une multitude de maladies internes, ainsi que des fractures et des blessures de tout genre et surtout de celles d'armes à feu.

*Utilité de ces Eaux pour le public et pour les militaires.
Avantages qu'en tirent les habitants.*

« Chaque été on compte de six à sept cent personnes

qui font usage des bains publics, et le gouvernement entretient à ses frais dans ceux de l'hospice impérial mille à douze cents militaires de tout grade, en hiver même, on y trouve des individus attirés par l'espoir de trouver du soulagement aux maux les plus graves et les plus insupportables. Cet exposé constate assez l'importance extrême d'un Etablissement, qui depuis un grand nombre de siècles a donné naissance à la Ville de Bourbonne, maintenant peuplée de plus de 3,000 habitans, dont l'aisance se fonde sur une somme annuelle de 150 à 200 mille francs que les baigneurs laissent dans ses murs.

*Position des Sources; antiquité des ouvrages;
de leur confection.*

« Les sources et les bains de cette ville sont situés dans un vallon reserré, et que dominent des montagnes de 80 à 90 mètres d'élévation; il serait aussi curieux qu'intéressant de connaître l'histoire des eaux de Bourbonne dont l'usage remonte et se perd dans les nuages de l'antiquité. Ce qu'on sait de positif à cet égard, c'est que même avant la conquête des Gaules, plusieurs Romains par des *ex voto* tracés sur le marbre et sur la pierre, ont laissé à Bourbonne des monumens de leur reconnaissance pour les bienfaits de ses eaux.

« On ne peut douter encore, que d'âge en âge, le gouvernement ait jeté sur ces bains des regards de bienfaisance et de protection, et qu'il s'en soit réservé le domaine, que depuis il a seulement engagé aux Seigneurs de Bourbonne, à charge par eux de mettre et d'entretenir en bon état tout ce qui se rapporte à cet établissement.

Reconstruction du bain public en 1783.

« Il était néanmoins tombé dans un état déplorable de vétusté et de dégradation ; pour l'en tirer M. Davaux, Seigneur de Bourbonne, (du chef de M^{me} de Chartraire alors son épouse), entreprit en 1783 l'entière reconstruction du grand bain situé sur la place. Ces réfections nécessitèrent des fouilles de 5 à 6 mètres (17 pieds) de profondeur afin de rechercher les canaux conducteurs des eaux thermales.

Découverte alors faite du grand puisard et d'aqueducs environnants.

« A ce niveau seulement, au point d'où jaillissent le plus abondamment les sources, on découvrit un puisard, construit vers le siècle d'Auguste, il était couronné d'une grande voûte et paraît avoir été le centre d'un temple dans lequel se trouvèrent un autel et quelques instru-

ments de sacrifice. On y recueillit aussi des cornes pétrifiées (1) d'une grosseur monstrueuse, provenant de bœufs, qui vraisemblablement avaient servi de victimes offertes aux dieux de Bourbonne, sous le nom de *Dii et Deæ Vorvoniæ*.

« Sur le contour de ce puisard, à la même profondeur et dans des directions différentes, s'embranchaient plusieurs aqueducs voûtés et horizontaux (2), sur le fond desquels rampaient des corps cylindriques de plomb d'environ 4 pouces de diamètre, destinés à répandre de tous côtés les eaux thermales, pour l'usage public et jusqu'aux distances au moins de 420 à 450 toises.

Difficultés éprouvées lors de ces réfections.

« La construction de ces aqueducs, leur solidité, l'excellence et la dureté de leurs ciments prouvaient à quel degré les Romains ont porté la perfection de cet ouvrage. Lorsqu'en 1783 on fut descendu au niveau du puisard susdit, le bouillon jaillissant se trouva tel, que

(1) Une corne semblable a été découverte dans le puits du forage n° 10.

(2) C'est probablement un de ces embranchements que la sonde a rencontré au forage n° 10, entre 5 et 6 mètres de profondeur. D'autres constructions ont été découvertes dans les forages n° 1, 6, 7, 8 et 9.

d'une part, les ouvriers ne purent plus supporter la chaleur de ces eaux qui s'élevaient à 60 degrés du thermomètre au mercure, que de l'autre leur abondance excédant de beaucoup les quantités de celle qu'on pouvait épuiser avec les machines hydrauliques ou autres dont on se servait, l'Architecte de M. Davaux, les ouvriers et le public eurent des craintes fondées de ne pouvoir plus maîtriser les eaux dont était remplie la cavité des fouilles.

« Dans cette extrémité on ne négligea pas de chercher à connaître la profondeur du trou du puisard, en y descendant une perche de 46 à 47 pieds ; mais outre que la force de la gerbe d'eau repoussait cette perche, elle se trouva trop courte, et seulement on s'assura pour lors, que les eaux montaient d'une hauteur au moins de 34 à 35 pieds.

« De ce moment, toute recherche ultérieure étant jugée dangereuse, on se contenta d'élever avec précipitation au contour du puisard, une maçonnerie en pierre de taille revêtue extérieurement d'une autre en moëllons, le tout enveloppé d'une ceinture de terre glaise corroyée, afin s'il était possible de contenir toutes les eaux thermales dans cette conduite et de les faire monter à la hauteur nécessaire pour leur procurer un écoulement au-

dessus du sol environnant. On prit en même temps des précautions pour écarter les eaux sauvages et celles des sources d'eau froide et éviter leur mélange avec celles thermales.

Impossibilité d'élever, dans l'avenir, les Eaux au-dessus du niveau auquel elles arrivent maintenant.

« A mesure de l'élévation sur elles-mêmes de ces dernières, on s'aperçut que leur force d'ascension diminuait progressivement, et assez pour être certain que si on voulait les faire monter plus haut, alors refoulées par leur propre poids, non seulement on n'en obtiendrait plus qu'un mince volume, mais on les forcerait à se procurer de toute part des refuites, des échappées à travers les glaises et autres terres (1) ; aussi le terme de cette ascension fut fixé à un niveau un peu supérieur à celui du pavé de la place publique, niveau que prend aussi la fontaine située sur la même place et qui n'est qu'une dérivation de la conduite principale prise dans un des aqueducs dont on a parlé précédemment.

(1) Pour cette raison, il serait utile de donner aux puisards la plus grande profondeur possible, et aux eaux le débouché le plus bas possible. Autrement on s'exposerait à voir diminuer rapidement le produit des sources. Il est vrai cependant que les sources ont changé leur régime.

« On ne dira rien de la construction du surplus de l'édifice renfermant les bains, qui présentent beaucoup d'avantages et de commodités : mais le volume des eaux qui dans les premières années après cette construction suffisait au service est sensiblement diminué depuis 5 à 6 ans et la roue à godets mue par un cheval qui les fait monter à 5 mètres au-dessus du niveau du puisard, pour les porter dans des réservoirs destinés à alimenter les douches et les cabinets des bains, ne suffit plus à les remplir et leur donner le moyen de se refroidir dans le temps opportun.

*Diminution sensible des Eaux dans le grand puisard,
et quelle en est la cause presque vraisemblable?*

« On ne peut attribuer cette diminution de volume et de force dans le grand puisard qu'à des refuites et voyes d'eau qui de toutes parts se manifestent et se font sentir sur la place des bains et dans les maisons environnantes jusqu'à la distance de 80 à 400 mètres (40 à 50 toises), et qui depuis quelques années semblent augmenter.

« Ces filets avec de moindres degrés de chaleur, de principes salins et autres qualités, ont d'ailleurs à peu près les mêmes vertus, quoique leurs eaux soient moins limpides et plus chargées de parties hétérogènes, crétacées et terreuses.

*Situation des Eaux sur la place et dans plusieurs
maisons voisines.*

« Quelques personnes pensent néanmoins que sans inconvénient, on pourrait permettre aux particuliers qui ont de ces filets sur leurs propriétés d'en faire la recherche et de les destiner à leur bénéfice privé. C'est ce qu'on réserve d'examiner après la description qui va suivre de ce qui se rapporte aux bains de l'hospice impérial et militaire. Anciennement, dans l'enceinte de cet hôpital, était le bain dit Patrice, dont les eaux éparses, sales, peu abondantes, ne présentaient pour le service militaire qu'une sorte de cloaque.

Bain de l'hospice impérial réconstruit en 1784.

« D'après ces inconvénients et les représentations qui furent faites à ce sujet, le Ministre de la guerre ordonna la réfection de ces bains en 1784, le travail s'est effectué sur les projets et sous la direction de l'Ingénieur qui écrit ce mémoire.

*Découverte d'un aqueduc construit vers le siècle
d'Auguste.*

« Les fouilles descendues jusqu'à 5 mètres et plus, ou environ (16 pieds) de profondeur, ne montrèrent d'abord que des ramifications faibles et incertaines d'eaux

chaudes et quelques traces d'anciens ouvrages avec de petites cases ou bassins en pierres corrodées en tous sens et à travers lesquelles les eaux s'étaient frayées des chemins et des issues de toute part.

« A la profondeur susdite on découvrit enfin un acqueduc vouté de 4 pieds de diamètre (1^m 30) dirigé du nord-ouest au sud-est, à peu près parallèlement à la rue de l'hôpital : Il parut être absolument de la même construction que ceux que l'on avait trouvé en 1783, au pourtour du Puisard des bains publics et n'en être que la prolongation.

« Il fut recherché dans une longueur de 20 mètres environ, et dans sa partie allant au sud, on le trouva subdivisé en quatre branches évasées entr'elles en forme de quadrilatère rectangle.

« Au radier du fond de cet acqueduc étaient quatre cases ou chambres d'environ quatre pieds (1^m 30) de côté en pierre de taille ; la première est placée dans la rue de l'hôpital sur la direction de la fontaine publique.

« Les deux suivantes sont dans l'intérieur du bain actuel : la quatrième placée hors de l'enceinte et sous la rue ne pouvant être mise en usage, a été rebouchée.

« Au centre de chacune de ces cases se montraient

les orifices d'autant de tubes verticaux en plomb, de quatre pouces de diamètre (10 centimètres), avec des restes de robinets en cuivre qui avaient été scellés sur ces orifices.

« Cette découverte précieuse fut suivie de celle de beaucoup de monnaies de cuivre à l'effigie des derniers Césars et de quelques-uns de leurs successeurs immédiats : d'où l'on a tiré cette conséquence que l'acqueduc servait encore au commencement du 3^e siècle de l'ère Chrétienne, et qu'à cette époque il a été vraisemblablement comblé et rendu inutile par quelqu'accident. Qu'alors et jusqu'à nos jours les eaux qui y trouvaient leur dégorgement, furent obligées de s'extravaser et formèrent les ramifications diverses qui s'élevaient à la superficie du sol.

« Au moment de la refection en 1784, cet Acqueduc ne pouvant plus servir, il fut démoli, mais en réservant son radier et les orifices des tubes en plomb.

*Orifices de quatre tubes de plomb découverts au
fond de cet acqueduc.*

« Comme on présuma qu'ils avaient jadis ouvert passage aux eaux, l'Ingénieur tenta de décombrer ces tubes remplis de terre, de dépôt vaseux, de noix, de noisettes,

de feuilles d'arbres et de végétaux (1). Pour extraire avec précaution ces matières sans nuire aux parois des tubes, il usa d'une sonde douce préparée à cet effet.

« Après une assez longue manœuvre et être descendu de 14 à 15 pieds au dessous du radier de l'aqueduc, en présence d'un grand nombre de spectateurs, tout à coup la colonne d'eau inférieure expulsant les encombres d'un de ces tubes, s'éleva en jet à plus de 30 pieds, et présenta une gerbe d'eau thermale ayant autant de chaleur que d'impétuosité.

Usage que l'on a fait de ces tubes.

« L'analyse de ces eaux peu après faite par M. Chevalier médecin à Bourbonne, prouva que leurs qualités étaient exactement les mêmes que celles du bain public.

« Deux autres tubes successivement débouchés donnèrent les mêmes résultats ; mais tous pendant 12 à 15 jours ne dégorgeaient que des eaux noirâtres et chargées de détriments tels que ceux dont on vient de parler.

(1) Des matières analogues ont été retirées du fond du puisard civil, quand il fut curé en 1855, par M. Drouot. On trouva aussi une médaille du Bas-Empire, une pièce d'argent à l'effigie d'Alexandre le Macédonien, un camée en silex représentant Mercure, etc...

« Avant de faire entrer ces tubes dans le projet de reconstruction il fallait attendre que leurs eaux fussent redevenues à leur degré naturel de limpidité et de pureté.

« Il était utile encore de constater à quelle profondeur ils descendaient et s'ils avaient entr'eux des rapports constants dans leur partie inférieure. Pour obtenir ces connaissances, on boucha alternativement l'orifice d'un ou deux de ces trois tubes, et au moyen de ce que l'on avait observé la vitesse et le volume d'eau que chacun d'eux produisait lorsque tous trois étaient ouverts, on put aussi constater que lorsque l'un d'entr'eux laissait passage à l'eau, sa force et sa vitesse s'accroissait tellement qu'il produisait seul un volume égal à peu près à celui des 3 lorsqu'ils coulaient librement : A la profondeur susdite, le volume sortant de ces tubes était au moins décuple (1) de celui qu'ils donnaient à la hauteur où ils sont élevés pour les bains.

« On vit encore à l'aide de ce jeu alternatif, que ces tubes répondaient à des conduites inférieures qui vraisemblablement n'étaient pas entièrement désobstruées, puisque dans les corps l'eau ne s'élevait que par ressau

(1) Raison puissante pour abaisser le fond du puisard.

avec intermittence, tantôt claire, tantôt chargée de vases plus ou moins épaisses.

« Enfin au bout de trois semaines on obtint constamment pour tous les orifices des eaux limpides et en volume égal, alors on se crut assuré qu'il n'existait plus d'embarras dans les couloirs inférieurs.

*Profondeur de laquelle l'eau monte dans ces tubes
pour arriver dans les bassins.*

« Il restait à connaître la profondeur de ces tubes ; à l'aide d'une verge elle fut trouvée de 25 pieds au-dessous du radier de l'aqueduc et en y ajoutant 16 pieds de profondeur de fouilles au-dessus de ce radier, il en résulte un total de 41 pieds 4 pouces (13^m 4 centimètres) pour la hauteur dont les eaux s'élèvent depuis leur courant souterrain dans les bains militaires.

« Au moment où les tubes furent ouverts à l'eau, on examina si son produit ne changeait rien au volume et au niveau du puisard des bains publics et on n'aperçut aucune différence sensible.

*Preuve que le bain public est le principal foyer et que
les tubes du bain militaire ont une correspondance
avec ce foyer.*

« Mais en réfléchissant sur l'existence évidente du canal souterrain qui correspond aux tubes ascendants,

on resta convaincu qu'il n'est qu'une dérivation de la source première qui vraisemblablement se trouve être à même profondeur sous le puisard du bain public appartenant à M^{me} de Chartraire.

« Maintenant si on se rappelle que les travaux faits par les Romains vers le 4^{er} siècle ne descendent qu'à 17 pieds au-dessous du sol actuel, tandis que les constructions primitives sont à peu près de 44 pieds au-dessous du même niveau, on ne verra pas sans une sorte d'admiration à quelle antiquité doivent remonter les constructions premières et l'usage de ces eaux.

Présomption sur le lieu d'où vient la source.

« En effet puisqu'il s'est écoulé 1700 ans au moins depuis l'élévation au dessus des aqueducs Romains, il a fallu dans le même rapport un intervalle au moins de 2500 années pour l'élévation du même sol jusqu'à 25 pieds au dessous du fond où coulent les sources et par conséquent la distance des temps où les premiers travaux ont été faits jusqu'à nos jours peut être évaluée à plus de 4000 ans, sans compter que pendant plusieurs siècles on a pu faire usage de ces eaux avant d'être obligé d'employer l'art pour les mettre à profit.

« On peut observer aussi avec une sorte d'étonne-

ment que dans ces temps si éloignés l'architecture hydraulique était exercée dans les Gaules, ce qui suppose que déjà les arts et la civilisation y avaient faits des progrès.

« Si de plus on considère quelle force immense doit avoir une source qui fait remonter verticalement ses eaux dans des siphons à plus de 44 pieds, on ne se fera qu'une idée imparfaite de son volume à une telle profondeur, et on se convaincra qu'elle tire son origine et son foyer de montagnes très élevées.

« On pourrait soupçonner que cette origine vient des hauteurs bordant la vallée de Borne, parce qu'on y trouve un sol schisteux et mêlé de pyrites. Quoiqu'il soit de cette présomption, il résulte des expériences que le même Ingénieur fit lors de la réfection du bain militaire que s'il était possible de baisser seulement de 3 à 4 pieds (1^m 33), le niveau des eaux et leurs bassins en leur procurant un écoulement, on acquerrait un volume plus que double de celui que l'on obtient actuellement, et qu'au contraire si par quelque cause que ce soit on était dans l'avenir forcé d'élever les eaux dans leurs tubes, seulement de 2 à 3 pieds (1^m 00), alors leur jet n'ayant plus la force de vaincre la résistance de leur poids on s'exposerait à voir presque entièrement tari ce trésor.

Machine servant à élever les eaux des bains militaires.

« Pour achever le détail de la construction du bain impérial de l'hospice il suffit d'ajouter que des trois tubes en plomb qui l'alimentent, les eaux du premier situé dans la rue et celle du deuxième contenu dans le bâtiment se réunissent dans un grand puisard ; de là pour les faire monter dans le réservoir des douches, l'ingénieur y a adapté un chapelet avec une corde et des pelottes sphériques de chanvre en évitant autant que possible l'usage du cuivre et du fer que l'action corrosive des eaux détruit en peu de temps. Cette machine est celle dont on se sert encore aujourd'hui comme la plus simple et la moins dispendieuse. Pour faire monter l'eau depuis l'orifice des tubes de plomb jusqu'au niveau du fond du puisard et des bassins, le moyen le plus sûr qu'on ait trouvé a été de forer sur un diamètre de 4 pouces, des pierres dures et de forts appareils qui forment l'axe d'ascension des eaux, et qui revêtues de maçonnerie avec excellent mortier de ciment paraissent devoir pendant longtemps empêcher toutes extravasions. A leur dégorgement chacun de ces tubes est couronné d'un chapeau en cuivre étamé percé d'un nombre de trous suffisans pour donner passage au volume d'eau et empêcher

qu'aucune immondice considérable ne puisse s'insinuer dans la conduite et dans tous cas d'accidents faciliter l'expulsion des matières qui l'encombrent.

*Moyens généraux de préserver les bains
et de les conserver.*

« Cet historique des eaux de Bourbonne ne remplirait pas le but qu'on se propose s'il n'était complété, par l'énumération de toutes les précautions que la nature des eaux thermales, l'état où elles se trouvent et le local, semblent devoir exiger pour leur conservation avenir.

En voici le résumé :

« Le grand puisard du bain public et civil paraît être situé perpendiculairement et à 44 pieds (ou 13^m 32) de hauteur au dessus de la source principale ou du grand réservoir des eaux.

« La fontaine publique de la place paraît être une dérivation du grand puisard prise environ à 17 pieds ou (5^m 52) au dessous du pavé de la place.

« Les trois tubes en plomb à l'aide desquels les eaux montent dans les bains militaires de l'hospice, paraissent aussi communiquer avec le grand réservoir à 44 pieds 4 pouces (13^m 42) au-dessous du niveau des bassins ; et

s'il existe sous terre quelque'autres tubes d'ascension des mêmes eaux, ils ont vraisemblablement même origine et même profondeur.

*Il s'échappe sous terre une multitude de filets épars
d'eau qui diminuent leur volume dans
les réservoirs.*

« Aux environs du grand puisard public surtout et peut-être aussi autour des bains militaires, les eaux, faute d'avoir pu être parfaitement renfermées et contenues dans leurs canaux et siphons ascendants, se sont par leur force, procurées des refuites, des écoulements à travers le sol d'autant moins compact, qu'il a été plusieurs fois fouillé, lors des diverses constructions et que ce sol paraît s'être prodigieusement élevé soit par la descente des terres du haut des montagnes, soit par les dépôts du torrent de Borne, qui avoisine les bains, soit par les encombres et détrimens des édifices voisins.

*Il serait à désirer qu'on apportât remède à ces
déperditions.*

« Ainsi tout le terrain à l'entour des établisemens des bains peut être considéré comme une éponge remplie d'eaux chaudes extravasées et même de sources froides.

« Quoique cela doive être extrêmement difficile et

dispendieux, pour ne pas dire impossible, il serait à désirer que tout ce terrain fût profondément excavé et glaisé pour remédier aux filtrations actuelles des eaux thermales, en prévenir l'augmentation ou même qu'il s'y forme de nouvelles issues qui ne peuvent qu'affaiblir la force des eaux dans les puisards et les tubes; et par conséquent diminuer leur volume actuel, déjà insuffisant pour le service.

« Dans cet état de choses, il semble qu'il y aurait imprudence extrême et danger imminent, de permettre à aucun particulier l'ouverture de puisards privés dans les propriétés où sortent quelques filets de ces eaux et que ces nouvelles dérivations ne pourraient avoir lieu qu'au détriment des bains militaires et civils.

Examen de la question si on peut permettre d'appliquer ces filets d'eau à des usages particuliers.

« Si un seul particulier se permettait une telle entreprise et qu'elle fût autorisée ou tolérée, bientôt on serait forcé d'accorder même licence à 20 ou 30 autres qui pour leur intérêt useraient de la même faculté et multiplieraient infiniment les craintes de détrimens pour les établissemens publics.

« A l'objection que les propriétaires de sols sur les-

quels les eaux thermales sortent, ont le droit d'user de cet avantage, on peut répondre avec justice qu'ils ne tiennent pas de la nature le don de ces eaux, puisque ce n'est que par des travaux immenses qu'elles ont été élevées dans des canaux à une hauteur de plus de 41 pieds, qu'ils n'ont en rien contribué à ces ouvrages, qu'au contraire ce n'est que par le résultat d'accidents fâcheux qu'ils ont des filets, dérobés pour ainsi dire aux grands Réservoirs.

« Qu'évidemment ces réservoirs ont dû précéder toutes bâtisses particulières qui n'ont eu lieu aux environs que par l'avantage qu'elles procurent de loger, de nourrir, de soigner les baigneurs, mais non dans la vue primitive de leur fournir des bains particuliers.

Inconvénient qui résulterait de cette permission.

« Que s'il en était ainsi, non-seulement les voisins de ces grands établissements qui, sans dépense, se procureraient des eaux minérales (à la vérité plus faibles de principes, moins chaudes et moins pures), non-seulement attireraient chez eux tous les malades en distribuant les eaux à de moindres prix, mais occasionneraient la ruine du bain public, puisque l'engagiste à qui il appartient (M^{me} de Chartraire) privé de la majeure partie du pro

duit annuel affermé 3,600 fr. n'aurait plus le moyen de se récupérer d'une dépense de plus de 80,000 fr. faite il y a vingt-cinq ans pour la restauration, non plus que de faire dans la suite les travaux inévitables d'un entretien coûteux.

« Qu'ainsi rien dans l'avenir n'assurerait l'existence de ce bain public ni même celle du bain militaire, qui est dans une telle corrélation, une dépendance si marquée avec le précédent, qu'à la conservation du premier est liée celle du second auquel le gouvernement ne peut qu'attacher les plus grands intérêts.

« Que même quand contre toute apparence, l'ouverture de bains privés ne nuirait pas à la conservation de ceux publics, la concession d'un tel droit en faveur de particuliers attirant chez eux presque exclusivement les baigneurs, réduirait à la pénurie environ deux cents autres propriétaires qui annuellement se constituent en frais pour préparer aux baigneurs des maisons qui seraient bientôt désertes.

« Sous une multitude de rapports convaincants, il importe donc d'assurer la concentration et l'usage des eaux dans les bains publics et de l'hospice, mais il n'est pas moins indispensable de procurer à ces eaux après qu'elles ont servi, un écoulement facile, certain et dégagé de tous inconvénients.

« Il a maintenant lieu pour les deux bains, par deux aqueducs qui en traversant l'hôpital vont se dégorger dans le ruisseau de Borne.

*Ruisseau de Borne dans lequel les eaux des bains
ont leur décharge.*

« Malheureusement le lit de ce ruisseau qui quelquefois se change en torrent est fortement rempli, soit par les pierres et encombres qu'il charrie et dépose, soit par les immondices que les riverains y jettent, soit par le produit des aisances de l'hôpital qui sont situés dessus, soit par les sédiments des eaux minérales, soit par l'afflux des eaux salées de plusieurs rues, soit enfin par son peu de pente qui dans les temps de crues permet aux eaux de la rivière d'Apace d'y remonter et d'arrêter son écoulement.

« De là résulte que fréquemment, même en été, le bain militaire est totalement inondé, de plus de deux pieds au dessus du niveau des bains et plusieurs autres graves inconvénients : D'abord celui de voir le service militaire interrompu pour plusieurs jours, d'être envasé, ce qui pour le remettre en état occasionne des frais considérables et plus que tout, le risque que les tubes ascendants soient encombrés, ce qui en perdrait

totalemenl les eaux, ou jetterait dans de fortes dépenses pour rétablir leur cours.

« On ne peut prévenir ces accidents que par le curage annuel et soigné du ruisseau de Borne, comme aussi de la rivière d'Apance (1).

Nécessité de faire le curement prochain.

« A cet effet, dans l'été de 1807, il a été remis à M. le Préfet, un devis estimatif des dépenses qu'exige ce curage et des sommes pour lesquelles le gouvernement, M^{me} de Chartraire, la commune de Bourbonne et les riverains auront à y contribuer. Il est indispensable d'en ordonner la prompte exécution et de veiller à ce que dans l'avenir cette vidange soit renouvelée autant que le besoin l'exigera.

Crainte de l'insuffisance de ce moyen de décharge des eaux.

« Mais, à raison du reflux de la rivière d'Apance, ce moyen même pouvant encore être insuffisant, il conviendrait dans la suite de changer la direction des aqueducs de décharge des bains publics et militaires, en les réu-

(1) On a vainement cherché à prévenir ces accidents par le pavage du ruisseau de Borne.

nissant en un seul voûté ou couvert, en dalles avec regards; lequel traversant dans toute leur longueur et dans leur milieu, les cours de l'hôpital, ne se rendrait dans le ruisseau de Borne qu'à l'extrémité du promenoir : Cette dépense serait à supporter tant par le gouvernement sur les fonds destinés au service de la guerre que par M^{me} de Chartraire.

Moyens plus sûrs de procurer cet écoulement.

« Ce second moyen peut encore dans un certain nombre d'années ne plus suffire au but proposé, parce que le sol de la rivière devant s'exhausser, le reflux de ses eaux deviendrait inévitable dans les bains et surtout dans ceux de l'hospice.

« Comme il est impossible d'en surhausser les puisards et les bassins à moins de s'exposer à voir tarir les eaux et à provoquer de nouvelles fuites et extravasions de leur part, la haute police et celle locale, doivent donc veiller à ce que le sol des places et des rues environnant les bains ne puisse jamais s'exhausser ni empêcher les décharges de leurs eaux.

« Enfin il peut être utile de consigner ici le seul moyen efficace de procurer ces écoulements afin d'y recourir dans la suite s'il y a lieu.

*Vues sur l'utilité d'un aqueduc de décharge qui tournerait
au plus grand avantage des bains.*

« Ce serait de construire tout le long de la rue de l'hospice, et ensuite dans la prairie de Bourbonne jusqu'à 2,000 mètres au delà de la sortie du faubourg, un aqueduc environ de 3,000 mètres, voûté, de 2 mètres de largeur, avec un trottoir d'environ 66 centimètres, allant aboutir dans la rivière assez bas pour qu'au moyen de la déclivité on obtînt une pente suffisante pour l'écoulement des eaux des bains sans crainte de reflux de celle de la rivière et se procurer même la faculté d'abaisser les puisards et les bassins des bains publics et militaires d'environ 4 mètre, ce qui procurerait l'avantage précieux de doubler presque le volume des eaux thermales.

*Aperçu de la dépense qui ne pourrait être faite que
par le secours du Gouvernement.*

« Aujourd'hui la dépense d'un tel aqueduc, s'élèverait au moins à 6,000 fr., et on ne peut l'espérer que de la munificence du héros régénérateur qui gouverne si glorieusement, et dont rien n'arrête les vues généreuses lorsque le bien public doit en résulter.

*Proposition de faire acheter par le Gouvernement
le bain public appartenant à
M^{me} de Chartraire.*

« On ne l'obtiendra jamais en entier, tant que le bain public ne sera pas comme celui de l'hospice dans la main du gouvernement, et par cette raison, il serait infiniment à désirer qu'il voulût bien transiger avec M^{me} de Chartraire pour acquérir d'elle cette propriété qui doit être considérée comme un domaine national inaliénable.

« Alors ayant en sa puissance toutes les eaux thermales, le gouvernement n'éprouverait plus d'obstacles à ce qu'il voudrait entreprendre pour perfectionner les établissements et pour assurer à jamais leur existence.

*Visites et travaux annuels à faire, pour assurer le
bon entretien des bains.*

« Peut-être dans la suite, en se réservant toujours la propriété, pourrait-il concéder à temps illimité l'usufruit du Bain public à la ville de Bourbonne qui dès-lors tirant un produit annuel aurait le plus grand intérêt d'en assurer la conservation si utile à ses habitants.

« Dans le cas d'une telle concession, elle serait tenue de faire tous les ouvrages de réfection et d'entretien nécessaires, d'après des rapports et des projets annuels

dressés par un Ingénieur, Commissaire délégué par le gouvernement pour constater les ouvrages, les suivre et faire la réception des travaux adjugés selon les formes légales devant le Préfet.

Utilité de conserver dans les dépôts publics les notions précédentes.

« Plus les eaux de Bourbonne ont d'importance, plus il paraît nécessaire de consigner dans des dépôts publics tout ce qui a rapport à leur construction primitive, à celles existantes à l'état actuel des deux établissements civil et militaire, aux causes qui pourraient amener la déperdition ou la diminution de ces eaux, aux moyens de les prévenir, enfin à ceux de perfectionnement dont ils sont susceptibles.

« On pense donc qu'expédition de ce Mémoire devrait être déposé :

1° Aux Secrétariats de leurs Exc. les Ministres de la guerre et de l'intérieur.

2° A celui de la préfecture de la Haute-Marne.

3° Dans le bureau de l'officier supérieur du génie, chargé de l'inspection du Bain militaire.

4° Dans celui de l'Ingénieur en chef des ponts et chaussées au département de la Haute-Marne.

5° Au Secrétariat de la ville de Bourbonne.

« Rédigé d'après une visite faite des lieux les 18, 19 et 20 juillet avec M. Jerphanion, préfet de la Haute-Marne et sur son invitation, par M. l'Ingénieur en chef de 1^{re} classe du corps Impérial des ponts et chaussées.

A Chaumont, le 24 juillet 1808.

Signé **LEBRUN.**

Pour expédition conforme :

*Le secrétaire-général de la préfecture
de la Haute-Marne,*

Signé **GUILLAUME.**

Pour copie conforme :

Le capitaine du génie en chef,

Signé : **HÉRAULT.**

1809. — **MARTIN DE LAUBEYPIE.** — *Lettre familière* de M. Martin de Laubeypie, adressée à M. Gendron, médecin à Vendôme, département de Loir-et-Cher, sur les *Eaux thermales de Bourbonne-les-Bains*, contenant leur analyse, leurs propriétés et les maladies auxquelles elles conviennent ;

Dans laquelle il se trouve un aperçu raisonné sur l'hôpital militaire, ou bain Patrice ; sur les Bains publics

et civils, sur le régime intérieur de l'un et de l'autre de ces établissements et sur leur ancienneté.

On y lira avec intérêt les détails d'une discussion qui s'est élevée contre l'usage de bains auxiliaires, qu'un particulier avait établi sur sa propriété (Trou Maran).

On y trouvera enfin quelques observations intéressantes sur la *fièvre jaune* ; sur la nature, sur la cause et les effets de cette cruelle maladie ; et sur la manière dont le malade en a été délivré par ces eaux salutaires. Paris, an 1809.

1809. — BOSQ et BÉZU. — *Extrait d'un Mémoire sur l'analyse des eaux minérales de Bourbonne*, par MM. Bosq, directeur des Droits Réunis, et Bézu, pharmacien en chef de l'Hôpital militaire de Bourbonne ; lu le 13 janvier 1809, à la séance publique de la *Société des Sciences et Arts* du Département de la Haute-Marne. *Bulletin de Pharmacie*. Tom. I, 1809, pag. 116.

« Les Eaux de Bourbonne, très-usitées en boisson, en douche, et surtout fréquentées à cause d'un bel établissement de Bains, ont été l'objet des recherches de plusieurs chimistes. Monnet s'en était particulièrement occupé, et il en avait fixé les principes constituans dans les proportions de sel marin 4 gros, sélénite et terre

absorbante environ 12 grains pour chaque pinte d'eau minérale. Ce travail, déjà ancien, demandait à être vérifié ou même étendu à l'aide des nouveaux moyens qu'offre l'état actuel de la chimie. On verra par l'exposé qui va suivre que MM. Boscq et Bézu ont trouvé non seulement des proportions différentes, mais encore plusieurs substances dont on n'avait pas soupçonné l'existence dans ces eaux.

« *Position topographique.* — La ville de Bourbonne est bâtie sur la croupe d'une colline qui forme un prolongement de l'ouest à l'est, et aboutit à la réunion de trois vallons, dont l'un prend à l'extrémité, et les deux autres aux côtés de cette éminence. Les sources chaudes sont au vallon du midi, dans le bâtiment neuf, où se trouve le puits des sources, et non à la *fontaine*, qui n'en est que le conduit, comme on l'a reconnu lors des derniers travaux.

« *Nature du sol.* — Le sol de la montagne est entièrement calcaire ; mais les constructions en pierres de taille sont établies en grès à ciment calcaire, que l'on extrait dans le voisinage. Au sud de la ville sont de vastes carrières de plâtre dont l'usage est général dans le pays environnant. On a également tiré de l'albâtre assez beau, avec lequel est construit en partie le maître autel de l'Eglise de Bourbonne.

« *Quantité d'eau que peuvent fournir les sources.*—

Le grand puits des bains de M^{me} Chartraire Davaux paraît renfermer plusieurs sources ; une entre autres est très-abondante, et sa profondeur commune est de 44 pieds 6 pouces au-dessous du niveau du sol. L'eau monte avec une telle rapidité dans le tube qui la dirige, qu'en y lançant avec force une perche de 18 à 20 pieds de longueur, elle est aussitôt repoussée avec violence et une grande force d'accélération par la colonne d'eau qui s'élève sans discontinuer.

« On a essayé en 1784 de jauger la source des Bains; mais cette opération a été si mal conduite, qu'on ne peut y donner aucune confiance. On ignore donc le volume d'eau que cette source peut fournir dans un temps donné ; il doit être considérable à en juger par la grande consommation qui s'en fait journellement pendant la saison des eaux, et il le serait bien davantage si l'on n'était point forcé d'élever la source à une si grande élévation.

« *Température.* — Plusieurs expériences faites sur les lieux avec soin et avec des instrumens très-exacts, ont appris que l'eau de la fontaine de la place marque, au thermomètre à mercure de Réaumur, 46 degrés 1/2; celle du grand puits des bains de M^{me} de Chartraire Da-

vaux, 42 degrés; celle du premier puits de l'hôpital, 39 degrés; celle du deuxième puits du même hôpital, 34 degrés.

« Enfin la source qui se trouve dans la maison du sieur Marant, 32 degrés.

« M. l'ingénieur en chef de ce département, en faisant fouiller le sol de Bourbonne pour diriger les sources d'eaux thermales dans les puits de l'hôpital militaire, dont il dirigeait alors la construction, a trouvé à 44 pieds 1/2 au-dessous du niveau de la rue, un tuyau de construction romaine, qui servait à l'établissement des bains à cette époque, ainsi qu'il l'a constaté. L'eau qu'il renfermait marquait 60 degrés au thermomètre de Réaumur, ce qui fait croire que dans les cavités souterraines où elle s'échauffe, elle doit être au degré de l'eau bouillante.

« *Apparence physique.* — Séparée de la source et renfermée dans des vases de cristal, l'eau de Bourbonne est limpide, sans couleur, et parfaitement inodore. Cependant, dans les Bâtiments des Bains, où elle est continuellement remuée et élevée en grande masse, dans des réservoirs supérieurs, à l'aide d'une machine à chapelet, il se dégage quelquefois une légère odeur de gaz hydrogène sulfuré; mais il n'est point en état de combinaison

avec l'eau, ainsi que la suite de ce rapport le prouvera.

« *Saveur.* — L'eau de Bourbonne est fortement salée et légèrement amère ; elle n'est point douce au toucher, encore moins savonneuse. Les médecins ont même remarqué qu'elle donne de la rudesse à la peau des baigneurs.

« *Pesanteur spécifique.* — Cette eau, entièrement refroidie, marque 2 degrés $1/2$ à l'aréomètre de Beaumé pour les sels ; c'est une des eaux minérales les plus riches en substances salines.

« *Examen par les réactifs.* — L'affusion de la *teinture de tournesol* et du *sirop de violette*, ainsi que l'immersion des papiers colorés avec les *pétales de la mauve* dans l'eau de Bourbonne, indique qu'il n'y a ni *acide* ni *alcali* libre.

« La *teinture alcoolique de noix de galle* et le *prussiate de chaux*, versés dans l'eau de Bourbonne, démontrent qu'elle ne contient point de *fer* en état de combinaison.

« L'*acide sulfurique* concentré, versé goutte à goutte dans l'eau de Bourbonne, n'y accuse aucun gaz en liberté.

« L'affusion successive et séparée des acides *muriaux oxygénés* et non oxygénés, de l'*acide acéteux*, de la

dissolution de muriate oxygéné de mercure, du muriate d'antimoine, démontrent que le soufre n'existe sous aucune forme dans les eaux de Bourbonne. Ces expériences sont confirmées par la précipitation du nitrate d'argent, qui y est très-abondant et qui ne noircit pas. Les analystes s'en sont encore convaincus en tenant exposée à l'air, pendant deux mois, et à une température chaude, de l'eau de Bourbonne, il n'y a pas eu un atôme de soufre précipité, d'où ils concluent que cette eau ne contient ni hydrogène sulfuré, ni hydro-sulfure.

« Le muriate de baryte et l'acétate de plomb accusent la présence de l'acide sulfurique en grande quantité dans l'eau de Bourbonne.

« L'oxalate d'ammoniaque, celle de la chaux qui doit également abonder dans cette eau.

« Enfin le nitrate d'argent indique la présence de l'acide muriatique qui y domine, et la saveur de l'eau démontre qu'il y est uni à la soude.

« L'affusion de l'alcool dans l'eau de Bourbonne et l'analyse du précipité qui en résulte, prouvent que cette eau tient en dissolution des substances extractives végétales assez abondamment.

« Enfin, la précipitation de l'eau de chaux dénote la présence de l'acide carbonique.

« On conclut de ces aperçus que l'eau de Bourbonne contient :

- « 1° De l'acide sulfurique ;
- « 2° De l'acide muriatique ;
- « 3° De l'acide carbonique ;
- « 4° De la soude ;
- « 5° De la chaux ;
- « 6° Enfin une substance extractive végétale.

« Reste à connaître les sels qui résultent de ce mélange et les proportions respectives.

« *Examen des produits de l'évaporation.* — Les analystes n'ayant pas de bassins d'argent à leur disposition, et étant assurés que l'eau de Bourbonne ne contenait ni acide, ni alcali libre, y ont suppléé par une bassine de cuivre rouge étamée à neuf, avec de l'étain de maloc très-pur : 50 livres d'eau ont été évaporées avec précaution. Cette opération n'a rien présenté de remarquable ; les sels terreux se sont précipités les premiers, et l'on n'a point eu, comme M. Vauquelin l'a remarqué dans l'analyse des eaux de Plombières, cette odeur de colle forte qui indique la présence de la gélatine ou de quelques substances animales. Une pièce d'argent bien décapée, constamment suspendue dans cette eau en ébullition, n'a pas même été ternie, la masse confuse des sels,

produits de l'évaporation, a été complètement desséchée dans une capsule de porcelaine ; elle était de couleur gris cendré, attirait puissamment l'humidité de l'air et pesait 6 onces 44 grains, 3,500 grains (1), ce qui indique 70 grains par chaque litre d'eau.

« Ce résidu mis en digestion dans un matras de verre avec quatre fois son poids d'alcool à 40 degrés, relavé avec une nouvelle dose d'alcool, a perdu de son poids, et le nouveau résidu n'attirait plus l'humidité de l'air. La dissolution alcoolique filtrée a été évaporée à une douce chaleur dans une cornue de verre ; elle a fourni un sel cristallisé, d'une saveur âcre et brûlante, que l'on a reconnu être du muriate de chaux très-pur. Bien desséché, il pesait 6 gros 6 grains, 438 grains, ce qui indique par livre 8 grains 75 centièmes de ce sel.

« Le résidu échappé à l'alcool a été mis bien sec dans un matras de verre avec huit fois son poids d'eau distillée, et tenue en digestion pendant deux heures. Cette eau, filtrée et évaporée, a donné du muriate de soude que l'on a purifié par des dissolutions et cristallisations répétées pour en séparer le sulfate de chaux qui le souillait. Ce

(1) Ce qui fait pour 50 livres d'eau 189 grammes 87, et pour une livre 3 gr. 79.

sel s'est trouvé du poids de 4 onces 30 gros 20 grains, 2,540 grains, ce qui indique 50 grains 80 centièmes par chaque livre d'eau.

« Le résidu échappé à l'alcool et à l'eau, après les précautions d'usage, a été tenu en digestion avec de l'acide acéteux, il s'est manifesté une légère effervescence; le sel qui est résulté de l'évaporation de cette dissolution filtrée, était de l'acétite de chaux du poids de 50 grains, ce qui démontre 1 grain par livre d'eau.

« Le nouveau résidu bouilli avec 450 fois son poids d'eau distillée a perdu 4 gros 20 grains ; l'eau essayée avec la vapeur d'ammoniaque et d'autres réactifs appropriés, s'est trouvé ne contenir que du sulfate de chaux. Or 4 gros 20 grains réunis à 4 gros 64 grains précédemment recueillis et séparés du muriate de soude, donnent un total de 6 gros 42 grains,, ou 444 grains, ce qui démontre par chaque livre d'eau 8 grains 88 centièmes de ce sel.

« Le résidu échappé à toutes ces épreuves, pesait 26 grains ; il était gris noirâtre, parsemé de plaques brillantes comme du mica ; bouilli avec de l'acide muriatique concentré, l'acide est un peu coloré, mais n'a rien dissout. Le nouveau résidu a été fortement chauffé dans un creuset de Hesse; il a noirci, fumé, et à la chaleur rouge

cerise, a blanchi : en cet état, il avait perdu 8 grains. Le dernier résidu a été mélangé avec 4 fois son poids de carbonate de soude, et chauffé au feu de forge dans un creuset bien luté. On s'attendait à voir du verre et à trouver de la silice ; au lieu de cela, on a eu un sulfure en forme de scories noires, décomposable par les acides, qui, en s'emparant de la soude, laissait échapper de la chaux. C'était du sulfate de chaux uni en grande proportion avec la substance extractive qui souillait une grande partie des produits, et que l'on a évalué approximativement à 1/50 de grains par livre d'eau. Résumant cette analyse, on trouve que l'eau de Bourbonne contient par livre :

1° Muriate de chaux	8 grains 76 cent.	
2° — de soude	50	80
3° Carbonate de chaux	4	
4° Sulfate de chaux	8	88
5° Substance extractive mélangée avec un peu de sulfate de chaux.		50
		69 grains 94 centièmes.

« Cette différence de 6 centièmes de grain ne mérite point d'être notée. Chaque fois que l'on a douté d'une expérience ou d'une quantité, l'opération a été confirmée

par un second essai ; on peut donc ajouter toute confiance à ces résultats. »

P. F. G. B. (1).

1810. MONGIN-MONTROL. — *Précis pratique sur les Eaux de Bourbonne-les-Bains*. Par MONGIN-MONTROL , médecin titulaire de l'Hôpital militaire de Bourbonne, membre de l'ancienne Ecole de médecine de Montpellier, de la Société de médecine de Paris, de celle d'Agriculture et des Sciences du département de la Haute-Marne. Et par M. C. M. MONTROL, médecin employé aux armées. A Langres, de l'imprimerie de Pierre Defay, 1810, 36 pag. in-8°.

Cette brochure, imprimée d'abord dans la *Gazette salubre* en 1774, puis séparément l'an x de la République, *Langres, Defay*. 27 pag. in-8°, a été publiée en faveur des personnes qui croient pouvoir se dispenser de la direction d'un médecin pendant l'usage des eaux. Elle n'offre du reste rien de remarquable. Après avoir parlé de la situation de Bourbonne et de ses sources, l'auteur entre dans quelques détails sur les deux établissements thermaux, et sur le prix trop élevé des bains ; il

(1) P.-F.-G. Boullay, membre de la société de pharmacie de Paris.

rapporte les analyses de Monnet et de Bosq et Bézu. Il énumère ensuite les maladies pour lesquelles l'eau de Bourbonne est utile ou nuisible. Quelques mots sur le mode d'application et la manière d'agir de l'eau thermo-minérale, et sur l'hygiène qu'on doit suivre, terminent cet opuscule.

1811. BOUILLON-LAGRANGE. — *Essai sur les eaux minérales naturelles et artificielles* ; par E.-J.-B. Bouillon-Lagrange, docteur en médecine, professeur au lycée Napoléon et à l'Ecole de pharmacie, etc... Paris, J. Klostermann fils, libraire de l'Ecole impériale polytechnique, éditeur des Annales de Chimie, rue du Jardin, n° 43 ; Saint-Pétersbourg, Klostermann père et fils, libraires, 1811, pag. 432 et suiv.

L'auteur cite textuellement le Mémoire de Bosq et Bézu, moins ce qui a trait à l'*examen des produits de l'évaporation* ; il passe ensuite aux indications de l'eau thermale, qu'il donne d'après Mongin-Montrol.

1812. BÉZU. — *Notice sur les eaux thermales de Bourbonne*, qui démontrent combien elles diffèrent par leurs propriétés de celles dites artificielles, par Bézu, pharmacien major de l'Hôpital militaire de Bourbonne, membre correspondant de la Société de pharmacie de

Paris et de celle d'agriculture et de commerce du département de la Haute-Marne. Bulletin de pharmacie, 1812, pag. 517.

1813. THERRIN. — *Notice sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains et Observations sur l'hôpital militaire de cette ville*; communiquée à la Société médicale d'Emulation, par M. Therrin, docteur en médecine, chirurgien major de l'artillerie de la Garde impériale, officier de la Légion d'honneur. *Société médicale d'Emulation*. Paris, 1813, pag. 277 et suiv.

Il est à regretter que des circonstances que nous ne connaissons pas, n'aient pas permis à l'auteur de nous laisser un travail plus important sur Bourbonne; la longue pratique de ce médecin distingué eût été intéressante à consulter. Therrin était un homme sage et prudent qui n'aurait pu donner à un ouvrage que le cachet de cette sincérité scientifique qu'on aime à rencontrer dans les écrits de nos jours. Il blâme à juste titre, la tendance à l'exagération, la plus grande ennemie du progrès de la science hydrologique, ornière creusée par l'empirisme. Il fait à ce propos le procès à Juy, à Baudry, à René Charles et à Chevalier, pour lesquels il ne paraît pas professer grande estime. Arrivé à Mongin-Montrol et à Bosq

et Bézu, il cite le travail de ces derniers, et ajoute : « En détruisant l'erreur qui s'était soutenue si longtemps, qu'elles (les eaux) recélaient du fer, du bithume et du soufre libres, ils ont beaucoup éclairé la thérapeutique médicale. . . . » Et plus loin : « Elles contiennent sans doute aussi quelques fluides aériformes que l'analyse la plus scrupuleuse ne peut saisir ni faire connaître. »

Viennent ensuite des considérations sur le calorique des eaux thermales, calorique *sui generis*, tout à fait différent du calorique ordinaire, sur sa combinaison avec l'eau, sur la direction la plus ordinaire des vents, les fièvres intermittentes, les fièvres pernicieuses ataxiques, qui, du temps de l'auteur, ont affligé Bourbonne à un tel point « qu'on interdit le son de la cloche funèbre pour ne point augmenter l'effroi et la désolation parmi les habitants. »

Il préconise l'usage de l'eau en boisson, dans certaines maladies chroniques de l'estomac et des voies digestives, dans les engorgemens et obstructions des viscères abdominaux, dans les fièvres intermittentes de longue durée, dans quelques maladies lymphatiques; la douche et le bain dans les affections rhumatismales chroniques, dans les engorgements lymphatiques articulaires, dans les paralysies.

« Elles doivent être recommandées — nous dit-il encore — dans les cas de cicatrice avec tiraillement ou raccourcissement des membres, par suite de blessures ; mais il convient de n'en faire usage que lorsque les cicatrices sont parfaitement consolidées, autrement on aurait à craindre de les voir se rouvrir... Elles apaisent les douleurs et diminuent la gêne des mouvemens à la suite des fractures et des luxations, en rendant du ton aux parties, et en fortifiant les ligamens et capsules articulaires. »

Mais le point original de la *Notice* est celui qui touche à la congélation. C'est aux eaux de Bourbonne que Thermin a dû la guérison d'accidens consécutifs à une lésion de cette nature, contractée dans ses campagnes. Témoin de plusieurs cures semblables, il reconnaît surtout l'efficacité des eaux dans les accidens graves. Malheureusement il n'a pas publié ce qu'il promettait sur ce sujet.

« On reconnaîtra surtout leur efficacité — écrit-il — dans les accidens graves produits par une forte congélation. Par l'usage des eaux, les fibres musculaires acquièrent plus de souplesse, et les mouvemens, en se rétablissant, détruisent bientôt l'*atrophie* des parties. Les militaires de la garde Impériale qui ont été envoyés cette année à Bourbonne, par suite de ces fâcheux accidens, ont tous éprouvé des soulagemens notables. »

Therrin n'a pas oublié l'inscription de Bourbonne. Il a même une interprétation à lui : « Cette inscription — nous dit-il — diversement expliquée par des savans antiquaires, consacre, suivant le sens le plus généralement adopté, un vœu que *C. Jatinius*, Romain, adresse à la déesse *Vorvone*, vénérée dans les Gaules, et qui présidait aux fontaines thermales, en reconnaissance de la guérison de sa fille *Cocille*.

« Voici cette inscription fidèlement copiée et figurée :

O-RVONI-TO
NONAE-C.JA
TINIVS-RO
MANVS-IN
G-PRO SALV
E-COCILLAE
FIL EX VOTO.

« *Vorvoniæ TOMONÆ Caius jatinius Romanus in*
« *Galliâ pro salute Cocillæ filiæ, ex voto.* »

« *Tomonæ* est probablement un nom composé des mots celtiques *tom*, chaud, et *onæ*, fontaine.

« L'étymologie reçue est que le nom de Bourbonne vient de celui de cette déesse *Vorvone*; le changement du V en B s'étant opéré par corruption, ainsi que nous observons aujourd'hui un changement inverse dans quelques contrées du Midi. Au reste, l'an-

cienne Chronique de Langres ne laisse aucun doute à cet égard.

« *Borboniense castrum, in finibus lingonum conditum astruimus, eo in colle ubi Vorvonæ seu Borbonæ thermarum deæ templum olim steterat.* » (*Chron. Ling. à soc. Jes.*, p. 43.)

« On a trouvé, il y a quelques années, dans les fouilles ordonnées pour des travaux relatifs aux sources, plusieurs objets d'une rare curiosité. L'on m'a fait remarquer surtout une aiguière de forme antique, d'une composition métallique particulière, sur laquelle on admire des arabesques et les figures des trois vertus théologiques, représentées avec une grande pureté de dessin. Tout fait présumer que cette aiguière date des premiers âges du christianisme. »

Telle n'est pas l'opinion de M. Luquet : « Il s'en faut beaucoup, — dit le savant architecte langrois — qu'on doive lui attribuer l'antiquité qu'on lui suppose. Nous l'avons eue entre les mains, et les cartouches à enroulements, le style des ornements et des figures nous en ont fait reporter, sans aucun doute, la date vers la dernière moitié du XVI^e siècle (1). »

(1) *Annuaire du diocèse de Langres*. 1838.

Therrin termine sa Notice par des *Observations* sur l'hôpital militaire, dont il démontre la mauvaise organisation. Les temps ont bien changé depuis. Il a pu assister à une partie des transformations que l'établissement et le service hospitalier ont subi ; mais il était donné à celui qui prononçait le suprême adieu sur sa tombe de mettre la dernière main aux *desiderata* qu'il formulait.

L'auteur rappelle que les salles de l'hôpital étaient alors désignées par les noms révolutionnaires de *Pelletier*, de *Brutus*, de la *Convention*, de la *Montagne*, etc., et exprime le vœu de les voir disparaître bientôt.

La médecine n'a-t-elle pas, en effet, sans emprunter à l'histoire des peuples, ses révolutions et ses révolutionnaires dont elle peut utiliser les noms pour parer ses salles de malades. Les salles de Stahl, de Boerrhaave, de Brown, de Broussais, de Hannemann, prêteraient une certaine originalité mystique à un hôpital, à côté de celles du Vitalisme, de l'Organicisme, de l'Irritabilité et de l'Homœopathie. Du reste, le désir de Therrin a été accompli ; les noms dont il parle ont disparu pour faire place à... des chiffres.

1815. — *Dictionnaire des Sciences médicales*. Paris, Panckoucke, éditeur, 1815, art. *Bourbonne-les-Bains*, tom. XI, p. 78.

1817. VIREY. — *Géographie physico-médicale du Bassigny* (département de la Haute-Marne), par J.J. Virey. *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales*. Tom. VIII, p. 289. Tom. IX, p. 3. Article bon à consulter.

1821. — *Instruction ministérielle sur l'envoi des militaires aux Eaux de Bourbonne et de Barèges*. — *Mém. de médéc., de chir. et de pharm. milit.* Tom. IX.

1822. PETITOT. — *Notice sur Bourbonne-les-Bains*, par M. Petitot, Directeur de l'Hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains, membre associé de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Haute-Marne. Langres, Imprimerie d'Ant. Defay, 1822.

Cette notice, de 23 pages, n'offre rien d'important à signaler. La topographie de Bourbonne, le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, la population, l'agriculture, tels sont les sujets de ce travail qui n'ont été qu'effleurés par l'auteur.

1822. — ATHÉNAS. — *Recherches et Observations sur la composition naturelle de l'eau minérale de Bourbonne-les-Bains*, par M. Athénas, pharmacien en chef de l'Hôpital militaire, établi près de ces eaux. *Mém. de méd., de chir. et de pharm. milit.* Tom. XII.

L'analyse chimique des eaux de Bourbonne, par Athénas, est la deuxième de celles qui présentent quelque intérêt. Il fit le premier l'analyse des principes volatils libres de l'eau thermale. Parmi les principes fixes, il signale la présence du fer, reconnu depuis par M. Pressoir, pharmacien en chef de l'hôpital, et la magnésie, reconnue par MM. Mialhe et Figuier.

Après quelques considérations générales sur les analyses publiées avant lui, sur l'antiquité de nos sources, prouvée par l'inscription votive que nous possédons et qu'il rapporte ainsi :

JORVONI-TOMONIAE-C-JATINIVS-ROMANVS-
-ING-PRO SALV E COCILLIAE FIL°. -EX VOTO.

Après avoir donné les propriétés physiques de l'eau thermale : transparence parfaite, saveur salée très-sensible, odeur légèrement nidoreuse ; sa densité : 1006,5, à la température de 47° 5 cent., l'eau distillée étant 1000 ; sa température, 57° 50 cent. source des bains civils ; 50° c., source de l'hôpital militaire ; 58° 75 c., fontaine chaude. — Après quelques expériences, enfin, sur le refroidissement de l'eau thermale, d'où il résulte qu'elle conserve sa chaleur un tiers à peu près plus longtemps que l'eau ordinaire, Athénas arrive à l'analyse des principes volatils contenus dans l'eau minérale.

De ses expériences faites sur quelques décimètres cubes du gaz qui s'échappe des puisadrs et s'élève à travers l'eau sans se mêler avec elle, il résulte que ce fluide est composé sur 100 parties de :

Acide carbonique.....	48
Oxygène.....	4 51
Azote.....	77 49

Pour ce qui est du gaz en dissolution dans l'eau, elle en contiendrait environ un cinquième de son volume, soit en poids 0,360 grammes.

Vient ensuite l'analyse des principes fixes. Vu son importance, nous laissons parler le savant pharmacien de l'hôpital.

*Examen des principes fixes de l'eau minérale
par les réactifs.*

« Un mélange de deux litres d'eau minérale avec autant d'eau de chaux, qui a été fait dans un flacon bien bouché, s'est troublé au bout de quelques instans, et est devenu peu à peu d'un blanc laiteux. Il a laissé précipiter une matière de couleur blanche jaunâtre, dont une partie s'est réunie assez promptement au fond du vase ; et les dernières portions, plus légères et floconneuses, ne se sont entièrement déposées qu'après plusieurs heures de repos. Cette matière, séparée du liquide par le filtre et

lavée avec de l'eau distillée, a été desséchée ; elle pesait, après son entière dessiccation, 4,30 grammes (un peu plus de 24 grains.)

« L'acide nitrique versé sur ce précipité y a produit une vive effervescence et l'a dissous entièrement. Cette dissolution saturée était claire et incolore ; elle troublait l'eau de chaux, ce qui faisait soupçonner qu'elle contenait de la magnésie. Pour nous en assurer, nous avons versé dans cette même dissolution de l'acide sulfurique légèrement étendu, une quantité suffisante pour décomposer entièrement les nitrates, et pour qu'il se trouve un peu en excès dans les nouvelles combinaisons auxquelles il devait donner lieu. Cet acide a sur-le-champ formé avec la chaux un sulfate insoluble, qu'on a séparé du peu de liquide qui restait et qui pouvait contenir le sulfate magnésien que nous cherchions à y découvrir. Ce peu de liquide, vu sa densité, a été étendu avec une petite quantité d'eau pure ; et après l'avoir laissé bien déposer, on l'a décanté. Essayé avec de l'eau de chaux et avec une solution de carbonate de soude, il produisait des précipités qui, à la manière dont ils se réunissaient et à la solubilité du sel qu'ils formaient avec l'acide sulfurique, étaient aisément reconnaissables pour être de la magnésie.

« Le précipité formé par l'eau de chaux était donc composé de carbonate calcaire et de magnésie, dont la couleur jaunâtre pouvait dépendre d'une petite portion d'oxyde de fer ; ce qui annonce que l'eau minérale de Bourbonne contient : 1° de l'acide carbonique libre ou des carbonates alcalins ; 2° des sels à base de magnésie.

« Le CARBONATE DE POTASSE a produit un précipité de même couleur, mais beaucoup plus abondant que celui qui est occasionné par l'eau de chaux. Sa réunion a été aussi plus prompte, et la quantité obtenue sur deux litres d'eau minérale pesait, après avoir été lavée et desséchée, 4,5 grammes (1 gros 13 grains.)

« Ce précipité, traité comme le précédent avec les acides nitrique et sulfurique, s'est trouvé contenir une plus grande quantité de carbonate de chaux, et les mêmes proportions de magnésie, mais à l'état de carbonate ; ce qui démontre, outre la magnésie et l'acide carbonique, l'existence de sels calcaires, qui n'ont pu être décomposés par l'eau de chaux.

« L'AMMONIAQUE CAUSTIQUE a opéré aussi, mais très-lentement, sur la même quantité d'eau, un précipité d'une couleur semblable aux précédens ; lequel, séparé du liquide et lavé, pesait, étant sec, 0,55 grammes (environ 40 grains) ; mais on ne peut pas compter beau-

coup sur l'exactitude des résultats obtenus par ce réactif, par la raison qu'il forme souvent, avec des sels sulfuriques, des sels triples (*ammonio-sulfates*), qui rendent difficiles l'évaluation de ces résultats.

« La POTASSE PURIFIÉE PAR L'ALCOOL a troublé sensiblement l'eau minérale, et a formé un précipité au dépôt coloré comme ci-dessus, qui se redissolvait en grande partie par l'addition d'une nouvelle quantité de potasse.

« L'OXALATE D'AMMONIAQUE produit sur le champ un précipité considérable et très-blanc, qui se rassemble en peu de temps. Sur deux litres d'eau minérale, il en a été séparé 5,2 grammes (1 gros 26 grains), bien lavés et desséchés.

« L'insolubilité parfaite de ce précipité dans l'acide sulfurique dénote qu'il est entièrement formé d'oxalate de chaux, résultant de la décomposition des sels calcaires, contenus dans l'eau.

« L'ACIDE SULFURIQUE CONCENTRÉ n'a fait éprouver à l'eau minérale aucun changement sensible.

« LES ACIDES NITRIQUE ET HYDROCHLORIQUE n'ont pas paru agir davantage.

« L'objet qu'on se proposait, en employant ces deux derniers réactifs était de s'assurer si l'eau minérale con-

tenait du soufre; la nullité du résultat atteste que cette substance n'y existe sous aucune forme.

« Une lame d'argent ainsi que du mercure coulant, plongés dans l'eau ou exposés à sa vapeur, n'y perdent rien de leur état métallique ni de leur blancheur.

« Les oxydes de ces métaux, de même que ceux de plomb, ne paraissent pas y éprouver non plus la moindre altération : autres preuves de l'absence totale de toute combinaison sulfureuse.

« LA TEINTURE ALCOOLIQUE DE NOIX DE GALLS ne produit d'abord aucun changement apparent. Au bout de quelques heures, on observe toutefois qu'il s'est formé un précipité gris, peu abondant; mais après un contact prolongé de vingt-cinq à trente jours, le mélange acquiert une couleur jaune verdâtre tirant sur l'olive, qui augmente insensiblement jusqu'à devenir d'un brun très-foncé. L'action de l'air favorise et accélère cette coloration.

« Cet effet de l'alcool gallique sur l'eau minérale a lieu sur le champ, si on joint à cette teinture un peu d'ammoniaque caustique ou d'un autre alcali bien pur, parce qu'il paraît s'opérer une double décomposition, au moyen de laquelle, les sels terreux et alcalins étant décomposés, l'acide gallique exerce plus facilement son action sur le fer.

« L'HYDROCYANATE DE POTASSE, de même que la teinture de noix de Galles, ne fait éprouver aucun changement de couleur à l'eau minérale. Il y occasionne un précipité très-considérable, qui est d'un blanc jaunâtre; mais ce précipité, exposé à l'air, y prend une teinte bleue en absorbant de l'oxygène. La manière dont se comporte ce réactif, ainsi que le précédent, annonce que cette eau contient un peu de fer; mais la quantité qu'ils en indiquent n'est pas pondérable. On verra plus bas, comment et par quel moyen nous avons apprécié cette quantité.

« Le NITRATE DE BARYTE a décélé aussitôt la présence de l'acide sulfurique par le précipité blanc et pesant auquel il a donné lieu. On a eu la précaution de n'employer de ce réactif que la quantité précisément nécessaire pour opérer la décomposition des sulfates qui pouvaient exister dans l'eau minérale, et d'y faire précéder son action à celle du nitrate d'argent ou de mercure, qui, ayant aussi la propriété de décomposer les sels sulfuriques, aurait jeté de la confusion dans les résultats. La quantité du précipité obtenu sur un litre d'eau, après avoir été lavée et desséchée, était de 2,3 grammes (environ 43 grains).

« Essayé avec l'acide nitrique, ce précipité n'a rien perdu de son poids; ce qui prouve qu'il est formé de pur

sulfate de baryte, et que l'eau minérale contient des sulfates.

« La SOLUTION DU NITRATE D'ARGENT, versée peu à peu dans un demi-litre de l'eau déjà essayée par le réactif précédent, et débarrassée par le filtre du sulfate de baryte qui s'y était formé, a produit, au moment même de son affusion, un précipité bleu, qui tombait pesamment au fond du vase, sans que la masse du liquide en fût troublée. Dès que la solution précipitante n'a plus produit aucun effet, on a séparé, lavé et séché le précipité qui avait conservé toute sa blancheur, et qui pesait 3,20 grammes(60 grains).

« Ce précipité, qui dissolvait entièrement dans l'ammoniaque, et qui refusait de se dissoudre dans l'acide sulfurique, était un chlorure d'argent très-pur, devant sa formation à la décomposition des hydrochlorates contenus dans l'eau minérale.

« D'après les effets produits par les différents réactifs employés dans ces expériences, on peut conclure, avec certitude, que l'eau thermale de Bourbonne tient en dissolution les substances suivantes, savoir :

« 1° De l'acide carbonique libre ;

« 2° Des sulfates ;

« 3° Des hydrochlorates ;

« 4° Du carbonate de fer.

*Examen des principes fixes de l'eau minérale
par l'évaporation.*

« Quatre litres d'eau minérale ont été mis à évaporer dans une capsule de verre, à une chaleur bien ménagée. Après que cette quantité d'eau se fut réduite à peu près d'un quart, des parcelles d'une matière de couleur jaune se sont fait apercevoir dans le liquide restant, et il a continué de s'en former jusqu'à ce que la liqueur ait été réduite environ aux deux tiers de son volume. La production de cette matière ayant cessé d'avoir lieu, ce qui arrive longtemps avant que d'autres substances ne se séparent de l'eau, nous avons laissé refroidir la capsule ; et lorsque toute la matière en question a été bien déposée, nous avons décanté la liqueur surnageant, avec toutes les précautions nécessaires pour ne rien perdre de ce dépôt, que nous avons recueilli en entier et lavé plusieurs fois avec de l'eau distillée. Il était, étant sec, d'une couleur brune, et pesait 4,25 décigrammes ($2 \frac{1}{2}$ grains).

« Les acides nitrique, sulfurique et hydrochlorique, le dissolvaient entièrement, et ces dissolutions, étendues d'eau, noircissaient avec la teinture de noix de Galles ; ce qui annonçait que c'était indubitablement un oxyde de fer.

« L'eau qu'on avait décantée de dessus ce dépôt, et à laquelle on avait réuni celle des lavages, a été remise

dans la capsule pour en continuer l'évaporation ; elle est restée claire et limpide jusqu'à sa réduction au quart, à peu près, de son volume primitif. A ce degré de concentration, les sels les moins solubles ont commencé à s'en séparer et à troubler sensiblement sa transparence : les portions de ces sels qui se réunissaient à la surface du liquide, sous forme de pellicules, s'en détachaient en fragmens squammeux, dont les parties avaient entre elles une agrégation si faible, que le moindre contact suffisait pour la détruire et pour diviser ces fragmens dans toute la liqueur, de manière à en augmenter de plus en plus l'opacité. Bientôt l'apparition de nouvelles pellicules plus denses et plus cristallines a annoncé la séparation des sels solubles et cristallisables ; enfin, après avoir poussé l'évaporation jusqu'à siccité, nous avons obtenu un résidu d'une couleur grise un peu jaunâtre, qui, recueilli entièrement et bien desséché, pesait 28,50 grammes (7 gros 33 grains) ; il avait une saveur très-salée, mêlée d'un peu d'âcreté et d'amertume.

« En ajoutant à ce résidu 1,25 décigrammes, que pesait le dépôt ferrugineux qui a été séparé dans le commencement de l'évaporation, on aura 28,625 grammes pour la quantité totale des matières fixes contenues dans les quatre litres d'eau.

« Le résidu de 28,50 grammes, mis dans un flacon avec huit fois son poids d'alcool à 36°, a été agité et est resté en contact avec ce liquide pendant deux heures. On a ensuite filtré et obtenu une liqueur claire, qui n'était presque point colorée, qui avait un goût piquant et un peu amer. La matière restée sur le filtre, ayant été lavée avec un peu d'alcool qu'on a réuni à la liqueur ci-dessus, ne pesait plus, après son entière dessiccation, que 24,70 grammes (6 gros 33 grains); elle avait donc perdu par l'action de l'alcool 3,80 grammes (74 grains).

« Quoiqu'il fût à présumer que cette liqueur ne contenait que des hydrochlorates de chaux ou de magnésie, nous avons néanmoins cherché à nous assurer si elle ne tenait point en dissolution d'autres substances; et pour que ces recherches ne nuisissent point à la précision des quantités de principes quelconques, dissous par l'alcool, nous avons pris un dixième de cette solution alcoolique, sur laquelle nous avons fait agir différents réactifs qui y ont produit les effets suivans :

« Le NITRATE D'ARGENT a occasionné un précipité blanc abondant, soluble dans l'ammoniaque et nullement dans l'acide nitrique : il était dû à la décomposition des sels hydrochloriques.

« L'OXALATE D'AMMONIAQUE a aussi produit un préci-

pité blanc considérable, annonçant l'existence de sels a base de chaux.

« L'AMMONIAQUE CAUSTIQUE a troublé sensiblement cette solution, qui a déposé une matière blanche; légère et floconneuse, que nous avons reconnu pour être de la magnésie.

« L'EAU DE CHAUX s'est troublée également par son mélange avec la même solution, ce qui est un autre signe de l'existence des sels magnésiens.

« Le MURIATE DE BARYTE n'a occasionné aucun changement, ce qui atteste l'absence de tout sel sulfurique.

« Il résulte évidemment de ces essais que les sels qui ont été dissous par l'alcool sont des hydrochlorates de chaux et de magnésie, desquels il ne s'agissait plus que de reconnaître les quantités; mais comme ces deux sels, vu leur grande solubilité et l'adhérence à peu près égale de leur base et de l'acide hydrochlorique, ne pouvaient pas être aisément séparés l'un de l'autre, ni par cristallisation, ni par précipitation, il a fallu recourir à d'autres moyens, dont le meilleur, à ce qu'il me semble, est celui qui est fondé sur la propriété qu'a l'hydrochlorate de chaux, de résister à une forte chaleur sans se décomposer; tandis que celui de magnésie perd son acide à une

température beaucoup plus basse. Voici donc comment nous avons opéré cette séparation :

« Les 9/10 restants de la solution alcoolique ont été évaporés jusqu'à siccité. Pendant cette évaporation, qui a été conduite avec beaucoup de ménagement, il ne s'est formé ni dépôt, ni cristaux d'aucune espèce, et la liqueur a conservé sa clarté jusqu'au point de concentration, où les hydrochlorates ne pouvant plus y être en dissolution, ont été abandonnés peu à peu par leur dissolvant.

« Le résidu de cette évaporation, bien desséché et pesant 3,42 grammes (64 grains), a été exposé à une chaleur rouge pendant tout le temps suffisant pour bien décomposer l'hydrochlorate de magnésie ; et on s'est assuré que cette décomposition était entièrement opérée, lorsque répandant à la surface de ce résidu du gaz ammoniacal, il y était tout à fait invisible et ne donnait plus aucun signe de dégagement d'acide hydrochlorique. Alors on a fait dissoudre le chlorure de calcium dans de l'eau distillée, et la magnésie étant déposée, on l'a séparée par décantation. Sa quantité, après qu'elle a été bien desséchée, était de 0,175 grammes (3,3 grains) : or, l'hydrochlorate de magnésie étant composé de 48,5 d'oxyde de magnésium, + 34,5 d'acide hydrochlorique, = 53,0 et $48,5 : 34,5 :: 0,175 : 0,326$, la quantité d'hydrochlorate

de magnésie contenue dans les 9/10 de la solution alcoolique était par conséquent de 0,504 grammes (9 grains) ; lesquels soustraits de 3,42 grammes que pesait le résidu après l'évaporation de l'alcool, reste de 2,919 grammes pour celle de l'hydrochlorate de chaux.

« En ajoutant aux quantités de ces deux hydrochlorates, celles qui étaient contenues dans le dixième de la solution non évaporée, qu'on avait mises à part pour servir aux essais ci-dessus, et qui sont de 0,056 grammes (1 grain) pour celui de magnésie, et de 0,324 grammes (6 grains) pour celui de chaux, on aura :

$$\begin{array}{l} \text{Hydrochlorate de magnésie } 0,504 + 0,056 = 0,557 \\ \text{id. de chaux } 2,919 + 0,324 = 3,243 \end{array} \left. \vphantom{\begin{array}{l} 0,557 \\ 3,243 \end{array}} \right\} = 3,800 \left\{ \begin{array}{l} \text{de matières dissoutes} \\ \text{par l'alcool.} \end{array} \right.$$

« Le résidu insoluble dans l'alcool et que nous avons dit ne plus peser que 24,70 grammes, a été délayé dans vingt fois son poids d'eau distillée froide. On a agité le mélange de temps en temps pour favoriser l'action du véhicule, et après 24 heures, on a filtré. La matière restée sur le filtre, après avoir été lavée et desséchée, n'avait plus aucune saveur ; elle était de couleur grise, et sa quantité réduite seulement à 4,90 grammes (36 grains) : celle que l'eau avait dissoute était par conséquent 22,80 grammes (5 gros 70 grains.)

« Afin de reconnaître les sels que pouvait contenir

cette solution, et éviter de rien y introduire d'étranger, on a opéré sur elle comme sur la précédente, en en prenant une petite quantité qui a été pour celle-ci d'un vingtième, qu'on a soumise à l'action de divers réactifs qui ont agi de la manière suivante :

« L'HYDROCHLORATE DE BARYTE a produit un précipité blanc très-abondant, qui était tout à fait insoluble dans l'acide nitrique, et par conséquent composé entièrement de sulfate de baryte, devant sa formation à des sels sulfuriques.

« LE NITRATE D'ARGENT a donné un précipité blanc aussi très-considérable, insoluble, comme le précédent dans l'acide nitrique, mais se dissolvant en entier dans l'ammoniaque : il était dû à la décomposition des sels hydrochloriques.

« L'OXALATE D'AMMONIAQUE a précipité aussi de la solution une matière très-blanche, qui était de l'oxalate de chaux annonçant la présence de sels à base calcaire.

« LE CARBONATE DE POTASSE a formé un précipité blanc soluble en totalité, et avec effervescence dans l'acide nitrique. Cette solution a donné du sulfate de chaux dans l'acide sulfurique, et a laissé précipiter de la magnésie par l'addition du carbonate de soude ; ce qui prouve que le premier précipité était composé de carbonate de chaux

et de magnésie, et que la solution contenait des sulfates qui avaient pour bases celles de ces carbonates.

« LA SOLUTION DE POTASSE A L'ALCOOL a produit un précipité de la même couleur, mais moins abondant que le précédent. Il se redissolvait en partie dans le liquide, par l'addition d'une nouvelle quantité de la solution précipitante. Traité successivement avec les acides nitrique et sulfurique, ce précipité n'a point produit d'effervescence ; mais du reste il s'est comporté absolument comme celui qui est obtenu avec le carbonate de potasse, en formant avec ces acides des sels à base de chaux et de magnésie.

« L'AMMONIAQUE CAUSTIQUE a agi très-faiblement et a donné un précipité presque insensible.

« L'ACIDE SULFURIQUE CONCENTRÉ n'a produit aucun changement apparent.

« Versée dans l'eau de chaux, la solution l'a troublée après quelques momens ; et la matière précipitée, peu abondante, y fournit des flocons blancs et légers.

« D'après ces épreuves, on voit que les sels qui ont été enlevés au résidu par l'eau froide, sont :

« Du sulfate de chaux ;

« idem de magnésie.

« Un hydrochlorate, qui ne peut être que celui de

soude, attendu que ceux qui sont à base de chaux et de magnésie ont déjà été extraits par l'alcool.

« Voulant déterminer avec précision les quantités de ces trois espèces de sel, nous avons d'abord opéré la séparation de tout le sulfate de chaux par la voie de l'évaporation : pour obtenir celle du sulfate de magnésie d'avec l'hydrochlorate de soude, nous aurions pu employer le moyen de la cristallisation ; mais, comme il arrive ordinairement que, quand ces deux sels se trouvent réunis dans une même solution, les dernières portions de l'hydrochlorate et les premières du sulfate qui abandonnent le dissolvant cristallisent ensemble, et que cet inconvénient auquel on ne peut remédier rend incomplète la séparation de ces deux sels, nous avons procédé, pour plus d'exactitude, à la décomposition du sulfate de magnésie, et ensuite à la cristallisation de l'hydrochlorate de soude.

« Ces diverses opérations ont été exécutées de la manière suivante :

« Les 19/20 restans de la solution aqueuse ci-dessus ont été mis à évaporer dans une capsule de porcelaine sur un banc de sable.

« Lorsque la liqueur a été réduite à environ la moitié de son volume, celui des sels le moins soluble (le sul-

fate de chaux) a commencé de se séparer sous la forme d'une matière blanche, dont les particules disséminées dans le liquide en troublaient tout à fait la transparence ; mais bientôt ces mêmes particules, acquérant plus de gravité par leur réunion, se sont précipitées au fond de la capsule et y ont formé un dépôt qui a continué d'avoir lieu et d'être de la même nature, jusqu'à ce que la solution ait été réduite à plus des trois quarts de son volume.

« Ce dépôt recueilli en différentes fois à mesure qu'il se formait, a ensuite été lavé et desséché ; il était blanc, pulvérulent, sans saveur, et pesait 2,400 grammes (environ 40 grains).

« Soumis à quelques épreuves, pour savoir si, comme on le présumait, ce dépôt était entièrement composé de sulfate de chaux, et s'il ne contenait pas d'autres sels, il a présenté seulement les caractères de cette substance, qui sont d'être tout à fait insoluble dans l'acide nitrique ; d'exiger 7 à 800 parties d'eau pour se dissoudre ; de se décomposer dans une solution bouillante de carbonate de potasse, en y formant un précipité de carbonate de chaux, et un sel insoluble de sulfate de potasse.

« L'eau qui avait servi au lavage du dépôt ci-dessus,

a été réunie à ce qui restait de la solution déjà évaporée aux trois quarts de son volume, et débarrassée totalement du sulfate de chaux qu'elle contenait. Cette solution, dans laquelle il n'existait par conséquent que du sulfate de magnésie et de l'hydrochlorate de soude, a été allongée avec un égal volume d'eau distillée, afin d'en diminuer la densité, et l'on y a versé peu à peu du muriate de baryte, ayant le plus grand soin de n'en mettre que la quantité nécessaire pour décomposer le sulfate de magnésie. Lorsqu'on a été certain que cette décomposition était complète, on a séparé par la filtration le précipité de sulfate de baryte, qu'on a lavé et soumis à une chaleur susceptible de lui enlever toute son humidité ; dans cet état, sa quantité était de 2,700 grammes (environ 54 grains.)

« La liqueur filtrée ne contenant plus que des hydrochlorates de magnésie et de soude, a été évaporée dans une petite capsule de verre, jusqu'à siccité, et le résidu, provenant de cette évaporation, exposé à une chaleur rouge pendant tout le temps nécessaire pour décomposer complètement l'hydrochlorate de magnésie ; après quoi, on a délayé ce résidu dans une suffisante quantité d'eau pure, qui a dissous le chlorure de soude, et la magnésie s'est précipitée. Le poids de cette dernière, après avoir

été lavée et desséchée, était de 0,450 grammes (environ 8 grains et demi).

« L'eau contenant l'hydrochlorate de soude, réunie à celle des lavages de la magnésie, a été évaporée avec les précautions convenables, et a donné, jusqu'à son entier épuisement, des cristaux d'hydrochlorate de soude très-blancs et très-purs, qui, tous réunis, pesaient 18,100 grammes (4 gros 57 grains).

« La quantité de sulfate de magnésie peut être aisément déterminée par des règles de proportion, d'après la connaissance qu'on a de celle de sa base dont on s'est emparé, ou bien d'après celle du sulfate de baryte qui a été le produit de sa décomposition. Ainsi, dans le premier cas, le sulfate de magnésie étant composé de 18,5 de magnésie, + 37,5 d'acide sulfurique, = 56,0, les 0,450 grammes de magnésie obtenus étaient unis à 0,910 d'acide sulfurique, et formaient 1,360 grammes de sulfate, par la raison que,

$$18,5 : 37,5 :: 0,450 : 0,910.$$

« Si on fait la même appréciation, d'après la quantité de sulfate de baryte obtenue, qui est de 2,700 grammes, on trouve dans ce second cas que cette quantité correspond, à très-peu de chose près, à 1,360 de sulfate de magnésie, par la raison que le premier de ces sels étant

composé de 37,5 d'acide sulfurique, + 72,5 de baryte, 110,0, et le second de 37,5 d'acide, + 18,5 de magnésie, = 56,0, il en résulte que,

$$110,0 : 56,0 :: 2,770 : 1,364.$$

« La quantité de chacun des sels contenus dans le 20^e de la solution, qui n'a point été évaporé, et sur laquelle ont été faites les expériences ci-dessus rapportées, et pour le sulfate de chaux de 0,440 grammes, pour celui de magnésie de 0,074, et pour l'hydrochlorate de soude de 0,953 ; lesquelles quantités ajoutées à celles obtenues par l'évaporation des 19/20 de ladite solution, on aura :

Sulfate de chaux.	2,400	+	0,440	=	2,240	} = 22,800 { de matière dissoute par l'eau froide.
Id. de magnésie. ...	1,360	+	0,074	=	1,434	
Hydrochlorate de soude. .	48,400	+	0,953	=	49,053	
Perte.					0,406	

« Il ne restait plus à examiner que le résidu pesant 1,90 grammes, qui avait résisté à l'action de l'alcool et à celle de l'eau distillée. Ce résidu, qui était d'une couleur grise, a été humecté et exposé à l'air pendant plusieurs jours, sans y avoir éprouvé la moindre altération dans sa couleur. Les acides acétique et nitrique n'ont exercé aucune action sur lui ; mais il se décomposait entièrement en le faisant bouillir dans une solution de carbonate de potasse ou de soude, et y formait un sulfate alcalin, qui restait dissous dans le liquide, et un carbonate de chaux

insoluble qui se précipitait. Il se dissolvait dans environ 800 parties d'eau bouillante : la dissolution était claire et limpide ; mais en se refroidissant elle se troublait, et il s'y formait un dépôt qui se redissolvait entièrement, si on soumettait de nouveau la liqueur à l'ébullition.

« Nous avons cru que ce résidu était composé de plusieurs substances, et nous y soupçonnions surtout du carbonate de chaux et même de celui de magnésie. Après l'examen que nous en avons fait et que nous venons de détailler, nous avons acquis la certitude qu'il n'est autre chose que du sulfate de chaux.

« Il résulte de toutes les recherches que nous avons faites sur la composition naturelle de l'eau de Bourbonne, que les quantités de principes minéralisants qu'elle contient, déduites de celles que nous avons trouvées dans les 4 litres sur lesquels nous avons opéré nos expériences, sont pour chaque litre de cette eau, savoir :

Principes volatils consistant en	Acide carbonique	0.36000	} faisant 180 cent. cubes, ou environ 1/5 du volume de l'eau.
	Carbonate de fer	0.03425	
	Sulfate de magnésie . . .	0.35775	} = 7.5625 + 4 = 28,625 de matières fixes contenus dans 4 litres d'eau minérale.
	id. de chaux	1.02750	
Principes fixes consistant en	Hydrochlorate de magnésie.	0.13925	
	id. de chaux . .	0.81075	
	id. de soude . .	4.76325	
	Perte	0.02650	

1825. RENARD (ATHANASE). — *Mémoire en forme d'introduction à la statistique générale de Bourbonne-les-Bains*, par M. Renard (Athanase), Docteur en médecine. Paris, de l'Imprimerie de Gaultier-Laguionie, hôtel des Fermes, 1825. *Première livraison*, 72 pages in-8.

L'ouvrage entier devait se composer de Mémoires plus ou moins étendus, dont chacun aurait son objet particulier, son titre à part et sa pagination distincte. Nous annonçons ici la seule livraison parue.

Dans ce mémoire, M. Renard expose la question des besoins de la ville de Bourbonne, considérée comme station thermo-minérale, comme chef-lieu de canton, comme paroisse et donne le moyen de les satisfaire.

1826. FODÉRÉ. — *Mémoire sur les Eaux de Bourbonne-les-Bains*, par le docteur Fodéré, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg. *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales*. Tom. xxv. 1826, p. 3 et 193.

Au mois de septembre 1825, Fodéré vint passer avec son fils quelque temps à Bourbonne. Il en profita pour examiner les eaux thermales. C'est le résultat de cette étude qui forme le *Mémoire* dont nous allons nous

occuper. Fodéré analyse succinctement le traité de Baudry qu'il prend pour guide : « Il faut rendre justice à l'auteur (Baudry) qui m'a été si utile dans ce Mémoire ; il avait bien étudié ces eaux, et ne les avait pas crues un remède universel, ni quant à leur manière d'agir, ni quant aux maladies. »

Il passe successivement en revue les propriétés physiques des eaux thermo-minérales, leur température ; à propos des dépôts spontanés des eaux, après avoir parlé des boues, il ajoute : « En outre, il se précipite au fond des baignoires, quand l'eau se refroidit, des lambeaux glaireux, filamenteux, presque impalpables, qui se réduisent à fort peu de chose par le refroidissement, et ne laissent presque rien après la combustion, durant laquelle ils exhalent la même odeur que la gélatine, substance effectivement contenue dans les eaux de Bourbonne. » Il fait aussi mention « de mousses et de *fucus* de diverses couleurs, onctueux au toucher » qui tapissent les bords des bassins.

Arrivé à l'analyse chimique, Fodéré rapporte les expériences de Baudry, les analyses de Monnet, de Bosq et Bézu, d'Athénas, et ses expériences faites en commun avec Hecht, professeur à l'Ecole de pharmacie de Stras-

bourg, sur les dépôts des eaux dans les tuyaux de conduite, d'où il résulte que 60 grains examinés ont donné : muriate de soude 54, sulfate de chaux, 6, carbonate de chaux, fer et silice, restés sur le filtre, 4,50 (1), peut-être un peu d'acide carbonique, mais plutôt sous forme de chaux et de fer carbonatés, que sous celle d'acide libre, et enfin de la gélatine « qui se précipite à mesure que l'eau se refroidit, qui lui donne le goût de bouillon, et qu'on peut supposer avec quelque fondement être le produit des débris d'animaux, coquilles et autres, enfouis dans les entrailles de la terre, que ces eaux ont traversée, et que la sonde du mineur fait décélérer à de grandes profondeurs. »

Dans l'étude que fait Fodéré des propriétés médicales et de l'usage des eaux, il suit toujours Baudry. Dans plusieurs endroits aussi il aime à citer Therrin. Au sujet de l'action des eaux sur le cal, il dit : « M. Therrin ne m'a pas moins fait remarquer, d'après ses propres observations, que l'application de ces eaux est capable de déterminer le ramollissement du cal, lorsqu'il est encore

(1) L'excédent d'un grain et demi doit être attribué à l'eau restée dans le nitrate d'argent qui n'a pas été fondu.

récent. » Et ailleurs « J'ai pareillement examiné chez l'habile médecin que je viens de nommer, des séquestres de différens os nécrosés, dont les eaux avaient heureusement favorisé la séparation. Je dois encore ajouter qu'il paraît assez certain qu'elles favorisent l'action du mercure et rendent les traitemens vénériens plus faciles et moins longs. »

La réaction contre la doctrine exclusive de l'irritation et la médecine antiphlogistique avait naturellement beau jeu, en s'appuyant sur la pratique des eaux stimulantes de Bourbonne, et Fodéré ayant demandé à Therrin comment il s'y prenait pour faire coïncider l'usage d'eaux excitantes avec certaine doctrine du Val-de-Grâce, dont l'adoption était de règle à l'hôpital de Bourbonne. « La réponse fut un peu obscure, — ajoute le savant professeur de Strasbourg, — je n'insistai pas d'avantage, et je me retirai dans l'espoir qu'il pourrait bien y avoir avec le dieu d'Epidaure les mêmes accommodemens qu'on sait trouver avec les autres dieux ! »

1826. RENARD. — *Bourbonne et ses eaux thermales*, par M. Renard (Athanase), Docteur en médecine de la Faculté de Paris. Paris, Imprimerie de Gaultier-Laguionie, hôtel des Fermes, 1826.

La vaste pratique de notre savant confrère, fait vivement désirer une nouvelle édition de cet ouvrage riche de faits, rempli de vues ingénieuses et dans lequel M. Renard révèle ce qu'il devait être plus tard, comme député, maire de Bourbonne et inspecteur de l'Etablissement thermal.

1826. ALIBERT. — *Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées en médecine*, suivi de quelques renseignemens sur les eaux minérales exotiques, par J. L. Alibert, premier médecin ordinaire du Roi etc. . . . A Paris, chez Béchét jeune, 1826. *Bourbonne-les-Bains*, p. 82. Article intéressant.

1827. ELIE DE BEAUMONT. — *Observations géologiques sur les différentes formations qui, dans le système des Vosges, séparent la formation Houillère de celles du Lias* ; par M. L. Elie de Beaumont, Ingénieur des mines. Annales des mines, 2^e série, Tom I, 1827. Avec Planches.

Ce travail est reproduit textuellement dans les *Mémoires pour servir à une description géologique de la France*, par MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont, Ingénieurs des mines, Paris 1830.

Bourbonne, assis sur le trias, terrain intermédiaire

aux terrains carbonifère et jurassique, a sa bonne part dans cette description géologique de nos contrées.

1827. PRAT. — *Mémoire sur les eaux minérales de Bourbonne et projet d'établissement pour ces mêmes eaux*; par P. L. Prat, médecin honoraire de l'hôpital Saint-Antoine, membre du Bureau Central des Hôpitaux civils de Paris, etc. Suivi d'une Analyse-Pratique des Eaux Minérales en général, et en particulier de celles de Bourbonne; par P. C. Duchanoy, Docteur-Médecin de la Faculté de Besançon, médecin de l'hôpital militaire des Eaux de Bourbonne, etc.; avec des notes et additions, par M. Prat. A Paris, chez l'Auteur, rue Sainte-Avoie, n° 69, et chez Croullebois, libraire, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, et à Bourbonne, chez Vendal, libraire, 1827.

Ce Mémoire est composé de deux parties. La première, qui parut d'abord dans les *Annales d'Architecture*, année 1826, est relative à la description détaillée d'un projet d'établissement de bains, approprié spécialement à la ville de Bourbonne. La seconde a pour objet une analyse pratique des eaux thermales de cette ville, extraite en partie des notes laissées par Duchanoy.

1827. DESFOSSES et ROUMIER. — *Analyse de l'eau minérale de Bourbonne*; par MM. Desfosses,

pharmacien à Besançon, et le docteur Roumier, chirurgien aide-major au 8^e de ligne. *Recueil de Mémoires de médéc., de chir., et de pharmacie militaires.* Tom. xxiii. 1827.

Suivant ces auteurs, le litre d'eau de Bourbonne contient en principes fixes :

Bromure et peut-être chlorure de potassium	0 g. 0648
Chlorure de calcium	0. 0768
Chlorure de sodium	5. 0454
Sous-carbonate de chaux	0. 4482
Sulfate de chaux	0. 6762
	5. 9844

plus un peu d'hydrochlorate de magnésie et de matière extractive.

Et en substances gazeuses, à la température de 15° et à la pression de 0^m, 755, à une fraction près :

Oxigène	3 c. c.
Azote	43
Acide carbonique	43

C'est la première analyse qui fasse mention du brôme.

1828. MAGISTEL. — *Essai sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*, par Magistel, chirurgien

employé à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Paris, J. B. Baillière, 1828.

L'ouvrage de Magistel est généralement exempt des exagérations qu'on ne rencontre que trop souvent dans les livres écrits sur la même matière, et qui, naturellement, en faisant naître le doute, ne servent qu'à retarder les progrès de l'hydrologie. Il enseigne simplement la pratique usuelle de notre station, qu'il a étudiée à la clinique de Ballard et de Therrin.

Après avoir donné une idée générale de Bourbonne, il expose dans autant de chapitres, les propriétés physico-chimiques de nos sources, leur mode d'administration, leur action sur l'économie, et le régime que doivent observer les baigneurs. Il termine par des considérations générales sur les différentes maladies qui en réclament l'usage.

Il s'explique avec assurance sur un des points les plus controversés de la pratique hydrologique, nous voulons parler de l'influence des eaux sur le tissu osseux. « Nous voyons chaque jour — nous dit-il — de fausses articulations opérer, à la suite des eaux, des mouvemens dans tous les sens, tandis qu'auparavant les malades ne pouvaient agir. On cite plusieurs cas où des luxations, qui jusque là n'avaient pu être réduites, l'ont été avec

la plus grande facilité. Chez des individus morts pendant l'usage des eaux, j'ai observé que les fibro-cartilages des vertèbres ne présentaient plus la même résistance que dans l'état naturel.

« Il est bien remarquable que le tissu osseux participe aussi à ce ramollissement. Les fractures s'opèrent plus facilement chez la personne qui prend les eaux que chez tout autre; quelquefois le cal des fractures mal réduites subit un nouveau travail; on est obligé de suspendre le traitement chez les personnes qui se sont fracturées récemment un os, et de ne recommencer l'usage de eaux que lorsque les fragmens sont parfaitement consolidés. »

Dans la liste des maladies qu'on traite à Bourbonne, nous signalerons la scrofule : « Les vaisseaux et les ganglions lymphatiques, qui, soit par un vice scrofuleux ou bien souvent à la suite de traitements mercuriels, sont frappés de subinflammations qui passent à l'état chronique, recouvrent une nouvelle énergie par l'usage des eaux; la lymphe circule avec plus de rapidité, les canaux qui forment les ganglions se dégorgent, et nous avons vu beaucoup de scrofuleux chez qui des tumeurs aux articulations, aux aines, au cou, ont entièrement disparu. »

1828. RENARD. — *Supplément à l'ouvrage intitulé : Bourbonne et ses eaux thermales*. Paris, Gaultier La-guionie. Juin, 1828, 43 pag.

1829. MÉRAT et DE LENS. — *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique générale ; contenant l'indication, la description et l'emploi de tous les médicamens connus dans les diverses parties du globe ; par F. V. Mérat, D. M. de la Faculté de Paris, etc. . . et A. J. de Lens, D. M. de la Faculté de Paris, Inspecteur général des études, etc. . . Bourbonne-les-Bains*. Tom. 1. p. 656.

1830. LE MOLT. — *Notice sur Bourbonne et ses eaux thermales*. Par F. Le Molt, docteur en médecine, médecin inspecteur des eaux thermales de Bourbonne, correspondant de l'Académie royale de médecine, etc. Librairie médicale de Gabon, à Paris, 1830.

Cette brochure de 30 pages, vendue au profit des indigens admis à l'usage des eaux, est le fruit de dix années d'études comparatives, où l'on reconnaît l'esprit éclairé et judicieux de l'auteur. Elle renferme nombre d'indications très-utiles et de renseignemens précieux sur les différens points de l'histoire de la ville de Bourbonne et de ses eaux thermales qui échappent à l'analyse.

Nous recommanderons en particulier les deux derniers articles sur la *prétendue insignifiance des eaux minérales* et le *préjugé sur l'action des eaux*.

Le Molt constate la vertu de l'eau thermale comme indicative du virus vénérien. « L'eau thermale — dit-il — jouit de la propriété de déceler, par des indications fixes, la présence du virus vénérien refoulé depuis longues années dans l'économie, et fournit les moyens de le combattre avec certitude et efficacité. Tel qui redoutait de contracter un mariage dans un état douteux, et de transmettre à ses enfants les fruits amers d'une jeunesse légère, peut, après s'être plongé pendant un certain temps dans nos piscines obligeamment indiscretes et avoir suivi avec régularité un traitement rationnel, s'engager avec toute sécurité dans le plus sacré des liens. »

Sa vaste pratique lui avait aussi démontré les nombreux avantages qu'on peut retirer des remèdes auxiliaires, quoiqu'en disent certains auteurs. « Il est souvent indispensable — dit Le Molt — d'associer à l'usage des Eaux quelques médicamens propres à en seconder l'action. Cette combinaison, dont on obtient des avantages signalés, tout entière du ressort du médecin, doit varier selon l'idiosyncrasie des sujets, l'état des altérations morbides, et se composer de moyens thérapeutiques

aptes à ménager la sensibilité de l'estomac, trop souvent exaspérée par un traitement peu modique. Les médecines, dites de précaution, et les déplétions sanguines routinières, se sont plus employées qu'au vu des indications rationnelles.»

1831. — *Guide pittoresque du voyageur en France*. Département de la Haute-Marne. Paris, F. Didot, 1831. Article *Bourbonne*.

« Nous sommes redevables de cette notice intéressante sur les eaux de Bourbonne — disent les éditeurs — aux communications officieuses de M. le docteur Favre (lisez Lefavre), médecin inspecteur honoraire, et à M. le docteur Le Molt, ex-médecin inspecteur titulaire de cet important établissement.

Cet article substantiel et fort bien fait se rapproche beaucoup de la notice de Le Molt dont nous venons de parler.

1831. VIREY. — *A Messieurs les électeurs de l'arrondissement de Bourbonne*. Fayl-Billot, 1831 ; in-4° de 4 pages. Signé : *Julien-Joseph Virey*, docteur en médecine. — Circulaire pour la députation.

1831. LAHÉRARD VICTOR. — *A Messieurs les électeurs de l'arrondissement de Bourbonne*. Bourbonne, 30

juin 1831 ; in-4° de 3 pages ; signé : *Victor Lahérard*, licencié en droit, maire de la ville de Bourbonne. — Circulaire pour la députation.

1831. BALLARD. — *Précis sur les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains, département de la Haute-Marne*, par J. J. Ballard, docteur en médecine de la faculté de Paris, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, médecin principal des armées, médecin en chef de l'hôpital militaire de Bourbonne, etc., etc. A *Bourbonne-les-Bains*, chez Leclert, libraire, place de la Fontaine. A *Paris*, chez Lecointe et Pougin, libraires, quai des Augustins, n° 49. 1831.

Une bibliographie incomplète rapidement esquissée des auteurs qui ont écrit sur les eaux de Bourbonne, l'antiquité des sources, leur analyse chimique et les compositions factices qu'on a cru pouvoir substituer à l'eau thermale, forment l'avant-propos. Ballards'évertue ensuite à fournir les preuves d'une chaleur particulière aux eaux minérales « ayant la plus grande analogie (si elle n'est pas identiquement la même) avec celle qui naît en nous et qui, pour ainsi dire, constitue la vie. » De là passant au mode d'action des eaux de Bourbonne, il arrive à conclure que l'électricité est l'agent qui communique aux

eaux toutes leurs vertus. « Une dernière preuve de la combinaison de l'électricité dans l'eau de Bourbonne... c'est l'observation constante de ses effets, semblables à ceux produits par le fluide électrique sur le corps humain, effets non fugaces comme ils le sont dans nos cabinets de physique, mesquins eu égard à ceux de la nature, mais rendus fixes et durables, soit par la nature de l'appareil, par son mode de combinaison avec l'eau thermale, et la répétition de son application sur les organes ; soit peut-être aussi par le genre de substances salines que contiennent ces eaux mêmes. »

Il passe ensuite successivement en revue l'hémiplégie, la paraplégie, le rhumatisme, la sciatique, les maladies des os et des articulations, les engorgements des viscères abdominaux, les maladies de la peau, la syphilis. Il étudie toutes ces affections dans leurs rapports avec la cure thermale, et donne des observations. A propos de l'hydarthrose, il signale une affection articulaire sur laquelle se taisent tous les auteurs que nous avons pu consulter. « Il existe — écrit-il — une autre affection articulaire qui simule l'hydarthrose et qui n'est qu'un gonflement venteux de la membrane synoviale. Ses causes paraissent être les mêmes ; quant au diagnostic, on le reconnaît à l'espèce de crépitation d'un fluide aéri-

forme, qui passe d'un point de l'articulation à l'autre sous le doigt de l'explorateur, ainsi qu'à l'absence de tout liquide. Elle entraîne la même faiblesse articulaire. On lui a donné le nom de psychartrose. Elle est assez fréquente et cède aux mêmes moyens que l'hydarthrose. »

Parmi les maladies qui contr'indiquent l'emploi des eaux, Ballard fait figurer « les fractures récemment consolidées, à raison de la facilité du ramollissement du calus par les eaux de Bourbonne ; à moins cependant que dans celles où la fracture a été mal réduite, et où le membre étant, par suite, devenu impotent, on eût le dessein de tenter une réduction plus conforme à l'état naturel et aux fonctions musculaires de ces parties. »

Enfin dans un dernier chapitre, il s'occupe de l'administration des eaux, des saisons, et de l'hygiène du baigneur.

1834. — *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*. Paris, 1834. Bourbonne. Tom.vi, p. 455.

1832. COQUEBERT-MONBRET. — *Note sur une pierre antique trouvée à Bourbonne-les-Bains*, par Monsieur Coquebert-Monbret, membre résidant. — *Mémoires et Dissertations sur les Antiquités nationales*

et étrangères, publiés par la Société Royale des antiquaires de France. Paris, 1832.

Cette pierre, trouvée en 1829 sur le côté est du prieuré, était bien probablement le fronton d'un monument funéraire. Elle est supportée par un muse de singe ou plutôt par un masque de théâtre, ce qui s'accorde parfaitement avec la profession du mort, et non par un muse de lion, comme le veut notre auteur.

« Cette pierre — dit Coquebert-Monbret — a été trouvée en avril 1829, dans les champs voisins de l'ancien prieuré de Bourbonne-les-Bains, département de la Haute-Marne, et recueillie par M. Renard (Athanase), D.-M., habitant à Bourbonne-les-Bains, chez lequel j'en ai pris les dimensions et copié l'inscription, en juillet de la même année. Les caractères de l'inscription sont assez mal formés, ce qui vient de la qualité de la pierre qui est d'un calcaire blanchâtre, tendre et d'un grain grossier ; les pierres de cette espèce se trouvent — dit-on — à quelques lieues de Bourbonne. J'ai eu soin de marquer avec des points les traits qui ne me semblaient pas assez certains pour qu'on pût me répondre : Le surplus est exactement copié, et a été jugé tel par les personnes présentes.

« Qui n'aurait dû penser qu'un acteur eût plutôt mé-

rité qu'on mît un masque de théâtre sur son monument qu'un muse de lion? mais il n'y a pas d'équivoque, le muse est même très-allongé.

« Si l'on publie ce morceau, il faudra avoir soin de laisser plus d'espace entre DIC et IT de la 3^{em}e ligne; il y a eu, très-probablement, dans cet espace, les lettres VIX, initiales du mot VIXIT.

« Le nom propre *Maronus* est cité dans la collection de Gruter, en quatre volumes in-folio. Amsterdam, 1707, pag. dcccvii, comme inscrit sur un autel antique trouvé à Metz.

MARONI GRÆCI MARCIANA
MAGNI FIL. SIBI ET CONJ.
V C P

« Si notre Maronus était grec comme celui de Metz, son nom peut avoir été écrit par l'R grec, qui est le P latin, et en effet, il n'y a pas de traces distinctes du jambage inférieur de l'R.

« On trouve dans la même collection une douzaine d'épithaphes de comédiens, avec les qualités de *histrio festivissimus*, de *nobilis archimimus tragicus comicus*, de *pantomimus sui temporis primus*, de *maximus pantomimorum*, de *comædus*, et les épithètes de *Piissimus*, de *coronatus contra omnes Scenicos*, et les titres de

communi munere adlectus, diurnus, parasitus Apollonis, de sacerdos synhodi Apollinis, et de decurio. Voyez les pages CCCXXIX à CCCXXXIII de l'édition de Gruter mentionnée plus haut. »

L'építaphe trouvée à Bourbonne est ainsi conçue :

MAPONV
HISTRIOROCABA
IVS DIC.... IANNXXX

Elle a été rétablie ainsi par Coquebert-Monbret :

MARONV (Sic pro Maronus)
HISTORIO ROCABA
IVS DICT. VIXIT ANN. XXX.

Maronus, comédien, surnommé Rocabajus, vécut 30 ans.

1833. *Dictionnaire de médecine ou Répertoire général des Sciences médicales considérées sous les rapports théorique et pratique.* Paris, 1833. Bourbonne-les-Bains, Tom. v, p. 533.

1833. CHENU. — *Essai sur les eaux minérales en général*, suivi de quelques considérations sur celles de Bourbonne-les-Bains, présenté et soutenu à la Faculté de médecine de Strasbourg, le samedi 31 août 1833, à 3 heures après midi, pour obtenir le grade de Docteur en médecine, par Jean-Charles Chenu, de Metz (Moselle).

Strasbourg, Imprimerie de M^{me} v^e Silbermann, place St-Thomas, n^o 3. 1833.

1833. BERGER DE XIVREY. — *Lettre à Monsieur Hase* sur une Inscription latine du second siècle trouvée à Bourbonne-les-Bains, le 6 janvier 1833, et sur l'histoire de cette ville, par Jules Berger de Xivrey, éditeur du Phèdre-Rosanbo, docteur en philosophie, etc. Paris, Aimé-André, libraire, quai Malaquais, n^o 13. 1833.

Le 6 janvier 1833, on découvrit à Bourbonne, dans les décombres de la maison Coffin, rue Grande Rue, à la suite de l'incendie du 23 décembre 1832, qui détruisit six maisons, une table en marbre blanc de 0^m15 de hauteur sur 0^m12 de largeur et 0^m01 d'épaisseur (1).

Cette table parfaitement conservée, sauf une cassure qui en laisse toutes les lettres intactes, porte en caractères romains d'une belle forme, datant du II^e siècle de notre ère, l'inscription suivante :

DEO. APOL
LINI. BORVON
ET. DAMONÆ
C. DAMINIVS
FEROX. CIVIS
HINGONVS. EX
VOTO.

(1) Elle est en la possession de M. Renard Athanase.

Au Dieu Appollon Borvo et à Damona C. Daminius Ferox,
citoyen Langrois. Ex voto.

Cette inscription fut le point de départ de la *Lettre* en question.

D'après la composition de son ouvrage, de Xivrey s'est fait connaître non-seulement comme antiquaire, mais encore en qualité d'historien. Il commence d'abord, en s'appuyant sur des analogies raisonnables fournies par la comparaison des deux inscriptions de Bourbon-Lancy avec la dernière inscription trouvée en 1833, à éclairer la première inscription de Bourbonne et surtout les deux mots ORVONI et T. MONAE, pour lesquels, nous l'avons vu, s'est élevé plus de contestations et de disputes (1) que la table votive en question ne contient de caractères. Il établit que *Orvo* ou *Borvo* est le nom d'une divinité locale, adorée dans l'ancienne ville bâtie par les Romains, qui a été appelée depuis Bourbonne-les-Bains, et que *Damona* ou *Tamona* est une déesse gauloise (2) à laquelle on rendait un culte dans la même ville.

(1) « Elle a inspiré plus de conjectures que la fameuse dent d'or, que le cheveu miraculeux de Nisus ou les os souterrains du Mammoth. » disait J. Coste, dans le journal *Le Temps*, du 31 mai 1834.

(2) *Damona* ou *Tamona* que nous trouvons associée à *Borvo* dans les inscriptions de Bourbonne et de Bourbon-Lancy, était

Voici la copie fidèle de cette fameuse inscription et l'interprétation qu'en donne de Xivrey :

ORVONI. T
MONAE. C. IA
IINIVS. RO
MANVS. IN
G. PROSALV
E. COCILLAE
FIL' EX. VOIO

Borvoni, Tamonæ (sic pro Damonæ) C. Jatinius Romanus Ingenuus pro salute Cocillæ filiæ. Ex voto.

Caius Jatinius Romanus Ingenuus, s'est acquitté de son vœu envers Borvo et Damona pour la santé de sa fille Cocilla.

Cette interprétation est loin d'avoir l'assentiment gé-

bien certainement une déesse tutélaire des eaux thermales en honneur chez les Séquanes et les Eduens. Comme *Borvo*, elle tire son nom de deux mots celtiques : *tom*, chaud, et *on*, fontaine.

Il existe à quelques lieues de Bourbonne, à Damoncourt *Damonæ curtis*, une pierre monumentale, vulgairement dite la *pierre percée*, à cause d'une ouverture circulaire pratiquée au milieu et qui sans aucun doute date de l'époque celtique. Cette pierre dont la crédulité populaire avait fait le tombeau de sainte Félicie, était devenue avant la Révolution, un pèlerinage très célèbre. « Il n'est pas douteux, disent les historiens de Jonvelle, en parlant de cette pierre, que ce pèlerinage n'ait succédé comme tant d'autres à des superstitions payennes. Cette pierre percée n'était autre qu'un monument druidique et le nom de Damoncourt *Damonæ curtis* peut bien rappeler celui de *Damona*, divinité celtique honorée à Bourbonne et figurant dans ses inscriptions. »

néral ; pour nous, nous préférons de beaucoup la suivante, donnée pour la première fois, par le R. P. Lempereur : *Borvoni Damonæ Caius Jatinius romanus in galliâ pro salute Cocillæ. Filii* ou *Filiæ ex voto*.

A Borvo et à Damona, Caius Jatinius, romain dans la Gaule, pour le salut de Cocille. *Ex voto*, de son fils ou de sa fille.

Et en effet, *Romanus* nous semble indiquer bien plutôt l'origine de *Jatinius* qu'un *cognomen* ou surnom ; *in g. . . .* sa présence dans les Gaules qu'un *agnomen* ou troisième nom. Pour ce qui regarde les mots *fil. ex voto*, il nous paraît plus convenable aussi, du moment où ils sont situés sur la base du monument et ne font pas corps avec le reste de l'inscription, de les traduire séparément.

Chemin faisant, de Xivrey s'occupe de l'étymologie du mot Bourbonne, qu'il fait dériver de *Borvo*, — n'en déplaît à M. Magnin — et termine cette partie de son ouvrage en faisant une sortie virulente contre l'abus que certains auteurs font des origines prises dans la langue celtique.

Arrêtons-nous un instant et cherchons à débrouiller avec notre auteur, le chapitre des étymologies.

Le surnom de *Borvo*, donné à Apollon se retrouve

dans deux inscriptions conservées à Bourbon-Lancy, ce qui peut faire supposer qu'il prenait ce nom comme Dieu protecteur des Sources thermales, et qu'il est sous-entendu dans les inscriptions où il fait défaut. D'un autre côté, la ressemblance de noms entre les villes de Bourbonne-les-Bains, Bourbon-Lancy et Bourbon l'Archambault, possédant toutes trois des eaux thermales et placées sous la protection du dieu *Borvo* ou *Bormo*, a fait penser à quelques auteurs que ces villes pourraient bien devoir leur nom aux sources chaudes qui jaillissent sur leur territoire. Quelques-uns ont même étendu cette interprétation à la province du Bourbonnais et à la famille des Bourbons. « Je vous ai dit, Monsieur, écrit de Xivrey à Hase, que dans ce Dieu topique, adoré par nos ancêtres sous le nom de *Borvo*, je trouve l'origine du nom de *Bourbonne* et de cet illustre nom de Bourbon. J'ajouterai que de *Borvo* vient aussi probablement le mot *bourbe*. »

Allmer n'est pas moins explicite. « De *Bormo* ou *Borvo*, se sont formés les noms de Bourbon et de Bourbonne (1). Il est réellement étonnant, qu'en présence

(1) La transition synonymique de *Borvo* à *Bourbonne* apparaît clairement dans le nom de *Vorvonense castrum* que portait au moyen-âge un château construit, en 612, sur l'emplacement d'un ancien temple.
(Note d'Allmer.)

du témoignage formel de la Carte théodosienne et des révélations épigraphiques, on ne s'en soit pas aussitôt aperçu, et que la plupart de ceux qui ont eu à s'occuper de la question, aient persisté à vouloir en douter. « C'est
« le cas de remarquer, dit M. Greppo (1), dont les avis
« ont toujours tant de justesse, que pour ce lieu (Bour-
« bon-Lancy), comme pour son homonyme du départe-
« ment de l'Allier, comme pour Bourbonne-les-Bains,
« l'étymologie des noms se trouve évidemment dans le
« nom de la divinité thermale Bormo ou Borvo. Il se-
« rait ridicule d'en chercher un autre (2). »

Nous lisons encore à ce sujet dans les *Annales de la Société des antiquaires du Rhinlande*, à l'occasion d'une discussion sur le mot *Borma*. « A ce mot se rattachent les noms de villes, *Borma*, *Bormanum*, *Bormani*, *Lucus Bormani*, *Bormitomagus* ou *Borbitomagus* et le nom moderne *Bormes*, enfin les noms de deux divinités gauloises qui dérivent évidemment de la même origine, l'un *Dea Bormana* et l'autre *Deus Bormo* ou *Borvo*, qui est aussi confondu avec l'Apollon romain. . .

« Le *Bormo* ou *Borvo* dont dérivent les noms de Bour-

(1) *Etudes arch. sur les eaux thermales*, Paris, 1846.

(2) *Sur deux inscriptions votives en l'honneur de la déesse Bormo et sur l'étymologie du nom de Bourbon*. Lyon, 1859.

baz, Bourbon, Bourbonne, fut assurément, dès l'origine, le patron, le dieu tutélaire de ces eaux minérales, etc. (1). »

Ainsi donc, il est bien établi aujourd'hui que le dieu *Borvo* a donné son nom à Bourbonne et à ses homonymes; voyons maintenant l'étymologie de ce mot.

Les premiers auteurs qui citent Bourbonne, Aimoin et le P. Vignier, le nomment *Vernona*, *Vorvona* (2), de deux mots de la langue gaëlique : *verv*, qui signifie chaud, et *aven*, *avon*, *aon*, *on*, eau courante, dans les différents dialectes celtiques.

Depuis lors, cette étymologie a fait son chemin et bon nombre d'auteurs l'ont acceptée.

Après le R. P. Tournemine, Gibert, Diderot, Chevalier, Therrin, est venu M. Renard (Athanase) qui l'a soutenue avec un talent remarquable, et malgré la sortie virulente de M. de Xivrey contre les Celtomanes, nous croyons devoir prendre fait et cause pour l'honorable et savant inspecteur de l'établissement thermal. Nous considérerons donc, jusqu'à nouvel ordre, les deux mots

(1) XXXIII et XXXIV^e livraison. Bonn, 1863.

(2) « Borboniense castrum, dit le père Vignier, in finibus Lingonum conditum astruimus, eo in colle ubi *Vorvonæ* seu *Borbonæ* thermarum deæ templum olim steterat. » *Chronic. Ling. et Soc. Jes.* p. 43.

celtiques *verv* et *on* comme la racine du mot *Borvo*, qui lui même est la racine de Bourbonne, de Bourbon, du Bourbonnais et de la famille des Bourbons.

« La justesse de cette étymologie, puisée dans la langue des Celtes, dit M. Renard, est fortifiée par celle des noms sous lesquels, à Bourbonne, on connaît encore aujourd'hui deux principaux objets de ses localités déjà cités et décrits, et qui sont la rivière d'Apance et le ruisseau de Borne. En effet n'est-il pas évident que ces deux mots sont dérivés l'un et l'autre, et presque sans altération d'*Apan* et de *Born*, mots celtiques employés l'un et l'autre à la désignation d'un cours ou d'un amas d'eau plus ou moins considérable, de telle sorte que ces noms, de génériques qu'ils étaient primitivement, sont insensiblement devenus des noms propres, et ont fini par être adoptés comme tels.

« Il en est de même aujourd'hui du nom de Bourbonne ou Bourbon, que deux autres villes de France, également renommées par leurs eaux thermales, ont également conservé. Ces villes sont Bourbon-l'Archambault et Bourbon-Lancy. Comment expliquer ce rapprochement sinon par la conformité des produits naturels de ces villes, et de la langue primitive qu'on y parlait autrefois ?

« Je dois faire observer encore, à l'appui de mon opi-

nion, que la province du Bourbonnais possède plusieurs sources thermales assez célèbres, celles de Bourbon-l'Archambault, de Vichy, de Néris ; et que Bourbon-Lancy, dont le nom paraît avoir un rapport essentiel avec l'objet de cette discussion, échappe à peine à la circonscription de cette province, dans laquelle il est pour ainsi dire enclavé. Peut-on se refuser à penser que le nom de Bourbonnais, qui sert à la distinguer, ne lui vienne de ses eaux thermales, et ne soit ainsi dérivé des deux mots celtiques où nous avons rencontré la signification de Chaude-Fontaine ?

« Je termine en faisant observer que la famille des Bourbons tire nécessairement son nom de la source commune où je viens de puiser l'étymologie de Bourbonne et du Bourbonnais ; puisque Robert, cinquième fils de Louis IX, n'a transmis à ses descendants le titre de *Bourbon* qu'après avoir acquis des droits sur la province de ce nom, ou autrement sur le Bourbonnais. (1) »

Alibert, Magistel, Lemolt, Ballard et autres, ont aussi adopté cette étymologie : « L'étymologie naturelle du nom de Bourbonne — dit ce dernier — se tire de deux mots celtiques *verv* chaud, et *one* fontaine ; d'où le mot

(1) Loc. cit. p. 149 et suiv.

très-français, et qui n'a point d'autre étymologie, de *verv*, chaleur, inspiration, génie (1). »

Elle séduisit aussi M. M..., membre correspondant de la Société des antiquaires de France ; mais sur la parole de de Xivrey, que ces mots celtiques n'existent pas, il a dû, bien à regret, se ranger d'un autre avis. « Plusieurs auteurs — écrit-il — ont cherché à expliquer le mot *Borvo*, en le faisant dériver de deux mots celtiques *verv* qui signifie chaud, et *von* qui signifie fontaine. S'il était prouvé que *verv* et *von* fussent deux mots celtiques, cette explication paraîtrait sans doute très-plausible ; mais, comme M. Berger a cherché à le démontrer dans son ouvrage déjà cité, ces interprétations semblent si peu fondées qu'on ne peut guère y ajouter foi. Mais si le mot *Borvo* n'est pas dérivé des deux mots celtiques signifiant fontaine chaude, nous sommes persuadés qu'il devait exprimer quelque chose de semblable ; et cela est d'autant plus probable que presque toutes les villes qui renferment des sources d'eaux thermales en ont reçu leurs noms. Ainsi, quoique nous ne puissions pas traduire littéralement le mot *Borvo*, qui nous paraît être la racine de Bourbonne et de Bourbon, il est évident pour

(1) Loc. cit. p. 8

nous qu'il exprimait, au temps des Gaulois et ensuite chez les Romains, l'un des noms sous lesquels on désignait les eaux thermales (1). »

Berger de Xivrey, ennemi déclaré de la Celtomanie, consacre en effet plus de vingt pages à montrer le peu de fondement de la langue celtique, ou — disons mieux — à rejeter les mots *verv* et *von* du dialecte bas-breton, car nous allons le voir admettre que Bourbonne et ses homonymes tirent leur nom du langage gaélique du centre. Aussi grand a été notre étonnement en voyant M. Magnin donner l'étymologie de de Xivrey comme la reproduction de celle de Gruter et se rapprochant le plus de la sienne.

« Je serais porté à croire que, dit de Xivrey, l'étymologie des mots Bourbon et Bourbonne a dû se trouver dans une des langues gauloises parlée vers le centre de la France par les *Lingones*, les *Sequani*, les *Ædui*, les *Boii*, les *Biturigescubi*, ce qui répond à peu près aujourd'hui aux départements de la Haute-Marne, de la Côte-d'Or, de la Nièvre, de l'Allier, de Saône-et-Loire. En effet, hors de ces pays, on ne trouve plus de noms de localités formés avec cette racine *bourb*, *borb* ou *borv*. Car

(1) Not. hist. sur la ville de Bourbonne-les-Bains, 1836, p. 4 et 5

le nom de *Bourbon-Vendée*, donné à la ville moderne appelée d'abord *Napoléonville*, n'étant point une ancienne dénomination locale, provient du nom de la famille royale, et par elle de la ville de Bourbon-l'Archambault. Or, par là, cette ville, ainsi que ses homonymes, tire son nom de ce langage gaulois du centre (1). »

Voyons maintenant l'étymologie de M. Magnin, déjà donnée par Adrien de Valois, Dom Calmet, Juvet et autres : « *Ex Borvone* — dit Adrien de Valois — *Burbonem Borbonemve* postea factum esse existimem. Quamquam non displicet mihi opinio, utriusque *Burbonis* nomen a *burbis*, id est ab aquis lutosus, quas *bourbes* vocitant nostri, deduci iubentium (2). »

D'après M. Magnin, sous la domination romaine, alors que nos Thermes étaient dans toute leur splendeur, ils ne portaient pas le nom de Bourbonne; ce ne fut que plus tard, lorsque par suite de circonstances inconnues, nos sources abandonnées ne furent plus qu'un marais *bourbeux* que notre ville acquit le nom qu'elle porte aujourd'hui : « Lorsque le christianisme, après la chute de l'empire Romain, proscrivit le libertinage qui s'était

(1) Loc. cit. p. 99.

(2) Notitia Galliarum. p. 280.

glissé dans les établissements de bains publics, Bourbonne subit le même sort que les autres sources thermales. Ses édifices furent négligés et tombèrent en ruine, et là où coulait une Eau thermale limpide, on ne vit plus que des boues, moins salutaires peut-être, mais qui n'en produisaient pas moins encore de belles cures.

« C'est alors que notre ville acquit son nom ; elle fut nommée Bourbonne, de deux mots grecs Βορβορος et ονεις, d'où l'on a fait Βορβονεις, boues utiles (1). »

Ainsi, Dom Calmet, donne comme racine du mot Bourbonne *Borba*, dérivé du mot grec Βορβορος, Juvet ajoute l'adjectif français *bonne* à Βορβορος et fait *bourbe-bonne* ou *boue-bonne*. M. Magnin enfin, pour donner à son étymologie un certain vernis scientifique, remplace l'adjectif français *bonne* par l'adjectif grec ονεις, utile, profitable et fait ainsi Βορβορος ονεις, puis Βορβονεις, boues utiles. D'où à D. Calmet Βορβορος, à Juvet l'adjectif *bonne*, à M. Magnin ονεις.

Mais nous voilà bien loin — direz-vous — de l'étymologie de Berger de Xivrey ; patience, M. Magnin nous y ramène : « On a beaucoup discuté — dit cet auteur — sur l'étymologie du mot Bourbonne ; quelques auteurs

(1) Loc. cit. p. 20.

lui donnent une origine celtique, ils le font dériver de deux mots *ver*, *ber*, fort chaud ; *vona*, fontaine ; mais malheureusement rien ne prouve que ces mots aient fait partie de cette langue, comme l'a clairement démontré M. Berger de Xivrey qui a adopté l'étymologie de Gruter : ce dernier tire le mot Bourbonne de *Βορβορος*, bourbe et de *bonne*. Cette étymologie ne s'éloigne pas beaucoup de celle que nous donnons (1). »

Nous demanderons d'abord à M. Magnin où il a vu que Berger de Xivrey a adopté l'étymologie de Gruter ; en second lieu où il a vu que Gruter se soit jamais occupé de ce sujet ? Du reste, il faut en convenir : pour patronner une telle étymologie il fallait un digne parrain, et il eût été difficile de trouver mieux que le savant historien de Bourbonne (2).

Il est une troisième étymologie que nous empruntons à Olivier de la Marche. « Je trouve que deux baronies furent de pièça ; dont l'une fut au pays que l'on dit BOURBONNAIS et l'autre en la duché et pays de Bourgo-

(1) Loc. cit. p. 20.

(2) « Ceux qui prétendent dériver *Bourbon* de *bourbe* devraient dire, pour s'énoncer exactement, que ces deux mots ont la même étymologie. » Voilà ce que dit de Xivrey.

gne. Et comme toutes choses ont commencement, parce que en tous les deux lieux que l'on nomme Bourbon à bains chauds (que l'on dit médicinales, et s'y vont plusieurs gens baigner pour se médiciner et pour recouvrer santé d'aucunes maladies) à cette cause et pour ce plusieurs gens y hantoient et y conversoient, hosteliers, taverniers, marchans et ouvriers mecaniques se logerent en celle part pour gagner et avoir profit ; tellement qu'assez tost apres se fit en iceux lieux gros et puissans bourgs et augmentèrent tellement qu'entre les autres bourgs on disoit d'un chacun d'iceux voisins, *c'est un bon bourg* : et à le prendre au rebours, peut-on dire c'est un *bourg bon*, et de ce nom *bourg bon* en continuation de langage sont encore appelez ces deux lieux *Bourbon*. . . . » (1)

Nicolas Catherinot, « très-docte et fort original personnage, » fait venir le nom de Bourbon d'un fondateur appelé *Urbanus* (2).

Enfin signalons encore, pour être complet, celle que vient de nous donner Dugas de Beaulieu : « *Borvo*, qui n'a jamais signifié *bourbe* — dit le savant antiquaire —

(1) Introd. aux Mém. de Messire Olivier de la Marche.

(2) Les fondateurs de Berry.

et dont l'origine est celtique, dérive évidemment, comme Bourbonne, de *bourbounen*, ou simplement *bourboun*, bouillonnement (1), mot imitatif qui rend on ne peut mieux le bruit que fait le gaz en se dégageant de l'eau thermale au sortir de la source. Mais cette étymologie est bien simple, bien naturelle, pour être admise sans contestation. Puis, cette langue celtique, où l'a trouver ? Où ? Dans la langue rustique et la nôtre, à laquelle elle a fourni un si grand nombre de mots ; et surtout dans les noms de villages, de cantons, de montagnes, de fleuves ou de forêts, qui tous ont un sens particulier, qu'il serait facile de déterminer (2). »

Telles sont les différentes étymologies qui ont été proposées du mot Bourbonne. Le lecteur sait déjà que nous acceptons la première comme la plus vraisemblable et comme rendant le mieux compte des transformations successives qu'a subies le nom de Bourbonne : *Orvo*, *Borvo*, *Vervona*, *Vernona*, *Vorvona*, *Borvone*, *Borbonne* et enfin *Bourbonne*.

Non ! comme le dit M. Allmer, « ce nom de Bourbon, devenu si illustre dans notre histoire, ne vient pas,

(1) Le Gonidec. *Dictionnaire cello-breton*. (Note de D. de Beau-lieu.)

(2) Mém. sur les Antiquités de Bourbonne. 1860.

comme on l'a souvent écrit : *a burbis id est ab aquis lutosus* quas BOURBES *nostri vocitant*, ni comme le rêvait, il y a bientôt 200 ans, un très-docte et fort original personnage, le sieur Nicolas Cathorinot, du nom d'un fondateur appelé Urbanus; ni comme le veut si singulièrement Messire Olivier de la Marche, d'un *bon bourg* retourné en un *bourg bon*.

« Assurément, l'ingénieux courtisan qui s'est mis en frais d'imagination pour trouver cette étymologie louangeuse, ne se doutait guère que ce qu'il cherchait avec tant de peine, se lisait gravé tout au long sur d'antiques pierres heurtées plus d'une fois, peut-être, par son pied dédaigneux, et que la vérité laissait loin derrière elle tout ce que l'effort de son esprit eût pu lui suggérer de plus flatteur. Non! ce n'est ni dans « la bourbe » d'une eau trouble, ni dans un ramas « de taverniers, d'hosteliers et de marchans » qu'il fallait aller chercher l'origine du nom des Bourbons. Il fallait remonter jusqu'à la mythologie gallo-romaine et jusqu'à l'Olympe, et l'emprunter au nom d'une divinité bienfaisante, qui n'était peut-être autre qu'Apollon lui-même (1). »

Maintenant revenons à la lettre à M. Hase :

(1) Loc. cit.

L'histoire des antiquités terminée, de Xivrey nous donne de notre ancienne cité, une histoire fort curieuse. Il nous apprend que dès le second siècle de notre ère, là où est Bourbonne aujourd'hui, il y avait déjà une ville d'une certaine importance; qu'Aimoin rapporte à l'an 642, la fondation du château, qu'il appelle *Vernona*, qu'en l'an 1204, la dame Willaume, qui possédait la seigneurie de Bourbonne accorda aux habitants leurs premières libertés de concert avec Guy de Trichastel son mari, Jean et Hugues leurs fils. Il termine par l'énumération des seigneurs de Bourbonne.

Cette partie historique est accompagnée de détails scientifiques et de pièces justificatives qui viennent corroborer les assertions de l'auteur. En somme, ce livre, le plus complet et le plus savant que nous possédions sur l'histoire de Bourbonne, a une valeur scientifique réelle que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a reconnue, en décernant à son auteur une médaille d'or.

Aussi a-t-il donné lieu à une foule d'articles intéressants. Voici ceux dont nous avons eu connaissance :

1833 — *Journal des Savants*, p. 446.

— — *Le Moniteur*, 12 novembre.

1834 — *Revue Européenne*, janvier.

— — *Kunst-Blatt*, 4 février.

1834 — *Le Temps*, 19 avril.

1839 — *Journal des Débats*, par M. Delécluze,
17 mai.

— — *La France littéraire*, de Quérard, au
mot HASE.

1834. COSTE. — *Eaux de Bourbonne-les-Bains*.

« Quelques électeurs de l'arrondissement de Bourbonne, ayant proposé à M. JACQUES COSTE, fondateur du *TEMPS*, de le porter candidat aux élections de 1834, il n'a cru pouvoir mieux répondre à cette marque de haute confiance qu'en faisant insérer dans le journal qu'il a fondé, une notice statistique sur le département de la Haute-Marne et sur les Eaux de Bourbonne, comme un premier gage de ses efforts pour la prospérité de l'arrondissement qu'on l'appellerait à représenter. »

Ces articles, parus dans le *Temps*, n^{os} des 5, 16, 25 et 31 mai, ont été tirés à part et réunis en brochure sous le titre suivant :

1834. — *Statistique agricole, industrielle et commerciale du département de la Haute-Marne*. Paris, au bureau du *Temps*, rue du Mail, n^o 5, 1834, brochure de 30 pages in-8^o.

1834 — BOURDON. — *Guide aux eaux minérales de la France et de l'Allemagne*, par M. Isid. Bourdon, médecin-inspecteur d'un établissement thermal, membre de l'académie royale de médecine. Paris, mai 1834. *Bourbonne-les-Bains*, p. 304 à 347. Article intéressant.

1834. BASTIEN et CHEVALLIER. — *Essais sur les eaux minérales thermales de Bourbonne-les-Bains*; par MM. Bastien, pharmacien à Bourbonne, et Chevallier, chimiste. *Journal de Chimie médicale, de Pharmacie et de Toxicologie*. Paris. Tom. x, p. 24 à 47.

Dans ce Mémoire, un des meilleurs qui aient été publiés sur notre station thermale, MM. Bastien et Chevallier se sont principalement occupés de l'analyse des sources. De leurs expériences, il résulte que les eaux de Bourbonne contiennent par litre en principes fixes :

Bromure alcalin	0, 050
Chlorure de Sodium	6, 005
— de Calcium	0, 740
Carbonate de chaux	0, 287
Sulfate de chaux	0, 783
Perte.....	435

« Outre ces substances dont nous avons déterminé le poids — ajoutent les auteurs — nous avons reconnu

dans l'eau de Bourbonne une petite quantité de carbonate de soude, de la potasse, des atomes d'un sel à base d'ammoniaque, des traces d'oxyde de fer et de magnésie; enfin, une quantité notable d'une matière animale qui donne aux sels retirés de l'eau de Bourbonne, lorsqu'on les calcine à vase clos, une couleur noire, en même temps qu'il y a dégagement d'une petite quantité d'un produit ayant l'odeur d'empyreume.

« Quant aux gaz signalés par les divers chimistes qui ont agi sur les eaux de Bourbonne, nous n'avons pu les connaître : le seul gaz que nous ayons pu obtenir de l'eau de Bourbonne est du gaz azote, qu'on pourrait considérer comme pur. »

En effet, le gaz retiré de l'eau de Bourbonne par l'ébullition, a été reconnu pour de l'azote pur. Quant à celui qui se dégage des sources, cent parties ont donné en moyenne : azote 97, oxygène 3. Ces résultats sont conformes à ceux obtenus par Longchamp.

Il existe une opinion généralement admise par nos anciens auteurs, que les eaux de Bourbonne conservent plus longtemps leur calorique qu'une eau ordinaire portée au même degré de température. Déjà Lonchamp, dans un Mémoire inséré dans les *Annales de physique et*

de chimie (1), avait combattu cette opinion erronée. MM. Bastien et Chevallier tentèrent de nouvelles expériences et prouvèrent que la loi du refroidissement est la même pour l'eau thermale et pour l'eau de rivière.

« Ces expériences — disent les auteurs — furent faites les 15, 17 et 19 juin; ce sont les suivantes.

« Dans les trois cas, l'eau que nous employions pour agir comparativement avec l'eau de Bourbonne, fut additionnée d'une quantité convenable de sel équivalente à la quantité de sels existante dans l'eau de Bourbonne. Les deux liquides furent amenés aux mêmes degrés et mis en contact dans des vases de même forme, dans un local où nul courant d'air ne pouvait influencer plus sur l'un des vases que sur l'autre : les thermomètres choisis marchaient bien ensemble; enfin l'opération se faisait dans les mêmes circonstances. »

M. Walferdin expérimentant d'une part avec de l'eau thermale naturelle et d'autre part avec cette eau refroidie, puis réchauffée au même degré artificiellement, est arrivé aux mêmes résultats.

MM. Bastien et Chevallier terminent leur analyse

(1) Tome XXIV, p. 247. C'est à Bourbonne même que Longchamp fit ses expériences. Voir aussi : Alibert, *Précis hist.* p. 43 et suiv.

par l'examen de certains produits qui tapissent les parois des puisards et qui nous paraissent être des *débris confervoïdes* et peut-être la *glairine*. Voici comment ces auteurs s'expriment à ce sujet :

« Si, lorsque le grand puisard est épuisé pour remplir les réservoirs, on examine ses parois, on reconnaît qu'ils sont recouverts d'une couche rugueuse, ayant une apparence de végétation, de couleur brune. Une portion de ce dépôt ayant été enlevée à l'aide d'une cuiller de fer, à laquelle on avait adapté un long manche, ce dépôt était alors friable, et par la pression entre les doigts, il présentait une espèce de boue brune. Ce produit, soumis à quelques essais, contenait une matière bitumineuse, soluble dans l'alcool, une matière végétale animale, de l'oxyde de fer, enfin des traces d'hydrochlorate et de sulfate de soude, une petite quantité d'un sel ammoniacal, des traces de magnésie et de silice.

« En visitant le puisard qui se trouve près des piscines, en la compagnie de M. le docteur Ballard, nous reconnûmes que les parois de ce puisard étaient recouvertes d'une matière glaireuse, ayant environ deux pouces d'épaisseur, et présentant une masse de végétation, dont la couleur variait depuis le blanc jusqu'au gris noirâtre. Cette matière existait en très-grande quantité dans

ce puisard, détachée à l'aide d'une grande cuiller, elle se brisait facilement; mise sur du papier joseph, elle laissait exaler une odeur *sui generis*. Desséchée et soumise à la distillation dans une cornue de verre, elle a donné de l'eau, de l'huile empyreumatique, du carbonate d'ammoniaque, des traces d'hydrocyanate d'ammoniaque, enfin une grande quantité de gaz; il restait dans la cornue un charbon, qui comme les charbons provenant des substances animales, était difficile à incinérer.

« Une portion de cette matière desséchée et apportée à Paris, a depuis été soumise à quelques expériences; jetée sur des charbons ardents, elle brûle en se racornissant, et en répandant d'abord une odeur de pain brûlé, puis une odeur empyreumatique : nous n'avons pas reconnu la moindre odeur de soufre, ni d'acide sulfureux.

« Une partie de ce produit, débarrassée autant que possible des substances qui l'accompagnaient, et qui étaient en grande partie formées de carbonate de chaux et de sels qui sont dans les eaux de Bourbonne, a été traitée par l'acide nitrique; elle se dissolvait dans cet acide, en fournissant une dissolution de couleur jaune, qui, évaporée et reprise par l'eau, donnait un précipité en grumeaux par le sous-carbonate de potasse. Ce pré-

cipité, qui avait une saveur amère, était presque entièrement soluble dans l'alcool ; la partie non soluble provenait de ce qu'une petite quantité de sels terreux qui était restée avec les produits, avait été dissoute par l'acide, puis précipitée par le sous-carbonate alcalin.

« D'après tous ces faits, nous pensons que le produit que nous avons examiné était le produit désigné par les noms de *matière grasse des eaux minérales*, de *glairine*, de *barégine*. »

1835. — *Album des Baigneurs de Bourbonne-les-Bains* ; 12 lithographies, par Richoux.

Souvenirs de l'Etablissement militaire de Bourbonne-les-Bains, composés des vues les plus intéressantes de l'intérieur de cet établissement ; 9 lithographies, par Richoux. Lithographies par MM. Courtin, Jacottet et Sorieux. Avec figures par V. Adam. *A Paris*, chez l'Auteur, rue Saint-Nicaise, n° 4, et Chez Engelmann et C^{ie}, cité Bergère, n° 4.

1835. PÉRÉGRIN. — Les eaux minérales offrent un côté médical et un côté mondain : sous ce rapport, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant l'article suivant d'un journal littéraire (la *Chronique de Paris*), qui est dû à la plume spirituelle de M. Pérégrin.

Nos lecteurs seront à même d'apprécier ce qu'il y a de léger dans les jugements portés par l'auteur en même temps qu'ils pourront faire leur profit de quelques-unes des remarques de l'homme du monde.

Les Eaux thermales. — Bourbonne-les-Bains.

« Le plus singulier de tous les hameaux ou villages qui vivent de leurs eaux thermales c'est *Bourbonne-les-Bains*. Situé entre les Vosges et la Franche-Comté, peu éloigné de la Suisse, il a conservé quelque chose de la saveur âpre et sauvage, de la vieille moralité de ces trois pays. Il reçoit les étrangers sans se laisser vicier et entamer par les mœurs que les étrangers lui apportent. Ce ne sont pas seulement les riches et les oisifs qui vont détremper leur ennui et jeter leur or dans ses eaux salutaires ; on envoie là les soldats blessés, les jeunes gens sans fortune et les malades dont les médecins désespèrent : foule variée et bizarre, bien plus amusante que le dandysme de Plombières et de Vichy. C'est une procession extraordinaire et bigarrée, que ces paysans dont la charrue a fatigué la poitrine, ces colonels dont la cuisse amputée compromet la vie, ces vieilles tantes accompagnées de leurs neveux, et ces jeunes femmes que leurs maris conduisent aux bains dans l'espoir d'obtenir l'héritier qui se fait attendre.

« Comme les Suisses, les habitants du hameau de Bourbonne accueillent bien l'étranger, mais ne l'adoptent pas. Aussi est-ce le seul village thermal où la rusticité des habitudes, où les travaux champêtres, dans leur mouvement actif, se soient maintenus auprès d'une exploitation et d'un négoce qui occupent les deux tiers de la population.

« Etrange petit village !

« Bourbonne est dans un entonnoir, sans commerce. Un rocher, quelques prairies, des eaux, personne pendant six mois de l'année. Ce ne sont pas des bains à la mode, et pendant la saison, ou les trois mois des eaux, il y a autant de militaires non payants que de baigneurs payants. On donne cinq francs par jour et l'on est logé, nourri, blanchi, éclairé, baigné ; c'est peu. Bourbonne compte 4,000 âmes. Chacun a sa maison, petite, obscure, aveugle. Les enfants grouillent dans les rues, avec les cochons et les dindes. Le travail de la campagne se fait de manière à rapporter le moindre intérêt possible ; chacun ayant son champ, sa vigne, son clos, point de grandes cultures, par conséquent pas de grands gains, l'argent est rare ; pas un huissier. Les portes ne ferment qu'au loquet ; pas de clé, même dans les auberges ; il est inoui qu'un homme de Bourbonne ait été conduit au

tribunal de Chaumont. Les étrangers, les baigneurs ne sont reçus nulle part, attendu que leurs mœurs sont trop libres. Les filles qui veulent mal faire s'en vont à Paris ; la pureté des mœurs est tellement inoculée dans le sang de la population, qu'elles ne pensent qu'à se marier, enfanter, nourrir, bêcher, piocher, herser, récolter, dormir. Aucune propreté ; on ne songe pas à s'étendre, on n'embellit rien ; ce serait contraire à tous les principes ; cependant on est actif et gai. La journée finie, c'est un babil sous toutes les portes et des rires de tous les côtés. On écoute la messe très-religieusement. Six ou sept religieuses de la Charité soignent les malades et ne sont rencontrées que par des hommes qui les saluent jusqu'à terre. Sur les 4,000 âmes, il n'y a pas 200 pauvres, m'a dit le maire. Aucune littérature et du bonheur. Un pauvre libraire possède l'almanach de Mathieu Laensberg. Je vous soumets ce problème social. Ce n'est pas ici une attaque contre l'industrie, mon opinion est favorable à l'industrie ; mais il faut, comme dit le peuple, encore quelque chose *avec*.

« Le médecin d'un village de ce genre est toujours armé d'une certaine puissance et revêtu d'un haut crédit. C'est le grand-prêtre de la santé publique, l'Haruspice de la divinité locale. Il rend des oracles, on croit à ses pré-

sages, on a foi dans ses recettes, il écrit de petites notices sur les eaux de son village, il en détaille les vertus et les qualités. Sont-elles ferrugineuses? Le fond rougeâtre sur lequel se déroulent les flots de la nymphe thermale est la seule urne du baptême qui puisse rajeunir la vieillesse et embellir la laideur. Sont-ce des sources salines? Le sel fortifie, donne du ton, ranime les sens engourdis, dompte les glaces de l'âge et retrempe un organisme débilité. Le soufre se mêle-t-il aux ondes empestées qui traversent *l'endroit*? Il est évident que le soufre est une panacée invincible et universelle. Il y a en Allemagne, dans le duché de Nassau, cinq ou six sources d'eaux thermales de nature fort différente, ou même opposée; elles jaillissent du roc à peu de distance les unes des autres; celles-là semblables à une glu rougeâtre, toute chargée de molécules de fer : elles doivent exercer des influences très-disparates, on le croirait du moins. Mais le résultat prouve que toutes les maladies se guérissent par tous les remèdes; goutte, érysipèle, hypocondrie, névralgie, paralysie, hystérie; la longue kyrielle des sœurs, que Molière a plaisantées et qui ne plaisantent pas, se rendent en foule aux eaux thermales; elles se laissent indistinctement guérir, par le soufre, par le bitume, par le fer, par les alcalis, par tout ce dont peut être chargée l'eau

que l'on distribue en petits verres, ou celle dans laquelle on se plonge. La divinité des eaux est également propice à tous ceux qui lui rendent visite ; d'année en année, elle augmente sa cour et grossit le nombre de ceux qui se vouent à son culte ; si elle ne donne pas la vie, elle prolonge l'espoir de vivre, et comme l'*Espérance*, si heureusement personnifiée par le doyen des poètes classiques, notre vieux Rousard :

Elle allaite chacun d'illusion. Pourtant
Sans être contenté, chacun s'en va content.

« Voyez dans cette petite rue étroite du village de Plombières, ce docteur antique et vénérable, qui n'a point abandonné la canne à bec de corbin et qui reste fidèle à toutes les traditions de Boerhaave !

« Dès l'âge de vingt ans, il s'est grîmé comme Portal, il a fait chevroter sa voix jeune, tremblotter ses membres vigoureux, il a voûté son corps plein de force et poudré à blanc ses cheveux noirs. L'âge dont il a si longtemps porté le masque est venu à la fin et s'est vengé du docteur. Pendant qu'il croit jouer son rôle, la vieille joue le sien et amène la mort ; je suis sûr que le docteur ne pourra jamais sérieusement ajouter foi à une caducité dont la parodie est devenue pour lui une habitude et dont il ne redoute plus la réalité. A force de

traiter les malades qui affluent aux eaux thermales, il est parvenu à se procurer la plus belle et la plus complète indifférence, quant à la médecine et à la santé humaine. Il a aussi conquis un degré de gravité, de solennité, de calme, que nul autre docteur n'égale et qui sont les premiers articles de la *Materia Medica*, les premières armes de la science qui guérit.

— Docteur, lui demande avec humilité le passant qui le rencontre et qui l'aborde chapeau bas, comment dois-je employer les eaux ? par immersion ou intérieurement ? est-il nécessaire de se soumettre à une diète sévère ? le régime est-il indispensable ?

« Le docteur imperturbable répond :

— Trois tours de promenade le matin, trois verres à huit heures ; — six tours de promenade jusqu'à midi ; — trois verres à midi ; — déjeuner à une heure ; — Six tours de promenade à deux heures, six verres à trois heures ; — dîner à cinq heures ; — trois tours de promenade à six heures.

« Et le docteur noir, après avoir prononcé ces mots cabalistiques, frappe le pavé de sa canne, vous tourne le dos, et continue sa route. Le premier malade qu'il rencontre reçoit la même réponse :

— Trois tours de promenade, etc.

« Paralytique, impotent, goutteux, aveugle, peu importe ; le refrain ne change pas :

— Trois tours de promenadé, etc.

« Femme, homme mûr, enfant, vieillard :

— Trois tours de promenadé, etc.

« Ne croyez pas que tous les docteurs aquatiques ressemblent à ce portrait, on compte parmi eux quelques-uns des plus savants et des plus spirituels de France ; il faut citer dans cette classe M. Lemolt, frère de l'inventeur de l'appareil électrique, et qui a été longtemps médecin inspecteur des eaux de Bourbonne.

« Retrouver au milieu des bois et dans le sein de quelque vallée sauvage le bruit et la folie de la Capitale, ne pas changer de vie, ne rien changer à ses habitudes, et croire que l'on va rajeunir ou doubler sa vigueur en s'administrant quelques pintes d'eau ferrugineuse ou sulfureuse, mêler aux extravagances du monde les bizarreries d'une superstition médicale, mêler aux prétentions parisiennes les petitesse de la vie provinciale : voilà la vie de Plombières, de Vichy, de Spa : voilà ce qu'on appelle aller aux eaux.

« Si vous voulez vous reposer, renaître, poser vos pieds sur le gazon des vallées, et vivre un peu de la vie champêtre, allez à Bourbonne : c'est le seul village ther-

mal qui ait encore, malgré sa réputation sanitaire, conservé ses mœurs rustiques. Les deux populations ne sont pas mêlées ; le paysan comtois, un peu modifié par la Suisse et les Vosges, vous amusera de sa gaîté et de sa franchise. M. de Talleyrand, l'année dernière, a essayé de ce rajeunissement de l'âme ; il a été visiter, dans sa petite maison, une ancienne amie, et il s'en est bien trouvé. Imité ce patriarche des gens d'esprit.

« Deux ou trois cents maisons tortues, borgnes, rachitiques, courant les unes après les autres le long d'un escarpement ; jaunes, rouges, noires, mal étayées, et se composant d'un seul étage, mais pittoresques et amusantes à voir ; sales, mais toutes rustiques ; encombrées de fumier qui en obstrue les avenues, mais pleine de petits enfants roses et frais : voilà Bourbonne. L'hôpital militaire écrase la ville. Un temple romain au milieu de ces huttes, un palais thermal en face de ces édifices mesquins, forment un contraste vraiment singulier. Il y a une vieille Sybille chargée de vous distribuer l'eau chaude ; c'est la décrépitude qui vous offre la jeunesse, la Mort qui vous débite la Vie en petits verres.

« Toutes les intrigues de la petite ville s'émeuvent, se croisent, luttent dans les villages thermaux. J'ai vu d'excellents médecins, inspecteurs des eaux thermales, être

remplacés par un ignorant qui pensait bien, c'est-à-dire par un homme qui connaissait l'arrière-cousin du valet de chambre du secrétaire du nouveau ministre. Oui, un changement de ministère a cette influence : il déplace, à l'extrémité de la France, l'homme du monde qu'un changement de ministère devrait le moins affecter. Pour être la plus petite chose dans ce pays libre, il faut, depuis notre régime constitutionnel, se cramponner au portefeuille régnant ; je parierais que tous les ministres tombants et tombés ont entraîné dans leurs chutes successives une armée de balayeurs innocents et d'honnêtes garçons de bureau. O noble régime constitutionnel ! O mensonge ! O liberté ! Combien vous justifiez l'ancien régime, et que vos perfectionnements sont vains ;

« Et quantum in rebus inane est ! »

1835. RENARD (ATHANASE). — *Projet d'aménagement d'une partie de la réserve des bois de Bourbonne*, présenté à MM. les membres du conseil municipal, par le maire de cette ville, dans la séance du 2 février 1835. Chaumont, Imprimerie de F. Miot. 1835. Brochure in-8° de 16 pages.

1836. M***. — *Notice historique sur la ville de Bourbonne-les-Bains*, par M***, membre correspondant

de la Société royale des Antiquaires de France. *Langres*, Sommier, Libraire-Editeur. 1836, in-8°.

Cette *Notice* est, après la *Lettre* de Berger de Xivrey à M. Hase, le travail le plus complet que nous possédions sur l'histoire de Bourbonne. Elle est textuellement extraite de l'ouvrage suivant du même auteur :

1836. — *Recherches historiques et statistiques sur les principales communes de l'arrondissement de Langres* (sans nom d'auteur). *Langres*, Sommier, libraire-éditeur, et Dejussieu. *Chaumont*, Dardenne. *Paris*, Belin le Prieur. *Bourbonne*, Leclert, 1836, in-8° de v-549 pages.

Cet ouvrage, devenu rare, est de M. Pistollet de Saint-Ferjeux, le savant président de la Société historique et archéologique de Langres.

1838. PÉCHINET et MONGIN. — *Annuaire ecclésiastique et historique du Diocèse de Langres*, publié sous le patronage de Mgr l'Evêque, par P. Péchinnet et J. C. Mongin. Année 1838. *Langres*, Dejussieu, Imprimeur-Libraire. 1838, in-8°.

Cet ouvrage renferme un chapitre fort remarquable de Luquet, architecte, sur les antiquités romaines dé-

couvertes à Langres et aux environs. On y trouve aussi de curieux documents sur l'histoire ancienne de Bourbonne. Après avoir décrit les antiquités que nous connaissons déjà par les récits de Gauthier et de Diderot, l'auteur continue ainsi : « Non loin du château, on découvrit en 1828, avec quelques médailles romaines, un petit bouc en bronze recueilli par M. Renard, et décrit de la manière suivante par M. de Xivrey : « Ce bouc en
« bronze est bien entier, et pourtant sur la croupe il se
« trouve la trace de quelque chose de cassé ou de des-
« soudé, ce qui semblerait indiquer qu'il y avait là un an-
« neau destiné à suspendre cette petite statue. Cela
« pourrait mettre sur la voie de l'usage auquel les an-
« ciens faisaient servir ces figures, dont on trouve sou-
« vent des quantités, sans qu'on ait pu encore se rendre
« compte de leur objet. Celle-ci paraît moulée et termi-
« née au ciseau. Quoique faite avec goût, il faut avouer
« qu'elle ne représente pas très-bien la forme d'un bouc
« de nos pays. Mais on sait que plusieurs fois ces formes
« étranges d'animaux se sont trouvées d'accord avec les
« découvertes faites par les naturalistes d'espèces alors
« existantes, ou qui, ayant disparu d'un pays, subsistent
« encore dans d'autres. »

« Le *Recueil d'antiquités*, p. 65, donne en outre le

dessin inexact de deux chapiteaux antiques d'ordre corinthien, dont un existe encore mutilé dans l'Eglise de Bourbonne.

« Nous avons aussi sous les yeux une lettre de M. Raguét, alors maire de Bourbonne, adressée à M. Berthot, sous-préfet, en date du 7 ventôse an 12 (27 février 1804). Dans cette lettre M. Raguét rend compte en ces termes d'une découverte faite, quelques jours auparavant, près de la voie antique qui se dirige sur la rue *Velonne* (1) : « Un maçon, en creusant des fosses dans une de
« ses vignes, distante environ de 400 toises de la ville, a
« trouvé des fragments de statues et de différents animaux en pierre de sable, savoir un lion de grosseur
« naturelle dont le mufle et la tête sont dégradés, moitié
« d'une tête de cheval, une tête de femme mutilée.
« si vous le jugez à propos, je vous ferai passer par une
« occasion la tête de femme qui paroît avoir été détachée
« d'un mausolée.

(1) Ce nom a été considéré comme dérivé de Bellone, par tous les auteurs qui en ont parlé. M. de Xivrey seul soutient une opinion contraire, se fondant en cela sur ce qu'on ne trouve point de traces du culte de Bellone dans les Gaules. Cependant nous avons donné, sous le numéro 7 des inscriptions aux Dieux, un autel voué à Mars et à Bellone; on en voit un semblable au musée de Dijon; il ne nous semble donc pas étonnant que des étrangers aient imposé ce nom à une rue même gauloise.

« Je vous observe que le propriétaire de cette vigne, depuis plusieurs années y a trouvé, beaucoup de débris pareils, entre autres choses une tombe, des statues d'hommes et d'enfants, jetées sans précaution, et enfouies seulement à 3 ou 4 pieds de profondeur ; on ne découvre aucun vestige de bâtimens, excepté une route vulgairement dite des Romains existant aussi à 3 ou 4 pieds au-dessous du sol ordinaire ; partout où elle se rencontre, elle n'a que 6 pieds de largeur, sa base est de pierres debout, coulées en chaux ; sur ces pierres il y a deux couches de cailloux et de sable unies ensemble par un mortier de chaux très-fin. Il est probable que les équipages qui passaient sur ce chemin étoient portés par des mulets, conjecture tirée des fers de mulets qui s'y trouvent et pas un de ceux qui aient servi à des chevaux. »

On rencontre encore tous les jours des débris de l'époque romaine dans ce canton et principalement dans une vigne dite la Vigne du Château. Il y a quelques années, en creusant les fondations d'une maison, on trouva une foule d'objets de cette époque, entre autres des fours, des lampes sépulcrales, des fioles lacrymatoires, des médailles, etc. Il y a deux ans, on y a découvert une petite figurine en bronze que nous reproduisons dans la

planche ci-contre. On dirait un druide avec sa serpe allant cueillir le gui sacré.

Les historiens de Jonvelle rapportent dans leur ouvrage, une inscription précieuse pour l'histoire de Bourbonne et pour l'histoire générale de l'industrie française. Cette inscription, qui fait partie de la collection de M. Gaillarde, a été trouvée à Port-sur-Saône. Elle est sous le fond circulaire d'un vase de verre blanc; elle est ainsi conçue : G. LEVPONI BORVONICI, ce qui semblerait vouloir dire que *G. Leuponus de Bourbonne* exploitait, sous la domination romaine, une verrerie dans cette ville ou dans les environs de Port-sur-Saône, *Portus Abucinus*.

1839. CORBIN. — *Notice sur les eaux thermales de Bourbonne*, par Corbin, aide-major au 49^e régiment d'infanterie. *Mém. de méd. chir. et pharm. milit.* Tom. XLVI, p. 108 et suiv.

Dans cette Notice, Corbin instruit le procès des eaux minérales et conclut à la presque nullité de cette médication.

1844. AULAGNIER. — *Réponse au Mémoire de M. le Dr Corbin*, chirurgien aide-major au 49^e léger, intitulé : *Notice sur les eaux thermales de Bourbonne*, par M. le docteur Ad. Aulagnier, ex-médecin en chef de

l'hôpital militaire thermal de Baréges, et inspecteur par intérim, médecin ordinaire de l'hôpital militaire du Gros-Caillou. Adressée au Conseil de Santé des armées. *A Paris*, Imprimerie de Moquet et C^{ie}, rue de la Harpe, 190. 1841.

1841. RODES. — *Mémoire sur les Eaux thermo-minérales en général, et sur celles de Bourbonne-les-Bains en particulier*, par E. Rodés, docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien prosecteur des hôpitaux d'instruction de Metz et du Val-de-Grâce, chirurgien aide-major au 10^e léger, attaché à l'hôpital militaire de Bourbonne pendant la saison des eaux, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. *Paris*, Imprimerie de Félix Loquin, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16. 1841.

Rodés, naguère encore un des plus glorieux représentants de la médecine militaire, a succombé à une angine coenneuse, contractée au chevet d'un de ses malades.

Attaché en 1840 à l'hôpital militaire thermal de Bourbonne, l'année suivante il publiait un mémoire fort intéressant sur les Eaux de cette station thermale, dont la première partie seule a vu le jour. A l'époque où parut ce travail, un professeur du Val-de-Grâce l'a injustement condamné. Nous ne doutons pas qu'il n'ait regretté depuis de s'être

laissé aller à l'instigation d'hommes envieux, vindicatifs et méchants, qui sont, dans notre pauvre humanité, la contre-partie de ces caractères honorables dont Rodes était un si éclatant exemple.

Rodes s'est principalement occupé du calorique, de sa provenance, de ses conditions d'existence, de ses variations. Il établit, 1^o que « tout ce qui peut accélérer l'ascension de l'eau thermale doit augmenter le produit et la chaleur des sources ; 2^o que plus l'eau baisse dans le puits, plus sa température s'élève ; 3^o que la chaleur de l'eau et le poids de l'atmosphère marchent en sens inverse ; 4^o que l'influence des pressions de l'eau et de l'air sur le produit des sources est incontestable ; 5^o enfin, que sous le rapport du refroidissement, les eaux thermales n'offrent rien de particulier. »

1843. — *Guide général des baigneurs aux eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*, par R.-A. Athénas, ancien élève des Hôpitaux militaires d'instruction, Pharmacien chimiste de la Faculté de Montpellier, Homme de Lettres et Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Ouvrage nouveau, contenant l'histoire de la ville de Bourbonne, la description des divers objets d'antiquité qu'on y a trouvés, les propriétés physiques, chimiques

et médicales de ses eaux, et les nombreuses indications nécessaires aux étrangers pendant leur séjour dans cette ville. Se vend chez tous les libraires du département. (Sans date.)

1843. MAYER. — *Essai sur les eaux minérales en général et sur celles de Bourbonne-les-Bains en particulier*. Thèse présentée à la Faculté de Médecine de Strasbourg et soutenue publiquement le Lundi 4 décembre 1843, à midi, pour obtenir le grade de docteur en médecine, par Alex. Mayer, né à Belfort (H^t-Rhin), chirurgien sous-aide-major. *Strasbourg*, Imprimerie de G. Silbermann, place S^t-Thomas, 4. 1843.

1844. MAGNIN. — *Les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains* (Haute-Marne). Par E. Magnin, Docteur en Médecine, inspecteur-adjoint des eaux thermales de Bourbonne. *Paris*, Chez J.-B. Baillière. *Bourbonne*, Librairie de Leclert, place de la Fontaine. 1844 (1).

1847. PLANTÉ. — *Quelques considérations sur*

(1) 1846-47. PIERRE MAGNIN DE GRANDMONT. — Bertrand-Antoine-Pierre Magnin naquit à Bourbonne, le 47 janvier 1765, de Pierre Magnin, fermier du seigneur, et de Marie-Catherine-Charlotte Albrier, son épouse. C'est par suite de son mariage

les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains et sur leurs effets dans l'ankylose incomplète. Thèse présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Mont-

avec l'héritière de la terre de Grandmont, que nous le voyons joindre à son nom celui de Grandmont.

Nous connaissons de lui trois brochures ayant rapport au traitement de la brûlure.

1° *Réponse au dernier Rapport de l'Académie de médecine de Paris.* Preuves matérielles et irrécusables, qu'à la suite des brûlures les plus superficielles qui couvrent une grande surface, l'air nous brûle, et que c'est son action lente, mais continue, qui est l'unique cause des douleurs atroces que nous éprouvons, douleurs qu'on fait *instantanément* cesser en mettant le mal à l'abri du contact de ce fluide, par une immersion dans l'eau fraîche qui guérit en cinq heures de temps une brûlure superficielle assez étendue pour causer infailliblement la mort. Brochure de 8 pages in-12. Signé : *Magnin de Grandmont.*

2° *Appel aux habitants de Mortagne*, pour servir de supplément à ma *Réponse au dernier rapport de l'Académie de médecine de Paris.* Brochure de 8 pages in-12. (Sans nom d'auteur.)

3° *Lettre adressée à toutes les Académies de France et aux ambassadeurs de toutes les puissances*, par un vieillard de 83 ans, qui veut consacrer à l'humanité les derniers instants de sa vie, en faisant connaître à tous les peuples la cause des douleurs qu'on éprouve à la suite d'une brûlure, le moyen de les faire immédiatement cesser et d'opérer en cinq heures de temps la guérison complète d'une brûlure superficielle, assez étendue pour causer infailliblement la mort.

Ce grand moyen de guérison, qui, s'il était généralement connu, sauverait annuellement, en France, la vie à six mille personnes, et épargnerait la vie à cinquante-quatre mille autres, est d'autant plus précieux que son effet est instantané, qu'il ne coûte rien et que la facilité de son application le rendra populaire dans le monde entier. Brochure de 15 pages in-12. Signé : *Magnin de Grandmont.*

pellier, le 19 mars 1847, par Auguste Planté, de Saint-Mihiel (Meuse), Chirurgien sous-aide-major à l'hôpital militaire de Lyon, pour obtenir le grade de docteur en médecine. *Montpellier*, Imprimerie de Ricard frères, place d'Encivade, n° 3. 1847.

Le Bulletin général de Thérapeutique médicale et chirurgicale, Tom. xxxv, p. 369, donne l'analyse de cette Thèse intéressante.

1847. MABILLE. — *Essai sur les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains*. — De leur action thérapeutique, indications et contre-indications. — Thèse présentée à la Faculté de Médecine de Strasbourg et soutenue publiquement le vendredi 27 août 1847, à dix heures du matin, pour obtenir le grade de docteur en médecine, par Eugène Mabile, né à Varennes-en-Argonne (Meuse), chirurgien militaire. *Strasbourg*, de l'imprimerie de Philippe-Albert Dannbach, rue du Bouclier, 1. 1847.

Cette Dissertation, comme la précédente, a été analysée dans le *Bulletin général Thérapeutique*, Tom. xxxiv, p. 360.

Après quelques mots sur les propriétés physiques et chimiques des eaux, leur mode d'administration, les modifications que leur emploi apporte dans les différents

appareils et systèmes de l'économie, M. Planté aborde la question de l'ankylose qui fait le fond de sa thèse. Voici ses conclusions :

« En récapitulant les divers traitements de l'ankylose, en pesant la valeur respective de chacun d'eux, leurs chances de succès et de dangers, je crois qu'il est sage de se borner à l'emploi des moyens généraux dans la plupart des cas, même d'ankylose incomplète : à cet égard, l'administration des eaux de Bourbonne nous paraît des plus utiles, soit en bains, soit en douches, soit enfin comme complément, en boisson. Enfin on peut aussi, à la suite de chaque douche ou de chaque bain, pratiquer sur l'articulation et aussi sur le corps des muscles, des frictions douces, d'une 1/2 heure de durée, avec de l'huile d'olive chaude, et réitérer ce moyen 2 ou 3 fois par jour. Il est rare que cette médication ne réussisse pas, et dans tous les cas, on n'a pas à craindre pour le malade, les suites presque toujours graves de l'opération, qui au lieu de le guérir, ne fait souvent qu'augmenter son infirmité quand elle ne détermine pas la mort »

En parlant de l'action de l'eau thermale sur le système glandulaire, le même auteur raconte que les eaux déterminent, chez les individus atteints de vérole constitutionnelle mal traitée, un ptyalisme, qui paraîtrait démontrer

qu'elles renferment les propriétés d'un grand nombre de médicaments, tels que le sulfate de quinine et le mercure, qui possèdent une vertu spéciale. Comme eux « les eaux possèdent une action particulière modificatrice du sang, des organes malades. »

M. Mabile a divisé son sujet en trois parties. Dans la première, après avoir parlé des eaux minérales chaudes en général, il s'occupe de la topographie médicale de Bourbonne et des propriétés physiques et chimiques de ses eaux.

Dans la seconde, il expose leur mode d'administration, leurs effets physiologiques et thérapeutiques et leur action consécutive.

La troisième renferme les indications et contr'indications et quelques observations à l'appui des idées avancées par l'auteur. Parmi ces observations, quelques-unes sont vraiment intéressantes.

« Les paralysies produites — dit l'auteur, d'accord en cela, avec Corbin, Mathieu et autres — par une métastase rhumatismale, par des émanations métalliques, par une blessure, peuvent être traitées par les eaux de Bourbonne, et on note de nombreux cas de guérison.

« Il serait de la plus grande imprudence de vouloir traiter par les eaux thermales les paralysies, suite d'apoplexie cérébrale; Chevalier, médecin à Bourbonne en

1772, cite plusieurs cas de guérison ; mais ses observations pèchent presque toutes par le manque d'apparence de véracité.

« Voici un cas de paralysie, suite d'apoplexie, que j'ai vu traiter à Bourbonne.

« M. N. . . . , tailleur à Paris, âgé de 49 ans, tempérament sanguin, légèrement obèse, vint à Bourbonne en 1841, pour se guérir d'une hémiplegie. Il prit les eaux en bains et en boisson pendant quinze jours, sans en éprouver d'autre effet qu'un peu de chaleur à la face ; le seizième jour il eut une congestion cérébrale ; le médecin vint à temps et lui pratiqua une saignée ; le malade, ayant échappé à ce premier avertissement, n'en continua pas moins l'usage des eaux. Enfin, après avoir usé de cette médication intempestive pendant quelques jours, il eut une attaque d'apoplexie, qui le rendit tout à fait impotent. Je le perdis de vue et ne sais ce qu'il est devenu. »

A propos des fractures, M. Mabilie — c'est aussi l'avis de Mayer, de Chenu et de Mathieu — pense qu'il ne faut les envoyer aux eaux « que six ou huit mois après l'accident, car les thermes salins-brômés possèdent la propriété de ramollir le cal. Cette propriété peut être mise à profit dans tous les cas de fractures récentes vi-

cieusement consolidées, mais alors il faudra maintenir le membre dans un appareil convenablement appliqué pendant tout le temps du traitement, et après la cure pendant un temps jugé nécessaire à la formation d'un nouveau cal. »

1848. FIGUIER et MIALHE. — *Etat comparatif des principales eaux minérales salines de France et d'Allemagne*, sous le rapport chimique et thérapeutique. Par MM. L. Figuiet et L. Mialhe. *Mémoire lu à l'Académie de médecine*, dans la séance du 23 mai 1848.

Ce mémoire contient une nouvelle analyse des deux principales sources de Bourbonne; en voici les résultats :

	Source de la place.	Source de l'intérieur de l'établissement.
Chlorure de sodium ..	5.783	5.771
— de magnésium	0.392	0.381
Sulfate de chaux.....	0.899	0.879
— de potasse....	0.449	0.429
Carbonate de chaux ..	0.408	0.098
Bromure de sodium..	0.065	0.064
Silicate de soude.....	0.420	0.420
Alumine.....	0.030	0.029
	7.546	7.471

1848. LAHÉRARD (VICTOR). — *Lettre à MM. Renard et Du Breuil, membres du Conseil général de la Haute-Marne, par Lahérard (Victor), de Bourbonne. Chaumont, Cavanol, 46 pages in-8°.*

1848. LAHÉRARD (VICTOR). — *Aux habitants de Bourbonne. Chaumont, Cavanol, in-4° de 3 pages.*

1849. — *Le duc Antoine et les Rustauds, Lettres au journal l'Univers ; suivies d'une seconde édition des esquisses d'un Voyage de Nancy à Bourbonne, souvenirs lorrains. Nancy, Vagner, imprimeur-libraire, rue du Manège, 3. Paris, Sagnier et Bray, libraires, rue des Saints-Pères, 64. 1849.*

Les Esquisses d'un Voyage de Nancy à Bourbonne, lues en 1846 devant la Société *Foi et Lumières* de Nancy, sont des notes de voyages recueillies par un malade en traversant la partie méridionale de la Lorraine. Les quelques lignes consacrées à Bourbonne, nous ont paru par trop curieuses pour ne pas leur donner place dans cette Revue bibliographique.

« Bourbonne — raconte l'auteur — pays de frontière confuse, ne porta guère les couleurs d'aucune nationalité bien assise. La seigneurie en appartint longtemps à une branche de la maison de Choiseul ; puis aux

Livron, qui la gardèrent deux siècles ; elle tomba enfin dans des familles beaucoup moins notables, pour qui elle ne fut plus qu'une affaire de revenu. Ce n'est que tout à l'heure, en quelque sorte, qu'ont achevé de s'en diviser les domaines, lesquels formaient une terre considérable, d'où dépendit longtemps la propriété des sources. Il ne reste du château-fort que d'humbles dépendances et un grand jardin : bel enclos toutefois, admirablement placé entre la ville et la solitude ; lieu précieux par sa position, s'il pouvait s'y établir un jour quelque centre de nouvelle action religieuse, quelque foyer de double vie chrétienne, utilitaire à la fois et contemplative.

« La ville de Bourbonne est ainsi appelée d'une ancienne divinité topique, dont on retrouve le nom à Bourbon-l'Archambault et à Bourbon-l'Ancy. Ses eaux thermales en effet, comme le prouvent des inscriptions antiques, avaient été dédiées à Apollon Borvon, *Apollini Borvoni*. On en connaît la grande puissance. Analogues à celles de Plombières, mais beaucoup plus énergiques, elles sont employées dans les cas où il faut obtenir d'importants résultats ; et s'il leur arrive, comme à tous les moyens terrestres, de rester souvent inefficaces, elles ne sont pas moins considérées, après celles de Barèges, comme les plus capables de ranimer la vie chez les gens

en qui elle s'éteint. Aussi Barèges et Bourbonne sont-ils les deux seuls points où le ministère de la guerre possède des hospices thermaux. Celui de Bourbonne, messieurs, je puis vous le dire en passant, est en progrès, au point de vue des circonstances qui peuvent favoriser le salut des âmes ; et certains indices commencent à donner l'espérance que les cures qui s'y feront désormais, ne se borneront pas toutes à des guérisons physiques.

« Il va sans dire qu'un rendez-vous où les baigneurs ne viennent point par raison de mode, ne saurait avoir le caractère de frivolité que l'on observe ailleurs. Là il ne s'agit guère de parties de plaisir : on voit trop étalées à Bourbonne les graves infirmités humaines. Toutefois, si le voyageur a le bonheur d'être chrétien, qu'il n'aille pas s'y croire condamné à l'ennui. *« Je vois de belles âmes, m'écrivait dernièrement l'excellent Pellico ; c'est là mon spectacle. »* Eh bien, tel est aussi le spectacle que réserve à ceux qui se donnent la peine de le chercher, une petite ville où, sans bruit et sans éclat, s'épanchent des torrents de grâce. . . . , sur des âmes privilégiées, dont toute la force gît dans leur simplicité, dans leur oubli d'elles-mêmes, dans leur néant. . . . »

eaux minérales pour les années 1847 et 1848, et lu à l'Académie de Médecine le 3 novembre 1849, par le docteur Patissier, Secrétaire-Rapporteur. *Bourbonne-les-Bains*, p. 52. *Mém. de l'Acad. nation. de méd.*, Tom. xv.

1850. — Bourbonne-les-Bains. — *Lettre d'un baigneur*. Sans nom d'auteur (Renard Emile). A la dernière page on lit le nom de l'imprimeur : *Chaumont*, Imp. de Miot. La lettre porte la date du 10 juin 1850.

1850. DEBLANGEY. — *Considérations sur l'emploi des eaux minérales dans le traitement des accidents syphilitiques secondaires et tertiaires*. Thèse présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier, le 9 février 1850, par Jean Deblangey, chirurgien militaire, pour obtenir le grade de docteur en médecine. *Montpellier*, Imprimerie de Frédéric Gelly. 1850.

M. Deblangey, qui a exercé comme médecin militaire aux hôpitaux de Barèges et de Bourbonne, étudie l'influence des eaux sulfureuses et salines sur la syphilis. La première question qu'il se pose est celle-ci : « La syphilis secondaire peut-elle être guérie par une autre mé-

dication que la médication spécifique mercurielle ? » Il se range du côté des auteurs pour qui le mercure est la condition *sine quâ non* de la guérison. Néanmoins il pense que certains états, certaines transformations de la diathèse, la cachexie, conséquence fréquente d'un emploi irrationnel du mercure administré à doses insuffisantes ou trop fortes, rencontrent dans les eaux minérales sulfureuses ou salines des agents d'une grande puissance comme reconstituants.

M. Deblangey a aussi étudié l'action de l'eau thermale sur le virus latent, et à ce propos il nous raconte qu'en « 1843, les 8 chirurgiens sous-aides majors détachés aux eaux de Bourbonne, firent usage des bains dans un simple but d'expérimentation. Deux furent couverts de syphilides. Dès les premiers jours, un troisième vit réapparaître un écoulement qui avait cessé depuis trois mois. Chez les deux premiers, l'iodure de potassium fut associé à l'usage des eaux, la guérison fut rapide et depuis elle ne s'est pas démentie. »

Il cite encore une observation fort intéressante à différents points de vue et que nous ne pouvons passer sous silence. « Un officier des chasseurs de Vincennes, porteur d'une fracture de la jambe, ne pouvait obtenir ni la cicatrisation de la plaie extérieure, ni la formation du

cal. Depuis 18 mois, cet état déconcertait le chirurgien et le malade qui déclarait, au reste, n'avoir jamais eu aucune vérole. La constitution était bonne, toutes les fonctions normales. En désespoir de cause, cet officier fut envoyé à Bourbonne ; dès les premiers bains, une éruption syphilitique bien caractérisée fit recourir au traitement spécial. L'usage des eaux fut continué et une guérison rapide fut obtenue. Alors seulement le malade déclara avoir eu, à une époque bien éloignée, une écorchure et un échauffement. »

Que répondront à cela les partisans du ramollissement du cal ?

Nous trouvons aussi, dans cette thèse vraiment remarquable, que les eaux de Bourbonne — contrairement aux assertions de M. Mabile — conviennent à la cicatrisation des plaies. Le fait est vrai ; nous avons eu dans notre service, cette année, à traiter plusieurs plaies qui ont parfaitement guéri, malgré des fomentations d'eau thermale répétées, nécessitées par un engorgement des parties molles environnantes. Mais pour cela, il faut une surveillance de tous les instants, et défendre la douche *loco dolenti*.

La pourriture d'hôpital est une contr'indication formelle. Le relevé des registres de l'hôpital, au sujet des

blessures de la guerre de Crimée, le prouve suffisamment.

1852. — *Rapport sur le service médical des établissements thermaux* pour les années 1849 et 1850, fait au nom de la Commission des eaux minérales, et lu à l'Académie de médecine le 30 décembre 1851, par le docteur Patissier, membre de l'Académie. *Paris*, Imprimerie nationale, MDCCCLII.

On trouvera dans ce Rapport un excellent article sur les eaux de Bourbonne, à propos des travaux de M. Renard, inspecteur de l'Etablissement. Où est le temps où notre honorable confrère se plaisait à signaler les bonnes relations qui existaient entre confrères. « Il est une circonstance — dit M. Patissier — que nous nous plaisons à signaler, c'est qu'il existe, dit M. Renard, une entente parfaite entre tous les médecins de Bourbonne, accord d'autant plus honorable qu'il est très-rare dans la plupart de nos thermes. »

Où est aujourd'hui cette confraternité ? hélas !

« Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle vécut ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. »

1853. MATHIEU. — *Des eaux thermales de Bour-*

bonne-les-Bains, et de leurs effets thérapeutiques. Thèse pour le doctorat en médecine, présentée et soutenue le 10 février 1853, par Eugène Mathieu, né à Metz (Moselle), chirurgien sous-aide-major. Paris, Rignoux, imprimeur de la Faculté de médecine, rue Monsieur-le-Prince, 34. 1853.

1854. BEAULIEU. — *Observations sur le mémoire de M. Digot, intitulé : Recherche du véritable nom et de l'emplacement de la ville que la table de Peutinger indique sous le nom de Andesina ou Indesina ; et Assignation à Bourbonne-les-Bains de l'édifice thermal sans nom qui figure sur la même table.* Chaumont, Imprimerie et lithographie Ch. Cavanoli. 1854.

Dans cette brochure, tirée à petit nombre et distribuée seulement à quelques amis, Dugas de Beaulieu cherche à démontrer contrairement à M. Digot :

1° Que l'emplacement du bourg de Grand ne peut être celui d'*Andesina* ;

2° Que la ville de Neufchâteau n'est pas le *Noviomagus* ou *Nomagus* (1) de la table de Peutinger, et qu'ainsi

(1) D. de Beaulieu place Noviomagus à Pompeière, *Pons petrae*.

toute mesure itinéraire prise à partir de ce point n'a aucune valeur dans la question ;

3° Que l'édifice quadrilatère qui, sur la même table, indique un établissement thermal, n'a aucun rapport avec Grand, ni avec la cité romaine qui l'a précédé, et qu'on doit y reconnaître Bourbonne-les-Bains.

« A l'aspect de cet édifice — dit le savant antiquaire — on est frappé de deux particularités qui semblent destinées à jeter un grand jour sur la question, bien que M. Digot n'en ait pas parlé :

« 1° Une voie se détachant de la grande voie consulaire de Langres à Trèves pour aller aboutir à l'édifice *qu'elle ne dépasse pas* ;

« 2° La source de la Meuse sortant du pied des murs de l'édifice.

« Ces deux particularités n'ont évidemment aucun rapport avec le bourg de Grand, traversé par deux voies romaines et distant de la source de la Meuse de plus de 22 lieues gauloises (1) ; mais elles en ont beaucoup avec Bourbonne.

« On sait, en effet, que les eaux thermales de cette

(1) La lieue gauloise étant de 2,415 mètres. (Pistollet de Saint-Ferjeux.)

petite ville jouissaient déjà d'une grande célébrité au temps de la domination Romaine. A l'extrémité de la colline qui s'avance, au sud, sur la plaine comme un promontoire, s'élevaient trois temples dont le plus important avait un portique à colonnes de granit des Vosges ; tandis que celles des deux autres, d'ordre corinthien et d'inégale grandeur, étaient en pierre. Là on invoquait Apollon, le Dieu de la médecine, Borvo et Damona, les divinités topiques des Thermes ; d'importants débris retrouvés dans le sol et près des sources thermales, témoignent de l'importance passée de la ville où l'on arrivait par une chaussée pavée se détachant de la voie Romaine de Langres à Metz, non loin du village de Récourt, pour aboutir à Bourbonne *qu'elle ne dépassait pas*. C'est bien là ce tronçon qui, sur la table de Peutinger, va de cette voie à l'édifice sans nom.

« Mais pourquoi faire sortir la Meuse du pied de cet édifice ? C'est une erreur de copiste sans doute, dont on peut cependant tirer cette conséquence, qu'il devait y avoir un édifice thermal à proximité de cette source, or nul n'en est plus proche que Bourbonne.

« Bourbonne possède donc toutes les conditions voulues pour figurer sur la table comme un établissement thermal : eaux célèbres, voie spéciale se détachant de la

grande voie de Langres à Metz, enfin proximité de la source de la Meuse ; le signe existe, le nom seul a été oublié. »

Nous reviendrons sur ce sujet à propos d'une autre brochure du même auteur.

1854. — *Projet de reconstruction de l'Eglise de Bourbonne*. Brochure in-8° de 20 pages, contenant : *Discours* de M. Emile Renard, membre du Conseil général, secrétaire de la commission ; *Numéros gagnants* de la loterie ; *Association de prières perpétuelles* fondées à Bourbonne-les-Bains et *Extrait de la délibération du Conseil de fabrique* y relatif. (Séance du 3 avril 1852.) Signé : Guillemart, président ; Boileau, curé ; Bastien-Santa, maire ; De Blaye, adjoint ; Therrin, Renard (Emile), Odinot. Sans date (25 octobre 1854). Chaumont, imprimerie et lithographie de veuve Miot-Dadant.

1856. — *Rapport sur le service médical des eaux minérales de la France*, pendant l'année 1853, fait au nom de la commission des eaux minérales, et lu à l'Académie impériale de médecine le 4 novembre 1856, par M. le Docteur A. Guérard, membre de l'Académie impériale de médecine, médecin de l'Hôtel-Dieu. (Extrait des

Mémoires de l'Académie impériale de médecine, Tom. xx.) A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie impériale de médecine, rue Hautefeuille, 49. 1856. — *Bourbonne-les-Bains*, M. Magnin, M. Villaret.

En 1853, M. Magnin, inspecteur-adjoint, adressa à l'Académie, sous forme de Mémoire, quelques expériences tentées dans le but d'éclairer le mode d'action des eaux de Bourbonne. Ce travail, qui ne manque pas d'une certaine originalité, fut apprécié à sa juste valeur par le savant rapporteur de la Commission. Comme ce Mémoire n'a pas été imprimé, nous donnerons ici le passage du Rapport y relatif.

« M. Magnin, désireux d'éclairer le mode d'action des eaux minérales en général et de celles de Bourbonne en particulier, a institué des expériences tendant à établir la *spécificité* de ce mode d'action. « L'excitation qu'elles
« produisent, dit-il, est d'une nature toute particulière,
« modificatrice du sang et excitante spéciale du système
« nerveux. » M. Magnin, se fondant sur la ressemblance des effets de cette excitation avec ceux qui résultent de l'action de l'électricité sur le système nerveux, lui donne le nom d'*électroïde*. Le principal moyen mis en usage par notre confrère pour justifier ce nom et cette assimilation, consiste à soumettre des grenouilles récemment tuées à

l'influence comparée de diverses solutions salines et d'eau minérale : par le contact des nerfs sciatiques de ces batraciens avec ces solutions, on détermine dans les extrémités postérieures des contractions d'autant plus vives que la proportion des sels dissous est plus considérable ; aussi, les sels à l'état solide produisent-ils un effet encore plus énergique. M. Magnin a étudié tour à tour les divers composés salins qui concourent à former les eaux thermales, les vapeurs de chloroforme et d'éther, l'influence de la température, celle de l'état de la peau nue ou revêtue de son épiderme, etc. . .

« Nous ne suivrons pas M. Magnin dans le détail de ses expériences, non plus que dans l'exposé de ses vues théoriques. Nous pensons que la voie dans laquelle il est entré peut le conduire à des résultats utiles ; mais pour cela, il lui faut employer des procédés plus rigoureux d'appréciation des effets produits que de simples contractions déterminées sur des cuisses de grenouilles. Les travaux de MM. Matteucci, Marianini, etc., lui fourniront à cet égard les indications les plus précises sur la meilleure marche à suivre et sur les précautions à prendre pour mettre les faits en évidence et éviter les interprétations erronées.

« M. Magnin a terminé son Mémoire par des con-

sidérations sur la *fièvre thermique* et les douleurs, que réveille tout d'abord l'usage des eaux minérales chez un certain nombre de malades. Le développement plus habituel de cette fièvre et de ces douleurs chez les personnes à tempérament nerveux ou nervoso-sanguin, et dans les saisons chaudes et sèches, fournit à l'auteur l'occasion de rapprocher ces phénomènes de ceux qu'il a produits dans ses expériences et de les attribuer à l'action *électroïde* des eaux. Enfin, il y trouve un nouvel argument en faveur des eaux minérales naturelles opposées aux eaux factices. »

1856. VILLARET. — *Communication sur le traitement des paralysies à Bourbonne-les-Bains*, par M. Villaret, médecin militaire principal. *Annales de la Société d'Hydrologie médicale de Paris*. Tom. II, p. 91. Paris, Germer-Baillière, libraire-éditeur, 1855-1856.

Après quelques détails sur l'organisation du service médical de l'hôpital militaire thermal, Villaret arrive au traitement des diverses paralysies qu'il a eu à observer. Ce traitement peut être résumé ainsi :

Dans la paralysie consécutive à l'apoplexie, où l'on doit craindre la surexcitation et la congestion du cerveau ; rarement le bain, la douche seule à la tempéra-

ture de 32 à 35° c., d'une durée de 20 à 25 minutes ;

L'eau en boisson, à la dose de 4 à 5 verres par jour, à 1/2 heure de distance l'un de l'autre.

Dans la myélite, dans les paralysies locales ; bains et douches à la température la plus élevée possible ;

Contre la constipation et l'incontinence d'urine, la douche ascendante avec grand avantage ;

Le fluide électrique contenu dans l'eau thermale et l'excitation locale produite par le choc de l'eau sur les parties malades, jouent le plus grand rôle dans la cure.

Emploi simultané du massage et de l'électricité par induction.

1856. RENARD (ATHANASE) (1). — *Note de M. le docteur Renard sur l'emploi des eaux thermales de Bourbonne, dans les cas de paralysie.* Annales de la Société d'Hydrologie médicale de Paris. Tom. II, p. 103.

Excellent article, fruit de trente ans d'expérience.

(1) Outre les ouvrages que nous avons mentionnés et qui ont plus spécialement rapport à Bourbonne, M. Renard a publié de nombreux travaux politiques, historiques et littéraires dont nous donnons ici la liste :

Observations sur un projet de loi relatif à l'exercice de la médecine, par Renard (Athanase), médecin-inspecteur des eaux

1857. — Œuvre de Notre-Dame d'Orient à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne). *Discours prononcé le 8 septembre 1856*, par le R. P. de Damas, ancien aumônier en chef de l'armée d'Orient, à l'inauguration solennelle de

thermales de Bourbonne et maire de cette ville. *Paris*, J.-B. Bail lière, 1833. Broch. in-8° de 15 pages.

La Patente est-elle applicable à la profession d'avocat ? — *Lettre d'un médecin de province à Messieurs les membres du conseil de l'ordre des avocats du barreau de Paris*. *Paris*, Crochard et C^{ie}, Houdaille, 1836. Broch. in-8° de 44 pages.

A Messieurs les électeurs du canton de Bourbonne. 7 pages in-8°. *Bourbonne*, 29 octobre 1837.

De la Situation parlementaire actuelle, par Renard (Athanase), député de la Haute-Marne. *Paris*, Paul Dupont et C^{ie}, mai 1838. 16 pages in-8°.

De l'esprit de parti, considéré dans ses rapports avec le mouvement de la dernière législature. A Messieurs les électeurs de l'arrondissement de Bourbonne, Renard (Athanase), député de la Haute-Marne. Février 1839. 20 pages in-8°.

Paroles adressées par M. Renard (Athanase) à M.M. les électeurs du collège de Bourbonne, immédiatement après la clôture des opérations électorales du 3 mars 1839. 4 pages in-8°.

Le gouvernement parlementaire étudié dans les sessions de 1839, 1840 et 1841. — A Messieurs les électeurs du collège de Bourbonne, Renard (Athanase), député de la Haute-Marne. *Paris*, Paul Dupont et C^{ie}, 1841. In-8° de 93 pages.

A Messieurs les électeurs du Collège de Bourbonne. 16 juin 1842, 3 pages in-8°.

A Messieurs les électeurs du Collège de Bourbonne. 25 juillet 1843. 3 pages in-8°.

1848. *Avant, pendant et après*. Comédie en cinq actes, en vers libres, 1856-1859, par un ancien député. *Paris*, Morizot, 1865.

Jeanne d'Arc, ou la Fille du peuple au xv^e siècle. Drame, histoire

l'œuvre de Notre-Dame d'Orient. *Fondation de prières perpétuelles* pour les militaires et les marins, et pour le repos de l'âme de leurs frères d'armes, approuvée par monseigneur Guérin, évêque de Langres, inaugurée à

et critique, par Renard (Athanase). *Paris*, Furne, 1851. In-12 de 291 pages.

Souvenirs du Bassigny-Champenois. Jeanne d'Arc et Domremy, par Renard (Athanase). Extrait des *Mém. de la Soc. hist. et arch. de Langres*, *Paris*, J. Claye 1857. 24 pages, in-8°.

Jeanne d'Arc était-elle française? Réponse au mémoire de M. Henri Lepage, intitulé : *Jeanne d'Arc est-elle lorraine?* par Renard (Athanase). *Chaumont*, Renard-Charlet; *Langres*, Sommier; *Bourbonne*, Leclert, 1852. 34 pages in-8°.

Du Nom de Jeanne d'Arc. Examen d'une opinion de M. Vallet de Viriville. *Paris*, Imp. Claye, 1854. 16 pages in-8°.

La Mission de Jeanne d'Arc. Examen d'une opinion de M. Jules Quicherat. *Paris*, imp. Claye, avril 1855. 32 pages in-8°.

Jeanne d'Arc était-elle française? Deuxième réponse à M. Henri Lepage. *Paris*, imp. Claye, mai 1855. 32 pages in-8°.

Jeanne d'Arc était-elle française? Troisième et dernière réponse à M. Lepage. Octobre 1857, 29 pages in-8°.

Jeanne d'Arc, examen d'une question de lieu. Extrait des *Mém. de la Société archéologique de l'Orléanais*, 1859. 46 pages in-8°.

Etudes littéraires et dramatiques. Deuxième édition. *Paris*, imp. J. Claye, 1861. 256 pages in-12.

La première édition de ces Etudes a paru en 1842. in-8°.

De l'imitation théâtrale à propos du romantisme. — Poétique du théâtre. — Troisième édition, revue et augmentée. *Paris*, imp. J. Claye, 1858. 143 pages in-12.

La première édition date de 1829. La seconde a paru en 1842; elle faisait partie de la première édition des *Etudes littéraires*.

Un mot des réformes théâtrales. Appendice aux *Etudes litté-*

Bourbonne-les-Bains par le R. P. de Damas, le 8 septembre 1856, bénie et enrichie d'indulgences par S. S. le pape Pie IX, le 23 janvier 1857. Brochure in-8 de 24 pages. *Paris*, imprimerie de J. Claye. 1857.

raires et dramatiques de l'auteur, publiées en 1861. *Paris*, imp. J. Claye, 1865, 36 pages in-42.

Essai physiologique sur l'intelligence humaine, par Renard (Athanase). *Paris*, 1819. In-8° de 43 pages.

L'esprit nouveau. *Paris*, Morizot ; *Langres*, Crapelet. 1864, ij-53 pages in-8°.

Cette dernière brochure fait partie d'un ouvrage considérable sur les erreurs des philosophes modernes : Renan, Taine, Littré, etc., que M. Renard doit publier incessamment.

Enfin nous citerons, pour terminer, une brochure concernant Bourbonne dont la connaissance nous est parvenue trop tard pour trouver place à sa date : *Observations relatives au projet de l'établissement d'un hôtel de ville à Bourbonne*. Par M. Ath. Renard, D. M. *Chaumont*, imp. Cousot, 1823. In-8° de 28 pages, et la seconde édition, en préparation, de *Bourbonne et ses Eaux thermales*.

Mentionnons aussi de M. Renard (Emile), membre du conseil général de la Haute-Marne, frère de M. Renard (Athanase).

Les Etudiants à Paris, scènes contemporaines, par E. Renard. *Paris*, librairie de Ch. Schwartz et Al. Gagnot, successeurs de Pigoreau, place Saint-Germain-l'Auxerrois, 20. MDCCCXXXVI. Un volume in-8°, xij-325 pages :

Histoire de la Restauration, suivie d'un précis de la Révolution de Juillet, par Emile Renard. *A Paris*, chez A. Allouard, libraire, quai Voltaire, n° 21, 1842. In-8°.

Le Cultivateur à Paris, drame en quatre actes et en prose, par Emile Renard. *Paris*, Durandin, 1858. viii-91 pages in-12.

Nous terminerons par les *Élévations poétiques et religieuses*, par

1857. DURAND-FARDEL. — *Traité thérapeutique des eaux minérales de France et de l'Etranger*, et de leur emploi dans les maladies chroniques, etc.... Cours fait à l'Ecole pratique par le docteur Durand-Fardel, médecin inspecteur des Sources d'Hauterive, à

Marie Jenna. *Paris*, Adrien Le Clerc et C^{ie} et Dentu, 1864. In-12.

Pourquoi Marie Jenna? Quand on porte un nom aussi honorable, quand on a autant de cœur et de talent, quand on sait exprimer en si beaux vers des sentiments aussi élevés, pourquoi ne pas signer son nom : *Céline Renard*.

Qu'on nous permette de citer quelques passages de l'article que M. Jules Levallois a consacré à ce Recueil vraiment remarquable.

« L'auteur des *Elévations* — dit le critique de l'*Opinion nationale* — possède au plus haut degré le sens et l'amour de l'idéal. Ses aspirations se tournent naturellement et en vertu d'un instinct irrésistible, non-seulement vers tout ce qui est beau et grand ; mais encore vers tout ce qui est épreuve, sacrifice et douleur.

« Dans la plupart de ses compositions, le poète appuie avec une prédilection visible sur le rôle éducateur que la souffrance est appelée à jouer en ce monde, sur l'action salutaire et en quelque sorte purifiante qu'elle exerce...

« Je me plais à reconnaître et à proclamer qu'en général et dans l'ensemble de son volume, M^{lle} Marie Jenna a mis beaucoup de tact, beaucoup de discrétion et de mesure à se tenir dans les limites qui lui étaient indiquées par la nature déterminée et spéciale des considérations qu'elle abordait. Elle a touché à des sujets bien périlleux, bien graves, avec une rare délicatesse, avec les douces et compatissantes mains d'une femme et, le plus souvent, avec les doigts de fée d'une artiste. » (*Opinion Nationale*, 1^{er} Septembre 1865).

Vichy, secrétaire général de la Société d'hydrologie médicale de Paris, etc. Avec une carte coloriée. *Paris*, Germer-Baillière, libraire-éditeur. 1857. *Bourbonne-les-Bains*, *passim*.

1857. C. JAMES. — *Guide pratique du médecin et du malade aux eaux minérales de France et de l'Etranger et aux Bains de mer*, suivi d'une Etude sur l'Hydrothérapie et d'un Traité thérapeutique des maladies pour lesquelles on conseille ces eaux, par le docteur Constantin James. Quatrième édition. Avec une Carte itinéraire des Eaux et de nombreuses vignettes gravées sur acier. *Paris*, librairie de Victor Masson, place de l'Ecole-de Médecine, MDCCCLVII. *Bourbonne*, p. 142.

1857. E. BOUGARD. — *Les eaux chlorurées sodiques thermales de Bourbonne-les-Bains* (Haute-Marne). Thèse pour le doctorat en médecine, présentée et soutenue le 5 décembre 1857, à la Faculté de médecine de Paris, par Emile Bougard, né à Damrémont (Haute-Marne), docteur en médecine, élève des hôpitaux civils de Paris. *Paris*, Rignoux, imprimeur de la Faculté de médecine, rue Monsieur-le-Prince, 31. 1857. 82 pages in-quarto.

1857. — Rapport sur un travail adressé par M. le docteur Cabrol, médecin en chef de l'hôpital militaire thermal de Bourbonne, sous le titre suivant : *Rapport médical de l'hôpital thermal de Bourbonne*, année 1855-56, par une commission composée de MM. Barthez, Lhéritier et le Bret, rapporteur. *Annales de la Société d'Hydrologie médicale de Paris*. Tom. iv, 1857, p. 16.

1857. — *Règlement de police de la ville de Bourbonne* (Haute-Marne). Paris, imprimerie de P. A. Bourdier et C^{ie}, rue Mazarine, 30. 1857. Brochure in-16 de 71 pages.

1857. — Département de la Haute-Marne. — Ville de Bourbonne. — *Appel aux personnes charitables. Statuts de l'association de bienfaisance*. Brochure in-16 de 18 pages. (Sans nom d'imprimeur).

1858. — Ville de Bourbonne. — *Association de bienfaisance*. — *Compte rendu de l'année 1858*. Paris, imprimerie P. A. Bourdier et C^{ie}, 30, rue Mazarine. Brochure in-16 de 33 pages.

1858. FERRÉ. — *Chapelle militaire de Notre-*

Dame d'Orient à Bourbonne-les-Bains, avec une gravure. Illustration du 18 septembre 1858.

1858. — Aux armées. — A la mémoire des braves morts pour la patrie. — *Cantate de Notre-Dame d'Orient*. Paroles de M^e Cabrol. Musique de M. Usse. Prix : 2 fr. 50, au profit de la chapelle élevée à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), sous l'invocation de Notre-Dame d'Orient.

1858. — A l'armée d'Orient. — *Cantate de Notre-Dame d'Orient*. Paroles et musique d'Eugène Moniot.

1858. HENRY. — Hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains. — Clinique et thérapeutique thermo-minérales. — *Relation médico-chirurgicale de la division de M. Cabrol*, médecin principal en chef, pendant la saison de 1857, par M. le docteur Henry, médecin civil requis. A Mirecourt, chez Humbert, imprimeur-libraire. 1858.

Le docteur Henry était attaché comme médecin civil requis, à l'hôpital militaire de Bourbonne, depuis quatre ans, lorsque la mort vint l'enlever à sa famille, à ses amis et à la médecine, qu'il cultivait, on peut le dire, avec passion. Doué d'une activité prodigieuse, d'un dévouement

sans bornes, malgré une santé faible et chancelante, malgré des conseils bien souvent répétés, à toute heure du jour et de la nuit, il était à la disposition de ses malades. Il devait succomber à la tâche.

« Bourbonne perd en lui un de ses meilleurs citoyens et la science chirurgicale un de ses adeptes les plus fervents et les plus zélés.

« Ami du malade, auquel il était dévoué jusqu'à l'insouciance de lui-même, notre noble collègue n'a jamais transigé avec son dévouement. Son devoir ? Il le portait au-delà des limites de ses forces ; trop heureux quand, au prix de ses fatigues, ses lumières lui faisaient découvrir le siège de la souffrance, le baume à lui opposer et la possibilité de rendre la tranquillité à une pauvre famille ! Trop heureux enfin d'avoir une consolation à porter dans la plus humble chaumière ! »

Ces quelques lignes que nous empruntons au discours prononcé sur la tombe d'Henry, par le docteur Tamisier, disent mieux que nous ne le pourrions faire, le caractère de l'homme de bien, de l'ami sincère et dévoué que nous avons perdu.

Quelques mois avant sa mort, Henry publiait sa *Clinique et thérapeutique thermo-minérales*. Cette

brochure de 26 pages, remplie de faits nouveaux et d'observations nombreuses, révèle le savoir et l'expérience d'un praticien consommé.

Dans la première partie, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'installation de l'hôpital, les améliorations introduites dans cet établissement, pendant les dernières années et formulé quelques *desiderata*, il passe en revue les nombreux phénomènes physiologiques et pathologiques qui se sont développés sous l'influence du traitement thermal : la fièvre thermale, l'aggravation momentanée des douleurs, l'embarras gastrique, la céphalalgie, la congestion cérébrale, la diarrhée, la constipation, la gingivite, les récives d'urétrite, les affections cutanées, la poussée, la syphilis, la transpiration exagérée, etc.

Dans la seconde partie, il étudie séparément l'effet des eaux sur chaque classe de maladies : coups de feu, paralysies, névralgies, scrofules, rhumatismes, maladies articulaires, fractures, etc.

A propos des saisons d'hiver et du traitement des scrophules, « rappelons, écrit Henry — que dans notre Rapport de 1856, nous exprimions le regret de ne pouvoir continuer au-delà de deux saisons, le bienfait des eaux thermales, dans certaines maladies, telles que frac-

tures, luxations, tumeurs blanches, hydarthroses, adénites scrofuleuses, etc. qui avaient épuisé toutes les ressources thérapeutiques ordinaires, qui devenaient un embarras dans les hôpitaux où elles perdaient souvent les avantages obtenus par une saison thermale, si même elles ne s'aggravaient souvent. Que le moyen de réaliser cette prolongation du traitement thermal, était d'établir un service permanent à l'hôpital de Bourbonne, un service d'hiver, pour toutes les affections qui, arrivées à une certaine période, devront être renvoyées l'année suivante aux eaux, transports fort coûteux à l'Etat, fatigant pour les malades, après avoir encombré les hôpitaux, où nul traitement efficace ne leur est administré, où même elles n'ont qu'à attendre une aggravation, tant par la suspension du traitement thermal, qu'à cause des conditions hygiéniques qui les environnent; je citerai à ce sujet les affections scrofuleuses, et remarquons que précisément la scrofule est une des graves maladies contre lesquelles les eaux de Bourbonne fortement chlorurées, ont le plus d'efficacité; comme chaque année nous en observons des exemples remarquables.

« Nous en sommes arrivés à considérer le traitement thermal de Bourbonne, comme spécifique des

affections scrofuleuses et notamment des adénites cervicales, d'ordinaire si rebelles aux traitements méthodiques. Nous répéterons donc cette année, que la permanence d'un service à l'hôpital serait un bienfait pour de nombreux malades et une économie notable pour l'Etat, qui verrait ses militaires plus promptement guéris et rendus à leur drapeau. »

La même année, traitant la même question, nous disions : (1) La saison commence le 4^{er} mai et finit avec le mois d'octobre ; cela se dit à peu près dans les mêmes termes, à propos de toutes nos stations minérales. Quand nous affranchirons-nous enfin de cette vieille coutume, que depuis si longtemps on met en lutte avec la maladie et devant l'autorité de laquelle le malade doit s'incliner quand même ? Dès que l'été finit, on déserte les bains. « Septembre arrive et la saison est close. Le médecin lui-même prescrit aux malades de partir ; c'est en vain que la cure est heureusement commencée ; le baigneur sait que le mal s'affaiblit graduellement, que les forces et la santé lui reviennent, il est à mi-chemin de la guérison ; deux ou trois mois encore d'usage couronneraient l'œuvre

(1) La durée de la saison. *Gazette des Eaux*, 30 décembre 1858.

des eaux, mais comment faire jusqu'à l'été prochain ! Il faut partir, la décision est inexorable. En un mot on abandonne le remède et l'on retourne à la maladie. »

(D^r E. MILLON.)

Pour ne parler que de la scrofule et des nombreux accidents qui en constituent le triste apanage, pourquoi ne pas utiliser « ces vraies mines de santé, » — comme les appelle M. Babinet, — pendant huit mois de l'année, dans la saison où il serait le plus utile de lutter contre cette affection, au lieu de laisser ces malheureux s'étioler dans le milieu où leur maladie a pris naissance, livrés à toutes les causes morbigènes qui les assiègent de toutes parts. On préfère sacrifier le malade à une coutume qui peut être respectable par sa vieillesse, c'est vrai, mais, il faut en convenir aussi, qui n'a par là même aucune raison d'être.

Déjà des établissements ont été fondés dans le but des saisons d'hiver au Vernet et à Amélie-les-Bains ; les résultats obtenus sont favorables. D'ailleurs les Romains ne se baignaient-ils pas en toute saison ? Les médecins des hôpitaux n'ordonnent-ils pas tous les jours, et en hiver comme en été, des bains à leurs malades ? Ne prend-on pas des bains de propreté en tout temps ? La tempéra-

ture, la minéralisation et les propriétés thérapeutiques des sources sont toujours les mêmes ; nous ne voyons donc pas ce qui peut s'opposer, en admettant bien entendu qu'on prenne toutes les précautions convenables pour la saison, à cette nouvelle tendance de l'hydrologie.

Spécialisons la question ; citons Bourbonne, dont la position est accessible à toute époque de l'année, dont le climat est à peu près le même que celui de Paris, qui est habitable en hiver comme toute autre de nos villes de France. Pourquoi n'est-il qu'un établissement temporaire ?

Au lieu de laisser perdre pendant huit mois de l'année, des quantités aussi énormes d'eau minérale, ne pourrait-on pas les utiliser au grand avantage de l'armée et du budget ? Tous ces militaires qui, par leur mauvaise constitution, réclament le bénéfice des eaux salées et encombrent les hôpitaux, qui au sortir des eaux vont en attendant la saison prochaine se traîner du congé de convalescence à l'hôpital ; pourquoi ne pas les y envoyer pendant la mauvaise saison, dans le moment où ils ont le plus besoin de lutter contre les causes morbigènes qui les assiègent de tous côtés ? Hôpital pour hôpital, climat pour climat, ils

n'ont qu'à gagner à Bourbonne. Pourquoi ne pas essayer?

1858. — *Hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains*. Instruction relative aux moyens en usage et à la manière de prendre les eaux thermo-minérales en boisson, bains et douches, etc. (Rédigée par) Cabrol, médecin principal en chef; Granade, officier comptable; Malet, sous-intendant militaire. Langres, imprimerie de Dejussieu, 28 avril 1858.

1858. CHEVANDIER. — *Bourbonne-les-Bains et ses Eaux minérales*. Journal des chasseurs. 15 juillet 1858. Tom xxv.

A propos de *Causeries cynégétiques*, M. Chevandier, fervent disciple de Saint-Hubert et qui doit aux eaux de Bourbonne d'être encore aujourd'hui la terreur des loups et des sangliers, chante les bons produits de Bourbonne : ses eaux, ses vins, etc. Nous recommandons la lecture de cet *Article* à M. Pierre Véron ; il y trouvera un type nouveau, digne de figurer dans la seconde édition de son livre : *les Marchands de Santé*.

C'est M. Chevandier qui fait dire à un malade complètement guéri ou à peu près d'une paralysie des deux jambes :

Air du Charlatanisme.

..... La seule chose à souhaiter,
C'est plus d'eau dans votre fontaine
Afin de pouvoir s'y baigner
Au moins quatre ou cinq fois la semaine !
C'est dur, quand on vient prendre les eaux,
Et qu'à moitié l'on vous rationne ;
Moi, dont elle a sauvé la peau,
Je voudrais pouvoir doubler l'eau
De la fontaine de Bourbonne.

— Etes-vous échauffé ? nos eaux
Vous rafraichiront, je vous jure ;
— Etes-vous relaché ? bientôt
Se raffermiront vos natures.
— Docteur, je souffre comme un chien.
— Docteur, la force m'abandonne.
— Docteur, moi ne n'éprouve rien.
— Tant mieux, soyez-en tous certains,
C'est l'effet des eaux de Bourbonne.

Boiteux, manchots, estropiés,
Paraplégiques, hémiplegiques,
Perclus, goutteux et amputés,
Favoris de la sciatique,
Béquillards de toutes façons,
Congrès que la douleur talonne,
Venant tremper leurs affections
Et demander leur guérison
A la fontaine de Bourbonne.

On voit aux réunions du soir,
Les jolies femmes par douzaines,
Et parmi tous ces beaux yeux noirs,
Brillent bien des fleurs indigènes.
On voit des guerriers en renom,
Un peu démolis par Bellonne,
Redémolis par Cupidon,
Forcés d'amener pavillon
Aux pieds des beautés de Bourbonne.

1858. CABROL. — *Eaux thermo-minérales chlorurées sodiques de Bourbonne* (Haute-Marne), par le docteur Cabrol. — *Revue d'hydrologie* médicale française et étrangère. Directeur-Fondateur et Rédacteur en chef : D^r Aimé Robert, à Strasbourg. N^{os} I, II, IV.

1858. CABASSE. — *Note sur l'emploi des eaux thermo-minérales et en particulier de celles de Bourbonne*, comme indicatives et curatives de la syphilis constitutionnelle, de la syphilis latente, par M. le D^r Cabasse, médecin-major au 39^e de ligne. *Revue d'hydrologie* méd. franc. et étrang. N^{os} VII, VIII.

1858. E. BOUGARD. — *Les scrofules à Bourbonne*, par le docteur Bougard. *Revue d'hydrol.* méd. franc. et étrang. N^o IX.

1858. CABROL et TAMISIER. — *Eaux thermo-minérales chlorurées sodiques de Bourbonne-les-Bains* (Haute-Marne), par MM. le D^r Cabrol, médecin principal, chef de l'hôpital thermal, et le D^r Tamisier, médecin aide-major, chef de clinique au même établissement. (*Extrait des Rapports officiels adressés au Conseil de santé des armées et à l'Académie pendant les années 1855, 1856 et 1857.*) Paris, imprimé par Henri et Charles Noblet, 56, rue Saint-Dominique. 1858.

Excellent livre, résumant la vaste pratique de nos deux confrères.

1858. — Rapport sur un Mémoire de M. le docteur Bougard, intitulé : *Les scrofuleux à Bourbonne-les-Bains*, au nom d'une commission composée de MM. Lambron, Duriau, et Rotureau, *rapporteur. Annales de la Société d'Hydrol. méd. de Paris.* Tom. v, p. 49.

1858. — Rapport sur un Mémoire de M. Patézon (1), intitulé : *A quelle époque faut-il envoyer les fractures aux eaux de Bourbonne?* au nom d'une commission composée de MM. Denos, Allard et Dutrouleau, *rapporteur.*

(1) M. le Dr Patézon est aujourd'hui inspecteur des Eaux de Vittel (Vosges). Outre de nombreux articles publiés dans la *Revue d'Hydrologie* et dans la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, sur les maladies qu'on traite à Vittel, il a publié :

Vittel (Vosges), et ses Eaux minérales par le Dr J. Patézon, médecin-inspecteur. Paris, J.-B. Baillière, 1859. vii-186 pages in-12.

Etudes cliniques sur les maladies traitées aux eaux minérales de Vittel (Vosges), par le Dr J. Patézon, médecin-inspecteur. Ouvrage faisant suite au précédent. Paris, A. Delahaye, 1862. vi-192 pages in-12.

Eaux minérales de Vittel. — *Hygiène du buveur d'eau*, par le Dr J. Patézon, médecin-inspecteur, Paris, A. Delahaye, 1862, 24 pages in-12.

L'art de vivre longtemps et en bonne santé, traduit de l'italien de L. Cornaro, sur l'édition de 1646 par le Dr J. Patezon. Paris, A. Delahaye, 1861. 44 pages in-8°.

Annales de la Société d'Hydrol. méd. de Paris. Tom. v, p. 57.

1858. — *Rapport général sur le service médical des Eaux minérales de la France*, pendant l'année 1856, fait au nom de la Commission des Eaux minérales et lu à l'Académie impériale de médecine, dans sa séance du 24 novembre 1850, par le docteur Guérard. — *Bourbonne, M. Cabrol.*

1858. A. G. — *La Mort volée.* — Sous ce titre nous avons fait insérer dans la *Gazette des Eaux* (numéro du 25 novembre 1858), une petite pièce de vers qui nous a été laissée par un des nombreux malades qui vinrent en 1857 et 1858, demander à nos eaux, remède à leurs maux. Il partit guéri ; la reconnaissance lui dicta ces vers :

LA MORT VOLÉE.

La mort de sa main sèche ouvre soudain ma porte
En criant : — Hâte-toi de me suivre, il est temps —
Comment, c'est toi déjà ? Que le diable t'emporte !
Attends encor — lui dis-je — attends jusqu'au printemps,
Que d'ici-là, je puisse écrire mes mémoires,
C'est de mode aujourd'hui. — La camarade y consent
Et s'éloigne — Aussitôt je fouille mes armoires
Et je fais mes paquets, car le cas est pressant,
Il s'agit de courir faire usage à Bourbonne
De douches, d'eau thermale et d'électricité.
J'y vole et j'y guéri. Maintenant, Mort ma bonne,
Tu peux bien revenir, je suis en sûreté.

1858-59. E. BOUGARD. — *Etudes sur Bourbonne*. — *Gazette des Eaux*. Revue générale des Bains de l'Europe, sous la direction de E. Germond de Lavigne. Nos XL, XLI, XLII, LXXI, LXXIII, LXXVIII.

1859. TAMISIER. — *Discours prononcé par M. le docteur Tamisier sur la tombe du docteur Henry*. 3 mars 1859. In-8° de 3 pages.

1859. JOLIBOIS. — *La Haute-Marne ancienne et moderne*, par Emile Jolibois. Chaumont. Imprimerie et Lithographie de veuve Miot-Dadant. 1859. — *Bourbonne*, p. 76.

1859. ROUBAUD. — *Les Eaux minérales de la France*, par le docteur Félix Roubaud. Paris, Librairie Nouvelle. 1859. *Bourbonne*, p. 139.

1859. CABROL. — *De l'Hôpital militaire de Bourbonne*, par M. Cabrol, médecin principal, chef de l'Hôpital militaire thermal de Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne.) *Revue d'Hydrolog. méd. franç. et étrang.* 20 mai 1859.

1859. PÉTREQUIN et SOCQUËT. — *Traité général pratique des eaux minérales de la France et de*

l'étranger, par J. E. Pétrequin et A. Socquet. — Ouvrage couronné par l'Académie impériale de médecine de Paris. — Lyon, N. Scheuring, Libraire-Editeur, rue Boissac, 9. 1859. *Bourbonne*, passim.

1859. TAMISIER. — *Lettre à M. le Rédacteur de la Revue d'Hydrologie* sur les forages pratiqués à Bourbonne. *Revue d'Hydrol. méd.*, 20 juin 1859.

1859. ROTUREAU. — *Des principales eaux minérales de l'Europe* (France), par M. le docteur A. Rotureau. Paris, 1859, in-8. *Bourbonne*, p. 80.

1859. BONVALLET. — *Notice historique sur Coiffy-le-Haut*, par Adrien Bonvallet. Nevers, Imprimerie de L. M. Fay, 43, rue des Ardiillers, Hôtel de la Ferté. MDCCCLIX. Brochure de 38 pages in-8.

1859. — *Analyse de la source Maynard à Bourbonne*, par M. Ossian Henry. *Considérations thérapeutiques*, par M. Vitrey, pharmacien requis à l'hôpital de Bourbonne-les-Bains. *Revue d'Hydrologie*, 20 octobre 1859.

La Fontaine Maynard, ainsi nommée du nom de son propriétaire, coule, à un kilomètre nord-est de Bour-

bonne et à 200 mètres de la rive gauche de l'Apance, au milieu d'un bouquet formé de grands arbres, fournissant aux malades qui fréquentent nos sources thermales un but de promenade doublement profitable.

Elle surgit à peu près au niveau de la prairie, dans un sol tourbeux, recouvrant les argiles marneuses bariolées, situées entre le grès bigarré et le muschelkalk, au pied d'un coteau constitué par la formation des marnes irisées, qui dans cet endroit se trouve abaissée par deux failles, au niveau des argiles précitées.

Elle paraît provenir des eaux pluviales qui se minéralisent en traversant la formation des marnes irisées ou se trouvent tous les principes constituants nécessaires.

Elle est froide, 42° cent., limpide, non gazeuse, sans odeur bien appréciable. Elle possède une saveur vive et fraîche très-agréable, qui la fait rechercher et préférer à tout autre par les étrangers et par quelques personnes de la ville.

Depuis longtemps on parlait des vertus de cette source, dans les maladies des voies urinaires et de l'estomac, on citait des faits vraiment remarquables ; c'est ce qui engagea le propriétaire à en faire faire l'analyse et à demander l'autorisation de l'exploiter.

L'analyse en fut faite au mois d'août 1859 par M. Os-

sian Henry. En voici les résultats pour un litre d'eau :

Acide carbonique libre	0,310
Bicarbonate de chaux	0,680
— de magnésie	0,259
Sulfates calculés anhydres	{ de chaux 0,925
	{ de magnésie 0,300
	{ de soude 0,050
	{ de strontiane indices
Chlorure de sodium et de calcium	0,300
Azotates très-sensibles évalués à	0,001
Iodure alcalin	indices légers
Principe arsenical	id.
Silice, alumine, phosphates terreux	0,100
Oxyde de fer	0,001
Matière organique non évaluée	(ulmine)
	2,616

Cette eau prend donc rang dans la classe des eaux sulfatées calcaires magnésiennes carbonatées, à côté de celles de Vittel et de Contrexéville, avec lesquelles elle a beaucoup de rapport quant à la composition chimique. Il reste à examiner ses propriétés thérapeutiques.

En 1862, parut à Langres, chez l'Huillier une petite brochure de 42 pages, sous le titre : *Eaux minérales na-*

turelles. — Source Maynard — et dans laquelle M. Maynard rapporte un certain nombre de certificats signés par les médecins de la localité et par des malades, établissant les bons résultats obtenus de l'emploi de cette eau minérale dans certaines maladies des voies urinaires et de l'estomac.

Enfin l'année suivante, le docteur Bernard publiait dans la *Revue d'Hydrologie* du 15 juin 1863, sous le titre : *La Source froide de Bourbonne-les-Bains*, de nouvelles observations qui ne peuvent laisser le moindre doute sur sa valeur thérapeutique.

C'est le 8 février 1862, que M. Maynard, sur les rapports favorables des ingénieurs des mines, les avis du conseil d'hygiène, de l'Académie de médecine, du conseil général des mines et du préfet du département, fut autorisé à « exploiter et à livrer au public, la source d'eau minérale dite *Source Maynard*, qu'il possède au canton de Maizelles, en lui conservant le nom de Maynard pour éviter toute confusion avec les sources minérales de Bourbonne. »

1859. E. RENARD. — *Des eaux thermo-minérales chlorurées sodiques et bromo-iodurées de Bourbonne-les-Bains*. Thèse pour le Doctorat en médecine,

présentée et soutenue le 27 mai 1859, par Emile Renard, né à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), docteur en médecine, ancien élève des hôpitaux de Paris. *Paris*, Rignoux, imprimeur de la Faculté de médecine, rue Monsieur-le Prince, 34. 1859.

Voir au sujet de cette thèse, l'article bibliographique de A. Robert, dans la *Revue d'Hydrologie* du 20 septembre 1859.

1860. CARNANDET. — *Géographie historique, industrielle et statistique du département de la Haute-Marne*, par J. Carnandet, Bibliothécaire de la ville de Chaumont (Haute-Marne). *Chaumont*, Simonnot-Lansquenot, libraire-éditeur, place de l'Hôtel-de-Ville. 1860.

1860. BOMPARD-BÉZU. — *Analyse des dépôts confervoïdes, recueillis sur les parois des réservoirs de l'eau thermo-minérale de Bourbonne-les-Bains*, par M. Bompard-Bézu, pharmacien à Bourbonne. — *Revue d'Hydrol. méd.* Août 1860.

« Cent grammes de ces dépôts de la *fontaine chaude*, dit M. Bompard, retirés de dessus un filtre, ont fourni, après une évaporation de quatre jours, dans un appareil chauffé à 50°, au moyen d'un courant d'eau thermale, un

résidu pesant 49 grammes 48, à peu près le cinquième.

« L'analyse chimique a donné pour 100 parties les nombres suivants :

Matières organiques azotées et non azotées	47.42
Eau et acide carbonique	40.06
Silice	47.22
Acide sulfurique	0.42
Chlore	0.61
Iode	0.26
Brôme	traces
Peroxyde de fer	48.96
Oxyde mangano-manganique	22.68
Chaux	6.29
Magnésie	4.46
Potasse et soude	2.65
	98.03

« Trois principes attirent tout aussitôt notre attention, l'iode, le fer et le manganèse, et la proportion des deux métaux est tellement considérable que nous ne pouvons douter que l'emploi thérapeutique des dépôts con-fervoïdes de Bourbonne, ne soit appelé à rendre de grands services employés en topiques ou comme médicament interne, conjointement avec l'usage dese aux dont ils favoriseraient les effets dans certaines circonstances à définir. »

1860. TAMISIER. — *Des Fomentations d'eau thermo-minérale chlorurée sodique de Bourbonne*, dans les affections des articulations et des os, par le docteur Tamisier, médecin aide-major à l'hôpital militaire de Bourbonne. *Revue d'Hydrol. méd.* Avril 1860.

1860. E. RENARD. — *Des eaux thermo-minérales chlorurées sodiques de Bourbonne-les-Bains* (Haute-Marne), par Emile Renard, docteur en médecine de la Faculté de Paris. *Bourbonne-les-Bains*, J. Bel, libraire, place de la Fontaine, et les principaux libraires du département. 1860.

Réimpression in-42 de la Thèse du même auteur.

1860. TAMISIER. — *Lettre à M. le Rédacteur de la Revue d'Hydrologie*, sur la découverte du manganèse dans les eaux de Bourbonne, par M. Pressoir, pharmacien militaire. *Revue d'Hydrol. méd.* Juillet 1860.

1860. E. BOUGARD. — *Traitement des fractures. Du ramollissement du cal par les eaux thermo-minérales en général et par celles de Bourbonne-les-Bains en particulier*, par le docteur Bougard, médecin à Bourbonne-les-Bains, membre correspondant de la Société

d'Hydrologie. *Revue d'Hydrol. méd.* Août et septembre 1860.

Voici les conclusions de ce Mémoire :

1. Il n'existe aucune observation authentique du ramollissement du tissu osseux par les eaux thermo-minérales ;

2. Le ramollissement du cal, dans l'état actuel de nos connaissances, ne repose sur aucun fait scientifique ;

3. La scrofule, la syphilis, le rachitisme, le scorbut, retardent la consolidation des fractures ;

4. Le traitement hydro-thermal est d'autant plus avantageux que les fractures, chez les personnes exemptes d'affections constitutionnelles, sont plus récentes, quatre ou cinq mois après l'accident ;

5. Les eaux sont contr'indiquées dans les fractures comminutives, avec esquilles, dans celles où il y a lieu de craindre de réveiller l'inflammation. Cependant il est des observations nombreuses, où le traitement thermal, en facilitant l'élimination des parcelles osseuses et des corps étrangers, a donné d'excellents résultats. Ces cas demandent toute l'attention du médecin traitant.

1860. TAMISIER. — *Lettre sur la découverte du*

fer et du cuivre dans l'eau de Bourbonne, par M. Pressoir, pharmacien en chef à l'hôpital militaire. *Revue d'Hydrolog. méd.* Octobre 1860.

1860. TAMISIER. — *De l'Usage des eaux de Bourbonne-les-Bains pendant l'hiver*, par le docteur Tamisier. *Revue d'Hydrol. méd.* Novembre 1860.

1860. I. BOURDON. — *Précis d'Hydrologie médicale*, ou les Eaux minérales de la France, dans un ordre alphabétique, par le docteur Isidore Bourdon, ancien inspecteur d'un établissement thermal, membre de l'Académie impériale de médecine, auteur du *Guide aux Eaux minérales*, etc. . . Paris, J. B. Baillière et fils, L. Hachette et C^{ie}. 1860. *Bourbonne*, p. 79.

1860. — *Dictionnaire général des eaux minérales et d'Hydrologie médicale*, par MM. Durand-Fardel, Eugène Le Bret, J. Lefort et Jules François. Paris, J. B. Baillière et fils, rue Hautefeuille, 49. — *Bourbonne*. Tom. I, p. 340.

1860. PRESSOIR. — M. Pressoir, pharmacien-major, attaché pendant les saisons thermales de 1858, 1859 et 1860 à l'hôpital militaire comme pharmacien en

chef, a signalé son séjour à Bourbonne, par une *analyse* sérieuse de ses sources minérales.

Voici cette analyse telle que nous la trouvons dans le **Registre de la Pharmacie**.

Dix litres d'eau ont donné :

Chlorure de sodium	58,00
— de magnésium	4,00
Carbonate de chaux	4,00
Sulfate de chaux	8,80
— de potasse	4,30
Bromure de sodium	0,65
Silicate de soude	4,20
Alumine	4,30
Iode	traces.
Arsenic	traces.
Peroxyde de fer	0,03
Oxyde mangano-manganique	0, 02

1860. BEAULIEU. — *Mémoire sur les Antiquités de Bourbonne-les-Bains*, par M. Dugas de Beaulieu, membre résidant de la Société impériale des Antiquaires de France, correspondant de l'Académie royale des Sciences de Turin, membre de la Société des Antiquaires de Londres, etc. *Paris*, librairie de L. Hachette et C^{ie}, rue Pierre-

Sarrazin , n° 14. 1860, 28 p. in-8. — Extrait du Tom. xxv des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*.

Dans cette brochure, Dugas de Beaulieu donne un court résumé de toutes les recherches faites en archéologie ; il étudie les antiquités gallo-romaines que nous connaissons déjà, les inscriptions, les temples, les statuettes, les bas-reliefs, etc. ; il arrive ensuite au nom ancien de Bourbonne, à la position topographique de cette ville, aux voies romaines qui la traversaient. Ces recherches sont trop intéressantes pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

L'antiquité de Bourbonne est clairement démontrée aujourd'hui, nous n'avons pas à y revenir ; mais comment se fait-il, s'est-on souvent demandé, qu'il n'en soit question, ni dans les auteurs anciens, ni dans la carte de Peutinger, sinon comme ville, au moins comme établissement thermal.

« Les inscriptions que nous venons de rapporter, disait M. P. de Saint-Ferjeux en 1836, ne permettent pas de douter que les eaux thermales de Bourbonne n'aient été connues des Romains ; mais comme aucun auteur ancien n'en fait mention, et que la position de Bourbonne n'est marquée ni dans l'itinéraire d'Antonin ni dans la carte

de Peutinger, on peut douter s'il y avait à Bourbonne, au temps des Romains, d'autre édifice que les Thermes dont on a trouvé les ruines et dont nous parlerons plus tard, ou s'il existait déjà à cette époque une ville d'une certaine étendue. » (1)

« Dire que nous sommes réduits à des conjectures sur son existence comme ville romaine — nous dit encore M. de Xivrey — c'est dire qu'elle n'est nommée nulle part. Elle ne se trouve pas sur la carte de Peutinger, comme l'avaient avancé à tort quelques auteurs (2). »

Parmi ces auteurs, M. de Xivrey cite d'Anville, qu'il dit « juge suprême en cette matière. » En effet, d'Anville assigne à Bourbonne l'édifice sans nom de la carte de Peutinger, qui est à la source de la Meuse, chez les *Se-quani*, tout à fait sur la limite des *Lingones*. Est-ce à tort ou à raison ?

Voici comment s'exprime aujourd'hui à ce sujet, M. Pistollet de Saint-Fergeux (3). Il n'y a plus de doute pour le savant président de la Société historique

(1) Loc-cit.

(2) Loc-cit.

(3) *Notice sur les voies romaines, les camps romains et les mardelles du département de la Haute-Marne.* — Mém. de la Société hist. et archéol. de Langres. — Langres, 1860.

et archéologique de Langres ; Bourbonne existait sous les Romains et son nom était *Andesina*.

« La carte de Peutinger fait partir de la station de *Noviomagus* une voie qui aboutit à l'un de ces bâtiments entourant une cour par lesquels cette carte désigne toutes les localités où il y a des eaux thermales, et, au-dessus de ce bâtiment, on lit le mot *Indesina* et le chiffre xvi, marquant la distance de Noviomagus à *Indesina*. Les géographes ont cherché quel est l'établissement désigné sous ce dernier nom dans la carte de Peutinger, et ce qui les a préoccupés, c'est que le bâtiment qui indique cet établissement est placé à gauche de la voie allant de *Mosa* à Toul, c'est-à-dire à l'ouest de cette voie, et qu'on ne connaît point de source d'eau thermale dans cette direction. Mais ce qui doit servir à éclaircir cette question, c'est que la carte de Peutinger montre que cet établissement était situé près de la source de la Meuse, car elle fait sortir cette rivière du bâtiment même qui désigne l'établissement thermal. Comme la Meuse commence à la source appelée Fontaine-de-Meuse, qui est située près du village de Pouilly, à environ quinze cents mètres ou deux kilomètres au plus du territoire de Bourbonne, il est évident que l'établissement thermal duquel la carte de Peutinger a fait sortir la Meuse est

l'établissement de Bourbonne. On ne peut objecter que Bourbonne étant à droite de la voie de *Mosa* à Toul, ne peut être désigné par le signe qui, sur la carte de Peutinger, est placé à gauche de cette voie, car, dès lors qu'il faut reporter à droite de la voie la source de la Meuse, qui est placée à gauche, il faut aussi nécessairement y reporter le bâtiment thermal duquel la carte fait sortir la Meuse, et il faut également y reporter la voie allant de *Noviomagus* au bâtiment thermal, puisqu'elle vient se réunir à ce bâtiment au même point que la source de la Meuse. Quand on sait que, dans la carte de Peutinger, la Meuse coule parallèlement à la Seine, à la Loire et à la Garonne et dans le même sens que ces fleuves, on comprend qu'il était impossible qu'il n'y eût pas un grand nombre d'erreurs dans le genre de celle qui vient d'être signalée. C'est ainsi que la source de la Saône est placée à droite, c'est-à-dire à l'ouest de la voie de Langres à Lyon, quand elle devrait être à gauche, et que la même rivière qui sert à désigner la Saône à Châlon sert ensuite à indiquer le Doubs à Pontoux, puis désigne de nouveau la Saône. C'est encore ainsi que la ville de Nantes est placée sur la rive gauche de la Loire, tandis qu'elle est située sur la rive droite. Puisqu'il faut reporter la source de la Saône à l'est de la voie de Langres

à Lyon et la ville de Nantes sur la rive droite de la Loire, il est également nécessaire de reporter à l'est de la voie de Langres à Toul la source de la Meuse et le bâtiment thermal d'où cette source sort, bâtiment qui alors représente évidemment Bourbonne désigné sous le nom d'*Indesina*.

« La voie de *Noviomagus* à Bourbonne, qui est presque entièrement dans le département des Vosges, passait par Lamarche, d'où elle gagnait Bourbonne, en traversant dans la Haute-Marne le territoire de Serqueux, où on en a trouvé les restes.

« Le chiffre xvi, indiquant la distance de *Noviomagus* à l'établissement thermal d'*Indesina*, marque parfaitement la distance qui existe entre *Noviomagus* et Bourbonne ; car il y a entre ces deux localités exactement xvi lieues gauloises. Ce fait est donc une preuve de plus que c'est bien l'établissement thermal de Bourbonne qui est désigné sur la carte de Peutinger ; et, dès lors, il est établi que cette ville était appelée *Indesina*. On avait pensé qu'à l'époque gallo-romaine elle était désignée sous le nom de *Borvo*, d'où était dérivé le nom de Bourbonne. Je crois que Bourbonne vient de *Borvo*, mais comme ce mot paraît avoir désigné, en celtique, une fontaine chaude, une source thermale ou avoir eu quelque si-

gnification analogue, puisqu'on le retrouve aussi dans la racine des noms de Bourbon-l'Archambault, Bourbon-Lancy, villes qui ont comme Bourbonne des eaux thermales, il est évident que *Borvo* pouvait ne pas être le nom de Bourbonne, mais désigner seulement les sources qui existaient dans cette localité. On joignait peut-être ce mot au nom *Indesina* comme on ajoute aujourd'hui les deux mots *les Bains* au nom de Bourbonne, pour indiquer que cette ville possède des eaux thermales. Mais, plus tard, le nom d'*Indesina* a été abandonné pour celui de *Vorvona* dérivé de *Borvo*, d'où sont venus ensuite *Borbona*, puis *Borbonne* et enfin Bourbonne ; le même changement a eu lieu pour *Aquis Nisiacii*, qui est devenu Bourbon-Lancy.

« Les géographes et les historiens qui avaient déjà émis l'opinion que le bâtiment de la carte de Peutinger pouvait désigner Bourbonne, mais sans chercher à prouver l'exactitude de cette supposition, avaient conservé à Bourbonne le nom de *Borvo* et pensaient que le mot *indesina* désignait une localité inconnue ou, suivant M. Digot, la ville de Grand. Mais dès lors qu'il est démontré que le bâtiment de la carte de Peutinger ne peut s'appliquer qu'à Bourbonne, je ne crois pas qu'on puisse séparer le mot *indesina* du bâtiment

près duquel il est écrit, et auquel il est évident qu'il se rapporte. On ne pourrait l'attribuer à aucune autre localité, car il n'y a sur la carte aucune voie, aucun signe auquel on puisse le rattacher, si on le sépare du bâtiment qui désigne cet établissement thermal. *Indesina* me paraît donc, comme je l'ai dit, devoir être regardé comme le nom de Bourbonne, à l'époque à laquelle la carte a été tracée. M. de Beaulieu, membre de la Société des Antiquaires de France, auquel j'avais communiqué cette opinion, il y a quelques années, l'a adoptée dans l'intéressant mémoire sur Bourbonne qu'il a inséré dans le volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, imprimé en 1860.

Voyons maintenant l'opinion de Dugas de Beaulieu.

« On a cru jusqu'à présent que la ville moderne de Neufchâteau était bâtie sur l'emplacement de la station de *Noviomagus* ; et, en effet, diverses circonstances semblaient appuyer cette opinion, que d'Anville, Jollois, et récemment M. Digot ont adoptée : ce sont, d'une part, quelques objets antiques trouvés dans l'intérieur de la ville ; puis la proximité d'un pont sur lequel passait la voie militaire de Langres à Metz, et, enfin, un *Castellum* dont l'origine remontait probablement à la seconde moitié du quatrième siècle, et dont il y avait encore des

restes au neuvième, lorsqu'on construisit sur son emplacement un *neuf château*, d'où la ville moderne a pris son nom.

« D'Anville, tout en adoptant l'opinion générale, croit cependant devoir faire ses réserves en disant « que « la distance marquée VII sur la table de Peutinger, « auprès de *Mosa* (Meuvi), n'est pas suffisante, et que « l'espace paraît demander XIII (1). » Quant à Jollois, il n'a nul doute; pour lui *Noviomagus* est bien Neufchâteau, et il va même jusqu'à tracer sur sa carte des Vosges une voie allant de cette ville à Grand, qui n'a jamais existé (2). M. Digot, égaré sans doute par cette fausse indication, l'a prise pour base d'un ingénieux système approuvé par M. de Saulcy (3), et qui consiste à établir à Grand la station d'*Andesina*, qu'il lit : *Grandesina* (4).

« Walckenaer est le premier qui ait reconnu l'erreur et, le compas en main, ait déterminé la position de *Noviomagus* au canton des *Pilares* (Notre-Dame-des-

(1) *Notice de la Gaule*, page 489.

(2) *Mém. sur les antiquités du département des Vosges*. Introduction, page XXI.

(3) *Journal du Musée lorrain*, 2^e année, page 26, et *Athæneum français*.

(4) *Recherches sur le nom véritable et la position d'Andesina ou Indesina*, page 9.

Piliers), situé à 10 kilomètres de Neufchâteau et 1 kilomètre du village de Pompière. Sur ce point, il est parfaitement d'accord avec l'itinéraire d'Antonin comme avec la table ; l'un et l'autre marquant 15 lieues gauloises de *Mosa* à *Solimariaca* (Soulosse) ; seulement la seconde les partage en deux parties, en inscrivant 7 lieues de *Solimariaca* à *Noviomagus*, et 9 de cette station à *Mosa*. Il est vrai que, comme la place manquait pour le chiffre VII, l'auteur l'a rejeté à gauche de *Noviomagus*, mais en tirant au-dessous une ligne qui va aboutir à un signe d'édifice thermal, signe de convention formé de quatre corps de bâtiments ayant au milieu une cour carrée (1). Cette ligne n'indique donc pas une voie, comme plusieurs l'ont pensé, mais sert seulement à rattacher à la voie militaire le chiffre VII. Des découvertes récentes viennent confirmer l'opinion de Walckenaer. Parfois le soc de la charrue, enfoncé plus profondément dans le sol, au canton des *Pilares*, y met au jour des pierres taillées, des tuiles à rebords et des monnaies romaines. En 1857 on en a même tiré une stèle funéraire avec inscription. Ces objets, il est vrai, sont d'une faible

(1) Cette opinion est aussi celle d'un savant langrois, M. Pistolet de Saint-Ferjeux, auteur d'un excellent Mémoire sur la *Leuga* des Gaulois.

importance ; mais ils suffisent à prouver l'existence en ce lieu d'un centre d'habitations gallo-romaines, que l'auteur de l'itinéraire d'Antonin n'a pas jugé à propos d'indiquer. La carte de Cassini marque sur ce point une chapelle sous le vocable de *Notre-Dame-des-Piliers* ou *Pilares*, laquelle a disparu depuis longtemps. Avait-elle pris le nom du canton, ou lui a-t-elle donné le sien ? Le dernier paraît plus probable, car il y a tout lieu de croire que ce nom vient de quelques tronçons de colonnes qu'on y a trouvés et qui provenaient d'un temple romain. Tout montre donc que *Noviomagus* s'élevait au canton des *Pilares*, et non à Neufchâteau. Cet emplacement était d'ailleurs parfaitement choisi : à proximité de deux cours d'eau et traversé par deux voies importantes. Mais revenons à l'édifice thermal, marqué à la gauche de la voie militaire d'*Andematunum* à *Divudorum*, où il n'y en eut jamais. C'est encore là une faute de la table, laquelle nous fournit cependant le moyen de la rectifier en faisant sortir du pied de l'édifice thermal la source de la Meuse, laquelle n'est point à gauche, mais à droite de la voie. Or, si on la reporte à sa place véritable, ne faut-il pas y reporter aussi l'édifice ? On peut, certes, nous objecter que jamais il n'y eut rien de semblable au village de Meuse où est la source ; ne doit-on pas en conclure

qu'elle devait jaillir du même côté et non loin d'un établissement de cette nature; or, le seul qui remplisse ces conditions, c'est Bourbonne-les-Bains, distant de la Meuse de 43 kilomètres.

« D'Anville l'avait soupçonné. « Je crois voir, dit-il, « Bourbonne représenté dans la table théodosienne par un « édifice carré, quoique le nom de celui-ci soit omis (1). » Non, il ne l'est pas : il est écrit au-dessus : c'est *Andesina*, suivi du chiffre xvi (à seize lieues gauloises faisant 35,544 mètres). Or on ne connaît d'autre source thermale à cette distance de *Noviomagus* que Bourbonne-les-Bains, sur la voie de Langres à Metz. Cette ville serait donc l'*Andesina* de la table, mais alors comment aurait-elle changé de nom ? C'est ce que nous allons tenter d'expliquer.

« On a dit plus haut que *Borvo* ou *Bormo* devait dériver du celtique *Bourboun*, bouillonnement (2); mais comme il y avait trois sources de ce nom dans les Gaules, les Romains sentirent la nécessité de les distinguer. Ce fut pour ce motif qu'ils eurent *Aquæ Bormonis* ou *Bor-*

(1) *Notice de la Gaule*, page 75.

(2) Il y a en France plusieurs sources gazeuses dont le nom n'a pas d'autre origine. Il en est une entre autres, à Saint-Amand, qui est connue sous celui de *Fontaine-Bouillon*.

vonis, *Aquæ Nisinei* et *Andesina Borvo* ; *Nisineius* et *Andesina*, deux noms dont le sens nous est inconnu, mais dont l'origine est évidemment romaine : tous deux noms propres peut-être. *Borvo*, commun aux trois sources, fut ivinisé et invoqué comme leur dieu tutélaire tant que la puissance romaine régit la Gaule. Mais après sa chute, les dénominations qu'elle avait imposées tombèrent dans l'oubli, d'autant plus facilement, que le Gaulois rustique n'avait jamais cessé de se servir des anciennes. On sait, en effet, avec quelle persistance l'habitant des campagnes conserve la langue et les coutumes de ses pères. Il y eut donc de nouveau trois *Bourboun* jusqu'à ce que les Franks, devenus maîtres du pays et l'ayant partagé en domaines particuliers, la nécessité de les distinguer se fit de nouveau sentir. On eut donc Bourbon l'*Archambault* et Bourbon *Lancy*, du nom des Leudes *Erkenbald* et *Anceau* (1). Quant à Bourbonne, qui avait déjà perdu son prénom d'*Andesina*, elle resta Bourbonne - les-Bains. »

Outre la voie romaine de *Noviomagus* a Bourbonne dont nous avons donné la description d'après M. Pistolet de Saint-Ferjeux, il en est une autre dont nous emprun-

(1) *Introduction aux Mémoires de messire Olivier de Lamarche*

tons le tracé au même auteur, c'est la voie de Langres à Bourbonne et au-delà.

« Au point où la voie de Langres au Rhin passe entre Bonnecourt et Poiseul, il s'en détache un embranchement, qui se dirige entre Bonnecourt et Récourt, passe à Montigny-le-Roi, laisse Lavilleneuve, Lénizeul, Choiseul et Brevannes au nord-ouest, passe entre Germainvilliers et Damblain et se dirige sur Blevaincourt et la vallée du Mouzon, qu'elle suit, dit-on, pour venir se réunir à la voie de Langres à Toul, du côté de Sommerécourt ou de Pompeière en suivant probablement la voie de *Noviomagus* à Bourbonne.

« Près du point où la voie précédente se détache de celle de Langres au Rhin, entre Poiseul et Bonnecourt, commence une autre branche qui passe au nord de Saulxures, et un peu plus loin de ce village, se bifurque encore. La branche de gauche, qui passe à l'ouest de Pouilly et de Parnot, allait probablement rejoindre, entre Fresnoy et Lamarche, la voie de Langres au Rhin, ou se dirigeait par Relanges, Dombasles et Jezanville, sur Ecles, village où plusieurs voies romaines venaient se réunir. Ou prétend aussi qu'elle allait du côté d'Aigremont ; mais jusqu'alors, ces différents tracés n'ont pas été reconnus au-delà du territoire de Parnot. L'autre branche, après

avoir passé à la ferme de Mauvaignan, traversait les bois de Bourbonne et arrivait à cette ville par la rue Vellonne, qui tire, dit-on, son nom de la déesse Bellone (1). A Bourbonne, cette voie romaine paraît avoir eu plusieurs bifurcations dont on n'a point encore reconnu les traces sur le territoire de cette ville. L'une de ces bifurcations allait, dit-on, se réunir, entre Mirecourt et Porcieux, à la voie de Langres au Rhin, après avoir passé à Monthureux-sur-Saône et à Hennezelle, où elle rencontrait une voie venant de Corre. Une autre branche se dirigeait sur Luxeuil en passant par Corre ; son tracé est en partie connue dans la Haute-Saône, mais n'a pas été étudié dans la Haute-Marne. On croit que cette voie passe sur le territoire de Villars-Saint-Marcellin et se dirige ensuite du

(1) Voici sur la construction de cette voie quelques détails donnés par Dugas de Beaulieu : De Récourt à la ferme de Mauvégnan « elle a gardé à fleur de terre, son pavé de 3 mètres de largeur, fait en cubes de grès bigarré. Si ces cubes ont été arrachés plus loin, dans les champs de la ferme de Mauvégnan, près de Dammémont, il en reste encore assez de fragments pour qu'on puisse suivre le parcours de la voie jusqu'au bois de Bourbonne..... C'est en creusant un fossé dans les vignes de Craie qu'on l'a rencontrée, à 0,60 de profondeur ; mais son pavé n'est plus le même au grès a succédé le muschelkalk, dont les morceaux, dressés de champ dans un bain de mortier, sont recouverts d'une couche de cailloux, parmi lesquels on trouve des monnaies romaines, des fers de mulet, mais pas un de cheval. »

côté d'Enfonvelle et de Jonvelle, où l'on trouve les restes d'une voie romaine. Une troisième voie devait se diriger sur Besançon, en passant sur le territoire de Jussey ; le tracé de cette voie est connu dans la plus grande partie de son parcours dans la Haute-Saône et le Doubs. On croit qu'elle traversait, dans la Haute-Marne, les territoires de Villars et de Melay, mais je n'ai pu recueillir de renseignements exacts sur la direction qu'elle suit.

« On trouve sur le territoire de Velles, une voie romaine qui, passant près de l'ancienne abbaye de Vaux-la-Douce et traversant les bois de Voisey, se dirige du côté de Genrupt et devait gagner Bourbonne.... » (1).

1861. CABROL et TAMISIER. — *Relation des tremblements de terre ressentis à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), du 26 mars au 25 mai 1851 par M. le Dr Cabrol, médecin-principal, chef de l'hôpital militaire thermal de Bourbonne, membre de la Société météorologique de France, etc., et M. le Dr Tamisier, médecin-major audit établissement. Extrait de l'Annuaire de la Société météorologique de France, tome IX, p. 143.*

(1) Loc. cit.

Séance du 9 juillet 1861. Brochure de 49 pages in-8, avec une carte.

1861. DÉLAISSEMENT. — *Note sur les tremblements de terre de Bourbonne en 1861*. Extrait du Livre-Journal tenu par M. Délaissement, garde-mines de Bourbonne. Présenté à l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, dans la séance du 12 novembre 1861. Brochure de 22 pages in-8, avec une carte.

1861. TAMISIER. — *Les eaux de Bourbonne-les-Bains et la Syphilis*, par le D^r Tamisier. *Revue d'Hydrologie* du 20 mars 1861.

1861. MAGNIN. — *Observations sur le projet du chemin de fer de Dijon à Nancy*, par le D^r Magnin, maire de Bourbonne. Paris, imprimerie de P. A. Boudier et C^{ie}, rue Mazarine, 30. 1861. Brochure de 34 pages in-8 avec une carte.

1861. GRANDEAU. — *Sur l'existence du cæsium, du rubidium, de la lithine, de la strontiane et de l'acide borique dans les eaux thermo-minérales de Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne)*. Extr. de la *Revue d'Hy-*

drologie du 20 octobre 1861. — Brochure in-8 de 7 pages.

Cette note a paru quelques jours plus tard dans le *Progrès de la Haute-Marne*, précédée d'une *Lettre* du Dr Cabrol. Voir aussi la *Gazette des eaux* du 5 décembre 1861.

1861. A. ROBERT. — Rapport sur un *Mémoire* de M. le dr Bougard, ayant pour titre : *Les eaux de Bourbonne-les-Bains*, lu à la *Société de médecine* de Strasbourg, dans sa séance du 5 novembre 1861. *Revue d'Hydrologie*, 20 décembre 1861.

1862. E. BOUGARD. — *Relation du grand incendie arrivé à Bourbonne-les-Bains en Champagne* le premier de may de cette année 1717. Tirée d'une lettre écrite à M. le prince de Talmond. Publiée d'après l'édition originale avec une introduction et des notes par le Dr E. Bougard, médecin à Bourbonne-les-Bains, etc., *A Paris*, chez Aug. Aubry, rue Dauphine n° 16. Brochure in-12 de 48 pages, titre rouge et noir, fleurons, culs de lampes, lettres ornées.

Quelques mois plus tard cette *Relation* parut dans le *Trésor des pièces rares et curieuses de la Champagne et de la Brie*, publié par M. Carnandet, Tom. 1, page 163,

et fut tirée à part à 12 exemplaires seulement. 24 pages in-8.

1862. CABROL. — *L'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains*. Revue rétrospective, par M. Cabrol, médecin en chef. *Revue d'Hydrologie* du 25 décembre 1862.

1863. E. BOUGARD. — *Bibliographie de Bourbonne-les-Bains*, — Hubert Jacob, 1570. — Bacot de la Bretonnière, 1712. — *Réponse* à M. Abel Jeandet de Verdun. *Annales du bibliophile, du bibliothécaire et de l'archiviste*, n° du 25 mars 1833. Paris, Chaudin.

1863. E. BOUGARD. — *Lettres médicales sur Bourbonne-les-Bains*, adressées à M. le docteur Tami-sier. *Revue d'Hydrologie*. 25 août, 15 octobre, 15 novembre 1863 et 30 janvier 1864.

1863. E. BOUGARD. — *Les eaux salées chaudes de Bourbonne-les-Bains* (Haute-Marne). *Eaux chlorurées sodiques et bromo-iodurées*, par le Dr E. Bougard, médecin consultant à Bourbonne-les-Bains, attaché au service de l'hôpital militaire pendant la saison thermale, membre correspondant de la Société d'hydrologie médi-

cale, etc. *Paris*, Adrien Delahaye, libraire-éditeur, place de l'Ecole de Médecine, 23. 1863. in-12 de xi-150 pages, titre rouge et noir.

Voir au sujet de cet ouvrage, les *articles bibliographiques* du D^r Bordères, (*Revue d'hydrologie*, 15 avril 1863) et du D^r E. Tillot, inspecteur des Eaux de Saint Christau (*Gazette des Eaux*, 14 mai 1863).

1863. TONNET. — *Mémoire pour les habitants de la ville de Bourbonne appelants d'un jugement du Tribunal civil de Langres du 3 juin 1863 contre M. le baron de Pontac, agissant comme tuteur légal de Jean-Louis-Albert de Pontac, son fils mineur, intimé.* in-4. *Dijon*. Imprimerie Rabutot.

Il y a eu de ce mémoire deux tirages ; le premier daté du 6 décembre 1863, a 70 pages ; le second daté du 4^{er} avril 1864, 71. — Tonnet, maire de Bourbonne ; Gouget bâtonnier, conseil ; Olinet, avoué.

1863. — *Mémoire pour M. le baron de Pontac, agissant comme tuteur légal de Jean-Louis-Albert de Pontac, son fils mineur intimé ; contre les habitants de la ville de Bourbonne, appelants d'un Jugement du Tribunal civil de Langres du 3 juin 1863,* in-4° de 64 pages.

Dijon, imprimerie Rabutot. — Lombard et Maranget, conseils ; Dubois, avoué.

1863. GRANDEAU. — *Recherches sur la présence du rubidium et du cæsium dans les eaux naturelles, les minéraux et les végétaux*, par M. Louis Grandeau, docteur ès-sciences, etc. Paris, Mallet-Bachelier 1863. — *Bourbonne-les-Bains*, page 25.

D'après M. Grandeau, un litre d'eau de Bourbonne contient :

Chlorure de potassium	0 gr. 034
— de Cæsium	0 032
— de Rubidium	0 049

1863. BERNARD. — *De l'ataxie locomotrice progressive*. Thèse présentée à la Faculté de médecine de Strasbourg et soutenue publiquement le samedi 25 avril 1863, à 3 heures du soir, pour obtenir le grade de Docteur en médecine, par Marie-François-Célestin Bernard, né à Voisey, Haute-Marne. Strasbourg 1863, in-4° de 50 pages.

Voir, au sujet de cette thèse, l'article bibliographique de M. A. Robert, intitulé : *De l'ataxie locomotrice progressive aux eaux de Bourbonne*, par M. le Dr Bernard. *Revue d'Hydrologie* du 30 mai 1863.

1863. CAUSARD Auguste. — *De l'emploi de l'électricité concurremment avec l'usage des eaux therminérales à l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains*, par M. le D^r Auguste Causard, D. M. P. médecin civil requis à l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains. *Revue d'Hydrologie* du 30 juillet 1863.

1863. CAUSARD Auguste, — *Effets physiologiques et accidents consécutifs à l'usage des eaux à l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains pendant les deux saisons de 1862*, par le docteur Auguste Causard. *Revue d'Hydrologie* du 15 septembre 1863.

1863. J. Le BON. — *Des bains de Bourbonne-les-Bains*, par J. Le Bon, Hétropolitain, médecin du Roy. A Lyon, par Benoist Rigaud. MCLXXXX. in-8° de 49 pages. Extrait du *Trésor des pièces rares et curieuses de la Champagne et de la Brie*, publié par Carnandet. Quelques exemplaires seulement.

1863. DROUOT. — *Notice sur les Sources thermales de Bourbonne-les-Bains*, par M. Drouot, ingénieur en chef des mines. Extrait des *Annales des mines*, tome III, 1862, Paris, Dunod, éditeur 1863, 148 pages in-8° avec deux planches.

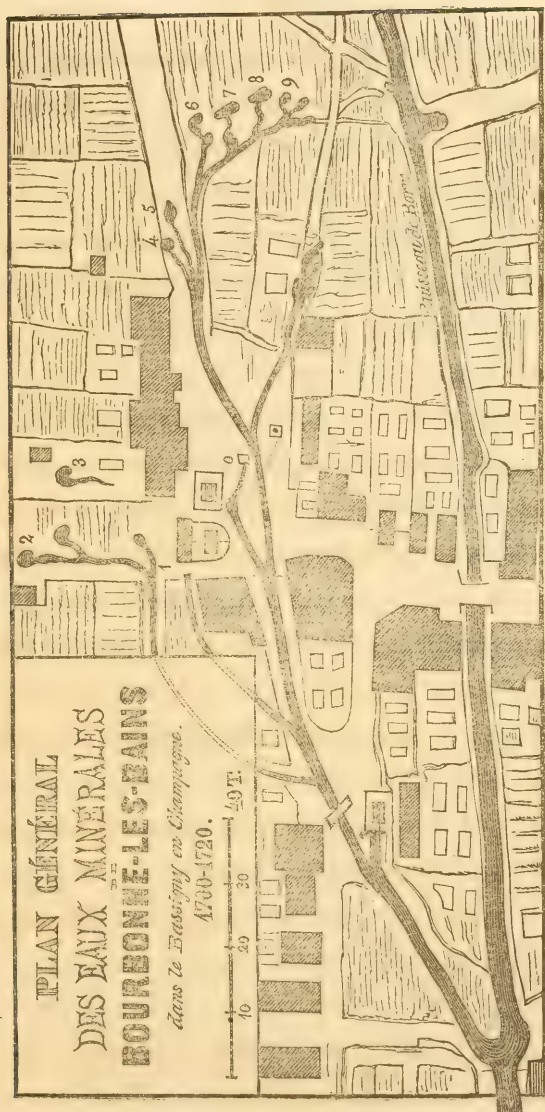
Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de raconter aujourd'hui ce qu'étaient les Bains de Bourbonne avant le XVI^e siècle. A partir de cette époque, les renseignements deviennent plus précis. Jean le Bon fait mention de la *Masaille* ou *Fontaine Saint-Antoine*, du *Bain Patrice*, d'un *grand bain* et de *plusieurs autres sources et fontaines et bains coulants au-dessous du couteau*.

Vers 1700, on comptait une dizaine de sources chaudes qui, après avoir alimenté les différents bains, venaient se réunir dans un canal à ciel ouvert, lequel, traversant la place actuelle des bains, allait se déverser dans le ruisseau de Borne (1).

Lors des travaux de captage entrepris par Devaraigne et par Lebrun, il n'est question que du grand bain ou Puisard romain, de la Fontaine Chaude sur la place, du Bain Patrice et de la source Maran.

Cette dernière ayant été refoulée en terre, à l'époque de l'achat des bains civils par le gouvernement, il ne restait plus depuis lors que les trois premières qui, bien

(1) Voir le plan ci-contre représentant le quartier des bains au commencement du XVIII^e siècle. Extrait de la *Topographie de la Haute-Marne*. Bibliothèque impériale.



aménagées, suffirent pendant plusieurs années aux besoins des deux établissements.

Mais bientôt, en même temps que le nombre des baigneurs augmentait, le débit des sources diminuait, à tel point que les établissements thermaux chômaient un ou plusieurs jours par semaine, au moment de la plus grande affluence des étrangers.

De nouveaux travaux devenaient donc nécessaires; il fallait rechercher les sources anciennes ou en créer de nouvelles. M. Drouot fut chargé de diriger ces opérations dont il nous rend compte dans sa *Notice* avec une foule de détails intéressants sur la géologie de notre contrée, sur les établissements de bains, l'origine des sources thermales et les travaux nécessités à différentes époques pour leur entretien.

Le premier travail publié sur la géologie de notre pays est dû à M. Elie de Beaumont; sans être spécial à Bourbonne, il n'en contient pas moins des documents fort intéressants pour quiconque s'occupe de cette étude.

Dès cette époque aussi, M. Walferdin enseignait aux personnes compétentes tout ce que la géologie de Bourbonne offre d'intéressant quant à l'étude de la science en elle-même et quant à la production de nos sources. Longtemps même il annonça la publication d'un mémoire sur

ce sujet, publication jusqu'ici retardée par le désir, bien louable du reste, de dégager plusieurs inconnues que nous aurons probablement encore longtemps à chercher.

Quoi qu'il en soit, les sources thermales jaillissent dans le vallon de Borne, sur la rive droite du ruisseau, constitué par une faille dirigée de l'est à l'ouest, et se rattachant à d'autres cassures qui suivent la vallée sinueuse de l'Apance et de ses affluents. Ceci bien établi, arrivons à la description des diverses formations géologiques qui se montrent aux environs de Bourbonne :

1° Les alluvions, presque entièrement composées de débris des calcaires et des marnes qui constituent le sol dans les vallées de Borne et de l'Apance. Elles paraissent toutes être d'origine récente.

2° Le grès infra-liasique, constituant les plateaux les plus élevés qui bordent les mêmes vallées. Sa puissance de formation est d'environ 25 mètres. « Ses couches paraissent horizontales lorsqu'on les considère sur une petite étendue, mais elles s'enfoncent réellement à mesure qu'elles s'écartent de Bourbonne, et elles disparaissent sous le calcaire à gryphées arquées. En examinant les couches de ce grès dans la forêt communale de Bourbonne, dite des *Epinées*, sur le bord du plateau, à l'extrémité supérieure de la vallée de Borne, nous avons

constaté qu'elles sont cassées verticalement suivant le prolongement du thalweg de cette vallée. Celle-ci doit, en effet, son origine à une faille; mais cette faille se terminant au plateau, le rejet vertical des couches en ce point est peu important, quoique la cassure y soit encore incontestable. »

3° Les marnes irisées, d'une puissance totale d'environ 100 mètres, composées de marnes bariolées, grises, bleuâtres, verdâtres ou rouges lie de vin, renfermant dans leur partie supérieure de nombreux bancs de calcaire magnésien, et dans leur partie inférieure de puissantes assises de gypse. « En observant attentivement leur direction et en prenant des points de repère éloignés, on reconnaît qu'elles s'appuient généralement sur le soulèvement dont Châtillon-sur-Saône est le centre, et qu'elles présentent ainsi des pentes notables vers le nord, l'ouest et le sud. »

4° Le muschelkalk, généralement gris de fumée, compacte, à cassure conchoïdale, quelquefois grenu, dolomitique, d'une puissance totale d'environ 60 mètres, est composé de bancs de calcaire, séparés par de petits lits de marne. A sa partie inférieure on trouve un banc de sable quartzeux à grains fins d'environ 1^m 30 d'épaisseur, séparé des argiles du grès bigarré par un lit de

calcaire de quelques centimètres d'épaisseur. Les couches de cette formation, plus élevées au sud qu'au nord des deux cours d'eau, présentent aussi une inclinaison sensible vers le sud et vers le nord. Ces différences d'altitude et le pendage des couches des divers terrains s'expliquent par l'existence de la faille dans laquelle coulent le ruisseau de Borne et l'Apance.

Voici, d'après M. Elie de Beaumont, la description de cette roche dont la composition particulière n'est probablement pas sans rapport avec la présence des sources thermales : « A Bourbonne-les-Bains le muschelkalk ne m'a offert aucun fossile (1), mais il m'a présenté des caractères fort remarquables qui méritent d'être indiqués en détail. La roche qui compose ici cette formation est d'un gris passant quelquefois au gris jaunâtre et au gris bleuâtre, à peu près compacte, mais parsemée de petites parties cristallines qui la rendent légèrement subsaccharoïde ; sa cassure est plus ou moins esquilleuse ; elle se dissout à peu près complètement dans l'acide nitrique avec une effervescence lente qui indique qu'elle ne se compose pas uniquement de carbonate de chaux. Cer-

(1) M. Walferdin en a rencontré quelques-uns dans une carrière à gauche de la route qui va de Bourbonne à Villars et près de ce village ; mais le fait est qu'ils sont très-rares.

taines parties un peu schisteuses présentent sur les surfaces de stratification quelques paillettes de mica, d'autres empâtent des cristaux transparents de carbonate de chaux qui lui donnent une structure porphyrique; d'autres enfin sont parsemées d'une quantité de vacuoles en partie remplies d'une matière terreuse blanchâtre que je crois très-magnésienne. Les parties qui offrent ce dernier genre d'accidents présentent souvent une division prismatique très-nette dans un sens perpendiculaire aux plans de séparation des couches.

« Dès le premier voyage que je fis dans cette contrée, en 1821, avec M. Auguste Duhamel, ingénieur des mines, j'avais été surpris de ne trouver dans cette roche aucun débris d'êtres organisés; ma surprise n'a diminué que dernièrement, lorsqu'en la soumettant à quelques essais dans le laboratoire de l'école des mines, j'ai reconnu qu'elle renferme une forte proportion de magnésie qui égale, si elle ne la surpasse pas, celle qui entre dans la composition de la dolomie, dont elle ne présente pas d'ailleurs complètement les caractères minéralogiques si bien établis dans les mémoires de M. Léopold de Buch.

« Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que c'est de dessous le plateau où le muschelkalk se montre chargé

de magnésie et dépourvu de débris organiques, que sortent les sources chaudes auxquelles Bourbonne-les-Bains doit son nom. . . . »

5° Le grès bigarré. Cette formation se compose d'argiles et de grès. Les argiles constituent un ensemble de couches d'une puissance totale de 50 mètres environ, passant au muschelkalk par alternance avec des bancs calcaires, tandis que la base se lie au grès bigarré insensiblement et par des alternats. « Ces argiles sont tout à fait analogues à celles que M. Levallois a depuis longtemps signalées comme associées à du sel gemme dans le département de la Moselle; mais dans les localités que cet habile observateur a étudiées, elles lui ont paru avoir plus de relations avec le muschelkalk qu'avec le grès bigarré. On sait qu'en Angleterre, dans le Cheshire, à Nortwich, le sel gemme repose directement sur le grès, appelé par les géologues anglais *new red sandstone*, et correspondant exactement au grès bigarré; il est recouvert par des marnes rouges et vertes, entièrement analogues aux marnes irisées de Vic et de Dieuze. En traitant de la composition des eaux, nous ferons voir que les sels en dissolution sont à peu près les mêmes que ceux qui constituent les masses de sel gemme, et cette grande analogie nous porte à penser que, aux environs

de Bourbonne, cette substance minérale se trouve dans les parties inférieures des argiles bariolées dont nous venons de donner la description, et qu'elle fournit aux eaux thermales de cette ville la majorité de leurs principes minéralisateurs. Cette opinion pourrait être facilement vérifiée par un sondage qui serait pratiqué dans la partie d'amont de la vallée de Borne, là où les argiles se trouvent protégées par le muschelkalk et même par une partie des marnes irisées. La recherche aurait encore plus de chances de succès à l'ouest, entre Coiffy-le-Bas et Laneuvelle, au fond de la vallée suivante, dont les eaux se rendent dans l'Amance. »

Le grès composé principalement de grains fins de quartz, avec des particules de kaolin et des paillettes de mica, apparaît entre Fresnes et Châtillon, sur la rive gauche de l'Amance, où il se montre avec une épaisseur d'environ 50 mètres, tandis qu'à Bourbonne il est recouvert d'une couche d'argile d'une puissance d'environ 50 mètres.

6° Le terrain de transition, composé de schistes et de grès fortement modifiés, qui se montre en plusieurs endroits à Châtillon, près de la filature et près du grand moulin.

7° Enfin le granit, qui apparaît aussi à Châtillon sur

la rive gauche de l'Apance, à l'extrémité est du bois Banal et plus loin sous le pont, près du moulin et dans les fossés de la route de Jonvelle, avant les carrières de grès bigarré. « Ces masses de transition ou granitiques sont peu importantes en elles-mêmes, mais leur apparition au milieu des terrains sédimentaires, qu'elles ont soulevés et inclinés légèrement en surgissant, poussées elles-mêmes par des roches qui ne sont pas arrivées jusqu'au jour, leur apparition, disons-nous, justifie bien l'existence des failles du voisinage et dont l'une, celle que suivent les vallées d'Apance et de Borne, paraît être la cause des sources minérales de Bourbonne. »

Partant de ces données et d'autres encore fournies par l'exploration des terrains avec la sonde ; considérant en outre que la couche de sable quartzeux du muschelkalk, qui se trouve à l'altitude 263^m, 31 sur le versant droit de la vallée, un peu au sud du jardin des bains civils, se trouve seulement à 256^m, 49 sur le versant gauche ; que cette différence de 7^m, 42 représente la différence de niveau des deux bords de la faille ; que les argiles bariolées, d'une puissance d'environ 50 mètres, qui sont sur le versant droit plus élevées que sur le versant gauche, restent aux environs des établissements thermaux, malgré l'existence de la faille et le

creusement de la vallée, juxtaposées sur une hauteur de 34 mètres, M. Drouot conclut que les sources ont jailli au point où elles se trouvent : 1° parce que les couches des terrains plongeant circulairement au sud, à l'ouest et au nord, autour de Bourbonne, les argiles bariolées forment une espèce d'entonnoir renversé, traversé de l'est à l'ouest par la faille qui suit la vallée de Borne, mais dont la déchirure est ouverte seulement du côté de l'est, par suite du relèvement des argiles dans la partie inférieure de la vallée de Borne ; 2° parce que, aux environs des établissements, la couche d'argile est devenue perméable par suite de sa rupture et de son mélange avec des pierrailles provenant des bancs durs subordonnés, grès, calcaire, gypse et sans doute aussi de fragments de muschelkalk tombés des parties supérieures ; autrement l'eau minérale aurait continué à couler en dessous et serait allée sortir plus à l'est ; 3° enfin, la disposition des masses minérales et surtout l'exhaussement relatif des couches argileuses sur le versant droit de la vallée expliquent le jaillissement des sources sur la rive droite du ruisseau.

Maintenant admettons, toujours avec M. Drouot, que l'eau pluviale pénètre dans la terre à la profondeur voulue pour acquérir une température de 60 degrés centi-

grades. Remontant alors, par suite de la diminution de la densité, à travers le grès bigarré, à une faible distance du grand puisard de l'établissement civil, du côté de l'ouest, elle rencontre « les argiles bariolées qui lui opposent une résistance insurmontable dans les points où elles ont conservé toute leur épaisseur et où elles sont maintenues par les couches du muschelkalk, ainsi que des terrains supérieurs ; elle glisse en s'élevant lentement en dessous, suivant leur pendage, qui est très-faible, dissout le sel gemme qui se trouve dans leur partie inférieure et vient sourdre vers le centre de l'entonnoir renversé, où commence l'ouverture orientale de leur déchirure , c'est-à-dire près des établissements thermaux. »

Il est facile, d'après ce mode de formation de l'eau thermale, de se rendre compte de la nappe aquifère qui alimente nos établissements et à laquelle on vient de donner issue par des sondages. M. Walferdin, dont le nom est inséparable des questions qui se rapportent à nos eaux, avait bien jugé la situation, quand il répondait à certaines craintes manifestées au sujet des anciennes sources lorsqu'on commença les forages : *Vous demandez de l'eau thermale, vous n'avez qu'à vous baisser pour en prendre.*

Les trois sources qui alimentaient les thermes de Bourbonne au moment où M. Drouot commença ses travaux étaient, nous l'avons déjà dit : la Fontaine-Chaude, le Puisard de l'établissement civil et le bain Patrice.

1° La Fontaine - Chaude , appelée successivement Masaille, la Martelle, la fontaine Saint-Antoine, était située sur la place des Bains, à 30 mètres nord-ouest du puisard de l'établissement civil. Renfermée depuis 1765 dans un petit bâtiment en forme de temple avec portail à colonnes, elle était spécialement destinée à alimenter la buvette des bains civils et aux usages des habitants.

Elle consistait en un puits profond de 2^m 13 en contre-bas du pavé du bâtiment, avec une section rectangulaire de 1^m 10 sur 1^m 30 de côté. L'altitude du radier percé d'ouvertures en forme de mortaises, qui donnaient accès à l'eau, était de 253^m 19.

En 1846, lors du remplacement des quatre colonnes du portail corrodées par le temps et l'action de l'eau thermale, on trouva sous celle du côté sud une inscription commémorative de la construction de ce petit bâtiment (1).

Depuis l'établissement du forage, n° 10, la minéra-

(1) Voyez page 123.

lisation et la température de cette source baissèrent tellement qu'il fallut l'abandonner. Sur son emplacement, on a pratiqué dans le courant de 1865, un nouveau forage, n° 12, qui a donné les plus heureux résultats.

2° Le Puisard de l'établissement civil se compose de deux parties superposées à peu près rectangulaires, mais dont les faces verticales, orientées différemment, sont séparées par une plate-forme horizontale dans laquelle se trouve une ouverture de même forme qui constitue une large communication.

La partie supérieure, celle dont la capacité est la plus grande, et la plate-forme, ont été construites en 1783 par M. d'Avaux et sont en grès bigarré.

La partie inférieure date de l'époque romaine. Construite en calcaire oolithique, elle a ses faces orientées comme les anciennes constructions romaines qui existent sur la place publique, à l'ouest du bâtiment actuel et dans le jardin au sud. On y a trouvé en 1783 un autel en pierre et quelques instruments servant aux sacrifices, ainsi que des cornes pétrifiées d'une grosseur monstrueuse provenant de bœufs qui, vraisemblablement, avaient été immolés en l'honneur du dieu protecteur des thermes.

C'est l'eau de ce puisard qui sert journellement à

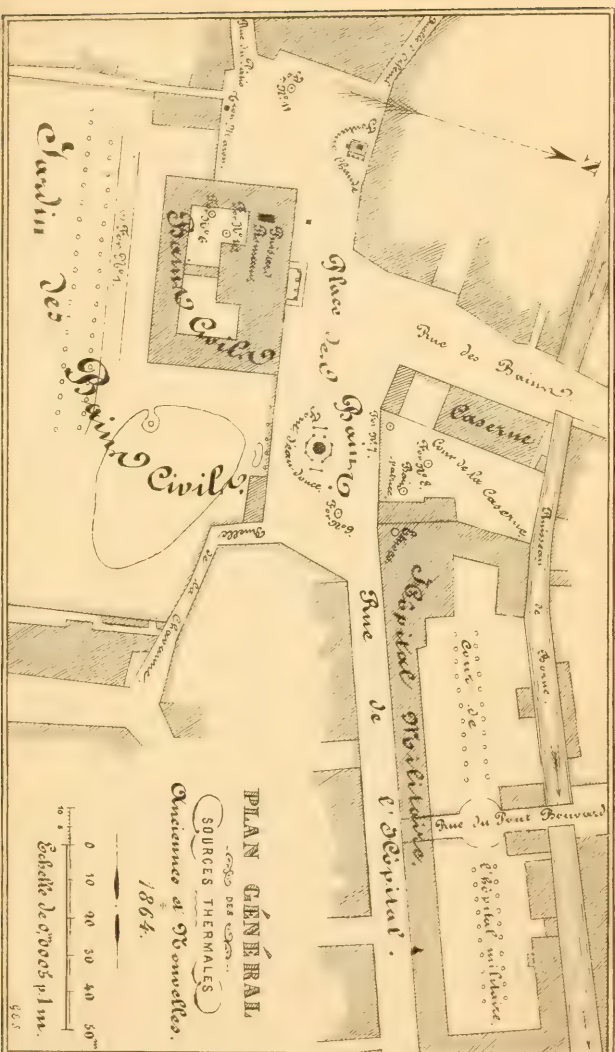
l'alimentation du service des bains et des douches. Jusqu'alors une roue à godets, puis une corde à nœuds, mue par un ou deux chevaux, faisaient monter l'eau dans les bassins placés dans les combles de l'établissement ; mais depuis quatre ans ce système a été remplacé avec avantage par une pompe à triple corps, mise en mouvement par une machine à vapeur de la force de deux chevaux.

3° Les sources de l'hôpital militaire sont situées, l'une sous le dernier cabinet d'étuve, à l'extrémité occidentale de la salle des piscines ; l'autre, à 40 mètres plus à l'ouest, dans la cour de la caserne, à 2 mètres au delà du manège. Toutes deux sont alimentées par des tubes verticaux en plomb de 0^m, 408 de diamètre, d'origine romaine (altitude 251^m, 86), qui, allant chercher l'eau à 13 ou 14 mètres en contre-bas du radier, viennent déboucher dans le puisard ; ce dernier est de forme irrégulière et composé de plusieurs compartiments rectangulaires situés principalement sous les bâtiments.

Depuis le captage du sondage, n° 40, leur rendement a sensiblement diminué ; aussi pour éviter toute interruption dans le service des bains, a-t-il été nécessaire de conduire, au moyen de tuyaux en poterie, le trop-plein du puisard civil dans le puisard militaire.

Une pompe en bronze à triple corps remplace actuel-

BIBLIOTHECA BORVONIENSIS.



lement la corde à nœuds, qui servait depuis Lebrun à élever l'eau dans les réservoirs occupant les combles de l'hôpital, à 4 mètres au-dessus du sol. Cette pompe, d'abord manœuvrée à bras d'homme, est mise en mouvement depuis 1850 par un manège à deux chevaux.

Aujourd'hui douze sondages ont été pratiqués (1) : cinq ont été consacrés à l'étude des terrains et abandonnés, sept ont été complètement terminés et sont devenus autant de sources thermales.

Aux bains civils, nous avons le sondage n° 4, descendu à 43^m 50, situé dans le jardin de l'établissement, au sud du bain des dames, venant au moyen d'un tuyau en terre cuite se déverser dans le puisard.

Le sondage n° 10, descendu à 44^m 60, est situé dans la cour de l'établissement, à quelques mètres au sud-est du puisard, dans lequel il se déverse au moyen de tuyaux en poterie de 0^m 16 de diamètre intérieur. Il donne à lui seul plus de 200,000 litres par vingt-quatre heures, plus que toutes les sources anciennes réunies n'en ont jamais fourni. Il est tubé entièrement en cuivre rouge. Ces tubes ont un diamètre intérieur de 0^m 190.

(1) Voir le plan ci-joint.

Le forage n° 11, sur la place des Bains, en face la maison Houzelot.

Le forage n° 12, sur l'emplacement de la Fontaine-Chaude.

A l'hôpital militaire, les sondages n°s 7 et 8 situés dans la cour de la caserne, et le sondage n° 9, situé sur la place des Bains, au nord-est de la fontaine, qui se déversent tous trois dans la source de la cour.

Ces sept forages, tout en atténuant les sources anciennes, ont augmenté le produit de l'ensemble des sources d'une quantité considérable, qu'on peut évaluer à près de 200,000 litres par vingt-quatre heures. Aussi, dans ces dernières années, malgré un nombre de baigneurs toujours croissant, les établissements civil et militaire ont-ils pu largement suffire à tous les besoins (1).

Tous ces sondages bien captés, par conséquent à l'abri des infiltrations d'eaux étrangères, ont une température plus élevée et une minéralisation supérieure, moins variables que celles des anciennes sources. Mais pour chaque forage on trouve aussi des différences très-sensibles; ainsi, il est parfaitement constaté que les fo-

(1) Aujourd'hui 20 décembre, le trop plein de toutes les sources réunies donne 385 m. c. par 24 heures. Avant les forages, il n'était que de 100 à 120 m. c.

rages 4 et 10, voisins du puisard romain, donnent une quantité d'eau bien supérieure à celle fournie par les sondages 8 et 9 de l'hôpital, et que la température de ces derniers est moindre de près de 40 degrés centigr., ce qui pourrait faire supposer que plus on se rapproche de l'hôpital, plus on s'éloigne de la faille à laquelle nous devons nos sources. C'est aussi une des raisons qui devait porter M. Drouot à demander que les forages nouveaux fussent dorénavant dirigés plutôt à l'ouest, afin de trouver l'eau à une température de plus en plus élevée, en se rapprochant du point où elle sort du grès bigarré et éviter le refroidissement résultant de la dissémination à travers les argiles.

Cette vue de M. Drouot semble se trouver en désaccord avec les résultats fournis par les forages pratiqués depuis. Aujourd'hui on admet assez généralement que le jaillissement des sources thermales de Bourbonne est un phénomène purement local, dû à un pointement granitique, indépendant de celui de Châtillon. Ce pointement aurait produit, en traversant les couches supérieures, au lieu même où est établi le puits romain, un étoilement dont les rayons principaux se dirigeraient du N. E. au S. O. en passant par le Bain Patrice, le Puits romain et la source Maran, et du N. O. au S. E. en passant par

la Martelle, le Puits romain et les forages n^{os} 10 et 1.

Devons-nous renoncer aujourd'hui à voir une corrélation évidente entre l'apparition du granit à Châtillon et les sources chaudes de Bourbonne. C'est ce que l'avenir décidera peut-être.

1863. MAGNIN. — *Lettre aux habitants de Bourbonne*, en date du 3 février 1863, par M. le D^r Magnin, maire. *Chaumont*, imprimerie Cavanioi. 4 pages in-8. Adieux de M. Magnin à ses administrés.

1863. TONNET. — Ville de Bourbonne. — *Rapport du maire fait au conseil municipal de Bourbonne dans sa séance du 23 mai 1863*. *Chaumont*. Imprimerie et lithographie de veuve Miot-Dadant. Brochure de 40 pages in-12.

1863. TONNET. — Ville de Bourbonne. — Association de bienfaisance pour l'extinction de la mendicité. — *Rapport de M. le Maire, président*, à l'association réunie en assemblée générale le 28 novembre 1863. *Chaumont*, imprimerie de veuve Miot-Dadant. Brochure de 8 pages in-12.

1864. ATHÉNAS. — *Deux mots à propos du projet*

d'agrandissement de l'église paroissiale de Bourbonne.
Wassy. Typographie et Lithographie de J. Guillemin.

1864. Auguste CAUSARD. — *De la cure thermale à l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains* par le D^r Auguste Causard, médecin civil requis. *Strasbourg*. Typographie de G. Silbermann, place Saint-Thomas, 3. 1864. Brochure in-8, contenant les articles publiés par l'auteur dans les n^{os} VIII et XIII de *la Revue d'Hydrologie* 1863.

1864. E. BOUGARD. — *L'établissement de Bourbonne-les-Bains*. *Gazette des eaux*, 11 août 1864.

1864. A. BROCARD. — *Un souvenir de Bourbonne-les-Bains*, par A. Brocard. *Messenger de la Haute-Marne*. Feuilleton du 25 décembre 1864.

1864. — A. BONVALLET. — *Milord Montaigu*, par Adrien Bonvallet. *Messenger de la Haute-Marne*. Feuilletons des 2, 4, 9, 11 et 16 juin 1864.

Voir la première partie de notre travail, page 90, où il est question de Montaigu.

1864. — *Lettre de M. le D^r Cabrol (1) au Directeur de la Revue d'Hydrologie*, n^o du 15 août 1864.

(1) Mentionnons, quoique n'ayant aucun rapport avec Bourbonne : *De l'Algérie sous le rapport de l'hygiène et de la colonisa-*

1864. PARADIS. — *Expériences sur l'absorption des principes minéralisateurs de l'eau de Bourbonne*, par M. Paradis, pharmacien aide-major de 1^{re} classe. *Revue d'Hydrologie* du 15 mai 1864.

1864. CAUSARD Auguste. — Hôpital militaire de Bourbonne. — *Electricité. Saison de 1863*. — Rapport du D^r Auguste Causard, médecin civil requis, à M. le D^r Cabrol, médecin principal de 1^{re} classe, chef de l'hôpital militaire de Bourbonne. *Revue d'Hydrologie* des 30 décembre 1864, 28 février, 30 mars, 30 avril, 15 et 30 mai, 15 juin et 15 juillet 1865.

1864. E. BOUGARD. *Le Calorique des eaux thermales, son importance*. — *De l'action purgative des eaux de Bourbonne*, par le D^r E. Bougard. *Annales de la Société d'Hydrologie médicale de Paris*. Tome X, 1863-1864, page 102 et suiv.

Ce travail a été reproduit dans *la Gazette des eaux*, du 4 février 1864.

1864. COUDRIET et CHATELET. — *Histoire de*

tion, par le D^r Cabrol, médecin principal d'armée. Strasbourg, 1863. 34 pages in-12.

Et de nombreux travaux insérés dans le *Recueil des Mémoires de médéc. chir., et pharm. militaires*.

la Seigneurie de Jonvelle et de ses environs, par M. l'abbé Coudriet, curé de Lods, et M. l'abbé Châtelet, curé de Betaucourt, membres de plusieurs sociétés savantes. Besançon, 1864. — Bourbonne. Page 367 et *passim*.

1864. — *Gazette des Tribunaux*, 24, 25, 26 et 27 septembre. — Justice civile. — Cour impériale de Dijon (1^{re} chambre). Présidence de M. Vuillerod. -- Audiences des 3, 4 et 10 août. — *Coutume allodiale*. — *Droit Féodal*. — *Forêts*. — *Question de propriété*.

Compte-rendu du procès des bois de Bourbonne et conclusions de M. l'avocat général Maîtrejean, qui après une approfondie discussion, a conclu à la réformation du jugement attaqué.

1865. USSE. — *Souvenirs de Bourbonne*. Quadrille par M. Usse, officier de cavalerie, et dédié à M. Athénas. *Lithographie* V. Guillemin à Bourbonne.

1865. TONNET. — Ville de Bourbonne. Conseil Municipal. *Rapports et propositions du maire sur divers travaux d'utilité publique*, imprimés sur la demande du conseil municipal. Troyes, Imprimerie et lithographie, E. Caffé, rue du Temple, 27. 1865. Brochure in-8 de 103 pages.

1865. TONNET. — *Lettre à M. le Préfet*, en date du 25 juin 1865. *Troyes*, imprimerie E. Caffé, in-quarto.

« — Comme je n'avais accepté les fonctions municipales que pour développer dans la mesure de mes forces la prospérité de la commune, et que le refus du conseil me réduit à l'impuissance, je vous prie, M. le préfet, de vouloir bien accepter ma démission des fonctions de maire de Bourbonne. »

Les élections ayant donné raison à M. Tonnet contre ses adversaires, il conserva ses fonctions.

1865. — *Le Bourbonnais*, journal des intérêts de la ville de Bourbonne, ne paraissant que cette fois. 20 juillet 1865. Signé : un Bourbonnais (E. Renard). *Chaumont*, veuve Miot-Dadant, 4 pages in-4°.

1864. S. VITREY. — *Bourbonne et ses eaux froides*. Causerie. *Chaumont*, C. Cavaniol, 1865. Brochure in-8° de 27 pages.

1865. ATHÉNAS. — *Les affouages*, par Athénas, rédacteur en chef du *Progrès de la Haute-Marne*. *Chaumont*, C. Cavaniol 1865.

1865. ATHÉNAS. — *Aux électeurs de Bourbonne*. *Chaumont*, C. Cavaniol, 1865. feuille in-folio.

E. BOMPARD. — *Deux mots seulement à propos d'une causerie de pharmacien*. Autographie de V. Guillemin, à Bourbonne, 2 pages in-4°.

1865. *La saison thermale de Bourbonne-les-Bains*
1865. Ce journal rédigé par MM. les D^{rs} Cabrol, Aug. Causard et Bougard, et autographié chez V. Guillemin à Bourbonne, n'eut que quatre n^{os} parus le 24 mai, les 5 et 16 juin et le 1^{er} juillet.

1865. *La visite de l'Empereur à Bourbonne*. —
Echo de la Haute-Marne du 4 août 1865.

1865. *Visite de l'Empereur à Bourbonne-les-Bains*
avec une gravure. *Monde illustré* du 26 août 1865.

1865. *Manuel de la Congrégation des hommes de Bourbonne-les-Bains*, approuvé par Mgr. l'Evêque de Langres. Se vend 25 cent. au profit de la Congrégation, chez *Guillemin, libraire à Bourbonne*. 1865. in-16 de 72 pages.

« La Congrégation des hommes de Bourbonne fut établie le 1^{er} mars 1715 par M. Charles, curé de la ville, à la clôture d'une station dirigée par M. d'Orival, supérieur des missionnaires de Besançon.

« Tous les registres et documents concernant cette congrégation ayant disparu dans le grand incendie, qui, en quelques heures consuma la ville, le 4^{er} mai 1717, un nouveau règlement fut rédigé et adopté en 1720, approuvé par Mgr Hugon, vicaire général de Mgr de Grimaldi, archevêque de Besançon ; de nouveaux registres de comptes et d'élections annuelles furent établis ; des indulgences considérables furent obtenues à différentes époques des SS. PP. Benoit XIV (Bulle du 4^{er} février 1748) ; Pie VI (rescrit du 12 mai 1786) ; et Pie VII (Bref du 20 novembre 1821)

« Cette congrégation a succédé à une autre érigée le 6 décembre 1537 en l'honneur de Saint-Nicolas, pendant le ministère de Messire Bertrand de Sonhac, curé de la paroisse, ayant pour vicaire Claude Thonnellier. Les premiers membres inscrits sur les listes annuelles qui restent jusqu'à 1614, sont les Seigneurs de Livron de Bourbonne. D'après les statuts qui existent encore, cette confrérie ne pouvait se composer que de 30 membres et ne se recrutait qu'au fur et à mesure des décès. »

(Extrait de la Préface).

1866. Auguste CAUSARD. — *De l'électricité employée concurremment avec les eaux de Bourbonne*, par

le docteur Auguste Causard, médecin civil requis à l'hôpital militaire, chargé du service d'électricité. *Strasbourg*. Typographie de G. Silbermann, place Saint-Thomas, 3. 1866. Brochure in-8 de 38 pages, renfermant les articles publiés par l'auteur en 1864 et 1865 dans la *Revue d'Hydrologie*.

1866. EDOUARD de BARTHÉLEMY. — *Notice historique sur Coiffy-le-Château et ses institutions, d'après des documents inédits*, par Édouard de Barthélemy, membre résident du Comité Impérial des travaux historiques, de la Société archéologique de Langres, etc. *Paris*, librairie d'Auguste Aubry, 16, rue Dauphine. MDCCCLXVI. ix-84 pages in-8°. Tiré à 100 exemplaires.

ATHÉNAS. — Mentionnons en terminant, le Journal, le *Progrès de la Haute-Marne*, imprimé chez Guillemin à Wassy ; rédacteur en chef, M. Athénas à Bourbonne ; dans lequel nous avons publié en 1860 quelques *Études bibliographiques* sur Bourbonne.

On y trouvera encore les *Lettres* de Sigisbert de Moncharvot à Gaston de Genrupt, qui paraissent depuis plusieurs années à l'époque de la saison thermale et de nombreux articles d'actualité.

« Le *Progrès*, journal non politique, fut fondé à

Chaumont en 1850, le 4^{er} décembre, par M. Athénas ; il paraissait une fois par semaine. En 1854, le propriétaire le fit imprimer à Wassy chez M. Mougin. En 1854, le 31 octobre, cette feuille devint politique et depuis 1859, elle s'imprime chez Guillemin ; elle paraît deux fois par semaine. » (1)

(1) Carnandet. — *Recherches sur les périodiques de la Haute-Marne*. Paris, Aug. Aubry, 1861.



TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Aimoin.....	194
Alibert.....	569
<i>Album des baigneurs</i>	607
Anville (d').....	401
<i>Annales de la Société d'hydrologie médicale de Paris</i> , 644,	
645, 651, 662, 663,	716
— <i>de la Soc. météor. de France</i>	689
— <i>du biblioph., du biblioth. et de l'archiv</i>	692
— <i>des mines</i>	569, 695
Association de bienfaisance.....	651
Athénas (rédacteur en chef du <i>Progrès</i>) 623, 714, 718,	721
Athénas, pharmacien principal des armées.....	542
Aulagnier.....	621
Avaux (d').....	126
Avis au public, etc.....	315
Ballard.....	577
Bastien.....	602
Baudry.....	335
Baugier.....	287
Bauffremont (de).....	57
Bauhin.....	193
Baux.....	285
Beaulieu (Dugas de).....	638, 674
Beaumont (Elie de).....	569
Bézu.....	524, 535
Bernard.....	694
Blémur (J. Bouette de).....	226
Bompard.....	719
Bonvallet (Adrien).....	665

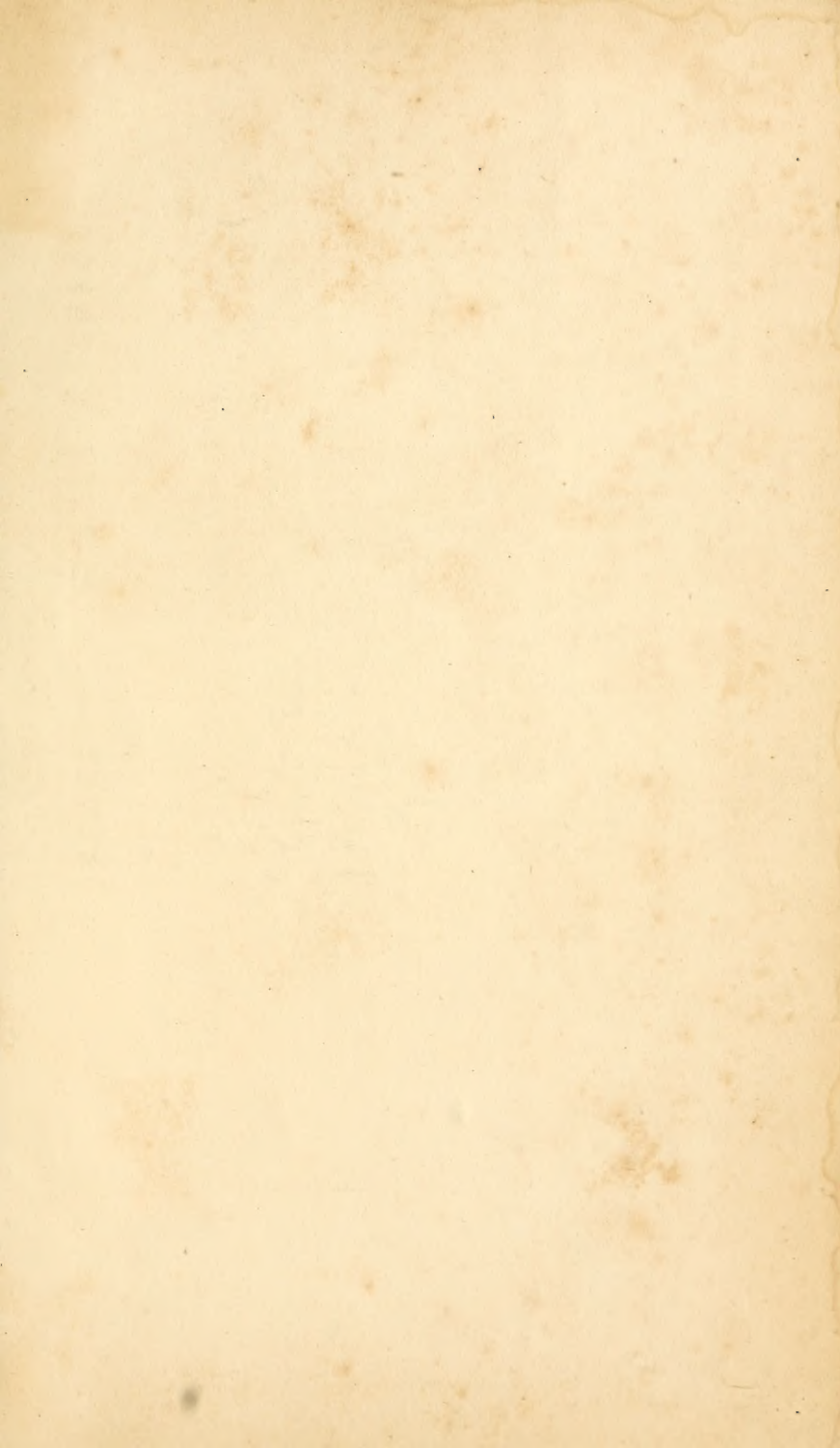
Bordères.....	693
Bosq.....	524
Bougard (E.) 650, 661, 662, 664, 671, 691, 692, 715,	716
Bouhier (le président).....	354
Bouillon-Lagrange.....	535
Bourdon (Isidore).....	602, 673
Bretonnière (Bacot de la).....	246
Brocard (A.).....	715
Cabasse.....	661
Cabrol (M°).....	652
Cabrol..... 651, 659, 661, 664, 689, 691, 692,	715
Callet (Jean-Claude).....	270
Calmet (Dom).....	360
Carnandet..... 233, 669, 691,	722
Carrère.....	493
Causard (Aug.)..... 695, 715, 716,	720
Caylus.....	408
Charles (René).....	370
Charte d'affranchissement.....	7
Chartraire (de).....	122
Chatelet (l'abbé).....	716
Chenu.....	582
Chevalier (J.-B.)..... 458,	460
Chevalier (réponse du s ^r).....	467
Chevallier.....	602
Chevandier.....	659
Choiseul (de).....	20
Clos (du).....	231
Congrégation des hommes.....	719
Copie des lettres-patentes de l'Hôtel-Dieu.....	424
Coquebert-Monbret.....	579
Corbin.....	621
Coste (Jacques).....	601
Coudriet (l'abbé).....	716
Damas (R. P. de).....	646
Deblangey.....	634
Delaporte (l'abbé).....	495
Délaissement.....	690

Desfosses	570
Devaraigne.....	469
<i>Dictionnaire</i> minér. et hydraul.....	494
— général des eaux minérales et d'hydr. méd...	673
— de matière médic. et de thér. génér.....	574
— de médecine en 30 volumes.....	582
— de médecine et de chirurgie pratiqu.....	579
— des sciences médicales.....	541
Diderot.....	425
Drouot.....	695
Dufay.....	290
Dunod (F. I.).....	351, 380
Dunod (Pierre-Joseph).....	244
Duport (Antoine).....	285
Durand-Fardel.....	649
<i>Echo de la Haute-Marne</i>	719
Expilly (l'abbé).....	411
Ferré.....	651
Figuier.....	630
Fodéré.....	565
Gauthier.....	246
<i>Gazette des Eaux</i>	691, 693, 715, 716
<i>Gazette des Tribunaux</i>	717
Geoffroy.....	234
Gibert.....	402
Gisbertus Cuperus.....	353
Granade.....	659
Grandeau.....	690, 694
Grandmont (Magnin de).....	624
Gruter.....	243
Gudius.....	332
Guéniot (Claude).....	234
Guérard (A.).....	641, 663
<i>Guide pittor. du voy. en France</i>	576
Hagenbuchius.....	354
Henry.....	652
Henry (Ossian).....	665
Hubert (Jacob).....	166

<i>Illustration</i> (Journal l').....	652
Instruction ministérielle, etc.....	542
Jacques (R. P.).....	194
James (Constantin)	650
Jolibois.....	661
Jonvelle (Histoire de)	17, 56, 104
Juvet	388
Juy (Nicolas).....	292
Lacombe (Ferdinand de)	329
Lahérard (Victor).....	576, 631
Laubeypie (Martin de).....	523
Le Bon (Jean).....	171, 695
Le Bret	651
Lebrun	496
Le Molt	574
Lempereur (R. P.).....	235
Lens (de).....	574
Livron (de).....	61, 194, 226, 227
Mabille	626
Magnin.....	624, 642, 690
Magistel.....	571
Maillebois (Desmarets de)	113
Malès.....	495
Mallet.....	659
Maranget.....	694
Marier (seigneur d'Odival)	333
Mathieu (Eugène).....	637
Mathieu (R. P.)	227
Mayer (Alexandre).....	624
Maynard (Source).....	665
Mémoires de Trévoux	235, 262, 289
— pour madame de Bourbonne	495
— pour les habitants de Bourbonne.....	693
— pour M. de Pontac.....	693
Mérat.....	574
<i>Messenger de la Haute-Marne</i>	715
Mialhe.....	630
Michaelis.....	413

<i>Monde illustré</i> (1e)	719
Mongin.....	617
Mongin-Montrol.....	534
Moniot (Eugène).....	652
Monnet.....	466
Muratori.....	352
Navier (Pierre-Toussaint).....	468
Ogny (d').	135
Paradis.....	716
Patézon.....	662
Patissier.....	637
Péchinot.....	617
Pérégrin.....	607
Pétrequin.....	664
Planté.....	624
Potot (N.).....	234
Prat.....	570
Précis servant de réponse, etc.....	425
Pressoir.....	673
<i>Progrès de la Haute-Marne</i>	691, 721
Raulin.....	467
Reconstruction de l'Eglise	641
Règlement de police.....	651
Reinesius	228
Relation de l'incendie.....	271, 691
Renard (Athanase).....	565, 568, 574, 616, 645
Renard-Gauvain.....	668, 671
Renard (Emile).....	634, 648
Renard (M ^{lle} Céline).....	649
Réponse pour les habitants.....	468
<i>Revue d'hydrologie</i> , 661, 664, 665, 668, 669, 671, 672, 673, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 715, 716, 721	
<i>Revue de Paris</i>	458
Robert (A.).....	691, 694
Rodes.....	622
Rotureau.....	662, 665
Roubaud (Félix).....	664
Roumier	570

Saison thermale (la).....	719
Saint-Ferjeux (Pistollet de).....	617, 676, 686
Shœpflinus.....	400
Socquet.....	664
Souvenirs de l'établissement militaire.....	607
<i>Spectateur militaire</i> (le).....	329
Tamisier.....	661, 664, 665, 671, 672, 673, 689, 690
Terron (Colbert du).....	112
Therrin.....	536
Tibault.....	195
Tillot.....	693
Tonnet.....	39, 56, 693, 695, 714, 717, 718
Tournemine (R. P.).....	262
<i>Trésor de la Champagne et de la Brie</i>	179, 691, 695
Trichastel (de).....	6
Usse.....	717
Vallon (R. P.).....	227
Valois (Adrien de).....	227
Vergy-Bourbonne (de).....	44
Villaret.....	644
Virey.....	542, 576
Vitrey.....	665, 718
<i>Voyage à Bourbonne</i>	428
— de Nancy à Bourbonne.....	631
Walferdin.....	427, 457, 698, 701, 707
Xivrey (Berger de).....	583



Accession no. 24872

Author Bougard:
Bibliotheca
Borvoniensis.

RA864

Call no. B66

865B

